Fleurs de Paris

Michel Zévaco

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Michel Zévaco

FLEURS DE PARIS

(1904)

I

QUI FRAPPE ?

« … Et pour finir d'un mot, mademoiselle Lise… – pardon : madame à présent ! – aussi vrai que vous êtes la perle du quartier… du bonheur ! on vous en souhaite plein le cœur, plein la vie ! »

Alors, autour de la mariée, c'est un cliquetis cristallin de coupes entre-choquées, une confusion de vœux attendris, de bons rires mouillés de pleurs, une explosion de sympathie charmée.

Et elle, une blonde aux yeux bleus, elle, si fièrement heureuse et si précieusement jolie que c'est une bénédiction, vraiment, d'admirer tant de grâce et de bonheur unis sur un même visage humain, souriante, balbutiante, c'est vers lui… vers son Georges… vers l'époux bien-aimé, qu'elle tourne son regard noyé de tendresse.

Lui ! vingt-six ans, très élégant, d'une distinction de parole et de geste qui intimide ce milieu de petite bourgeoisie, un front audacieux, des prunelles d'une vertigineuse douceur, une sourde inquiétude sous le masque d'insouciance… une de ces physionomies tourmentées, trop belles, qui affolent l'imagination féminine.

Autour de la nappe familiale, ils sont douze, pas plus : la mariée, Lise ; le marié, Georges Meyranes ; témoins et invités, – ouvriers aisés du voisinage ; – les demoiselles d'honneur : deux Watteau populaires en percale rose, et enfin, la veuve Frémont, figure de claire bonté, sous la riche coiffe angevine, admirable rayonnement d'affection passionnée lorsqu'elle contemple celle qu'elle nomme son enfant, sa fille, sa Lisette…

– Maintenant, reprend le témoin qui vient de parler – un métallurgiste de l'usine Cail – à la bonne franquette ! Il n'y a pas de noce sans chanson ; il faut que chacun dise la sienne !

– Honneurs aux dames, alors ! proclame un autre – un électricien du « Bon Marché » – et que la mariée commence !

– Moi, je demande *C'est un oiseau qui vient de France !* crie un invité.

Par la fenêtre ouverte, un beau soleil de mai jette ses flots de gaîté

dans la coquette salle à manger. Du boulevard des Invalides, monte l'allégresse d'une ronde enfantine. Les cloches de Saint-François-Xavier carillonnent quelque cérémonie. Là-bas, dans l'avenue de Villars, la musique d'un régiment qui passe lance les éclats sonores de ses cuivres…

Et ce sont les joies plébéiennes éparses dans l'air de cette splendide après-midi, qui viennent s'associer à la joie intime qui vibre en ce troisième étage de la rue de Babylone.

Et c'est la lointaine fanfare, ce sont les cloches voisines, c'est le soleil, c'est Paris qui entrent et murmurent à la mariée :

– Comme elle est jolie ! … Ah ! puissent s'accomplir les vœux des braves gens qui l'entourent !

Heureuse ?… Elle l'est au delà de tous les souhaits. Elle vit le cher rêve de son cœur. Cette heure adorable réalise toute son espérance. Elle s'appelle maintenant Mme Meyranes. Et elle répète ce nom, tout bas, dans une extase ravie… Georges est à elle !

Lui, tandis que les verres se choquent, moussent et rient…, lui, debout, fixe un point au dehors…

Et ce n'est pas sur les deux larges avenues venant se croiser à cet angle que tombe la foudre de son regard un instant illuminé d'un éclair sauvage… ni sur l'église où se sont, il y a trois heures à peine, échangées les alliances…

C'est, de l'autre côté de la rue, presque en face de la fenêtre, sur un ce ces vieux hôtels aristocratiques et mornes qui parsèment ce quartier, – îlots du passé dans l'océan du Paris moderne, un logis solennel… une demeure déserte dont les persiennes closes voilent un deuil peut-être, dont chaque pierre sue le malheur…

L'hôtel d'Anguerrand… l'hôtel sans maître… Car où est le maître, depuis les temps où la baronne d'Anguerrand y donna sa dernière fête ? … Qui sait !…

– Oui, oui, s'est écriée l'une des demoiselles d'honneur. Lise, chère Lise, une romance !

– Si maman Madeleine le veut…, dit gaîment la mariée.

– Sans doute, mon enfant… puisque c'est l'usage à Paris, répond Mme Frémont. Et puis, tu chantes si bien… d'une voix si douce…

Des yeux, Lise interroge le marié.

Et il tressaille, arraché au songe lointain qui l'emporte. Lentement, ce regard qu'il fixait, sinistre, sur l'antique hôtel abandonné, il le ramène sur l'épousée, avec une belle flamme d'amour qu'elle en demeure éblouie.

– Que chanterai-je ? balbutia-t-elle pour cacher son trouble.

– Ma chère Lise, dit tendrement le marié, la vieille chanson que vous dites si gentiment, et dont parfois vous berciez ma fièvre quand j'étais malade, quand vous et votre bonne maman Madeleine m'avez ramené de la mort… oui, chantez-nous la *Lisette de Béranger*… puisque, aussi bien, avec tant de charme et de grâce, vous portez ce joli nom… Lisette…

– Bravo ! Et silence à la ronde ! crie le métallurgiste.

Lise, toute pâle du souvenir que son Georges vient d'évoquer, se lève.

À ce moment, on frappe à la porte.

On ne sonne pas : on frappe. Trois coups secs et brefs.

Lise, un instant, a suivi du regard maman Madeleine qui s'est levée pour aller ouvrir ; puis ses yeux de lumière et d'amour, par un mouvement aussi naturel que celui de l'aiguille aimantée, reviennent à l'adoré, à l'époux, à Georges…

Et elle demeure figée, glacée, éperdue d'angoisse…

Et l'atroce sensation l'envahit que ce qui frappe… c'est… le malheur !

Car ce qu'elle voit l'épouvante… Ce qu'elle voit, c'est le visage à peine reconnaissable du marié… ce visage livide que l'horreur contracte, où la peur et l'audace se fondent en une effroyable expression d'attente mortelle…

Pourquoi ? oh ! pourquoi avec une si terrible physionomie son bien-aimé se tourne-t-il vers la porte, simplement parce que quelqu'un vient de frapper… frapper trois coups secs et brefs ?…

Avec l'incalculable rapidité de la pensée, dans la seconde qui précède la catastrophe ou la mort, Lise, d'un trait, parcourt sa vie.

Qui est-elle ? Une enfant trouvée.

Revenant d'Angers aux Ponts-de-Cé, une nuit de Noël, Frémont le métayer et sa femme Madeleine l'ont ramassée sur la route, dans la neige, à demi-morte de faim et de froid.

C'est tout ce qu'elle sait de son enfance.

Les gens, là-bas, l'appelaient la bâtarde, et la faisaient pleurer de leurs ricanements.

Pourtant, c'est une radieuse vision jusqu'à sa quinzième année, tant les vieux l'ont aimée.

L'enfant trouvée, recueillie, adoptée, est devenue l'ange de ce foyer

désert, la passion, la joie, la gloire de Frémont.

Puis, un immense chagrin : la mort du métayer.

Puis le départ à Paris : maman Madeleine a réalisé ses économies, une soixantaine de mille francs… et adieu aux Ponts-de-Cé où elle est née, où elle a vécu sa longue vie, où dorment son homme et ses anciens : tout plutôt que de voir une larme de honte dans les chers yeux de la petite !

Puis l'installation modeste et coquette, et ces deux années qui viennent de s'écouler en ce quartier de Paris où personne ne songe à lui reprocher de n'avoir pas de nom, où tout le voisinage s'est mis à raffoler d'elle, si gentille, si avenante et gracieuse, si Parisienne d'instinct.

Puis, le grand événement… la minute décisive, inoubliable, où son cœur est né à l'amour.

Voici : un soir de février dernier, comme Lise et madame Madeleine rentraient d'une promenade aux Invalides, là, tout à coup, dans leur rue, presque en face de chez elles, devant la porte d'un vieil hôtel, un drame du pavé parisien : sous leurs yeux, un éclair dans l'ombre, un coup de revolver !… et un homme qui tombe en travers du trottoir, la poitrine sanglante, serrant encore dans sa main crispée l'arme avec laquelle il a voulu se tuer…

Lise, bravement, s'est penchée, a soutenu de ses deux mains cette tête pâle, si jeune, si belle…

Alors, une seconde, les paupières de l'inconnu se sont ouvertes, et ses yeux, ses beaux yeux bruns d'une si magnifique douceur, l'ont fixée… Lise a tressailli : son cœur s'est mis à battre de pitié… car quel autre sentiment que la pitié, une pitié infinie, a pu la bouleverser ainsi au point de la faire presque défaillir, quel autre sentiment que la pitié a voilé de larmes l'aurore bleue de son regard, et lui arrache ce cri frémissant :

– Il faut le sauver ! Oh ! maman Madeleine, sauvons-le !

Comment Mme Frémont a-t-elle pu céder ? Comment le blessé a-t-il été transporté dans la maison avant même que des agents soient intervenus ? Comment s'est-il trouvé installé à leur troisième, dans la grande chambre ?…

Et après, pendant la longue bataille contre la mort, que s'est-il passé dans l'âme de Lise ?…

Elle ne sait plus. Plus rien qu'une chose : c'est qu'au bout d'un mois, lorsque le docteur a déclaré que le danger est parti, elle s'est jetée dans les bras de la bonne vieille, et longtemps a pleuré des

larmes délicieuses.

Alors, la convalescence… l'inconnu se révèle… elles savent son nom, son histoire… et d'ailleurs, grâce à un hasard qu'il explique très naturellement par sa volonté de mourir, il possède tous ses papiers : acte de naissance, certificats, livret militaire, actes de décès de son père et de sa mère…

En termes touchants, de sa parole chaude, caressante, débordante de reconnaissance, mille fois il redit les causes de son désespoir : la brillante éducation qui l'a déclassé, car ses parents sont morts pauvres après d'être saignés pour payer ses études ; l'impossibilité, au sortir du régiment, de trouver une situation digne de lui ; la certitude de végéter ; et enfin, après les dernières et inutiles démarches, le découragement suprême, la peur de la vie.

Ah ! s'il avait seulement un peu d'argent… si peu… rien que cinquante mille francs… il rebondirait, ferait fortune en quelques années… – car il connaît à fond la banque, et donne à maman Madeleine des conseils d'une évidente sagesse pour ses économies qu'elle n'a su encore comment placer… – oui, avec cette faible somme, avec ce pauvre levier, il soulèverait la rude pierre de misère sous laquelle il étouffe… sous laquelle il succombera !…

Et un matin d'avril, Georges Meyranes, d'une voix tremblante, a fait ses adieux… Il va partir… loin… en Amérique, peut-être… jamais, oh ! jamais, il n'oubliera l'ange qui s'est penché sur lui…

Lise n'a rien dit… Seulement, elle pâli, ses sourcils se sont contractés, son sein a palpité, sa main glacée a saisi convulsivement une main de maman Madeleine ; elle l'a entraînée dans sa chambre, et là, dans la détresse de son pauvre petit cœur qui n'est plus à elle, a murmuré :

– Mère, votre enfant va mourir… S'il part, je meurs !…

Et il n'est pas parti !…

Oh ! la ravissante, l'ineffable minute que celle où la vieille a crié :

– Mais vous ne voyez donc pas qu'elle vous aime ! Et toi, tu ne vois donc pas qu'il t'adore !…

Et la divine extase, la radieuse ivresse de cette seconde où son Georges, pâle et chancelant, s'est avancé à pas rapides, s'est abattu à genoux et a couvert ses mains de baisers, tandis que maman Madeleine, s'essuyant les yeux, disait :

– Soyez heureux, mes enfants !… Tout mon espoir, ma Lisette chérie, était de faire ton bonheur avant de mourir… Monsieur Georges, il vous faut cinquante mille francs… ils sont là, dans cette

commode… cinquante beaux billets neufs… la dot de Lisette… Allons ! ne dites pas non… seulement, vous ne me quitterez pas… vous me ferez un coin dans votre bonheur…

Ah ! ça, c'est juré, par exemple !…

Loyalement, d'ailleurs, M. Georges a été prévenu que Lise n'est qu'une enfant trouvée…

Mais qu'importe à Georges !…

Le mariage est décidé…

Enfin, dans la pleine lumière de mai, lumière de pure félicité, lumière d'amour, le grand jour s'est levé ce matin !…

Dans cette évocation enchantée, une ombre, un sourd malaise…

À l'église, elle a senti peser sur elle un de ces regards qui forcent à se retourner… Une femme !… Quelle folie !… Est-ce que cette femme vêtue de noir, suprêmement élégante, n'a pas aussi regardé son Georges ?… Illusion !… Est-ce qu'il n'a pas affreusement pâli sous ce regard ?…

Une ombre… rien qu'une ombre… évanouie déjà !

Car ils sont l'un à l'autre, à jamais ! Les voici rentrés dans le clair appartement qu'ils ont passé un mois à faire plus coquet et qui sera le nid de leur amour. Maman Madeleine, gaîment, a fourré tout de suite dans la poche de Georges les cinquante beaux billets neufs pour qu'il les garde sur lui pendant le repas de noces… car c'est un talisman de richesse, un présage de fortune…

Et voici la table étincelante, avec ce rayon de soleil qui se joue parmi les verres et les couverts…

Pourquoi ? oh oui ! pourquoi tremble-t-elle ainsi tandis que Maman Madeleine, paisiblement, va ouvrir ?…

Pourquoi l'ombre de tout à l'heure brusquement, s'est-elle appesantie sur son bonheur ?… Pourquoi ! oh ! pourquoi lui, son Georges, son mari, son bien-aimé, tourne-t-il ce visage d'épouvante et de menace vers la porte où simplement quelqu'un vient de frapper trois coups… trois coups secs et brefs ?…

Par ancienne précaution de paysanne qui se garde contre les chemineaux en la ferme isolée, Mme Frémont a demandé :

– Qui frappe ?

Et alors les plaisanteries se figent sur les lèvres des invités ; la terreur plane sur la noce ; la mariée debout, prête à chanter, sent sur sa nuque le souffle glacé des craintes mystérieuses, et le marié, avec un soupir d'épouvante, lentement, se lève… car, sur le palier, une voix

basse, polie, impérieuse, a répondu :

– Au nom de la Loi !…

D’une main qui grelotte, la vieille Angevine a ouvert…

Un homme est là, correct, impassible ; de ses yeux clignotants il fouille déjà l’appartement ; derrière lui, deux colosses trapus à têtes de dogues.

Dans la salle à manger, une immobilité de stupeur, un silence de mort.

Et l’homme, lissant du doigt sa moustache grise, très simplement, prononce :

– Madame, je suis chef de la Sûreté. Vous cachez ici un malfaiteur…

Le chef a fait trois pas rapides ; légèrement, il touche le marié livide… il achève :

– Et ce malfaiteur, le voici ! Agents, arrêtez cet homme !

II

SILHOUETTE DU MARIÉ

Un bruit sourd dans l'antichambre : maman Madeleine, tout d'une pièce, tombe à la renverse, foudroyée… Un cri de détresse horrible : à peine vivante, emportée dans le délire des agonies folles où se mêlent le doute, l'espoir qu'on rêve, et la sensation que la réalité éclate, tonne, et tue… Lise tend les bras :

– Georges !…

Sur chaque épaule du bien-aimé, une forte poigne velue s'est abattue. Une hideuse grimace qui veut être un sourire crispe les lèvres du marié. Sa voix saccadée ricane :

– J'ai reconnu votre façon de frapper, monsieur ; je vous suis…

– En route ! grondent les deux dogues…

L'appel déchirant de la mariée s'élève dans le silence :

– Georges !…

Le chef esquisse un geste de pitié banale, hausse les épaules pour signifier qu'il ne peut rien à ce drame, et murmure :

– Allons, vite, vous autres !

Une rapide secousse, des chaises qui tombent, une bousculade… Violemment, le marié est entraîné…

Et pour elle… pour l'adorable et douloureuse épousée, il n'a pas un mot, pas un regard… il n'ose pas !

Un soupir… un râle d'agonie :

– Georges !…

Lise ! Pauvre petite Lise ! Pauvre cœur broyé ! Pauvre joli rêve, qui, les ailes brisées, s'abat dans la fange… dans le sang peut-être !…

Dans ses yeux, à travers le brouillard noir qui flotte sur ses paupières, maintenant, c'est une atroce vision : un à un, les invités, tout blêmes, s'en vont, se sauvent… Elle est seule ! Où est-elle ?… Pourquoi cette table en désordre ?… Seule ? … Et maman ?…

Oh ! là… dans l'antichambre… est-ce qu'elle est morte ?…

Lise n'a pas de larmes dans les yeux ; doucement, péniblement, elle va jusqu'à la vieille maman… elle s'agenouille… et des lèvres blanches… blanches comme la fleur d'oranger, balbutie :

– Ne crains rien, maman… ce n'est rien… il va revenir… Je t'en prie… prends-moi dans tes bras… je souffre, si tu savais !… Oh ! mais je meurs… à moi !… je…

Une détonation dans l'escalier ! puis deux autres plus lointaines… des coups de revolver !… Un fracas, un tumulte, des cris, des hurlements, une clameur qui s'enfle et s'éloigne… puis le silence !…

Toute blanche dans sa toilette blanche… toilette de mariée, toilette de morte… la tête dans les deux mains, Lise se penche, l'azur de ses yeux s'éteint, et, dans un dernier souffle, dans un sourire… – oui ! un sourire de foi inébranlable et vivante, pareil à un baiser d'une infinie tendresse, – descend à l'évanouissement de son être en exhalant son amour indestructible :

– Il va revenir… Georges… je t'aime… je t'aime…

Plus rien !…

Dans la rue, des gens courent. Du monde à toutes les fenêtres. Du monde sur le pas des portes. Des exclamations qui se croisent.

– Arrêtez-le ! Arrêtez-le !…

– Par le boulevard !

– Les deux agents d'en bas sont blessés !

– Il en a tué un dans l'escalier !

– Ah ! il est loin, s'il court encore !

– Allons, allons, circulez, vous autres !…

Au croisement de la rue Vaneau et de la rue de Varenne, un jeune homme, après avoir vainement cherché du regard un auto-taxi en maraude, arrête un fiacre découvert qui passe à vide, et que conduit un des survivants, devenus rares, de la vieille race des Collignons.

– À la Bourse, bon train.

– Tiens ! fait le cocher debout sur son siège. Qu'est-ce qui se mijote, là-bas ?

– Rien. Un cambrioleur qu'on mène au poste. Fouette ! Vingt francs la course !

– Un louis ! murmure le vieux cocher, à trogne illuminée. Généreux comme un boursier qui débute !… Oui, oui, compte tes billets bleus, va ! Je connais ça : moi aussi, dans les temps, j'ai joué à la Bourse…

malheur !… Et hue Ernestine !… c'est un client à la hauteur !

Dans ses deux mains crispées, moites de sueur froide, le client serre convulsivement une liasse de billets. Et son regard qui se rive sur les soyeux papiers bleus est tragiquement fixe. Il frissonne parfois ; ses mâchoires grelottent… Et il gronde :

– Descendrai-je donc jusque-là ? Si bas ?… Si bas ?… Toute sa fortune !… Sa dot !… Sa pauvre dot… Ces cinquante billets me brûlent… Les renvoyer ? Oui, c'est cela : les lui faire parvenir… Et moi ! Et moi alors ?… Deux jours… deux heures de veine, et je double !… Voilà la solution : tout s'arrange… Cinq mille louis, et je suis sauvé !… Et alors je les lui renvoie… non… je les lui porte.

D'une poussée violente, en tas, il renfonce dans sa poche la liasse froissée.

Et plus loin, dans sa méditation sinistre, plus pâle, plus frissonnant :

– Je les lui porte… Oh ! mais je veux donc la revoir ?… Qu'est-ce que j'ai là qui me tenaille le cœur ?… Si jolie !… Si jolie et si douce !… Et ses yeux… Oh ! est-ce que son regard, maintenant, va me suivre partout ? La revoir ! Revoir ses yeux ; entendre encore sa voix !… Voyons, je perds la tête, moi ! Est-ce possible ?… Pris à mon piège ?… Est-ce que cela est ? Est-ce que vraiment c'est à moi que cette effrayante aventure arrive de sentir que j'aime… moi ?… que je l'aime ?… que je l'aimerai toujours ?…

Il ferme rudement les paupières. Un rire atroce démasque sous ses lèvres livides ses dents de carnassier. Et il dit ceci :

– Je l'aime !… Moi ! Moi !… J'aime !…

– Ah ça ! bourgeois ! Voilà dix minutes qu'Ernestine tape du sabot devant les grilles de la ménagerie… Ah ! il faudrait un dompteur d'attaque, là dedans, un fameux !…

Goguenard, le vieux cocher du fouet désigne la Bourse.

Le client tressaille, regarde autour de lui. Hagard, il saute de la victoria, tend un louis à son conducteur et s'éloigne vers les boulevards.

Quelques instants… et l'homme… le prisonnier du chef de la Sûreté, le mari de Louise, Georges Meyranes, se faufile dans la foule, se noie dans le flot des larges trottoirs… Il disparaît… il a disparu !

* * * * *

Six jours écoulés.

Là, sur le trottoir, immobile parmi les flots de poussière, épave

parmi les ordures de Paris qui fait sa toilette, presque accoté à la poubelle d'une porte cochère, blême dans la bataille qui dura depuis six nuits, la tête vide, une flamme de crime au fond de ses prunelles, c'est lui !…

Lise le reconnaîtrait-elle ?…

Il a changé la coupe et la couleur de ses cheveux et de sa fine moustache. Avec l'art suprême des grimes de génie, d'un rien, d'une ombre, d'un pli de ride, il s'est créé une identité nouvelle…

Sa main, dans sa poche, froisse, compte et recompte sa fortune : un, trois, six billets de cent… c'est tout !

Perdus, les cinquante pauvres papiers bleus de maman Madeleine !… Envolés les deux cent mille francs qu'il eut un moment devant lui… « Faites vos jeux, messieurs !… » Oh ! la voix monotone des croupiers ! Oh ! le coup de râteau qui rafle les jetons ! « Mille louis en banque ! faites vos jeux messieurs ! » Oh ! la fantastique, l'effroyable bataille, les sourires verts autour du tapis vert !…

Rien ! plus rien ! Six cents francs en poche !…

– Quoi, maintenant ? Où ? … Comment ?… Me tuer ? Recommencer le coup de revolver ? Misérable !…Mais je ne veux plus mourir à présent ! Mourir !… Ne plus la voir !… Y aller ?… Tenter cela encore ?… Me colleter avec ce spectre !…

Un grand frisson le secoue de la tête aux pieds…

Plus blême, d'un vague mouvement de la main, il écarte de son front la pensée qui l'assaille…

– Je n'irai pas ! Oh ! pas cela ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas !…

Et en même temps, il se met en marche ! Tout droit par la rue Auber, il marche vers la gare Saint-Lazare. Et le voici qui monte l'escalier, poussé par une force invisible ; et le voici dans le hall immense où les trains ouvriers dégorgent les armées de l'énorme labeur parisien : et le voici devant le guichet, où sa voix rauque étonne la distributrice :

– Quand le premier rapide de Bretagne ?

– Dans vingt minutes…

– Un coupon pour Brest !

Dans le fauteuil capitonné du sleeping, la tête dans les deux mains, une flamme de crime au fond des prunelles fixes, il gronde :

– Non ! non ! Pas cela ! Je ne peux pas ! Je n'irai pas !…

Et il va !… Le rapide échevelé l'emporte, l'entraîne, halète, souffle, rugit, dévore l'espace… Et sa conscience, plus forte, plus haut que les

mugissements du rapide, souffle, halète, tempête et hurle…

III

LE NOM DU MARI DE LISE

À Brest, toute une nuit et un jour encore, Georges Meyranes s'arrête et se débat contre lui, contre le crime en gestation dans son âme.

Brusquement, il se remet en route. À Saint-Renan, il frète une carriole. Dans un paysage formidable où le granit crève la terre, la carriole marche droit dans le vent. Soudain, non loin de Prospoder, comme le jour meurt, celui qui s'appelle Georges Meyranes saute sur le sol, renvoie la carriole, et, à pied, la tête dans le vent, talonnant le granit, seul dans le formidable paysage, il marche… Tout à coup, il fait halte.

C'est la côte ! Les confins du monde ! Les rocs noirs, sentinelles chevelues d'algues dressées contre l'éternel assaut de l'Océan.

Et là, face à l'abîme qu'il surplombe, hissé sur un piédestal de roches géantes, énormes et défiant les vagues accourues des horizons de mystère, là, se dresse un château, un vieux manoir à demi éventré.

Qui peut habiter là ?… Quel pirate ?… Quel goéland de tempêtes ? Ou quelle douleur humaine, inaccessible à l'apaisement ?…

Et c'est cela que regarde Georges !…

Et le voici qui marche sur le château… Il entre par une porte basse qu'il sait ouvrir… il monte des escaliers… Haletant, il s'arrête au bout d'un corridor. Tout à coup, il pousse une porte…

Un vaste salon sévère, aux meubles massifs et rudes…

Quelqu'un est là, qui lentement, les mains au dos, la haute taille recourbée, les larges épaules affaissées, physionomie d'une impassible et sombre énergie… cinquante ans peut-être, se promène d'un pas pesant.

Rapide, violent, fulgurant de menace, Georges Meyranes se campe devant le maître du manoir, et gronde :

– C'est encore moi, mon père !

Sans colère, sans surprise, celui que Georges Meyranes appelle son

père toise le jeune homme, et d'une voix glaciale.

– Que voulez-vous cette fois ?…

– Je viens demander à mon père s'il compte laisser son fils mourir de faim ! Je viens demander au baron d'Anguerrand si c'est au vol ou au meurtre que l'héritier de son nom et de sa fortune doit avoir recours pour assurer sa vie !…

Le baron d'Anguerrand a eu un geste violent ; les veines de son front se gonflent :

– Mon fils !… murmure-t-il.

Alors, lentement, gravement, il prononce :

– Oui, vous êtes mon fils. Oui, vous vous appelez Gérard d'Anguerrand. Oui, vous êtes l'héritier de mon nom. Et cela, c'est la honte de ma vie ! Je ne me plains pas : c'est aussi le châtiment de mon crime… Je vous respecte, vous tombé à l'abjection… car, sans le savoir, vous êtes la vengeance !… Or, puisque vous voici encore une fois en ma présence, écoutez…

– J'écoute, mon père !

– Lorsque, poursuivi par le remords, renonçant à retrouver la trace des deux infortunés dont j'ai fait le malheur… la trace de mon fils Edmond, la trace de ma fille Valentine…

Un sanglot déchire la gorge du baron qui porte la main à ses yeux ; dans le même instant, il se dompte et reprend :

– Lorsque je vendis nos domaines de l'Anjou pour venir chercher ici sinon l'oubli, du moins un semblant de repos…

– Vos domaines *de l'Anjou ?* interrompt Gérard… le mari de Lise, de l'enfant trouvée sur la route d'Angers aux Ponts-de-Cé.

– Oui ! continue le baron. Nos biens étaient à Segré… Vous ne le saviez pas, vous, élevé à Paris… À ce moment, vous veniez d'atteindre votre majorité. Vous exigeâtes votre part et j'eus la faiblesse de céder. Notre fortune se montait à trente-trois millions, dont je fis quatre parts : trois millions pour moi, y compris les dépenses nécessitées par mes recherches ; dix millions pour vous ; dix millions pour Edmond ; dix pour Valentine…

– Toujours Edmond ! rugit le mari de Lise. Toujours Valentine ! Toujours ce frère et cette sœur que je n'ai pas connus ! Mon frère !… Ma sœur !… Allons donc ! Ils ont disparu ! Morts depuis des…

– Silence ! tonne le baron livide.

Le père et le fils, face à face, se mesurent du regard.

Par degrés, le baron s'apaise ; il reprend :

– En quelques années, vous avez dévoré votre part. Quand à la mienne, vous me l'avez arrachée lambeau par lambeau à vos diverses visites… Dès janvier, je n'avais plus que six mille francs de rente inscrite en viager. Je vous le signifiai alors. Et pourtant, en février, vous m'écriviez pour me menacer de vous suicider devant la porte de mon hôtel, à Paris… Depuis, je n'ai plus eu de nouvelles de vous… Qu'êtes-vous devenu ?… Cela vous regarde seul !

– Oui, c'est vrai, mon père, j'ai été fou ! J'ai jeté l'or aux ruisseaux, pour étonner le boulevard… Mais si je me repens !… Écoute, père. Ce que je suis devenu depuis février, tu vas le savoir… Le suicide, je l'ai tenté… La mort me dédaigna… Une jeune fille, un ange me sauva !…

– Ô mon père, je suis plus misérable que vous ne pouvez supposer. Cet ange… cette jeune fille… je sus qu'elle possédait quelque argent… une pauvre somme… et je reconnus vite qu'il n'y avait qu'un moyen de m'emparer de ces cinquante mille francs… et ce moyen… Oh ! non !… dire cela !…

Gérard se tait subitement.

Le baron empoigne son fils par les deux épaules, et le soupçon atroce qui traverse son esprit lui échappe dans un cri :

– Tu l'as tuée !…

– Tuée ? hurle Gérard. Tuée ? Qui ? Elle ?

– Si tu n'en es pas au meurtre, gronde le baron, c'est donc que tu as… volé !…

Gérard tressaille…

Le hideux secret du mariage sous un faux nom, l'abominable aventure du faux en écritures publiques, de la vieille maman Madeleine dépouillée, de la candide épousée réduite à la misère… ah ! cela du moins, le baron ne le saura pas !…

– Eh bien ! oui. C'est cela ! J'ai volé !…

– C'est aux juges qu'il faut dire cela !

Gérard secoue frénétiquement la tête :

– Les juges ! râle-t-il. La cour d'assises ! Le bagne ! L'éternelle séparation ! Mais je l'aime, moi ! Je l'adore ! Je ne veux plus vivre sans elle, entends-tu ? Je veux vivre ! Vivre avec elle ! Pour elle !…

Cette fois, l'amour de Gérard d'Anguerrand… son amour pour Lise… et amour imprécis jusque-là, éclate en un sanglot qui arrache au rude baron un long frisson de pitié éperdue.

– Je l'aime ! rugit Gérard, qui s'abat sur ses genoux. Je l'aime à en mourir ! Je ne veux pas qu'on me sépare d'elle !… Père, père, cent

mille francs suffiront !…

– Trop tard, malheureux ! Je n'ai plus rien !…

– Vous avez vingt millions ! tonne Gérard en se relevant d'un bond.

– Vingt millions ! éclate le père. Vingt millions qui ne sont ni à vous ni à moi ! Votre fortune, vous aviez le droit de la dévorer ! La mienne, j'avais le droit de vous la donner… Mais toucher à celle d'Edmond ! à celle de Valentine !

– La dernière aumône ! supplie Gérard. La dernière ! Je jure que…

– Et moi, sur une tombe, sur le corps d'une pauvre victime, j'ai juré ! prononce le baron avec une imposante solennité. J'ai juré ! Je jure encore que, moi vivant, la part d'Edmond, votre frère, la part de Valentine, votre sœur, demeureront intactes !…

Le baron se tourne vers un antique bahut :

– Là, Gérard ! Là, dans ce meuble, si je meurs, vous trouverez le récit de mon malheur, de mes remords et de mes recherches ! Vous saurez pourquoi, moi vivant, la fortune de votre frère et de votre sœur est sacrée ! Pour dépouiller Edmond, pour voler Valentine, il faut… que vous attendiez ma mort !…

Livide comme la figure du Parricide, Gérard se ramasse, prêt à bondir. De sa poche, il sort un couteau, une lame épaisse ! Le surin des escarpes !…

À ce moment, le baron appuie ses deux mains sur le bahut et prononce ces paroles :

– Là !… Le récit de mes recherches affolées… depuis Segré jusqu'à Angers, depuis la nuit fatale, *jusqu'à cette nuit de Noël où, sur la route de Ponts-de-Cé*, je perdis la dernière trace de votre sœur Valentine !

Le baron se retourne, et demeure pétrifié.

Son fils !… Son fils est près de lui, le couteau levé !… Son fils va le tuer !…

Il se découvre la poitrine, et dit :

– Frappe !…

Et Gérard d'Anguerran ne frappe pas. Il bégaye d'une voix de folie :

– La nuit de Noël ?… La route des Ponts-de-Cé ?… Oh ! mais je deviens fou !… *La dernière trace… sur la route des Ponts-de-Cé !* Lise !… ma sœur Valentine !…

– Frappe !… répète le baron.

Et Gérard recule… un souffle frénétique soulève sa poitrine… les sanglots râlent dans sa gorge… Ramassé, courbé, chancelant, il

recule… atteint la porte… Il la franchit d'un bond, et, avec un long gémissement, s'enfuit et s'enfonce dans la galerie en se heurtant aux murs…

À cet instant, une main le saisit au passage, l'arrête, l'entraîne…

Une main fine… une main délicate et violente… une main de femme !

Douce et nerveuse, et impérieuse, cette main l'entraîne dans une chambre et Gérard voit devant lui une jeune femme, – brune, cheveux aux opulentes torsades noires, lèvres de feu, – un corps aux lignes voluptueuses… un admirable type de beauté féminine semblable à une de ces fleurs tropicales qui distillent de l'amour et de la mort…

– Sapho ! râle le mari de Lise.

Et dans l'épouvante de ce qu'il croit avoir compris dans les derniers mots de son père, Gérard songe éperdument :

– Lise !… Ma sœur Valentine !… C'est Valentine que j'ai épousée !… C'est Valentine que j'aime !… Perdue !… Perdue à jamais pour moi !… Adieu, Lise ! adieu l'amour, la régénération peut-être… Voici le Génie du Mal qui se dresse devant moi !…

IV

SAPHO

– Il n'y a ici qu'Adeline, Adeline de Damart, demoiselle de compagnie, lectrice, amuseuse de M. le baron Hubert d'Anguerrand… sa maîtresse !…

La femme a prononcé ces mots d'une voix âpre… et pourtant si douce, si veloutée !

– Que voulez-vous ? demande Gérard avec rudesse. C'est vous… oh ! je vous ai reconnue !… c'est vous qui étiez dans l 'église, le jour…

– Où M. Georges Meyranes se mariait : oui, c'est moi !… Je ne vous perds pas de vue, mon cher… Apprenez encore ceci : c'est moi qui ai été chercher le chef de la Sûreté et lui ai indiqué le moyen de capturer le voleur Lilliers, le chef de bande Charlot, le faussaire Meyranes, tous trois réunis en une personne… la vôtre.

– Vous ?… Vous ?…

– C'est moi !

– Que me voulez-vous ? halète Gérard, les poings crispés, les yeux sanglants.

– Vous dire : j'ai vu vos coups de revolver, votre fuite… et je suis venue vous attendre ici… Vous répéter pour la quatrième fois : Gérard, je vous aime…

Il secoue violemment la tête.

Elle saisit ses mains, plonge dans ses yeux son regard d'une mortelle douceur :

– Je t'aime !… Nulle ne te comprendra comme moi ! Et je te veux ! Tu seras mien !… Tu dis non… Pourquoi ?…

Rudement, il secoue la tête. Elle gronde :

– Écoute. Tu rentres à Paris, n'est-ce pas ?… Tu me repousses ?… Dans huit jours, tu es arrêté… C'est la cour d'assises… c'est le bagne… c'est l'échafaud peut-être ! Au contraire… si tu me veux… eh bien !… moi… les vingt millions de ton père, je te les donne !… Demain, ils sont à toi…

– Les millions ! bégaye Gérard.

Et déjà, il oublie tout au monde… Vingt millions !… Ces mots résonnent dans sa tête avec un bruit de tonnerre…

Tout fuit, tout s'efface… il n'y a plus en lui que le viveur effréné, le formidable dévoreur !

La femme, d'une étreinte plus douce et plus violente, corps à corps, l'enlace tout entier ; ses lèvres brûlées d'amour cherchent les lèvres de Gérard et murmurent :

– Une vie de jouissance, de plaisirs glorieux, de luxe raffiné, là-bas, dans le vieil hôtel restauré !… Qui songera dès lors à trouver en Gérard d'Anguerrand le faussaire Meyranes ou le voleur Lilliers !… Libre, fier, honoré, magnifique et splendide, tu deviens un des princes de Paris… et moi, moi ! je te gorge d'amour !… Tu veux… dis ?…

Alors, enlacée à lui, longuement, elle lui parle à l'oreille ; palpitant, il résiste ; il veut se reprendre ; d'un baiser de flamme, elle le reconquiert… et c'est d'une lutte infernale… et lorsqu'il baisse enfin la tête, lorsqu'elle le juge vaincu, elle jette sur une table un papier qu'elle tire de son sein, lui met la plume dans la main, et ordonne :

– Signe !… Ton nom à côté du mien !…

Un frémissement d'épouvante et d'horreur secoue le misérable emporté par le vertige ; un instant la vision de son père assassiné jette sur son visage un reflet de foudre…

– Signe ! gronde Adeline. Signe ! Et ton père meurt ! Et les millions sont à nous !…

Il recule !… Il râle !… Il ne veut pas !… Il se tord dans le spasme de la résistance… Et… soudain, il se penche sur le papier… il signe ! Il a signé !… il tombe à la renverse avec un rauque soupir…

Sapho s'élance en rugissant…

En quelques bonds, elle atteint l'antique salon où le baron, son amant, l'attend comme la consolation suprême !…

* * * * *

– Chère aimée ! C'est pourtant vrai que vous êtes toute ma consolation, le dernier rayon de bonheur dans ma vie assombrie !…

– Comme vous êtes pâle, mon bien-aimé !… Asseyez-vous… là… dans votre fauteuil… moi dans vos bras…

Chancelant encore, docile comme un enfant, le père de Gérard obéit…

Adeline s'assied sur ses genoux, pose sa tête sur cette vaste poitrine ; et sur son front, sur ses cheveux, les lèvres du baron se

posent, tremblantes.

– Que ne m'a-t-il tué ? murmure-t-il.

– Ne songez pas à ce malheureux… sinon pour le plaindre… Taisez-vous… oh !… ne parlons que de notre amour !…

– Que serais-je devenu, dit-il, que serais-je devenu, si vous ne vous étiez trouvée sur mon triste calvaire… si vous n'aviez daigné, si pure, si noble, si fière dans votre pauvreté, faire à ma destinée l'aumône de votre premier amour !

– Je vous aime : là est toute ma récompense. Vous m'aimez, et ceci est pour moi un tel bonheur, que le reste ne compte plus…

– Adeline… Mon Adeline adorée… murmure-t-il, enfiévré de passion.

Mais elle, légère et gracieuse, s'échappe des bras du baron, et, avec un sourire :

– Quels souffles terribles viennent de la mer !… Vous ne vous plaisez qu'à ces grands spectacles, mon Hubert bien-aimé !… Mais moi, cela me fait peur…

– Je vais fermer le balcon, dit l'homme.

Mais déjà elle s'est avancée sur ce balcon… La rafale nocturne la fouette, les embruns d'écume bruissent dans les airs, l'Océan énorme se lamente et gronde en bas, dans l'ombre…

Et que fait-elle ?… Que cherche sa main ardente sur le fer de la balustrade ?…

Oh !… cette balustrade en fer !… Usée, rongée !… sciée peut-être, qui sait !… Elle tient à peine en place… elle ne tient plus que par une cheville !… Et c'est sur cette cheville que vient de s'abattre la main d'Adeline… de Sapho !…

Elle se retourne… le baron est près d'elle…

– C'est beau ! dit elle. C'est d'une surhumaine magnificence…

Le baron, des deux mains, fortement, s'appuie à la bordure de fer… et…

Un cri !… Une clameur traversant l'espace !… Un corps qui tombe !…

Sapho, tout à coup, a arraché la cheville !… La rampe s'est abattue dans le vide !…

Le baron d'Anguerrand tombe, tournoie comme un grand oiseau blessé à mort…

Une vague monstrueuse se dresse à ce moment pour le recevoir…

C'est fini… plus rien !…

Là-haut, Sapho rentre dans le salon… et demeure là, fascinée par l'abîme…

Alors, près de sa tête livide, une autre tête se penche… c'est Gérard !…

Et, la main dans la main, serrés l'un contre l'autre, ils reculent…

Longtemps, ils demeurent à la même place, immobiles, silencieux… et, dans le premier regard qu'ils échangent enfin, ils reconnaissent qu'ils sont à jamais rivés l'un à l'autre… rivés à l'épouvante… rivés à l'horreur !…

V

LES DEUX CORTÈGES

Huit mois écoulés…

« Je suis victime d'une horrible fatalité ; les apparences m'accablent, et je dois fuir pour combattre la hideuse erreur. Je te jure mon innocence. Je reviendrai. Aie confiance, et, quoi qu'il arrive, dis-toi bien que tu me reverras et que je t'adore… »

Cette lettre, froissée, déchirée aux coins par l'usure, Lise l'a relue mille fois peut-être. Cette lettre de son bien-aimé Georges, elle l'a reçue le surlendemain de son mariage. Et elle la relit encore. Puis elle la baise doucement, la replie, et la remet à sa place… dans son sein.

Dans la même maison où a eu lieu la noce… où s'est passée la terrible scène de l'arrestation, la catastrophe… Mais ce n'est plus au troisième, c'est dans une pauvre chambre au sixième, sous les toits. Une triste matinée de fin janvier, grise et lugubre à faire pleurer. Lise est vêtue de noir. Son joli visage a maigri. Un pli creuse son front d'ange. Mais dans ses pauvres yeux si doux rayonne une indestructible confiance… un amour que rien n'éteindra !

– Oui ! il est innocent !… Oui ! il reviendra !… Oui ! il m'aime !…

Il reviendra !… près de huit mois se sont écoulés… Où est-il son bien-aimé ?… Que fait-il ?… Peut-être qu'il est malheureux… Peut-être qu'il a dû fuir loin !… Mais il reviendra… elle en est sûre… elle le sent dans sons cœur… et… elle se met à pleurer doucement, timidement, sans bruit…

Elle essuie ses yeux et murmure :

– Aie confiance !…

Alors, elle se lève du coin de table en bois blanc, de la chaise de paille où elle est assise, et, lentement, s'approche du lit…

Sous le drap, se dessine une forme raidie, et sur le drap, il y a une croix…

Madame Madeleine est morte… le chagrin l'a tuée…

Lise s'agenouille, et, le visage dans ses petites mains que la misère

a faites diaphanes, elle songe à son malheur.

Des heures se passent…

Puis une scène rapide… Un cercueil sur le carreau… Lise est dans la rue… Comment ? Elle ne sait pas !…

Elle est seule, toute seule derrière le corbillard… Elle n'entend rien… rien que les battements sourds de la douleur dans son cœur déchiré. Elle ne voit rien… rien… pas même ces fleurs, ces arbustes qui ornent à profusion le grand portail du vieil hôtel d'Anguerrand où se prépare quelque fête.

Elle n'entend rien… pas même les cloches de Saint-François-Xavier qui carillonnent à toute volée, joyeusement… Elle marche sans rien voir… rien… pas même, devant l'église où le corbillard s'arrête, ce coupé fleuri, ces magnifiques landaus et ces somptueuses limousines alignés…

Et c'est aux accents d'une marche triomphale que le cercueil fait son entrée… Honteusement, on le porte le long des bas-côtés…

Et là… là ! au maître-autel, à cette minute d'angoisse, Lise, tout à coup, comme dans un rêve… – oh ! ce ne peut être qu'un rêve de délire… une vision de folie… – cette mariée éclatante de luxe et de beauté… ce marié… qui échangent des anneaux !…

Lise demeure pétrifiée…

Son regard de folie s'emplit maintenant de la vision entière : l'église pleine de toilettes luxueuses, les cierges, les prêtres, et, tandis que les orgues chantent une gloire d'amour et de joie… là ! oh ! là… le marié qui passe l'alliance au doigt de la mariée…

Et vers ce marié, Lise, dans un geste dément, étend sa main tremblante…

Et vers lui elle s'avance, trébuchante, les yeux fous, la figure blanche… Et d'une voix indistincte, une voix de terreur et de doute, de désespoir et d'horreur, elle bégaye :

– Georges !… Mon mari !…

Georges Meyranes !

Son mari !… C'est son mari qui se marie !… Comme il y a huit mois !… Là !… À cette même place !… Il n'y a que la mariée de changée !…

Le vertige s'empare de Lise.

Un faible gémissement que nul n'entend, un pauvre cri d'oiseau frêle qui s'abat… C'est Lise qui s'écroule sur ses genoux… Ses yeux se ferment… elle perd le sens des choses… elle se renverse, agonisante,

sur les dalles, avec un murmure très doux qui est de la douleur poignante et encore de l'amour :

– Ô mon Georges… mon mari bien-aimé… *mon mari !*…

* * * * *

Près d'elle, un homme…

Grand, fort, de large envergure, les tempes grises, pâle d'une pâleur de spectre, cet homme a assisté à la cérémonie.

Il vient d'entendre les derniers mots de Lise ; il a eu un violent tressaillement… et il se penche…

Il saisit les mains de Lise, les serre convulsivement…

D'une voix rauque, il gronde :

– Votre mari ! Vous dites que cet homme est votre mari ?…

Lise, un instant, rouvre les yeux, et, avec un sourire ineffable, elle répète :

– Mon mari !… Mon bien-aimé mari !…

Et elle s'évanouit tout à fait.

Alors, l'inconnu l'enlève dans ses bras puissants, et, tandis que les orgues mugissent et que la foule défile vers la signature des registres, il emporte hors de l'église la petite Lise et son rêve brisé…

* * * * *

La cérémonie est terminée… le mariage est consommé, de M. le baron Gérard d'Anguerrand et d'Adeline de Damart…

Ils sortent de la sacristie, beaux tous deux d'une insolente et splendide beauté ; ils ont des regards de défi à la destinée qu'ils bravent ; lui, le front plus audacieux, elle, les yeux plus mortellement languides, et le cortège nuptial se reforme, et c'est la rentrée du millionnaire Gérard dans la grande vie parisienne…

Et comme ils vont atteindre le portail, un frémissement de malaise, tout à coup, secoue la foule derrière Gérard qui tressaille, derrière Adeline qui pâlit…

On chuchote, on murmure, on proteste, on s'écarte…

Quoi ? Comment ? Par quelle incorrection ou quelle inconcevable erreur des employés ? On ne sait… mais le fait est là ! Derrière les deux époux resplendissants, oui, là, mêlés à la foule élégante, des hommes noirs aux livrées graisseuses, effarés, honteux, s'excusant, haletants et suants, cherchent à gagner la sortie…

Et ces hommes portent un cercueil !…

Le cercueil de maman Madeleine qui s'en va seule, toute seule, vers Bagneux ou quelque autre de ces immenses cités ouvrières de la mort…

Les deux cortèges se sont mêlés… les deux cortèges sortent ensemble.

Et la *Marche triomphale* de Mendelssohn accompagne les deux départs : maman Madeleine… la victime !… qui s'en va vers le néant ; Gérard et Adeline qui font leur entrée dans la vie de luxe et de jouissances glorieuses !…

VI

LOIN DU BAL

Minuit.

Les nouveaux époux ont annoncé qu'ils vont partir : au bout d'un mois passé au manoir de Prospoder, ils reviendront bien vite, et ils ont fixé la date de la prochaine fête qu'ils donneront.

Le bal est terminé, et les couples enfiévrés par l'opulence du décor, par la magnifique volupté de cette soirée, descendent l'escalier.

Minuit…

Loin du grand salon, dans la chambre nuptiale toute tendue de vieilles soieries brochées jadis pour la Pompadour, devant le lit, merveille de reconstitution d'après les vestiges de Trianon, Gérard et Adeline sont en présence. Depuis huit mois, depuis l'assassinat, les deux damnés se fuient ; ils se sont à peine parlé, à peine vus ; Adeline a tout combiné, – entrée en possession des vingt millions, contrat de mariage, la cérémonie, la fête – c'est elle qui a tout préparé… armée du pacte signé dans la nuit terrible.

Et maintenant, elle le magnétise de son regard de flamme… elle s'offre, elle l'attire, son sein palpite, ses lèvres humides se contractent dans le sourire des voluptés insensées… et lui songe, dans une effroyable songerie :

– La maîtresse de mon père !… Ma femme !…

Un grand frisson glacial parcourt son échine : l'image vient de passer devant ses yeux, d'un corps qui tournoie et descend vers les abîmes de l'océan qui hurle dans la nuit…

Mais presque aussitôt, cette évocation est remplacée par une autre : une figure pâle… et si douce !

Lise !… Lise, à laquelle il ose à peine songer depuis qu'il sait que Lise… c'est Valentine… sa sœur !… Lise, dont il a évité fiévreusement de rechercher la trace… persuadé que maman Madeleine a dû l'emmener loin de Paris ; car tout ce qu'il a eu le courage de faire, c'est de constater que l'appartement du troisième, dans la maison d'en face, est inoccupé… donc elles sont parties !…

Et avec un frisson plus glacé, les yeux fermés frénétiquement, il gronde en lui-même :

– Lise !… Valentine ! … Ma sœur Valentine !… Ma sœur Valentine !… Et je l'aime !… Toujours !… Ô Lisette !…

Pourquoi ai-je appris l'affreuse vérité ? Pourquoi ne suis-je pas encore à cette matinée de mai où si pure, si confiante, si adorable, vos yeux d'ange éclairaient l'enfer de mon âme ?…

Si puissante est l'illusion, que Gérard tend les bras vers la radieuse image évoquée… et ces bras se referment sur un corps souple et vibrant que la volupté fait frémir… Gérard ouvre des yeux hagards…

– Sapho… râle-t-il.

– Oui ! répond-elle d'une voix expirante, cette fois, c'est Sapho ! C'est-à-dire tout l'amour, toute la passion, toute la volupté… Sapho ! ta femme… ta maîtresse… le docile instrument de ton plaisir… seulement orgueilleuse de provoquer en toi la joie d'aimer dans ses raffinements de sublime impudeur…

Elle l'enlace… elle l'enivre… il oublie le monde, Lise, son père assassiné…

Oublier !… oh ! oui… oublier, vivre ne fût-ce qu'une heure dans l'ivresse d'un rêve où les réalités sinistres qui l'assiègent se fondraient comme des fantômes !… Il s'exalte… il la saisit… ils frémissent tous deux, ils balbutient et chancellent… leurs têtes se rapprochent… et, pour la première fois, leurs lèvres desséchées vont s'unir…

Tout à coup, Gérard recule, livide, avec un gémissement, et sa main secouée d'un tremblement convulsif désigne une porte… une porte entr'ouverte…

La porte du cabinet où jadis travaillait son père.

Et le cabinet communique à une chambre où jadis a dormi la petite Valentine… l'enfant disparue…

Une sorte d'îlot dans l'hôtel.

Une porte que Gérard a fait condamner depuis longtemps, parce qu'il n'a jamais osé pénétrer dans le cabinet du père assassiné… parce que ce cabinet est la seule pièce, avec celle de Valentine, à laquelle on n'ait pas touché dans la restauration de l'hôtel !…

Et cette porte entr'ouverte… – oui ! entr'ouverte. – Gérard la fixe avec épouvante…

Car pourquoi est-elle ouverte, puisqu'elle était solidement condamnée ?

Sapho, une seconde, est demeurée immobile, la gorge haletante,

penchée elle aussi vers cette porte… la porte *ouverte* qui les fascine tous deux, qui les glace d'horreur comme s'il en sortait un souffle de tombeau.

Et Gérard, ivre de terreur, balbutie :

– Le cabinet de mon père !… Cette porte ouverte !… Pourquoi ? Oh ! pourquoi cette porte est-elle ouverte ?… Quelle main de spectre a ouvert cette porte ?

Mais plus forte, plus audacieuse que Gérard, Adeline surmonte bientôt cette faiblesse, hausse les épaules, et ricane :

– La curiosité d'un domestique qui aura voulu voir… qui aura oublié de refermer…

– Oui, ce doit être cela, bégaie Gérard en claquant des dents… Cette porte… il faut la refermer…

– Eh bien ! refermons-là… C'est bien simple ! il n'y a qu'à la pousser !

Mais la peur, à nouveau, s'empare de Sapho… Et tous deux restent figés à leur place… Ni Adeline ni Gérard n'osent marcher à la porte et accomplir ce geste si simple de la fermer…

Les deux maudits, la main dans la main, rivés à l'horreur, – comme là-bas, dans le manoir breton, lorsqu'ils se penchaient sur l'abîme, – les deux damnés reculent et se penchent vers cet autre abîme : la porte entr'ouverte !

Et lorsqu'ils ne peuvent plus reculer, ils se regardent, et se voient avec des visages décomposés, terreux, plaqués de taches verdâtres… des figures de spectres…

Alors, dans un souffle imperceptible, un murmure indistinct, Gérard parle :

– *Êtes-vous bien sûre qu'il est mort ?…*

Lentement, Sapho fait « oui » d'un signe de tête…

Un long silence !…

Et Adeline, à son tour, parle tout bas, si bas qu'à peine il l'entend…

– Rappelle-toi… Après le cri, nous n'avons plus rien entendu que le tonnerre des vagues se brisant sur les rochers de Prospoder… nous n'avons plus rien vu que les crêtes échevelées des lames, blanches d'écume dans la nuit… As-tu vu autre chose, toi ?…

– Non, non, non, rien d'autre chose !…

– Alors, insensé, pourquoi demandes-tu si je suis sûre qu'il est bien mort ?…

Un frémissement secoue Gérard des pieds à la tête ; il se ramasse ; il cherche à se faire tout petit comme pour échapper à une invisible étreinte, et il répond :

– L'insensée, c'est toi !… Écoute !… Pourquoi je te demande cela ?… À mon tour de te demander ceci… et réponds, si tu oses : *Pourquoi, pourquoi… pourquoi n'avons-nous pas retrouvé le cadavre ?…*

Sapho chancelle ; une sorte de sifflement aigu monte de son sein oppressé à ses lèvres tuméfiées… Ah ! pour elle aussi, c'est la question terrible !… Elle aussi, depuis l'assassinat, ne songe qu'à cela !… Elle aussi, mille fois, s'est demandé pourquoi le cadavre n'avait pas été retrouvé !…

– Rappelle-toi à ton tour ! reprend Gérard dans la suprême ivresse de l'horreur. Rappelle-toi, Sapho ! Ces huit jours, ces huit nuits, ces heures mortelles que nous avons passés ensemble à chercher !… Rien ! Rien ! Nous n'avons rien trouvé !… L'avons-nous assez fouillée, la côte !

– Insensés !… Nous sommes insensés !… La mer emporta le corps, voilà tout !… C'est arrivé cent fois, sur cette côte tourmentée, qu'un pêcheur tombe à la mer et plus jamais ne soit retrouvé !…

– Oui ! fait Gérard en hochant la tête, mais combien de fois est-il arrivé que l'on condamne la porte de la pièce favorite du mort et que cette porte se trouve ouverte ?…

Et il fait deux pas vers la porte…

Et soudain, il recule, il titube, il se sent mourir, et, grelottant comme la feuille au vent, penché sur Sapho, il bégaye :

– De la lumière !… Il y a de la lumière chez mon père !…

Du même instant, Sapho est debout, toute droite… Elle se penche… elle regarde… et elle voit !… C'est vrai !… Il y a de la lumière dans le cabinet !…

Mais cette fois, Sapho se raidit… les fantômes de l'imagination, elle les terrassera !… la peur créatrice de délires, la peur conseillère de faiblesse, elle l'écartera !…

– De la lumière ? Et puis ?… C'est le curieux imbécile qui se sera sauvé en oubliant d'éteindre. Il a bien oublié de fermer !… Il aura entendu quelque bruit, et sera parti en hâte, sa curiosité satisfaite, d'ailleurs… et déçue ! Car il n'y a rien dans ce cabinet !…

– Rien ! répète Gérard, qui, peu à peu, revient à la réalité. Rien que quelques vieux meubles, une bibliothèque remplie de ses livres préférés… et son portrait…

D'un ton dégagé, en passant son mouchoir sur son front, il ajoute :

– Un magnifique Bonnat, d'ailleurs… Allons, nous étions fous… fermons cette porte !…

Et Gérard, après des allées et venues, s'est arrêté devant la porte du cabinet.

Adeline hausse les épaules, et, lentement, s'avance vers lui…

– Voyons, dit-elle, tu as peur ?… Dis ?… Peur ! Quand je suis là ! Quand je t'ouvre mes bras ! Quand mes yeux te crient mon amour ! Quand j'ai soif de tes baisers !… Gérard !… Ton premier baiser… je l'attends encore !… Aime-moi, oh ! aime-moi !… Je t'aime, moi, vois-tu !… Et quand l'enfer serait là… quand il y aurait derrière cette porte un spectre… tiens, entrons !… Et puisque son portrait peut nous voir à défaut de lui qui ne nous verra jamais, je veux lui porter le défi suprême ! Je veux me venger de tous les mensonges, de toutes les humiliations, de l'horrible existence de ce faux amour que j'inventai pour me rapprocher de toi !… Baron d'Anguerrand, où es-tu ?… Où es-tu, Hubert ?… Tu n'as pas compris mes nuits de larmes et de honte !… Tant pis, je me venge !… D'un seul baiser !… Regarde, Hubert d'Anguerrand, regarde !…

Frénétiquement, elle saisit Gérard, l'enlace de son bras droit, approche ses lèvres de feu des lèvres de l'homme qu'emporte maintenant le coup de passion…

Et au moment où leurs bouches vont s'unir… enfin !… oui, à ce moment, par une hideuse bravade à l'ombre du mort, Sapho, rudement, de la main gauche, ouvre la porte toute grande…

Et alors… oh ! alors… un faible gémissement expire sur ces bouches qui ne se sont pas touchées…

Dans leur enlacement, Gérard et Sapho demeurent pétrifiés, incapables d'un geste, d'un cri, d'une fuite, debouts par miracle dans l'effondrement de tout ce qui constitue la vie, et pareils alors à ces couples de damnés que le sombre génie du moyen âge sculptait en des poses de torture…

Car là, dans ce cabinet, un homme est assis…

Et cet homme, lentement, se redresse et les regarde…

Et c'est le spectre évoqué par Sapho !… C'est le père de Gérard, l'amant d'Adeline, le baron Hubert d'Anguerrand… oui ! c'est le mort… l'assassiné !…

L'apparition, debout, marche sur le couple hideusement enlacé ; elle marche sans hâte, comme marche l'inévitable ; elle s'approche ; en vain ils veulent fuir, leurs membres sont de plomb… et l'apparition les atteint… son bras se lève et, du bout du doigt, elle touche Gérard à

la poitrine…

Sous ce contact à peine perceptible, comme un coup qui l'assommerait, Gérard s'abat à genoux, ses cheveux se hérissent, ses yeux s'exorbitent, et, dans un râle, il murmure :

– Est-ce vous, mon père… Est-ce donc vous qui venez du fond de la mort ?…

L'apparition se tait. Et tandis qu'Adeline, pantelante, décomposée, fait un effort surhumain et inutile pour reculer, Gérard continue :

– Grâce, mon père !… grâce !… On dit que les morts pardonnent… par pitié, retirez-vous de ma présence… Pardonnez !…

VII

SPECTRES EN PRÉSENCE

Le front du misérable éperdu de superstitieuse épouvante, digne rejeton des races dégénérées, son front frappe le tapis, ses ongles s'incrustent dans la moquette, il grelotte, il claque des dents, il sent qu'il va mourir… mourir de peur…

Et à ce moment, un nouveau bouleversement se produit en lui… la peur des réalités visibles et tangibles, soudain, remplace la peur des irréalités fantômales… ce n'est plus la superstition qui le fait trembler, mais l'épouvante du juge, de la cour d'assises et de l'échafaud… car l'apparition jusque-là muette vient de parler… et c'est un son de voix vivante… bien vivante… trop vivante qui retentit aux oreilles de Gérard comme un coup de tonnerre…

Le baron d'Anguerrand a parlé…

– Relève-toi, Gérard…

Et d'un bond, Gérard est debout, un pétillement rouge au fond de ses yeux, les mâchoires serrées, les poings crispés… la tête pleine de visions de meurtre !…

Maintenant, il n'a plus peur !… Ce n'est pas un spectre qui est là… ce n'est que son père… Et ce père… oh !… il faut qu'il disparaisse à jamais, cette fois !…

D'un geste aussi tranquille qu'était calme sa voix, le père tire un revolver de sa poche : il a compris l'attitude de son fils !…

Rudement, Gérard incline la tête comme pour dire :

– C'est bien ! Tu es armé, je ne le suis pas. Je ne tenterai rien… en ce moment, du moins !

Et c'est la même pensée, sans doute, qui illumine l'esprit d'Adeline comme un de ces éclairs livides qu'on voit au fond des ténèbres par les nuits d'orage, car elle vient de sourire d'un sourire aigu de tigresse à l'affût…

Le regard du baron d'Anguerrand va de l'un à l'autre, lentement. Et il ajoute :

– Entre, Gérard… entre dans mon cabinet… Tu vois, je t'y attendais…

Gérard hésite ; il jette dans le cabinet le regard rapide et sûr du malfaiteur habitué à flairer le piège, à éviter l'arrestation.

Rauque et rude, formidable soudain, le baron répète :

– Entre donc, quand je t'en donne l'ordre !…

Le fils se raidit, se hérisse, prêt à la résistance suprême… à l'attaque, peut-être ! Mais la voix du père le dompte… ou la vue du revolver… et, frémissant l'échine basse, il se glisse dans le cabinet.

– Entre aussi, toi ! gronde le baron tourné vers Sapho, dans un accent d'intraduisible mépris.

Rassérénée, la tête droite, son regard d'acier planté dans les yeux de son ancien amant, superbe d'insolence et d'harmonie dans les plis de sa toilette d'épousée, Adeline obéit…

Le baron ferme la porte…

Il se dirige vers un fauteuil où il prend place, son revolver près de lui, sur la table, à portée de sa main.

Une minute s'écoule, pleine d'un tragique silence : on n'entend que le râle de la respiration oppressée de Gérard, une sorte de sifflement aigu et imperceptible qui est la respiration d'Adeline, et le froissement doux de quelques papiers que le baron compulse avec le même calme que s'il se trouvait dans l'étude d'un notaire…

Gérard comprend que, coûte que coûte, il doit dire quelque chose, essayer une tentative désespérée pour se disculper…

– Mon père, prononce-t-il avec une sorte d'humilité, laissez-moi vous adresser une prière… une supplication… Quoi que vous ayez à me reprocher… par pitié, n'oubliez pas que la femme qui est ici… porte mon nom… Elle est mon épouse devant Dieu et les hommes.

Le baron redresse la tête d'un air de surprise et contemple son fils avec une âpre curiosité… Et il répond :

– Quelle femme ?… Celle-ci ?… La maîtresse que tu as volée à ton père ?… Sois tranquille, je ne viens pas te la redemander… Et quant au nom dont tu parles, quel nom ?… Voyons… Est-ce Charlot, impliqué dans une affaire d'assassinat ?… Oh ! un autre assassinat que le mien !… Est-ce Lilliers, poursuivi pour vol avec effraction ?… Allons, Gérard, tu te vantes quand tu parles de nom : tu ne t'appelles ni Anguerrand, ni même Lilliers ou Charlot… tu t'appelles simplement : l'assassin…

Gérard plie les épaules comme un lutteur ; un funeste sourire crispe

ses lèvres ; il fait un pas rapide ; la riposte va jaillir de sa gorge, et Adeline, de son regard de lave, le pousse, le précipite aux pensées de meurtre…

– Quant à l'épousée dont tu parles, continue le baron en armant paisiblement son revolver, voyons qui donc est-elle, ton épouse devant Dieu et les hommes ?… Au fait, je voudrais bien savoir qui va s'appeler Mme Georges Meyranes !… Est-ce Sapho ?… Est-ce Lise ?

Gérard s'arrête, foudroyé.

Lise !… Son mariage avec Lise !… Son père sait cela, comme il sait le reste !… Qui le lui a dit ?… Comment ?…

Pantelant, une sueur d'agonie au front, tandis qu'Adeline, au nom de Lise, frissonne de haine, il tente d'écarter de son esprit la radieuse et pure image qui vient de s'y dresser, si douce… si triste…

Allons ! reprend rudement le baron, pas de mots inutiles… Nous devons ici même, en cette heure même, régler notre situation… Écoutez-moi donc, tous deux… et surtout, pas un pas vers moi ! pas un geste !

Son doigt touche le revolver. Gérard et Adeline, du même signe frémissant, répondent qu'ils ont compris. Et pourtant, ce préliminaire les rassure. Le baron parle de « régler la situation ». Il ne vient donc pas en vengeur prêt à tuer !… C'est donc un répit dans cette lutte où ils se trouvent comme transportés hors de toute humanité… C'est donc une éclaircie dans le formidable orage qui vient de s'abattre sur eux…

Ils écoutent, guettent, surveillent, rassemblent leurs idées et leurs forces… car ils sont d'accord… il ne faut pas que le père sorte vivant de ce cabinet !… Car le père… ce sont les vingt millions !…

Voici, reprend le baron, mon acte de décès. Mort je suis, mort je resterai pour tous… puisque vous m'avez tué… Tué… oui ! Seulement, vous m'avez mal tué, voilà tout… Lorsque vous m'avez précipité, si vous aviez mieux regardé, vous eussiez vu ce que j'ai vu, moi, en tombant : un rien… une simple voile blanche, une goélette qui passait, rasant les rochers… Difficile à voir dans la nuit, j'en conviens, mais vous eussiez dû la voir ! Moi, je l'ai vue, et ce rien a suffi… J'eusse donc pu dès le lendemain me montrer à vous. Mais je voulais savoir, et maintenant je sais ! Je voulais choisir mon heure, et mon heure est venue !… Donc, je suis mort, moi ! Et moi mort, vous avez dû lire les papiers que je laissais, et où j'expliquais pourquoi et comment la fortune de Valentine et d'Edmond devait vous être sacrée… Vous les avez lus ?…

Adeline, d'un signe hautain et bref, Gérard, d'un signe ironique et menaçant, affirment qu'ils ont lu… qu'ils savent l'histoire du baron.

– Bien ! reprend-il. Maintenant, écoutez. Voici des actes que j'ai fait préparer : ils constituent Valentine et Edmond vos légataires universels après votre décès. Ces actes, vous allez les signer…

Notre décès ?… balbutie Gérard, dont le front s'inonde d'une sueur froide.

– Notre mort… répète Adeline, qui, malgré sa toute-puissance sur elle-même, frissonne d'un long frisson glacé.

Le baron se lève, saisit son revolver et, d'une voix terrible de simplicité, prononce :

– Signez, ou je vous abats tous deux comme des chiens enragés…

Adeline et Gérard échangent un coup d'œil. Cela leur suffit… ils se comprennent !

Sans hésitation apparente, d'une main ferme, ils ont signé !

Ils gagnent ainsi dix minutes, cinq minutes, pendant lesquelles ils trouveront *sûrement* l'occasion de sauter à la gorge du baron, de lui arracher son arme et de l'étrangler !…

Hubert d'Anguerrand repousse sur la table les papiers qui viennent d'être signés, et continue :

– Voici maintenant un acte où vous déclarez tous deux que, vous jugeant criminels et indignes de vivre, vous vous donnez volontairement la mort… Signez !…

Un regard de Gérard sur son père, plus rapide que la foudre… Non ! la seconde n'est pas favorable… le père est sur ses gardes, le doigt sur la gâchette du revolver.

Un éclat de rire nerveux, éclatant, sinistre… C'est Adeline qui, la première, signe, et donne la plume à Gérard en jetant ces mots :

Notre contrat d'épousailles, mon cher !

Et Gérard signe à son tour, guettant du coin de l'œil si, en se relevant, il ne pourra pas bondir sur son père… Mais le baron s'est mis à trois pas de distance et, alors, avec une pesante tristesse, avec l'accent de ce qui est irrévocable, il prononce :

– Maintenant, vous allez mourir. Moi, je me constitue le gardien de la fortune que vous léguez. Je n'y toucherai pas, puisque, *mois aussi, je suis mort*… J'ai voulu vous épargner les hideurs de l'échafaud. Je veux vous épargner aussi les souffrances d'une agonie que je vous infligerais en vous abattant à coups de revolver… Voici, dans ces deux verres, un poison sûr, foudroyant… buvez !…

Les yeux hagards d'Adeline et de Gérard aperçoivent alors ce qu'ils n'avaient pas encore vu sur la table : deux verres, dont chacun

contient un doigt d'un liquide clair comme du cristal de roche.

Les deux misérables tremblent convulsivement. Pas de fuite possible. Ils savent qu'au premier mouvement le terrible baron, si redoutable incarnation de la froideur et presque de l'impersonnalité du bourreau, les « abattra à coup de revolver » selon la mortelle expression. Ils savent toute supplication inutile. Pas de grâce ! Pas de pitié dans ces yeux fixes !… Rien ne bat dans cette large poitrine… Ce n'est pas un homme qui leur donne l'ordre de mourir… c'est un spectre !…

Quelque chose comme un murmure confus gronde pourtant sur leurs lèvres blafardes :

– Par pitié !… Laissez-moi vivre !… oh ! rien que la vie !… rien que vivre !…

– Buvez ! répète le baron livide et glacial, buvez… ou je fais feu !…

Son bras se lève… Il vise !… Adeline s'écroule sur ses genoux, la figure dans les mains, préférant encore *être tuée*… Gérard ferme les yeux… Ils vont mourir !…

Et… tout à coup, le bras du baron retombe.

Adeline, de la terreur passe à la haine et grince des dents. Gérard jette un hurlement de joie délirante, *car il a trouvé le moyen d'attendrir son père*, car, à ce moment, une porte s'est ouverte…

Une jeune fille vêtue de noir s'avance, les yeux baissés, les mains jointes, belle comme l'ange du pardon… et c'est Lise… c'est celle que Gérard appelle *Valentine… sa sœur !*… Et Lise… la pauvre petite Lise, d'une voix de douceur infinie, murmure, en touchant le bras du baron :

Grâce pour eux… grâce pour lui !…

– Madame… mademoiselle… gronde le baron. Vous ! Vous ici !…

– Moi, monsieur, répond Lise avec une sorte de monotonie concentrée, tandis que ses paupières demeurent obstinément baissées. N'est-ce pas presque un droit pour moi ?… presque autant que pour madame ?…

Sapho se redresse ; les deux épousées, pour la première fois, prennent contact, comme deux adversaires dont l'un, sûrement, tuera l'autre…

– Le droit de la maîtresse, prononce Adeline avec un sourire funeste, ne peut être le droit de l'épouse légitime, et je pense…

– Silence ! tonne Gérard dans une telle explosion que Sapho, livide, recule et se courbe.

– Monsieur, continue Lise de sa même voix très basse, comme si elle ne venait pas d'entendre ce qu'à dit Adeline, oh ! monsieur, je sais, je comprends… vous êtes ici en justicier… et pourtant, je vous demande leur grâce… Qu'ils vivent !… et qu'ils sachent que s'il y a une pensée pour eux au fond de mon malheur, c'est un vœu de bonheur… le même vœu que l'on faisait pour moi le jour de mon mariage…

Madame, dit le baron avec une sourde impatience, rentrez, je vous prie !…

Car il s'irrite de l'intervention de Lise. Avoir pitié d'elle, c'est bien, – mais c'est tout !… Qu'elle ne s'avise pas de se dresser entre les condamnés et le justicier !

Rentrez ! commanda-t-il rudement. Je le veux !…

« Je vous en prie, mon enfant, reprend-il plus doucement. Lorsque, dans l'église, je vous ai prise mourante dans mes bras, lorsque j'ai compris que vous aussi vous étiez une victime de ce misérable, lorsque, au récit de votre infortune, je vous ai vue si pitoyable et si innocente, j'ai juré que vous seriez vengée du même coup que moi-même…

« Allons rentrez, ma pauvre petite… rentrez dans cette chambre qui fut celle de ma fille Valentine… un ange comme vous… rentrez, car vos yeux ne doivent pas voir ce qui va se passer ici… car voici l'heure du châtiment… fussiez-vous envoyée de Dieu, vous ne sauveriez pas ces deux démons !…

– Monsieur… balbutie Lise dont la tête s'égare, dont l'être tout entier frissonne à la pensée qu'elle est impuissante à sauver celui qu'elle adore… quand même… malgré tout !…

– Mademoiselle, prononce Adeline avec son terrible sourire, tient à assister à l'agonie de mon mari : c'est une revanche comme une autre !

– C'est assez ! gronde le baron d'Anguerrand. J'ai voulu vous épargner un spectacle hideux. Vous persistez à rester ?… C'est bon ! L'exécution aura lieu devant vous…

« Allons, vous autres ! continue le baron, décidez-vous !… Prenez-vous le poison ?… Choisissez-vous le revolver ?… Buvez ! Buvez donc !… Non ?… Eh bien !…

Le revolver se lève et se braque sur Gérard… Lise défaille… Adeline, reprise de toute sa terreur, comprend qu'elle va mourir… que c'est la fin… Le baron va presser sur la détente…

À ce moment, Gérard prononce d'une voix très calme :

– Mon père, je vous demande une minute de vie…

– Lâche ! Tu as peur !

– Non. J'ai un secret à vous révéler… important non pour moi qui vais mourir, mais pour vous qui allez vivre !…

– Parle !…

Mon père, loin de moi la pensée de vous disputer ma misérable vie… Je suis prêt à vider la coupe de poison que vous avez préparée pour ma nuit de noces…

Car je suis las… bien las… comme le jour où, devant la porte de cet hôtel…

Gérard jette un regard sur Lise… un brusque sanglot l'étreint à la gorge, un vrai sanglot, sincère, lamentable comme son amour… et Lise, avec la sublime divination de l'amour, comprend ce sanglot… Elle palpite, secouée jusqu'au fond de son être, et murmure en elle-même :

– Et pourtant… c'est moi qu'il aime !…

– Veuillez m'écouter, baron d'Anguerrand, reprend Gérard, et vous aussi, Adeline !… et vous aussi… Lise… car le secret que je ne veux pas emporter avec moi vous intéresse tous trois… Il éclaire ce qu'il y a de fatal dans ma vie depuis huit mois… il prouve peut-être que nous sommes ici non pas des coupables et des justiciers en présence, mais simplement des malheureux digne de compassion… Mon père, vous me saviez capable de crime, mais aussi, capable d'amour. Dans la fascination insensée que l'or exerce sur moi, vous saviez que mon cœur peut contenir des dévouements étranges. Sachant cela, sachant que j'adorais cette enfant… vous êtes-vous demandé pourquoi je n'ai rien tenté pour la revoir ?… Adeline, vous saviez qu'en vous épousant, en vous donnant mon vrai nom, j'obéissais seulement au pacte qui nous lie… vous saviez que je ne vous aimais pas… que j'en aimais une autre… Vous êtes-vous demandé pourquoi, si facilement, j'ai renoncé à cette autre ?… Lise ! ô Lise ! vous que j'ai tant aimée, hélas ! vous qui avez sûrement compris la puissance et la sincérité de ma passion, vous qui avez reçu la lettre où je vous jurais ardemment mon retour… vous êtes-vous demandé pourquoi je ne suis pas revenu à vous ?… Écoutez, baron d'Anguerrand ! Écoutez, Adeline ! Écoutez Lise !… Si je n'ai pas, avec la puissance de l'or conquis au prix d'un parricide, exécuté ma volonté… si je n'ai pas régularisé le faux mariage que les circonstances m'avaient imposé… si je n'ai pas fui… ou tué Adeline de Damart pour revenir à celle que j'adorais, c'est qu'il y a en moi un levain d'honnêteté qui se révolte contre l'inceste !…

Un triple cri terrible, effrayant, jaillit de trois bouches et réveille de sourds échos dans l'hôtel. Adeline étouffe le rugissement de sa haine

décuplée. Lise s'abat à genoux, le visage dans les deux mains. Le baron, d'un regard vacillant, interroge son fils…

– La chose affreuse, qui me confond de stupeur et d'horreur quand j'y songe, c'est vous, mon père, qui me l'avez apprise ! poursuit Gérard dans un râle rapide. Là-bas, dans le manoir de Prospoder, au moment où je levais le couteau… vous avez dit… oh ! vous avez dit que la dernière trace de Valentine… de ma sœur… vous l'avez perdue… une nuit de Noël… sur la route d'Angers, aux Ponts-de-Cé !…

– Eh bien ? hurle le baron d'Anguerrand qui, jetant son revolver, fou d'espoir, saisit son fils par le bras.

– Eh bien ! tonne Gérard. Regardez et écoutez, mon père !… Écoutez ce gémissement de honte et de douleur éperdues sur les lèvres de Lise ! Regardez cette infortunée qui a compris, elle… et que la vérité foudroie !… Demandez-lui son nom ! Demandez à celle que j'ai adorée, demandez à l'enfant trouvée quand, où, comment elle fut ramassée dans la neige, bleue de froid, mourante de faim, par des métayers qui, une nuit de Noël, revenaient d'Angers aux Ponts-de-Cé !…

D'un bond, le baron d'Anguerrand est sur Lise… Avec une sorte de violence il la relève, écarte ses deux mains, la contemple.

– Oh ! bégaie Lise, laissez-moi mourir !… je veux mourir !…

Quelques secondes d'un silence tragique : le père scrute, analyse, détaille le visage de la jeune fille.

– Mon enfant… par grâce… par pitié… il faut me répondre… me parler… Voyons, ne perdons pas la tête… faites appel à toutes vos forces… Voyons… dites… vous êtes une enfant trouvée ?…

Lise, d'un signe de tête désespéré, fait signe que oui…

– Quand avez-vous été trouvée ?… oh !… rappelez-vous !… un effort !…

– Il y a… quatorze ans… balbutie Lise dans un désespoir sans nom…

– Votre âge ?… Votre âge d'alors ?…

– Environ… trois ans… m'a-t-on dit…

– Et vous avez été trouvée la nuit de Noël ?… reprend le baron prêt à défaillir lui-même. La nuit de Noël ?… Sur la route d'Angers aux Ponts-de-Cé ?…

– Oui ! répond Lise dans un souffle d'agonie.

Le baron d'Anguerrand a jeté un cri déchirant :

– Valentine !…

Lise demeure immobile, blanche comme les iris blancs.

– Valentine ! répète le baron d'un accent de poignante incertitude.

Lise n'a pas un geste, pas un regard…

– Tu es ma fille… Valentine… oh ! tu es ma fille !…

Et dans un soupir de mortelle angoisse, de renoncement à la vie, de désespérance en toutes choses, puisqu'elle n'a pas le droit d'aimer celui qu'elle adore, de l'aimer d'amour… car il est son frère… Lise, tout bas, répond :

– Mourir !… oh ! laissez-moi mourir !…

– Valentine !… crie le baron dans une clameur où se heurtent les puissances de la joie et de la crainte…

Cette fois, il tend ses bras… et, secoué de sanglots, le visage inondé par les larmes qui jaillissent enfin, éperdu, il saisit sa fille…

Sa fille !…

Car c'est bien son enfant, n'est-ce pas ?

Tout le prouve : l'âge, le lieu, les circonstances où elle fut trouvée !…

C'est sa fille, *évidemment* !…

Lise, c'est Valentine : *il en est sûr !…*

Il la saisit donc, et, tout frémissant de ce bonheur qui l'atteint au cœur, l'âme bouleversée, il l'emporte dans la pièce voisine.

– Nous sommes sauvés ! gronde Gérard en saisissant la main d'Adeline.

– Oui ! riposte Sapho dans un sifflement de vipère. Sauvés… si nous sauvons les vingt millions !…

Et le regard que, par la porte restée ouverte, elle darde sur le baron et sur Lise contient une double condamnation à mort.

VIII

LE PÈRE DE VALENTINE

Le baron d'Anguerrand laisse déborder les confuses pensées de sa joie ; et il faut que terribles aient été ses angoisses – ses remords ! – pour que cet homme de rude abord, d'âme plus rude, sorte de baron des temps féodaux égaré en nos jours, il faut, dis-je, qu'il ait souffert longuement et terriblement pour que cette joie se manifeste en un tel trouble.

– C'est toi, c'est donc toi… enfin ! T'ai-je assez cherchée ! T'ai je assez pleurée, toi et ton frère Edmond ! Te souviens-tu d'Edmond ? Non, tu étais trop petite… Tu ne m'as pas maudit ?… C'est que tu ne savais pas ! Gérard lui-même ne sait pas tout ! Mais je me suis maudit, moi !… C'est fini puisque te voilà ! Dire que c'est toi, et que ces mains sont tes mains, et que ces cheveux sont tes cheveux, et que ces yeux sont tes yeux ! Tu avais les yeux bruns… tu as des yeux d'un joli bleu de pervenche… c'est curieux comme changent les yeux des petites filles ! Tes cheveux, par exemple, sont restés les mêmes… de la soie d'or, ma fille ! Ô ma fille, comme dans mes rêves tourmentés je te voyais jolie et gracieuse !… Et voici que tu es plus belle cent fois que le plus beau de mes rêves !… Oh ! que tu as dû souffrir, à voir tes pauvres paupières battues, et cette méchante robe noire de quatre sous, et tes doigts si maigres !… C'est fini, ma fille ! Tu vas être heureuse !…

Une petite secousse fait tressaillir Lise. Ses yeux s'ouvrent tout grands, d'un air étrange, et, bien au fond d'elle-même, elle murmure :

– Heureuse !…

Et c'est un cri d'affreuse amertume… La douce lumière de son regard se voile sous ses paupières…

– Peut-être, gronde le père, n'y a-t-il tout à fait de ma faute… Enfin, je te dirai tout. Tu verras. Tu jugeras. En attendant, je veux savoir. Voyons, raconte. D'abord, le nom des braves gens qui t'ont recueillie, sauvée peut-être… Je veux qu'ils soient heureux ! Je veux les enrichir d'un coup, si tu permets… car tout est à toi… à toi et à ton frère… Voyons, dis-moi… qui t'a élevée ? qui a pris soin de toi ?… qui

t'a servi de mère ?

De nouveau, Lise a tressailli. De nouveau, ses yeux se sont ouverts plus largement, avec une profondeur plus énigmatique… avec une infinie détresse… Et elle murmure :

– Maman Madeleine est morte…

– Morte !…

– On l'a emportée aujourd'hui… seule… toute seule !…

– Ce cercueil ?… oh ! ce cercueil à Saint-François ?…

– C'était elle !…

Le baron baisse la tête. Et c'est avec une sorte de timidité concentrée qu'il reprend :

– Je comprends, ma fille, je comprends !… Voilà donc pourquoi tu pleurais tant !… Tiens, laisse-moi une seule minute de joie, veux-tu ? Parlons de toi seulement. Raconte-moi ton enfance… Dis-moi… non, ne me dis rien, je suis fou de te demander cela en ce moment !… D'abord, écoute, tu peux bien me regarder, et me parler, puisque tu es ma fille ! Valentine, c'est ton père qui est là ! Est-ce qu'il n'a pas assez souffert ?… Tu peux bien dire un mot de tendresse à ton père !

– Mon père !… bégaye Lise dans un effrayant effort pour sourire.

– Son père !… Ah ! cette fois, elle s'apprivoise ! Et elle me sourit ! gronde doucement le malheureux homme qui sans doute évoque à ce moment un abominable passé de larmes. Tu disais ? Que voulais-tu dire ?…

– Je… non…

– Mais si, voyons ! Tu commençais… tu voulais… parle, ma fille… Ma fille ! C'est aussi bon à dire que de t'entendre m'appeler : père !… Parle, je vois bien que tu as quelque chose à dire…

Lise, à demi, se soulève, et, les mains jointes, les yeux baissés :

– Je voudrais dire…

– Allons donc !

– Mon père… Ô mon père… grâce !…

– Grâce ! répète sourdement le baron d'Anguerrand. Grâce pour eux !… Grâce pour lui !…

Le baron se relève lentement. Grâce ! Pour eux ! Pour lui ! Pour le fils parricide ! Pour la maîtresse qui incarne la trahison !… Son orgueil se révolte. Sa résolution de meurtre lui revient, plus implacable ! Et debout, l'attitude violente, quitte à faire pleurer *encore* sa fille, il va dire non, rudement d'un signe… Tout à coup, ses traits se détendent,

une sorte de terreur remplace dans son regard l'expression de haine inapaisable… Il se souvient !…

Valentine… sa fille… cette enfant qui souffre là, sous ses yeux, qui souffre à en mourir… Oh ! Valentine, c'est Lise ! … *Et Lise a épousé Gérard !* Faux mariage, soit !… Mais le fait demeure dans sa terrible précision : sa fille a aimé son fils !… aimé d'amour !… Elle l'aime encore ! elle l'adore !

Horreur !… Lise demandant la grâce de Gérard, ce n'est pas une sœur implorant pour son frère, c'est une amante, une épouse pleurant celui qu'elle aime !…

Nulle catastrophe, à ce moment, ne pourrait frapper le baron d'un coup plus rude.

– Alors… tu veux… la grâce de ton frère ?…

– La grâce de Georges !… prononce gravement la petite Lise, avec l'intrépide héroïsme des âmes qui veulent la vérité tout entière.

– C'est vrai ! murmure le baron avec une sourde amertume. Pour toi, c'est Georges !… Et tu veux qu'il vive ?

– Qu'il vive ! Qu'il soit heureux !…

– Tu m'en donnes bien l'ordre ?… C'est toi, c'est bien toi qui le veux ainsi ?… Oui ?… Tu dis oui ?… Mais pourquoi ?… rugit le baron.

– Parce que… je l'aime… Je puis le dire… puisque je vais mourir !…

Et Lise retombe sur le lit de cuivre, le petit lit de Valentine… expirante, avec seulement, sur ses lèvres décolorées, le sublime sourire de l'amour triomphant jusqu'au fond du désespoir.

Cette scène rapide, étrange, socialement fausse, humainement vraie, d'une lamentable vérité, Gérard et Adeline, leurs têtes rapprochées, leurs souffles confondus, l'ont suivie dans toutes ses phases.

Maintenant, ils voient le baron s'avancer vers eux. Et malgré l'assurance qu'ils sont sauvés, ils reculent… Le baron entre… Il reprend sa place dans le fauteuil près de la table… Un instant, il jette un regard terrible sur les verres qui contiennent le poison… Cette seconde est d'une épouvantable longueur pour les deux maudits… et tout à coup, d'un geste farouche, ces verres, le baron les saisit, les jette sur le tapis et les broie sous ses talons.

– Vous vivrez ! prononce-t-il alors avec un rauque soupir. Voici mes conditions. Vous disparaîtrez. Vous changerez de nom et de pays. Dans huit jours, il y a un départ du Havre pour New-York. Vous

passerez en Amérique, et jamais, jamais plus, vous ne reparaîtrez ici. Acceptez-vous ?

Gérard répond « oui » d'un signe bref.

– Dans huit jours, ajoute le baron, si vous n'êtes pas embarqués, je vais droit à la préfecture de police, et tous deux je vous livre à la cour d'assises… au bourreau ! Celui-là ne pourra pas faire grâce !… Est-ce entendu ?

Gérard répond « oui » d'un signe bref, plus rude… Le baron tire un carnet de sa poche, déchire un feuillet, le remplit, le signe rapidement et le pousse vers Gérard :

– Voici un chèque de cent mille francs. Maintenant, sortez de chez moi !…

Et les deux damnés, lui en froc de soirée, elle en robe blanche, sous ce geste reculent encore, sans un mot d'adieu, sans un cri de remords, courbés, haletants, blêmes… Ils s'en vont !

IX

SUR LES FORTIFS

Trois jours s'étaient écoulés depuis. Comme Gérard d'Anguerrand et la baronne Adeline avaient annoncé qu'ils quitteraient Paris pour un mois, nul se s'inquiéta de leur disparition.

Pourtant, ils ne s'étaient rendus ni au manoir de Prospoder, comme ils l'avaient dit à leurs hôtes, c'est-à-dire à tout Paris – ni au Havre pour y attendre le départ du transatlantique, comme c'était convenu, entendu avec le baron.

Ces trois journées, les deux damnés les avaient passées à combiner, à étudier leur situation, à préparer la suprême bataille.

Donc, le soir du troisième jour, le plan était parfait, les résolutions étant irrévocables, l'exécution allait commencer. Gérard sortit, pareil à un fauve, du logis… du repaire qu'il occupait avec sa tigresse au fond d'une cour de la rue d'Orsel, à Montmartre.

Il était près de neuf heures. Gérard descendit les rampes de la chaussée Clignancourt et gagna la porte Saint-Ouen.

Au delà des grilles de l'octroi, à trois cents pas du fossé, en bordure d'un sinistre terrain vague, s'élevait alors une sorte de buvette aujourd'hui disparue. Cela s'appelait : *Au rendez-vous des Croque-Morts*, à cause des hommes noirs qui, du matin au soir, défilent vers le cimetière fantastiquement immense.

Gérard d'Anguerrand se dirigea vers le *Rendez-vous des Croque-Morts*, entra dans l'unique pièce où il y avait nombreuse société d'hommes et de femmes : figures à faire rêver un Callot, regards luisants, bouches qui veulent mordre… sous la clarté blafarde du quinquet, dans la fumée des pipes, dans l'odeur du vin, têtes livides, fronts marqués pour le crime, la honte et l'horreur – ou la misère… le vice suprême – traits accentués où dans chaque ride gîtait une douleur ou un drame…

Il y avait là de sourdes conversations, des chuchotements dans les angles, des éclats de voix, des rires qui grinçaient, des chansons à boire tristes comme des *Requiem* de Chopin retouchés par un Offenbach. À l'entrée de Gérard, tout se tut. Au fond des coins

d'ombre, des prunelles étincelèrent ; des mains se glissèrent sous les bourgerons pour saisir des couteaux… mais Gérard fit de la main un signe rapide, et, sans doute, on reconnut le signe, car dès lors nul ne fit plus attention à cet étranger bien mis qui s'asseyait à une table et dont le patron s'approcha en demandant :

– Que désire mossieu ?…

– Du vin d'abord. Du bon. Du cachet rouge. Ensuite, je veux voir Jean.

– Qui ça, Jean ?… Il y en a ici trois ou quatre. Lequel veux-tu voir ?

– Jean Nib, parbleu ! C'est Jean Nib que je veux voir…

– Ah bon !… Eh bien ! il va venir… tu n'as qu'à attendre.

Gérard fit signe que c'était bien. Et pensif, accoudé sur la table de bois blanc tachée de rouge – taches de vin… ou de sang – les sourcils contractés, le poing crispé, il se mit à écouter le vent d'hiver qui criait, riait, sanglotait, gémissait au dehors… à écouter les pensées qui hurlaient en lui.

La porte de l'immonde cabaret s'ouvrit : Jean Nib et une femme, Rose-de-Corail, parurent.

Le patron vint se pencher sur Gérard, et lui dit :

– Tu voulais voir Jean Nib ?… Le voici, regarde !…

Gérard eut le sursaut de l'être qui s'éveille d'un cauchemar, ramassa ses idées avec la rapidité du lutteur toujours prêt, et jeta sur l'homme en guenilles un long regard de curiosité aiguë.

– C'est bien celui-là qui est Jean Nib ?… C'est bien sûrement celui-là ?…

– Quand je te le dis ! fit le patron avec un froncement de sourcils où il y avait un commencement de défiance.

– Bon ! Eh bien ! demande-lui s'il veut venir vider une bouteille avec moi.

Quelques secondes après, Jean était attablé près de Gérard.

Longuement, ils se regardèrent avec une sorte d'indicible étonnement dont ils ne se rendaient pas compte. Chacun d'eux croyait qu'il examinait curieusement l'*étranger* qu'il avait en face de lui. En réalité, chacun d'eux se disait : « Il me semble que ce sont mes yeux et mes pensées que je vois dans les yeux de celui qui est devant moi !… »

Brusquement, Gérard secoua la tête, haussa les épaules et jeta un rapide regard autour de lui… Nul ne les écoutait. Aux tables voisines, les murmures d'entretiens secrets formaient l'orchestration infernale

du terrible duo.

– C'est toi qui es Jean Nib ? demande Gérard, rudement.

– Oui. Et toi, qui es-tu ? répondit Jean avec la même rudesse rauque.

– On m'appelle Lilliers. On m'appelle aussi Charlot.

– Connu ! Eh bien ! parle, que veux-tu ?

– T'indiquer un coup.

– Pourquoi, étant Charlot ou Lilliers, ne le fais-tu pas toi-même ?

– Parce que je n'ose pas !…

Jusqu'à ce mot, demandes et réponses s'étaient entre-choquées avec la rapidité du fer… Ici, il y eut un arrêt : la réputation de Charlot dans le monde de la pègre était une réputation d'audace invincible. Charlot avouait *qu'il n'osait pas*. Jean Nib entrevit quelque chose de formidable. Il eut un frisson le long de l'échine. À ce moment, une voix, à son oreille, murmura :

– Voici l'occasion !… Hardi, mon Jean !…

– Oui, Rose-de-Corail… l'occasion ! l'occasion ! gronda Jean Nib. La première occasion est venue !… Je suis prêt. De quoi s'agit-il ?…

– Voici, dit Gérard. Rue de Babylone, presque à l'angle du boulevard des Invalides, il y a un hôtel. Le baron d'Anguerrand l'habite. Il faut que cet homme disparaisse !

– C'est à dire qu'il meure !…

– Oui ! fit Gérard dans un souffle, en devenant livide.

– Qu'est-ce qu'il y aura pour moi ? reprit Jean Nib, la pensée entière tendue, le visage immobile, l'œil profondément attentif.

– Cinq mille francs tout de suite…

– Donne ! dit tranquillement Jean Nib.

C'était l'acceptation !… Gérard tendit cinq billets bleus pliés en carré. L'homme en guenilles les prit entre le pouce et l'index et les passa à Rose-de-Corail. La femme, sous la table, releva ses jupes laissant entrevoir une jambe admirable, et, entre chair et bas, glissa les papiers.

– Ensuite ? demanda Jean Nib, les narines dilatées, l'œil fauve.

– Vingt mille francs le lendemain de l'affaire. Cent mille dans les huit jours qui suivront. Total : cent vingt-cinq mille, dit Gérard.

Jean Nib baissa un moment son front large sur lequel sa pensée bouillonnante semblait jeter des vapeurs de tempête. Puis il dit très

bas :

– C'est bon !… L'homme mourra !…

Il releva la tête, regarda Gérard, et, de nouveau, un frisson glacial lui parcourut l'échine. Oui ! il y avait quelque chose de formidable dans l'affaire qu'il acceptait… Car celui qui s'appelait Charlot ou Lilliers était pâle comme la mort… Un convulsif tremblement agitait les lèvres de Gérard… ses ongles s'incrustaient dans le sapin de la table… Enfin, il vida son verre d'une lampée, et, les yeux vacillants, la face blême, il prononça très bas :

– Ce n'est pas tout !… Il y a aussi une femme… une jeune fille… la fille du baron d'Anguerrand…

– C'est bon ! reprit Jean Nib dans un grondement. Ça fera deux au lieu d'un. Est-ce tout ?…

– C'est tout ! bégaya Gérard, qui poussa un soupir pareil à un sanglot. Et il s'affaissa, les coudes sur la table, la tête dans les deux mains, avec des râles si effrayants que Jean Nib sentit l'angoisse le saisir à la gorge.

… Ayant conclu « l'affaire », Gérard D'Anguerrand se leva, chancelant.

Il sortit, à peine conscient de ce qu'il faisait et de ce qui venait de se décider, n'éprouvant de sensation réelle que celle d'un étau de fer lui serrant le front et de grands coups frappant ses tempes.

Jean Nib le suivit jusqu'au dehors avec un regard d'étonnement où il y avait presque de la pitié. Là, dans la nuit noire, il saisit le bras de celui qu'il appelait Charlot, et dit :

– Tu as fait le signe : *tu es un frère*… bon ! Mais, où te trouverai-je après l'affaire ?

– À l'hôtel d'Anguerrand !

– Ah ! fit Jean Nib étonné. Et qui demanderai-je ?

– Le baron d'Anguerrand !

L'étonnement de Jean Nib devint une sorte d'effroi. Oui, oui, c'était formidable, ce qui se préparait…

– Ah çà !… je ne comprends pas ! fit-il d'une voix que d'étranges sensations faisaient rauque.

– Tu ne comprends pas ? rugit sourdement Charlot-Lilliers. Tu ne comprends pas pourquoi, moi, Charlot, moi, oui, moi *je n'ose pas* ? Tu ne comprends pas pourquoi c'est à l'hôtel d'Anguerrand que tu me retrouveras, et pourquoi, pour me voir, il faudra que tu demandes le baron d'Anguerrand ? … Tu ne comprends pas tout cela ?… Eh bien !

Jean Nib, écoute ! Un seul mot !… Je m'appelle Gérard d'Anguerrand !…

Et le parricide se glissa dans les ténèbres, s'enfuit vers Paris, se heurtant aux arbres de la route, étouffant les cris d'amour et d'horreur qui faisaient explosion sur ses lèvres, poursuivi par les plaintes du vent d'hiver qui le fouettait, courant à perdre haleine afin qu'il fût trop tard pour retourner à ses pas et hurler à Jean Nib ce qu'il y avait dans son cœur maudit :

– Oh ! non ! Je ne veux pas qu'elle meure ! Ne tue pas Lise !…

* * * * *

Comme Jean Nib et Rose-de-Corail allaient rentrer dans la buvette, un coup de sifflet, au loin, déchira la nuit, puis un autre plus rapproché, puis d'autres, coup sur coup, s'appelant, se répondant, enveloppant la baraque de hurlements sinistres pareils à ceux des oiseaux de mort… L'homme tendit le cou, écouta. La femme murmura :

– C'est la rousse… Fuyons !…

Des ombres à ce moment surgirent ; les agents de la sûreté se ruèrent sur l'entrée du cabaret et une voix tonna :

– Charlot est là-dedans ! c'est sûr ! qu'on arrête tout le monde !… Cette fois, nous le tenons !…

– En voilà toujours un ! ricana un agent qui abattit sa poigne sur l'épaule de Jean Nib.

Dans le même instant, un hurlement retentit, et l'agent s'affaissa : Rose-de-Corail, d'un geste prompt et sûr, avait relevé sa jupe comme tout à l'heure, et, de la jarretelle, avait décroché un poignard court, aigu, joli joujou, arme terrible… Le poignard avait atteint l'agent un peu au-dessus du cœur…

Le ricanement, l'éclair de l'acier dans l'ombre, le hurlement de douleur, le jet de sang, tout cela n'avait été qu'un seul coup de foudre…

Quatre agents foncèrent sur Rose-de-Corail, tandis que le reste de la brigade envahissait la buvette des Croque-Morts. Ils foncèrent… et se heurtèrent à quelque chose d'énorme, de rude, de hérissé… un être ramassé sur lui-même, en garde, la tête dans le cou, silencieux et formidable… Jean Nib !… Il avait empoigné Rose-de-Corail et la tenait enlacée du bras gauche : sa main droite était cuirassée d'un coup-de-poing américain ; et il fonçait, lui aussi !…

Il y eut des grognements brefs, des jurons, des râles, de rauques soupirs… une courte mêlée où, à coups de tête dans des poitrines, à

coups de fer dans des mâchoires, Jean Nib se fraya un passage sanglant ! Quelques secondes plus tard, il disparaissait, tranquille, souple, félin, puissant, emportant dans ses bras la femme aimée, pareil à l'homme primitif emportant une proie…

Dans la buvette, un bruit de lutte, de tables renversées, de bouteilles brisées, puis tout à coup le silence : les agents étaient maîtres du champ de bataille, mais Finot, le terrible Finot qui les commandait, constatait avec désespoir que *Charlot n'y était pas*… et que la bagarre lui mettait cinq hommes hors de service…

Jean Nib et Rose-de-Corail s'étaient arrêtés à cent pas de là, derrière une palissade à demi démantelée qui bordait un terrain vague ; c'était la tactique de Jean Nib, dans cette guerre effroyable, inlassable, féconde en épisodes étranges, saisissants, dramatiques, comiques, héroïques, que se font ces deux rudes lutteurs : la pègre et la police – et qui a pour champ de bataille Paris, le sombre Paris, et sa banlieue plus sombre encore !…

Ils virent donc passer, menottes aux poings, les *clients* de l'ignoble cabaret.

– C'est fini ! murmura Rose-de-Corail.

– Non. En voilà encore deux ! répondit Jean Nib. Ils cherchent leur revanche… Tiens… les voici qui pistent une jeune fille… Ah ! pauvre petite moucheronne !… Ils l'empoignent !… Elle se débat !… Ah ! je n'y tiens plus !…

Jean Nib s'élança, violent, la mâchoire serrée, les yeux sanglants, et, en quelques bonds, rejoignit les deux policiers retardataires qui, se transformant en agents des mœurs, venaient de sauter sur une passante et hurlaient.

– Grâce, messieurs, grâce ! râlait l'inconnue d'une voix d'épouvante… Je viens du cimetière… porter des fleurs… Je me suis attardée… Grâce !…

– Du cimetière ? À dix heures du soir ? Par un temps pareil ?… Allons, ton compte est bon !… Marche ! Et pas de chiqué, la belle !…

– Et ça ! c'est-il du chiqué ? fit une voix dans un grondement de fauve. En même temps, Jean Nib détachait un coup de tête, catapulte vivante, sur la poitrine de l'un des policiers qui s'affaissa… La seconde d'après, il marchait sur l'autre agent, si terrible, si formidable d'allure et d'attitude, que l'homme, après un rapide regard autour de lui, esquiva la lutte.

L'inconnue tremblait comme la feuille au vent et, pâle de terreur, les mains jointes, assistait à cette scène qu'elle suivait d'un regard où, peut-être, il y avait autant de curiosité que d'effroi… une curiosité

hardie de véritable gamine de Paris habituée à tous les hasards de la rue.

– Venez, fit Rose-de-Corail, d'une voix très douce, venez vous réconforter…

Quelques minutes plus tard, ils entraient tous trois dans la buvette ravagée, où le patron, philosophiquement, relevait les tables et balayait les débris de verre. Et alors, à la lumière douteuse du quinquet, Rose-de-Corail avec une instinctive jalousie, Jean Nib avec étonnement, virent que l'inconnue était une jeune fille de dix-huit ans, adorablement jolie, la bouche mutine, les yeux lumineux d'un beau bleu satiné de pervenche, taille cambrée, mains fines, opulente chevelure blonde comme les blés en août…

– Comment t'appelle-t-on, la gosse ? dit Jean Nib d'une voix enrouée par l'admiration.

La jeune fille, déjà rassurée sans doute, eut un sourire d'une exquise hardiesse qui illumina son visage délicat, et elle répondit :

– On m'appelle Marie Charmant…

Et, sans embarras, souriante, l'œil franc, la physionomie ouverte, elle continua, prévenant les questions entremêlant son petit discours de termes ramassés à droite et à gauche, au coin des bornes…

– Oui, on m'appelle comme ça, mais quant à dire si c'est mon nom, ça est une autre paire de manches. C'est parce qu'on dit que je suis très jolie…moi, je veux bien, mais ma glace ne m'en a encore rien dit, et ce n'est pas d'ailleurs que mes mirettes l'aient beaucoup usée, ma glace… Ce que je m'en bats les cils, moi, d'être jolie !… Enfin, ça me sert de nom… on s'appelle comme on peut… Et voilà ! Je suis marchande de bouquets, à la rue : muguet, réséda, roses, mimosa, lilas, chrysanthèmes, œillets, je vends de tout, suivant la saison… on vend ce qu'on peut, et ça fait bouillir ma petite marmite. Je demeure rue Letort, vous connaissez ça ?… la cassine près du chantier de démolitions et des écuries du loueur (*ici, Jean Nib eut un tressaillement*). Une chambrette grande comme mon mouchoir de poche, trois pots fleuris sur le rebord de la fenêtre…

« Alors, vous comprenez, j'ai reçu commission de porter des chrysanthèmes sur une tombe, pour une pauvre veuve… ma voisine (*Jean Nib tressaillît à nouveau*). J'ai donc fait la commission, un peu tard, à preuve qu'il a fallu parlementer avec le gardien, et puis, voilà qu'après m'être un peu attardée par là, je m'en revenais bien tranquillement… et voilà mes deux ostrogoths qui me sautent sur le casaquin !… Ah ! zut !… Heureusement, vous avez rappliqué dare-dare, et me voilà tirée de leurs sales pattes !… Merci, monsieur, je

n'oublierai jamais ça… foi de Marie Charmant !…

Et ce nom de Marie Charmant lui seyait à merveille. Car elle était vraiment charmante de grâce et de hardiesse ingénue – toute la hardiesse de l'innocence la plus pure – et adorablement gentille quand elle tendit sa main fine à Jean Nib.

Et tandis qu'elle parlait, Jean Nib, le regard invinciblement attaché sur celle qu'on appelait Marie Charmant, les yeux fixes, comme perdus en une lointaine rêverie, la physionomie contractée par l'effort de quelque mystérieuse recherche… oui Jean Nib songeait à ceci :

– Ces yeux… Oh ! ces yeux !… Ils sont bleus !… d'un bleu violet pâle… Les yeux de Charlot-Lilliers – de Gérard d'Anguerrand, sont noirs comme les miens… Oh ! ceci est étrange !… Tout à l'heure, quand Charlot me parlait, je regardais ses yeux noirs, et il me semblait que *c'étaient mes yeux que je voyais !*… Et maintenant que je regarde les yeux bleus de cette gosse… oui, encore maintenant, il me semble *que je vois mes yeux à moi !*… Ah ça, mais je deviens fou, moi ! Pourquoi y a-t-il des choses *que je crois avoir vues* dans les yeux de Gérard d'Anguerrand et dans les yeux de Marie Charmant… *deux êtres que je n'ai jamais vus… jamais ?…*

X

L'EXPÉDITION NOCTURNE

Deux heures du matin. Une de ces nuits funèbres des grands hivers parisiens.

L'hôtel d'Anguerrand était désert, son grand portail massif solidement fermé, ses croisées closes, sa façade muette et noire. À travers les persiennes de deux fenêtres qui se touchaient, une pâle et triste lueur, pourtant, filtrait…

Sur le trottoir d'en face, un homme et une femme, renfoncés contre le mur de la maison que Lise avait habitée, immobiles, silencieux, raidis par l'attention, fixaient cette double lueur.

À dix pas de là, une voiture stationnait…

La femme, parfois, jetait à droite et à gauche un long regard qui fouillait la nuit. Mais l'homme ne pouvait détacher se yeux hagards de ces fenêtres.

Il eut un soupir rauque et passa le revers de sa main sur son front…

– Marche… murmura la jeune femme. Songes-y ! L'occasion, la voici !…

– Oui, fit l'homme dans une sorte de grognement, – mais il ne fit pas un pas.

– Tu n'oses pas ! reprit la femme. Tu aurais dû amener deux ou trois aminches…

– Jamais !… Je ne veux pas qu'on voie que je vais faire cela… moi !… C'est déjà trop que tu aies fait venir Biribi… nous n'avions pas besoin de sapin !…

– Biribi est un frère. Allons, vas-y !… C'est la fortune !… continua la femme dans un murmure imperceptible et ardent. Avant-hier soir, nous ne pouvions pas acheter deux sous de pain… Pour un mauvais quart d'heure à passer, nous voilà riches !… Est-ce que ce n'est pas un peu notre tour, dis ?…

– Assez ! haleta l'homme. Ne me remets pas ces colères-là au ventre… j'y vais !…

– Bon !… Te rappelles-tu bien le plan, tel que Charlot te l'a remis ce matin ?

– Je l'ai là, dit l'homme en se frappant le front.

Il traversa la rue ; d'un bond il atteignit le faîte du mur de bordure, se hissa à la force du poignet, sauta… Il était dans l'intérieur de l'hôtel !…

Alors, l'attitude de Jean Nib s'affaissa… Il monta les degrés du perron, silencieux comme un spectre, et, avec quelques outils, se mit à travailler : au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit…

Jean Nib, dans le vestibule, se mit pieds nus ; il réfléchit quelques instants, très calme, très sûr de lui, puis il monta.

Jamais il n'avait pénétré dans cet hôtel… mais la fièvre de l'action décuplait sa mémoire et il lisait en pensée le plan qu'il avait étudié toute la journée. Il savait d'ailleurs, par Charlot, c'est à dire Gérard, que le baron d'Anguerrand avait renvoyé toute la domesticité, ne gardant qu'une vieille bonne qui couchait dans les combles. Le coup était facile… il était sûr d'atteindre le but…

Ce qu'il ferait alors… le coup de couteau final… il l'écartait de son imagination…

Il monta, franchit des couloirs et des pièces, marchant de son pas souple, les mains étendues, sentant l'obstacle à distance, se glissant, ne provoquant pas un craquement. Tout à coup, il se vit, ou plutôt se sentit dans une vaste salle qui n'était pas prévue dans cet itinéraire du crime : Jean Nib comprit qu'il était égaré.

Il tira de sa poche une petite lanterne sourde, fit jouer un ressort, et un mince filet de lumière électrique jaillit. Jean Nib vit qu'il était dans un salon somptueux, et à la vue des richesses entassées là, un sourire terrible crispa ses lèvres, les veines de son front se gonflèrent, ses prunelles se strièrent de rouge… Tout à coup, il eut un sursaut effrayant… Quelqu'un était là qui le regardait !…

Quelqu'un !… Une femme en toilette de soirée, jeune, belle, avec des yeux très doux et un sourire un peu triste…

Jean Nib se ramassa pour bondir…

Subitement, il se détendit, haussa les épaules et il eut un ricanement silencieux… Cette femme, c'était un portrait… un grand portrait en pied… ce n'était qu'un portrait !…

L'assassin soupira, essuya son front mouillé de sueur, et alors, avec une sorte de curiosité morbide, examina le portrait… Plus il le regardait, plus il se sentait attiré, fasciné… Le jet de sa lanterne éclairait la tête de la femme et faisait vivre les yeux, tandis que tout le

reste se noyait d'ombre… Jean Nib s'immobilisait dans cette contemplation… L'assassin, peu à peu, tombait à une rêverie profonde, étrange, qui n'était pas la rêverie spéciale du crime, qui était quelque chose d'inexprimable qu'il tâchait pourtant d'exprimer :

– Qu'elle est belle !… Ou plutôt qu'elle a dû être belle, jadis !… Car le portrait… il y a des années qu'il a été fait… Quand ?… Je ne sais pas… mais il y a longtemps, *c'est sûr*… Oui, voilà un sourire qui dit bien des douleurs… Qu'elle a dû être bonne ! Oh !… et ses yeux ! ces grands yeux bleus où il y a comme une lumière !… Ah ça ! où ai-je vu ces yeux-là, moi ?

Jean Nib se disait ces choses, sans que ses lèvres eussent une agitation, mais un frisson convulsif, parfois, le secouait. Et il reprit :

– Ces yeux !… Oh ! mais est-ce que je vais les voir partout ?… Où les ai-je vus ? Où ?… Oh ! je veux le savoir ! Cela m'affole… Oh ! j'y suis ! Ce sont les yeux de cette gosse qui s'appelle Marie Charmant !… Les mêmes yeux !… ces yeux où j'ai cru voir, moi, des choses que pourtant je n'avais jamais vues !…

Soudain, la vision s'évanouit… Jean Nib venait de pousser le ressort de sa lanterne.

Et il reprit sa marche glissante, sans un craquement, sans une erreur, marchant d'instinct à l'une des quatre portes qui s'ouvraient sur ce vaste salon – à celle-là et pas à une autre.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait devant une serrure à travers laquelle passait un rais de lumière. Et il dit en lui-même :

– C'est là !… L'homme que je vais tuer est là !… Et la chambre voisine, c'est celle de la jeune fille que je vais tuer !… Le père et la sœur de celui qui me paye pour tuer !…

Alors Jean Nib tâta du bout des doigts, ausculta pour ainsi dire, la serrure : elle n'était pas fermée !… Il n'y avait qu'à tourner le bouton !…

Les sourcils de Jean Nib se contractèrent. Il frissonnait. S'il se fût vu, à cette seconde de lutte suprême contre la tentation du forfait, il se fût épouvanté…

Brusquement il secoua sa crinière. D'un geste rapide, il se fouilla, et lorsque sa main reparut, elle se hérissait d'une lame épaisse emmanchée solidement… Il n'avait qu'à ouvrir… et à se ruer !…

La porte ouverte, Jean Nib s'arrêta court : l'homme qu'il devait tuer dormait sur un fauteuil…

Cela lui produisit une étrange impression, comme si une main eût arrêté sa main.

Il fit trois pas, le couteau au poing, la mâchoire violente, les yeux convulsés.

Si l'homme s'était éveillé à ce moment, il était mort.

Le baron Hubert d'Anguerrand dormait près d'une table sur laquelle il y avait une lampe et un amas de divers papiers.

Jean Nib s'approcha jusqu'à le toucher presque. Le baron ne s'éveilla pas. Il murmurait des mots confus.

L'assassin évitait de regarder la victime.

Son regard errait, hagard, morbide, et promenait sa flamme de folie dans les angles de cette chambre. Ses doigts crispés jusqu'à une sensation de douleur se raidissaient sur le manche du couteau…

Tout à coup, il leva le poing !… Lentement, le couteau se dressa dans l'air…

– Mon fils… balbutia la victime qui, au fond de son rêve, parlait à quelqu'un.

Les cheveux de Jean Nib se hérissèrent ; ses yeux se gonflèrent comme si les larmes eussent voulu jaillir… et doucement, son poing retomba… et il murmura :

– Il appelle son fils !… Pauvre bougre !… Tu ne sais pas quelle affreuse crapule c'est, ton fils !… Moi, je suis Jean Nib… n'est-ce pas ? Ça veut tout dire !… Eh bien, je vaux encore mieux que ton fils !…

Sourdement, il répéta :

– Son fils !… Il appelle son fils !… Allons ! finissons-en !…

Le couteau, de nouveau, décrivit son effroyable parabole, et, un instant, demeura suspendu au-dessus de la poitrine du baron d'Anguerrand.

– Voilà ! songea l'assassin dans une sorte de morne délire. Ma main va s'abattre sur la poitrine qui est là ! Le sang va jaillir… et cet homme sera mort !… Et cet homme dort !… Et cet homme ne m'a fait aucun mal, à moi !… Oh ! faire cela !… Être ce que je ne suis pas encore !… Dégringoler cette dernière pente du crime !… Tuer !… Tuer ce malheureux qui ne se défend pas, qui dort !… et appelle son fils !… Oh ! je ne peux pas !… je ne peux pas !…

Dix minutes plus tard, Jean Nib ouvrait une fenêtre et modulait un coup de sifflet si doux qu'à peine pouvait-il être entendu… Alors, Rose-de-Corail s'approcha vivement de la voiture qui stationnait au coin de la rue de Babylone, et murmura :

– Ça y est ! À nous, Biribi ! enlevons les macchabées ! C'est dans l'ordre et la marche du programme imposé par celui qui casque !…

XI

LA VEUVE

Il était environ cinq heures du soir. Il faisait sombre. Il faisait froid.

Jean Nib, quatre jours après son entrevue avec Gérard d'Anguerrand et sa conjonction avec Marie Charmant, vers cette heure que nous venons de dire, entrait dans la rue Letort, tout à fait au bas du versant montmartrois. Il cheminait côte à côte avec Rose-de-Corail. Ils ne se disaient rien. Lui, marchait la tête basse. Elle, l'œil à l'affût, dévisageait les passants pour deviner les policiers de loin…

Vers cette partie – alors presque déserte – de la rue Letort, qui va se perdre sur la croisée des boulevards confinant aux fortifications, Jean Nib entra dans une maison que flanquaient à gauche les écuries d'un loueur de voitures et à droite les chantiers d'un entrepreneur de démolitions. Il monta au quatrième, ouvrit une des trois portes du palier, entra.

Le logis était triste, sale, encombré de ballots et de paquets, avec la physionomie d'un magasin de recel.

Près d'une table sur laquelle il y avait une bouteille et un verre, une femme tout de noir vêtue était assise, rêvant ou dormant peut-être… On ne lui savait pas de nom ; alors, on l'appelait La Veuve, parce qu'elle était toujours en noir.

Jean Nib posa sa main sur l'épaule de cette femme et dit :

– Salut, La Veuve. C'est moi. J'ai des choses à vous dire…

La Veuve ne fit pas un mouvement.

– Elle est partie dans ses idées noires, dit Rose-de-Corail.

Mais, lentement, La Veuve relevait la tête ; en quelques secondes, la morne expression d'hébétude de ce visage se transforma, se dissipa, se fondit… la figure fut immobile un instant… puis cela devint un masque d'ironie terrible, douloureuse, haineuse.

– Des idées noires ? bégaya-t-elle. Oui ! Tout est noir en moi et hors de moi ! Il serait étrange que mes idées ne fussent pas couleur de deuil, puisque je porte le deuil de ma jeunesse, de ma beauté, de mon amour, de ma vie… Mais parle : qu'as-tu à me dire ? Allons ! vous

n'avez pas le sou, hein ?… Et vous avez compté sur moi ?… Qu'est-ce que vous apportez, cette fois ? Un bijou ?… Une montre ?… Un ballot de soie ?…Allons, exhibe, que j'estime !…

– Écoutez-moi, La Veuve, dit Jean Nib avec une sorte de gravité. Je ne vous apporte rien, et n'ai pas besoin d'argent. J'ai touché, il y a quatre jours, cinq mille francs ; ce matin vingt mille ; d'ici trois jours, j'en toucherai cent mille ; total : cent vingt-cinq mille, comme dit Charlot.

– Alors ?… quoi ?… gronda La Veuve, que ces chiffres ne semblaient pas émouvoir.

– Alors, voici : j'ai touché cela pour supprimer un homme et une jeune fille, comprenez-vous ?…

– Oui, tu les as surinés. Mon Dieu, je savais que tu en viendrais là… Voyons, raconte un peu…

– Celui qui paye m'avait dit : Tue-les !… Eh bien ! La Veuve… je n'ai pas frappé !… Tous deux sont vivants !… Je n'ai pas frappé ! Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne saurai jamais. Je ne veux pas savoir… Mais à celui qui paye, *j'ai dit que j'avais frappé !* Voilà l'affaire, y êtes-vous ?

– J'y suis. Après ?…

– Après ?… Ces deux êtres qu'il fallait supprimer, il s'agit de les mettre à l'ombre, de façon que jamais ils ne se trouvent face à face avec l'autre… avec Charlot ! Nous les avons ficelés, empaquetés, emportés… Mais que vais-j'en faire, de la gosse ?… Pour l'homme, ça va… Il est en lieu sûr, je m'en charge. Mais la petite ?… Alors, j'ai pensé à vous, La Veuve ! Vous avez recelé tant de choses dans votre vie !… Si vous acceptez, il y a cinq mille francs pour vous…Est-ce oui ?… Je vous amène la petiote dès lendemain !

– Un instant ! grommela La Veuve. Je tiens à savoir, moi !… D'abord le nom de l'homme et de la gosse.

Jean Nib répondit :

– L'Homme s'appelle le baron Hubert d'Anguerrand. La gosse, c'est sa fille, et elle s'appelle Valentine d'Anguerrand, voilà…

La Veuve tressaillit comme si elle eût reçu une décharge électrique. Elle se leva toute droite. Ses yeux, dans les ténèbres, flamboyèrent. Un râle siffla sur ses lèvres tuméfiées. Et soudain elle éclata d'un rire effroyable, un rire de damnée.

Les deux mains sèches et rudes de La Veuve se levèrent et s'abattirent sur les épaules de Jean Nib.

– Tu dis que l'homme s'appelle Hubert d'Anguerrand ? rugit-elle.

– Je l'ai dit !

– Tu dis que la fille s'appelle Valentine d'Anguerrand ?…

– Je l'ai dit !

– Seigneur Dieu ! râla La Veuve en s'abattant sur ses genoux, Seigneur Dieu ! c'est donc vrai que tu es bon, que tu es grand, que tu es juste… puisque tu as enfin pitié de moi… puisque tu trouves que j'ai assez souffert ! que je me suis assez rongé le cœur ! que j'ai assez amassé de haine ! que je me suis assez mordue aux lèvres pour étouffer la clameur de vengeance !… Puisque, enfin, tu me les livres !… Car c'est toi qui me les donnes, n'est-ce pas, mon Seigneur Dieu ?… Tu me les donnes ! tu me les apportes pieds et poings liés afin que je leur rende un peu de l'abominable torture qui me fut infligée !… Mon Dieu ! mon Dieu ! faites que je ne crève pas de cette joie qui m'étouffe !… J'étouffe !… Oh !… à moi !…

Et, avec son rire de démon au coin de ses lèvres crispées, elle parvint à s'asseoir, et, longuement, passa ses mains sur sont front livide.

– Allume la lampe ! fit-elle tout à coup en frissonnant.

Rose-de-Corail se hâta d'obéir et le triste logis apparut dans sa hideur.

La Veuve plaça les coudes sur la table, mit sa tête dans ses deux mains et gronda :

– Jean Nib, tu m'amèneras cette jeune fille… J'en fais mon affaire !

XII

LUEUR DANS LES TÉNÈBRES

La Veuve jeta sur Jean Nib et Rose-de-Corail un regard hébété. Elle luttait, elle ne voulait pas parler. Mais la crise de haine qu'elle venait de subir affaiblissait sans doute sa volonté, car elle gronda :

– Il faut que je parle. C'est plus fort que moi. Il faut que j'évoque ce passé d'angoisse que j'ai enfoui dans mon cœur comme dans une fosse. D'ailleurs, il ne s'agit pas de moi. Moi, je suis La Veuve. Celle dont il s'agit s'appelait… attendez… comment s'appelait-elle ?… Jeanne Mareil ! Elle est morte !…

La Veuve frissonna. Quelque chose comme un sanglot roula dans sa gorge.

– Écoutez, fit Jean Nib. Si vous avez des secrets, à quoi bon les dire ?

– Tais-toi ! Je sais ce que je fais…

– Vous feriez mieux de vous reposer, La Veuve, dit Rose-de-Corail.

– Tais-toi ! Écoutez-moi, tous deux… Il faut que je parle, vous dis-je ! Ce nom d'Anguerrand vient de tomber sur le silence de mes pensées comme une lourde pierre dans un étang. Cela remue la vase. Il faut que la vase monte à la surface. Donc, écoutez-moi : il y a longtemps, Jeanne Mareil vivait près de Segré, qui se trouve voisin d'Angers… As-tu été à Angers, Rose-de-Corail ?

– Non, La Veuve. Vous savez bien que je suis de la Villette.

– Et toi, Jean Nib ?…

– *Je n'ai jamais quitté Paris*, fit Jean Nib.

– Bon. Ça va bien. Angers, c'est une belle ville, mes enfants. Mais les environs sont plus beaux encore. Au printemps, figurez-vous le paradis ; des violettes, du muguet et puis des pâquerettes, des boutons d'or… Eh bien ! Jeanne Mareil vivait dans ce paradis ! Elle aimait ces choses. C'est tout ce qu'elle aimait… et elle était bien heureuse, dans son village, près de Segré… Vous ne connaissez pas Segré ?…

– Puisqu'on vous dit qu'on n'a jamais quitté Paris ! grommela Jean

Nib.

– C'est vrai ! reprit La Veuve, en vidant le fond de son verre d'absinthe. La mère de Jeanne était veuve, mais elle avait continué courageusement l'exploitation de deux ou trois fermes qui appartenaient à… je dirai le nom tout à l'heure ! Jeanne était l'adoration de sa mère, qui s'était saignée et endettée pour la mettre dans le plus beau pensionnat d'Angers, en faire une demoiselle. Là Jeanne Mareil avait appris toutes sortes de choses, et quand elle revint au village, à seize ans, elle savait le piano, la broderie, et peignait des fleurs, elle aimait à écrire en vers. Sa vieille mère était dans l'extase. Et Jeanne était si belle dans ce temps-là que tous les garçons, autour de Segré, en étaient amoureux. Mais elle n'en voulait aucun… C'est à ce moment que Jeanne Mareil connut l'homme qu'elle devait aimer, et cet homme s'appelait le baron Hubert d'Anguerrand… L'homme que tu n'as pas voulu frapper de ton couteau !… Enfin, tu sauras qu'il avait des domaines près de Segré, un château, des bois pour la chasse à courre, des champs à perte de vue, des fermes en quantité ; tu sauras, en outre, que ce baron vit Jeanne Mareil et qu'il en fut amoureux. Il lui parla. Elle l'écouta. Finalement, il lui demanda de le suivre… Jeanne était fière : elle refusa de se donner ; et pourtant, je jure qu'elle adorait cet homme… « Votre femme, oui !… Votre maîtresse, non ! » Voilà ce qu'elle répondit.

– Mais que fit le baron ?

– Il enleva Jeanne Mareil, dit La Veuve. C'est bien simple, n'est-ce pas ? Quand on est riche à millions et qu'une fille vous résiste, on la prend et on l'emporte. Pour ce genre de crimes, il n'y a pas de guillotine : le baron emporta Jeanne dans son château…

– Alors, ajouta Jean Nib en serrant les poings, la pauvre petite Jeanne Mareil devint malgré elle la maîtresse de ce gueux de baron ?…

– Jeanne ne devint pas la maîtresse du baron. Je t'ai dit qu'elle était fière ! Elle se défendit, elle lutta… et fut la plus forte. Le baron jura d'épouser, pria, pleura, supplia, menaça, rien n'y fit ! Jeanne demeura chaste. Enfin, elle finit par découvrir des lettres de notaire oubliées dans un tiroir et qui lui apprirent que, justement, Hubert mijotait un mariage avec une demoiselle riche et titrée… Ce mariage devait avoir lieu dans deux mois… Et un soir qu'il jurait pour la millième fois de lui donner son nom et sa fortune si elle consentait, elle lui mit sous le nez les lettres du notaire…

– Ça, c'est tapé !… s'écria Jean Nib.

– J'aurais voulu voir la tête du baron à ce moment-là ! fit Rose-de-Corail en battant des mains. Que fit-il ?… Que dit-il ?…

– Ce qu'il dit ? Rien !… Ce qu'il fit ? Il sauta sur Jeanne qu'il renversa… Mais à coups de dents, à coups de griffes, elle fit tant et si bien qu'il recula, blême de honte, tremblant de rage. Et alors, il ouvrit la porte à Jeanne, qui, en quelques bonds, fut hors du château…

– Sauvée !… Bravo !… Bien fait pour ce sale mufle de baron !…

– C'était une rude petite femme !… fit Jean Nib.

– Sauvée ? dit La Veuve en éclatant de rire. Sauvée ? Eh bien ! vous allez savoir le plus beau de l'affaire ! Savez-vous à qui appartenaient les fermes exploitées par la mère de Jeanne ? Au baron d'Anguerrand ! C'était Hubert, l'amoureux de Jeanne, qui était le créancier de la mère !… Et savez-vous ce qu'il avait fait, ce digne baron, avant d'enlever Jeanne ? Il avait été trouver la vieille mère et lui avait proposé ce marché : « Votre fille ou l'huissier !… » Et savez-vous ce qu'il dit, après avoir emmené la petite comme un brigand des grands chemins ?… Il dit à la mère que son enfant la reniait, qu'elle en avait assez de la vie de village… et qu'elle était sa maîtresse !… Et cela, il le dit à qui voulut l'entendre !… Et comme la mère menaçait, savez-vous ce qu'il fit ?… Il fit saisir la vieille tandis qu'il séquestrait l'enfant ! Il fit vendre ses meubles !… Il la fit expulser !…

La Veuve eut une sorte de rugissement, puis elle ajouta, très calme :

– En sorte que Jeanne, en rentrant chez elle au bout d'un mois et demi d'absence, trouva sa mère mourante de honte et de chagrin… En sorte que la pauvre vieille mourut cinq jours plus tard… En sorte que, sur le cadavre de sa mère assassinée par le baron d'Anguerrand, Jeanne fit un serment terrible !

– Dire que j'ai épargné cet homme ! gronda Jean Nib en soufflant fortement.

– Tu le tiens encore ! fit La Veuve en lui jetant un de ces regards d'une funeste clarté qui faisait frissonner.

– Ça, c'est autre chose, La Veuve ! dit Jean Nib. Il est trop tard. N'en parlons plus !

– Soit ! fit La Veuve avec une sorte d'indifférence. Je continue donc. Lorsque Jeanne revint de l'enterrement, elle se prit à réfléchir. Elle était ruinée de fond en comble. Cela n'était rien, en comparaison de l'amertume qu'elle se sentait au cœur… Elle tomba malade, et faillit mourir elle-même. Mais, comme je vous l'ai dit, c'était une nature vaillante, énergique. Elle voulut vivre… pour une besogne qu'elle s'était tracée : elle vécut !… Elle voulut d'abord essayer de se raccrocher à une existence honnête. Elle arracha de son cœur l'amour qui y avait poussé comme un mauvais chiendent. Elle se dit qu'elle

pouvait encore espérer un peu de bonheur… Du bonheur ! Ah bien, oui ! Elle ne trouva même pas de la pitié autour d'elle !… Partout, le baron Hubert avait raconté le déshonneur de Jeanne Mareil !… Il paraît que cela est très amusant à raconter en société… enfin, c'est très porté dans ce qu'ils appellent le monde… c'est très gentilhomme !…

– Sale crapule ! murmura Rose-de-Corail.

– Pas du tout. C'était un honnête homme qui s'amusait, dit La Veuve avec une froideur sinistre. La mère de Jeanne était morte de cet amusement, voilà tout. D'autres devaient en mourir encore… Quant à Jeanne, lorsqu'elle voulut reprendre pied dans la vie, revoir ses anciennes amies, se mêler à l'existence, elle s'aperçut que tout le monde lui tournait le dos ; les femmes, pour se venger de sa beauté, la méprisaient tout haut ; les hommes lui parlaient trop bas avec des sourires de goujats ; enfin, chacun était persuadé que Jeanne était la maîtresse du baron. Dès lors, elle devenait propriété commune et banale… Elle eût trouvé des amants à la douzaine : pas un garçon, à vingt lieues à la ronde, n'eût voulu l'épouser.

« Jeanne comprit qu'elle était flétrie sans l'être, qu'elle ne pouvait plus rien espérer de ce qui embellit la vie d'une femme, et que, dans le monde, on est honnête ou criminel non pas selon la réalité, mais selon les apparences… Alors, elle résolut de se venger, tout de suite ou dans dix ans, peu importait ! Pourvu que le baron d'Anguerrand souffrit un peu de ce qu'elle souffrait !…

« Pour commencer, elle qui avait si vaillamment résisté à Hubert, elle prit un amant le jour du mariage. Cet amant était un ami du baron d'Anguerrand. Il s'appelait le comte de Damart. Il était pauvre. Il vivait des miettes du baron, en lui rendant toutes sortes de services. Il était veuf. J'ai appris plus tard qu'il avait une petite fille qu'on élevait… je n'ai jamais su où.

« Donc, le jour où Hubert d'Anguerrand épousa la baronne Clotilde, moi je devins la maîtresse du comte Louis de Damart, son ami intime, son inséparable, presque son frère… Ce furent mes noces à moi !…

– Ah ça ! interrompit Jean Nib, Jeanne Mareil, c'était donc vous, La Veuve ?…

La Veuve eut un rire strident, pareil au grincement des folles. Puis, comme si elle n'eût pas entendu, elle continua avec cette étrange lucidité qui surnageait sur son ivresse :

– De mon *mariage*, à moi, naquirent un garçon et une fille. Le garçon est mort à Paris, alors qu'il prenait ses dix ans… juste dans ce mois où nous sommes. Il s'appelait Louis, comme son père… Pauvre

petit !… Tué par la misère, la faim et le froid… La fille s'appelait Suzanne… Et celle-là… oh ! … celle-là !… c'est pis que si elle était morte !… Quand je songe à mon petit Louis, je me dis : il dort, il ne souffrira plus jamais… et cela me console d'être séparée de lui… Mais savoir que ma fille est vivante… et que je ne la verrai jamais… imaginer nuit et jour peut-être… comme mon petit Louis… que peut-être on la tue peu à peu… c'est pour le cœur d'une mère le plus effroyable supplice… toujours, toujours, je pense à *cette nuit de Noël* où, *sur la route pleine de neige*, sur cette triste route *d'Angers aux Ponts-de-Cé*, qui fut mon calvaire, je perdis ma petite Suzette !…

La Veuve éclata en sanglots.

– Allons, La Veuve, dit Jean Nib, il faut vous consoler.

La Veuve sanglotait et murmurait des paroles tristes comme une complainte :

– Ô ma petite Suzanne… où est tu ?… que fais-tu ?… Te rappelles-tu seulement ta mère ?… Non ! tu ne dois pas te rappeler… tu étais trop petite !… Tu aurais tes dix-sept ans depuis la Saint-Jean dernière, sais-tu bien ? Comme tu serais belle ! Oh ! si je t'avais !… Jamais, ma Suzette… jamais plus je ne te verrai !… C'est vrai ! reprit La Veuve avec un soupir atroce. C'étaient là mes enfants. Maintenant je n'ai plus d'enfants. Je suis seule pour toujours… Je vis comme une bête fauve. Moi qui étais née pour le bonheur, qui pouvais rencontrer un honnête homme, devenir une bonne mère, élever ma famille, rendre mon homme heureux, eh bien ! je suis devenue La Veuve !…

La Veuve – ou plutôt Jeanne Mareil – s'arrêta brusquement, les dents serrées ; son regard brillait d'une lueur étrange.

– Voici comment j'ai commencé à me venger, continua-t-elle au bout d'un long silence farouche. Après son mariage avec celle qu'on appelait la baronne Clotilde, Hubert d'Anguerrand retourna à Paris. Trois ans s'écoulèrent. Puis, brusquement la baronne Clotilde revint s'installer seule au château où Hubert n'apparut plus qu'à l'automne de chaque année, au moment des grandes chasses. Des ans passèrent encore. Trois enfants étaient nés au château d'Anguerrand. L'aîné s'appelait Gérard.

– Celui qui m'a payé pour tuer son père ! gronda Jean Nib.

– Oui !… Le deuxième s'appelait Edmond…

– Celui-là, je ne le connais pas, dit Jean Nib. Mais ce doit être un rude sacripant, puisqu'il est le fils d'un tel père et frère d'un tel frère !…

– La dernière, enfin, s'appelait Valentine…, continua La Veuve. Moi, je vivais toujours avec le comte de Damart, qui était devenu une

sorte de régisseur général des biens du baron. Je le voyais tous les jours. Mais souvent, le soir, il me quittait pour tenir compagnie à la baronne Clotilde… À l'époque dont je vous parle, le petit Gérard avait treize ans : on l'élevait à Paris, dans un pensionnat. Edmond avait huit ans et Valentine trois ans. Ma petite Suzette avait aussi trois ans alors ! ajouta la Veuve, dont les traits se contractèrent brusquement. Ensuite ?… Il arriva ceci que, de plus en plus, Hubert d'Anguerrand se détachait de sa femme. Il ne venait plus au château qu'un mois par an. Et mon amant, le comte Louis de Damart, était, pour ainsi dire, le maître dans ce domaine. Il me racontait combien la baronne était triste d'être ainsi délaissée, et cela me vengeait déjà, cela m'aidait à prendre patience… Le soir, parfois, je guettais sur le chemin qui va de Segré au château. Je sentais que mon heure approchait…

"Un soir de décembre, par un temps de froid noir, je vis, de loin, arriver un cavalier : à sa taille, à sa carrure, à son air fier et rude, je reconnus Hubert d'Anguerrand… C'était lui, en effet ! Contre son habitude, il venait passer les fêtes de Noël au château. Il arrivait sans avoir prévenu personne. En le voyant, je ne sais ce qui me passa par la tête… Je ne sais quelle voix me cria que le moment était venu… ou jamais !… Je me plantais résolument sur la route, et quand il fut à ma hauteur, je saisis la bride de son cheval en disant :

« – Bonsoir, monsieur le baron d'Anguerrand !…

« Il y avait des années et des années que le baron Hubert ne m'avait vue. Et pourtant, dans la nuit qui venait, il me reconnut tout de suite ; il sauta à bas de son cheval, et je vis qu'il était pâle comme un mort. Il me saisit les poignets et me dit, dans la figure : « C'est vous, Jeanne ? C'est vous ?… Oh ! c'est toi !… Tu veux donc enfin de moi, puisque tu m'appelles !… » Il tremblait. Je lui répondis : "Non, monsieur le baron. Je ne veux pas de vous pour une raison bien simple : c'est que je veux être fidèle à mon amant… » Il eut un soupir pareil à celui du bœuf qu'on assomme et bégaya : « Ainsi, vous n'avez pas voulu de moi, par fierté… et vous avez un amant !… quelque paysan… »

– « Non, monsieur le baron, mon amant, comme vous, porte un titre… Mon amant est comte, comme vous êtes baron ; il s'appelle Louis de Damart : c'est votre meilleur ami !… »

« Hubert ne dit rien. Mais je l'entendis grincer des dents. Il fit un mouvement pour s'élancer à cheval. Je le retins et lui criai :

« – Savez-vous, monsieur le baron, pourquoi je vous ai arrêté et pourquoi je vous ai dit que j'avais un amant qui s'appelle Louis de Damart ?… C'est que mon amant me trompe !…

« – Tant mieux ! Puisses-tu souffrir dans ton cœur ce que j'ai

souffert dans le mien !…

« – J’ai compté sur vous pour me venger, monsieur le baron !…

« – Moi ?… Folle ! Triple folle !… Moi, te venger ?…

« – Vous ! hurlai-je, c’est vous qui me vengerez ! Car celle qui m’a volé mon amant, c’est celle-là même qui vous a volé à moi, c’est la baronne Clotilde ! J’ai les preuves ! Il y a longtemps que votre femme est la maîtresse de Louis de Damart… Ni votre fils Edmond, ni votre fille Valentine ne sont vos enfants, monsieur le baron !… et en ce moment même, Louis de Damart est auprès de Clotilde d’Anguerrand.

« Hubert d’Anguerrand chancelait, poursuivit La Veuve. Il râlait. Je le voyais étouffer. Et moi, je continuais ! J’inventais des preuves abondantes et précises pour étayer mon mensonge, je donnais des détails d’une vraisemblance telle que je me suis souvent demandé comment j’ai pu les imaginer en un tel moment. Et puis, ma trouvaille, en cette minute de délire, fut de déclarer que sur les trois enfants, il y en avait un, l’aîné, Gérard, qui était bien du baron… cela achevant de prouver ma bonne foi !… Je tenais Hubert par le bras… Quand j’eus tout dit, quand je vis ses yeux devenir sanglants, je le lâchai comme un chien enragé, et il sauta sur son cheval en bégayant d’une voix de folie : « Qu’elle meure ! qu’elle meure avec son amant ! qu’elle meure avec les deux bâtards !… » Le cheval fit un bond et disparut dans la nuit. Et moi je m’élançai en courant vers le château… Une heure plus tard, j’arrivai au château, haletante, échevelée, pour voir l’effet de mon mensonge, comme, lorsque le tonnerre est tombé quelque part, on va voir l’effet de la foudre… Je vis des lumières qui couraient… des ombres affolées… J’entendis des voix tremblantes… J’entendis, oui, j’entendis que le baron Hubert d’Anguerrand avait tué le comte Louis de Damart… le père de mes enfants !… et que la baronne Clotilde était mourante elle-même !… Alors, la peur s’empara de moi, une peur insensée, terrible, comme jamais plus je n’en ai éprouvée de pareille. L’atroce pensée me tenaillait le cerveau que, bientôt, dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, le baron d’Anguerrand saurait que j’avais menti… et qu’alors, c’est sur mes enfants qu’il se vengerait !… Je me ruai vers la maisonnette que j’habitais à une lieue du château, et je poussai un hurlement de joie en voyant que Louis et Suzanne étaient là !… Les deux chérubins dormaient… Alors, tressaillant de terreur au moindre bruit, je les éveillai, je les habillai, je pris Suzanne dans mes bras, Louis par la main, et je partis, je m’élançai à travers la campagne pleine de neige !…

« Je marchai deux jours sans m’arrêter, évitant les grands chemins, n’entrant que dans les auberges isolées, me sentant mourir

d’épouvante lorsque au loin j’entendais le roulement de quelque voiture. Sur la fin de la deuxième journée, j’étais exténuée ; mon pauvre petit Louis ne pouvait plus marcher ; alors, je voulus voir où je me trouvais, et ne reconnus plus le pays… J’étais égarée… en pleins champs… loin de toute ferme, de toute maison, loin du monde entier !… Je tombai au coin d’une haie, serrant mes deux enfants sur ma poitrine ; la tête me tourna ; je crus entendre comme un son de cloches lointaines au fond des ténèbres… Qu’arriva-t-il alors ?… Je ne sais pas… je n’ai jamais su… Je me relevai… je crois me souvenir que j’avais encore ma petite Suzanne dans les bras… mais peut-être ne serrais-je sur ma poitrine que le fichu de laine où je l’avais enveloppée… Je marchais comme dans un rêve affreux… je tombais… je me relevais… et enfin je m’évanouis… Lorsque je revins à moi, le jour commençait à poindre… j’étais raidie de froid… la neige me couvrait entièrement, et c’est peut-être cela qui me sauva… Je jetai les yeux autour de moi, et alors je bondis ! En une seconde, froid, fatigue, terreur, tout fut oublié : mes enfants n’étaient plus près de moi !… Je me mis à courir comme une insensée, j’appelai, je criai, je sanglotai… et, enfin, j’aperçus mon petit Louis dans la neige !…

Je me jetai sur lui, je le saisis dans mes bras, je le dévorai de caresses… et ce fut une minute inexprimable que celle où je vis ses chers yeux s’ouvrir : « Ne pleure pas, maman… » Je sanglotais… « Cherchons Suzanne, dis-je en riant à travers mes larmes ; puisque te voilà, elle ne peut être loin. » Et je me mis à pleurer plus fort et à crier : « Suzanne ! ma Suzanne ! » Elle ne répondit pas ! Plus jamais elle ne devait me répondre !… Le reste de mes souvenirs se perd dans un brouillard… Je me souviens seulement qu’en courant ainsi, j’arrivai sur une grande route : c’était celle qui va d’Angers aux Ponts-de-Cé… Alors, je crus me rappeler que j’avais dû traverser cette route dans la nuit, et je me suis mise à marcher vers Angers, appelant toujours Suzanne… Je voyais des gens me regarder avec étonnement… Je me souviens qu’ils étaient endimanchés ; en effet, c’était Noël… effroyable Noël pour moi !… Aux premières maisons d’Angers, je perdis connaissance, et lorsque la raison me revint, je me vis dans un hôpital… Dans la cour, les arbres étaient feuillus ; il faisait chaud : on était en juin… Cinq mois s’étaient écoulés depuis cette nuit de Noël où, près de la route des Ponts-de-Cé, je perdis ma petite Suzette !…

« La santé me revint ; on me rendit mon petit Louis… Je partis pour Paris, où je me mis à travailler pour mon enfant… Mais je ne savais rien faire ; ce que j’avais appris au pensionnat d’Angers ne me donnait pas un morceau de pain ; je faisais de la broderie pour un grand magasin, et cela me rapportait de vingt à trente sous par jour.

Mon petit Louis, au bout de deux ans de privations, se mit à tousser, et, par un matin de janvier, il s'éteignit dans mes bras en murmurant : « Ne pleure pas trop, maman !… » Alors, je fus enragée. Je me mis à chercher Hubert d'Anguerrand et les siens pour venger sur cette famille maudite la mort de ma mère, la mort de mon enfant, la disparition de ma fille… Or, écoute-moi, Jean Nib… Jamais je ne pus savoir ce qu'était devenu le baron !… Jamais je ne pus mettre la main ni sur lui, ni sur son fils Gérard, ni sir son fils Edmond, ni sur sa fille Valentine…

La Veuve se leva, s'approcha de Jean Nib, lui saisit les mains, et, les yeux dans les yeux :

– Et tu dis que Gérard t'a payé pour assassiner Hubert D'Anguerrand ?

– C'est la vérité !…

– Le fils t'a payé pour supprimer le père ?

– C'est la vérité ! répéta Jean Nib dans un grondement.

Quand je te dis, Jean Nib, que c'est une famille de maudits ! La fatalité pèse sur eux… Et tu dis, Jean Nib, que tu n'as pas voulu frapper le baron d'Anguerrand ?

– La bataille tant qu'on voudra ! dit Jean Nib. Mais frapper un homme seul, désarmé, sans risques… je n'ai pas pu, voilà !

– Eh bien ! sois tranquille ; du moment que le fils est aux trousses du père, le père mourra !

« Tu dis que tu te charges du baron Hubert d'Anguerrand ?… Tu ne veux pas me l'apporter ?…

– Non ! Maintenant que je sais votre histoire, La Veuve ; j'aimerais autant poignarder cet homme de mes mains que de vous le livrer.

Et tu as dit que tu voulais me confier sa fille ?…

– Oui. À condition que vous ne lui fassiez pas de mal. Je viendrai m'en assurer, et malheur à vous si elle meurt !…

– Sois donc tranquille ! fit La Veuve avec un livide sourire. Amène-moi demain la petite. Je t'en débarrasse. Je te rends service… et tu garderas l'argent que tu m'as offert… Je ne lui veux pas de mal, à la petite… elle n'est pas responsable, après tout !…

– S'il en est ainsi, fit Jean Nib en se levant, demain, Lise sera ici… À propos, est-ce que vous n'avez pas pour voisine une marchande de bouquets à la rue ?

– La petite Marie Charmant, oui, fit La Veuve avec indifférence. C'est elle qui, l'autre soir, a porté des chrysanthèmes sur la tombe de

mon petit Louis. Je lui ai donné cent sous pour la course.

XIII

MARIE CHARMANT

Nous croyons avoir dit que sur le palier du quatrième, dans la maison de la rue Letort, s'ouvraient trois portes. L'une était celle du repaire où s'était embusquée La Veuve. Sur le deuxième, on pouvait voir une carte de visite, clouée aux quatre angles, sur laquelle on lisait ces mots tracés par une main maladroite :

Mlle MARIE CHARMANT

Fleuriste-bouquetière. On livre en ville.

La troisième porte était plus mystérieuse ; elle était toujours fermée.

Disons enfin que du palier partait un petit escalier étroit et raide qui aboutissait à un galetas. Or, ce galetas faisait partie des dépendances locatives de La Veuve, et, grâce à un retour du toit, était situé en partie au-dessus du logis de la bouquetière des rues.

Cette rapide topographie esquissée, nous entrerons, s'il plaît au lecteur, chez Marie Charmant, par un après-midi de février, c'est à dire environ une vingtaine de jours après la scène que nous venons de retracer.

Le logis se composait de deux petites pièces et d'une sorte de niche creusée dans un gros mur. La première pièce était ce que Marie Charmant appelait son salon de réception. La deuxième servait de chambre à coucher. La niche contenait un fourneau : c'étaient les cuisines, disait la jolie fille des rues. Le salon de réception était encombré d'une table où elle disposait ses fleurs, en revenant des Halles, tous les matins, pour en faire des bouquets. C'était pauvre, mais clair, d'une jolie gaieté, avec le papier à fleurs bleues collé sur les murs, avec les photographies d'actrices en vogue disposées en éventails, avec des menus bibelots de quatre sous disposés avec un goût inconscient mais sûr.

Il y avait là, outre Marie Charmant, deux habitants, commensaux de la maîtresse du lieu. Le premier avait son domicile particulier dans une cage et faisait profession de chanter : c'était un chardonneret qui s'appelait Gugusse. Le second était un chat blanc tigré de noir,

intelligent, indépendant comme tous les chats, mais aimant comme tous les chats qui se savent aimés : il s'appelait Type, nom qui avait dégénéré peu à peu en *Titype*, puis en *Bibi* nous ne savons pas pourquoi.

Ce jour-là, donc tandis que Gugusse exécutait des trilles comme il n'y en a dans aucune musique, et que Titype, allongé de son long sur un petit tapis, jouissait béatement de cette jouissance à laquelle atteignent bien peu d'hommes – se laisser vivre ! – Marie Charmant, qui venait de terminer son déjeuner, rangeait sa vaisselle dans un petit buffet en noyer faisant vis-à-vis à l'armoire à glace dans le salon de réception, touchante et naïve confraternité de meubles disparates.

Contre son habitude, la gracieuse bouquetière était inquiète et soucieuse. Parfois, elle s'arrêtait dans son va-et-vient, imposait silence à Gugusse, premier ténor du lieu, et, immobile, le cœur battant, elle écoutait.

Tout à coup, quelque chose comme un gémissement lointain, étouffé, lui parvenait :

– Ça recommence ! murmura-t-elle en tressaillant. Voilà une bonne quinzaine que j'entends cela !… Qu'est-ce que cela peut bien être ? Pas mèche de le savoir. On dirait un enfant qui pleure… ou quelqu'un qui appelle au secours… Est-ce que la maison serait hantée ? C'est ça qui serait rigolo !… La nuit… c'est la nuit surtout que j'entends ces plaintes qui ressemblent à celles du vent dans les cyprès des cimetières…

Elle écouta encore. Mais n'entendant plus rien, elle reprit son travail.

– Pour sûr que ça vient d'en haut, continua-t-elle. En haut, c'est le galetas de La Veuve. Qu'est-ce qu'elle peut bien fricoter ?… Je me méfie de cette figure-là, moi ! Elle porte le crime sur son visage, cette femme. Aller lui demander ce qui se passe depuis près de vingt jours dans le grenier ? Plus souvent, ma biche ! Pas si bête !… Voyons… Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour savoir ?… Pardieu !… Je vais prendre mon balai et cogner au plafond !…

Marie Charmant exécuta à l'instant même son projet. Elle allait heurter… À cet instant, on frappa à sa porte…

Elle s'arrêta, saisie, toute pâle, les yeux tournés vers la porte.

Elle ouvrit en tremblant…

Et alors, de pâle qu'elle était, elle devint subitement pourpre ; elle demeura interdite : devant elle, le chapeau à la main, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, ganté de frais, irréprochable avec son pardessus du bon faiseur, ses souliers éblouissants, son pantalon au pli

savant, sa cravate sobrement opulente sous un col immaculé ; ce jeune homme, donc, monocle à l'œil, souriant, beau garçon, à coup sûr, robuste et souple, s'inclinait avec grâce devant la pauvre bouquetière, et disait :

– Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder une minute d'hospitalité ? J'aurais un service à vous demander, léger pour vous, important pour moi. Et pour excuser ce que ma démarche pourrait avoir de trop hardi, peut-être, laissez-moi vous dire que je suis votre voisin…

– Entrez, monsieur. Entre voisins on se doit aide et assistance.

– Voilà qui est admirable, s'écria le jeune homme en entrant et en s'asseyant sur la chaise que lui avançait la bouquetière ; c'est précisément aide et assistance que je viens vous demander !

– Parlez, monsieur, et si je puis… soyez sûr…

– Avant tout, dit-il en toussant légèrement dans le bout de son gant, permettez-moi de me présenter : je suis M. Ségalens…, Anatole Ségalens, licencié ès lettres, auteur de deux plaquettes en vers, de trois romans qui attendent un éditeur et de deux drames qui dorment, l'un à l'Ambigu, l'autre à la Porte-Saint-Martin… À la recherche d'une place de reporter dans un bon journal, continua Anatole Ségalens. Je suis sur le point de débuter dans un grand quotidien. Voilà qui je suis, mademoiselle, et j'ajoute que je demeure, 55 faubourg Saint-Honoré, quartier aristocratique, comme vous le savez certainement.

– Mais, balbutia Marie Charmant étourdie, je croyais… que vous habitiez… enfin, que vous étiez mon voisin ?…

– Permettez !… En chair et en os, j'habite, rue Letort, cette maison même, en ce quatrième étage. Mais sur ma carte de visite, j'habite, 55, faubourg Saint-Honoré, c'est-à-dire que, moyennant cinq francs par mois, la concierge de cette luxueuse maison reçoit mes lettres, et, moyennant un supplément de dix francs également mensuels, elle répond à toute personne qui vient me demander que je viens de sortir… De cette façon, mademoiselle, nul ne sait que je loge en ce taudis et que je suis trop pauvre pour avoir une adresse avouable.

Et, avec une fierté nuancée de modestie, le jeune homme exhiba d'un carnet en cuir de Russie un bristol impeccable qu'il tendit à Marie, stupéfaite, et qui était ainsi libellé :

ANATOLE SÉGALENS

55, faubourg Saint-Honoré.

Marie Charmant était confondue de la confiance de ce jeune homme qui, du premier coup, lui racontait ainsi ses petits secrets.

Marie peut-être en était plus touchée encore, et son cœur battait d'un émoi dont elle ne se rendait pas compte.

– J'aurais peut-être dû mettre : *Anatole de Ségalens*, mais la particule est portée par tant de mufles… Je vois, mademoiselle, continua Anatole Ségalens en souriant, que je vous étonne. Sachez donc que, lorsque je quittai Tarbes, ma ville natale, il y a quelques mois, pour entreprendre, moi aussi, ma petite conquête de Paris ! mon oncle Chemineau – le frère de défunte ma pauvre mère… c'est lui qui me recueillit quand j'eus le malheur de rester orphelin, c'est lui qui m'éleva… un bien digne homme, mademoiselle ! – mon oncle Chemineau, donc, me dit en tirant de sa pipe de grosses bouffées émues : « Tu veux faire un trou, c'est juste. J'ai une petite rente de deux cents franc par mois : nous partageons la poire et tous les mois, tu recevras cent francs. Avec les cent qui me resteront, moi, je serai comme un Crésus, par ici. Mais toi, à Paris, avec la même somme, tu seras comme un Job sur la paille. Je te préviens que ce sera dur… » Et c'est bien dur, en effet, mademoiselle ! ajouta le reporter avec un soupir.

« Mon oncle Chemineau ajouta simplement ceci : « Donc, tu vas vivre avec cent francs par mois jusqu'à ce que tu aies trouvé un digne emploi de tes talents, qui sont variés, je m'en flatte. Je vais te donner trois choses qui t'aideront à grimper à l'échelle : la première, c'est ma bénédiction ; la deuxième, c'est un billet bleu de cinq francs que j'avais mis de côté et qui sera ta mise de fonds ; la troisième, c'est un conseil. »

« Je reçus sa bénédiction, avec reconnaissance, je serrai sur moi le fameux billet bleu, et avec grande attention j'ouvris mes oreilles toutes grandes pour le conseil. Le voici : « *Être*, me dit mon oncle Chemineau, *être* n'est rien ; *paraître* est tout. Il faut que tu *paraisses* riche, que tu *paraisses* fort, que tu *paraisses* avoir du talent ; moyennant quoi, tu auras vraiment richesse, force et talent. Joue le grand jeu. Tu es sur une scène. Pas de trouble, pas d'hésitation… du toupet, et on t'applaudira. Cote-toi toi-même si tu veux qu'on te cote. Enfin, à tout prix, coûte que coûte, il faut que tu *paraisses*… » Voilà pourquoi, mademoiselle, sur mes cartes de visite j'habite 55, faubourg Saint-Honoré.

Et comme pour ponctuer cette tirade, Anatole Ségalens incrusta sous son arcade sourcilière droite le monocle avec lequel il jouait.

– Il me reste, reprit-il, à vous exposer, mademoiselle ma voisine, quel genre de service j'ose attendre de votre bonté…

– Le voici… je suis sur le point d'entrer à l'*Informateur*, le plus beau journal de Paris. Se fiant à mon huit-reflets… ne vous effrayez pas,

mademoiselle, je veux dire : mon chapeau… se fiant donc à ma cravate, à mes bouts vernis, à mes gants, à tout ce que je *parais*, le directeur de ce journal veut faire de moi un reporter mondain, et, pour me mettre à l'essai, il m'envoie ce soir assister à une grande fête qui sera donnée par M. le baron Gérard d'Anguerrand, en son hôtel de la rue de Babylone. Or, mademoiselle, le moindre gardénia pour la boutonnière, s'il sort d'un bon fleuriste…

– N'allez pas plus loin, j'ai compris !

Vous êtes adorable, fit le jeune homme en s'inclinant, très ému. Ah ! je vous avais bien devinée, ajouta-t-il en se levant. Lorsque, parfois, dans l'escalier, je vous ai rencontrée sans que vous m'ayez remarqué, j'ai tout de suite vu sur votre visage les signes de la bonté la plus noble. Aussi bonne que belle ! Et belle… oh ! je vous jure, comme jamais dans mes rêves…

– Monsieur, dit Marie Charmant, voulez-vous choisir votre gardénia ?

Elle s'était levée. Son sein palpitait. Une indicible dignité nuancée de tristesse et d'amertume s'était étendue sur son fin visage où se jouait encore un reste de moquerie enjouée. Anatole Ségalens s'était arrêté court, tout interdit.

– Monsieur, reprit la bouquetière en baissant les yeux, parce que je ne suis qu'une pauvre fille des rues, vous pensez qu'il vous est permis de parler de choses que je ne veux pas entendre. Vous m'infligez une cruelle humiliation…

– Mademoiselle !… balbutia le jeune homme, qui devint très pâle et s'inclina si bas, qu'en vérité l'on eût dit qu'il s'agenouillait.

– Allons, dit-elle avec plus de gaieté, choisissez votre gardénia…

– Un mot, mademoiselle, dit Ségalens avec une sorte de fierté. J'accepte votre aumône, et, pour la mériter, j'ai fait devant vous ce que je n'eusse pas fait devant un ami vieux de vingt ans : j'ai raconté le secret de ma pauvre existence. Je vous ai parlé… pourquoi ? par quelle force ? je l'ignore… je vous ai parlé comme à une amie en qui on a mis toute sa confiance. Maintenant, mademoiselle, voulez-vous me dire que vous ne m'en voulez pas… de quelques mots, qui, malgré moi… sont montés de mon cœur à mes lèvres… et que… nous sommes amis ?…

Il y avait des larmes dans la voix de ce grand beau garçon de si fière allure, de gestes si respectueux, de regard si candide ; et ce qu'il venait de dire de sa pauvreté s'accentuait, devenait plus touchant dans le contraste de la mise très élégante qu'il portait avec une grâce très cavalière.

Un soupir gonfla le sein de Marie Charmant. Elle se détourna en tremblant un peu.

Puis, tout à coup, avec un sourire malicieux :

– Je vais vous choisir votre gardénia… Ne faisons pas de chiqué, voulez-vous ? Et nous serons amis.

– Du chiqué ! songea le jeune homme. Du chiqué ! Où diable prend-elle ces expressions ? Comment cette merveilleuse créature, qui est la distinction incarnée, a-t-elle pu ramasser au ruisseau les scories de l'argot parisien ?… Qui donc l'a élevée ?…

Déjà Marie Charmant fouillait dans un panier où de précieuses fleurs de serre, la tige emmitouflée d'ouate, agonisaient côte à côte. Ses doigts délicats voltigèrent un instant parmi ces êtres graciles et fragiles, avec des caresses attendries. Puis elle se retourna vers Anatole Ségalens, et, en bouquetière experte, d'un geste rapide, d'un tour de main à peine saisissable, elle épingla le gardénia à la boutonnière du jeune homme.

* * *

Lorsque Marie Charmant se retrouva seule après qu'Anatole Ségalens eut balbutié un rapide remerciement et regagné le palier, elle demeura quelques minutes rêveuse…

– Aimer !… murmura-t-elle tout bas. Ce serait pourtant si doux !… Je suis seule dans la vie ! Je ne me connais ni amis ni parents, et parfois, moi aussi, je me prends à rêver d'un joli intérieur où nous serions deux… Hélas ! qui voudrait d'une fille si pauvre ? une malheureuse bouquetière de la rue… qui voudrait en faire sa femme ?… Ce jeune homme a sur le visage un air de loyauté qui est comme une lumière…

Elle s'assit, caressant distraitement le chat Titype, les yeux perdus dans le vague.

Il est aussi pauvre que moi, ajouta-t-elle plus bas.

Soudain, elle pâlit.

– Pauvre ?… Et qui me le prouve ?… qui me dit que ce n'est pas une frime pour m'enjôler, et que son histoire de me demander l'aumône d'une fleur n'est pas une comédie ?…

À ce moment, de l'étage inférieur, en même temps que le ronron d'une machine à coudre, monta une voix jeune, fraîche et pure qui chantait :

Ô Magali, ma bien-aimée,

Fuyons tous deux sous la feuillée.

Au fond des bois silencieux

Et des bosquets mystérieux…

Et la voix qui disait ce couplet était d'une infinie tristesse ; c'était un chant de désolation pareil à un ressouvenir d'amour défunt…

– Pauvre Magali ! murmura Marie en tressaillant. En voilà une qui a cru à l'amour, qui s'est donnée toute et de si grand cœur, et qui a coupé dans le pont… dans les grands prix ! La voilà lâchée, si malheureuse, si triste qu'à peine j'ose la regarder… Qui sait ce qu'elle va devenir, celle-là ?

* * * * *

Quand le soir fut venu, Marie Charmant, sa lumière éteinte, debout contre sa porte close, écouta avec un grand battement de cœur son voisin qu'elle entendait aller et venir dans le logis d'à côté, elle se disait :

– Il va partir… il va aller à cette grande fête qui se donne, rue de Babylone, chez ce baron de…

À ce moment, la porte du voisin s'ouvrit. La jolie bouquetière s'immobilisa jusqu'à retenir sa respiration. Elle entendit le jeune homme qui sortait. Elle comprit qu'il s'arrêtait une seconde sur le palier… puis il descendit…

Alors, à son tour, elle ouvrit doucement, se pencha sur la rampe et, à la lueur du gaz qui pétillait au-dessous d'elle, entrevit Anatole Ségalens qui s'enfonçait lentement au fond de l'escalier. Il avait disparu depuis quelques minutes, et elle était encore là, penchée. Enfin, elle se redressa, avec un long soupir la petite bouquetière s'apprêtait à rentrer dans son logis, lorsqu'un gémissement parvint jusqu'à elle. C'était comme un sanglot lointain…

– Oh ! songea Marie Charmant, ces plaintes que j'entends encore !… Oui, cela vient bien de là-haut… du galetas qui appartient à La Veuve !…

Haletante, elle se mit à monter le petit raidillon d'escalier qui conduisait aux combles, et aboutit enfin devant une porte fermée. Elle écouta. Cette fois, le gémissement lui arriva très distinct.

– Qui pleure derrière cette porte ? murmura la bouquetière. Et pourquoi pleure-t-on ? Il y a là quelque horrible secret… Oh ! mais La Veuve est dehors… et quand elle sort, elle rentre bien tard ! Cette fois, oui, cette fois, il faut que je sache !…

À l'instant même, la plainte se tut, et un silence de mort régna dans le grenier.

Marie Charmant se pencha vers la serrure, et, le sein palpitant

d'une terreur qu'elle avait peine à maîtriser, appela à voix basse :

– Qui que vous soyez, dit-elle, n'ayez pas peur, je suis une amie…

Une amie ! répondit une voix faible et douloureuse.

– Oui ! une amie, puisque vous avez du chagrin ! Vous pleurez, je vous consolerai. Vous souffrez, je vous soulagerai… Venez… Parlez-moi… N'ayez aucune crainte. Espérez !

– Oh ! dit la voix mystérieuse en se rapprochant. Qui êtes-vous, vous qui venez parler d'espoir et de consolation à celle qui n'espère plus rien et que rien ne peut consoler ?

– Je vous entends depuis vingt jours… la nuit, je compte vos pas… et j'ai bien souvent frissonné de pitié lorsqu'un de vos sanglots descendait jusqu'à moi… J'habite au-dessous de vous… Je m'appelle Marie Charmant. Et vous ?…

Derrière la porte, la voix douloureuse répondit avec un soupir :

– Moi, je m'appelle Lise… ou plutôt, hélas !… Valentine d'Anguerrand !…

XIV

FIGURES QUI SE PROFILENT

La veuve, qui venait de sortir de chez elle, ne tarda pas à remarquer, à dix pas devant elle, un jeune homme très élégamment vêtu qui marchait en évitant avec un soin minutieux les flaques de boue.

– Le beau mystérieux ! ricana-t-elle. L'amoureux de la petite bouquetière ! Il fait signe à Biribi ? Un instant : Biribi est à moi !

En effet, Anatole Ségalens s'arrêtait près d'un fiacre qui stationnait en bordure de trottoir – un de ces vieux fiacres à galerie comme il ne s'en trouve plus, à Paris – et le jeune homme disait, non sans une pointe de vanité :

– Cocher, rue de Babylone ! À l'hôtel du baron Gérard d'Anguerrand !…

– Tiens ! songea La Veuve en tressaillant, il va où je vais !…

– Je ne marche pas ! répondit le cocher, sorte de brute trapue et massive à mâchoire de dogue. Cocotte a les arpions nickelés, pour l'instant.

– Mon cher ami, fit Ségalens, vous êtes bien mal élevé…

– De quoi ? de quoi ? On est retenu, quoi ! Ce n'est pas toi, peut-être, qui va m'apprendre…

– Sang Dieu ! interrompit Ségalens, si vous n'êtes pas sage, je puis toujours vous apprendre la danse et le maintien à la façon de mon pays…

– Et moi, je vais te donner une leçon de savate à la façon de Biribi, mon ami ! vociféra le cocher – ou le faux cocher, car cet homme semblait porter la houppelande traditionnelle comme un déguisement.

Aussitôt, sautant de son siège, il se rua sur le jeune homme.

Au même instant, le colosse roula sur la chaussée en poussant un hurlement de rage et de douleur : un formidable coup de poing venait de l'atteindre en plein visage et lui avait à demi démoli une mâchoire sans qu'il eût eu le temps de voir d'où cela lui tombait.

– Monsieur est servi ! fit en souriant Ségalens qui, après le geste foudroyant de son poing, reprenait son attitude la plus élégante et remettait son monocle en place.

– Mince de gnon ! glapit la voix vinaigrée d'un gamin qui, les deux mains dans les poches, assistait à cette scène.

– J'aurai ta peau ! gronda Biribi en se relevant.

Déjà il se fouillait, ouvrait son couteau, et, livide de fureur, marchait sur Ségalens, lorsqu'il s'arrêta court : entre Ségalens et lui, une ombre s'interposait, façon de fantôme : La Veuve !

– Eh bien ! cocher, dit-elle tranquillement, je crois que vous me faites attendre.

Tiens !… madame Louis XIV, songea Ségalens.

En même temps, La Veuve fit de la main un signe imperceptible qui, pour un observateur de cette scène, eût été un geste quelconque, mais qui dut sans doute exercer un mystérieux pouvoir sur le faux cocher, car celui-ci, d'un violent effort, parut se dompter, et gronda :

– Voilà, bourgeoise, on y va !…

Anatole Ségalens, assez étonné d'avoir vu si soudainement et si étrangement s'apaiser la fureur de cet homme, poursuivit son chemin, non toutefois sans avoir gratifié son adversaire d'un coup de chapeau qu'en lui-même il qualifia *grand genre*, terme un peu provincial, mais le jeune homme avait une excuse : il était fraîchement débarqué de Tarbes.

* * * * *

Au moment où Ségalens s'éloignait, la même voix de fausset qui avait salué son maître coup de poing d'une exclamation admirative, reprit en exagérant encore l'admiration :

– Ben ! vous savez, m'sieu, je voudrais pas me tamponner avec vos abatis, pas vrai, La Merluche ? Mince de numérotage alors !

Ségalens se retourna et aperçut deux gavroches qui le contemplaient avec un respect non dissimulé.

– Moi, j'ai raté ma vocation, continua de sa voix traînante et faubourienne le plus petit des deux. J'aurais dû *me mettre* lutteur. J'ai un faible pour la lutte…

Ségalens sourit au petit voyou qu'il lui semblait avoir déjà parfois aperçu, et il s'éloigna.

Puisque ces deux nouveau personnages viennent de faire leur entrée en scène, suivons-les un instant, avant de rejoindre Ségalens – ne fût-ce que pour les présenter au lecteur.

– Dis donc, Zizi-Panpan, dit celui des deux qui n'avait pas encore parlé et qui répondait au nom de La Merluche. Si qu'on irait à l'Ambigu, histoire de rigoler un peu ?…

– Pas mèche, mon vieux ! Bamboche, qui nous fait entrer à l'œil au paradis, est au clou pour s'avoir ivrogné sur la voie publique. Comme si la voie publique n'était pas faite pour pouvoir s'ivrogner à son aise. À quoi qu'elle sert, alors, la voie publique ? Et c'est ton père qui l'a emballé ! Un joli coup qu'il a fait, ton paternel ! Sale flic, va !…

La Merluche, devant les reproches adressés à son père, agent de la paix qui avait eu le tort d'arrêter le sieur Bamboche, figurant à l'Ambigu, La Merluche, disons-nous, baissa la tête avec tous les signes du repentir et de l'humiliation.

C'était un grand flandrin de seize à dix-sept ans, d'une longueur et d'une maigreur extraordinaires, ce qui lui avait valu le surnom harmonieux de La Merluche. Vu de dos, il avait la taille d'un garçon de vingt ans ; vu de face, il n'en paraissait plus que quatorze à peine, son visage chlorotique aux yeux cerclés de rouge étant resté enfantin.

L'autre pouvait aller sur ses quinze ans. Il était petit, malingre, futé, rusé. Il s'appelait Zizi-Panpan, avait le nez et le menton pointus, et exerçait la profession de chef de bande avec un talent que nos lecteurs auront l'occasion d'apprécier.

La Merluche et Zizi-Panpan cheminaient donc côte à côte en devisant de choses et d'autres, lorsque le dernier s'arrêta tout à coup prés de l'étalage d'un épicier, en reniflant.

– Quoi qu'il y a ? fit La Merluche avec inquiétude.

– Il y a, dit Zizi-Panpan, que j'ai raté ma vocation… J'aurais dû me mettre pêcheur de sardines à l'huile. J'ai un faible, pour la sardine, j'te l'ai t'y dit, oui z'ou non ?

– Ça, c'est vrai que tu me l'as dit, avoua franchement La Merluche.

– Oh ! s'écria Zizi-Panpan, comme ça se trouve ! Pige-moi l'étalure de l'épicemar ! Rien que des sardines. Chauffe-m'en une boîte, Merluchot… On va se les caler en chœur…

La Merluche jeta un rapide regard aux environs, s'approcha de l'étalage au moment où le garçon épicier tournait le dos, et frôla avec une rapidité et une adresse de singe une pile de boîtes de sardines : c'était sa spécialité…, il *faisait* les étalages.

Pendant ce temps, Zizi-Panpan continuait tranquillement sa route. Lorsqu'il fut rejoint par La Merluche, il laissa simplement tomber ce mot qui valait à lui seul un poème :

– Aboule !…

Et la Merluche aboula docilement : c'est-à-dire qu'il passa à son compagnon la boîte qu'il venait de voler avec une si merveilleuse dextérité. Alors, Zizi ajouta :

– Maintenant, mon vieux Merluchard, à la revoyure ! Faut que j'radine la cambuse…

– Et ma part ? protesta La Merluche.

– Et ta sœur ! fit Zizi-Panpan avec un geste plein de dignité. Tu ne sais donc pas que la mienne de sœur, s'est pagnotée hier sans briffer ? Oui, mon vieux, pas même du bricheton ! Pauvre Magali !… J'ai pas envie qu'elle recommence, ce soir !

– Je veux ma part ! insista La Merluche sans la moindre délicatesse.

– De quoi, ta part ! Va la réclamer à l'épicemar, ta part ! Il t'a volé ! Je t'avais dit d'y chauffer deux boîtes, une pour toi, une pour moi… c'est-à-dire pour Magali… J'te l'ai t'y dit, oui z'ou non ?…

– Ça, c'est vrai que tu me l'as dit ! avoua La Merluche en grattant sa tignasse rouge.

– Alors, bonsoir ! dit Zizi-Panpan, qui, aussitôt, s'élança, et laissa son camarade planté au coin du trottoir, perplexe, rêveur et murmurant :

– Je crois que Zizi s'a payé ma poire… Si j'en étais sûr, bon sang !…

Cependant, Zizi-Panpan avait gagné la maison d'où Ségalens venait de sortir, et était entré dans un triste logement du troisième. Une jeune fille à figure douloureuse, jolie quand même malgré sa tristesse et sa pâleur, y cousait à la machine des ourlets de mouchoirs.

– Bonsoir, la frangine, dit Zizi en entrant. Toujours triste !… Tu penses donc toujours à ton marquis ?… Une vraie perle, oui, tu parles !… Qu'est-ce qu'il y a à bouffer, ce soir ? ajouta-t-il tout à coup en furetant dans un pauvre buffet.

Celle qui s'appelait Magali arrêta le mouvement de la pédale et poussa un soupir en jetant un regard de désespoir sur son jeune frère.

– Rien, n'est-ce pas ? reprit celui-ci. Alors c'est tous les jours la Saint-Brosse-toi-leVentre, depuis que le père est à l'ombre.

– Je n'ai plus que ces trois douzaines à ourler, console-toi, mon petit Zizi… dès que je l'aurai fini, je porterai l'ouvrage ; en attendant, j'ai pu acheter du pain.

– Pauvre Magali !… Toujours douce et gentille !… Tiens, ce soir, nous faisons la noce – il exhiba la boîte volée par La Merluche – j'ai une boîte de sardines… c'est la mère Chique, tu sais… la femme au

flic de la rue Ramey… la maman du petit Merluchon… eh bien ! c'est elle qui me l'a donnée, à preuve que l'huile de sardines te fera du bien à la poitrine, qu'elle a dit ! Alors, *on fait la noce*, hein ?

Magali laissa tomber un profond regard sur son frère, puis détourna les yeux, soupira, demeura un moment rêveuse, puis, avec un éclat de rire nerveux :

– La noce !… Eh bien, soit ! S'il faut *faire la noce*, je la ferai !…

* * * * *

Revenons maintenant à Biribi, au faux cocher qui, après son algarade avec Ségalens, avait suivi le jeune homme d'un regard sanglant. Il le vit monter dans un auto-taxi qui passait, et alors se tournant vers La Veuve qui était demeurée à la même place :

– Je t'ai obéi, La Veuve ! dit-il en grinçant des dents. Mais je donnerais cinq ans de ma vie pour me retrouver nez à nez avec ce mec-là… tu entends ?

– Et si je te le fais retrouver ? demanda La Veuve avec une tranquillité sinistre.

– J'aurai sa peau !

– Eh bien, sois tranquille, tu le retrouveras !… Mais entre un moment dans le sapin. Nous avons à causer ; puis tu me conduiras rue de Babylone.

En parlant ainsi, La Veuve pénétra dans la voiture de Biribi. Celui-ci prit place près d'elle, et, refermant la portière :

– Qu'as-tu à me dire ? grogna-t-il avec défiance.

– L'hôtel où tu vas me conduire, fit La Veuve, était habité il y a quelques jours encore par un homme et une jeune fille que Jean Nib a enlevés avec ta complicité…

– C'est vrai ! gronda Biribi. Et après ?

– La jeune fille, je sais où elle est. Mais l'homme… je ne sais pas. Et je veux savoir ! Jean Nib refuse de parler… À toi la pose !

– Si c'est à moi la pose, dit lentement le colosse, j'abats mon jeu, atout et atout… Tu peux me tuer, La Veuve, tu ne sauras rien !… Jamais !

La Veuve, un instant, demeura pensive, le front plissé ; puis, posant sa main sèche sur le bras de Biribi :

– Je ne tuerai pas, et tu parleras. Dans dix minutes, tu me diras où se trouve Hubert d'Anguerrand. Seulement, ajouta-t-elle avec un funèbre sourire, tu n'auras pas eu le mérite de la bonne volonté… Maintenant, écoute bien ceci je viens de voir la petite bouquetière ;

elle est amoureuse, et je sais qui elle aime…

Biribi tressaillit, pâlit et grinça des dents. Ses formidables poings se crispèrent, son regard jeta dans l'ombre des lueurs rouges, et il gronda :

– Malheur à elle !… et à celui qu'elle aime !…

XV

SÉGALENS

Qu'était-ce qu'Anatole Ségalens ? Tel il s'était présenté à Marie Charmant, tel il était dans la réalité. Le récit qu'il avait fait était vrai.

Un seul détail avait été, non pas faussé, mais légèrement arrangé par lui : c'était l'histoire du gardénia. Le gardénia, c'était un prétexte. Depuis deux mois qu'il cherchait un moyen de se rapprocher de sa voisine, c'est tout ce qu'il avait trouvé.

De ses parents, il ne se rappelait rien. Il avait, en effet, un an à peine lorsque son père – ce préfet qui eut l'originalité de démontrer l'inutilité des préfectures – mourut, ne laissant derrière lui pour tout héritage qu'un manuscrit et quelques dettes à payer. Mme Ségalens, née Chemineau, adorait son mari au point qu'elle en mourut de douleur moins de dix mois après lui. À son lit de mort, elle confia son enfant, le petit Anatole, à son frère Jérôme Chemineau.

Chemineau était célibataire ; il vivait d'une petite rente qui l'affranchissait de toute besogne fixe ; à cause de son célibat obstiné, les demoiselles à marier le jugeaient libertin et lui supposaient des vices ; à causé de son indépendance, les honnêtes gens de Tarbes le tenaient en suspicion. Chemineau vivait dans la retraite, n'allait ni au cercle ni au jeu de boules ; il n'avait que de très rares amis.

Il fumait des pipes, cultivait son jardin et passait le reste de son temps à résoudre des questions d'où devait naître, à ce qu'il assurait, un moyen de locomotion nouveau : nous avons oublié de dire que Chemineau était sorti de Polytechnique, troisième de sa promotion, et qu'il était membre correspondant de divers instituts de Paris, Londres, Leipzig et Vienne.

Chemineau, célibataire, solitaire, mathématicien, reçut avec une grimace le dépôt que lui confiait sa sœur mourante – sorte d'*x* menaçant qui se dressait dans sa vie harmonieuse comme un problème d'algèbre. Mais, peu à peu, il arriva ceci : qu'il se mit à aimer ce petit être qui lui souriait avec tant de grâce et dont les grands yeux un peu inquiets semblaient dire :

– Aime-moi bien, mon oncle. Je ne suis qu'un pauvre petit

orphelin, si faible, si seul !…

La vie de Chemineau s'éclaira d'un coup de soleil ; il eut pour le petiot des tendresses de mère, des gâteries d'aïeul, et entreprit à lui seul son éducation.

De cet heureux temps, Ségalens se rappelait des escapades toujours pardonnées, des batailles féroces où il triomphait toujours, si bien que les gamins l'appelaient la Petite Terreur Tarbaise, ce dont Chemineau se montrait fier :

– Bats-toi le moins souvent possible, disait-il à son neveu ; mais si tu te bats, il faut absolument que tu aies le dessus, sans quoi je te déshérite… C.Q.F.D…

C. Q. F. D. était dans la bouche de Chemineau une locution passée à l'état de juron invétéré.

Puis étaient venues les études sérieuses. Ségalens avait voulu pousser jusqu'au grade de licencié, par passion des belles-lettres antiques que lui avait inculquée Chemineau. En même temps, il devenait un hardi compagnon, bien qu'un peu précieux d'allures et toujours trop tiré a quatre épingles, courant les aventures, grand amateur de jolies filles, grand pilier de cabarets, adroit cavalier, redoutable escrimeur – et, parmi tant de défauts apparents, candide au fond, naïf, sincère, passionnément épris de tout ce qu'il entreprenait.

Un beau jour, il y eut un déclic soudain dans cette existence à bâtons rompus ; tout à coup, Ségalens se lassa d'encourir la réprobation des autorités constituées, la haine des cabaretiers qu'il faisait enrager, et la malédiction des matrones qui tremblaient pour leur couvée devant ce jeune épervier. Paris le fascina : il rêva la fortune, la gloire, et l'amour. Et il partit, ouvrant ses ailes aux espérances qui nous viennent par larges souffles, de très loin, on ne sait d'où…

Il y avait trois mois déjà que Ségalens habitait, rue Letort, ce qu'il appelait son taudis, lorsqu'un après-midi il se rendit chez un écrivain très connu, chargé de la critique dramatique dans un grand journal du soir.

Ségalens avait pour ce journaliste une lettre de recommandation pressante qu'il avait obtenue d'un compatriote. Le célèbre critique partait le soir même pour une assez longue absence, et Ségalens le savait. Il savait en outre qu'avec la recommandation qu'il portait comme son unique trésor, il était à peu prés sûr d'entrer d'emblée à ce grand journal. Or, comme il arpentait le boulevard Rochechouart, une voix, soudain, le tira de sa méditation :

– Fleurissez-vous, monsieur… Étrennez-moi, pour vous porter

bonheur…

Séga1ens allait passer outre ; il leva les yeux sur la bouquetière et demeura ébloui. La physionomie de radieuse jeunesse qu'il vit, ce regard limpide, ce sourire d'un charme inexprimable, le troublèrent d'une étrange et profonde émotion : c'était la naissance rapide, l'envolée irrésistible de tous les véritables amours.

Quoi qu'il en soit, Ségalens avait dix sous dans sa poche (on était à la fin du mois) : il les donna pour avoir un œillet que, rentré chez lui, il mit entre les feuillets d'un volume des poésies de Ronsard.

La bouquetière s'éloigna en remerciant d'un gentil sourire.

Et Ségalens suivit ce sourire !… Il l'eût suivi au bout du monde.

Son rendez-vous, la lettre de recommandation, son entrée certaine dans l'un des premiers journaux de Paris, tout cela tomba dans le néant des oublis insondables ; il n'y eut plus qu'une chose au monde : cette silhouette de grâce, d'harmonie et de charme qui se balançait devant lui, qui le fascinait, l'attirait invinciblement.

Il ne se réveilla qu'à la porte de son logis : la bouquetière demeurait dans la même maison que lui…

XVI

PROVOCATION D'AMOUR ET PROVOCATION DE HAINE

Lorsque Ségalens eut monté les marches du perron de l'hôtel d'Anguerrand, lorsqu'il pénétra dans le grand salon du baron Gérard, lorsqu'il vit cette cohue élégante, ces épaules nues où scintillaient les regards pervers des diamants, lorsqu'il eut embrassé d'un coup d'œil les lignes sévères des hautes tapisseries, les massifs de plantes rares, les bouquets d'électricité, la foule des visages armés des mêmes sourires, il demeura un instant frappé d'admiration.

Et, déguisant soigneusement ses émotions et ses admirations, Ségalens avisa un jeune homme en frac qui passait prés de lui.

Monsieur, dit-il, je suis étranger à la brillante société que je vois ici ; je suis venu avec une lettre d'invitation qui a été adressée au directeur de *l'Informateur*, et qu'il m'a remise…

– Ah ! bon… Vous venez pour une interview, alors ?

– Un écho, simplement. Voudriez-vous avoir la complaisance de m'indiquer Mme la baronne d'Anguerrand ?…

– Comment ! Vous ne connaissez pas la belle Sapho ? Mais tout le monde la… connaît ! D'où tombez-vous, mon cher monsieur ?… de la lune ?…

– De bien plus loin : de Tarbes ! fit froidement Ségalens.

– Très bien ! fit le jeune homme en riant. Monsieur, ajouta-t-il, je m'appelle Max Pontaives. Qui aurai-je l'honneur de présenter à la baronne d'Anguerrand ?

– Anatole Ségalens ! répondit le Tarbais en se redressant.

Venez donc, cher monsieur…

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la baronne Adeline.

– Madame, dit Max Pontaives, voulez-vous me permettre de vous présenter M. Anatole Ségalens l'un des plus fins reporters de l'*Informateur* ?

– Madame la baronne, mon directeur m'a envoyé prendre quelques notes sur la belle fête dont vous éblouissez Paris. Et cela, madame, me sera une tâche aisée, malgré tant de magnificence… mais pourrais-je traduire l'impression de charme et de respect que me produit la maîtresse de cet hôtel.

– Mon cher Max, dit Adeline de sa voix où frissonnaient des caresses, présenté par vous, monsieur est de mes amis. Aussi vais-je tout de suite abuser de lui en le priant de m'offrir son bras pour me conduire à mon fauteuil…

Pontaives salua et fit deux pas en arrière, laissant le champ libre à Ségalens, qui le remercia d'un balbutiement du regard, et en même temps, présenta son bras à la baronne d'Anguerrand.

De la place où ils se trouvaient jusqu'au fauteuil de la baronne, il y avait peut-être dix pas. C'est dans l'espace de ces dix pas qu'eut lieu cet entretien presque terrible par la soudaineté, l'explosion des passions qui s'y manifestaient :

– Que pensez-vous de moi ? demanda Sapho, la voix un peu rêche, comme si elle eût eu la gorge en feu.

– Je pense, dit Ségalens, affolé – ne sachant plus ce qu'il proférait, incapable d'arrêter des paroles qu'il eût voulu rattraper à peine sorties – je pense que si vous continuez à me regarder ainsi, vous allez me rendre fou. Je pense que ma folie, madame, dût-elle me perdre à vos yeux, est une sensation à mourir de souffrance et de plaisir…

J'ai à Paris une vaste influence. Vous n'êtes qu'un pauvre journaliste. Je ferai de vous quelqu'un, si vous avez foi en moi… si vous vous donnez tout entier, sans restriction, avec la fidélité d'un chien et la force d'un lion. Voulez-vous ?…

– Je vous adore, balbutia Ségalens. Prenez ma vie et faites-en ce que vous voudrez !

– Demain, à trois heures, présentez-vous ici, acheva Sapho dans un murmure imperceptible.

Et en même temps elle prenait place dans son fauteuil, tandis que Ségalens se rendit au fumoir.

Comme Ségalens, tout rêveur et encore pâle de la stupéfiante aventure qui lui arrivait, plongeait une main distraite dans une boîte de cigarettes, une voix railleuse murmura à son oreille :

– Eh bien, que dites-vous de la petite fête ?

Ségalens se retourna et reconnut la physionomie fine, sceptique et souriante de Max Pontaives.

– D'abord, merci, fit-il, pour m'avoir repêché dans ce flot où je me

serais noyé sans vous.

– Vous me plaisez, voilà tout, dit Max Pontaives et puis, cela m'amuse. Et la belle Adeline, qu'en dites-vous ?…

– La baronne ! murmura Ségalens en frissonnant.

Elle est bien belle !…

– Oui. C'est une honnête dame selon Brantôme, qui manque vraiment à notre époque.

Ségalens pâlit, mais, gardant son sang-froid :

– Je soupçonne Brantôme, dit-il, d'avoir été un fat.

– C'est qu'apparemment vous l'avez mal lu, dit quelqu'un derrière lui d'une voix sèche.

– Attention ! souffla Pontaives à Ségalens. Voici la mauvaise affaire qui vient !… Celui qui vous parle vous a vu donner le bras à la baronne, et… dame !…

Se retournant en même temps, le jeune homme dit en souriant :

– Bon ! voilà Robert qui prend feu pour son auteur favori…

Et il se hâta d'ajouter :

– Mon cher ami, monsieur Anatole Ségalens, une fine plume. Cher monsieur Ségalens, le marquis Robert de Perles, une fine lame.

Robert de Perles et Anatole Ségalens, une seconde, se regardèrent.

Yeux bleus d'acier, les traits réguliers, la bouche dure, très élégant, Robert de Perles s'était incliné froidement, et, avec une suprême impertinence :

– Alors, vous disiez, monsieur… Anatole Ségalens ?

– Je disais, monsieur… le marquis Robert de Perles, que le sire de Brantôme était un triste sire, une façon d'écouteur aux portes, une manière d'espion comme tous ces faiseurs de mémoires qui ont écrit pour les rats de bibliothèque ; je disais enfin que, si j'eusse vécu de son temps et que j'eusse été le mari, le frère ou l'amant de l'une de ces honnêtes dames dont il compte rageusement les sourires, je l'eusse bâtonné !…

– Bravo ! dit une voix.

Le marquis de Perles, qui allait répondre, devint très pâle et demeura immobile, les yeux tournés vers celui qui venait d'entrer au fumoir ; et on eût dit que toute la haine qui, dans son regard, menaçait Ségalens, convergeait maintenant sur le nouveau venu…

Et ce nouveau venu, c'était le baron Gérard d'Anguerrand… le maître de la maison !

Il passa, rapide, souple, souriant, charmeur.

Lorsqu'il s'éloigna, Robert de Perles eut un soupir et passa sa main sur son front moite. Il oubliait peut-être Ségalens. À ce moment, deux ou trois jeunes gens qui l'entouraient s'écrièrent en riant :

– Robert lâche Magali pour Brantôme !… Robert ! tu nous as commencé l'histoire de Magali… Il nous faut la fin ! Vive Magali !… Conspuez Brantôme !…

– Magali ! songea Ségalens en tressaillant. Le nom de ma voisine du troisième !… Est-ce qu'il s'agirait de la pauvre petite couturière ?…

– Eh messieurs, reprenait le marquis de Perles, la fin est banale. La fin, c'est la fin, pareille à toutes les fins. F, i, ni… fini… Je me suis lassé un beau matin de chanter le duo de Magali.

Et qu'est-elle devenue, votre Magali ? demanda Max Pontaives.

– Ma foi, mon cher, si vous tenez à le savoir, je vous préviens que c'est loin, très loin. Mais surtout, si vous y allez, ne me renseignez pas, je vous prie…

– Je vais vous renseigner tout de suite, moi ! dit Ségalens avec une sorte de rudesse.

Max Pontaives eut un geste désolé et murmura en lui-même : « C'était inévitable ! Pauvre garçon ! Il ne sait pas à qui il se heurte !… Je l'ai pourtant prévenu que Robert était une lame dangereuse… »

Robert de Perles avait instantanément perdu son air provocateur et pris une attitude d'une excessive politesse.

– Renseignez-moi donc, fit-il, je ne demande pas mieux. Voyons… qu'est devenue ma petite Magali ?

– Elle meurt de faim, dit Ségalens. Toute la maison de la rue Letort… où j'ai eu l'occasion de faire quelques visites, connaît son histoire simple et navrante… banale, comme vous disiez.

– Trémolo à l'orchestre ! dit Robert de Perles en riant du bout des dents.

– Messieurs, soyez juges de l'histoire. Puisque M. le marquis aime les duos et les trémolos, faisons de la musique… de chambre ; la musique de plein air viendra ensuite, s'il le faut !

– Ce garçon-là est fou, grommela le vieux général.

– Messieurs, reprit Ségalens sans baisser la voix, celle qu'on appelle la petite Magali fut remarquée il y a un an à peu près par un gentilhomme qui la trouva à son goût. La petite résistait. Le noble sire allait renoncer à sa poursuite, lorsqu'un jour des ouvriers vinrent exécuter des réparations dans son hôtel. L'un de ces ouvriers,

messieurs, était le père de Magali…

Robert de Perles devint livide…

– Mais ceci, balbutia-t-il, n'a rien à voir avec…

– Avec vos amours, monsieur le marquis ?… Aussi parlé-je d'un certain gentilhomme qui peut bien ne pas être vous… car il est impossible que vous ayez commis l'infamie que je vais dire…

– Prenez garde ! gronda Robert de Perles.

– Je prends garde, et je continue ! dit Ségalens. L'ouvrier en question, messieurs, je veux dire le père de Magali, était pauvre, très pauvre ; peut-être avait-il la tête un peu faible… Cet homme, en travaillant, vit un petit secrétaire. La clef était sur la serrure. Il voulut ouvrir. Mais cette clef, messieurs, comme par hasard, ne fonctionnait pas. Il força, la serrure fut brisée… c'était une effraction… Le secrétaire ouvert, l'homme y vit un paquet de billets de banque : en tout dix mille francs… il les mit dans sa poche… Or, messieurs, un quart d'heure plus tard, deux agents arrêtaient l'homme !… Vous devinez, je pense que le secrétaire, la fausse clef qui devait briser la serrure, la liasse de billets, tout cela avait été préparé par le gentilhomme C'était une amorce, un traquenard, un guet-apens…

– C'est faux ! bégaya le marquis de Perles en jetant autour de lui des yeux hagards.

– Ah ! monsieur, prenez garde à votre tour, dit Ségalens avec son terrible sang-froid. Vous allez nous faire croire que vous connaissez ce gentleman et que vous avez de bien laides fréquentations…

– Le roman chez la portière ! essaya de ricaner Robert de Perles.

– Le père de Magali arrêté, continua Ségalens ; le gentilhomme s'en vint trouver la jeune fille et lui dit : « Votre père est accusé de vol avec effraction. Cela ira dans les cinq ans. Peut-être le bagne. Soyez à moi, je retire ma plainte, et me fais fort d'arrêter la poursuite… » Messieurs, Magali se donna. N'est-ce pas que le tour était bien joué ?…

– Ce gentilhomme est un rude jean-foutre ! grogna le vieux général qui, ayant la tête un peu dure, ne comprenait pas que, peut-être, il s'agissait de Robert lui-même.

– Messieurs, continua Ségalens, que pensez-vous maintenant que fit le gentilhomme lorsque Magali se fut donnée à lui ?… Il tint parole, sans doute ? Il usa de son influence pour sauver le père ? Enfin, il agit, n'est-ce pas, en honnête commerçant qui, ayant reçu livraison de la marchandise, paye à l'échéance ?… Eh bien ! vous n'y êtes pas ! Il eut peur de la vengeance de cet ouvrier. Sa déposition fut telle que le

voleur fut condamné à huit ans de réclusion. Il est en centrale. Et sa fille meurt de faim !… Monsieur le marquis, réparez, si vous le pouvez. Justifiez-vous, si vous l'osez !…

Robert de Perles, la sueur au front, les yeux injectés de sang, fit deux pas vers Ségalens.

– Oseriez-vous insinuer, gronda-t-il, d'une voix que la fureur à son paroxysme faisait trembler, qu'il y a quoi que ce soit de commun entre moi et… celui dont vous parlez ?

– Je ne l'insinue pas ! dit Ségalens d'un accent qui faisait balle. Je l'affirme !…

Un sourire mortel glissa sur les lèvres minces du marquis de Perles.

– Monsieur, dit-il, je regrette que vous ayez prononcé un mot irréparab1e, car vous me semblez au fond un assez gentil garçon, et ce me sera un chagrin que d'être forcé de vous tuer. Voici mon adresse.

Ségalens prit le bristol armorié que lui tendait le marquis, et offrant à son tour une des fameuses cartes qui portaient l'adresse aristocratique ou jugée telle par lui :

– Monsieur, répondit-il, soyez sûr que je vous éviterai ce chagrin-là. Et je serai même assez gentil garçon pour vous éviter jusqu'à la peine moindre de me toucher…

Là-dessus, il salua et sortit, suivi de Max Pontaives.

Robert de Perles le regarda s'éloigner. Et brusquement, il lui sembla qu'une sourde douleur le poignait au cœur : il venait de voir la baronne d'Anguerrand qui, elle aussi, suivait le jeune homme d'un regard de flamme. Il vit que Ségalens se retournait vers elle. Il vit que leurs yeux échangeaient une étreinte, une promesse. Et alors, il murmura :

– Oui, je te tuerai, misérable fat… Ton insulte ne saurait m'atteindre, et je te la pardonne. Mais ce que je ne te pardonne pas, c'est de m'enlever Sapho !…

* * * * *

Ségalens, après avoir prié Max Pontaives de l'assister et même de lui trouver un second témoin, ne connaissant personne à Paris, rentra rue Letort, l'âme bouleversée, l'esprit enfiévré.

Le dernier regard qu'Adeline lui avait jeté à l'instant de son départ semblait lui avoir crié :

– Souviens-toi que tu m'as donné ta vie pour en faire ce que je voudrais ; souviens-toi que demain, à trois heures, je t'attends ici !…

Enfermé dans sa chambre, Ségalens s'efforçait d'écarter de son

esprit le souvenir de cette femme et de la scène inouïe, vraisemblable et affreusement vraie qui s'était passée entre elle et lui. Il s'ingéniait à ne songer qu'à ce duel qui, au fond, le préoccupait à peine.

Il s'était assis à sa petite table de travail, et, la tête dans les mains, il songeait… Ses yeux erraient sur les objets familiers qui encombraient cette table : ses livres aimés, des feuillets sur l'un desquels s'étalaient les deux premiers vers d'un sonnet.

À MARIE CHARMANT

À minuit, quand tout dort, mon amour sur la terre

Et les astres du ciel veillent seuls en tremblant ;

Si j'ose alors…

– Marie Charmant ! murmura-t-il.

Doucement, il ferma les paupières, comme pour mieux évoquer l'image de la jolie bouquetière ; et alors, il frissonna… car ce fut l'image de l'autre, de la baronne, de Sapho, qui se présenta à son esprit !…

– Cette femme, dit-il à haute voix, cette courtisane somptueuse qui m'a affolé une minute… je dois l'aller voir demain… Qui est-elle ?… Pourquoi son regard m'a-t-il ainsi enfiévré ?… Oh ! que m'importe, après tout ! Quelle fasse, qu'elle dise ce qu'elle voudra !… Je n'irai pas !… Jamais, jamais plus, de ma propre volonté, je ne reverrai cette femme !…

Un apaisement soudain, une fraîcheur exquise descendirent dans son âme. Ses yeux se mouillèrent de larmes. À travers cette buée tiède, comme il regardait autour de lui, il vit son habit qu'il avait soigneusement placé sur le dossier d'une chaise – et, à la boutonnière de cet habit, le gardénia un peu flétri… l'aumône de Marie Charmant.

Il le détacha et le porta à ses lèvres, longuement.

– Pauvre fleur à demi-fanée, murmura-t-il, vous savez que je l'aime… Vous le savez que cette folie, qui, ce soir s'est abattue sur moi n'a bouleversé que la surface de mon cœur, sans déraciner la fleur d'amour que j'y cultive… Ô Marie ! ô chère inconnue, ô vous qui, peut-être, ne m'aimerez jamais et que j'adore, recevez mon serment de fidélité… J'ai dit à l'autre « Prenez ma vie !… » Je mentais, car ma vie est à vous, Marie, et pour la reprendre, il me faudrait piétiner moi-même mon cœur.

Ayant ainsi exprimé son amour avec la naïveté alambiquée des amoureux qui ne sont pas satisfaits tant qu'ils n'ont pas épilogué, Ségalens déposa un dernier et fervent baiser sur le gardénia, le plaça précieusement entre les feuillets d'un volume, essuya ses yeux, brossa

avec une sorte de vénération sa toilette de soirée, et s'endormit en murmurant le nom de Marie Charmant.

XVII

LES DAMNÉS

Dans l'hôtel d'Anguerrand, après la fête, Gérard et Adeline s'étaient retirés en l'appartement de madame ; et, dans le boudoir attenant à la chambre à coucher, ils se retrouvaient seuls, pour la première fois depuis la nuit où le baron s'était dressé devant eux, pareil à un spectre.

Avec passion, avec frénésie, avec la sauvage ardeur d'un tempérament de feu, Adeline aime Gérard. Et ce qu'elle aime peut-être en lui, c'est le crime… c'est Charlot… c'est Lilliers, le faussaire, le voleur, l'assassin…

Ce soir donc enfiévrée par cette scène inouïe où elle s'est offerte à un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois, les sens parvenus à l'hyperesthésie de l'amour, l'imagination ravagée par un ouragan de passion, elle a entraîné Gérard.

Elle le veut ! Ce soir, ce sera leur nuit de noces !…

Gérard s'est jeté sur une chaise de repos.

Elle va, elle vient, soupire, palpite… enfin, elle marche à lui, le saisit par les mains, se penche, et d'une voix rauque :

– C'est à Lise que tu penses ?…

Gérard frissonne et devient livide. Il lève vers elle une tête ravagée par une douleur sincère, et quelle que soit l'horreur que pourrait inspirer ce malfaiteur, peut-être en ce moment n'est-il digne que de pitié…

– À qui songerais-je donc ? dit-il avec l'accent des désespoirs sans remède.

La femme recule, souffletée par cet aveu, le cœur broyé de jalousie ; elle cherche une vengeance, et, avec un sourire effroyable :

– Il ne fallait pas la tuer, alors !… Mais puisqu'elle est morte…

Gérard s'abat sur les coussins de la chaise longue et la tête dans les deux mains, sanglotant, il laisse déborder en laves de douleur le désespoir de son amour.

Sapho, le sein palpitant, la bouche tordue par le rictus de la haine, les yeux flamboyants, se penche sur ce désespoir, et halète :

– Elle est morte ! Et c'est toi qui l'as assassinée, mon Gérard, car c'est toi qui as payé l'assassin !… Moi, je ne voulais pas, rappelle-toi !… Voilà que tu la pleures, à présent. Et moi, dis ! Et moi, tu m'oublies donc ? Je ne suis donc pas ta femme ? Je ne suis donc pas celle qui peut aussi aimer et consoler ?… Mes souffrances ne comptent pas, à moi ! Que je passe les nuits et les jours à veiller sur toi, que je tremble de découvrir en chaque nouveau venu un agent de la Sûreté à la recherche de Lilliers ou de Charlot, cela importe peu, dis ?… Je ne parle pas de mon amour… mais pourtant !… As-tu songé que le délire des étreintes peut t'offrir la consolation suprême ? As-tu songé que les baisers d'une femme telle que moi peuvent te verser l'oubli, ne fût-ce que pour quelques heures ?…

De plus en plus, la courtisane affolée d'amour se penche sur le misérable affolé de remords. Et il ne peut s'empêcher de l'admirer ! Vaguement, il tend les bras… Ils vont s'étreindre…

À ce moment, on frappe à la porte…

Cette fois encore, les lèvres maudites ne se sont pas unies…

Dans le même instant, Adeline bondit en arrière, et Gérard fut sur pied. Avec l'effrayante rapidité du mime génial qu'il est en vérité, il compose son visage ; il passe un crayon de carmin sur ses lèvres ; il frotte ses joues d'une houppe de poudre rose ; il s'arme d'un sourire… et, déjà, ce n'était plus l'être livide, décomposé, qui se tordait sur ce canapé…

– Entrez ! dit-il de la voix ferme et sévère du maître qui s'étonne qu'on le dérange.

– Monsieur le baron m'excusera, dit la soubrette qui apparut. Une femme est là, qui refuse de s'en aller et veut parler à monsieur le baron !

– À trois heures du matin ! Vous êtes folle, ma fille !… dit Adeline.

– Qu'on jette cette femme à la porte, voilà tout, ajoute Gérard.

– C'est ce qui a été essayé. Cette femme est arrivée pendant le gala de madame la baronne, et s'est installée à l'office. Maintenant, elle ne veut pas s'en aller. Elle exige qu'on dise à monsieur le baron qu'elle vient de la part d'un homme qui s'appelle… Jean… Jean Nib, voilà le nom !

– C'est vrai, j'avais oublié, dit tranquillement Gérard. Faites entrer cette femme !…

La Veuve est introduite…

Jeanne Mareil, maîtresse du comte de Damart tué par Hubert d'Anguerrand est en présence de Gérard et d'Adeline de Damart, maintenant baronne d'Anguerrand !…

– Que voulez-vous ? demanda rudement Gérard.

– Vous parler à vous seul, répondit La Veuve. C'est au fils d'Hubert d'Anguerrand que j'ai affaire, et non à d'autres.

La Veuve parlait avec une sorte d'orgueil farouche ; et les deux damnés comprirent que cette inconnue aux traits durement accentués, à la bouche amère, aux yeux chargés de haine, tenait peut-être leurs destinées dans ses mains.

– Les secrets de mon mari sont les miens, dit Adeline de sa voix la plus caressante. Vous avez fait dire que vous veniez de la part de Jean Nib. Je sais ce que Jean Nib a fait ici, dans cet hôtel… Vous pouvez donc parler devant moi…

– Qu'avez-vous à nous dire ? reprit Gérard avec la palpitante appréhension d'une catastrophe.

– J'ai à vous dire ceci, répondit La Veuve, que je hais de toute mon âme le baron Hubert d'Anguerrand, votre père. Ma haine, voyez-vous, c'est ma vie. Je hais comme je respire. Pour cesser de haïr, il me faudrait cesser de vivre. Et voilà des années que c'est ainsi.

– Pourquoi haïssez-vous ainsi mon père ? demanda sourdement Gérard.

– Il m'a fait beaucoup de mal… beaucoup, dit-elle d'un soupir atroce. Entre autres reproches que je pourrais lui adresser, il en est un qui doit vous paraître suffisant : Hubert d'Anguerrand a tué le comte Louis de Damart ; et Louis de Damart, c'était mon amant…c'était le père de mes enfants…

Au nom de Louis de Damart, Gérard jeta sur Adeline un regard où se peignait une stupeur d'effroi… Quant à Adeline, elle était devenue pâle comme la mort… mais telle était sa puissance sur elle-même qu'elle contint les questions qui tremblaient sur ses lèvres. Seulement, ses yeux, d'une si redoutable clarté, s'attachèrent sur La Veuve avec une curiosité… que dis-je ! avec une sympathie infernale Sapho était digne de comprendre La Veuve… et déjà elle l'avait comprise !

– Maintenant que je vous ai dit pourquoi je hais Hubert d'Anguerrand… reprit Jeanne Mareil…

– Hubert d'Anguerrand n'a plus à redouter ni haine, ni menaces, interrompit Gérard en frissonnant.

La Veuve hocha la tête avec un singulier sourire.

– Voyons, fil-elle, vous avez donné vingt-cinq mille francs à Jean

Nib ?… Je le sais… je sais toute cette histoire… Connaissez-vous Jean Nib ?… Non ! vous ne le connaissez pas !… Sans cela, vous trembleriez, Gérard d'Anguerrand !…

– Que voulez-vous dire ? balbutia Gérard.

– Je veux dire que vous aviez promis cent vingt-cinq mille francs à Jean Nib, dit lentement La Veuve, et qu'il n'en a touché que vingt-cinq mille…

– Nous sommes prêts à lui verser cent mille francs dit Adeline ; qu'il vienne !…

Et alors La Veuve reprit :

– Jean Nib n'est pas venu chercher les cent mille francs promis ; Jean Nib ne viendra jamais les chercher… Jean Nib se contente des vingt-cinq mille francs qu'il a eus.

– Pourquoi ? bégaya Gérard qui défit le col de sa chemise, car il se sentait étouffer.

– C'est ce *pourquoi* que j'attendais ! dit La Veuve avec une sinistre placidité ; c'est à ce *pourquoi* que je suis venue répondre !… Jean Nib a pris les vingt-cinq mille francs parce qu'il croit les avoir gagnés… mais il ne prendra pas les cent mille *parce qu'il ne croit pas les avoir gagnés !*…

« Jean Nib n'a pas tué le baron d'Anguerrand… Votre père est vivant !…

– Vivant ! rugit Adeline dont le visage convulsé offrit alors une terrible expression d'épouvante et de haine. Vivant !… Je te l'avais dit, lâche ! qu'il fallait opérer toi-même !…

Mais Gérard ne répondit pas, n'entendit peut-être pas ces paroles. Chancelant, décomposé, il marcha sur La Veuve, la saisit par un bras, et d'une voix très basse, presque douce, où perçait, mêlée à l'effroi, une soudaine et timide espérance :

– Vous dites que Jean Nib n'a pas tué ?…

– Il n'a pas tué !…

– Vous dites que le baron d'Anguerrand est vivant ?…

– Je le dis !…

Gérard respira longuement. Il tremblait.

La question qui était sur ses lèvres, l'atroce attente de la réponse le bouleversaient d'angoisse.

Et, enfin, d'une voix plus basse et plus frémissante encore, la question se fit jour :

– *Et elle ?…*

– Qui ? Elle !… demanda La Veuve.

– Elle !… Lise !…

– Celle-là est morte, dit La Veuve avec une froideur tragique. Jean Nib a accompli la moitié de sa besogne !…

– Morte ! râla Gérard dans un sanglot.

Il oubliait son père ! Son père vivant qui pouvait, qui devait reparaître, implacable cette fois !

Il oubliait que lui-même avait dit à Jean Nib : Tue-la !…

Il oubliait que dix minutes avant cette scène, il considérait Lise comme morte…

Il n'y avait plus en son âme qu'une vérité de deuil et de malheur : c'est que, pendant quelques secondes, il avait espéré que Jean Nib n'avait pas frappé Lise ; il l'avait *vue* vivante, il avait palpité d'une joie monstrueuse et c'est cette joie qu'il pleurait, c'est cet espoir si vite brisé qui jonchait de ses débris sa pensée affolée.

Ce fut donc avec une réelle, une sincère révolte, avec une douleur *nouvelle*, qu'il bégaya :

– Morte ? Lise est morte !…

– N'est-ce pas vous qui l'avez voulu ? demanda La Veuve en jetant sur cet homme ce regard trouble des étonnements anormaux.

– Morte, râla Gérard. Et ce misérable a osé la tuer !… Quoi !… Il n'a pas eu pitié de tant de jeunesse et de beauté ! Quoi ! vraiment, cette chose épouvantable s'est commise ! Cet homme a porté sur elle ses mains de bandit !… Qu'elle a dû souffrir ! Comme elle a dû se débattre et crier grâce !… Et il a frappé ! Il n'a pas eu pitié ! Oh ! le misérable !… l'assassin !… l'assass…

Il s'arrêta court, blême d'horreur : la main d'Adeline venait de s'abattre sur son épaule.

Et Adeline, avec une ironie mortelle, disait :

Ah ! ça mon cher, prenez garde qu'on ne vous entende, car c'est de vous-même, songez-y bien, que vous parlez en ce moment !…

Hagard, fou de douleur et de terreur, Gérard vit devant lui, dans une haute glace, un homme livide, en tenue de soirée, qui claquait des dents et s'essuyait le front.

– Vous regardez l'assassin ? continua Adeline.

– Oui ! prononça Gérard d'une voix morne. L'assassin !… Charlot ! Te voilà donc, Charlot ! Que n'es-tu encore à cette époque où tu

n'étais qu'un vulgaire associé d'escarpes qui t'obéissaient ! Alors, Charlot, tu étais le roi de la nuit. Paris t'appartenait. Tu te jouais des agents et des juges ! C'est fini…

« Depuis que tu l'as rencontrée, elle ! et depuis que tu aimes… car tu aimes… toi ! toi ! toi !… ajouta-t-il avec un effrayant éclat de voix… Depuis que tu as senti battre en toi quelque chose comme un cœur d'homme, il y a en toi, Charlot, un juge qui marche sur tes traces, s'assied dans ta voiture, prend place à ta table, dort ton sommeil et s'installe dans tes rêves !…

– Où es-tu, Charlot ! Où es-tu, dis-le-moi ! grinça-t-il en tendant le poing à sa propre image, tandis qu'Adeline reculait, épouvantée ; où es-tu, heureux escarpe qui t'inquiétais seulement du coup à réussir et riais de si bon cœur quand tu avais ramassé dans la boue et dans le sang quelques billets bleus que tu allais perdre au cercle !… Heureux Charlot ! Un jour, tu vis à l'Opéra une femme… la maîtresse d'un roi, d'un cuistre couronné… et pour coucher une nuit dans le lit de cette catin royale, tu tuas… ou tu fis tuer ! L'argent, tu l'as eu, Charlot, et la femme aussi ! Et tu dormis paisible, content de ton caprice satisfait, et tu ris longtemps de la figure terrifiée de cette femme, lorsqu'en la quittant le matin, tu lui dis : « Madame, savez-vous avec qui vous venez de coucher ? Avec Charlot ! C'est un roi qui en vaut un autre ! »

« Fini de rire ! Fini de dormir !… Je n'étais qu'un assassin… Je suis maintenant le meurtrier de Lise… »

Et tandis que Gérard, les poings crispés vers la glace, rugissait sa douleur, La Veuve, à pas lents, se rapprochait d'Adeline, et, doucement, d'une voix étrange, murmurait :

– Rassurez-vous, madame, Valentine d'Anguerrand n'est pas morte !…

Sapho tressaillit jusqu'au plus profond de son être.

Une joie épouvantable dilata son cœur jusqu'à le faire éclater. Lise vivante ! En quelques secondes, elle inventa des supplices, des tortures raffinées contre celle qu'aimait Gérard.

– Voici mon adresse, continuait La Veuve en lui glissant un papier plié en quatre. Voulez-vous de mon alliance ? Donnez-moi Hubert, je vous donne Valentine…

– Demain, je serai chez vous, haleta Sapho.

– Bien !… fit La Veuve en se reculant.

« Mais ne venez pas demain : attendez huit jours.

– Un instant ! dit Adeline en la retenant et en la fixant jusqu'à l'âme. Savez-vous comment je m'appelle ?…

La Veuve demeura étonnée et fit un geste d'indifférence.

– Vous vous appelez mon alliée : c'est tout dit-elle.

– Je porte aussi un nom qui vous fera comprendre pourquoi je serai votre alliée fidèle : je m'appelle Adeline de Damart : et mon père s'appelait Louis de Damart… Hubert d'Anguerrand a tué Louis de Damart ; c'est vous qui venez de me l'apprendre !

« Et moi… moi !… oui, moi, j'ai été la maîtresse d'Hubert d'Anguerrand et je m'appelle maintenant baronne d'Anguerrand !…

La Veuve baissa la tête et frissonna longuement.

– La fille de Louis de Damart ! murmura La Veuve dans une rêverie atroce. La fille du comte de Damart s'unissant à Jeanne Mareil contre Hubert d'Anguerrand !… *Est-ce que cela ne devait pas être ?*… Et cela est !…

Alors, elle marcha sur Gérard qui, prostré sur les coussins du canapé, sanglotait.

– Monsieur le baron d'Anguerrand, dit-elle d'une voix rude, vous pleurez. C'est bien. Mais moi, je suis venue ici vous prévenir du danger qui vous menace et vous dire : Votre père est vivant !…

– Mon père ! bégaya Gérard dont l'esprit mobile s'aiguilla dès lors sur ce péril redoutable.

– Hubert d'Anguerrand ! continua La Veuve. Je vous ai dit ma haine. Je connaissais la nécessité où vous êtes de frapper à mort celui que je hais… Est-ce qu'il ne va rien sortir de ces deux éléments ?…

– Vous avez raison ! murmura sourdement Gérard. Où est mon père ?…

– Entre les mains de Jean Nib !…

– Où cela ? fit Gérard qui, par une brusque saute de l'esprit, reconquit son sang-froid.

Venez chez moi, et je vous conduirai ! Je vous attends dans huit jours : le temps d'écarter Jean Nib qui fait bonne garde prés de l'homme…

– Et qui me conduira chez vous ? demanda rudement Gérard.

La Veuve se tourna vers Adeline, et avec un terrible sourire :

– Vous n'aurez qu'à suivre madame !…

Elle salua d'un signe de tête… L'instant d'après, elle avait disparu.

Longtemps, Gérard et Adeline se regardèrent en silence. Ils frissonnaient…

XVIII

ZIZI SE DESSINE…

Le surlendemain, à la tombée de la nuit, La Veuve sortit de chez elle.

Dans la rue Letort, environ une demi-heure avant que La Veuve sortît, nous retrouvons deux personnages que nous avons déjà aperçus, c'est-à-dire Zizi-Panpan et La Merluche, toujours en quête de chapardage à l'étalage, et rôdant le nez au vent, l'œil à l'affût.

Zizi-Panpan portait deux bouteilles de vin que le fidèle La Merluche venait de subtiliser à un épicier de la rue Clignancourt.

Et il chantait à tue-tête :

De quoi qu'y a six ?…

Y a six tême métrique.

Y as-six-tez-vous z'ici.

Mais de quoi qu'y a qu'un ?

Y a qu'un ch'veu

Sur la tête à Mathieu !…

Un homme qui, lent et grave, vêtu du costume des gardiens de la paix, se promenait à vingt pas devant les maraudeurs, dressa l'oreille et grommela :

– Serait-ce à moi-même que ce vaurien fait *allusion* ?

Cet homme, c'était le propre père du digne La Merluche, l'agent Chique.

– Oui, mon vieux Merluchon, dit Zizi en interrompant sa chanson, tel que tu me vois, j'ai raté ma vocation, moi : j'aurais dû me mettre rôtisseur. À la bonne heure, en voilà un de métier ! Toujours au chaud, toujours le nez à la bonne odeur des volailles !

– Ça c'est vrai, approuva le fils de l'agent Mathieu Chique.

– Ainsi, poursuivit Zizi-Panpan, pige-moi le rôtisseur d'en face… C'est dégoûtant de voir des gens aussi heureux par un temps pareil ! Merluchard, vas-y choper un de ses poulets, ça lui apprendra, à ce

mufle de rôtisseur. Et puis, je t'invite !

– Tu m'invites ? Vrai ? fit La Merluche.

– Quand je te le jure, là ! Et tu verras ma frangine ! La perspective de dîner en société avec Zizi, et surtout avec Magali, décida La Merluche, qui fit un mouvement pour traverser la chaussée. Mais il s'arrêta soudain, en murmurant :

– Pet ! Pet ! V'là z'un flic !…

– De quoi, un flic ? fit Zizi. C'est ton père. Attends, je vas le rembarrer, ton dab !

L'agent Mathieu Chique avait exécuté un demi-tour menaçant et, revenant sur ses pas, cherchait des yeux le chanteur. Zizi-Panpan se dirigea droit sur lui, tandis que La Merluche se faufilait vers l'étalage du rôtisseur, sans que son père l'eût aperçu.

– Hé ! m'sieur Chique, fit le voyou, je vous cherchais justement.

– Tu me cherchais, galopin, graine de Fresnes ! gronda l'agent.

– Je vous cherchais, que j'vous dis, m'sieur Chique ! Et c'est pour vous rendre service. Il y a un rassemblement devant la mairie. Ça doit être une manifestation de socialos !… Courez vite !…

Mathieu Chique n'en écouta pas davantage, s'élança dans la direction de la mairie :

– Hé ah !… fit Zizi en se tournant vers le rôtisseur.

– Hohé !… répondit La Merluche, du trottoir d'en face.

Les deux maraudeurs se rejoignirent. Pendant le colloque de Zizi et de Mathieu Chique, le fils de l'agent avait opéré : il montra le poulet rôti qu'il venait d'enlever.

– C'est bien, dit simplement Zizi, t'auras ta part.

Quelques minutes plus tard, Zizi et La Merluche pénétraient dans le pauvre logis où nous avons entrevu Magali. Il n'y avait pas de lumière. Il n'y avait pas de feu. Le logement était d'un silence noir.

– Magali ! appela Zizi qui avait laissé la porte entr'ouverte.

Et comme il ne recevait aucune réponse, il frotta une allumette. Alors il constata que la chambre était vide. Et comme, perplexe, il se grattait la tête, ses yeux tombèrent sur une enveloppe placée sur la table. Il l'ouvrit ; elle contenait une lettre qu'il se mit à lire. Quand il eut achevé, il s'assit sur une chaise, un peu pâle, et murmura tristement :

– Ben, zut, alors !

– Et ta frangine ? demanda La Merluche.

Voyant que Zizi-Panpan ne lui répondait pas, il reprit :

– Alors, on briffe ?… Boulottons toujours le poulet, on laissera une aile pour ta frangine…

– Ma frangine ? le poulet ?… fit Zizi d'une voix enrouée. En fait de poulet, pige-moi celui qu'elle m'a laissé…

– Alors, cette lettre est de Magali ?…

– Quand je te le dis !… Ouvre tes esgourdes…

Et le gamin se mit à déchiffrer la lettre suivante :

« Mon pauvre Ernest,

« Je te quitte. La misère est trop grande, je n'y tiens plus. Depuis le départ du père, nous mourons peu à peu de faim. Nous étions si heureux avant ! Pour comble de malheur, je vois bien que tu es en train de mal tourner. Pour nous tirer de la misère et t'empêcher de devenir un méchant gueux, il nous faut de l'argent. Où en trouver ? Ce n'est pas avec les dix ou douze francs que je gagne par semaine que nous pourrons nous relever. Mon cher petit frère, je suis bien triste, et j'ai un gros chagrin de me séparer de toi. Mais il le faut… Je vais essayer de gagner de l'argent… et pour la manière dont je vais m'y prendre, je mourrais de honte de t'avoir près de moi. Je te laisse la pièce de cent sous qui est dans le tiroir de la table, et je me suis arrangée avec Mme Bamboche, notre concierge, pour le loyer. Tu pourras rester dans le logement, et le mari de Mme Bamboche te fera travailler avec lui dans ses théâtres, quand il aura fini sa prison. Toutes les semaines, mon cher Zizi, je t'enverrai de l'argent. Sois sage, c'est ta sœur qui t'en supplie ; va à l'école, suis bien les conseils de M. et Mme Bamboche, et ne t'inquiète de rien. Je me charge de ta vie. Puisque je ne suis pas morte de désespoir, il faut vivre. Nous vivrons, mon cher petit frère. J'aurais bien aimé que ce fût autrement : mais puisqu'il n'y a pas moyen d'y échapper, je vais demander notre subsistance au trottoir…

« Ta sœur qui t'aime et t'embrasse bien fort.

« Juliette Gildas… *Magali* ! »

Zizi comprit-il tout ce qu'il y avait de tristesse et de dévouement dans cette lettre navrante ?… Peut-être, car une grosse larme roula sur sa joue maigre et pâle de gamin vicieux. La Merluche avait écouté en ouvrant des yeux effarés.

– Alors, comme ça, dit-il, ta frangine s'est esbignée ?… Pourquoi faire, donc ?…

– Pour se faire grue, répondit rudement Zizi.

La Merluche demeura un instant foudroyé ; puis, hochant la tête, il

se mit à déchiqueter le poulet, et, engloutissant la première cuisse il bégaya :

– Ah ! oui, zut, alors !…

Et lui aussi, sans trop savoir pourquoi, il se mit à pleurer, tout en dévorant. Son visage effaré se barbouilla de larmes et de jus de poulet.

– Tu ne boulottes pas ? dit-il.

Zizi garda le silence, tordant machinalement dans ses mains la lettre de Magali. Tout à coup, il assena un coup de poing sur la table.

– Tout ça, cria-t-il, c'est la faute de cette crapule de marquis. Une perle ! Oui, parlons-en ! La perle des cochons ! Ah ! si je le tenais, celui-là !…

* * * * *

À ce moment, sur le palier, devant la porte demeurée entr'ouverte, quelque chose comme une ombre passait, descendant l'escalier. Aux paroles que prononçait Zizi, cette ombre s'arrêta un instant ! Et ces paroles, elle parut les recueillir en tressaillant… puis, lentement, elle descendit.

L'ombre, c'était La Veuve qui sortait pour se rendre au cabaret des Croque-Morts…

– Boucle donc la lourde, commanda Zizi.

Ayant fermé la porte, La Merluche vint se rasseoir, et il se fit en lui un mélange de bruits bizarres, soupirs, mastication effrénée, sanglots retenus et gloussements de plaisir glouton. Zizi finit par l'imiter, du moins en ce qui concerne la mastication. Ils en étaient au croupion du poulet et ils allaient tirer au sort l'as de pique – à ce moment, il y avait vingt minutes que La Veuve était sortie – lorsqu'on frappa à la porte.

– C'est elle, fit La Merluche, qui, d'émotion, avala de travers.

Zizi, très ému, lui aussi, alla ouvrir : ce n'était pas Magali… c'était Marie Charmant.

– Mademoiselle Magali n'est pas là ? fit la bouquetière en avançant sa jolie tête.

– Elle est allée porter de l'ouvrage, dit Zizi, qui, à la vue de sa voisine du dessus, rougit jusqu'aux oreilles.

– Je voudrais vous dire deux mots, monsieur Ernest, reprit Marie Charmant. Mais en particulier… ajouta-t-elle en jetant un regard sur La Merluche.

Zizi se tourna vers La Merluche, et, se redressant sur ses ergots, ordonna :

– File, Merluchon ! Je reçois du monde !…

Et La Merluche « fila ».

– J'ai un service à vous demander, dit Marie Charmant, qui entra alors.

– Mille services ! Un million de services !

– Voici, monsieur Ernest ; seulement, il faut que ça reste entre nous, tout à fait…

– C'est juré.

– Eh bien ! il y a deux mois, rappelez-vous, monsieur Ernest, un soir que j'avais perdu ma clef et que je voulais aller chercher le serrurier pour ouvrir ma porte, vous êtes monté, et cric crac, je n'y ai vu que du feu, mais la porte a été ouverte. Il s'agirait de me rendre le même service. Voulez-vous ?

Zizi sourit orgueilleusement, alla soulever un coin du matelas de son lit et exhiba une collection de pinces et de fausses clef, attirail presque parfait de cambrioleur.

– Moi, voyez-vous, dit-il, j'ai raté ma vocation, mademoiselle Marie ; j'aurais dû me mettre serrurier ; j'ai fait six mois d'apprentissage chez un serrurier de la rue Ramey. À preuve que j'ai conservé mes outils !…

Mais dites donc, c'est-y que vous avez encore perdu votre clef ?

– Non, fit Marie Charmant ; il s'agit d'une autre porte… celle qui est au-dessus de moi…

– Le galetas de la Veuve ? dit Zizi stupéfait.

– Eh bien ! oui, monsieur Ernest… Une curiosité que j'ai là ! Vous allez m'ouvrir cette porte, et puis vous redescendrez et vous n'en soufflerez mot à personne… Et puis vous ne chercherez pas à m'épier, à savoir ce que je vais faire… Dites ? je vous en prie…

– Mademoiselle Marie, vous me diriez de sauter par la fenêtre que ça serait fait illico, les pieds devant ou la tête la première, à votre choix… Commandez donc, et j'obéirai.

– Venez donc et hâtons-nous, fit Marie Charmant, qui frémit de pitié à cette poignante parole du gavroche.

Quelques instants plus tard, Zizi-Panpan se mettait à travailler la porte qui ouvrait le galetas de La Veuve, éclairé par une lampe qui tremblait dans la main de Marie toute palpitante. Au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit, et Zizi, ramassant ses *outils*, redescendit.

Et Marie Charmant entra !…

XIX

VALENTINE D'ANGUERRAND

C'était une sorte de boyau mansardé dont la plus grande partie était occupée par une foule de ballots de toute dimension, de toute espèce.

Marie Charmant, ayant saisi son panier et sa lampe, était entrée en poussant vivement la porte derrière elle d'un rapide coup d'œil, elle embrassa le tableau fantastique dont sa lumière éclairait vivement les arêtes, tandis que les fonds demeuraient obscurs ; et alors lui apparut une jeune fille aux traits pâlis et maigris, aux yeux égarés, avec une expression de terreur et de désespoir qui fit frissonner la bouquetière… C'était Lise…

Marie Charmant déposa sa lampe sur la petite table et, serrant dans les siennes les deux mains de la pauvre séquestrée :

– Je vous aimais sans vous avoir vue, dit-elle d'une voix émue, mais maintenant que je vous connais, je sens que ma sympathie ne me trompait pas. Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?…

Et, sans attendre la réponse, elle serra dans ses bras la jeune fille, qui tremblait de tous ses membres.

– Êtes-vous bien sûre, au moins, qu'on ne vous a pas vue ? demanda Lise avec un accent d'indicible terreur.

– Pas de danger. On ne me la fait pas, à moi. La Veuve est en balade, je ne sais où, chez le diable, sans doute.

– La Veuve ?

– Oui. La mégère qui vous a mis dans ce pétrin dont j'espère bien vous tirer, quoi que vous en disiez.

– Oh ! fit Lise on joignant les mains, c'est qu'elle nous tuerait toutes deux, voyez-vous ! Moi, ça m'est égal de mourir…mais vous, si jeune, si belle et si aimable… Elle me l'a dit : « Si tu appelles, si quelqu'un t'entend ou te voit, malheur à ce quelqu'un !… » Et j'ai compris que cette femme est décidée à tout, même à un meurtre !… »

– Pauvre petite ! dit Marie Charmant. Comme elle tremble ! Quand je vous dis de ne pas avoir peur, là ! C'est juré, comme dit Zizi ! Mais

voyons, d'abord, je suis là à bavarder comme une pie, et je ne songe pas que je suis montée pour vous inviter à dîner… Vous voulez bien ? Oh ! mais voilà que vous tournez de l'œil !…

– Je me meurs de faim…

De grosses larmes roulèrent sur les joues de Marie Charmant qui s'écria :

– Oh ! la scélérate !… Comment ! elle ne vous donne même pas à manger ?

– Pas tous les jours, bégaya Lise.

– Comment, pas tous les jours.

– Oui, tous les trois ou quatre jours, elle me monte un morceau de pain, mais jamais assez… Ce ne serait encore trop rien… mais c'est la soif… Je brûle de fièvre, et quelquefois je suis plus d'un jour sans eau… Alors, il me semble que ma tête s'égare ; je vais, je viens, je parcours ce misérable grenier, je crois entendre des gémissements et m'aperçois que c'est moi qui pleure.

– Pauvre infortunée !… Mangez, buvez… ne craignez plus rien… à partir de demain, je me charge de vous monter tous les jours le nécessaire…

– Je me sens mieux, dit Lise… Comme vous êtes bonne, mademoiselle !…

– Ah ! bien, oui, parlons-en !… Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Voyons, comment et pourquoi La Veuve vous en veut-elle au point de vous martyriser ainsi ?

– Je ne connais pas cette femme, dit Lise en frémissant. On m'a amenée chez elle après m'avoir enlevée une nuit de la maison qu'habite mon père…

– Mais votre père ?…

– Je ne sais pas ce qu'il est devenu…

– Et vous dites que vous ne connaissez pas La Veuve ?… Ça, c'est un peu fort, par exemple. Mais alors, elle agirait donc pour le compte de quelqu'un ?…

– Oui… je le crois… balbutia Lise, qui pâlit et se reprit à trembler. Et ce quelqu'un… oh ! mademoiselle… c'est affreux, voyez-vous !…

– Mais vous le connaissez, ce quelqu'un ?… dit Marie Charmant en saisissant une main de Lise.

Lise fit de la tête un signe désespéré.

– Eh bien, voyons ! reprit la bouquetière. Vous m'avez défendu

jusqu'ici de prévenir la police. Mais pourtant, je ne peux pas vous laisser ainsi assassiner ! Il faut que le misérable qui vous a livrée à La Veuve soit arrêté…

Lise se redressa comme galvanisée.

– Arrêté ?… Lui ?… Vous ne savez, pas ! Oh ! mais s'il lui arrive malheur, j'en mourrai !… Arrêté par ma faute ?… Tenez, j'aime mieux mourir de faim ici !… Je vous en supplie, oubliez-moi, oubliez que vous m'avez vue, oubliez ce que j'ai pu vous dire, mais, par grâce, par pitié, si je vous inspire la moindre sympathie jamais, jamais ne dites un mot à personne de tout cela !…

– Eh bien, je ne dirai rien, je vous le jure ! s'écria Marie Charmant, épouvantée de l'exaltation presque délirante où elle voyait la malheureuse. Mais, enfin, il y a pourtant une raison qui vous guide…

– Vous voulez savoir pourquoi je ne veux pas qu'il lui arrive malheur… à lui ?…

– À celui qui vous a fait enlever ? Que vous soupçonnez de vous avoir fait livrer à La Veuve ?…

– Oui !… Eh bien ! écoutez c'est affreux, mais ma destinée est ainsi faite… je l'aime !…

– Vous l'aimez ! balbutia Marie Charmant avec une sorte d'étonnement et d'effroi.

– Oui, continua Lise dont la physionomie prit une expression de dévouement et de résignation à faire pleurer, je l'aime !… Malheureuse ! après ce que j'ai appris ! après ce que je sais !… Je l'aime toujours… je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle !… Oh ! continua-t-elle avec une exaltation voisine de la folie, je puis dire cela tout haut, et je ne meurs pas de honte !… J'aime !… J'aime Gérard d'Anguerrand !…

À peine ce nom eut-il jailli de ses lèvres fiévreuses qu'elle eut un cri de douleur affreuse et se couvrit le visage de ses deux mains. Marie Charmant était demeurée interdite, frappée elle-même d'une émotion qu'elle avait peine à maîtriser.

– Gérard d'Anguerrand ! murmura-t-elle ; mais ne m'avez-vous pas dit que vous vous appeliez Valentine d'Anguerrand ?…

– Oui ! bégaya Lise.

– Ce Gérard, dit Marie en frissonnant, car elle entrevoyait quelque chose d'effroyable, ce serait donc…

– Le fils du baron d'Anguerrand ! dit Lise avec un tel calme, avec une si profonde amertume qu'elle se trouvait comme transportée au delà des limites du désespoir.

– Votre frère ! fit Marie Charmant dans un souffle d'épouvante.

Lise laissa retomber ses mains et dit :

– Je dois vous faire horreur, n'est-ce pas ?... Je me fais horreur à moi-même... Je souffre, à vous faire un tel aveu, une honte qui me fait mal, voyez-vous, là... Cela me brûle et me glace tout à la fois... Mais, pour le sauver..., pour vous persuader... pour vous prouver que vous ne devez pas le dénoncer, je souffrirais mille morts... Maintenant, mademoiselle, j'espère, oui..., j'espère qu'après tout ce que je viens de dire, vous me mépriserez tant et tant... que vous m'oublierez... et surtout... oh ! cela, surtout ! que vous garderez le secret de celle que vous appelez La Veuve ! Car cette femme n'est que l'instrument... de celui... que j'adore !...

– Pauvre chère mignonne ! dit Marie Charmant en pleurant, vous ne me faites pas horreur, et je ne vous méprise pas ; il y a dans votre histoire un mystère qui m'effraie, mais je respecterai votre volonté ; je vous jure que, par ma volonté du moins, il n'arrivera aucun mal à...

Elle rougit. Et la voyant rougir ainsi, Lise sourit avec une infinie tristesse.

– À mon frère ! acheva-t-elle. Soyez bénie, vous qui m'apparaissez comme un ange...

– Ange sans ailes ! s'écria Marie Charmant. Mais, pour en revenir à votre affaire, voyons, on peut bien vous tirer des griffes de La Veuve sans risquer de toucher à... celui que vous ne voulez pas dénoncer !... Écoutez-moi bien. Je connais un jeune homme. Quand on dit que je connais, c'est une façon de parler... Mais enfin, je puis vous affirmer que M. Anatole Ségalens... c'est mon jeune homme, une drôle d'idée qu'il a de s'appeler Anatole, hein ?... ça ne l'empêche pas d'être le plus fier, le plus loyal, le plus brave jeune homme de Paris...

– Vous l'aimez ! dit Lise.

– Moi ? fit Marie Charmant stupéfaite et devenue pourpre. Non, non, je ne l'aime pas. il n'est pas pour mes mirettes, celui-là ! Pensez donc, ajouta-t-elle, avec une naïve admiration : un licencié ! Dites donc, vous qui avez de l'instruction, qu'est-ce que ça peut bien être un licencié ? C'est-il plus qu'un capitaine ?...

– Oh ! sûrement ! dit Lise en toute sincérité.

– Je m'en doutais ! fit Marie Charmant en étouffant un soupir. Pourtant, il est bien pauvre. Enfin, je crois bien que si je lui disais... Il vous tirerait de là, lui ! Voulez-vous ?

– Laissez-moi un jour ou deux, murmura Lise, reprise de terreur. Je vous en supplie, ne faites rien, ne dites rien... Demain soir, si vous

voulez bien me revoir, j'aurai pris une résolution…

– Eh bien, c'est dit ! s'écria Marie Charmant, J'attendrai jusqu'à demain. Vous verrez, ma pauvre mignonne, nous vous sauverons, moi et… M. Anatole… – Mais quelle drôle d'idée de s'appeler Anatole !… comme s'il n'avait pas pu s'appeler Ernest, ou Jules, ou Émile… Enfin, on m'appelle bien Marie Charmant, moi ! Encore une drôle d'idée, par exemple ! Mais au moins, moi, j'ai une excuse je ne connais pas les noms de mes père et mère !…

Lise redressa vivement sa tète pâle et considéra la bouquetière avec une violente surprise.

– Au fait, reprit gaiement Marie, je connais votre histoire, ou à peu près, et vous ne connaissez pas la mienne ; ça n'est pas juste, ça ! Il faut donc que je vous dise pourquoi on m'a affublée d'un nom rigolo comme celui que je porte de mon mieux, et pourquoi je ne connaissais ni père ni mère, ajouta-t-elle avec une indicible tristesse.

« Telle que vous me voyez, je ne suis qu'une enfant trouvée !… »

– Une enfant trouvée ! murmura Lise avec un tressaut du cœur. Moi aussi, je suis une enfant trouvée.

Ce mot que criait son cœur expira sur ses lèvres. Pourquoi ? Par quelle mystérieuse et profonde curiosité, ou, plutôt, par quel lointain pressentiment voulut-elle ne pas interrompre l'histoire de Marie Charmant ?…

– Ça vous épate ? reprit celle-ci. C'est pourtant comme ça ! Il n'y a pas que dans les drames de l'Ambigu qu'il y a des enfants trouvés… À preuve, moi !… Sachez donc que, moi aussi, j'ai été sous la coupe d'une mégère pareille à La Veuve. Entre parenthèses, en voilà une qui pourra se fouiller, si elle a des poches, pour que je lui fasse à présent ses commissions et que je porte ses fleurs au cimetière…

– Au cimetière ?…

– Oui. Il paraît comme ça qu'elle a eu un fils qui est mort et qu'elle aimait bien. Ce fils s'appelait Louis. J'ai vu ça sur la tombe…

– Louis ! murmura Lise en pressant son front dans ses doigts amaigris et en penchant la tête, comme pour sonder un abîme où une pierre vient de rouler.

– C'était le nom du petit qui est mort, reprit Marie Charmant. La Veuve m'a raconté tout cela un soir… Paraît qu'elle avait aussi une fille qui s'appelait Suzanne… ou Suzette…

– Suzanne !… Suzette !… balbutia Lise avec cet accent spécial des gens qui parlent en rêvant, ou comme si elle eût écouté en elle-même l'écho lointain, très lointain, qu'éveillaient ces noms Louis !…

Suzette !…

– Pour en revenir à mon histoire, continua Marie Charmant, si vous êtes tourmentée par La Veuve, je le fus, moi, par la mère Gibelotte. C'est elle-même qui, un jour, m'a raconté qu'elle ne m'était rien. Vous n'avez pas idée de ce que la mère Gibelotte était mauvaise : c'est à croire qu'elle avait la rage dans le ventre. Pourtant, je ne lui avais jamais rien fait. Au contraire, je lui obéissais, au doigt et à l'œil ! Pas de danger que j'aurais fait de la rouspétance, comme dit le père Chique. Si elle me battait ! Comme plâtre, figurez-vous ! J'en avais les bras et les jambes *noirs de bleus*. (Sans doute Ségalens eût admiré la hardiesse de cette image s'il eût été là, mais Ségalens n'était pas là…) Elle me griffait, me mordait, pour un oui, pour un non. Quant aux gifles et aux coups de pied, je ne les compte pas… « Mère Gibelotte, j'ai faim… » Pan ! un coup de pied dans le ventre ! Comme dans la complainte des trois petits anges, vous savez ?

– Non, je ne sais pas… fit Lise en frissonnant.

– Faut vous dire que j'ai enduré la faim et la soif… tout comme vous, maintenant. Seulement, vous êtes grande et vous pouvez vous défendre. Moi, j'étais toute gosse. Aussi, la mère Gibelotte s'en payait des tranches ! Quand j'y pense, j'en ai la fringale et la petite mort dans le dos. Figurez-vous que cette chipie m'envoyait vendre des fleurs. Tous les matins, je partais avec mon petit panier, et tant qu'il n'était pas vide, défense de rentrer ! Défense d'acheter même un petit pain d'un sou ! Le malheur était que les fleurs étaient toujours fanées, et que personne n'en voulait. Aussi, quelles danses ! Quand la recette était trop mauvaise, elle m'attachait au pied de son lit, et je devais rester debout toute la nuit. Si le sommeil me terrassait, elle me relevait d'un coup de fouet !… Enfin, je dépérissais, je me mourais de chagrin, de faim, et de mauvais coups. À ce moment-là, j'allais sur mes douze ans…

– Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas sauvée ?

– Vous allez voir, dit Marie Charmant. Il faut vous dire que j'avais une passion : c'était un chat. Or un soir, en rentrant, je trouvai la mère Gibelotte qui, ayant achevé de dîner, me dit « Sais-tu ce que je viens de manger ? – « Non », que je lui réponds en tremblant. – « Eh bien ! dit-elle doucement, c'est ton chat… Au moins, tu ne m'embêteras plus avec cette sale bête… » Pendant huit jours, je fus malade. Le matin du neuvième jour, je partis pour aller vendre des fleurs et je ne rentrai pas chez la mère Gibelotte. Je n'y suis jamais rentrée… Voilà mon histoire. Qu'est-ce que vous en dites ?… Il faudrait encore vous raconter comment j'ai vécu depuis, comment j'ai grandi, comment j'ai pu m'installer à mon compte. Je vous dirai tout ça une autre fois :

pour ce soir, je crains que La Veuve ne rentre et ne me surprenne ici…

Marie Charmant se leva.

– Restez encore un instant, je vous en supplie…

Elle hésitait. Elle avait quelque chose à dire, et ne savait comment l'exprimer. Enfin, elle balbutia :

– Alors, vous aussi, vous êtes une enfant trouvée ?…

Marie Charmant, tout entière aux souvenirs qu'elle venait d'évoquer, ne releva pas, n'entendit pas peut-être ce « vous aussi ». Elle répondit vaguement en suivant sa propre pensée qui la reportait à son enfance misérable.

– Enfant trouvée… ou achetée. Car la Gibelotte a toujours prétendu m'avoir achetée à des gens qui en avaient assez de moi, et qui m'avaient trouvée, paraît-il, *une nuit de Noël*…

Ces mots « *une nuit de Noël* » retentirent en elle avec le fracas d'un coup de tonnerre.

– Qu'avez-vous ? s'écria Marie Charmant, épouvantée.

– Rien, rien ! bégaya Lise d'une voix étranglée. Répondez-moi, je vous en conjure… Vers quelle époque ces gens que vous dites vous ont-ils trouvée ?…

– Oh ! fit Marie Charmant sans attacher d'importance à cette question, et ne s'inquiétant que de l'exaltation de la pauvre séquestrée, je le sais exactement, puisque la Gibelotte m'a dit cent fois que *j'avais trois ans* lorsque je fus trouvée ; *il y a donc au juste quatorze ans que je fus ramassée une nuit, dans la neige* …

– Où cela ? râla Lise en proie à une sorte d'hallucination vertigineuse. Vous devez le savoir !… Je veux que vous me disiez où vous avez été ramassée !…

– Calmez-vous, ma mignonne… Si cela peut vous intéresser, je vous dirai donc que ces gens avaient dit à la mère Gibelotte *qu'ils venaient d'Angers*…

– Angers ! cria Lise dans une véritable clameur de folie.

– Oui, il paraît comme ça que la chose s'est passée *pas bien loin d'un bourg qu'on appelle les Ponts-de-Cé*…

Lise voulut parler : la voix s'éteignit dans sa gorge. Elle voulut saisir Marie Charmant par les bras ; ses mains retombèrent inertes, et dans l'instant qui suivit, elle s'affaissa…

– Mon Dieu, mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria la bouquetière en s'agenouillant et en soulevant la tête de Lise dans ses mains. Ce sont toutes ces histoires qui vous retournent le sang… et toutes les misères

que vous avez subies… Courage, ma chère mignonne ! Nous vous sauverons !…

Lise faisait un effort surhumain pour parler, pour traduire la pensée qui tourbillonnait avec une violence de tempête dans son cerveau. Et cette pensée, c'était :

– Nous avons été trouvées la même nuit, au même endroit, nous avons le même âge… L'une de nous deux s'appelle Valentine d'Anguerrand… MAIS LAQUELLE DE NOUS DEUX ?…

Il y avait dans son regard une joie si intense que Marie Charmant murmura :

– Oh ! la malheureuse ! Elle devient folle ! Il faut que j'appelle au secours !…

Et cette joie qui étincelait dans les yeux de Lise, tandis qu'il lui était impossible d'articuler un mot, cette joie terrible, d'une mortelle douceur, d'un infini ravissement, venait de cette autre pensée qui heurtait de ses ailes la tête endolorie de Lise :

– Si je ne m'appelle pas Valentine d'Anguerrand, je puis aimer Gérard ! *Et lui peut m'aimer, puisqu'il ne m'a abandonnée que parce qu'il me croyait sa sœur !*… Et j'ai, moi, la conviction absolue, la croyance indéracinable que celle de nous deux qui s'appelle Valentine d'Anguerrand… CE N'EST PAS MOI !…

À ce moment, la porte du galetas s'ouvrit doucement, sans bruit… Une ombre noire se dressa, demeura immobile, avec un ricanement silencieux au coin des lèvres… Et derrière cette forme sinistre, funèbre, sur l'étroit palier, se profilait une forme violente, massive, des épaules énormes, un cou de taureau, une tête de brute avec des mâchoires de dogue…

– Parlez-moi, balbutiait Marie Charmant agenouillée. Mon Dieu, mais c'est terrible… je vous ai juré de ne rien dire à personne de votre situation… il vous faut pourtant du secours !…

À cet instant précis, une main sèche et dure s'abattit sur son épaule.

D'un bond, elle fut debout, et demeura pétrifiée :

– La Veuve !

– Biribi, dit tranquillement La Veuve, je t'ai promis de te donner celle que tu aimes. Prends la bouquetière et emporte-la, elle est à toi !…

Elle s'effaça, et derrière elle apparut la silhouette monstrueuse du bandit. Terrorisée, frappée de stupeur, Marie Charmant essaya pourtant de reculer en bégayant :

– Cet homme ? Ce misérable qui me poursuit partout !… À moi !… À nous !… Au sec…

Elle ne put achever le cri qui jaillissait de ses lèvres, d'une ruée, Biribi fut sur elle et, avec dextérité, lui enroulait un foulard autour de la tête. En même temps, la pauvre bouquetière sentit qu'on lui attachait solidement les mains, qu'on la soulevait, qu'on l'emportait !…

Elle s'évanouit…

Pendant ce temps, La Veuve se penchait vers Lise, et ricanait :

– Alors, comme ça, on a appelé du secours ?… Alors, on est parvenue à se faire entendre et à ouvrir la porte ?… Bien, bien, *ma fille !*… Ça m'apprendra à ouvrir l'œil… Ah ! gronda-t-elle, tu voulais me lâcher sans crier gare ! ingrate !… Moi qui t'aime *comme une mère !*… Mais pas de ça, Lisette ! acheva-t-elle dans un grincement de haine, je t'ai, je te garde, *Valentine d'Anguerrand !*…

Et La Veuve, Jeanne Mareil, la mère de la petite Suzette perdue une nuit de Noël sur la route d'Angers aux Ponts-de-Cé, sortit en refermant soigneusement la porte et sans s'inquiéter de celle qu'avec un accent de féroce ironie elle venait d'appeler SA FILLE !…

XX

LE BASTION 27

La Veuve s'arrêta quelques minutes chez elle, sans allumer la lampe. Elle grommelait des mots sans suite qui, sûrement, n'avaient pas trait à la scène qui venait de se passer dans le galetas. Elle finit par prendre une résolution et gronda :

– Oui, ça tout d'abord ! Une fois Jean Nib à l'ombre, on verra !

Un instant encore, elle demeura méditative, puis elle dit :

– Zizi sera certainement précieux dans tout cela. il s'agit de l'empaumer…

Alors elle sortit de son logis, et, descendue à l'étage inférieur, elle frappa à la porte du logement qu'avait occupé Magali.

Zizi, qui dormait à poings fermés, finit par entre-bâiller la porte.

Ayant reconnu La Veuve, il fit une grimace et grogna :

– Pouvez pas laisser pioncer le pauv'monde, vous ? Quoi que vous me voulez ?

– Mon petit Zizi, veux-tu te venger du marquis de Perles ?…

– Oui, fit Zizi les dents serrées.

– Eh bien ! en ce cas, habille-toi et suis-moi. Et, surtout, silence !…

Zizi obéit. En quelques instants, il fut prêt et suivit La Veuve.

Côte à côte et sans dire un mot, ils marchèrent vers le bout de la rue qui aboutit aux fortifications., Mais, cette fois, La Veuve ne franchit pas la barrière ; elle se dirigea vers l'un de ces postes-casernes, constructions massives, carrées, d'allure militaire mais non guerrière, qui forment autour de Paris la p1us inesthétique des ceintures. À cette époque, ce poste servait de dépôt de literie.

La Veuve s'approcha de la grille du poste-caserne et jeta un cri :

– Pi… ouïtt !…

Puis, de nouveau, le silence régna. Alors, quelque chose comme une ombre se glissa à travers la cour ; bientôt la grille s'entr'ouvrit ; La Veuve et Zizi suivirent l'homme qui, sans un mot, était venu ouvrir.

Quelques instants plus tard, tous trois pénétraient dans une pièce du rez-de-chaussée. Il y avait un lit de camp, une de ces énormes et grossières tables qu'on voit dans toutes les chambrées de soldats ; la fenêtre grillée disparaissait derrière une couverture, une *couverte* en laine gris marron empruntée au dépôt de literie. La lueur pâle d'une chandelle éclairait un homme qui était assis sur le bord du lit de camp. C'était Jean Nib.

Quant à celui qui avait ouvert à La Veuve, c'était Biribi.

– Qu'as-tu fait de la petite bouquetière ? lui demanda La Veuve à voix basse – Elle est en face, répondit le bandit. Elle m'a griffé, la gueuse ! Mais j'en viendrai à bout.

– Ainsi, reprit La Veuve, la bouquetière est avec le baron d'Anguerrand ?

– Oui, fit Biribi.

– Et Rose-de-Corail ?…

– Elle est de planton devant la porte du baron, mais elle s'embête.

– Bon ! gronda La Veuve, on la relèvera de faction bientôt… Salut, Jean Nib ! ajouta-t-elle en se tournant vers le lit de camp.

– Bonsoir, La Veuve, dit Jean Nib. On m'a dit que vous êtes venue me chercher aux Croque-Morts. De quoi retourne-t-il ?…

– Que comptes-tu faire du baron ?… Il serait temps de prendre une décision.

– La décision est prise, dit tranquillement Jean Nib. « Rose-de-Corail et moi, nous avons résolu de relâcher l'homme.

– Quand cela ? fit La Veuve dont le visage n'eut pas un tressaillement, mais qui se sentit défaillir.

– On le gardera encore une quinzaine, et puis bonsoir.

– Dans une quinzaine ? dit vivement La Veuve.

– Oui… Et le même jour, je viendrai chez vous reprendre la petite.

– Si je relâche le père, il faut bien que je relâche la fille !… Ces gens ne me sont de rien ; j'en ai assez de ce malaise qui me tourmente…

– Des remords ? ricana La Veuve.

– Si c'est ce qu'on appelle le remords, murmura-t-il, je comprends maintenant des choses que je n'ai jamais comprises. Qu'est-ce que je suis, moi ? Un escarpe. Un voleur. Eh bien ! dix fois j'ai eu l'idée d'entrer au premier commissariat en disant : « Arrêtez-moi, j'ai commis le crime de séquestrer un homme et de le séparer de sa

fille… » Les vingt-cinq mille francs de Charlot ?… Je n'y ai pas touché. J'ai défendu à Rose-de-Corail d'y toucher !… Je vous dis que j'en ai assez…

Jean Nib s'interrompit brusquement par un geste violent.

– Pourtant, reprit La Veuve, je croyais, Jean Nib, que tu étais las de misère.

– La misère ! fit Jean Nib en essuyant la sueur qui coulait de son front, oui, j'en suis las… pour moi et pour elle ! pour Rose-de-Corail ! Je voudrais la voir dans du satin, et moi, je rêve à des choses qui me mettent la cervelle à l'envers…

– Je voulais te proposer une bonne affaire, reprit La Veuve, mais je vois que ce n'est pas la peine, tu aurais des remords…

– Dévidez, La Veuve ! dit Jean Nib, et l'on verra. Quant à mes idées au sujet du père et de la sœur de Charlot, je vous engage à ne pas vous en mêler.

Et il jeta sur La Veuve un regard tel qu'elle recula en pâlissant.

– Voici l'affaire, dit-elle alors. À Neuilly-Saint-James, près de la Seine, il y a deux propriétés dont l'une est un modeste pavillon qui appartient à un certain Max Pontaives, lequel n'y habite que pendant l'été ; l'autre est un riche hôtel dont le propriétaire s'appelle le marquis Robert de Perles.

– Un sale type ! dit Zizi.

– Riche à millions, poursuivit La Veuve. L'hôtel où le marquis vient une fois ou deux par mois est monté sur un grand pied, comme s'il était toujours habité. Les jours ou le marquis s'y transporte, les domestiques y arrivent aussi ; mais, le reste du temps, l'hôtel est vide, sauf une femme de chambre et une cuisinière. Vide la villa d'à côté ; pas de risques, on joue sur le velours.

– Et alors ? demanda Biribi, les yeux enflammés.

– Alors, il y a dans l'hôtel argenterie massive, œuvres d'art, bibelots de grand prix, une rafle d'une centaine de mille francs, outre l'argent liquide que le marquis y dépose toujours pour les besoins du cercle, car il joue grand jeu.

– Ainsi, dit Jean Nib, on peut entrer là dedans sans trouver personne ?

– Je n'ai pas dit cela, fit La Veuve. Je dis au contraire qu'il faudra y aller un soir où on sera sûr d'y trouver le marquis.

– La maison sera pleine de monde, observa Biribi.

– Voici ce qui se passe. Il y a des soirs où le marquis sort du cercle

les poches vides alors, il rentre dans son hôtel de la rue de l'Université. Il y a des soirs, au contraire, où, en sortant du cercle, le marquis ramasse une pierreuse de la haute et vient passer la nuit à Neuilly. Ces soirs-là, on peut être sûr qu'il a les poches bourrées de billets bleus. Ceux qui feront le coup seront introduits par la femme elle-même ; j'ai pris mes petits arrangements pour cela. Il n'y aura qu'à suivre la petite, pendant que le marquis dormira. C'est d'une simplicité enfantine. Zizi ferait cela à lui tout seul…

– Oui ! gronda le gamin en lui-même, mais je ne laisserais pas dormir le marquis, moi !

– Donc, reprit La Veuve, voici comment il faudra opérer. D'ici quelques jours, je vous préviendrai. Alors, tous les soirs, vous vous tiendrez prêts à marcher. La nuit où l'opération sera bonne, j'en serai avisée par la petite que le marquis emmène. Nous filons tous. Zizi entre le premier pour s'assurer que tout est en ordre. Puis, vous entrez, vous autre. Quant au marquis… si, par hasard, il se réveille…

– J'en fais mon affaire, dit froidement Biribi. Un de plus, un de moins…

La Veuve continua alors avec une froideur de glace tandis que sa pensée bouillonnait, et qu'elle attendait la réponse de Jean Nib avec une fièvre d'angoisse :

– Eh bien ! Biribi, ça te convient-il ?

– Ça va ! répondit Jean Nib. Dévaliser un richard, ça va ! Je serai là ; j'attendrai votre signal, La Veuve !

Quelques minutes plus tard, ces divers personnages se retrouvaient sur le boulevard ; en face du bastion, se dressaient quelques masures séparées l'une de l'autre par des terrains vagues ; l'une d'elles était un hôtel meublé ; plus loin, c'était un marchand de vins ; entre l'hôtel et le marchand de vins, une bicoque démolie depuis ; elle était déserte, ou du moins paraissait inhabitée.

C'est dans cette masure que Biribi venait de transporter celle qui s'appelait Marie Charmant, celle que Lise, dans un cri de son cœur, dans une vision de vérité, appelait *Valentine d'Anguerrand !*

Et c'est aussi dans cette masure que Jean Nib, depuis près d'un mois, tenait enfermé le baron Hubert d Anguerrand…

Le baron était enfermé au rez-de-chaussée. Marie Charmant était au premier étage, juste au-dessus.

XXI

MODERN' PASSE D'ARMES

À peu prés vers l'heure où, dans le galetas de La Veuve, Marie Charmant racontait son histoire à Lise, deux personnages de ce récit, presque dans le même instant, se livraient à la même occupation : ils écrivaient une lettre. Seulement, la lettre de l'un était un assassinat ; la lettre de l'autre était un acte de foi rayonnante. Ces deux personnages, c'étaient le marquis Robert de Perles et Anatole Ségalens…

Très froid, très sûr de la victoire, le marquis n'en prenait pas moins toutes les précautions nécessaires ; une vingtaine de lettres adressées à des amis de cercle, à des maîtresses, une note pour son majordome, un volumineux paquet pour son notaire attestaient que Robert de Perles, à la veille d'un duel, admettait toutes les éventualités.

En veston d'intérieur, un sourire sceptique au coin des lèvres, très élégant, il s'était occupé de ces ultimes devoirs en fredonnant des airs qu'il avait entendus dans un bouiboui de quartier où il était alors de très bon ton de se montrer. Il acheva une liste de cadeaux distribués à ses domestiques, écrivit au-dessous : « Pour mon valet de chambre », épingla le feuillet à la liasse qui encombrait sa table, inspecta ces divers papiers d'un dernier coup d'œil satisfait, et murmura :

– C'est tout ?… Bonsoir !

Il se leva brusquement, se mit à se promener de son pas régulier, souple et ferme. Ses traits s'étaient contractés. Une pâleur soudaine avait envahi son visage. Une sorte de tic nerveux faisait passer de rapides frissons sur son front.

– Non ! ce n'est pas tout ! gronda-t-il, sourdement. Cette lettre encore !… Il faut que je l'écrive !… Il le faut !… Quoi ? qu'ai-je à dire ?… Ce serait une lâcheté ! Il haussa violemment les épaules, et, comme dans une explosion de rage :

– Qui le saura ?… Une lâcheté ?… Et quand même on le saurait… Moi mort, qu'importe ?…

Plus sourdement, avec un rictus féroce qui étonnait sur ce visage impassible et qui était peut-être sa véritable expression sous le masque

d’homme du monde :

–De lâchetés ! Il y en a quelques-unes dans ma vie !… Mais un monsieur qui a eu dix duels heureux ne peut être un lâche… Et puis…, et puis… oh ! savoir que, si je mourais, cet homme la tiendrait dans ses bras comme je l’ai tenue, que les baisers d’Adeline seraient pour ce misérable !… Il s’assit, saisit la plume, et, d’un trait, sans s’y reprendre, écrivit :

« Monsieur,

Il est juste que vous sachiez, *vous* et pas d’autres, pourquoi je me suis battu, pourquoi j’ai été touché et pourquoi suis mort. J’aime la femme qui porte votre nom, et je n’ai pu supporter que de mes bras elle passât à ceux de mon rival et adversaire. »

Il signa et traça la suscription :

« *À M. le baron. Gérard d’Anguerrand* »

– Baptiste ! appela-t-il, sans hausser la voix.

Le valet de chambre apparut.

– Baptiste, dit le marquis, je me bats en duel demain matin. Vous voudrez bien me réveiller à sept heures. Si je suis tué, vous ferez parvenir tout cela dans la journée. Allez.

Le valet de chambre fit un mouvement pour se retirer.

– Attendez ! reprit le marquis.

Il eut une dernière hésitation, rapide comme ces flambées d’horizon qui, les soirs d’orage, illuminent tout à coup le ciel noir… et il saisit la lettre destinée à Gérard.

– Celle-ci à part, dit-il. Vous la garderez sur vous, et, si je suis tué, vous la remettrez sur le terrain même au destinataire qui est mon témoin.

* * * * *

Anatole Ségalens, lui aussi, écrivait.

La plume courait sur le papier, tandis qu’une fièvre lui battait les tempes et qu’un sourire très doux illuminait son visage.

Et voici ce qu’écrivait Anatole Ségalens :

« Mademoiselle,

Pour des raisons qu’il serait trop long de vous expliquer, il est possible que je m’en aille pour toujours, et alors jamais plus nous ne nous reverrions. C’est en prévision de cette éventualité possible que je vous écris. Vous trouverez dans cette enveloppe le gardénia que vos mains ont épinglé à mon habit. Cherchez sur cette fragile fleur déjà

fanée le secret que d'un regard si fier vous avez arrêté sur mes lèvres : je vous aimais ; mademoiselle… Que faut-il vous dire de plus ? Rien, sans doute, sinon ceci : je vous aimerai aussi longtemps que je vivrai – et si loin que j'aille dans le voyage que j'entreprends, il m'est doux de partir en vous disant que ma pensée dernière sera pour vous. J'espère que vous me pardonnerez d'écrire ce que vous m'avez défendu de vous dire, puisque nous ne devons plus jamais nous revoir… si vous recevez ce mot.

Votre voisin.

ANATOLE SÉGALENS »

Ayant cacheté la lettre, Ségalens se coucha et dormit de bon cœur jusqu'à cinq heures du matin. Il fit une toilette soignée en murmurant :

– C'est aujourd'hui ou jamais le cas de *paraître*…

Alors il prit les lettres qu'il avait écrites et sortit.

Avant de sortir de la maison, il frappa au carreau de la concierge qui s'habillait pour sa besogne journalière.

– Madame Bamboche, si je ne suis pas rentré d'ici ce soir, voulez-vous avoir l'obligeance de mettre à la poste ces lettres et de remettre celle-ci à ma voisine ?

– La bouquetière ?…

– Oui, madame : c'est pour une commande chez un de mes amis.

– Très bien, monsieur Ségalens.

Une heure plus tard, Ségalens arrivait chez Max Pontaives qui, avec une charmante délicatesse, s'était substitué à son client pour tous les détails de l'opération et les dépenses. Bientôt arrivèrent le deuxième témoin et le médecin.

À six heures, on roula vers Neuilly-Saint-James.

– Où nous battons-nous ? avait simplement demandé Ségalens.

– Dans une propriété que j'ai à Neuilly, répondit Pontaives.

À sept heures, la voiture s'arrêta devant la grille d'un élégant pavillon. La rencontre était pour huit heures.

Derrière le pavillon, c'était une vaste pelouse au milieu d'un jardin clos de murs.

–Voilà un bien joli cadre pour une passe d'armes, dit Ségalens. Mais qu'est ceci ? Pourquoi ces gens ?…

– Le public, répondit Pontaives.

De minute en minute, les voitures arrivaient et débarquaient

devant la grille laissée ouverte des gens qui, peu à peu, se tassaient dans le jardin et prenaient leurs places comme à un spectacle ; bientôt ils furent une trentaine, bientôt cent : journalistes, habitués de salles d'armes, le Tout-Paris de ces premières sensationnelles où nul ne connaît le dénouement du drame qui va se jouer, spectateurs plus avides de se montrer et d'être vus que de curiosité professionnelle ou de maladive émotion, et parmi lesquels rôde peut-être ce personnage invisible qu'est la Mort.

Ségalens fut étonné, mais garda son étonnement pour lui.

– Une mode, reprit Max Pontaives ; elle passera, comme tant d'autres ; en attendant, il faut vous y soumettre ; votre adversaire a lancé deux cents cartes d'invitation… Vous aurez un beau public.

– Après tout, fit Ségalens, dont le sang s'échauffait, la coutume ne manque pas d'allure, et l'idée de M. de Perles d'envoyer des invitations me séduit tout à fait.

– Voici vos adversaires, dit tout à coup Pontaives. Je vous quitte un instant…

– Un mot, fit Ségalens. Je vous suis inconnu pour vous et vous me traitez en ami ; comment pourrai-je vous remercier ?

– En m'accordant votre amitié.

Là-dessus Pontaives sortit pour courir au-devant de ses hôtes.

Robert de Perles, à ce moment, descendait de son coupé avec Gérard d'Anguerrand, son premier témoin.

Une minute plus tard, les quatre témoins se retrouvaient sur la pelouse, et, marchant à la rencontre les uns des autres, se saluaient gravement.

Quelques instants après, Ségalens apparaissait en tenue de combat ; puis ce fut Robert de Perles lui-même, très froid, saluant l'assemblée d'un sourire imperceptible.

Les témoins tirèrent les épées au sort.

Pendant cette opération, deux hommes, perdus dans la foule des spectateurs et engoncés dans le col de leurs pardessus, dévoraient des yeux Gérard d'Anguerrand, le premier témoin du marquis de Perles.

– Qu'en dis-tu ? demanda l'un d'une voix si basse qu'à peine pouvait-on voir remuer ses lèvres.

– Je dis que j'ai vu cette figure-là. Et toi ?…

– Moi, je dis que je veux perdre ma place de brigadier si cet homme ne s'appelle pas Lilliers de son vrai nom !

– À moins qu'il ne s'appelle Charlot ! fit l'autre.

–L'agrippons-nous ?…

– Pas de gaffe, mon camarade ! Suffira de pister le client. En attendant, n'oublions pas que nous sommes à Neuilly pour étudier la localité qu'on doit déva1iser ce soir.

– La propriété du marquis de Perles… Eh bien ! partageons-nous la besogne. Mois, je reste ici pour garder le contact avec celui qui, peut-être s'appelle Charlot… Toi, tu vas aller prendre des dispositions pour l'arrestation de la bande dénoncée par La Veuve…

À ce moment, Gérard venait de placer les adversaires sur la piste, et, tenant dans ses doigts les deux pointes des épées, prononçait :

– Êtes-vous prêts, messieurs ?… Allez, messieurs !…

Les deux adversaires tombèrent en garde en arrière. Dans la foule des spectateurs, le silence devint plus profond. On ne connaissait pas Ségalens. Mais de Perles avait eu dix duels *heureux*, et c'était l'un des plus redoutables tireurs des salles de Paris. Fléchi sur les jambes, la poitrine rentrée, la tête légèrement penchée en avant, la pointe basse pour éviter les prises de fer, il offrait un frappant contraste avec Ségalens qui, la pointe en ligne, le torse bombé en avant, la tête droite cherchait à amorcer une attaque. Brusquement, sur un instant d'imprudente immobilité de Ségalens, Robert s'empara de son fer par un violent battement de quarte et tira à fond. Il y eut un frémissement dans la foule, et Gérard, s'avançant vers Ségalens, lui dit :

– Vous êtes touché, monsieur !…

Ségalens souriait ; d'un bond en arrière, il avait évité la terrible attaque ; à l'interpellation de Gérard, il répondit par un signe de tête négatif.

– Alors, monsieur, reprit Gérard, permettez-moi de regarder, pour dégager ma responsabilité.

Ségalens entr'ouvrit sa chemise de flanelle.

Robert de Perles ne le regardait pas ou feignait de ne pas le regarder ; en réalité, du coin de l'œil, il surveillait ce groupe formé par Ségalens et Gérard d'Anguerrand, et tous deux il les enveloppait dans le même jet de haine enflammée. L'un d'eux était son adversaire, l'autre son témoin et ami, mais il eût été impossible, à ce moment, de discerner auquel des deux allait sa haine…

– Pardieu, monsieur, dit Ségalens lorsque Gérard eut terminé son inspection, je regrette pour vous que vous ne m'ayez pas cru sur parole !

Gérard se recula sans répondre et le combat recommença.

Cette fois Ségalens attaquait avec une fougue si méthodique, dans

un tel enveloppement des feintes serrées, des contres vertigineux, que Robert se mit à reculer, la rage au cœur. Très pâle, ramassé sur lui-même, il répondait, parait, les coups de fer se succédaient, rapides, les attaques à fond venaient l'une sur l'autre. Dans la foule, les visages se contractaient, l'émotion grandissait, les deux adversaires étaient à cette limite extrême où le combat va devenir corps à corps, où le premier coup porté sera mortel, et Robert de Perles reculait, il semblait faiblir ; déjà ses yeux s'égaraient, sa figure se convulsait… Ségalens se ramassa pour le dernier coup droit que depuis quelques instants il préparait avec une implacable méthode… Robert était perdu, la foule haletait…

– Trois minutes, messieurs ! cria Gérard.

Ségalens abaissa la pointe de son épée :

Robert de Perles était sauvé !… Sauvé par Gérard d'Anguerrand qui, au moment terrible, venait d'arrêter net le combat.

– Sang-dieu ! ne put s'empêcher de dire Ségalens, les minutes sont brèves à Paris !…

En effet, Max Pontaives qui, à ce moment, consultait son chronomètre, constata qu'il s'en fallait d'une vingtaine de secondes que la reprise de trois minutes fixée au procès-verbal fût accomplie.

Au bout de deux minutes, le combat fut repris ; cette fois, c'était Pontaives qui le dirigeait.

– Avec moi, murmura-t-il à l'oreille de Ségalens, les minutes seront chronométriques…

– À la mode de Tarbes, fit Ségalens.

— Vous n'avez plus que deux mètres derrière vous ! glissait Gérard à de Perles.

– C'est plus qu'il n'en faut pour prendre ma revanche ! dit Robert avec un sourire livide.

L'instant d'après, les épées se croisèrent, et de Perles, attaquant par un formidable écrasement, bondit en roulant un double contre de quarte sur lequel il se fendit à fond.

– Malédiction ! rugit-il en lui-même.

La pointe de son épée venait de se heurter à la coquille de Ségalens, et Robert, ayant pris, une autre lame, se remit en garde.

Cette fois, les deux hommes se risquaient davantage. De Perles préparait son grand coup, le coup terrible qui le faisait roi des salles d'armes, et dans la foule, ceux qui connaissaient ce tireur murmuraient en regardant Ségalens :

– Le pauvre garçon est perdu… le marquis va le tuer… il y va de sa réputation entamée par sa reculade de tout à l'heure…

En effet, à ce moment, Robert de Perles rompait d'un pas et semblait appeler, attirer son adversaire, d'un sourire sinistre ; ses yeux, si froids d'ordinaire, fulguraient… Ségalens bondit en avant ; c'était le moment terrible ; devant le bond de Ségalens, le marquis, d'un seul temps, se fond en arrière et jette le bras en avant ; à la même seconde, il s'écrase sur le sol, s'appuyant à terre de la main gauche, tandis que, de la main droite, il présente la pointe à Ségalens lancé dans son bondissement…

La foule, dans cette inappréciable seconde, est demeurée silencieuse, mais de tous les yeux, c'est un véritable cri d'angoisse qui jaillit… le malheureux jeune homme lancé sur le fer de Robert va s'enferrer !…

Et tout à coup, c'est un vaste soupir de soulagement qui monte de toutes les poitrines ; par une violente contraction musculaire, dans un mouvement de conservation purement instinctif, Ségalens s'est arrêté en plein élan… arrêté à deux centimètres de la pointe que lui tend Robert écrasé sur le sol, dans sa manœuvre de traître… et aussitôt, à ce soupir de soulagement succède un cri que cette fois nul ne peut retenir… Emporté par son mouvement d'attaque, Ségalens, à l'instant précis où il s'est arrêté, a tendu le bras, son épée a décrit une parade de seconde qui chasse violemment l'épée ennemie, et par une riposte foudroyante, sa pointe pénètre à fond dans l'épaule droite du marquis !

Tumulte, tourbillonnement dans la masse des spectateurs ; on s'approche, on se penche, les médecins se précipitent…

À ce moment, Robert de Perles ouvre les yeux, regarde autour de lui… et tout à coup ce regard atone de l'homme qui va mourir s'emplit d'une épouvante sans nom ; ses yeux s'ouvrent démesurément et se fixent dans un vertige d'horreur sur quelque chose ou quelqu'un…

Quelqu'un !…

Un homme… un gueux… un être pâle et sombre, misérablement vêtu d'un bourgeron bleu d'ouvrier sans travail, les souliers boueux, un homme qui, appuyé sur un bâton, est entré dans le jardin au moment où Robert de Perles préparait son dernier coup !…

Il s'est approché en frémissant comme s'il avait le droit d'être là !…

C'est sur cet homme que le regard vacillant du blessé vient de se fixer…

Et cet homme, c'est Pierre Gildas, le père de Magali et de Zizi…

Robert de Perles eut un râle que chacun attribua à l'agonie et qui était un râle de terreur. Il se tordit un instant sur le sol, puis il demeura immobile, les yeux fermés…

Alors, le père de Magali eut un mystérieux et sombre sourire ; il se recula, se perdit dans la foule, sortit de la villa, et, sans hâte, appuyé sur un bâton, prit le chemin de Paris…

Les médecins s'étaient agenouillés près du marquis de Perles, découvraient le buste, auscultaient la poitrine, visitaient la blessure…

– Il est mort ! murmura l'un des médecins dans l'affolement de la première minute.

Et ce mot : « Mort ! » courut de bouche en bouche ; toutes les têtes se découvrirent…

À ce moment, un homme s'approcha de Gérard d'Anguerrand et dit :

– Pardon, monsieur le baron : mon maître est mort ?…

Gérard reconnut le valet de chambre du marquis et répondit :

– Hélas ! oui, mon pauvre Baptiste…

– En ce cas, répondit le valet de chambre, voici une lettre pour vous.

Et Baptiste tendit à Gérard d'Anguerrand la lettre que le marquis de Perles – l'amant d'Adeline ! – avait écrite dans la nuit !…

Gérard prit l'enveloppe, la considéra un instant, puis, préoccupé des soins que lui imposait l'issue du duel où il était premier témoin du mort, il mit la lettre dans sa poche.

À ce moment, le médecin de Ségalens étudiait la blessure, grommelait entre ses dents :

– Mort ? Cet homme n'est pas mort… et même… et même, j'ai idée qu'il en reviendra !…

* * * * *

Le blessé fut transporté dans sa propriété (voisine, on s'en souvient, de celle de Pontaives). Non, il n'était pas mort ! Une heure plus tard, lorsqu'il eut été pansé, et qu'étendu dans son lit, la vie lui revint à flots, il ouvrit les yeux, jeta sur les personnes qui l'entouraient un regard de terreur et murmura :

– L'homme ! où est l'homme !…

– Quel homme ?

– Le condamné !… il s'est évadé… qu'on l'arrête !… murmura le marquis en retombant à la syncope.

– C’est le délire, fit le médecin, en hochant la tête.

* * * * *

– Eh bien ? demanda anxieusement Ségalens à Max Pontaives lorsque celui-ci revint à l’hôtel de Perles où il avait été aux nouvelles.

– Soyez rassuré : on répond de sa vie.

– Ouf ! dit Ségalens en pâlissant de joie dans la violente réaction qui s’opérait en lui.

– Ainsi, fit Pontaives d’un ton singulier, vous êtes heureux que Robert survive ?

– Heureux ? Certes ! Je viens de passer une heure abominable. Je n’aurais jamais cru qu’il fût aussi terrible de se dire : j’ai tué un homme. Et pourquoi ? Cet homme ne m’avait rien fait, à moi !… L’histoire de Magali, si triste qu’elle soit, ne me regardait pas, moi !… Allons, tout est bien qui finit bien.

– Ainsi, reprit Pontaives sur le même ton, vous croyez que c’est fini ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux vous dire de prendre garde, et que vous avez là maintenant un redoutable ennemi. Robert de Perles est un haineux. Et il est terriblement armé pour la bataille parisienne. Il ne pardonne pas. Vous lui avez enlevé Sapho…

– Moi ?… Allons donc !…

– Si cela n’est pas, tout le monde le croit, et c’est la même chose.

« Pour commencer, si vous avez besoin d’argent, ne vous gênez pas. Je suis riche ; mon père a eu l’heureuse idée de me laisser quelque chose comme quatre cent mille francs de revenu. Et voyez la cocasserie, cet argent m’ennuie. Je suis seul. Je suis orphelin comme vous. Je ne me sens de goût pour aucune des innombrables pécores qui font les yeux doux à ma fortune. Et puis, fonder un foyer, une famille, m’empêtrer d’une femme, d’enfants… J’en ai le frisson rien que d’y songer.

« Et c’est pourquoi je commence par mettre ma bourse à votre disposition. Ensuite, laissez-moi vous conseiller de quitter votre taudis ; logez-vous convenablement ; ayez des meubles, une apparence de raison sociale ; enfin, et ceci est plus grave : défiez-vous de Sapho, défiez-vous du marquis de Perles.

– C’est votre ami pourtant.

– Je n’ai pas d’ami, dit Max Pontaives. J’ai des connaissances. Si j’avais eu la moindre affection pour Robert, aurais-je consenti à être

votre témoin contre lui ? Soyez sûr qu'il ne me pardonnera pas plus qu'à vous. Mais moi, j'ai de quoi me défendre. Vous, au contraire, je vous vois bien faible et bien désarmé…

« Oui, oui… je sais ce que vous allez me dire : tout à l'heure, vous avez prouvé que vous saviez tenir une épée ; mais c'est l'enfance de l'art, cela ! À moins de tuer net votre ennemi, ce qui me paraît une des solutions les plus convenable, le duel ne signifie pas grand'chose. Le vrai duel, pour vous, sera dans votre maison, dans la rue, ici, partout, et surtout là où vous aurez besoin d'établir votre réputation et votre gagne-pain.

« Vous prétendez vivre de votre plume. Bon métier, excellent métier. Mais prenez garde ! Le directeur du théâtre où vous voulez être joué, du journal où vous voulez être imprimé, l'éditeur à qui vous porterez vos manuscrits, tous ces gens ne se donnent pas la peine – ils n'en ont pas le temps, d'ailleurs – de peser ce que vous valez ou ne valez pas. Ce sont vos amis, vos camarades, vos connaissances qui vont vous faire votre réputation d'un mot, d'un haussement d'épaules, d'un sourire saisis par l'éditeur ou le directeur de théâtre.

– Bah ! fit Ségalens. Si je ne puis vivre en vendant des lignes, je vivrai en vendant du calicot.

– Et vous croyez que c'est facile de vendre du calicot ? Ah ! comme vous venez de loin !… Calicot, romans, cafés, drames, toutes ces marchandises n'ont jamais qu'un public invariable, et le nombre des marchands a augmenté dans une proportion terrible.

– Vous m'effrayez ! s'écria Ségalens en riant.

– Pas autant que je le voudrais pour vous convaincre, dit gravement Pontaives. Enfin, je serai là. Une petite guerre d'Iroquois n'est pas pour me déplaire. Ségalens et Pontaives *for ever !*

Les deux jeunes gens se tendirent spontanément la main, et chacun d'eux eut l'impression qu'il serrait une main ferme, vivante, palpitante de force et de loyauté.

– Voulez-vous de l'argent ? demanda Pontaives.

– Non, répondit Ségalens.

– Passez-vous la journée avec moi ?

– Cela je veux bien.

Les deux amis partirent ensemble de Neuilly. À la demande de Ségalens, Pontaives fit stopper faubourg Saint-Honoré, devant le fameux 55 où le jeune homme n'habitait qu'en fiction. La concierge lui remit plusieurs lettres ; parmi elles se trouvait un petit bleu du directeur de l'*Informateur*, ainsi conçu :

« Mon cher confrère,

« Toute réflexion faite, je suis heureux de pouvoir vous offrir une chronique par semaine. Trois cent francs la chronique. Deux cent cinquante lignes au maximum. Vous prendrez le mardi qui est vacant. Sujets *ad libitum*. Mais je suis sûr que vous réussiriez admirablement la chronique mondaine et d'épée. Est-ce dit ?

« Bien cordialement,

« CHAMPENOIS.

« P.S. – Sincères félicitations pour votre coup d'épée de ce matin. »

– Quand je vous disais que vous êtes le héros du jour ! fit Max Pontaives.

Sur le soir, Ségalens rentra rue Letort. Mme Bamboche, sur sa demande, fouilla son tiroir pour lui rendre les lettres qu'elle avait reçues en dépôt.

Mais Mme Bamboche eut beau fouiller : celle qui était pour la bouquetière avait disparu.

– Voilà qui est drôle, dit Mme Bamboche dont l'honnêteté ne pouvait d'ailleurs être soupçonnée ; je me suis à peine absentée de la loge ce matin, une heure après que vous m'avez remis ces lettres, et, comme d'habitude, j'avais fermé à clef…

– Cette lettre n'avait pas grande importance, fit Ségalens en déguisant le sourd malaise qu'il éprouvait.

– Ce qu'il y a de plus drôle, continua la concierge, c'est que Mlle Marie a disparu également.

Ségalens devint pâle.

– Que me dites-vous là ? balbutia-t-il.

– La vérité… Ma jolie locataire n'est pas descendue de chez elle à son heure habituelle. À midi, ne la voyant pas encore, j'ai cogné à sa porte : pas de réponse, inquiète, craignant que la pauvre petite ne fût évanouie, bien malade enfin, j'ai fait ouvrir la porte : personne !…

XXII

DRAMES DANS LA NUIT

La crise de désespoir d'Anatole Ségalens fut longue et terrible. Longtemps il demeura dans sa chambre, secoué de sanglots et se débattant contre une seule pensée :

– Si elle n'est plus, je ne puis plus vivre…

Jusque vers dix heures du soir, cependant une sorte d'espoir le soutint encore. Enfin il partit et se mit à errer à l'aventure. Il ne croyait pas à l'*accident*. Il devinait vaguement qu'il y avait autre chose. Mais quoi ? C'était l'inconnu !…

Il s'en alla donc par les rues, poussé par l'espérance imprécise qu'il allait tout à coup la rencontrer. Onze heures sonnèrent, puis minuit… Tout à coup, Ségalens se retrouva sur un pont.

Il regarda autour de lui. Devant lui, à gauche, il reconnut Notre-Dame.

Ségalens s'accouda au parapet, présentant sa tête brûlante aux souffles glacés qui montaient du fleuve. Et alors des fantômes vinrent l'assiéger. Des pensées de mort et d'infinie désolation évoluèrent lentement dans son esprit. Il imagina et *créa* de toutes pièces la mort de Marie Charmant. Et voici : elle l'aimait… il en était sûr ! Elle l'aimait autant qu'il l'adorait. Le matin, quand il était parti pour se rendre à son duel, Marie l'avait guetté… Marie l'avait vu remettre des lettres à Mme Bamboche !… Et c'était elle-même qui s'était emparée de cette lettre où il disait qu'il partait pour toujours !… Et, dans une désolation pareille à celle qu'il éprouvait, la jeune fille avait dû partir, errer dans Paris, s'accouder comme lui à un parapet de pont, et…

Ségalens eut un rauque soupir et ne se dit pas que la jeune fille pouvait avoir subi un des mille accidents qui sont à Paris le fait divers en permanence, de la poussière de drame. Il ne croyait pas à l'accident. Pas une minute, il ne supposa que peut-être, à cette heure, Marie Charmant était chez elle, ou bien qu'elle souffrait dans un lit d'hôpital. Son esprit enfiévré s'était aiguillé sur ce rêve d'amour et de mort ; il y trouvait une joie sourde à se croire aimé, un désespoir sans bornes à *savoir qu'elle était morte*…

Hagard, livide, très près de la folie en ce moment où, avec une maladive précision, il reconstituait la mort de Marie Charmant, il se redressa tout à coup, les mains cramponnées au parapet, et, dans un dernier sanglot qui secoua tout son être, prononça à haute voix :

– Eh bien ! puisqu'elle est morte ainsi, qu'est-ce que j'attends, moi, pour mourir comme elle ?…

L'instant d'après, il enjambait le parapet.

* * * * *

Pierre Gildas qui s'était évadé il y avait de cela quinze jours de la Maison Centrale de Melun, allait donc en se tenant aussi ferme que possible. Peut-être lui eût-il été indifférent d'être arrêté, et c'est ce qui lui donnait un air de si tranquille assurance. Mais, si ferme qu'il se tînt sur ses jambes, quelquefois il vacillait tout à coup ; alors, d'un énergique effort, il surmontait sa faiblesse, et, après un instant d'arrêt, il reprenait sa marche.

– Sacré bon sang, murmurait-il, est-ce que je vais crever de faim ?… C'est terrible, la faim…

À un moment, il s'assit sur un banc du boulevard Poissonnière.

– Je leur ai tout de même joué le tour !… Mais vrai, ce n'était pas la peine ! Voilà des mois que je rêvais de me trouver en face du marquis et de lui dire : « C'est moi ! Vous ne m'attendiez pas ? C'est pourtant moi, je vais vous régler votre compte !… » J'arrive à Paris, je piste le damné marquis, je ne le lâche pas pendant huit jours, et patatras ! quand je crois le tenir, un autre s'est chargé de lui régler son affaire !… Trop tard, bon sang ! le marquis est mort !…

« Non, ce n'était pas la peine de m'évader ! Qu'est-ce que je vais devenir ?… Il faut que j'essaie coûte que coûte de rentrer à la cambuse… Dire que je vais revoir ma petite Juliette… et ce singe d'Ernest… C'est drôle, l'effet que ça me fait !

Il eut un rire d'aise à la pensée de sa fille et de son fils. Il frémissait d'espoir.

Tout à coup il s'aperçut que la nuit était venue. Il se leva. Il reprit alors sa morne promenade, s'exerçant toujours à marcher d'un pas ferme. Il se dirigeait vers la Madeleine, le long des boulevards qui, maintenant, scintillaient, dans le tumulte des voitures, dans cet énorme bourdonnement qui semble être le murmure de la vie heureuse. Ayant gagné les Champs-Élysées, il se reposa longtemps sur un banc, allongé, invisible dans l'ombre opaque. Il pouvait être dix heures.

– Allons, fit-il, le temps d'arriver à la maison, il sera minuit… ce

sera le bon moment pour passer et entrer…

Mais comme il allait se secouer, se lever, il demeura figé, étendu sur un banc : à vingt pas de là, deux ombres venaient d'apparaître. Pierre Gildas reconnut que c'était une femme accompagnée d'un gamin. Ils causaient entre eux, tranquillement, et Pierre Gildas les entendit :

– Alors, comme ça, disait le gamin, on va retrouver Biribi au rond-point ?…

– Oui, au rond-point, répondait la femme. Et les autres, là-haut, à l'Étoile…

Pierre Gildas avait eu un profond et violent tressaut de tout son être :

– Zizi !…

Il eût voulu bondir, courir, saisir son enfant dans ses bras… il était, comme paralysé…

Et, comme enfin, dans un suprême effort, il allait parvenir à jeter un cri, il demeura foudroyé, les yeux exorbités, la pensée vacillante, l'âme emplie d'horreur…

Zizi… son fils… oui, son fils venait de parler encore… et, répondant à une question de la femme, voici ce que disait Zizi :

– Pas de danger, La Veuve ! J'ai pas envie de rejoindre le dab ! Je me ferai pas piéger comme lui, moi ! Mais, vous savez, La Veuve, pas de blague : je veux ma part de fafiots !

– Je te dis qu'il y a plus de cinquante mille, puisque tu auras ta part… ta part d'homme.

Le murmure des voix s'éteignit ; les deux ombres s'effacèrent dans la nuit… Pierre Gildas, sur son banc, frissonnait et râlait :

– Voleur !… Voleur comme moi !… Mon fils !

Il se remit en marche, murmurant des mots sans suite, avec, parfois, une plainte faible de pauvre être harassé qui ne comprend rien à sa destinée. Il n'avait plus de fils, mais il lui restait sa fille.

Et, de nouveau, les tortures de la faim s'acharnaient sur lui. L'idée de mendier ne lui venait pas ; peut-être n'eût-il pas osé… Seulement, comme il passait devant un restaurant joyeusement illuminé, il eut un grondement de colère et un juron qui, sourdement, roula entre ses dents.

– Tas de cochons !…

Soudain Pierre Gildas demeura hébété comme l'homme sur qui s'acharnent d'inconcevables fatalités.

Pierre Gildas, sur une des banquettes du restaurant, venait de reconnaître sa fille !…

Vêtue la veille encore d'une pauvre robe de lainage, Magali portait maintenant un assez beau costume que sa beauté naturelle rehaussait ; un immense chapeau à plumes ornait sa tête. Elle était assise près d'une grande et forte fille habillée avec une criarde somptuosité, et, devant elles, deux messieurs grisonnants, que Pierre Gildas voyait de dos, fumaient et causaient en riant. Magali ne semblait ni triste ni gaie : elle paraissait accomplir la fonction naturelle des pauvres filles… chair à plaisir.

* * * * *

Pierre Gildas, revenant sur ses pas, longeait l'avenue de l'Opéra, sans savoir où il allait, puis traversait les Tuileries, franchissait la Seine, descendit sur la berge. Sous l'arche du pont, il chercha un abri, non contre le froid, mais contre la vie.

Et comme un grand silence pesait sur la ville, comme Pierre Gildas grelottant sentait que tout, en lui-même, devenait silence, il se traîna vers l'eau et s'y laissa glisser…

* * * * *

Anatole Ségalens, en enjambant le parapet du pont où il s'était arrêté, croyait à sa ferme intention de mourir, puisqu'il cherchait la mort. Mais dans ce laps de temps inappréciable pendant lequel il tomba dans le vide, il y eut un brusque éveil de ses forces vitales, un déchaînement soudain de sa volonté de vivre, une clameur effrayante de sa raison échappant enfin au rêve de mort qui l'avait paralysée.

Tout cela se traduisit dans cette pensée qu'il cria au moment où il s'enfonçait dans l'eau :

– Et si elle n'est pas morte ! Si elle vit !…

La réaction fut foudroyante. Entraîné au fond de l'eau, entraîné par le courant qui le fit passer sous l'arche du pont, Ségalens sentit une rage de vie centupler ses forces, il remonta à la surface d'un effort puissant, et se mit à nager pour regagner la berge. À ce moment où il allongeait les bras dans une frénétique poussée, sa main rencontra quelque chose qui flottait, et se crispa, s'incrusta sur l'objet qu'elle venait de saisir… c'était un vêtement… c'était un homme.

– Allons, fit Ségalens, mon suicide aura toujours servi à quelqu'un… ce pauvre diable devra la vie à la crise de désespoir qui m'a poussé à ce plongeon…

Au bout de quelques minutes d'efforts désespérés, Ségalens toucha le bord du quai, et étant parvenu à pousser l'inconnu sur les dalles, il

se hissa lui-même hors de l'eau. Alors, sans perdre de temps, il se mit à frictionner le noyé, oubliant que lui-même, quelques minutes auparavant, avait voulu mourir. Bientôt, l'inconnu ouvrit les yeux :

– Loués soient les dieux, fit Ségalens. Comment vous sentez-vous, mon pauvre homme ?…

L'homme se redressa, s'assit, passa ses mains sur son front, jeta un regard sombre sur Ségalens et dit :

– Savez-vous qui vous venez de sauver ? fit-il avec un éclat de rire de dément.

–Question inutile, monsieur, dit Ségalens. Allons, venez…

– Vous venez de sauver un échappé de maison centrale, reprit l'homme avec son rire terrible.

Ségalens eut un haut-le-corps vite réprimé. Doucement, il répondit :

– Cela ne me regarde pas, monsieur… Venez…

L'inconnu baissa la tête… Il demeura quelques instants immobile.

Ségalens l'entendit qui sanglotait tout bas. Il le prit par la main, et très doucement :

– Allons, venez…

– Comment vous appelez-vous ? demanda l'inconnu d'une voix étrange.

– Anatole Ségalens.

– Anatole Ségalens ! fit l'inconnu qui n'avait entendu que le nom. C'est bien…

Et pensif, il suivit le jeune homme qui l'entraînait. Ils remontèrent la première rampe rencontrée et se mirent à marcher dans la direction des Halles. Là, Ségalens fit signe à un taxi qui passait. Il fit monter son compagnon, s'assit lui-même, et alors, par la portière :

– Chauffeur, rue Letort !…

– Rue Letort, gronda l'inconnu dans un râle de stupeur.

Et, sur les coussins du véhicule qui l'entraînait vers la maison où il avait habité, où habitait la veille sa fille Magali, où habitait encore son fils, Pierre Gildas s'évanouit…

XXIII

JEAN NIB

Au moment où, vers onze heures du soir, La Veuve et Zizi s'étaient mis en route pour gagner Neuilly, un incendie venait d'éclater rue Clignancourt.

– Un beau feu de joie, dit Zizi en passant.

La Veuve ne répondit rien.

Ils descendirent vers l'Opéra et la Madeleine, puis gagnèrent les Champs-Élysées…

La Veuve remontait l'avenue, marchant de son allure égale et fatale. Elle était silencieuse, absorbée dans le profond calcul de son œuvre de mort. En ce moment, elle songeait à Jean Nib. Elle avait toujours éprouvé pour lui et Rose-de-Corail une sorte de sympathie rude – autant qu'elle était capable de sympathie pour quelque chose ou quelqu'un. Mais Jean Nib était devenu un obstacle : froidement, elle le supprimait… Elle avait d'abord songé à lancer sur lui ce carnassier moitié dogue moitié tigre qui s'appelait Biribi. Mais elle avait redouté l'issue de la lutte – et elle avait adopté une autre tactique plus sûre : précipitant l'accomplissement du projet qu'elle avait exposé à Jean Nib et à Biribi dans le bastion, elle avait dès le lendemain matin du conciliabule prévenu que ce serait pour la nuit suivante – et aussitôt, elle avait avisé l'agent de la sûreté que l'hôtel du marquis de Perles allait être dévalisé.

En effet, La Veuve, parmi les connaissances qu'elle *cultivait* depuis longtemps, possédait un agent de la sûreté. Seulement, si La Veuve connaissait parfaitement la demeure de l'agent, il avait toujours été impossible à celui-ci de découvrir la tanière de La Veuve. L'agent de la sûreté s'appelait Finot et demeurait rue Saint-André-des-Arts.

Il faut remarquer que cette opération n'avait pas d'autre but que de débarrasser La Veuve de Jean Nib, et de lui permettre d'atteindre Hubert d'Anguerrand.

Son plan était bien simple – et terrible : Jean Nib et Zizi entraient dans la villa. Jean Nib se mettait aussitôt au *travail*. C'est là que commençait le rôle de Zizi… *Sans le faire exprès*, Zizi réveillait le

marquis de Perles qui, courageux et entreprenant, marchait sur Jean Nib. Celui-ci, venu pour exécuter une rafle d'objets de valeur, se trouvait en présence de l'*assassinat nécessaire*… Et la police intervenait alors : Jean Nib en avait pour vingt ans… au moins.

La Veuve marchait donc à son but, ayant tout combiné pour assurer le succès.

Zizi trottinait près d'elle, les mains dans les poches.

À l'Étoile, ils retrouvèrent Jean Nib.

Il était seul : Rose-de-Corail demeurait en fonction dans la masure où Hubert d'Anguerrand était prisonnier.

– Où est Biribi ? demanda Jean Nib en rejoignant La Veuve et Zizi.

– Il est sans doute déjà là-bas, fit La Veuve. Ne perdons pas de temps, car il est capable de faire le coup à lui tout seul.

À trois heures du matin, ils se trouvaient devant l'hôtel du marquis de Perles. Zizi fit le tour de la propriété. Jean Nib inspecta les environs avec le sang-froid d'un homme habitué à ne rien laisser au hasard.

– Où est Biribi ? répéta-t-il lorsque cette inspection l'eut convaincu que tout était parfaitement tranquille dans l'hôtel et aux abords.

– Je n'y comprends rien, dit La Veuve. Je pense qu'il aura eu peur.

– On se passera de lui, fit Zizi.

Un soupçon, de nouveau, effleura l'esprit de Jean Nib qui, longuement, se remit à étudier la position.

– Ça va bien ! gronda La Veuve entre ses dents, mais de façon à être entendue : je choisis pour le coup le plus facile les deux costauds qui passent pour des terreurs… l'un ne vient pas et flanche, l'autre renâcle sur l'ouvrage… il n'y a que le gosse qui soit d'attaque… ça va bien !…

– C'est bon, La Veuve, on y va ! dit Jean Nib.

– Il n'y a qu'à marcher, fit vivement La Veuve. La grille est ouverte. *Vous êtes attendus*… mais pas de bruit… Le marquis doit dormir profondément… S'il se réveille et qu'il y ait lutte, il faudra lier la femme pour qu'elle ne passe pas pour complice…

– On ne réveillera personne, dit Jean Nib.

– Compte là-dessus ! murmura Zizi. Je veux que le marquis soit estourbi, moi !…

Le gamin frissonna. Mais comme Jean Nib s'avançait résolument vers la grille, il le devança… Quelques minutes plus tard, ils se

trouvaient dans le salon du rez-de-chaussée.

– La Veuve m'a dit de te donner ça, à tout hasard, fit Zizi à voix basse.

En même temps, Jean Nib sentit que le gamin lui glissait dans la main un couteau tout ouvert. Jean Nib tressaillit.

Commençons ! gronda Jean Nib… Ne bouge pas, pendant que je vais dénicher la cachette aux fafiots…

– C'est dans la chambre du marquis, souffla Zizi. Allons-y !…

Brusquement, le salon se trouva inondé de lumière ; trois portes s'ouvrirent, et, à chacune des portes, deux hommes parurent… Ce fut rapide, foudroyant… Jean Nib, frappé de stupeur, se ramassa sur lui-même pour une lutte suprême… Dans le même instant, les six agents de la sûreté furent sur lui… Il y eut quelques grognements brefs, des coups sourds, des râles de respirations haletantes… une lutte silencieuse, un enchevêtrement de corps lancés qui roulaient sur le tapis, et tout à coup, plus rien : les six hommes se relevaient… Jean Nib, les pieds et les mains garrottés, demeurait étendu, sans un mouvement, un sourire farouche sur ses lèvres crispées.

– Enlevez ! commanda l'un des agents d'un ton bref.

Jean Nib fut « enlevé » en effet.

* * * * *

Au moment où les trois portes du salon s'étaient ouvertes, Zizi avait glapi :

– Pet ! pet ! Jean Nib ! V'la la rousse !…

Et, profitant de la lutte qui s'engageait, avant qu'aucun des agents eût songé à l'agripper, le gamin bondit vers une fenêtre et disparut dans le jardin… Deux heures plus tard, il se retrouva dans Paris, haletant, pantelant, affalé sur un banc… Comment avait-il franchi la fenêtre ? L'avait-il ouverte ? Avait-il défoncé les vitres et passé à travers ? Il ne le sut jamais. Pourtant, la deuxième version lui paraissait plus vraisemblable, car il était en sang, les mains et la figure couverte de plaies et d'éraflures.

– Quelle détalade ! Non ! mais quelle course ! murmura-t-il en s'épongeant. Me voilà propre, moi ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Toute la rousse va être sur pied pour me piéger ! Si je me piôle rue Letort, je vais me faire ramasser ! Non ! mais on ne fait pas de ces blagues-là !

Tout en monologuant et en s'épongeant, Zizi, peu à peu, reprenait haleine. Il réfléchissait, à sa manière. Tantôt il songeait à cette irruption imprévue de la police, qu'il cherchait vainement à

s'expliquer, car pas un soupçon ne lui venait contre La Veuve. Tantôt il avait une pensée apitoyée pour Jean Nib ; mais toujours, il revenait à cette question qui se posait, terrible :

– Je ne puis pas rentrer rue Letort. Où vais-je aller ?…

Vers les six heures du matin, il se mit en route vers Montmartre, et il faisait grand jour quand il arriva rue Ramey.

Il monta au cinquième d'une maison et sonna à une porte qui s'ouvrit.

– Tiens ! Zizi-Panpan !… fit La Merluche.

– Tu viens déjà le chercher pour aller galvauder, hein ? s'écria une voix aigre qui n'était rien moins que la voix de la digne Mme Chique.

– M'sieur Chique, et vous aussi, ma bonne madame Chique, tel que vous me voyez, je suis sur le pavé, moi !… À mon âge !… Si c'est pas rageant !… Oui, oui, c'est tel que je vous le dis : le proprio ne veut plus de nous. Alors ma sœur est partie sans crier gare, et moi, je me suis dit… j'ai pensé… non, mais ce que ça me cuit, ces coupures de vitre !…

– Ousque tu t'es blessé ? demanda l'agent Chique. C'est encore en maraudant, j'en suis sûr !…

– Moi ? s'écria Zizi avec indignation, m'sieur Chique, j'sais pas si vous étiez de service, hier, mais si vous y étiez, vous avez dû m'y voir, au feu même que j'ai voulu aider à sauver des choses, et que le capitaine des pompiers m'a félicité, et que j'ai reçu les éclats d'une fenêtre éclatée, en emportant un portefeuille de billets de banque que j'ai remis aux pompiers !

– Puisque tu es blessé et que tu as passé la nuit, tu vas te coucher, dit l'agent.

Quelques minutes plus tard, Zizi, couché dans le lit de la Merluche, la tête et les mains bandées de compresses, voyait la digne Mme Chique lui apporter un énorme bol de café au lait.

XXIV

LA MASURE DU CHAMP-MARIE

La nuit où Jean Nib partit pour l'expédition dirigée contre la villa du marquis de Perles, Rose-de-Corail fut chargée de la surveillance du baron.

Rose-de-Corail, lorsque Jean Nib lui avait annoncé qu'il renonçait aux cent mille francs promis par Charlot, n'avait pas fait d'objection. Lorsqu'elle avait su qu'il ne fallait pas toucher aux vingt-cinq mille qu'elle gardait sur elle, Rose-de-Corail n'avait élevé aucune réclamation. Si Jean Nib lui avait dit de jeter au feu ces vingt-cinq billets bleus, elle eût obéi sans hésitation. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi Jean Nib, misérable, mal vêtu, mangeant à peine à sa faim, ne voulait pas toucher à cette fortune ; peut-être, d'ailleurs, ne le comprenait-il pas lui-même. Mais Rose-de-Corail ne cherchait pas à comprendre ; elle obéissait, voilà tout. Jean Nib était son dieu. Elle mettait toute la force et toute l'ingéniosité de son esprit à veiller sur lui, car Jean Nib était d'une imprudence exorbitante. Simplement, elle souffrait quand il n'était pas près d'elle.

En la quittant pour aller au rendez-vous nocturne de La Veuve, Jean Nib se contenta de lui dire que, sans doute, il rentrerait avec de l'argent. Il assura qu'il serait de retour vers six heures du matin.

Demeurée seule, Rose-de-Corail s'installa près d'une chandelle, à raccommoder ses nippes ; elle avait le souci de la propreté, et, si mal vêtue qu'elle fût, paraissait toujours accorte. De temps à autre, elle levait les yeux vers la porte du fond de la pièce. Elle était solidement fermée. Derrière cette porte, Rose-de-Corail entendait un pas lourd, lent et monotone : c'était le baron Hubert d'Anguerrand qui allait et venait. Il n'était pas difficile à surveiller. Depuis qu'on l'avait amené là, il n'avait pas fait une tentative pour reconquérir sa liberté…

– Drôle de type ! songeait Rose-de-Corail. C'est un richard, un de la haute. Qui sait si Jean Nib ne veut pas le faire casquer ? Charlot donnait cent mille francs pour dégringoler le pante… le pante en donnera peut-être le double… le triple… pour être relâché… Mais si jamais il tombe dans les griffes de La Veuve !…

Le bruit des pas s'arrêta tout à coup : Hubert d'Anguerrand venait de se jeter sur le petit lit qui avait été aménagé pour lui.

– Le voilà qui va dormir, continua Rose-de-Corail. Il a tout de même de l'estomac !… Quelle heure qu'il peut être ?…

La nuit était profonde, le silence, aux environs, était absolu. La triste chambre où Rose-de-Corail travaillait était obscurément éclairée par une chandelle qui se mourait.

Soudain la chandelle s'éteignit ; la chambre demeura plongée dans les ténèbres. Rose-de-Corail ne bougea pas.

– La camoufle est morte, songea-t-elle. Et je n'en ai pas d'autre. Bah !… il doit être au moins cinq heures. Dans une heure ou deux au plus, Jean Nib sera ici… Que fait-il, maintenant ?

Brusquement, elle eut un tressaillement et se leva toute droite.

Une sorte de lumière blafarde avait peu à peu pénétré dans la chambre à travers les contrevents mal joints. Rose-de-Corail courut à la fenêtre, l'ouvrit et vit alors qu'il faisait grand jour.

– Ah ! ça, gronda-t-elle, il est au moins huit heures…

À midi, Jean Nib n'était pas rentré.

Rose-de-Corail fit une toilette sommaire, c'est-à-dire qu'elle ramena d'un tour de main les splendides torsades de sa chevelure, revêtit la jupe qu'elle avait raccommodée dans la nuit, jeta un fichu sur ses épaules et sortit en grondant :

– S'il lui est arrivé malheur… malheur à ceux qui en sont cause !

Elle portait à la main un petit sac en soie noire rattaché à son poignet par les rubans ; dans le sac, il y avait son mouchoir, et, sous le mouchoir, un poignard. Une demi-heure plus tard, elle était chez La Veuve.

La Veuve n'était pas chez elle !

Patiente et forte dans le malheur qu'elle pressentait, Rose-de-Corail se mit en faction dans la rue Letort.

– C'est La Veuve qui a poussé Jean Nib, songeait-elle. Il faudra qu'elle me dise où il est, sinon…

Elle tâtait son poignard à travers la soie du sac. Par moment, elle grelottait, et parfois d'ardentes bouffées de chaleur montaient à son front. Le soir arriva sans qu'elle eût songé à prendre la moindre nourriture. La Veuve n'avait pas reparu.

Quand elle vit qu'il faisait nuit, Rose-de-Corail fut tout à coup frappée par cette idée que Jean Nib, retenu par un incident quelconque, avait dû arriver à la masure du Champ-Marie quelques

instants après son départ, et que maintenant il la cherchait…

– Étais-je folle ! songea-t-elle. Il est là. C'est sûr… Il m'attend !

Elle entra dans la chambre en disant d'une voix étranglée :

– Jean ! tu es là, n'est-ce pas ?…

Elle toucha le lit, s'imaginant qu'il avait dû s'endormir, après les fatigues de l'expédition. Le lit était vide… Rose-de-Corail eut un soupir terrible ; elle sentit le désespoir l'envahir, et ses yeux se remplirent de larmes brûlantes. Mais elle se raidit contre cette faiblesse…

– Je le trouverai !… Il faut que je le trouve, gronda-t-elle tandis qu'un tremblement convulsif l'agitait.

L'instant d'après, elle était dehors. Quant à son prisonnier, quant à Hubert d'Anguerrand, elle l'avait complètement oublié. Dehors, dans la nuit, dans ce désert sinistre des fortifs, Rose-de-Corail se mit à marcher en murmurant :

– Où aller ? Où le chercher ?… Oh ! aux Croque-Morts !…

Elle se prit à bondir la barrière, qu'elle franchit, et s'élança vers le sinistre cabaret, sans s'apercevoir que deux ou trois ombres la suivaient pas à pas.

Au moment où elle allait pousser la porte des Croque-Morts, Rose-de-Corail se sentit tout à coup violemment empoignée par derrière, un bâillon lui noua les lèvres avant qu'elle eût pu proférer un cri ; en même temps ses mains se trouvèrent attachées.

– C'est bon, dit une voix, conduisez-la où vous savez, les aminches. Dans deux heures, je serai là et le reste me regarde.

– Biribi !… rugit Rose-de-Corail au fond d'elle-même.

Rose-de-Corail se sentit entraînée vers la nuit ; les gens qui la poussaient et la traînaient, au nombre de quatre, marchèrent longtemps dans la direction de Saint-Denis. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, Rose-de-Corail, épuisée, regarda autour d'elle.

– On est arrivé ; tu peux te reposer, lui dit l'un des escarpes.

Arrivée ! Où cela ? Autour d'elle, il n'y avait qu'une vaste plaine ; au loin, elle entrevoyait confusément des lumières.

– Assieds-toi, qu'on te dit ! reprit rudement la même voix.

En même temps, l'homme appuya violemment sur les épaules de Rose-de-Corail qui tomba à la renverse ; les escarpes s'assirent autour d'elle, simple manœuvre pour ne pas être vus de loin, et ils gardèrent le silence. Rose-de-Corail s'aperçut alors qu'elle était assise sur une sorte de talus ; à dix pas d'elle, se déroulait un large ruban d'eau

paisible et sinistre. Alors, elle sentit un long frisson d'épouvante la secouer :

– Le canal ! murmura-t-elle.

Alors, elle comprit, ou crut comprendre la vérité : Jean Nib avait réussi le coup de Neuilly ; La Veuve et Biribi l'avaient assassiné pour ne pas partager ; et comme on redoutait sa dénonciation, à son tour on allait la tuer !…

Rose-de-Corail songea.

– Dans deux heures, je serai là ! a dit Biribi. Il me reste donc deux heures pour trouver un moyen de venger Jean Nib avant de mourir !…

* * * * *

Biribi s'était élancé vers Paris où il était rentré, et avait rapidement gagné le taudis de La Veuve.

– Ça y est, dit-il en entrant, Rose-de-Corail ne jaspinera pas.

– Elle est morte ? demanda froidement La Veuve.

– Pas encore, ricana le monstrueux bandit. Je me charge de la petite opération. Mais avant de lui faire boire le dernier bouillon, j'ai deux mots à lui dire… un vieux compte à régler.

– Des bêtises ! fit La Veuve en tressaillant. Il fallait la noyer tout de suite. Avec une fille comme Rose-de-Corail, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

– Bah ! les aminches sont des costauds.

– Pour le moment, il s'agit d'en finir avec Rose-de-Corail : va donc, et, lorsque tu me rejoindras, tâche que ce soit réglé…

– On y va, La Veuve ! dit le sacripant.

– Tâche d'arriver à l'heure au Champ-Marie ! reprit LaVeuve d'un ton menaçant.

Biribi s'élança au dehors. Alors, La Veuve eut un sourire effrayant de satisfaction et murmura :

– Je n'ai plus qu'à attendre la visite de M. le baron Gérard d'Anguerrand, et à le conduire auprès de son noble père… L'entrevue sera touchante… Dire que je vais voir cela, moi !… Hubert d'Anguerrand aux prises avec Charlot !…

Elle s'assit près de sa table et demeura immobile, en proie à une sombre rêverie.

Des heures passèrent.

Un bruit de pas étouffés, dans l'escalier, la fit enfin tressaillir. Elle écouta. Les pas s'arrêtaient devant sa porte. Elle ouvrit et vit

Adeline… Sapho… qui entra.

– M. le baron ? demanda La Veuve d'un ton rude et soupçonneux.

– Il vous attend dans la rue, dit Adeline d'une voix rauque. Hâtons-nous !… Et la fille ?

– Bon. Je vais vous conduire. La mignonne n'a pas bougé. On dirait qu'elle vous attend. Venez.

Il n'y eut pas d'autre explication entre elles.

La Veuve prit sa lampe. Elle comprenait très bien : Gérard s'occupait du père, Adeline de la fille. Lorsqu'elles furent arrivées devant la porte du galetas, La Veuve se tourna brusquement vers Adeline.

– Ah ! çà, gronda-t-elle, vous savez ce qui est convenu entre nous ? Vous raconterez à la petite fille ce que vous voudrez, ça ne me regarde pas. Mais je veux qu'elle reste ici. Je l'aime, moi, cette enfant !

– Et si je l'emmenais ?

– Alors, je reprends ma liberté, madame la baronne. Nous sommes alliées. Jouons franc jeu. Je vous préviens que, si vous m'enlevez la petite, demain matin Gérard saura qu'elle est vivante.

– Je vous l'achète, dit Sapho d'un ton de voix intraduisible.

– Elle n'est pas à vendre. Vous m'offririez un million que je refuserais. Je n'ai pas besoin d'argent, madame, j'ai besoin de vengeance…

– Vengez-vous sur Hubert, haleta Sapho – et laissez-moi Lise…

La Veuve ramassa sa lampe qu'elle avait déposée sur le parquet du palier.

– Nous ne nous entendons pas, dit-elle froidement. Adieu, madame…

Elle fit un mouvement de retraite. Adeline eut un rauque soupir. Son visage livide se plaqua de taches de cire. Ses mains fines, cachées dans son manchon, tourmentèrent la crosse du petit revolver sur lequel elles se crispaient.

Sans doute La Veuve comprit le geste d'Adeline ! Sans doute elle lut dans ses yeux la volonté de meurtre qui y flamboyait. Tranquillement, elle sortit de sa poche un large couteau tout ouvert, et sans émotion apparente, elle gronda :

– Mon amant Louis de Damart a été tué par Hubert d'Anguerrand. Il serait beau, sans doute, que je sois tuée, moi, par la fille de Louis de Damart ! Mais cela n'entre pas dans mes idées ; il n'est pas temps que je meure ! Croyez-moi, madame, laissez tranquille le joujou, quel qu'il

soit. À ce jeu-là, voyez-vous, je suis la plus forte… Soyez raisonnable. Vous me dites de me venger sur Hubert. Vous ne comprenez donc pas que sa mort *me suffit*, puisque je suis venue trouver Gérard d'Anguerrand ? Quant à Lise, c'est autre chose, madame. Je la garde. Je veux qu'elle meure selon mon idée, et non selon la vôtre.

– Ouvrez-moi cette porte, dit Sapho en grinçant des dents. Je ferai comme vous le désirez : Lise restera ici…

– À la bonne heure ! grogna La Veuve.

Et, parfaitement sûre qu'Adeline lui obéirait jusqu'au bout, elle ouvrit la porte en disant :

– Dans une heure, vous me rejoignez au Champ-Marie, n'est-ce pas ?… Si je ne vous voyais pas arriver, je commencerais par dire à Gérard que Lise est vivante… ensuite, on verrait !

– Dans une heure je serai là-bas, dit Adeline d'une voix ferme.

Et elle entra !…

La Veuve descendit. Dans la rue, sur le trottoir d'en face, une ombre immobile guettait. La Veuve alla droit à l'homme qu'elle entrevoyait, et, malgré son déguisement, reconnut aussitôt Gérard d'Anguerrand. Il portait une cotte d'ouvrier ; ses moustaches étaient rabattues sur le coin des lèvres ; un foulard était noué à son cou ; une casquette couvrait sa tête : pour un policier, Charlot-Lilliers-Gérard était méconnaissable ; mais pour La Veuve, il n'y avait pas d'erreur possible.

– Marchez devant, fit Gérard dont le cœur battait à grands coups, je vous suis…

La Veuve se mit à marcher rapidement. À vingt pas derrière elle, Gérard rasait les murs.

Lorsqu'ils furent près de la maison du Champ-Marie, La Veuve s'arrêta.

– C'est là ? demanda Gérard, la voix rauque, haletante, presque incompréhensible.

– C'est là, répondit La Veuve, glaciale.

Gérard secoua la tête. Son œil flamboya. Ses mâchoires se serrèrent l'une contre l'autre avec la force d'une crise d'épilepsie. En quelques instants, il fit ce qu'on pouvait appeler le branle-bas de combat ; il se dépouilla de sa cotte et apparut vêtu d'un veston qui le serrait à la taille ; il jeta son foulard, sa casquette, redressa sa moustache, et d'un geste rapide, s'assura que son couteau était en place, à portée de sa main…

– Il faut bien que mon père me reconnaisse ! grogna-t-il.

– Un instant ! dit La Veuve. Vous gâteriez tout par trop de précipitation. Je vais entrer la première.

– Soit !… Hâtez-vous ! gronda Gérard.

– Je laisserai la porte ouverte. J'en ai pour vingt minutes. Quand il sera temps, je sifflerai… vous entendez ?… Ne venez pas avant mon coup de sifflet… ou je ne réponds de rien…

– J'attendrai… mais faites vite ! dit Gérard avec un tel rugissement que La Veuve en eut un sourire d'extase mortelle, et murmura :

– Cette fois, mon Hubert, nous allons en voir de drôles !… Mais avant de te montrer ton cher fils, n'est-il pas juste que tu revoies une dernière fois celle que tu as tant aimée ? Ô ma mère, ajouta-t-elle, avec un accent de haine flamboyante, dormez tranquille ! Ô mes enfants, c'est ce soir que nous prenons notre revanche, ô mon petit Louis ! ô ma petite Suzette adorée !…

Elle eut une sorte de sanglot, fit à Gérard un signe d'autorité, et pénétra dans la maison.

C'était vrai : elle voulait voir Hubert avant de le livrer à Gérard… mais, comme elle entrait, une idée, brusquement, la fit dévier pour un instant. Une idée, une petite idée… un instant fugitif… une toute petite pierre sur sa route, peut-être, mais La Veuve, méthodique, implacable, raisonneuse, voulait avoir toutes les chances pour elle.

Voici donc l'idée qui, au moment où elle allait se diriger sur la pièce habitée par Hubert, la fit dévier :

– Et l'autre, là-haut ?… La bouquetière… Il ne faut pas qu'elle entende… qu'elle sache !… Tant pis pour elle… et pour Biribi !…

Et La Veuve, rapidement, monta au premier étage de la masure… à ce premier étage où Marie Charmant se trouvait enfermée…

Gérard, dehors, attendait, ramassé sur lui-même, haletant, tantôt préparant les suprêmes paroles qu'il voulait dire à son père, tantôt prenant la résolution de le frapper tout de suite, sans un mot…

Combien de temps attendit-il ?… Dix minutes peut-être… Tout à coup, il tressaillit, et saisit son couteau : un coup de sifflet strident déchirait le silence… le signal de La Veuve !…

Gérard se rua sur la maison…

XXV

ZIZI AMOUREUX

Cette nuit-là, Ernest Gildas dit Zizi-Panpan errait tristement dans le quartier. Il était seul. Le fidèle La Merluche était resté à la maison. Dans la soirée, Zizi, après une charmante journée passée en famille, avait éprouvé le besoin de prendre l'air.

– Tu ne m'emmènes pas ? lui avait murmuré La Merluche.

– Pas plan ! Pour ce qui se mijote, faut des gars d'attaque ! avait répondu Zizi.

Et il était parti, laissant La Merluche horriblement vexé et se tourmentant l'esprit pour savoir ce qui pouvait bien se mijoter.

Zizi voulait revoir la rue Letort, tout simplement – et, dans la rue Letort, sa maison… la maison de Marie Charmant. Peut-être ce désir même ne se formulait-il pas dans son esprit. Car si le gamin aimait sûrement la jolie bouquetière, il n'est pas certain qu'il eût conscience de cet amour. Quoi qu'il en soit, il commença par s'éloigner le plus possible du quartier, dans la conviction où il était qu'on le cherchait et que la rue Letort était spécialement surveillée. Peu à peu, il décrivit de plus grands cercles concentriques, qui, de plus en plus, et presque malgré lui, le rapprochaient de Marie Charmant. De rue en rue, il finit par se trouver aux abords de la mairie, et alors, il se dit :

– Si je me risquais ?…

À quoi voulait se risquer Zizi ?… À entrer dans la rue Letort, tout simplement. Il n'y avait pas peu de courage dans cette résolution, puisque Zizi était persuadé que la rue était pavée d'agents uniquement créés et mis au monde pour le guetter.

Parvenu devant *sa* maison, il se rassura pourtant en constatant que la rue était parfaitement paisible et déserte. Il leva le nez vers la fenêtre du logement habité par Marie Charmant. Cette fenêtre était obscure.

– Mince ! murmura le gavroche. Voilà que mon cœur fait toc-toc. Ah ça ! mais j'en pince donc pour la bouquetière, moi ?… Tiens ! pourquoi pas ? ajouta-t-il en se redressant.

Et, avec une expression de blague intraduisible, il reprit :

– Non, décidément, elle n'est pas pour mon blair…

Comme il disait ces mots, Zizi s'aplatit sur le seuil où il était assis.

– La rousse ! Me v'là entoilé !…

Un homme et une femme venaient de s'arrêter à deux pas de lui ; ils échangèrent quelques paroles d'une voix imperceptible, puis l'homme se retira un peu plus loin vers le fond de la rue, et la femme, résolument, se dirigea sur la maison de Zizi et de Marie Charmant, où elle entra.

– Ce n'est pas la rousse ! soupira Zizi. Mais quoi que ça peut bien être, alors ?… Tiens ! ajouta-t-il, la fenêtre de La Veuve est éclairée !…

Bientôt il vit que la fenêtre de La Veuve devenait obscure, non pas subitement comme lorsqu'on éteint une lampe, mais par degrés, comme si La Veuve fût sortie, emportant la lumière…

Un instant plus tard, la porte de la maison s'ouvrit, et Zizi en vit sortir une ombre noire dans laquelle il devina La Veuve…

Et La Veuve rejoignit l'homme qui s'était arrêté à quelques pas de là.

Puis, tous deux s'éloignèrent et disparurent.

– En voilà des manigances ! murmura Zizi. Comment se fait-il que La Veuve n'est pas arrêtée ? On ne l'a donc pas surveillée ? Si on ne la surveille pas, on ne me surveille pas davantage, moi…

La perplexité de Zizi s'accrut encore lorsque, s'étant levé et ayant inspecté la maison où tout était noir, maintenant, il crut apercevoir un reflet de lumière sur la bordure du toit.

– Y a pas à dire, songea-t-il. Ça vient du galetas de La Veuve ! Du galetas que Mlle Marie m'a fait ouvrir !… Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?…

Tout à coup, la porte de la maison s'ouvrit à nouveau, et la femme mystérieuse reparut.

* * * * *

Adeline de Damart, baronne d'Anguerrand, était entrée dans le galetas avec l'intention bien arrêtée de se débarrasser de Lise par un meurtre.

Elle fit quelques pas dans le galetas, et vit Lise qui dormait paisiblement ; quelque chose comme un sourire errait sur ses lèvres décolorées.

Et, en effet, il faut le dire : la pensée de Lise était paisible *depuis qu'elle savait que Gérard n'était pas son frère*… et qu'elle pouvait l'aimer sans honte et s'avouer à soi-même cet amour.

Sapho, immobile et raide, à demi penchée sur cette séraphique apparition, lentement, sans bruit, tira son revolver du manchon et elle visa…

À ce moment, Lise ouvrit les yeux. Dans le même moment, elle vit le revolver braqué sur elle… Et elle sourit…

Car le revolver, c'était la mort, et la mort, c'était la délivrance de la torture la plus atroce qu'un cœur de femme puisse subir : la jalousie !

Elle se leva, avança d'un pas vers Sapho, et dit d'une voix très douce :

– Vous êtes venue pour me tuer, madame… eh bien ! tuez-moi !…

Dans cette seconde, au son de cette voix de douceur, à la vue de ce sourire devant la mort, la pensée de l'assassin fut bouleversée de fond en comble. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait et des mobiles qui la poussaient, Adeline renfonça le revolver dans le manchon et répondit :

– Vous vous trompez, je ne suis pas venue pour vous tuer. Ce revolver est dans mes mains en cas d'attaque de celle qui vous tourmente. Je suis venue pour vous sauver !…

Les deux femmes se regardèrent. Il y avait un immense étonnement dans les yeux de Lise, un trouble de vertige, de haine, de rage et de curiosité dans ceux de Sapho. Et Sapho pensait ceci :

– Oui, je te tuerai. Oui, j'aurai ce plaisir de te voir agonisante. Mais je veux d'abord *te connaître*… Je veux, oh ! je veux avec passion, avec fureur, savoir ce qu'il y a dans ton cœur et comment tu aimes celui que j'aime !

Cette pensée était l'expression exacte de l'état d'esprit d'Adeline en cette minute tragique. Depuis des mois, elle se débattait contre le fantôme de Lise. La passion d'Adeline pour Gérard était absolue et presque hors nature. Et, depuis qu'elle aimait cet homme, toujours c'est Lise qui se dressait entre eux. La pensée de Gérard allait à Lise alors même que, dans ses moments de délire, Sapho s'efforçait de lui communiquer une étincelle de la flamme qui la dévorait et qu'elle cherchait vainement à éteindre dans des amours de rencontre…

Or, cette jeune fille qui vivait dans le cœur et l'esprit de Gérard, cette rivale qui triomphait jusque dans la mort, Sapho ne la connaissait pas !…

Elle voulut la *connaître* avant de la tuer…

Et c'est pourquoi Adeline renfonça son revolver, c'est pourquoi elle prononça ceci :

– Je suis venue pour vous sauver !… Vous ne me croiriez pas, mademoiselle, si je vous disais que j'éprouve pour vous la moindre pitié. Vous devez savoir, au contraire, vous savez, vous voyez que je vous hais de toute mon âme…

Lise, d'un geste instinctif, couvrit son visage de ses deux mains… Oui, elle voyait cette haine avouée, proclamée. Et elle, qui avait les mêmes motifs de haine puisqu'elle aimait Gérard, elle se disait : « Que lui ai-je fait ?… »

– Voici ce que je suis venue vous offrir, reprit Adeline d'une voix brûlante : nous aimons toutes les deux le même homme. *Cette homme est notre mari à toutes deux*… (Lise fut secouée d'un tressaillement.) Notre *mari !*… Il est vrai qu'il ne vous a épousée, vous, que sous un faux nom et qu'il m'a épousée, moi, sous son nom véritable. Mais qu'importe, au fond, le nom écrit sur un registre de mairie ? Si je suis baronne d'Anguerrand, vous êtes, vous, madame *Georges Meyranes*… et Gérard d'Anguerrand, Georges Meyranes, c'est le même homme !… Une de nous deux est donc de trop. Est-ce votre avis ?…

Lise leva sur la femme qui lui tenait ce fantastique discours un regard de terreur et d'horreur.

– Madame, dit-elle d'une voix d'une infinie détresse, mais qui ne tremblait pas, je vous jure que j'aime mieux mourir que d'entendre ce que vous me dites…

– Vous ne voulez donc pas *le revoir* ? gronda Sapho.

– Le revoir ? râla Lise avec un accent de telle ferveur que Sapho en grinça des dents.

– C'est ce que je suis venue vous proposer, continua Sapho dans une sorte de rugissement douloureux, et en même temps une larme brûla le bord de ses paupières.

– Comme vous l'aimez ! murmura Lise, qui frissonna à voir pleurer ces yeux injectés de haine.

– Et vous ! gronda Sapho.

Elles se regardèrent encore, dans une sorte de saisissement…

Sapho, la première, revint à elle, se domina, et, d'une voix plus calme :

– Notre solution est effrayante, mais elle est simple : une de nous deux est de trop ! Je suis venue vous proposer ceci : ensemble nous nous présenterons et nous lui dirons… « L'une de nous deux doit disparaître… Laquelle ?… »

– Madame ! madame ! balbutia Lise, ce que vous me proposez est horrible. Je vous écoute, je vous entends, et je n'ose en croire ce que j'entends !… Non, madame, non. Ne croyez pas que je sois capable d'une démarche pareille contre laquelle toute ma pensée, tout mon cœur, tout mon être se révoltent… Mourir pour mourir, j'aimerais mieux encore vous céder la place et tomber *sous le revolver que vous avez apporté pour moi,* plutôt que de mourir de honte !…

Sapho demeura quelques instants méditative. Elle voulait emmener Lise. Elle le voulait de toute l'ardeur intense de sa curiosité maladive.

Tout à coup, Adeline sourit, d'un fugitif et livide sourire…

– Soit ! dit-elle, je serai seule à le soigner, et s'il ne meurt pas, quand il sera guéri, nous pourrons sans doute reprendre cet entretien ; d'ici là, vous demeurerez ici ; il paraît que vous y êtes bien, puisque vous vous détournez de la seule voie de salut qui vous était offerte. Adieu.

Lise fit deux pas rapides vers Sapho. Son imagination, surexcité par l'amour qui la dominait si complètement, lui montra son Georges malade, mourant peut-être. Et par une transposition instantanée des situations, elle le vit tel qu'il était en leur petit appartement de la rue de Babylone lorsque, selon l'expression de Georges Meyranes, elle et maman Madeleine l'avaient ramené de la mort. Elle rêvait la charmante idylle, la genèse de cet amour qui l'avait prise tout entière, âme, cœur et esprit, au point que sa personnalité s'effaçait et qu'elle vivait en celui qu'elle adorait. Oh ! être près de lui encore, et, comme jadis, veiller sur sa fièvre, guetter son délire, humecter son front brûlant… le sauver enfin ! Ce fut si violent, si indépendant de sa volonté que, sans même se rappeler que cette femme la haïssait mortellement :

– Sauvons-le ! murmura-t-elle avec une ardeur qui la faisait trembler. Oh ! madame, à nous deux, nous le sauverons, n'est-ce pas ?…

– Venez donc ! dit Sapho en comprimant son cœur qui bondissait de haine.

* * * * *

– Tiens ! fit Zizi, en voyant reparaître la femme mystérieuse. Elle est entrée une et elle sort deusse… Qu'est-ce que c'est que cette petite-là ? Oh ! mais ! est-ce que, des fois, ce ne serait pas Mlle Marie ?… Même taille !… Si je pouvais la reluquer… mais il fait noir comme dans un boudin ! Ah çà ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?…

Adeline marchait rapidement, entraînant Lise qu'elle tenait par la taille.

Zizi les suivait de loin. Il les vit tourner à gauche dans une rue latérale.

Là, stationnait une voiture. Adeline fit monter Lise et prit place près d'elle. La voiture s'éloigna aussitôt. Mais, au moment où elle se mettait en mouvement, Zizi avait bondi, et, s'était installé derrière, sur les ressorts.

XXVI

LA VOITURE CELLULAIRE

Jean Nib, après sa première nuit, passée au Dépôt, pendant laquelle il ne dormit pas une minute, se retrouva, les nerfs exaspérés, avec un violent besoin de dépenser le trop-plein de vigueur qui faisait craquer ses muscles.

Vers onze heures, la porte de sa prison s'ouvrit ; quatre gardiens parurent.

– En route ! fit l'un d'eux…

L'instant d'après, Jean Nib se trouva encadré entre quatre hommes.

Derrière une table, un homme, de physionomie indifférente, attendait : c'était le juge d'instruction.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le juge, tandis que le greffier s'apprêtait à écrire les réponses.

– Je ne sais pas, répondit simplement Jean Nib ?

– Je vois que vous ne voulez pas répondre. Vous avez tort. J'aurais rondement mené votre affaire. Tant pis pour vous. Je vais vous laisser une huitaine de réflexion… Gardes, emmenez !…

Jean Nib fut reconduit dans sa cellule.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, le prisonnier sentait croître en lui une sorte de rage qui, fatalement, devait aboutir à une sorte de fureur ou de désespoir après laquelle il se trouverait sans forces.

Jean Nib se contentait d'arpenter sa cellule de son pas de fauve encagé. Il se mordait les poings.

La journée s'écoula ainsi, dans cette affreuse lenteur où les secondes sont des minutes et les minutes des heures. Sur le soir, Jean Nib fut extrait de sa cellule.

Après les interminables formalités de la levée d'écrou, Jean Nib monta dans une voiture, sorte de long caisson divisé en petites niches à droite et à gauche, séparées par un couloir allant de l'avant à l'arrière de la voiture. Ces niches sont des cellules. Une voiture

cellulaire, c'est un raccourci du Dépôt. Elle en a l'apparence et les formes réduites à des proportions de prison roulante. Chacune des niches est occupée par un homme qui demeure assis sur une étroite banquette, les genoux serrés, le corps tassé, le dos voûté. Dans le couloir prend place un gardien ou un gendarme. Jean Nib fut enfermé dans une de ces niches. Autour de lui, il entendait des chants ignobles, des rires pareils à des grincements de démons, mais une parole violente du gardien imposa le silence aux prisonniers que le panier à salade transportait à la Santé. Il s'assit sur la banquette : il était là comme emmuré dans du bois ; à droite et à gauche, devant et derrière, il touchait les parois ; ses jambes rentraient sous ses genoux ; sa tête, s'il essayait de se soulever, touchait au plafond. Cette boîte était un cercueil. Jean Nib eut la sensation d'étrange angoisse qu'il allait y mourir étouffé. Cependant, lorsque la voiture cellulaire se fut mise en route, il se calma un peu. Ces heurts, ces cahots, c'était la vie… Le *panier* roulait, tanguait dans un bruit de ferraille… Par les lames du trou percé au-dessus de sa tête et qui laissait pénétrer un peu d'air, aucune lumière n'entrait. Jean Nib comprit que, dehors, il faisait nuit comme dedans. Lorsque la voiture s'arrêtait devant quelque embarras de rue, il percevait les rumeurs de Paris, et il grondait :

– Dire que je ne suis séparé de la liberté que par quelques planches !… Dire que dans quelques minutes je vais être à la Santé ! Puis la condamnation ! C'est-à-dire la séparation pour toujours peut-être ! Ou, si ce n'est pas pour toujours, je reviendrai – si je reviens ! – cassé, usé, vieilli… Que va faire Rose-de-Corail ?…

Cette pensée qu'il n'était séparé de la liberté que par quelques planches, peu à peu prenait possession de son esprit tout entier, éliminait violemment toute autre pensée. Dans un mouvement de rage, Jean Nib essaya de se redresser. Sa tête heurta le plafond.

Et alors, dans une brusque saute des sensation, il crut de nouveau qu'il allait étouffer… Il se mit à haleter, ses nerfs se tendirent, ses muscles craquèrent… Tout à coup, sans savoir pourquoi ni comment, il se trouva les deux pieds sur la banquette, les épaules arc-boutées sur la paroi supérieure…

– J'étouffe ! râla-t-il. Je vais crever là ! Je ne verrai plus Rose-de-Corail !…

Il n'étouffait pas. Sans s'en rendre compte, il exerçait une formidable poussée sur la paroi !… Les veines de son front s'enflaient, ses muscles saillants se tordaient dans l'effort surhumain qu'il tentait… la paroi craqua !… À ce craquement qu'il entendit tout à coup, à ce faible bruit qui retentit en lui comme un coup de tonnerre, Jean Nib eut un tressaut suprême de sa pensée…

Dans la même position de monstrueuse cariatide, lentement, il leva la tête et vit… Il vit !… Oh ! il vit dans un rêve de délire que la paroi s'était fendue !…

La voiture cellulaire continuait à rouler et à tanguer dans son bruit de ferraille. Jean Nib eut un soupir qui ressemblait à un effroyable juron. Il se ramassa. Tout ce qu'il y avait de force dans sa volonté, de puissance dans ses muscles fut aspiré aux épaules… Et les épaules de la cariatide se mirent à exercer une pression lente, sans arrêt, une pression implacable de machine… La paroi se disjoignait, se disloquait… s'ouvrait !… Jean Nib, haletant, les lèvres sanglantes, le souffle rauque et précipité, les yeux convulsés, Jean Nib, appuyé des genoux et des coudes, poussait de ses épaules, d'une poussée irrésistible… Brusquement, la paroi éclata !…

Comment Jean Nib, déchiré, couvert d'ecchymoses, pantelant, effrayant à voir en cet instant, se trouva-t-il sur le toit de la voiture ? Comment put-il passer à travers la déchirure ? Jamais il ne le sut… Il était en lambeaux, il était couvert d'éraflures sanguinolentes, il était étendu sur le toit, se cramponnant des mains, la face tournée vers le ciel, la poitrine soulevée par les halètements furieux de sa respiration, le front inondé de sueur et de sang, et, dans les yeux, une telle expression de joie, d'étonnement, de défi suprême, que nul n'eût osé l'approcher…

* * * * *

Jean Nib traversa Paris suivant un itinéraire spécial. Ces grands fauves de la forêt parisienne ont de ces marches obliques. Ils vont de fourré en fourré. Ils évitent le frôlement des autres hommes, et, procédant par bonds successifs, s'avançant dans les taillis qui sont leur domaine…

Jean Nib gagna les abords de la Bastille, puis la Roquette, puis le Père-Lachaise, puis la Villette ; c'est-à-dire qu'il tourna autour de Paris, par les quartiers qui, la nuit, il était assuré, à un signal, à un coup de sifflet, de se faire reconnaître de ces ombres inconnues qui se glissent, et, au besoin, de trouver un refuge. Il marchait, d'ailleurs, sans prendre d'autre précaution. Il respirait par vastes et larges aspirations ; il ne songeait pas à essuyer le sang qui lui coulait un peu partout, aux mains, aux bras, au visage…

Parfois, il riait, et il était alors d'apparence formidable.

À la Villette, il entra chez un marchand de friperies qu'il connaissait de longue date. À crédit, et *sur parole*, le marchand lui fournit un costume complet destiné à remplacer ses vêtements en loques.

– Tu t'es donc battu ? lui dit-il.

– Non, répondit simplement Jean Nib. Je me suis écorché en sortant du panier à salade.

Le fripier demeura étonné, mais il ne fit pas d'autre question. Seulement, comme il connaissait les besoins de ses clients, il étala un assortiment de couteaux. Jean Nib en choisit un et s'en alla.

Une heure plus tard, il arrivait au Champ-Marie.

On était à peu près à l'heure où La Veuve attendait chez elle l'arrivée de Gérard d'Anguerrand et Adeline.

– Rose-de-Corail ! appela Jean Nib en entrant.

Rose-de-Corail n'était pas là !… Il sentit une sueur froide perler à son front et sortit. Dehors, il s'arrêta, reniflant dans le vent. Il tremblait. Il n'y avait pas de catastrophe comparable à celle qui l'atteignait.

– Voyons, gronda-t-il, en claquant des dents, pas la peine de me tourmenter le ciboulot. Il a dû y avoir un grabuge quelconque. Elle est partie pour m'attendre quelque part. Mais où ?… Chez Zidore, parbleu !…

Zidore (ou Isidore), c'était le patron du cabaret des Croque-Morts. Jean Nib se prit à courir comme avait couru Rose-de-Corail. Lorsqu'il arriva aux Croque-Morts, il s'arrêta un instant devant la porte pour comprimer les battements qui soulevaient sa poitrine.

Il ouvrit. Du premier coup d'œil, il vit que Rose-de-Corail n'était pas là !… Il devint livide et entra paisiblement, cherchant un coin pour s'asseoir : il se tenait à peine debout…

À son entrée, les chants, les rires, les cris avaient brusquement cessé.

On le regardait… les uns avec étonnement, les autres avec une sourde terreur.

– Pourquoi cet étonnement ? songea Jean Nib.

À ce moment, ses yeux se portèrent sur le patron du cabaret, et il vit que Zidore pâlissait, qu'il cherchait à détourner le regard…

Jean Nib sentait une colère furieuse envahir son cerveau.

Il marcha droit sur Zidore.

– Pourquoi trembles-tu ? gronda-t-il. Pourquoi ont-ils peurs de moi ?

Il planta son regard dans les yeux d'Isidore comme il lui eût planté un couteau dans la poitrine.

– On n'a pas peur de toi, balbutia le patron du cabaret ; on est étonné de te voir, voilà tout.

– Tu savais donc que j'étais arrêté ? Par qui ?

– C'est-à-dire… voyons, écoute-moi…

– Par qui ? rugit Jean Nib ? Par Biribi, hein ?

Son bras, dans le même instant, se leva, sa main s'abattit sur Isidore… Il l'agrippa, l'attira, le traîna hors du cabaret, par la porte du fond, dans le terrain vague. Là, il le lâcha et ouvrit son couteau.

Isidore devint blême. Le frisson de la mort lui parcourut l'échine. Il savait que, s'il ne parlait pas, il allait être tué, que rien ne pouvait le sauver. Il eut le soupir de la bête qu'on va égorger ; la ténèbre spéciale qu'ont *vue* ceux qui se sont trouvés un instant au bord de cet abîme qui est le Néant, cette ténèbre où évoluent les nuées de la peur et les vapeurs de l'horreur, flotta devant ses yeux. Il râla :

– Si je mange le morceau, me défendras-tu contre Biribi ?

Jean Nib haussa les épaules. La terreur de Zidore lui inspirait une sorte de dégoût. Il remit son couteau dans sa poche comme si cette arme eût été inutile, et il dit :

– Biribi ne fera de mal ni à toi ni à personne, si tu me dis la vérité. Sois tranquille.

– Ensuite ?

– Et bien, c'est Biribi qui a emballé Rose-de-Corail… il n'y a pas une heure…

Jean Nib se sentit froid jusqu'à la moelle des os. Ce fut pourtant avec une sorte de tranquillité qu'il demanda :

– Où l'a-t-il emballée ?

– À la Pointe-au-Lilas, dit le patron dans un souffle.

Une affreuse secousse d'angoisse fit vaciller Jean Nib. Il leva le poing au ciel, et, sans passer par le cabaret, bondissant par-dessus la palissade du terrain vague, il se rua dans une course effrénée. Un épouvante sans nom le poussait… Pendant une demi-heure, il dévora l'espace par bonds frénétiques… puis il commença à haleter… Bientôt il sentit ses jambes devenir plus lourdes, la respiration lui manquait, le souffle se fit bref et rauque… Il comprit que s'il ne se reposait pas une minute, il allait mourir, assommé par l'apoplexie… Il trébuchait, un nuage flottait devant lui… et Jean Nib ne s'arrêta pas ! Dans un effort de tout son être, il continua sa ruée farouche.

Tout-à-coup, Jean Nib tomba, la face contre terre, le front sanglant…

XXVII

LA POINTE AUX LILAS

On a vu que Biribi, après sa rapide entrevue avec La Veuve, s'était élancé hors des fortifications pour rejoindre les quatre escarpes qui, pendant ce temps, entraînaient Rose-de-Corail. Le bandit passa devant les Croque-Morts sans s'y arrêter. Cent pas plus loin, il entra dans un débit de vins auquel attenait un hangar servant de remise à trois voitures et d'écurie à six chevaux. À côté se cachait un garage pour des autos dont les propriétaires eussent difficilement pu produire la facture d'achat…

Le patron du débit était un de ces loueurs marrons qui font en petit ce que d'autres compagnies pareilles font en grand. Seulement, les cochers qu'il employait étaient généralement des bandits dans le genre de Biribi, et on n'a pas oublié, sans doute, que Biribi, à l'occasion, se déguisait lui-même en cocher, lorsque ce n'était pas en chauffeur. Dans le hangar, après quelques mots dits au maître du débit, il attela rapidement une voiture, et, sans prendre le temps cette fois d'endosser la livrée, s'élança sur le siège et fouetta…

À deux cents mètres du canal, il stoppa, gara la voiture.

Bientôt, le groupe formé par Rose-de-Corail et les quatre escarpes qui la gardaient lui apparut. Et, parvenu près d'eux :

– C'est bon ! dit-il. Vous pouvez vous faire la paire. Le reste me regarde, et me regarde seul. Voici les faffes… Tirez-vous, maintenant ! ajouta-t-il. Et le premier qui aurait l'idée d'zyeuter fera connaissance avec le lingue{1} de mézigo…

Rose-de-Corail entendait. Elle était assise sur la terre, les mains attachées au dos, et toujours bâillonnée.

Biribi commença par dénouer le foulard qui servait de bâillon. Puis, d'un coup de son couteau, il trancha les cordelettes qui liaient les mains de la jeune femme. Alors, il se recula de deux pas, et dit :

– Tu peux te lever, Rose-de-Corail. Nous avons à causer un instant, si tu veux ; et si tu ne veux pas, ça sera le même prix… Une bonne fois, tu entendras ce que j'ai dans le ciboulot depuis quatre ans.

– Eh bien, voyons, Biribi, qu'as-tu à me dire ?…

– D'abord et d'une, que je vais t'estourbir !

– Ça, je le sais, dit Rose-de-Corail, sans émotion apparente. Si c'est tout ce que tu as à m'apprendre…

– Je continue, gronda Biribi en se rapprochant d'un pas. J'ai à t'apprendre, deuxièmo, que Jean Nib est pincé… grâce à Bibi ! C'est comme ça, ma biche : et tu peux être sûre qu'il en a pour ses quinze berges…

– Ça, dit-elle, je le savais aussi.

– J'ai à te dire, enfin, continua-t-il, qu'avant de te régler ton affaire, ou après, à ton choix, tu seras à moi. Y a pas ! faut que tu y passes… Qu'en dis-tu ? Tu peux bien être ma gigolette une fois, une seule fois avant le grand bouillon. C'est une idée à moi… histoire de faire savoir à Jean Nib que je t'ai eue, et qu'il parte tranquillement… De savoir ça, ça le distraira, ton homme… Qu'en dis-tu, hein ?

– On verra, fit paisiblement Rose-de-Corail.

Et, debout, l'œil au guet, le visage livide, très calme d'attitude, elle regardait Biribi.

Elle n'essayait pas de fuir, sûre qu'au premier mouvement le bandit bondirait sur elle. Dans l'effroyable tension de son esprit, elle envisageait seulement la possibilité de s'emparer du couteau que Biribi tenait à la main… Elle était superbe, hautaine sans le savoir, admirable !

– Je vais te dire, continua Biribi avec une sombre expression de haine ; voilà quatre ans que je guette ce moment : je savais bien que ça viendrait, va !… Ça date du jour où tu passas devant les Croque-Morts, tu sais, le jour de la fête, où tu fis la connaissance de Jean Nib… Ne crois pas au moins que j'aie vraiment un béguin pour toi. Non, ma fille ! Si ça peut te faire plaisir de le savoir, j'en pince pour une autre… et celle-là, c'est comme toi : je la tiens !… Le béguin, je l'ai eu ! Tu le sais, j'ai bien vu que tu m'avais deviné. Mais tu n'as pas vu ce que je me suis tourmenté dans le temps, tu n'as pas entendu ce que j'ai crié pendant des nuits et des nuits où je te savais dans les bras de l'autre. Ça m'a passé. Et tu as cru que c'était oublié. Jean Nib l'a cru aussi. La Veuve l'a cru. J'ai bien caché mon jeu, pas vrai ? J'étais devenu presque le frangin de Jean Nib. Il ne faisait rien sans moi … Tiens ! j'te crois ! il n'y avait pas de danger que je le lâche… j'attendais l'occasion de vous rendre à tous les deux, d'un seul coup, ce que vous m'avez fait souffrir ensemble… Je crois que ça y est !…

Rose-de-Corail écoutait, et c'est à peine si elle entendait.

– Qu'en dis-tu, hein ?… Tu te tais, hein ? Veux-tu me répondre, hein ?… Tu as peur, hein ? Veux-tu me répondre, dis ! Veux-tu parler !… Tu ne veux pas ?… Eh bien…

Ses deux mains énormes s'abattirent sur Rose-de-Corail, une à la gorge, l'autre aux reins pour la renverser. Rose-de-Corail ne jeta pas un cri, n'eut pas un soupir. À l'instant où le bandit s'abattait sur elle, elle se défendit, et ses deux mains, à elle, le saisirent, l'enlacèrent… Dans le même moment, elle tomba, Biribi sur elle… Pendant deux secondes, il y eut la lutte affreuse de ces deux corps qui s'étreignaient dans une volonté de mort…

– Elle m'étrangle ! râla Biribi dans une insulte. Crève donc !…

D'un furieux talonnement, il se dégagea de l'étreinte, et, maintenant d'une main Rose-de-Corail par la gorge, comme clouée au sol, il leva sa poigne, très haut… l'éclair du couteau se confondit avec l'éclair de son regard…

– Adieu, mon Jean ! cria Rose-de-Corail…

– Me voici ! hurla une voix déchirante et tonnante…

Et Biribi, avant que son couteau se fût abattu, roula sur la terre, assommé…

– Jean ! rugit Rose-de-Corail dans le délire d'une joie telle que cela lui parut le délire de l'agonie… Et Jean Nib, accroupi sur Biribi, lui martelant le crâne contre le sol… *le sonnant !*…

Elle crut en effet qu'elle mourait… D'une voix d'orgueil et de douceur infinie, elle répéta : « C'est toi mon Jean ! C'est toi !… » et elle perdit connaissance…

Jean Nib vit que Biribi demeurait immobile. Alors il le considéra un instant. Puis, avec un furieux grondement, il saisit le couteau du bandit, qui avait roulé sur le sol, et il le lui planta dans la poitrine… han !… d'un seul coup, d'un seul geste bref et court de l'avant bras…

Alors Jean Nib se tourna vers Rose-de-Corail, la saisit dans ses bras puissants, l'enleva, l'étreignit sur sa poitrine… et il éclata en sanglots.

Rose-de-Corail ouvrit les yeux et murmura :

– Est-ce bien toi, Jean ?…

– Tu n'as pas de mal ? lui demanda-t-il en la dévorant de caresses.

– Non, non, mon Jean… mais toi ?…

Elle regarda autour d'elle et vit Biribi, étendu sur le dos, le couteau planté dans la poitrine. Alors elle s'arracha des bras de Jean Nib, s'approcha de Biribi, se pencha, l'examina et dit :

– Il a son compte…

– Oui ! répondit Jean Nib avec un sourire terrible.

Ce fut tout. Ils se mirent en route… Et comme Rose-de-Corail, maintenant, grelottait, il la prit dans ses bras et l'emporta d'un pas aussi ferme que s'il eût porté un enfant.

La Pointe-au-Lilas était silencieuse dans les ténèbres, sous les brouillards. Pas un bruit ne s'y laissait entendre… pas une lueur ne trouait l'ombre. Une pesante tristesse enveloppait la plaine…

Au loin, à quelque mairie, quatre heures sonnèrent.

Près du canal, le corps de Biribi, sur le dos, le couteau planté dans la poitrine, était immobile…

Tout-à-coup, dans ce corps, il y eut un léger tressaillement.

Puis, ce fut de nouveau l'immobilité cadavérique dans le grand silence funèbre, dans la tristesse énorme de la plaine, au bord du canal…

Du temps s'écoula…

Quelqu'un qui se fût approché alors, eût vu ceci :

Biribi…, le mort…, ouvrait les yeux, ses prunelles fixes regardaient étrangement la nuit, et il y avait dans ce regard une explosion de ces sentiments qui n'appartiennent plus à la terre, une expression faite de mille expressions où dominaient la haine et l'épouvante…

Puis les bras de Biribi remuèrent…

Puis un faible gémissement s'échappa de ses lèvres…

Et il retomba soudain à l'atonie absolue, toute pareille à l'immobilité des cadavres.

XXVIII

QUATRE PERSONNAGES SONT EN PRÉSENCE

Il faut maintenant que nous revenions à la maison du Champ-Marie, à l'heure où La Veuve y pénétrait tandis que, dehors, Gérard d'Anguerrand attendait le signal de s'y ruer à son tour.

– Il est juste que j'aie quelques minutes d'entretien avec Hubert avant de le livrer à son fils ! avait songé La Veuve.

Mais, on l'a vu, au moment d'entrer dans la pièce habitée par le baron d'Anguerrand, La Veuve avait songé à Marie Charmant. Il ne fallait pas que la jeune fille, plus tard, fût un témoin possible, au cas d'ailleurs improbable où la justice apprendrait ce qui se serait passé dans la maison. L'idée de supprimer ce témoin parut d'autant plus heureuse à La Veuve que Marie Charmant avait découvert le secret du galetas et était entrée en relations avec Lise. Et ce fut cela surtout qui la décida. Rapidement, elle monta l'escalier, tira les verrous extérieurs et entra dans une pièce étroite et sans fenêtre qui avait dû être, dans le logement dont elle avait dépendu, ce qu'on appelait un débarras.

Marie Charmant était là.

Lorsqu'elle entendit qu'on ouvrait la porte, elle pâlit – s'attendant à voir la figure monstrueuse de Biribi.

L'aspect de La veuve la rassura presque… Et pourtant, elle avait sujet de redouter La Veuve autant que Biribi. Mais La Veuve n'était qu'une femme. Marie Charmant lui avait rendu plus d'un service de bon voisinage… Enfin, elle fut à demi rassurée, et entrevit que La Veuve venait pour lui rendre la liberté.

La Veuve, sans un mot, s'avança sur elle.

Alors Marie Charmant crut lire sur ce visage livide une implacable résolution. D'un mouvement de retraite prompt comme tous les gestes inspirés par l'instinct de vivre, elle se jeta derrière une table qui devint ainsi une provisoire barricade.

– Qu'est-ce qui te prend ? fit La Veuve de sa voix âpre et

doucereuse à la fois.

– Vous en avez de bonnes, dites donc ! répondit Marie Charmant. Vous m'apparaissez tout à coup, avec des quinquets pires que de l'électricité, avec un air de tout dévorer… j'ai eu peur…

– Comment as-tu fait pour entrer dans le galetas ?

– Ça vous a épatée, hein ? fit la bouquetière en riant. Je suis entrée par la porte…

– Oui, mais comment ?… Et surtout, pourquoi as-tu eu l'idée d'entrer ?

– Comment j'ai ouvert ? Mais avec des fausses clefs, pardine !

– Tiens ! tiens ! songea-t-elle, dommage, que je n'ai pas su cela plus tôt : on lui donnerait le bon Dieu sans confession, à cette petite, et elle manœuvre des fausses clefs ! Oui, dommage que je sois obligée de m'en débarrasser… elle eût fait une excellente petite femme pour Biribi… avec un peu d'éducation… Voyons, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'éviter ce crime inutile ?

– À quoi pensez-vous, La Veuve ?

– À ton avenir, ma fille. Si tu veux être franche avec moi, je puis t'aider, te tirer de la misère où tu végètes… Voyons, est-ce que tu n'en as pas assez de courir les rues, ton panier au bras, en criant : « Fleurissez-vous, mesdames !… » Une jolie fille comme toi, ce n'est pas fait pour ce dur métier. Tu dois avoir un rêve… Raconte-moi ce que tu voudrais être, ajouta La Veuve en s'asseyant.

– Eh bien ! c'est vrai, La Veuve ! dit Marie Charmant tout à fait rassurée, j'ai un rêve, ou plutôt j'en ai eu un… Tous les jours je passe sur les boulevards ou bien rue Royale, et tous les jours je reste à contempler la devanture de quelque fleuriste à la mode, tantôt l'une, tantôt l'autre. Et mon rêve c'était d'avoir, moi aussi, une belle boutique… oh ! pas sur les boulevards, c'est trop cher, mais n'importe où ; je vous garantis que, dans tout Paris, il n'y aurait pas d'étalage plus beau que le mien. Que voulez-vous ? J'aime les fleurs… je les connais, les fleurs, je sais comment il faut les prendre, chacune selon son caractère… Oui, La veuve, j'avais fait ce rêve-là…

– Eh bien ! si tu veux, je le réaliserai, ton rêve !

– Bah ! ça m'a passé. D'autres idées me sont entrées dans la tête… ajouta Marie Charmant, dont le visage se colora d'incarnat, figurez-vous que, depuis pas mal de temps, j'entendais quelque chose comme des plaintes.

À ce moment, un bruit étouffé se fit entendre dans l'escalier, quelqu'un montait et s'arrêtait près de la porte pour écouter. Mais ni

La Veuve, ni Marie Charmant n'entendirent ce bruit…

– C'était, continua la bouquetière, c'était cette pauvre petite que vous avez enfermée là. Dites donc, La Veuve, savez-vous que si l'on prévenait la police, vous seriez arrêtée ?

– Prévenir la police ? gronda La Veuve en elle-même. Sois tranquille, ce n'est pas toi qui me dénonceras !

Dès lors la résolution de La Veuve fut prise. Mais elle voulait d'abord aller jusqu'au bout et savoir.

– Cette petite, dit-elle, est un peu folle. C'est un service que je rends à ses parents en la gardant.

– Un peu folle ? C'est possible. Mais tout cela n'est pas clair. La preuve, c'est que moi-même vous m'avez fait saisir par ce misérable et amener ici, d'où je voudrais bien m'en aller. Allons, La Veuve, ne soyez pas méchante.

– Et que te faut-il, voyons pour ne pas être méchante ? ricana La Veuve.

– Ce qu'il faut ? dit Marie Charmant en riant, tandis que des larmes perlaient à ses yeux ; c'est pourtant bien simple ; d'abord me laisser partir d'ici. Vrai, je m'ennuie, moi…

– Ensuite ?…

– Eh bien, vous me direz : « Ma petite Marie, j'ai eu tort de dire à ce misérable de t'empoigner et de te fourrer dans ce vilain trou qui ressemble à une prison, pardonne-moi… » Et je vous pardonnerais !… Puis vous me direz : « Ce n'est pas tout, ma petite Marie, tu vas dès demain matin, entrer dans mon galetas, prendre cette jolie demoiselle par le bras, essuyer ses larmes, la consoler de ton mieux et la reconduire à son père… » Elle vous pardonnerait, La Veuve !… Et moi aussi !… Et le baron d'Anguerrand vous pardonnerait aussi… Voyons, est-ce dit ?…

Le visage de La Veuve se convulsa. Ses yeux flamboyèrent.

– Ainsi, gronda-t-elle, tu sais son nom ?…

– Valentine d'Anguerrand… elle me l'a dit… mais qu'avez-vous, La Veuve ?… Oh ! voici vos mauvaises pensées qui vous reprennent…

– Tu as eu tort d'entrer dans le galetas ; tu as eu tort de voir ce que tu ne devais pas voir et de savoir ce nom maudit… tu es de trop, tu me gênes, comprends-tu ?

La Veuve, en parlant ainsi, s'était levée lentement… ses mains saisissaient le rebord de la table pour la renverser… elle dardait son regard mortel sur la pauvre fille… mais, chose étrange, Marie

Charmant ne paraissait pas effrayée… Marie Charmant ne la regardait pas… Son regard étonné allait ailleurs que sur La Veuve et semblait considérer quelque chose avec stupéfaction.

D'un brusque mouvement instinctif, La Veuve se retourna pour voir ce que voyait Marie Charmant, elle demeura pétrifiée.

La porte venait de s'ouvrir sans bruit.

Devant cette porte se tenait un homme de haute stature, les bras croisés, immobile et pensif…

Et cet homme, malgré les années écoulées, malgré les cheveux grisonnants, malgré les ravages de la souffrance sur son visage, La Veuve le reconnut à l'instant…

C'était le baron Hubert d'Anguerrand, le père de Valentine !…

Lui aussi, sans doute, reconnut Jeanne Mareil, car, au moment où elle se retourna, il fut agité d'un tressaillement nerveux, et, tout à coup, il fit deux pas en avant…

– Monsieur le baron d'Anguerrand ! gronda La Veuve dans un terrible éclat de rire. La farce est bonne ! vous écoutiez donc ! Vous voulez donc savoir ce que j'ai fait de votre fille !… Ce qu'est devenue la mienne, cela vous importe peu !… Une fille de paysanne, ce n'est pas la même chose qu'une fille de baron, n'est-ce pas ?

Hubert d'Anguerrand frémissait, muet de stupeur, à cette apparition imprévue de son passé.

– Ce qu'est devenu mon fils, continua La Veuve, tandis que Marie, tremblante, éperdue de terreur et d'étonnement, se reculait dans un angle, ce qu'est devenu mon fils, cela vous est bien égal, aussi… Vous m'avez tué mon amant, monsieur le baron. C'est bien. Mon fils est mort. Quant à ma fille, le diable sait ce qu'elle est devenue. Dieu me le dira un jour, soyez tranquille… Quant à votre fille, à vous, monsieur le baron, il est juste que vous sachiez où elle est et ce qu'elle va devenir !… Mais ce n'est pas moi qui vous le dirai ! Un peu de patience, car voici votre fils Gérard qui va vous renseigner !…

En même temps, La Veuve fit un bond de côté. Hubert d'Anguerrand se jetait sur elle !… Mais, lorsqu'il abattit ses mains pour la saisir, il vit Jeanne Mareil qui, souple comme une vipère, se glissait vers la porte… Il se rua sur cette porte… et tout-à-coup la porte se referma violemment. Hubert d'Anguerrand entendit les verrous que l'on poussait… Il entendit l'éclat de rire de Jeanne Mareil, puis, un peu plus tard, un coup de sifflet strident.

La porte était massive et solide. Le baron Hubert essaya vainement de l'ébranler… Lorsqu'il vit que ses efforts étaient inutiles, il se

retourna vers Marie Charmant qu'il contempla un instant :

– Soyez rassurée, dit-il d'une voix de douceur pénétrée. J'ai entendu. J'ai compris que vous vous intéressiez au sort de mon enfant… Qui que vous soyez, mademoiselle, je vous bénis… c'est un père qui vous parle… un père bien malheureux…

Il se rapprocha de la bouquetière, lui prit les deux mains et d'un accent profond, avec un sanglot au fond de la gorge :

– Mademoiselle, vous avez vu ma fille… Vous lui avez parlé… Vous savez où elle se trouve… Oh ! mademoiselle, parlez-moi de mon enfant !…

– Ça par exemple, s'écria la bouquetière, c'en est une de veine !… Comment, c'est vous le papa de la petite ?

– De Valentine, oui, mademoiselle.

– De Valentine, c'est ça !… Eh bien ! comme je vous disais, c'est une veine… Savez-vous pourquoi La Veuve…

– La Veuve ?

– Oui la femme en noir qui sort d'ici.

– Jeanne Mareil ! murmura sourdement Hubert. Ma victime !… Et alors, mademoiselle, cette veuve ?…

– Eh bien ! savez-vous pourquoi elle m'a fait conduire ici ? Par vengeance, monsieur ! Je ne pense pas qu'elle m'aurait fait du mal, bien qu'elle ait l'air mauvais… je la crois plus folle que méchante ; enfin, c'est tout de même par vengeance qu'elle m'a comme qui dirait séquestrée.

– Ainsi, fit le baron en frémissant, ma fille se trouve aux mains de cette femme ?

– Oui ; mais puisque vous voilà, tout va s'arranger. Je n'ai qu'à vous conduire… Mais vous-même monsieur, comment avez-vous pu trouver cette maison ?… par quel hasard ?…

– Ce n'est pas un hasard, mademoiselle. J'y étais, dans la maison. J'y étais prisonnier comme vous l'êtes. Cette nuit, j'ai compris que je n'étais pas surveillé, je suis parvenu à ouvrir la porte, et j'allais sortir, quand j'ai entendu un bruit de voix, je suis monté pour savoir surtout si mon fils… Mais ce sont là des choses qui se régleront plus tard, ajouta le baron avec un sourire qui fit frissonner la bouquetière.

– Mais comment un homme comme vous, reprit-elle, a-t-il pu se laisser prendre ?… Comment êtes-vous resté plus d'un mois sans vous sauver ? Car je suppose, maintenant, que vous avez été pincé en même temps que la belle demoiselle…

– Oui, en même temps… Je n'ai pas essayé de me sauver, mademoiselle, parce que j'attendais une visite…

– Une visite !…

– Oui, dit le baron d'un accent singulier. Un père qui attend son fils… quoi de plus simple ?

Marie Charmant secoua la tête.

– D'après le peu que m'a dit votre fille et le peu que vous me dites, je comprends qu'il y a sous tout cela une terrible embrouille. Consolez-vous, allez, mon pauvre monsieur, et surtout, si je puis vous donner un conseil, emmenez votre fille au plus vite et oubliez ceux qui ont voulu vous faire du mal…

– Oublier ! murmura le baron. Je l'ai essayé pendant des années. J'ai cru que j'avais oublié… J'ai pu croire aussi que j'étais oublié… Non, non… rien ne s'oublie !… Mademoiselle, reprit-il à haute voix, si nous sortons d'ici…

– Comment ! si nous sortons !… mais nous n'avons qu'à nous en aller, il me semble !

Le baron, sans répondre, alla à la porte, essaya de la secouer, appuya sur les panneaux à violentes poussées… Le baron se tourna vers la jeune fille en souriant :

– Il y a une chose que j'ai remarquée et que vous n'avez pas remarquée, vous : c'est que cette porte, qui n'a ni serrure ni bouton, qui se ferme au moyen de solides verrous, est doublée de plaques de tôle à l'extérieur. C'est ici un coupe-gorge. Et nous ne nous en irons pas aussi facilement que vous le pensez… Si nous sortons d'ici sains et saufs, me permettrez-vous de m'occuper de vous ?

– Comment ça ? fit Marie Charmant.

– C'est difficile à dire… vous ne devez pas être riche…

– Oh ! si c'est ça… vous pouvez bien dire que je suis pauvre, ça ne me dérange pas, allez !

– Vous vivez avec vos parents, sans doute ?

– Mes parents ? Connais pas !

– Mais vous avez un métier ?…

– Fleuriste à la rue. Ça rend à peu près. On gagne sa vie ; pas des mille et des cent, mais on fait tout de même bouillir sa marmite et on ne doit pas un sou dans le quartier ! La misère, c'est une vieille connaissance à moi… elle ne me fait pas peur… et elle ne me fait pas de mal, non plus ; paraît qu'elle m'a prise en amitié !… Tenez, monsieur, je vois ce que vous voulez me donner, de l'argent ? Merci,

monsieur. Je me tire d'affaire toute seule, et, dans le fond, ça me fait plaisir de savoir que je ne dois rien à personne.

– Mais, dit le baron en dissimulant son émotion et le profond intérêt qu'il prenait à la jeune fille, ne consentiriez-vous pas… à la revoir ?

– Si elle vient chez moi, dit Marie Charmant avec une inconsciente fierté, j'en serai heureuse… mais je voulais vous dire : si vous avez de l'argent de trop, je vous indiquerai, moi, le moyen de l'employer. Ce n'est pas le malheur qui manque ! Du malheur ! Paris en est pavé. Ainsi, il y a au-dessous de moi une pauvre fille qu'on sauverait avec un peu d'argent… si peu !…

– Mademoiselle ! murmura le baron d'Anguerrand d'une voix qui tremblait, vous me direz le nom de vos protégés, et je vous jure que s'il faut seulement de l'argent… il y en aura !…

– Si toutefois je vous donne mon consentement, dit à ce moment une voix rauque, violente, d'une ironie effrayante. Vous oubliez, mon père, que vous engagez en ce moment la fortune de Valentine et d'Edmond !…

Le baron d'Anguerrand se retourna lentement tandis que Marie Charmant demeurait immobile d'étonnement et d'effroi à la vue de l'inconnu qui entrait. Cet inconnu, le baron l'avait reconnu au seul son de la voix :

C'était Gérard.

La Veuve, après avoir soigneusement poussé les verrous extérieurs de la porte, avait rapidement marché au-devant de Gérard qui accourait à son coup de sifflet.

– Où est-ce ? demanda rudement Gérard en la rejoignant.

– En haut. Seulement, halte ! Une minute de patience, ou tout casse !

La Veuve, en quelques mots, mit Gérard au courant de la situation. Puis elle ajouta :

– Un peu de patience. Quelqu'un va arriver, qui réglera l'affaire de la bouquetière et nous en débarrassera en un tour de main.

– Soit, fit Gérard, attendons.

Une heure environ se passa.

Au bout de cette heure qui parut mortellement longue à La Veuve, elle entrevit une ombre qui se glissait le long de la masure.

– Enfin ! gronda-t-elle, Biribi, est-ce toi ?…

– C'est moi ! répondit l'ombre d'une voix étouffée.

– Vous pouvez marcher ! dit La Veuve en se tournant vers Gérard. Au premier. Vous n'aurez qu'à tirer les verrous de la porte. Je vous rejoins… Toi, Biribi, écoute…

Gérard s'élança dans l'escalier, et La Veuve fit un pas hors de la maison pour donner ses instructions à Biribi. À cet instant, elle tressaillit d'épouvante et voulut jeter un cri éperdu ; elle n'en eut pas le temps : celui qu'elle avait pris pour Biribi venait de la saisir à la gorge…

– Jean Nib ! râla La Veuve.

Sans un mot, Jean Nib la ligotait, la saisissait dans ses bras et la portait dans la pièce où le baron d'Anguerrand avait été détenu…

– Tu vas me surveiller cette vieille, dit-il à Rose-de-Corail qui l'accompagnait ; il paraît, d'après ce qu'elle vient de me dire, qu'il se passe quelque chose là-haut…

Et il monta rapidement.

En arrivant au premier étage, il trouva la porte ouverte. À la lueur de la chandelle qui brûlait sur la table il vit l'étrange spectacle : Marie Charmant au fond de la pièce ; le baron d'Anguerrand au milieu, Gérard près de la porte.

– Tiens ! fit-il en lui-même, la petite bouquetière de la rue Letort. Et mon prisonnier ! Et Charlot !… Je manquais à la collection, moi !…

Depuis quelques secondes, le baron d'Anguerrand et son fils se mesuraient du regard, se parlant à mots rapides, rauques, sans gestes.

– Vous êtes donc *encore* venu pour m'assassiner ! grondait le baron. Vous avez toujours le même couteau qu'à Prospoder, dites, mon fils ?

– Oui, grinçait Gérard. Peut-être, d'ailleurs, mon couteau vaut-il le poison que vous vouliez me faire boire rue de Babylone, mon père !…

Tout à coup, le baron d'Anguerrand vit Jean Nib, dont la haute stature se découpait dans l'ombre en une puissante silhouette. Il reconnut l'homme qui avait accompli l'audacieux enlèvement rue de Babylone…

– Ah ! ah ! fit-il dans un souffle de mépris, il paraît mon fils, que pour assassiner votre père, vous n'osez plus agir seul… Il vous faut un aide, comme au bourreau !…

À ce moment, Gérard se ramassait pour se ruer sur son père. Mais à ce moment aussi Jean Nib entrait, lui mettait la main à l'épaule, et tranquillement, disait :

– Doucement, camarade ! Un mot : moi, vos affaires de famille ne me regardent pas. Mais c'est moi qui ai amené monsieur ici. Eh bien !

écoutez : tant qu'il sera ici, je te défends, tu entends, Charlot ? Je te défends d'y toucher…

– Jean Nib ! rugit Gérard.

Lorsque Jean Nib eut parlé, Hubert d'Anguerrand comprit qu'il allait se passer entre cet homme et son fils il ne savait quoi de terrible. Aux attitudes des deux hommes, il vit que la bataille allait se circonscrire à eux deux… Il se recula lentement jusqu'à Marie Charmant que, par un geste de suprême et profond instinct, il couvrit de son corps : il se plaça devant elle, en murmurant :

– Ne regardez pas, mon enfant…

Et il regarda, lui !… il se disait :

– Ce bandit qui appelle mon fils *Charlot*, cet escarpe qui m'a surpris dans mon hôtel, ce misérable enfin, c'est sans doute un camarade de vice et de crime. Béni soit le hasard qui met Jean Nib aux prises avec Charlot !… La punition de Gérard ne viendra pas de mes mains ! Vous avez voulu m'épargner cette suprême douleur, ô Dieu de justice !… Et vous m'avez envoyé un champion !…

Charlot et Jean Nib se préparaient à se ruer l'un sur l'autre !… Il les considérait tous les deux… et il les trouvait semblables.

Marie Charmant, doucement, écartait le baron, et elle aussi, invinciblement, regardait !…

Jean Nib, voyant que Gérard avait un couteau au poing, avait sorti le sien en grondant :

– Si tu veux me croire, Charlot, file ! Il n'est que temps !… Quant à toucher à l'homme, je te le défends !…

– Je t'avais payé pour l'abattre, grinça Gérard. Tu as eu peur, dis ?

– Peut-être bien. Ça me regarde. Maintenant, file !…

– Tu rigoles, Jean Nib ! Il me faut ta peau, d'abord ! puis celle du pante !… puis je filerai !…

– Tu n'auras ni l'une ni l'autre, Charlot !… Et tu vas filer !…

Soudain le bras de Gérard se détendit, son couteau jeta un éclair…

– Attrape ça, toujours ! rugit Charlot.

– Tu repasseras ! fit Jean Nib qui, d'un bond, avait évité la brusque attaque.

Quelques secondes, les deux tigres, l'œil de côté, le mufle convulsé, la gorge grondante, tournèrent autour l'un de l'autre. Et tout à coup, ce fut Jean Nib qui attaqua, son bras décrivit une volte rapide, il y eut dans l'obscurité une déchirure d'éclair…

– À toi le bon !…

– Tu rigoles ! ricana Gérard.

Les deux couteaux s'étaient heurtés. Les deux bras se choquèrent. Un seconde, le corps-à-corps fut imminent. Mais ce corps-à-corps, chacun des deux adversaires voulait l'éviter à tout prix. Jean Nib après l'attaque et Gérard en même temps que la parade bondirent en arrière. Ni l'un ni l'autre n'était blessé… Ils étaient à trois pas l'un de l'autre. De nouveau ils se rapprochèrent. Coup sur coup, il y eut deux violentes attaques ; à la suite de la dernière, Gérard gronda une insulte furieuse ; il venait d'être atteint à l'épaule droite et le sang coulait.

– Tu en tiens, cette fois, dit Jean Nib.

– T'occupe pas… ce n'est rien… le couteau qui doit me suriner n'est pas encore affûté, va !…

Et Hubert d'Anguerrand – le père – regardait !… Peu à peu, il se pétrifiait dans un sentiment d'horreur. Cela dura peut-être cinq ou six minutes encore…

Et tout à coup il vit son fils chancelant. La blessure de Gérard était sérieuse. Il perdait du sang à flots, Jean Nib attendait le moment où son adversaire épuisé demanderait grâce… Gérard comprit qu'il allait tomber…

Il jeta sur Jean Nib un regard de haine sauvage. Il se raidit, prépara le suprême assaut… et brusquement bondit sur Jean Nib…

À ce moment, le couteau glissa de sa main, et lui-même tomba sur un genou… il défaillait…

Dans le même instant, Jean Nib fut sur lui, et le salait à la gorge.

– Demande pardon ! gronda-t-il.

– Tu rigoles ! répéta Gérard en se raidissant sous l'étreinte.

– Demande pardon ! ou je te surine !… C'est mon droit !…

Rudement, Gérard fit non de la tête. Le couteau de Jean Nib se leva…

– Adieu, mon père ! cria Gérard dans une sauvage explosion d'ironie sinistre.

– Adieu, mon fils ! répondit le baron d'Anguerrand qui, gravement, se découvrit.

– Une dernière fois ! gronda Jean Nib. Demandes-tu pardon ?

– Frappe donc ! et que ça finisse !

À ce moment, Marie Charmant, d'un pas rapide, s'avança jusqu'à Jean Nib, et, légèrement, le toucha à l'épaule. Jean Nib redressa la

tête.

– Qu’est-ce que tu veux, la gosse ? grogna-t-il.

– Vous m’avez sauvée un soir, dit Marie Charmant, d’une voix tremblante. Vous êtes brave, monsieur. Ce que vous allez faire est lâche…

– Lâche ? gronda Jean Nib. Qu’est-ce que c’est ? On s’est battu. C’est moi qui ai le dessus. Si c’était moi dessous, je ne demanderais pas de grâce, et j’aurais déjà le surin de Charlot dans le ventre…

– Tu peux en être sûr ! dit Gérard d’Anguerrand.

Et il se raidit sur le plancher, les yeux fermés, évanoui…

–Tu entends la môme ?… fit Jean Nib. Il ne m’épargnerait pas, lui !

– Frapper un blessé… mourant peut-être ! (Le baron d’Anguerrand fit un mouvement.) Tuer un homme abattu, affaibli, qui ne peut plus se défendre ! (Jean Nib tressaillit et le baron frissonna longuement.) Je vous dis que c’est lâche, monsieur ! Vous n’oserez pas ! Non, vous n’oserez pas, vous, faire cela ! Ou bien vous n’êtes pas l’homme que je croyais !…

Le baron assistait, impassible en apparence, à cette scène ; mais les souffles orageux de sentiments contraires se déchaînaient en pensées de tempête au fond de son âme… La mort de Gérard lui apparaissait comme une nécessité inévitable. Il le méprisait, le haïssait… et Gérard, c’était son fils ! Qui sait si, rue de Babylone, il eût pressé la détente de son revolver, malgré sa volonté de tuer Gérard ! Qui sait s’il ne se fût pas jeté sur lui pour lui arracher le verre, au cas où Gérard eût porté le poison à ses lèvres ! Il n’y a pas de sentiments simples. Il n’y a pas d’hommes taillés dans l’airain. La pensée humaine est un champ de bataille où sans cesse arrivent de nouveaux combattants. Si Jean Nib avait demandé au baron « Dois-je tuer ?… » le baron eût répondu : « Tuez ! tuez ! car cet homme porte le malheur et le crime, c’est une bête furieuse dont il faut débarrasser l’humanité… » Mais au moment où Marie Charmant intervenait, le baron, voyait se lever avec stupeur la fleur du pardon, et son vœu ardent, indépendant de sa volonté, était que la jeune fille fût entendue !…

Il détourna la tête et cacha ses yeux dans une de ses mains.

D’une pression plus douce et plus forte, Marie Charmant appuya sa main sur l’épaule de Jean Nib.

– Voyons, murmura-t-elle, des larmes dans la voix, vous n’êtes donc pas ce que je croyais ?

– Et qu’est-ce que vous avez crut demanda Jean Nib qui,

frémissant, étonné, cessa de tutoyer « la gosse ».

– Que vous étiez un homme de cœur, dit Marie Charmant.

– Je ne sais pas trop ce que vous voulez dire, *mademoiselle*. Mais une fois, déjà, chez monsieur, j'ai éprouvé… j'ai cru… enfin, quelque chose en moi m'a raconté des idées pareilles… Arrive qu'arrive ! Je ne frapperai pas Charlot !…

Le baron sentit sa poitrine se soulever, soupir de joie puissante, peut-être… ou soupir de terreur devant l'avenir, puisque Gérard vivait ! puisqu'il n'osait l'achever !

Marie Charmant jeta un regard de pitié suprême sur le blessé évanoui, et, défaillante elle-même, sa vaillante nature brisée par les émotions violentes qu'elle venait d'éprouver, elle éclata en sanglots. Sombre et pensif, Jean Nib contempla un instant cette scène, puis, allant au baron d'Anguerrand :

– Monsieur, fit-il, il faut pourtant que je vous dise ce que je venais vous dire : vous pouvez vous retirer quand vous voudrez. J'ai fait le garde-chiourme pendant plus d'un mois. Ça me pesait rudement, je vous assure. Mais je vais vous dire : j'étais chargé de vous tuer. En vous gardant, c'est votre vie que je garantissais. Maintenant que l'affaire est réglée, bonsoir… Il ne faut pas trop m'en vouloir, voyez-vous. Vous êtes un honnête homme, et moi un gueux. Mais j'aime mieux encore être dans ma peau que dans la vôtre. La Veuve m'a raconté votre histoire d'autrefois. Vous avez sur la conscience la mort de la mère de Jeanne Mareil et quelques autres canailleries du même genre. Moi, je suis un voleur. Entendons-nous. Je crois bien que nous nous valons. Donc, je pense que vous ne m'en voudrez pas. Un conseil méfiez-vous de La Veuve !…

Le baron d'Anguerrand écoutait avec un indéfinissable étonnement ce gueux qui lui parlait comme un juge.

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-il d'une voix basse et presque humble.

– Je vous l'ai dit : un gueux, un misérable, traqué par la police, hier encore au Dépôt, évadé par une chance qui n'arrive qu'aux mauvais gueux, demain peut-être à la Santé… ou ailleurs. Voilà qui je suis. Vous, vous êtes le baron d'Anguerrand : un honnête homme. Qu'est-ce que vous avez fait de mal ? Presque rien. Vous avez pris une enfant créée pour le bonheur et vous lui avez mis dans le cœur du fiel pour le restant de ses jours… Croyez-moi, monsieur le baron, ce que vous devez redouter, ce n'est pas Charlot… (il jeta sur Gérard un regard plein de mépris). Charlot n'est que votre fils. Il tient de vous… Vous en viendrez à bout avec de l'argent… Redoutez La Veuve, car La

Veuve, monsieur, c'est votre crime qui vous accompagne dans la vie…

– Monsieur, murmura le baron, je vois que vous possédez mon triste secret. Je voudrais vous connaître mieux. Peut-être quand vous me connaîtrez mieux vous-même, trouverez-vous que j'ai assez expié et que je mérite enfin un peu de pitié… Vous êtes un gueux… Je n'en sais rien. Vous êtes pour moi l'homme qui n'a voulu frapper ni le baron d'Anguerrand, ni sa fille… Voulez-vous que nous nous retrouvions ?…

Jean Nib fronça les sourcils. Il allait répondre… À ce moment, un cri d'en bas, monta tout à coup…

– Rose-de-Corail ! gronda Jean Nib.

Et, faisant à Marie Charmant plutôt qu'au baron un brusque signe d'adieu, il enjamba le corps de Gérard et s'élança dans l'escalier en criant :

– J'arrive ! Aie pas peur, ma fille !…

Le baron d'Anguerrand et la bouquetière demeurèrent quelques minutes silencieux, les yeux fixes sur le blessé immobile. Enfin, un profond soupir gonfla la poitrine du baron qui, se tournant vers la jeune fille :

– Mademoiselle, dit-il fiévreusement, vous m'avez proposé de me conduire auprès de ma fille ?…

– Quand vous voudrez, monsieur…

– Eh bien, allons.

– Et ce malheureux ? le laisserons-nous donc mourir ?… Ah ! monsieur…

– Non, non ! fit le baron avec une indicible amertume, il ne mourra pas !… J'ai un puissant intérêt à ne pas me séparer de… mon fils… maintenant que j'ai eu le bonheur de le retrouver. Soyez tranquille… un bon père ne part pas sans son enfant… Voici donc ce que je vous propose : vous auriez la bonté de demeurer ici quelques instants, j'irais chercher une voiture… je mettrais cet homme en lieu sûr et en bonnes mains… puis, vous me conduiriez à ma fille…

– Allez donc, monsieur. Il sera fait comme vous dites…

Hubert d'Anguerrand se mit à la recherche d'un taxi. Mais l'heure était tardive, le quartier désert. Lorsqu'il eut enfin trouvé un maraudeur, lorsque le taxi s'arrêta devant la maison du Champ-Marie, près d'une heure s'était écoulée. Le baron monta l'escalier, poussa la porte, entra…

Gérard d'Anguerrand et Marie Charmant avaient disparu !

XXIX

AUTRE ÉVASION

Rose-de-Corail, on s'en souvient, avait été laissée en surveillance par Jean Nib près de La Veuve étendue sur le lit qui avait servi au baron d'Anguerrand. La Veuve était bâillonnée et Jean Nib lui avait attaché les mains derrière le dos. Elle était étendue sur le côté, le dos au mur, la face tournée vers Rose-de-Corail.

– Ah çà ! La Veuve, dit Rose-de-Corail au bout de quelques minutes de silence, qu'est-ce que vous avez bien pu faire à Jean ? Il ne vous a jamais voulu de mal, ni moi non plus… et de votre côté, plus d'une fois, vous nous avez aidés… Que s'est-il passé ?… Tiens ! que je suis bête, vous ne pouvez pas parler !… Au fait, dites donc, si je vous décadenasse la langue, vous n'allez pas vous mettre à hurler ?…

Rose-de-Corail s'approcha de La Veuve pour la débâillonner.

– Merci, ma petite, dit La Veuve, j'étouffais. Pas de danger que je crie. À quoi ça me servirait-il ? Ah je respire… et je vais pouvoir attendre tranquillement que Jean Nib vienne me détacher…

– Mais pourquoi vous a-t-il attachée ? Que s'est-il passé ?…

– Ce qui s'est passé ? Il ne te l'a donc pas dit ?

– Jean Nib ne me raconte pas ses affaires, dit paisiblement Rose-de-Corail.

– Je le reconnais bien là. C'est un grand enfant. Écoute, ma petite, je vais te dire, mais tu me promets bien de ne pas en souffler mot ? C'est terrible, vois-tu…

– Allons, La Veuve, fit Rose-de-Corail impatiente, vous savez bien que je ne suis pas bavarde.

– C'est vrai, ma petite, c'est vrai. Eh bien ! ce marquis de Perles, tu sais bien… le propriétaire de la villa que Jean Nib a dévalisée…

– Ah ! il l'a dévalisée…

– Je le pense, puisque c'était fini quand il s'est laissé prendre… Aussi, on n'a jamais vu pareille imprudence… S'il m'avait écoutée, il n'aurait pas eu maille à partir avec les agents de la sûreté…

– Mais le marquis ? Vous disiez…

– Oui. Eh bien ! figure-toi que le marquis… tu connais bien la petite couturière qui demeure au-dessous de chez moi ?

– Magali ?

– C'est cela ! Eh bien ! voilà que Jean Nib, en arrivant dans la chambre à coucher du marquis, où se trouvait le magot, se met à regarder dans ses papiers… l'imbécile ! Pendant ce temps-là, les agents, prévenus par ce mouchard de Biribi, entraient au salon…

– C'est bien cela ! murmura Rose-de-Corail.

– Le voilà donc qui se met à fouiller les papiers, continua La Veuve en activant un mouvement imperceptible de ses mains derrière son dos. Et il trouve… quoi ? Tu ne devinerais jamais !

– Parlez donc ! fit Rose-de-Corail suspendue aux lèvres de La Veuve.

– La photographie de la petite couturière !…

– De Magali ?…

– Oui ! Ça t'en bouche un coin ? Eh bien ! c'est comme ça. Une photographie avec des mots écrits dessus… Attends donc que je me rappelle… des mots d'amour…

La manœuvre de La Veuve, était admirable. En effet, dès lors, la question pour Rose-de-Corail n'était plus de savoir pourquoi Jean Nib avait bâillonné et lié La Veuve, mais de connaître l'histoire d'amour qui s'ébauchait. Quant à la photographie, La Veuve disait la vérité : elle l'avait vue le jour même où Magali l'avait envoyée jadis.

– Je me souviens, continua-t-elle tout à coup, après un silence. Il y avait : *À mon bien-aimé Robert, pour la vie*. Le marquis que Jean Nib dévalisait, c'était l'amant de Magali !

– Mais vous disiez, La Veuve, que Jean Nib regardait ce portrait ? En quoi ça pouvait-il l'intéresser ?

– Dame, est-ce que je sais, moi ? Paraît que ça l'intéressait tout de même ! Allons, ma fille, voilà ta figure qui se bouleverse… Tu sais bien que Jean Nib n'adore que toi… J'en suis sûre…

– Bien sûr, bien sûr, fit Rose-de-Corail, dont les lèvres frémissaient. Et ce portrait, l'a-t-il gardé ?

– Je ne crois pas, ma fille, je ne crois pas…

« Au fait, je n'en sais trop rien, car juste à ce moment…

– Eh bien ?… à ce moment ?…

– Ouf ! ça y est ! rugit tout à coup La Veuve, qui était parvenue à

défaire le lien de ses poignets.

Au même instant, elle fut debout, et, repoussant Rose-de-Corail, stupéfaite, d'un violent coup dans la poitrine, elle se rua vers la porte. Rose-de-Corail jeta le cri qu'avait entendu Jean Nib. Quelques secondes plus tard, Jean Nib entrait précipitamment dans la pièce, et, devinant tout d'un regard, grondait un juron en s'élançant au dehors. Rapidement, il battit les environs mais La Veuve avait disparu.

* * * * *

– Qui appelle ?... Que se passe-t-il ?... Pourquoi suis-je ici ?

Gérard d'Anguerrand venait d'ouvrir les yeux. Les soins de Marie Charmant l'avaient à demi ranimé et les cris qu'elle avait poussés avaient achevé de le réveiller. Il essaya de soulever sa tête qui retomba pesamment. Alors il sentit prés de l'épaule la brûlure des chairs déchirées. Quelques instants, il chercha dans sa tête à s'expliquer ce qui s'était passé. Brusquement, le souvenir lui revint, et avec le souvenir, la terreur : il se vit seul. Son père n'était plus là et la première pensée de Gérard fut :

– Il a été chercher la police... Je suis perdu !...

Cette pensée le galvanisa : Gérard blessé grièvement – mortellement peut-être – se leva. Ses nerfs se raidirent. Ses muscles se tendirent. Il y eut en lui une violence de volonté qui dompta la faiblesse du corps.

Ce fut d'un pas ferme qu'il se mit en marche, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pareil au sanglier décousu qui cherche à éviter les chiens pour aller mourir à sa bauge. Gérard, sans inquiétude, eût été incapable de remuer un bras ; il fût resté étendu à sa place, évanoui, et peut-être eût-il succombé. Gérard fouetté, cinglé, cravaché par la terreur de la police, retrouva de la vigueur dans ces réserves que la nature cache au fond de tous les êtres, et où il est impossible de faire la part des muscles et la part de cette force inconnue que l'on peut appeler le fluide vital... Gérard descendit l'escalier... Gérard, dehors, réfléchit, s'orienta et se mit en marche.

XXX

LES CŒURS-BLEUS

Huit heures sonnaient lorsque Zizi et La Merluche, quittant la rue de Clignancourt, se dirigèrent à angle droit sur le marché Saint-Pierre, situé au pied de la Butte. En hiver, à cette heure-là, ce coin de Montmartre forme un flot de silence dans la mer de rumeur qui l'enveloppe. Alors que, tout autour, la chaussée Clignancourt, le boulevard Rochechouart, la rue d'Orsel sont encore grouillants et lumineux, les abords du marché Saint-Pierre sont déserts déjà et forment une silencieuse solitude. Cela tient à ce que la vie de Paris s'arrête au pied du mur à pic. Au delà du mur, c'est la rampe escarpée qui grimpe en pentes rapides et que couronne la masse énorme du Sacré-cœur. Les vagues du grand flot parisien qui battent leur plein au-dessus du boulevard Rochechouart se brisent déjà à la ligne de ce boulevard, puis s'échappent à droite et à gauche.

La Merluche et Zizi se dirigèrent donc vers le terrain vague qui, à cette époque, s'étendait derrière le marché. Il était clôturé de planches. Mais, bien entendu, ces planches, qui étaient là officiellement pour servir d'infranchissable barrière contre les rôdeurs, ne servaient qu'à abriter lesdits rôdeurs contre les regards indiscrets.

Zizi écarta l'une des planches et se glissa dans l'intérieur, suivi de La Merluche, qui remit la planche en place.

– Nous sommes chez nous, dit Zizi.

– On va rigoler, fit La Merluche.

– Tu vas voir !…

L'entourage de planches formait à son extrémité un angle aigu. Au fond de cet angle, et accroupis, cinq ou six individus se racontaient des histoires en attendant l'arrivée de Zizi. C'étaient des gamins dont le plus âgé n'avait pas quinze ans. La Merluche, qui avait dix-sept ans, était le vieillard de cette bande, et il en eût été le Nestor si la nature l'avait au préalable doué de quelque intelligence. Mais la nature avait oublié, impardonnable distraction. La Merluche était bête. Il ne devait son grade de lieutenant qu'à son âge avancé. Zizi, au contraire, était arrivé au capitainat par ses seules ressources.

À l'approche des deux nouveaux arrivants, la bande ne bougea pas. Simplement, on se serra pour leur faire place. Et on continua d'écouter celui dont c'était le tour de raconter une histoire. Zizi et La Merluche s'assirent en tailleur comme leurs camarades, et se mirent à écouter. L'histoire touchait à sa fin.

Lorsque l'« histoire » fut terminée, toutes les têtes se tournèrent vers Zizi, et toutes les voix éraillées déjà, avec des accents traînants, des relents de liqueur et de tabac, des modulations qui sont la hideuse musique du vice, bientôt celle du crime, toutes ces voix de gosse réclamèrent :

– À ton tour, Zizi !…

– Eh bien ! je vais vous en dire une ! fit Zizi. Moi, j'ai raté ma vocation. J'aurais dû me mettre fabricant de romans… Pas vrai que j'te l'ai dit souvent, La Merluche ?

– Tu l'as dit, attesta fidèlement La Merluche. Mais dégoise…

– Oui, dégoise ! reprit la bande en frémissant à l'avance.

Zizi, en effet, était le narrateur le plus écouté des Cœurs-Bleus. Il avait un talent spécial pour « empaumer » ses auditeurs.

– Je vais vous en conter une toute neuve, dit Zizi.

– Zut ! fit La Merluche consterné. Une neuve !…

Dans toute la bande, s'élevèrent aussi des protestations et des plaintes.

– Le Petit Criquet ! réclama l'un.

– Fantine et Cosette ! supplia un autre.

– La Terreur de Montparno ! demanda un troisième.

Chacun réclamait son histoire préférée. Mais tous élevaient la même protestation contre une histoire neuve. En effet, ce qui séduisait surtout ces imaginations primitives, c'était la certitude de frémir à tel passage, de pleurer à tel autre. Les personnages du Petit Criquet par exemple étaient de vieilles connaissances. Avec eux, pas d'erreur possible. Et quel plaisir de suivre le narrateur en murmurant : « C'est ça ! c'est bien ça ! » Tandis qu'une histoire neuve, ce sont des inconnus qui entrent en scène, ce ne sont pas des amis !

D'un geste plein de dignité, Zizi imposa le silence et dit :

– D'autour et d'hacher, ça n'en sera une neuve, ou j'ferme ! Cric ! ça y est-il ?… Crac ça y est… Ça s'appelle : Marie Charmant ou la bouquetière persécutée !

– Tiens ! fit La Merluche stupéfait.

– Ta boîte ! Pose ta chique ! Ferme ça ! T'as assez vendu…

Ces diverses interpellations à La Merluche prouvèrent à Zizi que le titre de son histoire avait séduit la bande.

– Donc, vous saurez, continua-t-il, que pas bien loin d'ici, dans Lantinpuche, comme qui dirait rue Letort, à Montmartre, habitait une gosse de seize à dix-sept ans, jolie comme il y a pas plus jolie, et bonne avec ça, si bonne qu'elle n'avait rien à elle. Pour vous en donner une idée, elle était capable de se cambrioler elle-même pour secourir les malheureux. Et c'est pas les malheureux qui manquent ! Justement, il y avait au-dessous d'elle un frangin et une frangine qui n'en menaient pas large, parce que leur dab était parti pour un grand voyage. Le frangin essayait bien, par-ci par-là, de rapporter n'importe quoi à la masse. La frangine avait beau, de son côté, s'user les mirettes à turbiner la nuit après avoir turbiné le jour, bien souvent ils auraient été obligés de se brosser le ventre si Marie Charmant n'avait été là. Alors, quand elle voyait la débine trop grande, elle descendait tantôt avec un pot-au-feu, tantôt avec une bouteille de cacheté, enfin jamais les mains vides. Et il y avait pas moyen de lui dire merci. Elle se sauvait si on lui parlait de ça. Et puis, elle vous avait des paroles réconfortantes. Les quarante pélauds qu'elle feignait d'oublier sur la cheminée, c'était rien ; ce qui était tout, c'est qu'elle vous disait des choses… j'ai jamais su où elle les prenait… Elle pleurait avec la frangine et donnait des tapes au frangin. Tout ça, c'est pour vous dire que c'était une fille tout ce qu'il y a de plus chouette, le cœur sur la main, là…

Zizi toussa comme si quelque chose l'eût étranglé. Puis, devant ses auditeurs profondément attentifs, continua :

– Enfin, bref, Marie Charmant la bouquetière était connue dans le quartier comme la plus jolie et le meilleur cœur. Quant à lui faire de l'œil, c'était midi-quatorze pas moyen, mes enfants ! Rien que d'un éclat de rire, elle vous rembarrait les amoureux ; et elle avait bientôt fait de les envoyer à Dache.

– Une perle, quoi ! fit l'un des cœurs.

– Tu l'as dit, bouffi !

– Malheur que j'aie pas connu une fille pareille ajouta l'un des plus vieux (quinze ans).

– Sois tranquille ! tu l'aurais connue que ça aurait été le même prix. Elle n'aurait pas été pour ton naze, ni même pour le mien.

– Continue, Zizi ! reprit la majorité qui, pareille au chœur des tragédies antiques interrogeant œdipe, demanda :

– Et quoi qui lui est arrivé à c'te pauv' gosseline ?

Zizi jeta un regard sur ses auditeurs et vit que tous s'intéressaient au sort de son héroïne. Et, pour intéresser cette bande de jeunes chenapans il n'avait fallu que ces deux mots : jolie et bonne… tant la beauté et la bonté vont de pair dans l'esthétique de ces cervelles pourtant incultes.

Voilà ! continua-t-il. Vous saurez qu'à ce moment-là y avait une gonzesse de la haute qui était juste le contraire de la môme Marie Charmant. C'est-à-dire, pour belle, elle l'était, mais quelle gale ! Une vraie teigne, que j'vous dis… du moins, je m'en doute ! J'l'ai vue qu'une fois, mais ça suffit…

– Comment ! tu l'as vue !…

– Elle est donc vivante, ta gonzesse de la haute !…

– C'est donc pas une vraie histoire que tu nous contes, puisque ça a l'air d'être arrivé.

– Fermez ça, commande Zizi. Laissez-moi vous dire la suite, et vous verrez si cette bougresse-là n'était pas un vrai chiendent. La baronne… C'était une baronne, faut vous dire !

– Mince !…

– La baronne, donc, en voulait à la pauvre petite bouquetière. Pourquoi ? Ne me le demandez pas, vu que j'en sais rien. Mais elle lui en voulait à mort ! Et voilà qu'un jour, ou plutôt une nuit, elle radine chez Marie Charmant et l'emporte dans un sapin jusqu'à sa cambuse où elle l'enferme…

– Sale rosse !…

– Pauvre petiote !…

– Elle voulait lui régler son, affaire, la bougresse !…

– Oui ! dit Zizi qui recueillait avidement ces interruptions. Mais attendez ! Voilà qu'il y avait un bon bougre, un gars d'attaque, un bon zigue, comme qui dirait un Cœur-Bleu, quoi ! Et justement, Nénesse… c'est Nénesse qu'y s'appelle, le bon bougre… Nénesse, donc, si vous l'aviez vu, z'auriez juré que c'était l'un de nous !

– Vive Nénesse ! fit la bande, vraiment flattée que le héros de l'histoire fût semblable à l'un d'eux.

– Nénesse, donc, flânochait aux alentours de la rue Letort, lorsque la baronne radina pour enlever la bouquetière afin de lui faire toutes les misères possibles. Qu'est-ce que fait mon Nénesse ? Il grimpe derrière le sapin qui, après avoir longtemps roulé, rapplique enfin à la cambuse de la baronne, un vrai nid de hibou, malgré que ça soye beau comme l'Élysée. Voilà la baronne et la gosse qui descendent. La gosse ne disait rien, mais elle pleurait comme une Madeleine, et de

l'entendre sangloter, Nénesse en avait le cœur à l'envers. La baronne se met à dire « Marchez, nom de Dieu ! Pas la peine de tant chialer ! J'veux pas vous bouffer toute crue sans boire un canon ! » C'était une frime, comme vous pensez. Elle voulait bien la bouffer, la sale teigne, et la pauvre petite bouquetière s'en doutait bien. Mais, halte-là ! Nénesse veillait au grain !

Toute la bande frémit – y compris La Merluche, qui avait fini par oublier qu'il connaissait Marie Charmant et qui, par conséquent, s'intéressait vivement à « l'histoire ». Zizi reprit :

– Le lendemain, voilà mon Nénesse qui s'aboule sans faire semblant de rien dans le quartier de la baronne, qui jaspine avec l'un, avec l'autre, qui reluque la cambuse, étudie les moyens d'y entrer, enfin, une fois qu'il sait tout, s'en va en se frottant les mains et en se disant « y a pas ! j'sauverai la gosse Marie Charmant ! »

– Vive Nénesse ! répéta la bande qui palpitait.

– Oui, ajouta l'un, mais la cambuse de la sacrée baronne doit être surveillée !

– Comment qu'y va faire, tout seul, le pauv' Nénesse ? dit un autre.

– Pourvu qu'on ne l'estourbisse pas !…

– Eh bien, voilà ! reprit Zizi. Faut vous dire que Nénesse a une demi-douzaine d'aminches, comme qui dirait vous ! Des zigues à la hauteur, pas froid aux yeux, pas les mains dans les poches… enfin, tout ce qu'il y a de plus rupin en fait de pégriots… comme qui dirait v'là vous, que j'vous dis !…

Les Cœurs-Bleus se regardèrent avec orgueil.

– Et alors, poursuivit Zizi, voilà que Nénesse a une bonne idée, ce qu'on peut appeler une idée chouettarde. Qu'est-ce qu'il fait ? Il réunit sa bande, un soir…

– tenez ! comme qui dirait ce soir !… – dans un lieu où y a pas de pet, vu que les flics aiment mieux se balader dans la rue où il y a du monde… – comme qui dirait ici !… – et voilà qu'il leur dit : « Voulez-vous m'aider à sauver la pauvre petite bouquetière ?… »

Zizi profita de la stupéfaction des Cœurs-Bleus pour continuer :

– Non seulement on fera enrager cette bougresse de baronne en tirant de ses pattes la gosse qu'elle veut bouffer toute crue, mais encore on pourra se remplir les poches, vu que la cambuse regorge de monacos, de pendules et de couverts en argent, enfin de quoi faire la fortune de la bande des Cœurs-Bleus !… Coup double !… Ça vous va-t-y ? Car, j'ai pas besoin de vous le dire, Nénesse, c'est moi !…

En un instant, toute la bande fut sur pied, entourant Zizi qui s'était

levé.

– Y a pas ! faut sauver la gosse !

– Pauvre petite bouquetière !…

– Eh bien ! reprit Zizi, puisque nous sommes tous d'accord… Puisque nous jurons de sauver la gosse des griffes de la baronne… Esgourdez un peu ! La cambuse se trouve rue de Babylone, au coin, du côté du boulevard des Invalos. Allons-y chacun de notre côté, pour que la rousse ne se méfie de rien ! Et rendez-vous devant la piôle. À minuit tapant…

À minuit, toute la bande se trouvait réunie au coin de la rue de Babylone. Alors Zizi distribua les rôles. Il donna un aperçu plus ou moins vague de la topographie de l'hôtel. En effet, il avait à peine entrevu l'intérieur de la cour lors de son séjour rue de Babylone. Mais, chez Zizi, l'imagination suppléait à la connaissance positive des choses.

Lorsqu'il crut avoir clairement expliqué à chacun sa besogne, il murmura :

– Attention ! ça y est ?…

Ça y est ! répondit la bande d'une seule voix.

– Eh bien, à l'assaut !… commanda le capitaine Zizi-Panpan.

XXXI

L'AGENT FINOT

La Veuve, en sortant de la maison du Champ-Marie, ne s'était plus inquiétée de Gérard, qu'elle avait vu étendu sur le plancher. Elle le croyait mort. En revanche, deux choses également terribles absorbaient sa pensée : la première, c'était qu'Hubert d'Anguerrand avait échappé aux coups de Gérard. Hubert lui échappait donc à elle-même, c'est-à-dire que toute cette joie funeste qu'elle avait éprouvée en venant au Champ-Marie se changeait en une sombre méditation faite de rage. Pourtant, au fond de ce désespoir d'une affreuse sincérité, La Veuve trouvait une consolation en se disant qu'elle tenait toujours Lise (c'est-à-dire, pensait-elle, la fille d'Hubert). Par Lise, elle reprendrait le baron d'Anguerrand… La deuxième chose qui épouvantait La Veuve, c'était que Jean Nib était libre. Et La Veuve concluait :

– Si Jean Nib remet la main sur moi, je suis perdue. Mourir ! cela m'est égal, au fond. Mais mourir sans avoir rendu à Hubert d'Anguerrand blessure pour blessure !… Mourir en laissant derrière moi cette petite Valentine que je me suis mise à exécrer du premier coup d'œil !…

En attendant, elle tenait Marie Charmant : simple précaution, d'ailleurs. Car La Veuve n'avait aucun motif de haine contre la bouquetière. Seulement, Marie Charmant avait vu des choses qu'elle n'eût pas dû voir. Et surtout, elle s'intéressait à Lise. Il était donc urgent de la mettre dans l'impossibilité de nuire. Une fois la situation éclaircie et consolidée à la fois, on verrait à lui rendre la liberté, si elle était sage ; et puis, Biribi était là pour dompter la petite bouquetière…

En réfléchissant à ces diverses affaires, La Veuve marchait d'un bon pas. Quant à Marie Charmant, une fois sa terreur passée, elle prenait son parti de l'aventure.

On arriva à la Seine, on franchit la Cité ; après le pont Saint-Michel, La Veuve pénétra dans la rue Saint-André-des-Arts et sonna à la porte d'une de ces vieilles maisons comme il y en a encore dans ce quartier. Au quatrième, elle frappa ; et bientôt un judas s'entr'ouvrit dans la porte massive. Sans doute La Veuve fut reconnue pour amie de

la maison, car la porte s'ouvrit. Marie Charmant fut entraînée, et bientôt se vit dans une salle à manger servant de bureau et de salon.

L'homme qui avait ouvert à La Veuve était de taille au-dessous de la moyenne, gros et court, ramassé sur lui-même, trapu, le cou dans les épaules, la face rouge, les yeux ternes la moustache en brosse, les cheveux noirs et drus sur le crâne tondu à l'ordonnance militaire. Il portait quarante ans. Il ne semblait nullement étonné de cette visite nocturne et souriait vaguement en inspectant Marie Charmant du coin de l'œil.

– Monsieur Finot, dit La Veuve, j'aurais des choses intéressantes à vous communiquer. Est-ce que vous ne pourriez pas accorder dix minutes d'hospitalité à cet enfant ?

– Venez, Mademoiselle, dit M. Finot.

– À tout à l'heure ! fit La Veuve à Marie Charmant qui suivait l'homme.

Celui-ci ouvrit une porte et fit entrer la bouquetière dans une sorte de cabinet où il alluma une bougie.

– Voilà, mademoiselle, dit-il d'un air bonhomme. Ce n'est pas beau, niais pour quelques minutes…

Il sortit en refermant la porte, et rejoignit La Veuve.

– Depuis combien de temps êtes-vous inspecteur ? demanda La Veuve.

– Dame, depuis ma sortie du régiment.

– Est-ce que vous ne m'avez pas dit que votre intention était de vous retirer du service et d'ouvrir un *cabinet de renseignements secrets*… célérité, discrétion… à l'usage des maris jaloux, des héritiers pressés, et autres honorables personnes ?

– Je l'ai dit, La Veuve, répondit M. Finot avec un soupir. Mais j'ai ajouté que, pour l'installation d'un cabinet de cette nature, il me fallait au moins vingt-cinq mille francs. Je crois que je les attendrai longtemps. Mais, voyons, hâtez-vous, La Veuve, car je devrais déjà être dehors…

– Monsieur Finot, voulez-vous faire une action d'éclat qui vous fera nommer brigadier ?

Finot sourit avec mélancolie, en homme détaché des biens de ce monde, mais il ouvrit ses oreilles toutes grandes.

– L'arrestation de Jean Nib ne vous a-t-elle pas valu quelques félicitations, déjà ?

– Si fait… mais il n'y a pas tous les jours un Jean Nib à arrêter !

– Vous vous trompez, dit froidement La Veuve : Jean Nib s'est évadé.

– Comment s'est-il évadé ?

– Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai vu Jean Nib cette nuit. Dans trois jours, je puis vous indiquer son repaire.

M. Finot hochait la tête.

– Par la même occasion, reprit La Veuve, vous pourrez mettre la main sur Rose-de-Corail.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Rose-de-Corail ? dit Finot/

– C'est la femme que vous cherchez depuis la bagarre du cabaret des Croque-Morts. C'est elle qui a blessé les deux agents qui sont encore à l'hôpital…

– Vous dites : trois jours, La Veuve ? gronda-t-il.

– Peut-être quatre. Laissez-moi faire. Je tiens un bout de la piste. J'arriverai à l'autre bout.

– Un mot, dit Finot. Où, pour la dernière fois, vous avez vu l'homme ?

– À la maison du Champ-Marie.

– Connu ! De quel côté a-t-il filé ?

– Vers la barrière de Clignancourt.

– Seul ?…

– Avec Rose-de-Corail.

– Bon, ça suffit. Ne vous inquiétez pas du reste…

– Monsieur Finot, vous allez avoir l'obligeance de me garder chez vous, pour quelques jours, la jeune fille que je vous ai amenée. J'ai besoin de mettre cette enfant en lieu sûr. Je pense que nul n'aura l'idée de venir la chercher ici.

« Dans huit jours, au plus tard, je viens la chercher, je vous débarrasse, et du même coup je vous apporte vingt-cinq gros billets qui ne doivent rien à personne… Quant à cette jeune fille, nul n'a intérêt à s'occuper d'elle, soyez tranquille personne ne la réclamera.

– Et vous dites vingt-cinq mille francs ?…

– C'est le chiffre que vous m'avez indiqué vous-même. Allons, mon bon monsieur Finot, je m'en vais tranquille, n'est-ce pas ?

– Madame, ce que vous me demandez est très grave. Je risque ma situation…

– Bah ! puisque vous vous en ferez une plus brillante ! Avec votre

esprit, votre bon sens, votre connaissance de Paris, votre cabinet, c'est une fortune… est-ce dit ?

– C'est dit !…

Et M. Finot eut un tremblement des joues. La Veuve se leva et se dirigea vers la porte où attendait Marie Charmant. La jeune fille, pas trop effrayée, vit entrer La Veuve qui souriait. Et ce sourire, alors, la fit pâlir.

– Tu vas rester ici jusqu'à demain, dit La Veuve.

Après quoi, tu seras libre. Tu iras où tu voudras. Il ne faut pas m'en vouloir, ma petite. C'est autant pour ton bien que pour mes intérêts…

– Je ne vous en veux pas, dit Marie Charmant.

– À propos, reprit La Veuve, j'ai une lettre pour toi… une lettre que j'ai vue chez Mme Bamboche… alors je l'ai prise pour te la remettre… Ne fais pas attention, je l'ai décachetée sans y penser, mais je ne l'ai pas lue.

Et La Veuve tendit à Marie Charmant une lettre ouverte que la jeune fille étonnée prit machinalement et se mit à lire.

Quand elle releva les yeux, La Veuve avait disparu.

Marie Charmant avait lu la lettre que La Veuve lui avait remise. Quand elle eut achevé sa lecture, elle s'assit, très pâle :

– Allons bon ! murmura-t-elle. Voilà qu'il s'en va !… Pour un long voyage, à ce qu'*il* dit… Il m'aime, ce doit être vrai ! Il ne m'écrirait pas ainsi… Pauvre garçon ! Et moi qui l'ai reçu comme un chien dans un jeu de quilles quand il a voulu me dire qu'il m'aimait !… C'est fini… Il est parti… Je ne le verrai plus… Oh ! mais qu'est-ce que j'ai donc ?… Jamais je n'ai éprouvé une peine pareille… Oh ! mais je l'aimais, moi aussi… Je l'aime !

La petite bouquetière se mit à pleurer, sans bruit, des larmes qui, une à une, tombaient sur la lettre de Ségalens… Car cette lettre, c'était celle qu'Anatole Ségalens avait remise à Mme Bamboche au moment d'aller à son duel, et que Mme Bamboche n'avait plus retrouvée lorsqu'il l'avait réclamée !

XXXII

MAGALI

À l'entrée de Ségalens, introduit par un valet de chambre, Max Pontaives se souleva sur un coude et dit :

– Un verre, Justin.

Puis il retomba indolemment sur ses coussins. Le valet apporta le verre demandé, plaça devant Ségalens, qui s'était assis, un guéridon sur lequel il disposa tout ce qu'il faut pour boire et fumer, le tout sans bruit. Il y eut entre les deux jeunes gens quelques minutes de silence. Puis, Pontaives, de sa voix la plus nonchalante, demanda :

– Quelle diable de figure avez-vous là ? Vous êtes tout pâle, mon ami.

– Je m'ennuie, dit Ségalens.

– Pourquoi vous ennuyez-vous, vous ?

– Parce que j'aime une jeune fille et qu'elle a disparu.

– Toutes les chances ! s'écria Pontaives. Et vous vous plaignez ?

– À propos. Et l'*Informateur* ?

– Eh bien ! j'ai vu M. Champenois, qui est un homme tout rond en affaires. Je lui ai exposé mon désir de faire une série de reportages sur les bas-fonds parisiens…

– Tiens, dit Pontaives, c'est une idée, ça ! Pas neuve, mais enfin, ce sera une occasion pour vous de vous distraire, je vous accompagnerai… mais je vous préviens que la chose a été faite déjà.

– Oh ! il ne s'agit pas de faire une tournée de grands-ducs. Je veux voir de près la pègre parisienne, me mêler à elle, vivre de sa vie, palpiter de ses émotions…

– Vous vous ferez tuer.

– On n'est jamais tué qu'une fois, dit Ségalens. Est-ce que ma tournée vous séduit toujours ?

– Plus que jamais ! Mais, puisque nous devons courir ensemble les mauvais lieux, commençons par l'Opéra.

Les deux jeunes gens sortirent en se donnant le bras, dînèrent sur le boulevard et passèrent la soirée à l'Opéra. Pendant le dîner, Ségalens avait raconté à son ami l'histoire de son amour et la disparition inexpliquée de Marie Charmant, puis son désespoir, sa folle tentative de suicide et le sauvetage de Pierre Gildas.

– Et qu'est devenu l'homme ? demanda Pontaives.

– Il est chez moi.

– En sorte qu'en ce moment vous recelez un repris de justice ? joli, peut-être…, mais dangereux !

– Enfin, cette petite bouquetière que vous adorez, si elle a disparu, c'est que quelqu'un avait intérêt à sa disparition. Avez-vous une idée là-dessus ?

– Aucune. J'en suis réduit à me fier au hasard.

Après l'audition de *Lohengrin*, les deux amis s'en allèrent souper au plus proche café.

Le café était divisé en deux parties : une avant-salle de plain-pied avec le boulevard des Italiens, et une arrière-salle plus élevée où l'on accédait par un double escalier de quelques marches. Chacun de ces deux escaliers était encadré de hautes colonnes d'un bel effet décoratif. Il va sans dire que les deux salles étaient occupées par une double foule de soupeurs parmi lesquels évoluaient quelques jolies filles toutes prêtes à accorder leur amour au plus offrant et dernier enchérisseur.

Pontaives et Ségalens s'étaient placés à une petite table de l'avant-salle ; et Ségalens revenait pour la dixième fois sur le sujet qui lui tenait tant au cœur, lorsque Pontaives s'écria :

– Oh ! la belle enfant !… regardez donc !…

Ségalens se retourna : une jeune femme descendait lentement l'un des deux escaliers. Elle portait avec une naïve élégance un costume de satin gris perle, et sa tête fine, délicate, un peu pâle, se dressait harmonieusement sur des épaules parfaitement modelées, émergeant de la blancheur d'un « boa » en plumes jeté sur ses épaules.

– Voilà qui est particulier, dit Ségalens après une seconde d'attention.

– Quoi donc ? fit Pontaives en continuant à fixer la jolie inconnue avec une attention et peut-être une émotion qui démentait son scepticisme de parade.

– Vous connaissez l'histoire du marquis de Perles ?

– Oui, eh bien ?…

– Eh bien ! la petite Magali en question est devant vous ! Pauvre petite ! Elle aura eu assez de la misère et à pieds joints, elle a sauté dans le ruisseau…

Pontaives avait étouffé une exclamation de surprise. La jeune femme, de sa marche onduleuse et traînante, se dirigeait vers la porte.

Au moment où elle passait prés de la table, Pontaives se leva, la toucha au bras, et dit :

– Voulez-vous me faire le plaisir de boire avec moi une coupe de champagne ?

Magali considéra le jeune homme, puis, souriante :

– Je veux bien, dit-elle, à condition qu'il y ait des écrevisses pour me donner soif.

Et Magali s'assit tranquillement, avec cette indifférence de la professionnelle qui accomplit son devoir sans enthousiasme. Pourtant, comme Pontaives, stupéfait de se sentir presque trembler, la regardait en silence, elle ajouta :

– Vous êtes gentil de m'inviter. J'allais me coucher. Les hommes me dégoûtent ce soir…

Cette amère et brutale sortie, le ton de morne indifférence, l'avidité avec laquelle elle vida coup sur coup les verres de Pontaives et de Ségalens formaient un étrange contraste avec la joliesse de cette figure délicate.

– Pourtant, fit Pontaives d'une voix où Ségalens surprit une sorte de tremblement imperceptible, pourtant, jolie comme vous l'êtes…

– Jolie ? interrompit la jeune femme. Pas de boniment, mon cher monsieur, ou je m'en vais… Je vous dit que les hommes me dégoûtent ce soir…

Et elle commença à fourrager dans le buisson d'écrevisses qu'on venait de déposer sur la table.

– Madame ne croit pas à l'amour, dit Ségalens. Elle a bien raison. Je connais une pauvre fille, belle, sage, qui sans doute eût été heureuse si elle n'avait eu la mauvaise chance de rencontrer un homme qui…

– Qui l'a plaquée après lui avoir juré toute sorte d'amour, dit Magali. On connaît ça. C'est notre histoire à toutes. Ma foi, non, je ne crois pas à l'amour. Et puis, quand j'y croirais…

Nous devons dire que si Ségalens connaissait Magali, tout au moins de vue et pour avoir entendu raconter son aventure, Magali ne le connaissait nullement.

– Alors, vous, reprit-elle en fixant Pontaives, vous y croyez à l'amour ?

– Quelquefois… ce soir, par exemple.

Et vous ? ajouta-t-elle, en se tournant vers Ségalens.

– Toujours.

– Toujours ! murmura-t-elle. Toujours… jamais ! Pile ou face ! Il y en a à qui ça réussit. Il y en a qui y trouvent la mort. Chacun son lot. Moi, je n'ai pas gagné à la grande loterie !

Elle buvait coup sur coup, et ses yeux commençaient à devenir hagards.

– Et encore, ajouta-t-elle, je n'ai pas à me plaindre. J'ai eu de la chance. Je suis tombée tout de suite sur un type qui me fait cinquante louis par mois… et qui n'est pas gênant.

Pontaives sentit son cœur se serrer.

Magali se mit à rire du rire épais de l'ivresse et pourtant elle demeurait jolie à ravir, d'une instinctive élégance. Ségalens la considérait avec une indicible tristesse.

– Ah ! mais dites donc, s'écria Magali, vous n'êtes pas d'une gaieté folle, tous deux !

– Et vous ! dit Ségalens, osez donc dire que vous êtes gaie ! Voulez-vous que je vous dise ? vous n'êtes pas taillée pour ce que vous faites. Vous regretterez le temps où vous ourliez à la machine des douzaines et des douzaines de mouchoirs pour un patron qui vous payait mal. Car, alors, vous aviez encore des illusions. Et ce sont ces illusions perdues qui mettent une aube de rêve dans vos jolis yeux. Pauvre petite, vous voudriez aimer encore…

Magali avait un instant baissé la tête. Son sein s'était oppressé. Mais tout à coup un éclair jaillit de ses yeux, et, d'une voix presque rude :

– Vous vous trompez, dit-elle. J'aime la richesse, j'aime le luxe, voilà tout. J'adorerais avoir des bijoux. Je voudrais mon petit hôtel et ce qui s'ensuit. Voilà mon ambition.

Tout bas, elle ajouta :

– Malheur au premier millionnaire qui me tombera sous la main !

– Voulez-vous me permettre de venir vous voir ? demanda brusquement Pontaives.

– Tant que vous voudrez, fit-elle tranquillement. Rue du Helder, 139. Excepté les lundis et vendredis. Bonsoir, monsieur, je vais me coucher… toute seule ! ajouta-t-elle avec un sourire à l'adresse de

Pontaives.

Elle se leva en reculant sa chaise.

À ce moment, un homme qui venait d'entrer passait lentement prés d'elle, un homme aux cheveux noirs luisants, à la cravate éclatante, aux doigts ornés de bagues.

La chaise le heurta.

– Tu ne peux donc pas faire attention ! gronda l'homme.

– Insolent ! fit Ségalens debout au même instant.

– Qu'est-ce qui vous prend, vous ? fit le rasta.

– Vous tutoyez une femme qui est avec nous, et je dis que vous êtes un grossier personnage, dit Ségalens.

Pontaives, agité de sentiments confus, pâle et nerveux sans savoir pourquoi, demeurait à sa place, étourdi, non pas de l'incident banal, mais de ce qu'il éprouvait.

– Fichez-moi donc la paix, refit le rasta. Je tutoie Magali parce que j'ai couché avec elle… Et puis, si ça ne vous plaît pas, mon petit monsieur…

L'homme leva la main en ricanant.

Mais il n'eut pas le temps d'achever le geste. D'un mouvement rapide, Ségalens se porta en avant et, d'une main, saisit l'homme à la gorge, tandis que, de l'autre, il l'empoignait en pleine poitrine. D'une violente saccade, il poussa l'homme vers la porte… En quelques pas, ce groupe eut atteint la porte du café, qu'un garçon s'empressait d'ouvrir.

Le rasta roula sur le trottoir, et, ramassant son chapeau, il se releva en bégayant :

– Vous aurez de mes nouvelles !…

Laissant le rasta, blême de rage s'éloigner en grognant des menaces, Ségalens rentra paisiblement dans le restaurant où il devint le point de mire de tous les regards.

– Monsieur, lui murmura Magali, je ne suis qu'une pauvre fille. Ce qu'il y a d'atroce, voyez-vous, c'est l'insulte de l'homme. Nous vivons dans l'insulte, nous autres. Je voudrais pouvoir vous remercier… mais comment ? Oh ! si le hasard voulait que vous eussiez besoin de moi !… S'il y avait au monde un service que je puisse vous rendre !…

Elle tremblait ! Des larmes brillaient au bord de ses cils.

Elle baissa les yeux.

– Mais sans doute que je vous offense en vous disant que vous

pourriez jamais avoir besoin de moi !…

– Non, mademoiselle, fit doucement Ségalens, vous ne m'offensez pas, vous me faites plaisir, voilà tout.

– Bien vrai !… Vous ne me méprisez donc pas, vous ?

– Et pourquoi donc ?… Mais j'y pense ! fit-il tout à coup en se frappant le front. Oui, il y a peut-être un service que vous pourriez me rendre…

– Oh ! si cela était ! murmura ardemment Magali.

– Ma foi, tenez ! service pour service, nous serons quittes. Pourriez-vous pendant quelques jours donner l'hospitalité à un malheureux homme digne de pitié, je vous assure. Il est chez moi. Il a voulu se tuer… par misère, sans doute. Il en est réchappé par miracle. Or, cet homme, ce malheureux, mademoiselle, a besoin de se cacher quelque temps… jusqu'à ce que je lui aie trouvé quelque part en province une occupation qui le fasse vivre. Chez moi, il est aussi peu caché que possible… et, en outre, je ne sais trop pourquoi, il est inquiet et sombre au delà de toute expression… il écoute, il tremble…, il semble redouter je ne sais quel voisinage…

– Où est-ce, chez vous ? demanda Magali.

– Faubourg Saint-Honoré, fit Ségalens avec un sourire.

– Et cet homme, comment s'appelle-t-il ?

– Je l'ignore. C'est un malheureux, voilà tout. Il n'a pas de nom. Il est le Malheur, et vous serez la Pitié. Voulez-vous ?

– Si je veux ! s'écria Magali rayonnante. Vous pouvez me croire. Tout ce que vous me dites me met au cœur une joie et un orgueil que je ne connaissais plus depuis longtemps.

– Ainsi, dès demain, je vous amène ce malheureux ?

– Quand vous voudrez ! Il sera chez moi comme chez vous, aussi longtemps que vous voudrez.

– Je demande à entrer en tiers dans ce sauvetage, dit Pontaives en reprenant avec effort son sourire de Parisien sceptique. Mon ami fournit l'homme. Mademoiselle fournit le logis. Moi, je fournirai la dépense… Oh ! ajouta-t-il, vous n'allez pas me refuser cela ?… Tenez, mademoiselle, permettez-moi…

Il tira une bague de son petit doigt et la tendit à Magali qui, soudain rouge de plaisir, la saisit en s'écriant :

– Oh ! le beau brillant !…

– Portez-le en souvenir de moi !…

Le diamant valait deux cents louis. Magali, quelques instants, en admira le feu et la limpidité, puis elle le passa à son doigt. Cinq minutes plus tard, ils sortirent tous trois.

Au moment de les quitter, elle leur tendit à chacun une main. Ségalens serra la main qui lui était offerte. Max Pontaives déposa sur celle qu'il tenait entre ses doigts un baiser dont la ferveur le fit tressaillir lui-même.

Magali soupira, et son dernier regard fut pour Ségalens.

XXXIII

L’HÔTEL D’ANGUERRAND

Adeline resta jusqu’au soir prostrée, absorbée par les préparatifs de sa pensée qui l’entraînait au crime. Pas de pitié, d’ailleurs, pour cette jeunesse en fleur qu’elle allait briser. Pas de discussions inutiles avec elle-même. Pas de remords anticipé. Elle accomplissait froidement une besogne qu’elle jugeait inévitable, et c’était tout.

C’était le crime dans sa plus hideuse nudité, dépouillé de ces mouvements de la passion qui peuvent, parfois, jeter sur lui une gaze. Elle se préparait à tuer avec une sorte d’effroyable sérénité.

Le soir vint. Sapho annonça qu’elle ne dînerait pas, qu’elle allait se coucher, et ordonna qu’au plus tôt chacun se retirât dans sa chambre.

Quelques heures passèrent, lentes et sinistres… Enfin, tout bruit s’éteignit dans l’hôtel. Adeline poussa un long soupir, passa dans sa chambre à coucher, dérangea un tableau placé à la tête du lit et, derrière ce tableau, ouvrit avec une clef qu’elle portait sur elle une sorte de minuscule armoire.

Là, sur une tablette, étaient rangés une douzaine de flacons.

Adeline, lentement, avec précaution, déboucha l’un d’eux et versa quelques gouttes de son contenu dans un autre flacon plus petit, un mignon flacon à sels, en cristal de roche, avec armature d’or.

Lorsqu’elle eut terminé cette opération, elle remit le grand flacon à sa place, soigneusement, et s’apprêta à refermer l’armoire.

À ce moment, elle entendit derrière elle un craquement de parquet. Un violent tressaut l’agita, et elle demeura immobile, la gorge soulevée par les rapides battements du cœur, sans oser tourner la tête.

À ce moment, une main se posa sur son bras et, une voix très calme prononça :

– Un instant, madame, permettez-moi de jeter un coup d’œil là dedans !…

Il épelait lentement :

– Arsenic… teinture de belladone… bien ! parfait !… extrait

d'opium, antimoine, cyanure de potassium… mes compliments, madame ! Vous avez là un assortiment que vous eût envié la Brinvilliers… Qu'avez-vous choisi ? Le cyanure ? C'est foudroyant. Quelques gouttes sur les lèvres, et la mort est instantanée… Qui allez-vous assassiner, madame ?…

– Hubert d'Anguerrand ! bégaya Sapho, ivre d'horreur et claquant des dents.

– Je vous ai demandé, madame, qui vous alliez assassiner… Vous me répondrez. Si vous ne me répondez pas, je vous jure que je vous place de force le goulot de ce flacon dans la bouche, et que j'en vide le contenu dans votre gorge…

– Grâce ! eut-elle la force d'implorer. Ne me tuez pas ! Souvenez-vous que je vous ai aimé, Hubert !…

Ces paroles furent l'étincelle qui mit le feu à la mine. Le baron d'Anguerrand frissonna. Une colère, faite de mépris et de haine et peut-être de jalousie se déchaîna en lui. Il leva le poing…

– Je ne sais pourquoi je ne vous écrase pas tout de suite ! prononça-t-il d'une voix rauque et saccadée. Vous osez vous couvrir de votre infamie comme d'un voile tutélaire, vous qui êtes passée du lit du père au lit du fils, vous qui, avant d'être l'épouse de Gérard, avez été la maîtresse d'Hubert ! Je devrais lever le pied sur cette tête et l'écraser comme on écrase un aspic, une bête venimeuse… mais je veux savoir ! Par le Dieu vivant, madame, vous parlerez ! Ou, avant de vous tuer, je vous torture, foi de chrétien et parole de gentilhomme ! Je vous attache, je vous lie, je fais chauffer un fer et je vous brûle les chairs jusqu'à ce que vous ayez parlé !…

– Que voulez-vous savoir ? dit Sapho d'une voix morne, en s'abandonnant à la destinée.

– Pour qui était le poison ?…

– Pour elle ! râla Sapho dans un souffle d'agonie.

– Elle ! hurla le baron. Qui elle ?…

– Votre fille !

Les deux poings du baron s'abattirent sur les épaules de Sapho. Il se pencha, s'agenouilla près d'elle, se cramponna à elle, la saisit à la gorge. Les cheveux dénoués, la batiste de son peignoir déchirée, les lèvres blanches, le regard atone, Sapho se sentit vaciller sous le souffle de l'épouvante finale.

– Parle ! fit le baron d'une voix si basse qu'à peine il s'entendait lui-même. Où est-elle ?

– Ici !…

– Dans l'hôtel ?…

– Au premier… au bout du corridor… la porte verrouillée… derrière une tenture…

– Oh ! gronda furieusement le baron, meurs donc, puisque j'ai maintenant ton secret ! Meurs et sois damnée !…

– Assassin ! haleta Sapho délirante. Assassin de mon père ! Tu assassines Adeline de Damart comme tu as assassiné Louis de Damart !…

La foudre tombée dans cette chambre où se déroulait ce drame n'eût pas ébranlé les nerfs de cet homme d'une secousse plus violente. D'un bond il fut debout et recula de trois pas. Il était livide. Il tremblait…

– Qu'ai-je entendu ? râla-t-il. Tu mens !… Tu t'appelles Adeline de Kernoven… tu es née en Bretagne… cent fois tu me l'as dit…

– Je vous ai donné ce nom, parce que mon nom était trop connu à Paris… Alors, monsieur le baron, vous vous êtes figuré que je vous aimais ? Vous avez cru à l'histoire de la pure jeune fille ?… Allons donc ! je portais aussi un autre nom… je m'appelais Sapho ! Demandez à ceux qui m'ont acheté mes baisers ! Le malheur a voulu que je me mette à aimer un homme… le seul que j'aie aimé… que dis-je, insensée, adoré ! Je l'ai adoré, et je l'adore. Dans ma vie de débordement, dans mon existence de dévoreuse d'hommes et d'argent, j'ai commis cette faute… j'ai aimé ! J'aime !… Et celui que j'aimais, c'était votre fils… Il me connaissait, lui ! Et il repoussa l'amour que je lui offrais. Alors ma passion se déchaîna ! Alors, je combinai mes plans ! Alors, je me rapprochai de vous, parce que je savais que Gérard viendrait à vous ! Alors, je conçus le crime qui devait enrichir Gérard et m'assurer son amour… ou du moins tout ce que je pouvais en prendre à défaut de son cœur… Comprenez-vous ? Dites, monsieur le baron !…

Le baron d'Anguerrand recula épouvanté en murmurant :

– Quel abîme de honte et d'horreur !…

– Oui, ricana Sapho. Un abîme d'horreur.

Adeline respira. Un sourire diabolique passa comme un éclair sur ses lèvres.

– Venez, dit rudement le baron. À propos, je vous préviens que tout appel serait inutile : vous avez pu vous en convaincre. Je vous préviens aussi qu'au premier mouvement que vous faites pour fuir, je vous tue sans miséricorde. Maintenant, marchez devant moi, et allons délivrer ma file !

En disant ces mots, le baron assura dans sa main un poignard sur lequel Adeline jeta un sombre regard. Puis il ouvrit la porte qu'il avait fermée en entrant dans la chambre à coucher. Adeline passa la première. Hubert suivit, surveillant ses gestes.

Elle atteignit la tenture, au fond du corridor. Elle souleva cette tenture, et le baron vit en frémissant une porte pleine, solidement verrouillée… une porte de prison… ou de tombeau. Adeline poussa les trois verrous, lentement.

La porte ouverte, le baron vit une pièce étroite, sans fenêtre, sans aucune communication avec le reste de l'hôtel, recevant l'air par un trou percé au-dessus de la porte. Cette pièce était meublée d'un lit étroit, d'une table et d'une chaise. Sur la table il y avait une lampe allumée, et à la lueur de cette lampe, le baron vit Lise !… Elle était assise sur la chaise, dans une attitude de morne indifférence. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Lise avait dressé la tête. En apercevant le baron, elle se leva toute droite, en murmurant :

– Vous !… Oh ! sauvez-moi, par pitié, sauvez-moi de cette femme !…

– Mon enfant ! bégaya le baron. Ma fille ! sois rassurée… ne crains plus rien… tu es sauvée, puisque voici ton père !…

– Mon père ! balbutia Lise en pâlissant.

Et au même instant, le récit que lui avait fait Marie Charmant dans le galetas de La Veuve se présenta tout entier à son esprit… Mais le baron, ivre de joie, les yeux plein de larmes, s'avançait vers elle, les bras ouverts…

Dans cet élan de son être vers celle qu'il appelait Valentine, en cette seconde bénie où tout ce qu'il y avait d'amer et de terrible dans cet homme se fondait en un sentiment d'une infinie douceur, le poignard qu'il tenait à la main s'échappa et tomba sur le tapis…

– Viens, ma fille, sanglota le baron, viens, ma pauvre Valentine… tes chagrins sont finis, nous allons fuir, partir ensemble… Seigneur ! comme tu es pâle… comme tu as dû…

Un cri terrible l'interrompit…

Sapho venait de ramasser le poignard et d'en frapper Lise en hurlant :

– Puisque je dois mourir, meurs donc la première, Valentine d'Anguerrand !…

Lise s'affaissa dans les bras du baron, le corsage empourpré de sang. Hubert ne dit pas un mot. Il enleva Lise dans ses bras robustes, et d'un bond fut hors de la pièce ; dans le couloir, il déposa la jeune

fille évanouie, morte peut-être… Dans le même instant, il se releva et se tourna vers Sapho qui marchait sur lui, le poignard levé. Le baron n'eut qu'un geste : sa main s'abattit sur le poignet de Sapho…

Sapho poussa un hurlement de douleur et lâcha le poignard.

Alors le baron la poussa dans l'intérieur de la pièce…

Il était d'une pâleur de cadavre. Adeline se mit à trembler de terreur, toute sa rage tombée, comprenant que, cette fois, elle était condamnée sans rémission. Pourtant, elle essaya de joindre les mains et balbutia :

– Pardon ! oh ! pardon ! j'étais folle ! je ne savais pas ce que je faisais !…

– Le crime que vous venez de commettre sera le dernier. Vous allez mourir. Mais je ne souillerai pas mes mains à vous exécuter. Vous mourrez où vous êtes. Nul ne viendra vous ouvrir, nul n'entendra vos cris, car, à partir de ce moment, cet hôtel sera inhabité. Adieu, madame !

Adeline entendit alors des pas étouffés et pesants qui s'éloignaient…

Puis un silence effrayant tomba sur elle et la glaça…

XXXIV

PERPLEXITÉ D'UN GARDIEN DE L'ORDRE PUBLIC

Mettre la main à la fois sur Jean Nib évadé et sur Rose-de-Corail, c'était pour M. Finot le chef-d'œuvre que rêve tout homme de police qui a la police dans le sang. Depuis quatre jours, M. Finot n'en dormait plus. Il avait commencé par s'assurer que La Veuve n'avait pas menti et que Jean Nib, à peine arrêté, avait réellement échappé à la justice, et il avait tressailli de joie en constatant que c'était vrai. Aussitôt, il s'était mis en campagne, et, après deux jours de démarches personnelles, il avait pu circonscrire le champ de ses recherches.

Or, ce même soir du quatrième jour, La Veuve arriva chez Finot.

– Vous m'apportez mes vingt-cinq mille francs ? demanda l'agent.

– La moitié, dit La Veuve en lui tendant douze mille cinq cents francs en billets de banque que l'agent saisit en frémissant.

– Vous venez chercher votre protégée ? reprit Finot.

– Non j'ai encore quatre jours, puisque j'ai encore douze mille cinq cents francs à vous remettre. Je viens causer avec cette enfant. Puis je m'en vais.

Sans plus s'inquiéter de Finot, La Veuve entra dans la pièce où se trouvait Marie Charmant.

Elle la rendait responsable de la disparition de Lise. Mais elle eut beau tourner et retourner les questions, Marie Charmant ne pouvait rien lui apprendre, puisqu'elle ne savait rien. Au bout d'une heure, La Veuve se leva pour s'en aller en ricanant méchamment :

– Prends patience. ma fille ! Dans quelques jours tu auras la clef des champs ; si ce n'est pas dans quelques mois… Tu es jeune, tu as l'avenir devant toi…

– Écoutez, La Veuve, dit alors la jeune fille d'une voix qui tremblait un peu, je voudrais vous demander quelque chose…

– Demande… que veux-tu savoir ?

– Monsieur Ségalens…

– Eh bien ! que lui veux-tu, à ce beau jeune homme ?

– Rien, oh ! rien… Seulement, pourriez-vous me dire s'il est rentré… d'un voyage qu'il a dû faire ?

– Il est rentré, dit La Veuve simplement. Je l'ai vu.

– Merci ! oh merci ! Alors, vous l'avez vu ?

– Bien sûr que je l'ai vu ! fit-elle d'une voix indifférente. Puisque cela t'intéresse, je te dirai donc qu'il est venu chercher ses meubles, et qu'il est reparti, cette fois pour toujours. Il nous a dit qu'il s'en retourne se marier dans son pays, où sa fiancée l'attend depuis longtemps…

– Ah ! fit doucement Marie Charmant.

Et comme La Veuve s'en allait en lui lançant un « Au revoir ! » plein de rancune satisfaite, la bouquetière recula jusqu'au lit de fer qui occupait le fond de la pièce, et elle s'y laissa tomber, abattue et sans forces…

* * * * *

– Monsieur Finot, cette fois, je tiens la piste…

– Je vous écoute.

Voilà, monsieur. J'ai acquis la conviction que Jean Nib et la fille Rose-de-Corail vont se terrer ce soir dans un hôtel borgne du boulevard de la Chapelle, à *La Marmotte*.

M. Finot ferma les yeux, joignit les mains sur son ventre, et médita quelques minutes. Alors, d'une voix brève :

– Vous, dit-il, devant la porte de *la Marotte*. Deux hommes au coin de Tanger. Deux au coin d'Aubervilliers. Bon. Un homme à l'angle de Château-Landon, un autre au coin, de l'Aqueduc. Sept en tout. Ça suffit. Pas un mot au *patron*, hein ? Et personne là-bas avant une heure du matin. Je connais mon homme : il nous glisserait dans les doigts ; il faut l'empaumer en plein sommeil. Moi, je serai sur les lieux à une heure et demie précises. Rompez !

La pendule marquait vingt-trois heures. Il jeta un dernier regard autour de lui.

Il se dirigea vers la porte. Mais soudain, il s'arrêta, fit demi-tour et marcha à la pièce occupée par Marie Charmant.

– Faites excuse, mademoiselle. Tiens ! grommela-t-il, elle s'est endormie tout habillée sur son lit… Eh !…mademoiselle !… Elle dort bien !… Hum ! (Il avança de deux pas.) Mademoiselle !… Réveillez-vous que diable !… (Encore un pas.) Ah ça !… Quel sommeil !… (Il se

penche.) Oh ! mais… elle s'est trouvée mal !… (Un cri étouffé, un sourd juron arraché par la stupeur.) Évanouie ?… Non ?… Ce bras que je lève retombe pesamment !… Ces yeux à l'envers !… Ces dents découvertes !… Sacré nom de Dieu !… Elle est… oui !… elle est morte !…

La pendule sonnait minuit.

Brusquement, les traits de Finot se détendirent.

Et alors, sans regarder, il empoigna le cadavre dans ses bras et le tint serré sur sa poitrine.

Et il se mit en marche.

Lourdement, pesamment, il traversa la salle à manger, et, par une machinale précaution, éteignit la lampe : il se trouva dans les ténèbres, avec ce cadavre dans les bras, poitrine contre poitrine… Un frisson le secoua de la tête aux pieds. Il grogna un sourd juron pour se donner du courage, et gagna la porte extérieure.

Une fois arrivé sur le palier, il referma soigneusement la porte, et souffla un instant.

Il commença à descendre.

L'instant d'après, l'agent Finot était dehors !…

La porte de la maison refermée, Finot, haletant, s'y appuya pour respirer deux secondes.

Alors il déposa le corps, non pas sur le sol, mais debout dans l'angle de l'encoignure.

Et ce corps inanimé se tint debout, la tête elle-même ne retomba pas sur l'épaule…

– Raide comme une planche ! grommela Finot avec une sorte d'admiration. Ça, par exemple, c'est particulier !

Marie Charmant était en catalepsie.

XXXV

LA MARMOTTE

L'horloge lumineuse de Lariboisiére marquait tout près d'une heure et demie. Les boulevards extérieurs étaient déserts. Quelques pierreuses rôdaient, à l'affût du passant. Mais le passant était rare. La pluie venait de cesser, des étoiles se montraient, comme souriantes, et de gros nuages noirs, qu'un rayon de lune éclairait sur leurs bords, chevauchaient dans l'espace, pareils à des étalons qui, à travers des plaines bleuâtres parsemées de diamants, galopaient en secouant leurs crinières d'argent.

Ce fut à ce moment qu'un homme et une femme descendant de la Goutte-d'Or, débouchèrent sur le boulevard de la Chapelle par la ruelle des Islettes. Un instant, ils sondèrent la nuit, de ce regard profond et sûr des êtres qui ont appris à regarder. Rassurés, sans doute, ils coupèrent le boulevard en droite ligne et se mirent à longer le mur d'enceinte du vaste hôpital.

Jean Nib et Rose-de-Corail se savaient traqués. Depuis la scène du Champ-Marie et l'évasion de La Veuve, ils sentaient que la police avait jeté sur eux son filet. Ils avaient entrevu des figures louches qui les dévisageaient. Des avertissements mystérieux, un clignement d'yeux, un geste, un mot jeté par un homme qui feint de vous bousculer, cela les avait sauvés jusque-là. Au moment de pénétrer dans une rue, d'entrer dans un bar, de se réfugier dans un hôtel, l'avertissement les arrêtait court ; ils faisaient demi-tour, cherchant une maille plus large du filet. Mais les mailles, de nuit en nuit, d'heure en heure, se faisaient plus étroites.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient devant la *Marmotte*… « *l'hôtel* » *des Deux Savoies*. Adossés à un mur, raidis dans leur immobilité, ils fouillèrent les environs.

– T'as rien vu ? fit Jean Nib dans un souffle.

– Rien. On peut traverser.

– T'as rien vu au coin de Château-Landon ?… Quelque chose qui s'est aplati quand nous avons passé ?

– Rien, je te dis…

Ils traversèrent droit pour gagner le trottoir d'en face, et pénétrèrent dans l'hôtel. Bientôt, conduits par le patron, ils se trouvèrent dans une chambre du second. Jean Nib ferma la porte à double tour et ouvrit la fenêtre qui donnait sur une cour étroite. Il se pencha, inspecta la cour, et alors, revenant sur Rose-de-Corail qui dégrafait son corsage :

– Te déshabille pas. Tu crois que le patron dormait quand nous sommes arrivés ?

– Il a les yeux assez rouges pour ça… Mon Jean, ajouta-t-elle de sa voix de profonde tendresse, t'ennuie donc pas, voyons !… Est-ce que je suis pas là ?…

– Eh bien ! moi, je te dis qu'il ne dormait pas !… Et alors, t'as rien vu au coin de Château-Landon ?

– Oh ! tu me fais peur !… Rien, que je te dis !…

– Eh bien ! moi, je te dis qu'il y avait là un roussin !… Ils ne me tiennent pas, va ! Si je suis entré dans la cambuse, c'est pour leur faire croire que je coupe dans le pont… Nous avons cinq bonnes minutes, car ils veulent nous laisser le temps de nous pieuter…

Sans hâte apparente, méthodiquement, ils se mirent â tordre les bandes des draps, que Jean Nib déchirait avec son couteau, puis à nouer l'une à l'autre les bandes tordues. Lorsque Jean Nib jugea que cette sorte de corde était assez longue, il en attacha l'une des extrémités à l'appui de la fenêtre.

– Souffle la camoufle, dit-il.

Rose-de-Corail éteignit la bougie qui brûlait sur la cheminée.

Alors, prés de la fenêtre ouverte, dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre, le couteau au poing, le cou tendu, ils écoutèrent les bruits du silence. Tout à coup, Rose-de-Corail tressaillit et saisit une main de Jean Nib.

– Oui, fit-il dans un souffle. Les voilà… descends… et surtout, te presse pas !…

Dans l'escalier, le silence était aussi profond. Mais Rose-de-Corail avait entendu, elle ! mais Jean Nib avait entendu, lui !… Les policiers étaient dans l'escalier… et pour la réussite de sa tentative désespérée, il fallait que les policiers fussent dans l'escalier ; descendre une seconde avant c'était trop tôt ; une seconde après c'était trop tard… Jean Nib enleva Rose-de-Corail dans ses bras et la tint suspendue dans le vide… Elle saisit la corde et descendit… Jean Nib, penché, la sueur au front, suivait tous ses mouvements. Une voix étouffée – la voix du patron de l'hôtel – à travers la serrure, dit sourdement :

– Jean !… Ohé, Jean Nib !… Y a un copain qui veut te parler illico… Ohé, Jean !… M'entends-tu ?

– Toi ! gronda Jean Nib en lui-même, ton compte est bon, si je peux jamais te revoir nez à nez !…

Une secousse de la corde lui dit que Rose-de-Corail était en bas. Il eut un large soupir de joie et, à son tour, il enjamba… En quelques secondes, il toucha le pavé de la cour.

L'allée de l'hôtel aboutissait à cette cour. Au bout de l'allée, Jean Nib vit, sur le trottoir, éclairé par la lanterne de l'enseigne, deux colosses trapus… deux agents de la Sûreté en faction.

– Prends celui de gauche ! souffla-t-il à Rose-de-Corail.

À ce moment, là-haut, un violent craquement se fit entendre : c'était la porte de la chambre que Finot enfonçait d'un coup de pied… Une voix tonna : « Au nom de la Loi !… » Jean Nib se rua dans l'allée… en trois bonds, il fut sur les agents… une détonation de revolver éclata… L'agent qui venait de faire feu, dans le même instant, roula sur le trottoir, sans un cri. Jean Nib, d'un furieux coup de tête, venait de lui défoncer la poitrine, et, à la même seconde, avec un grondement furieux, il se retournait sur l'autre agent, mais il le vit qui chancelait et s'abattait, la gorge ouverte par le coup de poignard de Rose-de-Corail… En haut, un hurlement, des grognements, des jurons… puis tout s'apaisa soudain… Finot écumant, apparut sur le trottoir : Jean Nib et Rose-de-Corail avaient disparu !… Une minute, à peine, s'était écoulée, depuis le moment où Jean Nib avait enjambé la fenêtre.

Sur le trottoir, Finot ne jeta même pas un regard sur les deux agents blessés, morts peut-être. Les bras croisés, le nez au vent, il réfléchissait, cherchait la piste, constituait dans sa tête l'itinéraire probable des deux fugitifs… Les cinq agents qui l'entouraient attendaient en silence. Tout à coup, il grogna :

– Trois hommes de renfort au premier poste. Rendez-vous général au bassin de la Villette…

Il se fit un mouvement, un glissement d'ombres, et l'instant d'après, le trottoir était désert sous la lumière jaune et triste de la lanterne de la *Marmotte*. Les garçons de l'hôtel avaient transporté les deux blessés à l'intérieur ; les cinq agents s'étaient éloignés. Finot lui-même s'était mis en route après avoir jeté son ordre.

Il marchait sur la chaussée centrale, la tête penchée, les mains au dos, les lèvres serrées, le front plissé…

Tout à coup, il s'arrêta et renifla, en arrêt sur la piste qu'il constituait en calculs serrés. Une sombre flamme d'orgueil éclaira ses

yeux.

– Je les tiens ! gronda-t-il.

XXXVI

HALLALI

Jean Nib et Rose-de-Corail, en quelques bonds, traversèrent le boulevard de la Chapelle et se trouvèrent dans la rue de l'Aqueduc.

Bientôt, ils débouchèrent sur le boulevard de la Villette…

– Où qu'on va ? demanda Rose-de-Corail.

– Chez un aminche, à la barrière d'Italie. La rousse va nous refiler à la Chapelle et à Montmartre, et jusque dans le fond des Batignolles. Nous, on va se tirer par Belleville, Ménilmontant et Charonne. Puis, par la Grande-Pinte et les Deux-Moulins, on gagnera la Butte-aux-Cailles…

Autour d'eux, c'était le grand silence hostile et tragique des boulevards extérieurs, tandis qu'au ciel se plaquaient des paysages monstrueux de nuées noires déchiquetées, parsemées de longues bandes de lumière livide.

Ils se remirent en route pour le grand voyage, le fantastique itinéraire tracé par Jean Nib, l'oblique randonnée autour de l'énorme Paris.

Comme ils arrivaient au coin du faubourg du Temple, ils s'arrêtèrent pour renifler dans le vent, avec l'attitude d'inquiète immobilité du dix-cors et de la biche dans les fourrés mystérieux, lui, tourné vers le boulevard de Ménilmontant, elle face au boulevard de Belle-ville.

– Tu vois rien, la gosse ?

– Rien, mon Jean…

À ce moment, ils demeurèrent figés, pétrifiés, le cou tendu, toutes leurs énergies vitales concentrées dans l'œil et l'oreille : un coup de sifflet très bref, au fond du boulevard de la Villette, venait de retentir.

– La rousse ! gronda sourdement Jean Nib.

D'un même mouvement, ils reprirent leurs couteaux, qu'ils ouvrirent. À demi penchés, de leurs yeux dilatés ils sondèrent le canal d'ombre qui s'enfonçait vers la Villette. Et alors Jean Nib, de sa voix

hachée, en grognements brefs coupés de ricanements, expliqua lumineusement la situation :

– C'est Finot qui est là !…

« On va filer sur la Bastille, et de là sur Reuilly. Finot patauge dans Charonne. Il en a pour trois mois à se tenir tranquille. Nous, on va se terrer quelques jours à la barrière d'Italie, puis on reviendra à Montmartre. Y a pas : il faut que La Veuve y passe… Es-tu reposée, la gosse ?

– Allons, mon Jean…

Ils descendirent la rue de la Roquette, d'un pas tranquille, silencieux tous deux, l'oreille tendue vers les bruits lointains qui grouillent au fond du silence. Comme ils allaient déboucher sur la place de la Bastille, ils se retournèrent pour inspecter la voie… La rue était d'une tranquillité sinistre. Jean Nib sentait une vague inquiétude monter en lui.

– Pourquoi qu'il y a personne ? gronda-t-il. Pourquoi qu'on voit rien de rien ?…

– Il est tard, mon Jean… l'heure de l'affût est passée…

– Et moi je te dis que c'est toujours plein de bandes par ici ; on peut pas faire dix pas sans se cogner à un lingue… Je te dis que, s'il n'y a personne, c'est qu'on est prévenu… c'est qu'on a vu la rousse rôder… s'avancer… Seulement, voilà ! d'où qu'elle avance ? Filons !

La place de la Bastille formait un lac de lumière vague et paisible ; ils se mirent à le côtoyer en rasant les maisons pour faire le tour de la place ; puis ils pénétrèrent dans la rue de Lyon.

Au moment où ils atteignirent l'embranchement de l'avenue Daumesnil, soudain, derrière eux, très loin, du côté de la place de la Bastille, un coup de sifflet très bref, comme celui qu'ils avaient entendu boulevard de la Villette.

Ils se jetèrent dans une encoignure, se pétrifièrent.

– Nom de Dieu ! gronda Jean Nib.

– C'est des escarpes qui se préviennent ! souffla Rose-de-Corail.

– Je le savais bien, que la rousse rôdait ! En route !…

Ils se jetèrent sur leur droite dans une petite rue latérale, au lieu d'entrer dans l'avenue Daumesnil ; encore une fois, Jean Nib changeait de tactique et d'itinéraire. Il était sombre. Il était inquiet jusqu'au fond de l'âme. Mais il s'exaltait aussi. L'effroyable randonnée, la fuite par bonds à travers le Paris de silence et de ténèbres surexcitait ses nerfs. Il ne pensait pas que Finot fût sur sa piste, mais il se sentait poussé,

traqué, chassé de voie en voie… Éperdument, il passait une revue rapide des gîtes qu'il pouvait gagner encore. Coûte que coûte, il lui fallait atteindre la barrière d'Italie, mais par où ?

Ils étaient sur le boulevard de la Contrescarpe. D'une marche hâtive, pensifs tous deux, la tête penchée comme s'ils eussent senti sur leurs nuques la poigne de la rousse, ils avançaient sans un mot ; bientôt ils se trouvèrent à l'entrée du pont d'Austerlitz.

Jean Nib eut une seconde d'imperceptible hésitation. Il renifla l'air, jeta derrière lui un regard d'inquiétude, long et profond comme une interrogation de condamné. Puis il murmura :

– Tant pis ! passons par là ! On remontera par le boulevard de l'Hôpital…

Courbés le long du parapet, ils s'élancent. À l'autre bout du pont, ils firent halte.

Jean Nib se retourna…

Des voies nombreuses viennent déboucher et se canaliser sur le pont d'Austerlitz, à l'entrée rive droite. Notamment le boulevard de la Contrescarpe et le boulevard Bourdon, lesquels sont riverains du bassin qui, s'alimentant en Seine, va se perdre sous la place de la Bastille. Le quai Henri-IV est aussi au nombre de ces voies qui viennent former le carrefour auquel on a donné le nom de place Mazas.

C'est par cette place Mazas que Jean Nib et Rose-de-Corail étudiaient de loin, c'est-à-dire de l'autre côté du pont, dans un intense effort de vision.

À ce moment, par le boulevard de la Contrescarpe, arriva un homme qui, d'un pas rapide, mais régulier, alla s'adosser à la station du métropolitain. Cet homme donc, qu'on eût pris pour un officier retraité, s'adossa aux soubassements du petit édifice, et, portant à ses yeux une jumelle de nuit, se mit à inspecter les environs avec une profonde attention…

Presque au même instant, deux ouvriers charpentiers arrivèrent par le même boulevard de la Contrescarpe et s'adossèrent à la station, prés du vieux militaire. Puis, ce furent deux passants armés de gourdins qui, débouchant par le boulevard Bourdon, se joignirent silencieusement aux charpentiers. Deux zingueurs, qui paraissaient en goguette et se donnaient le bras, arrivèrent par le quai Henri-IV, en même temps que deux chiffonniers, la hotte sur l'épaule et le crochet à la main, sortaient de l'avenue Ledru-Rollin. Zingueurs et chiffonniers vinrent s'adosser à la station : en tout, huit hommes dont quatre s'étaient placés à gauche de l'officier retraité, et quatre à sa droite ;

huit cariatides immobiles et silencieuses ; pas un tressaillement, pas un geste dans ce groupe formidable d'immobilité. Des êtres de nuit, dressés au silence, aux longues marches rampées ou glissées.

L'officier retraité ne les interrogea pas : du moment qu'ils ne disaient rien, c'est qu'ils n'avaient rien à dire. Il sondait l'enfilade ténébreuse du quai de la Râpée ; dix minutes de silence ; les cariatides étaient de pierre… La brigade de Finot attendait l'ordre de marche…

Cette brigade qui, à *l'Hôtel des Deux-Savoies*, était indifférente et eut eu horreur, peut-être, de faire du mal à l'homme et à la femme qu'elle venait d'arrêter ; la brigade Finot, parvenue au pont d'Austerlitz, eût éventré Jean Nib et mordu Rose-de-Corail. Elle frémissait.

Lorsqu'il eut étudié la position, Finot donna ses ordres :

– Rendez-vous général à la Glacière. Un homme par le quai d'Austerlitz et le boulevard de la Gare jusqu'à la place d'Italie. Trois hommes par les boulevards Saint-Marcel et Arago. Un homme ici pour surveiller le quai. de la Râpée. Les trois autres derrière moi, par le boulevard de l'Hôpital.

Finot s'avança sur le pont d'Austerlitz, la tête basse, humant l'air, les dents découvertes par un rictus de haine, la main crispée sur le casse-tête, les épaules serrées, d'une marche ramassée prête à devenir un bondissement. Il était paisible et terrible.

Le pont franchi, il s'arrêta net, tourna deux ou trois fois sur lui-même, renifla, se baissa, se releva, frappa du pied, et soudain tomba en arrêt, le nez tourné vers le quai Saint-Bernard qui longe le Jardin des Plantes et la Halle aux Vins. Une minute d'attention furieuse, la jumelle de nuit aux yeux, puis un tressaillement, un grognement bref, un coup de sifflet…

Au coup de sifflet toute la brigade dispersée se rabattit ; il y eut de silencieuses galopades, puis, brusquement, les huit hommes, haletants, furent autour du chef. Et Finot, rudement, prononça :

– Changement de front. Quatre hommes par le quai Henri-IV et l'île Saint-Louis. Les quatre autres derrière moi. Rendez-vous général au parvis Notre-Dame et de là sur la place Maubert.

Les deux zingueurs et les deux charpentiers s'élancèrent pour traverser à nouveau le pont d'Austerlitz et gagner le quai Henri-IV. Finot, frémissant de joie, s'élança le long du Jardin des Plantes, le cou tendu en avant.

* * * * *

Jean Nib et Rose-de-Corail, les yeux fixés sur la place Mazas, de l'autre côté du pont d'Austerlitz, furent bientôt rassurés ; il ne

voyaient rien. L'inquiétude de Jean Nib s'apaisa.

Il murmura :

– Filons, la gosse. Une fois à la Butte-aux-Cailles, nous serons sauvés…

À ce moment, Rose-de-Corail le saisit violemment par le bras.

– Regarde ! fit-elle dans un souffle.

Trois hommes entraient sur le pont. Puis, plus loin, trois autres. Entre ces deux groupes, un homme seul.

Jean Nib fronça les sourcils. Une seconde il vacilla sous l'afflux de sang qui lui montait à la tête. L'envie se déchaîna en lui de marcher sur les sept hommes et de leur crier :

– Eh bien ! oui, me voilà ! Qui veut m'empoigner ? Qui veut que je le surine ?…

Un regard jeté sur Rose-de-Corail le fit pâlir.

– En route ! gronda-t-il.

Tout cela avait eu la durée d'un éclair. Déjà Jean Nib entraînait Rose-de-Corail le long de la grille du Jardin des Plantes. Ils allongeaient le pas, sans courir. Ils tenaient leurs couteaux ouverts. Ils avaient des visages terribles. Ils étaient bien pareils à ces carnassiers qui, vers le matin, regagnent leur antre, serrés l'un contre l'autre, le mâle grondant et menaçant, la femelle silencieuse. Jean Nib disait :

– Si c'est Finot, il va monter à la barrière d'Italie. Il m'a deviné, c'est bon. Alors, nous, on passe par la Tournelle, l'Hôtel-de-Ville, les Halles et on regagne Montmartre… On va lui faire voir du chemin, va !

Il se mit à rire.

– Mon Jean… murmura Rose-de-Corail.

– De quoi, la gosse ? T'as pas peur, dis ?

– Peur d'être séparée de toi. Ils sont sur nous. Je les sens, là, sur mon dos… Jean ! Jean ! On va nous séparer !… J'aime mieux mourir… tu entends ?…

Il frémissait. Une immense douleur l'étreignit au cœur à la pensée d'être séparé d'elle.

– Je te dis de ne pas avoir peur ! gronda-t-il, essayant de la rassurer et de se rassurer lui-même…

Mais, lui aussi, il sentait *qu'ils* arrivaient, *qu'ils* étaient sur son dos… Le désespoir l'envahit…

– Écoute murmura-t-il, et sa voix rude prenait des inflexions

d'infinie tendresse, alors, si nous sommes pris, tu aimes mieux qu'on meure tous deux ?…

– Oui, oui, mon Jean ! dit-elle en se serrant nerveusement contre lui.

– Eh bien ! si ça arrive, s'il y a plus moyen, deux coups de couteau, un pour toi, un pour moi, c'est dit ?…

C'est dit !…

À cette seconde, comme ils tournaient sur le pont de l'Archevêché, qui va s'appuyer sur la pointe de la Cité, derrière Notre-Dame, jean Nib tourna la tète, et, le long des grilles de la halle aux Vins, à cinq cents pas, il vit un grouillement d'ombres qui s'avançaient…

– Vite !… rugit-il en enlevant Rose-de-Corail dans ses bras.

En quelques bonds frénétiques, il eût franchi le pont de l'Archevêché, et s'élança vers le pont Saint-Louis pour gagner l'Hôtel-de-Ville…

À ce moment, à l'extrémité du pont Saint-Louis, apparurent quatre ombres qui marchaient sans hâte.

– Barrés ! gronda Jean Nib.

Il déposa Rose-de-Corail à terre et jeta autour de lui des yeux hagards… le dernier regard de la bête à la tragique seconde de l'hallali…

– Frappe ! dit Rose-de-Corail.

Jean Nib eut un rire de dément, étendit le bras vers un petit bâtiment bas, gauche, honteux et sinistre, échoué à la pointe de la Cité :

– La Morgue ! … Nous serons tout portés, ma gosse !…

Du bras gauche, il souleva Rose-de-Corail qui l'enlaça et colla ses lèvres aux lèvres de l'homme… Le dernier baiser dans la mort !… Et lui, comme s'il eût voulu réaliser son mot terrible, d'un bond alla s'appuyer à la porte de la Morgue… « Nous serons tout portés ».

– Adieu, la gosse !…

– Adieu, mon Jean !…

Elle se cambra, tendit sa poitrine… il leva son couteau très haut…

Et ce couteau ne retomba pas !

Jean Nib eut soudain, le frisson des mystérieuses terreurs et des étonnements au paroxysme.

Ce qu'il vit était une vision de délire, peut-être, car à ce moment…

Oui, à ce moment, la porte de la Morgue s'ouvrit…

Ou plutôt, elle s'entre-bâilla, doucement, lentement…

Jean Nib, les cheveux hérissés, le visage décomposé par l'épouvante, vit cette porte qui s'ouvrait, comme dans le dernier rêve de l'agonie…

Et soudain, l'épouvante disparut de sa pensée : il y eut au fond de son être un hurlement d'espérance insensée, et, de tout son poids, d'une poussée furieuse, il s'enfonça, Rose-de-Corail dans ses bras, s'évanouit dans la nuit de la tombe anonyme, s'incorpora à la Morgue, comme si lui et sa gosse fussent entrés vivants dans la mort !…

XXXVII

VICTOIRE DE ZIZI

Nous avons laissé la bande des Cœurs-Bleus au moment où elle se jetait à l'assaut de l'hôtel d'Anguerrand.

La bande s'élança, franchit la rue et vint s'abattre au pied du mur de l'hôtel comme une nuée d'oiseaux pillards.

En un instant, s'aidant des ferrures, un pied sur le garde-roues, un pied sur la serrure saillante, Zizi se trouva au sommet de la porte, et de là sur le mur. À plat ventre, il tendait la main aux plus maladroits, auxquels La Merluche, les deux mains sur un genou, faisait la courte échelle. Il y eut un grouillement de silhouettes silencieuses, grimpant, se hissant les unes sur les autres, se tirant, se poussant, et moins de deux minutes après le signal, toute la bande était dans la cour de l'hôtel, au pied du perron. La Merluche suçait le sang de son pouce qu'un clou de soulier avait déchiré… Ce fut la seule blessure que Zizi eût eu à déplorer – s'il avait eu le temps de déplorer ; mais Zizi n'en n'avait pas le temps. – Esgourdez un peu, fit-il à la bande dont les têtes se rapprochaient de la sienne. Vous allez vous terrer icigo, pendant que j'asticote la lourde avec mes outils. J'entrerai dans la boîte avec La Merluche. Quand il sera temps, je vous sifflerai.

La bande tout entière, avec une promptitude et un esprit d'obéissance qui amenèrent un sourire d'orgueil sur les lèvres de Zizi, sembla s'évanouir ; la cour parut déserte ; le silence fut profond.

Zizi, suivi de La Merluche, monta le perron et se mit à travailler la porte.

À l'instant ou Zizi triomphant atteignit la crête du mur, quelqu'un passa, ou plutôt apparut en se traînant, au coin de la rue de Babylone et du boulevard des Invalides. Ce quelqu'un embrassa d'un coup d'œil l'étrange spectacle des Cœurs-Bleus rués à la silencieuse escalade de l'hôtel. Il fit un mouvement comme pour s'élancer. Mais il chancela et, haletant, presque râlant, s'appuya d'une main aux volets d'une boutique. Sans doute cet homme était à bout de forces, car, après une nouvelle tentative pour marcher à l'hôtel d'Anguerrand, il tomba sur les genoux, puis, avec un sourd gémissement, s'allongea sur le trottoir

où il demeura évanoui.

L'homme fut longtemps sans connaissance : une heure, deux heures, peut-être…

Lorsqu'il revint à lui, il se redressa péniblement et, à pas vacillants, parvint cette fois à gagner le portail de l'hôtel d'Anguerrand. Sa main se crispa sur la poignée de la chaîne qui pendait au long du pilier, et, à cette secousse, la cloche jeta, dans le silence de l'hôtel, un appel grave aux ondulations prolongées…

Pendant le temps où cet inconnu demeura évanoui sur le trottoir et a quelques pas de l'entrée de l'hôtel, Zizi, dans la cour, *travaillait* la porte du perron.

La porte finit par céder et Zizi, avec une certaine intrépidité, mais non sans émoi, avait franchi le seuil suivi de La Merluche.

– C'est rupin, z'ici, affirma Zizi. Attention ! s'agit maintenant de ne pas faire de pétard.

Ils parvinrent au deuxième étage, puis dans les combles, puis ils redescendirent.

– Ça, c'est tout de même renversant, murmura Zizi. Personne !… C'est trop de veine !…Oùs que sont les larbins ? Oùs qu'est la baronne de Va-te-faire-lan-laire ?

– On n'a pas besoin d'eusses ! déclara La Merluche.

– Oui, mais s'y a personne, celle que nous venons délivrer, oùs qu'elle est, alors ? Oùs qu'elle a bien pu s'esbigner, la satanée baronne ? Si c'est pas rageant !… Allons ! faut prévenir les copains qu'y a rien de fait ! C'est à recommencer ailleurs, quoi !

Et se penchant à une fenêtre qui donnait sur la cour Zizi modula doucement le signal d'appel des Cœurs-Bleus. Zizi aperçut alors sur une cheminée des candélabres chargés de bougies, et, tranquillement, il les alluma :

– Ça économisera mon rat-de-cave, expliqua-t-il à La Merluche.

Bientôt toute la bande se trouva réunie dans le salon où Zizi et La Merluche étaient parvenus après leur exploration.

– Quoi qu'il y a ? demandèrent plusieurs Cols-Bleus.

– Y a qu'y a rien ! dit Zizi. La gosse n'est plus là ! Ni la baronne ! Ni personne ! Faut nous tirer…

Oui, mais en se garnissant les profondes ! s'écria l'un de ces jeunes scélérats.

– Ça c'est trop juste ! dit le capitaine.

La bande commença le pillage et, surchargée d'objets trop lourds, arriva enfin devant une porte que Zizi ouvrit. Un silence de terreur se fit aussitôt dans la troupe : il y avait une lampe électrique allumée !…

Qui avait allumé cette lampe ?…

En un instant, pendules, vases, candélabres furent jetés sur le plancher et la bande, massée derrière Zizi, se prépara à la bataille. Tout à coup, Zizi pâlit, allongea la main et murmura :

– Du sang !…

Cette pièce, c'était l'office…

Cette lampe, c'était celle qu'avait allumée Hubert d'Anguerrand…

Ce sang, c'était celui qu'avait répandu Lise, blessée par Adeline…

– Y a z'eu un crime ici ! reprit Zizi avec une sorte d'inconsciente solennité.

– Un crime ! répéta sourdement la bande.

– Oui, un crime ! répéta Zizi. Oh ! ajouta-t-il en devenant livide, est-ce que nous serions arrivés trop tard ?… Est-ce que… oh !… est-ce que la pauvre gosse… aurait été estourbie… par cette gueuse de baronne ?

À ce moment, de très loin, un cri étouffé monta jusqu'à la bande. Tous s'immobilisèrent, le cou tendu, pâles, s'attendant à une attaque, imaginant que cette solitude de l'hôtel n'était qu'un piège, et comprenant peut-être à ce moment l'énormité de ce qu'ils faisaient…

– Moi, je m'en vais ! souffla La Merluche en claquant des dents.

– Oui ! faut s'en aller ! murmurèrent deux ou trois autres.

Mais personne ne bougeait. Serrés les uns contre les autres, blêmes, ils écoutaient…

Un second cri, soudain, puis un coup sourd.

Alors, La Merluche s'élança, fou de terreur. Et sa fuite insensée rompit le charme qui pétrifiait la bande.

La panique s'abattit sur les Cœurs-Bleus. Le long des pièces traversées, le long des escaliers, il y eut une galopade effrénée d'ombres qui se bousculaient, bondissaient ; toute cette chevauchée fantastique traversa la cour d'un saut… Un instant, dans la nuit, des têtes effarées apparurent sur la crête du mur… puis la vision s'évanouit, l'hôtel redevint silencieux, la rue reprit son calme sinistre des nuits d'hiver… La bande des Cœurs-Bleus, disséminée, l'épouvante. aux talons, fuyait vers Montmartre, après avoir abandonné sur place les dépouilles opimes… candélabres, pendules, jardinières, vases, tout !

Seul Zizi, le cœur étreint par une douleur sincère et profonde, était demeuré dans l'office…

C'est à peine s'il s'aperçut de la fuite de ses compagnons.

– Ces cris, murmura-t-il, ces coups !… On dirait quelqu'un qui appelle au secours… qui cogne contre une porte fermée… Oh !… mais c'est elle !… ça ne peut être qu'elle !…

* * * * *

Adeline, après l'accès de rage et de terreur qui s'était emparé d'elle, était tombée sur le tapis, évanouie.

Lorsqu'elle revint au sentiment des choses et de la situation, Adeline pleura.

Tout à coup, il lui sembla entendre un bruit lointain au fond de l'hôtel.

Se relever, bondir, coller son oreille à la porte, ce fut pour Adeline un seul mouvement. Elle se mit à écouter. Mais d'abord elle n'entendit que les battements sourds de son cœur qui emplissaient sa tête de rumeurs. Alors, elle fit appel à tout ce qu'il y avait en elle d'énergie. Elle se coucha sur le lit, ferma les yeux, s'efforça d'amener dans son esprit des images de calme et de sérénité.

Brusquement, elle entendit qu'on tirait les verrous.

– Courage, courage !… Mademoiselle Marie, c'est-y vous ?… Oui, n'est-ce pas ? Encore ce verrou !… Nom d'une chique, la bougresse ne les a pas ménagés, les verrous ! Et ils sont de taille. Encore celui-là !… Ça y est !… C'est moi, n'ayez pas peur !… Tiens ! par exemple !…

La porte ouverte, Zizi, demeurait stupide.

– La baronne ! murmura-t-il.

La première pensée d'Adeline fut de chercher des yeux le poignard qu'elle avait laissé tomber dans sa lutte avec le baron d'Anguerrand. Elle le vit, le ramassa vivement et, alors, bien certaine de pouvoir se défendre, examina curieusement le gamin qui, tout interloqué, se tenait devant elle.

Elle éclata de rire.

– Le fait est, dit Zizi rageur, que c'est plutôt rigolo ! Quelle veste ! non, mais quelle veste !

Adeline riait nerveusement, furieusement.

Zizi s'était reculé, effaré, épouvanté de ce rire… Derrière cette porte qu'il venait d'ouvrir, il n'eût rien pu imaginer de plus tragique, pas d'apparition plus effrayante, plus imprévue que cette femme livide qui riait…

– Merci, mon petit ami, prononça enfin Adeline qui reprit son calme en même temps que le sang remonta à ses joues.

– Pas de quoi, dit Zizi, vrai, y a pas de quoi. C'est pas de ma faute. J'me suis trompé d'adresse.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

– Ah ! zut !... C'est elle qui s'déguise en juge d'instruction, à c't'heure ? Qui que j'suis ? Comme vous pouvez le voir, c'est moi que j'suis Zizi-Panpan... de la rue Letort.

Adeline tressaillit.

– D'oùs que vous avez enlevé la pauv' petite, acheva Zizi, qui, en même temps, recula vivement de quelques pas, pour se mettre hors d'atteinte.

En effet, un frémissement avait agité Adeline, et ses yeux étrangement clairs s'étaient posés sur Zizi avec un si funeste éclat que le gavroche, comme il l'expliqua plus tard, en sentit la petite mort se faufiler le long de ses reins. Ce ne fut qu'un éclair. Déjà, Adeline, comprenant qu'il fallait à tout prix s'assurer le silence du gamin, lui souriait le plus aimablement du monde, et reprenait :

– Mais, mon petit ami, je ne sais ce que vous voulez dire...

– Bah ! faites donc pas la gourde, madame la baronne. Je vais vous dire. J'ai tout vu. J'ai suivi votre sapin. Y a pas à tortiller : la gosse est entrée ici. Oùs qu'elle est maintenant, le diable, vot'patron, le sait mieux que moi. Seulement, je vais vous dire j'ai vu du sang dans la grande cuisine, là-bas. Alors, esgourdez bien, madame la baronne : si, dans deux jours au plus tard, la petite n'est pas rentrée rue Letort, je sais ce qui me reste à faire ! À la revoyure, madame la baronne !

Zizi bondit en arrière : Adeline venait de s'élancer sur lui. Mais elle avait fait quelques pas à peine que déjà Zizi dégringolait l'escalier, se hissait en haut du portail, se laissait tomber de l'autre côté et disparaissait...

Adeline était demeurée quelques instants méditative. Dans les menaces de ce gamin, elle voyait une complication redoutable. Mais bientôt son visage se rasséréna et reprit cette expression de froide volonté qui lui était habituelle quand elle savait que nul ne la regardait.

Elle entra dans sa chambre à coucher et s'habilla d'un de ces vêtements de couleur sombre et de ligne modeste que les femmes mettent quand elles veulent passer inaperçues. Alors, elle ouvrit un coffre-fort dissimulé sous un placage de bois des îles figurant un charmant secrétaire vieux style. Dans un petit sac de cuir fermant à

clef et se portant en sautoir, elle entassa à la hâte et sans les examiner des bijoux dont la valeur totale pouvait monter à deux millions.

Lorsqu'elle fut prête, elle jeta un dernier regard autour d'elle, puis descendit et arriva au grand portail intérieur, qu'elle s'apprêta à ouvrir. À ce moment, la cloche de l'hôtel résonna dans le silence, au-dessus de sa tête.

Adeline demeura figée, muette, blême.

Sa première pensée fut celle-ci :

– Ce misérable gamin a été au premier poste venu, et maintenant, derrière cette porte, il y a des agents…

Cependant le silence demeurait profond, sauf une sorte de râle étouffé qu'Adeline entendait.

– Oh ! le guichet ! songea-t-elle tout à coup.

Elle approcha son visage du judas grillagé et murmura :

– Ce n'est pas la police… Qu'est-ce que cet homme ?… Que veut-il ?… Il a l'air épuisé… il se tient à peine… quelque malheureux dont je me débarrasserai par une aumône…

Résolument, elle ouvrit la porte, et tendant une pièce blanche à l'homme qui s'appuyait à l'encoignure :

– Tenez, mon brave, vous prierez Dieu pour moi…

L'homme, avec effort, releva la tête et, sourdement, murmura :

– Adeline !

Elle ne jeta pas un cri. Elle n'eut pas un geste inutile. Elle saisit Gérard dans ses bras, le soutint, le ranima de ses caresses.

– Toi ! balbutia-t-elle enivrée, toi !… Blessé, dis ?…Oui ! blessé !… Par qui ?… Par ton père ?… Il a voulu te tuer ?… Oh ! le misérable !… Moi aussi, il a voulu me tuer… Peux-tu marcher ?… Essaye… Il faut essayer… Il faut fuir, mon Gérard… fuir, entends-tu ?… Car maintenant, nous sommes environnés d'ennemis mortels, et demain, la police…

– La police ! gronda Gérard dans un effort ; Oui…fuyons… soutiens-moi…

XXXVIII

LE BARON D'ANGUERRAND

Vers cette même heure, un taxi s'arrêtait devant un de ces modestes pavillons qu'on remarquait alors à l'extrémité de la rue Damrémont. Le lendemain de la scène du Champ-Marie, Hubert d'Anguerrand avait loué ce pavillon pour trois mois. Le pavillon était tout prés de la maison du Champ-Marie. Hubert éprouvait comme un vague besoin de ne pas s'écarter de ce quartier. Il lui semblait que là devait être le centre des opérations de son fils. Là, aux antipodes de la rue de Babylone, Gérard devait dépouiller l'homme du monde pour devenir l'escarpe…

Qu'était devenu Gérard, qu'il avait laissé grièvement blessé ? Qu'était devenue cette jeune fille qui s'était offerte à le conduire auprès de Lise (c'est-à-dire auprès de sa fille) ? Le baron n'en avait aucune idée…

Après une installation sommaire dans le pavillon, il s'était rendu à l'hôtel d'Anguerrand où, peut-être, il avait le moyen de s'introduire secrètement et d'habiter même sans être découvert. Là, pendant deux jours, il avait guetté… et on a vu ce qui était résulté de son apparition soudaine au moment où Adeline fouillait dans l'armoire aux poisons.

Du taxi que nous venons de signaler, descendirent Lise et le baron d'Anguerrand. Lorsqu'ils furent dans l'intérieur de la maison et qu'une lampe eut été allumée, le premier soin d'Hubert fut d'inspecter la blessure de Lise plus minutieusement qu'il n'avait pu le faire dans l'office de l'hôtel. La blessure n'offrait aucune gravité. Le baron la pansa soigneusement, et voulut alors conduire la jeune fille dans une chambre où il y avait un lit.

– Il faut que tu dormes, dit-il ; toutes ces émotions, cette blessure qui n'est rien en elle-même, tout cela va te donner la fièvre. Si vraiment tu as des choses à me communiquer, il sera temps demain…

– Tout à l'heure vous m'avez promis de me raconter le passé.

Le baron tressaillit, pâlit, et murmura :

– Tu le veux ? Tu veux que je parle à l'instant même ?

– Je vous en supplie…

– Soit donc ! dit le baron d'une voix sombre. Il faut donc, mon enfant, que je remonte à une époque ou tu n'étais pas née encore. Tout mon malheur, et le tien, ma fille, et celui de ton frère Edmond, viennent de ce que je n'ai pas su, à un moment de mon existence, être franc avec moi-même. Mon crime tient tout entier dans ces quelques mots : j'aimais une jeune fille ; cette jeune fille était pauvre, sans naissance, et moi, j'étais trop orgueilleux pour lui donner ma fortune et mon nom… Et pourtant, je l'aimais !… Tout est venu de là.

Le baron, pensif, s'arrêta un moment dans sa promenade lente et inconsciente.

Puis il reprît :

– Oui, ce fut une triste histoire que celle des amours du baron Hubert d'Anguerrand et de Jeanne Mareil… Je te demande pardon, mon enfant, d'exprimer sans voiles les sentiments et les événements. Pour que tu puisses juger, il faut des paroles claires et précises…

– Je puis tout entendre et tout comprendre, dit Lise avec une fermeté qui l'étonna elle-même.

– Jeanne Mareil n'était pas belle seulement. Elle était intelligente. Elle avait reçu une instruction de beaucoup supérieure à celle des filles du canton. Élevée parmi les plus riches demoiselles d'Angers, elle avait acquis le charme des manières qu'on ne retrouve que dans l'aristocratie ; elle était bonne musicienne ; elle peignait l'aquarelle, non pas comme une élève de couvent, mais avec un sens profond des beautés de la nature ; elle pouvait soutenir une conversation avec les plus nobles dames de la province ; elle eût fait une maîtresse de maison accomplie. Et ses dons naturels, ces dons qu'aucune éducation ne peut donner, cette vive intelligence, cette fierté d'âme, cette instinctive noblesse des attitudes, tout, en elle, exhalait le parfum d'un charme que, depuis… je n'ai plus retrouvé… Il semble donc que Hubert d'Anguerrand, aimant une pareille femme, n'avait qu'à l'épouser. J'oublie de te dire que Jeanne Mareil aimait le baron. Oui, quoi qu'il soit arrivé, si profond que soit l'abîme aujourd'hui creusé entre Jeanne et Hubert, je jure qu'elle m'aimait !

Le baron ajouta en lui-même :

Qui sait si elle ne m'aime pas encore ? Et moi !… qui sait si je ne l'aime pas toujours ?… Quoi ! malgré ce que j'ai vu ?… Quoi ! j'aimerais la tourmenteuse de ma fille ?… Hubert d'Anguerrand, continua-t-il sourdement, n'avait qu'à demander Jeanne Mareil à elle-même et à sa mère. Il eût été accueilli avec joie. Et, dès lors, c'était une existence de bonheur qui s'ouvrait devant lui. Au lieu de ce

bonheur, le meurtre, le crime, les douleurs, les angoisses, les remords, la vieillesse avant l'âge, voilà ce que j'ai trouvé !… Bien des pauvres créatures ont souffert : toi, ton frère Edmond, ce Gérard même, moins criminel que moi, peut-être. (Lise pâlit, se raidit et serra les mains avec force.) Tout cela parce que j'étais riche et que Jeanne était pauvre, parce que je portais un titre et que Jeanne était fille de paysans… Tu vois à quel point mon crime fut sordide et vil… Mon crime, le voici au lieu de faire de Jeanne, ma femme, je voulus en faire ma maîtresse. Mon orgueil d'argent, mon orgueil de race, car je croyais alors qu'il y a des races différentes, tout ce qu'il y avait en moi d'orgueil insensé se révolta à la pensée des ricanements de l'aristocratie angevine conviée aux noces du millionnaire baron avec la pauvre fille d'une fermière… J'eus le courage d'exposer ces idées à Jeanne. Repoussé, j'usai de violence. Jeanne devint l'hôtesse du château, ou plutôt sa prisonnière. Sa force de résistance, digne d'admiration, car bien peu de femmes eussent montré une pareille vaillance, la défense farouche et enfin de compte victorieuse qu'elle m'opposa ne m'inspirèrent que des pensées de lâcheté. Lorsque Jeanne sortit du château, aussi pure qu'elle y était entrée, j'avais ruiné sa mère, et quant à la malheureuse enfant, je l'avais perdue de réputation… La mère de Jeanne mourut de chagrin ; ce fut ma première victime…

Lise, toute pâle, les mains jointes nerveusement serrées, écoutait ce récit avec une sorte d'angoisse.

– La deuxième victime ! continua Hubert avec un rauque soupir. Hubert la dédaigna, vécut à peine avec elle, et tandis qu'elle passait les plus belles années de sa jeunesse au fond du château de Segré, lui cherchait à s'étourdir à Paris… car il aimait toujours Jeanne Mareil. De temps à autre, aux grandes fêtes, Hubert faisait une courte apparition au château, puis ses visites s'espacèrent de plus en plus… De ce mariage, pourtant, naquirent trois enfants Gérard d'abord (Lise frissonna), Gérard que son père emmena à Paris dès qu'il eut six ans ; dans l'espoir de se raccrocher au moins à une affection paternelle ; puis, Edmond, puis enfin, toi, ma Valentine… Des années s'écoulèrent. Hubert d'Anguerrand, s'il n'avait pas oublié Jeanne Mareil, avait du moins à peu prés oublié qu'il avait perdu cette malheureuse. En tout cas, il se croyait oublié d'elle. Il ne venait presque plus au château. Ses domaines étaient gérés, sous la surveillance de la baronne Clotilde, par un gentilhomme ruiné qui s'appelait Louis de Damart…

« C'était un vieux camarade de collège. Nous nous connaissions depuis l'adolescence. Je ne te dirai pas grand'chose de cet homme, sinon qu'il était veuf et qu'il avait une fille… une fille que tu connais… une fille qui s'appelle maintenant Adeline d'Anguerrand…

Lise n'eut pas un geste, mais un imperceptible frisson la secoua.

– Veuf et ruiné, le comte de Damart vivait de mes libéralités ; peu à peu, il devint une sorte d'intendant général de mes propriétés et je m'applaudissais de ce que ce fidèle ami s'occupât de soins auxquels je ne voulais pas m'arrêter. Il s'était établi prés du château, et je savais qu'il tenait compagnie à la baronne Clotilde ; mais j'avais en lui une confiance illimitée ; et quant à la baronne, si je ne l'aimais pas, il m'était impossible de la soupçonner. Ta mère, mon enfant, était une de ces douces et inébranlables vertus qu'on trouve encore au fond des provinces…

En parlant ainsi, Hubert d'Anguerrand jeta un furtif regard sur Lise. Mais la jeune fille ne semblait accorder à ces détails qui concernaient sa mère qu'un intérêt transitoire. Il continua :

– Le comte de Damart était devenu l'amant de Jeanne Mareil…

Cette fois, Lise tressaillit. Et l'intérêt passionné qui s'éveillait dans ses yeux à certains moments de ce récit reparut sur sa physionomie.

– Jeanne Mareil, qui n'avait pas voulu du baron d'Anguerrand, accepta l'amour de Louis de Damart.

– Je comprends, dit Lise d'une voix qui fit pâlir le baron ; elle voulait se venger de vous. Poussée par vous à la honte, elle acceptait la honte. Perdue de réputation, comme vous le disiez, elle fit bon marché de sa réputation. Est-ce bien cela ?

– Cela est affreux, murmura Hubert. Ma fille me parle comme me parlait Jeanne Mareil !… C'est bien cela, reprit-il tout haut. Je te félicite, ma fille, de si bien comprendre à quel point Jeanne Mareil était victime et à quel point ton père était misérable…

Sous l'amertume de ces paroles, Lise ne broncha pas. Le baron eut un large soupir et continua :

– Comme je l'appris plus tard, de l'union du comte de Damart avec Jeanne Mareil étaient nés des enfants, ou tout au moins un enfant… une fille, je crois, je ne sais ce qu'elle est devenue.

– Comment s'appelait cette fille ? demanda vivement Lise.

– Je l'ignore, répondit le baron avec un mystérieux étonnement devant cet intérêt que Lise prenait aux enfants ou à l'enfant de Jeanne Mareil.

– Il n'importe, reprit Lise. De ce que vous dites, il est tout de même certain que la fille de Jeanne Mareil est née sinon de la même mère, du moins du même père que Mme la baronne Adeline d'Anguerrand. C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur ?

– C'est cela fit le baron en frissonnant au son de cette voix étrange

qu'avait Lise.

– En sorte, continua Lise, que si cette fille de Jeanne Mareil vit encore et qu'elle se rencontre jamais avec la baronne Adeline, elle devra lui dire : « Aimons-nous bien, appuyons-nous l'une sur l'autre dans la vie, car nous sommes sœurs !… » C'est bien cela, n'est-ce pas monsieur ?

– C'est cela ! répéta sourdement le baron. Mais ce que tu dis ne peut pas arriver, Valentine !

– Et pourquoi ?… Tout arrive…

– Tu oublies, mon enfant, qu'il y a trois heures à peine, j'ai enfermé cette femme perverse, vraiment maudite, et que je l'ai condamnée…

– C'est vrai ! j'oubliais cela ! dit Lise avec un accent qui pouvait être celui de la folie. Elle a voulu me tuer, n'est-ce pas ?…

– Au moment où je lui faisais grâce de la vie, après l'avoir surprise préparant le poison qu'elle te destinait, elle a essayé de te poignarder…

Lise se mit à rire… La terreur s'empara du baron. Il s'agenouilla devant elle, prit ses mains glacées et murmura :

– Mon enfant, ma Valentine chérie, tu as la fièvre ; cette affreuse histoire, qui est celle de ton père, te fait un mal horrible… ta blessure te fait souffrir… dis-moi… confie-moi tes pensées…

Elle le regardait de ses yeux fixes où roulaient des larmes désespérées.

– Je t'en supplie, prends un peu de repos. Je te jure que demain tu sauras tout !

– Maintenant !… murmura Lise. Oh tout de suite ! Il le faut ajouta-t-elle avec une exaltation croissante. Ma blessure n'est rien. Je n'ai pas la fièvre. Je veux savoir !…

– Tu l'exiges ?…

Elle fit oui de la tête.

– Je n'ai pas le droit de te refuser cela, *à toi* ! fit sourdement le baron, qui se releva et reprit sa morne promenade. Il faut donc que j'en vienne maintenant au récit de mon véritable crime… Le crime que j'ai commis envers toi et ton frère Edmond… Un soir de décembre, Hubert d'Anguerrand débarqua à Segré pour passer les fêtes de Noël au château. Il avait laissé son fils Gérard à Paris, son intention étant d'y ramener sa femme, et Edmond et toi-même, au moins pour quelque temps ; car on s'étonnait à Paris de la longue absence de la baronne Clotilde, ta mère. À Segré, Hubert, selon son habitude, monta

à cheval et prit, seul, le chemin du château. Il avait dédaigné d'annoncer son arrivée. À une lieue du château, ou environ, une femme se dressa devant lui sur la route et arrêta son cheval par la bride. Aux premiers mots qu'elle prononça, Hubert reconnut Jeanne Mareil et mit pied à terre. Je te dis tout, mon enfant, je n'omets aucun détail de la nuit terrible, afin que tu puisses me juger impartialement et faire la part de chacun, dans le crime dont ton frère Edmond et toi avez porté le poids… Hubert d'Anguerrand eut une minute d'espoir, car il aimait encore Jeanne Mareil ; tu vois que je ne cache rien de ma honte… Cet espoir s'écroula bientôt, et il reconnut que Jeanne Mareil venait à lui, le cœur ulcéré de vengeance. Elle commença par avouer, ou plutôt par proclamer que Louis de Damart, l'ami intime, était son amant à elle ! Puis, quand elle vit que la haine s'allumait dans le cœur d'Hubert, elle ajouta que ce même comte de Damart était l'amant de la baronne Clotilde, et que les deux derniers enfants d'Hubert, c'est-à-dire Edmond et toi, étaient des enfants de cet homme. Elle accumula les preuves verbales. Et lorsque Hubert s'élança, il était fou de rage…

– Et Jeanne ? dit Lise haletante ; Jeanne Mareil ?…

– Attends, répondit le baron avec ce même étonnement qu'il avait déjà plusieurs fois éprouvé. Hubert d'Anguerrand, lorsqu'il fut près du château, mit pied à terre, et, laissant là son cheval, pénétra chez lui en escaladant un mur. Il entra dans le château par une porte dérobée et monta les escaliers qui conduisaient à l'appartement de sa femme. En chemin, il rencontra un serviteur, et comme cet homme allait pousser une exclamation de joie, Hubert lui mit son revolver sur la poitrine. L'homme se tut, épouvanté. Hubert entra dans le salon particulier de la baronne et n'y vit personne. Il passa dans la chambre à coucher. Personne encore. Il pénétra alors dans le boudoir, et vit la baronne Clotilde assise prés de la cheminée, causant familièrement avec le comte de Damart. Ils lui tournaient le dos. Il avait ouvert la porte très doucement. Il était près de dix heures du soir. Le comte de Damart lisait un papier, et ta mère semblait approuver de la tête. Hubert écouta. Il entendit ou crut entendre ce que lisait Damart. C'était une page d'amour. C'étaient des déclarations passionnées. Hubert fit rapidement trois pas il visa et fit feu. Ta mère jeta une clameur d'épouvante, se leva toute droite et retomba sur le parquet, comme foudroyée. Cependant, ce n'était pas elle que la balle avait atteinte : Hubert vit le comte de Damart se lever péniblement et s'avancer en trébuchant. Il dit :

– Vous m'avez tué, Hubert !… »

« Au même instant, il s'abattit sur ses genoux, puis demeura étendu, serrant dans sa main crispée le papier qu'il lisait quelques secondes auparavant, comme pour le cacher dans un dernier effort de

l'instinct.

« – Misérable ! dit Hubert. Toi d'abord ! Puis ta complice ! Puis les deux bâtards !… »

« Je ne me souviens plus si je prononçai réellement ces paroles ; mais je les entendis rugir sinon sur mes lèvres, du moins dans ma pensée. Tout était rouge autour de moi et dans moi. Dans cette effroyable seconde, j'eusse voulu tuer tout ce qu'il y avait de vivant dans le château, mettre le feu au château lui-même et m'ensevelir sous ses décombres… Lorsque Louis de Damart fut tombé à mes pieds, je le crus mort, et je sortis, hagard, fou furieux ; je sortis, Valentine, ô ma fille adorée !… je sortis pour courir à la chambre où tu dormais avec ton frère Edmond… je sortis pour vous tuer tous les deux !… Dans ma course insensée, je vis des visages effarés, des yeux d'épouvante, des bouches grandes ouvertes, mais je n'entendis pas les domestiques qui criaient, couraient, se heurtaient ; je n'entendais rien, le crime était en moi… J'eusse tué tout, te dis-je !… »

Le baron d'Anguerrand s'arrêta, comme si ces terribles souvenirs qu'il évoquait l'eussent écrasé. Lise le considérait avec une espèce d'effroi, tout crispé, sa haute stature ramassée, pareil à ce qu'il avait dû être dans la nuit tragique.

– Je te fais horreur, n'est-ce pas ? reprit-il avec effort. Et pourtant tout cela n'est rien. Tout cela trouve sinon son excuse, du moins son explication dans l'état de folie furieuse où je me trouvais. Mais voici le crime… le vrai crime ! Car, à supposer que Jeanne Mareil n'eût pas menti en exerçant cette affreuse vengeance, à supposer que ta mère, la baronne Clotilde, fût coupable, vous étiez innocents, tous deux, pauvres anges qui dormiez votre sommeil si pur dans vos petits lits… Tu avais trois ans, ma Valentine… Je levai…, oui, je levai mon poing comme pour écraser ta pauvre petite tête ! À ce moment, Valentine, je sentis qu'on me touchait, je me retournai avec un hurlement comme les damnés peuvent en avoir, et je vis ton frère, ton frère Edmond qui était réveillé, qui essayait de se cramponner à moi, le pauvre petit, et qui joignait ses mains en disant : « Oh ! père, vous voulez faire du mal à ma petite sœur !… » Je demeurai immobile… Ne crois pas qu'il y eut une détente en moi, non ! pas de détente, pas de pitié, seulement, j'eus peur, Valentine !… Si tu es vivante, si ton frère Edmond ne mourut pas cette nuit-là, c'est par ma lâcheté que vous fûtes sauvés… Donc, je ne frappai pas mais, furieusement, je me mis à habiller ton frère, puis toi. Tu t'étais réveillée, tu pleurais, tu essayais de m'embrasser, et moi, je te repoussais.

« Lorsque le petit Edmond et la petite Valentine furent habillés, le baron les prit dans ses bras, et entra dans son cabinet. Il ferma la porte

et déposa les enfants sur un canapé. À coups de poing, il défonça un secrétaire. Il avait pourtant sur lui la clef de ce secrétaire. Lorsque le meuble fut ouvert, il y prit une liasse de billets de banque, cinquante mille francs, peut-être, il ne compta pas. Au loin, il entendait des cris, des allées et venues. Alors il rouvrit la porte et appela. L'homme qu'il appelait se nommait Barrot. C'était un serviteur de confiance qui, pendant les absences du baron, remplissait les fonctions de garde. Hubert grondait en lui-même : « Barrot, c'est l'homme qu'il me faut !… » Et, en effet, cet homme était dur, sans scrupules… il n'avait ni femme, ni enfants et n'était pas du pays. Au bout de quelques minutes, Barrot se présenta en disant : « Ah ! monsieur le baron, quel malheur ! quel malheur !… – Il ne s'agit pas de cela, lui dis-je, ou quelque chose d'approchant : suis-moi !… » Je pris Edmond dans mes bras. Je fis signe à Barrot de te prendre. Vous pleuriez. Je descendis par un escalier que je savais désert. Barrot me suivait… Bientôt nous fûmes dans le parc… Alors, je marchai à grands pas, je marchai furieusement sans m'inquiéter des branches qui me fouettaient, étouffant d'une main les cris d'Edmond… C'était horrible !… et aujourd'hui comme alors, c'est horrible, Valentine !…

« Hubert d'Anguerrand parvint à la limite du parc, à une petite porte qui donnait sur les champs. Barrot avait la clef de cette porte. Sur l'ordre du baron, il l'ouvrit. Alors, Hubert déposa à terre le petit Edmond, et fit signe à Barrot d'en faire autant pour toi. Barrot attendait, effaré… « – Tu vois ces deux enfants, Barrot ? – Je les vois, monsieur le baron !… – Eh bien, ce sont deux bâtards ! » Edmond et Valentine ne pleuraient plus. Ils vivaient une minute d'épouvante. Ils se serraient l'un contre l'autre. Eux aussi, ils attendaient, les pauvres petits !… Le baron sortit de sa poche la liasse de billets de banque et la tendit à Barrot. Et il lui dit : « – Barrot, veux-tu te charger de ces deux enfants ? Je sens que s'ils restent ici, je les tuerai. Je n'ose pas les tuer, tu comprends ? – Je comprends, monsieur le baron. – Alors, tu t'en charges ? – Je m'en charge, monsieur le baron ! – Il y a dans ce paquet une fortune. Elle est à toi, Barrot ! – Merci, monsieur le baron ! – Écoute, maintenant. Si jamais tu reparais par ici, ou si l'un des deux bâtards reparaît, je te tue, comprends-tu bien ? – Je comprends, très bien, monsieur le baron – Alors, prends les deux bâtards, et va t'en ! Adieu, monsieur le baron !… » Voilà l'entretien qui eut lieu. Je vivrais des siècles que j'entendrais toujours la voix de Barrot me disant – Adieu, monsieur le baron !… » Barrot te saisit dans ses bras pour t'emporter… Et il saisit Edmond par la main. Moi, je rentrai dans le parc et je fermai la porte… J'étais débarrassé des deux bâtards ! Alors, une chose terrible se produisit… Ces petits ne voulaient pas se laisser emmener ! Ils résistaient ! Ils appelaient leur mère !… Et je ne bougeai pas, Valentine ! Je ne me ruai pas pour les reprendre ! Il n'y eut pas de

pitié en moi ! Il n'y eut qu'un soulagement, te dis-je ! Enfin, je ne les entendis plus !…

« Lorsque Barrot eut disparu dans la nuit, je me dis : Je n'ai plus d'enfants ! Si ! j'ai encore Gérard !… Ah ! mais Gérard est mien, celui-là !… Je me dis cela, et j'ajoutai : Maintenant que j'ai tué l'amant, maintenant que je suis débarrassé des bâtards, c'est le tour de la femme adultère… Et alors, je pris ma course vers le château. Il est sûr qu'une heure ne s'était pas écoulée en tout depuis le moment où j'avais tué le comte de Damart. Je pris ma course, donc, pour tuer encore… tuer ta mère … Lorsque j'arrivai au château, je vis des gens rassemblés dans le vestibule. Je devais avoir un visage effrayant, car je vis ces gens, après avoir fait un mouvement pour me barrer le chemin, s'écarter, blêmes et tremblants… et tout à coup, sans savoir par où j'étais passé, je me retrouvai dans le boudoir. Je vis le corps du comte de Damart qu'on avait placé sur un canapé. J'allais m'élancer dans la chambre à coucher, lorsqu'il me sembla que le comte faisait un mouvement. Je courus à lui pour l'achever. Alors je m'aperçus qu'il y avait quelqu'un prés de lui. Ce quelqu'un était un médecin. Je l'entendis qui disait : « Il revient… » Et alors, je me penchai sur le blessé, et je vis qu'il tenait encore dans sa main crispée le papier… le papier d'amour qu'il lisait et que ta mère approuvait d'un signe de tête. Dans ce moment le comte de Damart ouvrit les yeux, et me regarda sans colère ; et il répéta : « Vous m'avez tué. Hubert… » Je voulais parler, crier, le frapper, le piétiner, et je demeurais comme frappé de vertige, la folie au fond du cerveau, sans pouvoir faire un geste ni prononcer un mot. Louis de Damart parla encore, et voici ce qu'il me dit : « Hubert, vous m'avez recueilli, pauvre, vous m'avez fait une existence heureuse, je vous pardonne vos injustes soupçons… » Alors, ma langue se délia. Je me penchai davantage sur lui, et je lui dis : « Misérable ce papier… » il sourit, sa main s'ouvrit, je saisis avidement le papier et le parcourus : c'était le compte général de fin d'année établissant les chiffres de sa gérance.

« Le papier me tomba des mains. Je n'étais pas convaincu. Mais déjà se faisait jour en moi cette idée sinistre, effroyable, que Jeanne Mareil avait menti, peut-être… Péniblement, le blessé parvint à se soulever et saisit ma main. « – Avoue, balbutiai-je. Avoue ! Dis-moi la vérité, et je te jure de pardonner à ta complice. » Il me regarda d'un regard si clair qu'il me semblait lire au fond de son âme, et il me dit « Écoutez, Hubert. Vous savez que, comme vous, je crois en Dieu, je crois en la vie future, je crois en l'immortalité de l'âme et en l'éternité des peines réservées au chrétien qui a parjuré le nom du Seigneur… Vous le savez ? Je le sais, dis-je. – Alors, écoutez : puisse mon âme, qui va entrer dans les mondes inconnus, errer à jamais dans les

sombres régions de deuils et de désespoirs, si je mens ! Dans quelques minutes, Hubert, j'aurai à répondre à un juge autrement redoutable que vous. Sur ce juge qui nous voit et nous entend, sur le salut de mon âme, sur Dieu, je jure que je suis innocent, et que cette pauvre femme qui porte votre nom est innocente. Je jure que jamais un mot, un regard, une pensée n'ont de moi à elle témoigné d'autre sentiment que le respect et la vénération. Je jure que la pauvre baronne vous aime et n'a jamais aimé que vous. Hubert, je meurs par vous. Si vous… » Il voulut ajouter quelques mots. Mais, à ce moment, sa parole devint confuse, il retomba sur le canapé ; bientôt une mousse sanglante rougit ses lèvres ; il me jeta un dernier regard et expira…

Un sanglot souleva le sein de Lise.

– Alors, poursuivit le baron d'Anguerrand, l'horreur s'empara de moi. Je reculai, je m'écartai du cadavre. En me retournant, je me vis dans une glace ; je vis un être livide, aux yeux égarés… C'était moi. Et pourtant… oui, malgré le serment du comte de Damart, j'avais encore des doutes !… Je pénétrai dans la chambre à coucher de ta mère. Elle était étendue sur son lit, et ses femmes lui donnaient des soins. Je les écartai. Je vis ta mère qui râlait. Depuis longtemps, elle était minée par une maladie de cœur. Je vis qu'elle agonisait : cette effroyable scène avait brisé les derniers liens qui la rattachaient à la vie. Je vis cela, Valentine ! Et je ne songeai qu'à interroger ta mère mourante.

« Oui, même dans ce moment, ce qui parlait le plus haut en moi, c'était l'orgueil ! Je parlai donc. Elle eut la force de me répondre. Toutes les *preuves* que m'avait fournies Jeanne Mareil, je les exposai l'une après l'autre. Et l'une après l'autre, d'un mot, elle les anéantissait. Quand ce fut fini, quand j'eus acquis la certitude de l'innocence de ta mère, je jugeai que j'étais le plus misérable des hommes. Je cherchais en moi une parole, une seule parole pour exprimer l'horreur que je m'inspirais à moi-même, et je ne trouvais rien. Et comme j'étais là, devant ce lit, incapable d'un geste, je vis que ta mère faisait signe à une femme de chambre de s'approcher… Elle semblait avoir oublié ma présence, et, lorsque j'y songe, cette sorte d'indifférence qui paraissait alors dans l'attitude de ta mère est une des choses les plus atroces de cette nuit. Lorsque la femme eut obéi, ta mère, d'une voix bien faible, mais qui m'ébranla comme un coup de tonnerre, prononça : « – Mes enfants !… – Nos enfants ! hurlai-je. – Oui ! je veux les voir avant de mourir. Je veux mes enfants !… » Alors, il me sembla que j'entendais des clameurs insensées… et c'était moi qui me ruais en criant : « Mes enfants ! Edmond ! Valentine !… Courez !… le parc !… Barrot !… » Il me sembla tout à coup que l'escalier ou je m'étais jeté s'effondrait, que les marches manquaient sous mes pas, puis je ne vis ni n'entendis plus rien…

– Pauvre femme ! répéta Lise, de sa voix de douceur et de pitié.

Le baron tressaillit violemment. Il songeait :

– Pourquoi ne dit-elle pas : pauvre mère ? Pourquoi m'appelle-t-elle monsieur ?…

« Tu veux que je continue ? ajouta-t-il tout haut.

– Plus que jamais ! dit-elle avec fermeté.

– Je n'ai plus maintenant que peu de chose à t'apprendre… hasarda-t-il timidement.

– Vous croyez ? dit Lise, non pas avec ironie, mais avec une sombre énergie qui fit frissonner le baron, Détrompez-vous, monsieur… J'aurai tout à l'heure quelques renseignements à vous demander.

– Des renseignements ? balbutia le baron.

– Auxquels je vous supplie de répondre. Mais achevez d'abord… Vous voyez que je vous ai écouté avec tout le calme possible.

– Eh bien ! puisque tu le veux, lorsque je revins à moi, je vis que je me trouvais dans une chambre du château. Le jour venait. Je voulus m'élancer pour courir sur les traces de Barrot… J'étais enfermé ! Je criai, je frappai, je pleurai, je menaçai, et lorsqu'on ouvrit enfin, ce fut un juge d'instruction qui se présenta à moi. Je le connaissais. Il était venu à mes chasses. Il avait été commensal du château. Il me parla, non comme un juge, mais comme un ami. Je pleurai longtemps. Je lui dis tout, mais je ne parlai pas de Jeanne Mareil…

Pour la première fois, Lise leva sur le baron d'Anguerrand un regard attendri…

– Tu m'approuves, n'est-ce pas ? fit le baron avec une sorte de joie. Cette femme s'était cruellement vengée, mais enfin je fis bien, à ton avis, de ne pas la dénoncer comme la cause première du malheur ?…

– Oui ! fit Lise faiblement.

– Ma fille… ma Valentine chérie… tu ne me hais donc pas trop ?… Je ne te fais donc pas horreur ?

– Continuez, monsieur, je vous en supplie…

– J'omis aussi, poursuivit le baron avec un soupir, de parler de toi et d'Edmond… Je passai sous silence mon vrai crime… le crime que j'expie depuis quinze ans ! Car si j'avais avoué ce crime-là, si j'avais raconté que j'avais livré mes enfants, je sentais bien que je n'avais plus rien à espérer de la pitié des hommes, moi qui n'avais plus rien à espérer de la clémence de Dieu… Enfin, tout le drame fut circonscrit au coup de revolver que j'avais tiré sur Louis de Damart. Je fus laissé en liberté provisoire. Et, pour terminer sur ce sujet, je te dirai que,

quatre mois plus tard, il y eut en ma faveur une ordonnance de non-lieu prononcée par le juge d'instruction, sinon par ma conscience. Je portais un des noms les plus respectés de la province. J'étais immensément riche. Le scandale qui m'eût frappé eût atteint toute la haute société angevine. De tous côtés, on s'entremit donc pour étouffer le scandale. D'autre part, le mort était pauvre, sans relations, sans appuis, sans liens dans notre société…

– Il avait une fille, pourtant !… Adeline ne fit donc entendre aucune protestation ?…

– Ne parlons pas de cette femme ! fit sourdement le baron.

– Cette femme, pourtant, dit Lise avec une sorte d'exaltation, vous l'avez enfermée.

« Après avoir tué le père, oseriez-vous donc aussi tuer la fille ?

– Tu ne sais pas quels crimes a commis cette femme… et quels genres de crimes gronda le baron frémissant. Tu ne sais pas de quoi elle est capable Elle allait t'empoisonner, sais–tu bien !…

Lise était devenue blanche comme une morte.

– M'empoisonner murmura-t-elle au fond d'elle-même. Parce que je suis sa rivale ! Parce qu'elle aime celui que j'aime !… Ô ma sœur !…

.

Son sein se souleva. Elle sentit que les larmes allaient déborder de ses yeux.

Elle se raidit !…

– Monsieur, dit-elle, il faut délivrer Adeline.

– Adeline ! murmura le baron avec une stupeur immense. Tu l'appelles Adeline comme si tu la connaissais ! comme si tu étais son amie !… Tu prononces ce nom maudit non pas seulement avec la pitié qu'on accorde aux condamnés, mais on dirait… Dieu me pardonne si je blasphème !… avec de l'affection !… Et moi ! moi, ton père, tu m'appelles monsieur !…

Lise leva sur lui ses yeux de lumière douce et vibrante, ses yeux où étincelait la plus pure franchise.

– Si vraiment, dit-elle avec une ardeur concentrée, vous avez horreur du mal que vous avez fait, si vraiment il y a en vous la moindre pitié pour Louis de Damart tombé sous vos coups, quoi que vous ait fait sa fille, quoi qu'elle m'ait fait à moi-même, vous délivrerez Adeline…

Le baron porta ses mains à son front.

Il se sentait emporté par il ne savait quel affolant vertige

d'étonnement et de terreur.

Cette pensée horrible lui vint que sa *fille* perdait la raison…

– Tu le veux ? balbutia-t-il. Eh bien, soit ! Quelque mal qu'il en puisse résulter, je rendrai la liberté à cette femme !… Puissé-je être la seule victime de la tigresse enragée que tu m'ordonnes de démuseler !…

Lise fit de la tête un signe de remerciement.

Puis elle reprit :

– Tout à l'heure, nous irons ensemble. J'aurai quelques mots à dire à Adeline…

« Maintenant, monsieur, continuez votre confession, je vous en prie…

– Ma confession ! gronda le baron. Tu as dit le mot. Rude confession, ma fille ! Je ne voudrais pas, sur le salut de mon âme, revivre l'heure que je viens de vivre… Pourtant, je continue. Où en étais-je, ma fille ?… Je fus, t'ai-je dit, laissé en liberté provisoire, – qui, plus tard, se transforma en liberté définitive… Lorsque ma conférence avec le juge d'instruction fut terminée, je me rendis auprès de ta mère. Je la trouvai debout, habillée comme pour sortir. Par un miracle de l'amour maternel, la malheureuse Clotilde, que j'avais laissée mourante, avait trouvé la force de se lever et de se faire habiller elle voulait courir à la recherche de ses enfants !… Je parvins à la calmer, je lui jurai que je croyais à son innocence parfaite, et je lui dis que, dans mon premier aveuglement, j'avais donné l'ordre à Barrot de conduire les enfants à Paris, en notre hôtel de la rue de Babylone, où je voulais les soustraire à la mère que je croyais coupable. Ce récit était plausible. Clotilde me crut… « – Partez donc, me dit-elle fiévreusement, partez sans perdre une minute, et ramenez-moi mes enfants ! » Je partis, à demi fou… je ne devais plus la revoir… Dans la soirée, Valentine, ta mère succomba subitement… sans avoir eu la consolation de t'embrasser une dernière fois…

« Je partis et me jetai à corps perdu sur les traces de Barrot. Pendant huit jours, je battis le pays, fouillant les moindres hameaux, m'arrêtant aux fermes les plus isolées. Je dressais des interrogatoires d'une logique serrée ; je ne commis pas une faute, je n'omis aucun détail, je reconstituai l'itinéraire exact de Barrot jusqu'à Angers, et j'aurais pu dire heure par heure ce qu'il avait fait…, mais ces détails sont inutiles…

Lise tressaillit. Elle parut hésiter quelques instants. Son front se couvrit d'un rouge de fièvre. Puis, brusquement, d'une voix tremblante, elle prononça ces paroles :

– C’est maintenant, au contraire, que votre récit prend pour moi un intérêt poignant. Je vous en supplie, dites-moi tout, même ce qui vous paraît inutile…, rappelez-vous tous les détails de vos recherches…

– Oh ! dit amèrement le baron, ce n’est pas la mémoire qui me manque ! Plût au ciel que j’eusse pu oublier ! Mais je n’ai rien oublié… rien !

Il y eut entre Lise et Hubert d’Anguerrand quelques minutes d’un silence plein d’angoisses mystérieuses.

XXXIX

LA NUIT DE NÖEL

– Monsieur, dit Lise avec une résolution soudaine, vous m'avez dit que vous aviez pu suivre mes *traces* jusque sur la route des Ponts-de-Cé. Voulez-vous me permettre une question, *maintenant* ? Jusqu'à quel point de la route, exactement, avez-vous suivi mes traces ?

– C'est bien facile, et tu dois connaître l'endroit, puisque tu as été élevée dans le pays ; les traces s'arrêtèrent à la Héronnière, à trois kilomètres des Ponts-de-Cé. Tu connais ce lieu, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Lise d'une voix faible comme un souffle.

Et en même temps, elle songea :

« L'enfant qui fut ramassée à la Héronnière, ce n'est pas moi puisque, moi, mon pauvre vieux père Frémont m'a trouvée à la croisée des routes ! La fille du baron d'Anguerrand, c'est Marie Charmant !…

– Laisse-moi te raconter les choses dans l'ordre, et tu verras, reprit le baron. Je t'ai dit que mes premières recherches durèrent huit jours. Hélas ! elles devaient durer des années !… Le huitième jour, je fus rejoint à Angers par un serviteur qui, après m'avoir inutilement cherché à Paris, était revenu et s'était mis à ma poursuite. Ce fut ainsi que j'appris la mort de ta mère. Cette nouvelle, toute terrible qu'elle était, glissa pour ainsi dire sur moi. C'est à peine si, après un débat avec moi-même, je consentis à me rendre au château, le corps de ta mère ayant été provisoirement déposé dans la chapelle. J'assistai comme dans un rêve à l'enterrement. Je m'impatientais des retards, des longueurs de la cérémonie. Je t'ai dit que ma tête n'était plus à moi, et que je retrouvais ma lucidité seulement pour combiner des recherches. Dans la même journée, je fus de retour à Angers, dans la misérable auberge où j'avais la dernière piste de Barrot. Jusque-là, j'avais reconstitué les marches et contremarches de Barrot. Mais, à cette auberge, je fus au pied d'un mur infranchissable. Il me fut impossible de savoir autre chose, sinon ceci : que l'homme signalé par moi, après avoir passé deux jours dans l'auberge, s'était mis en route avec les deux enfants la veille de Noël. Et comme l'hôte avait insisté pour le retenir en lui montrant la neige qui tombait, Barrot avait

répondu en riant qu'il voulait assister à la messe de minuit… De quel côté avait-il pris ? Par quelle route était-il sorti de la ville ? Il me fut impossible de le savoir ! Je fouillai la ville. Cela dura jusqu'au 5 janvier.

« Le 5 janvier au matin, l'un des émissaires que j'avais lancés… il y en avait une quinzaine… – vint me trouver et, à brûle-pourpoint, m'annonça qu'il avait découvert Barrot. Je tombai comme assommé sur le coup, mais je revins promptement à moi. Alors l'homme me dit qu'en désespoir de recherches, il avait eu l'idée d'aller compulser la liste des malades en traitement à l'hôpital et qu'il avait vu le nom de Barrot… Dix minutes plus tard, j'étais à l'hôpital. C'était lui ! Mais Barrot n'était pas seulement malade : il était blessé. Il avait la tête emmaillotée de linges, et je sus qu'il avait le crâne ouvert. Je sus aussi qu'il avait deux autres blessures sur le corps et quantité d'ecchymoses. Sûrement Barrot avait dû soutenir une lutte désespérée contre des assaillants nombreux. Je sus enfin que, sur les trois blessures principales, celle du crâne était mortelle et que rien ne pouvait le sauver. Je m'approchai de son lit, je lui parlai ; mais il ne me reconnut pas… Alors je me fis raconter tout ce que l'on savait au sujet de l'attaque dont Barrot avait été victime. Ce qu'on savait se réduisait à ceci : Barrot avait été trouvé, le matin de la Noël, à six heures, par des maraîchers se rendant au marché d'Angers, à vingt pas de la Héronnière, sur la route. Il avait été porté à l'hôpital. Pendant quelques jours, on avait pu espérer, sinon le sauver, du moins obtenir de lui des indications sur ses assassins que la police recherchait inutilement. Mais Barrot n'avait pu recouvrer le sentiment d'une manière assez prononcée pour pouvoir être interrogé. Seulement, doué d'un tempérament exceptionnel, il avait lutté contre la mort et prolongé son agonie au delà de toute prévision. Enfin, depuis la veille, il subissait des syncopes de plus en plus prolongées c'était la fin… Alors je dis que Barrot était un de mes serviteurs et demandai l'autorisation de le faire transporter dans une maison que je possédais à Angers. On me répondit que le transport achèverait de tuer le blessé… Alors je demandai que le lit de Barrot fût porté hors de la salle commune, dans une chambre spéciale, et cela je l'obtins. À force de sollicitations et d'argent, j'obtins également de m'installer prés de lui – et on admira mon dévouement. Le lit de Barrot, enlevé par huit hommes, fut porté dans une chambre particulière, et je demeurai seul avec le blessé… espérant un miracle.

– Et ce miracle que vous attendiez ne se produisit pas ?

– Au contraire. Dieu permit qu'à l'heure suprême, Barrot sortît de sa syncope pour me parler. La journée s'était achevée, et je n'avais bougé de la chambre où râlait doucement le blessé. Une grande partie

de la nuit s'écoula. Vers quatre heures du matin, je vis tout à coup que Barrot me regardait. « – Est-ce que tu me vois ? lui demandai-je en tremblant. – Oui ! – Est-ce que tu me reconnais ? – Oui !… – Peux-tu parler ? – Je puis essayer, mais hâtons-nous, car je vais mourir. – Courage, lui dis-je, tu ne mourras pas, puisque tu reviens à toi. – Dans une heure, je serai mort… » Il me regarda de ses yeux étrangement fixes… Écoute donc attentivement, Valentine, car il est possible que quelque détail te rappelle cette nuit de Noël et que tu puisses éclaircir un point demeuré obscur…

– Ce point ? demanda Lise qui tressaillit.

– Tu vas le comprendre tout à l'heure… Barrot était venu à pied de Segré à Angers, en s'efforçant, fidèle aux instructions qu'il avait reçues de moi, de brouiller sa piste. Après un repos dans une misérable auberge d'Angers, il partit le soir du 24 décembre pour gagner les Ponts-de-Cé. De là, son intention était de descendre la Loire jusqu'à Ancenis où, certain d'avoir dépisté toute recherche, il comptait prendre le chemin de fer pour Nantes. Ensuite, il aurait, à pied, gagné Saint-Nazaire, où il se serait embarqué pour l'Amérique. Il tenait Edmond par une main, et toi, il te portait dans ses bras. Il m'a dit que tu dormais. Quant à Edmond, il marchait sans rien dire ; le pauvre petit était résigné ; Barrot m'a assuré que, par fierté, l'enfant s'efforçait de ne pas pleurer ; il ne lui adressait jamais la parole, et le regardait avec des yeux noirs de colère lorsque Barrot essayait de plaisanter… Mais je vois que tu veux me demander quelque chose, Valentine… parle, mon enfant…

– En effet, dit Lise, avec une étrange tranquillité. Ce Barrot vous a-t-il dit que, par surcroît de précautions, il avait changé quelque chose au costume des enfants ?

– C'est une des questions que je lui posai, et il me répondit qu'il n'y avait pas songé…

– Ainsi, reprit Lise, lorsque les enfants, la nuit de Noël, furent entraînés sur la route des Ponts-de-Cé, ils portaient le costume même dont vous les aviez habillés au château ?

– Oui, les mêmes costumes…

– Avez-vous gardé un souvenir quelconque de ces costumes ? Pourriez-vous me le dire ?

– C'est facile, dit le baron d'Anguerrand, à qui ces questions causaient un trouble extraordinaire. Edmond était habillé d'une culotte et d'une blouse en petit velours gris, avec une ceinture de cuir à boucle d'argent. Il était chaussé de fortes bottines qui, sous forme de guêtres, montaient aux genoux. Il était coiffé d'un béret et couvert

d'un pardessus en drap gris.

– Et *moi* ? demanda avidement Lise.

– Toi, ma pauvre mignonne, dit le baron, qui, au souvenir de ces détails, ne put retenir un sanglot, tu portais aussi des guêtres, mais elles étaient en laine blanche… Ta robe était en molleton blanc rayé de bleu. Enfin, tu portais un manteau de laine blanche, avec capuche nouée au cou par deux grands rubans de soie bleue. Et tu étais adorable dans ce costume ; tu avais un air grave et rieur à la fois… Il me semble te voir encore… Tu souris ?…

Lise souriait en effet, et elle songeait :

« Maman Madeleine m'a montré cent fois le petit costume dont j'étais habillée quand je fus trouvée à la croisée des routes : c'était une jupe noire, un grand fichu de laine noire croisé autour de ma taille et me couvrant la tête, et des bas de laine noire… »

– Que penses-tu ? fit timidement le baron. Il y a un instant, tu souriais…

– Continuez, je vous en prie, dit Lise avec une grande douceur.

– Soit ! reprit le baron en poussant un soupir. Barrot sortit donc d'Angers, comme je te l'ai dit, te portant dans ses bras et tenant Edmond par une main. La neige se mit à tomber alors par flocons serrés, et Barrot fut sur le point de rentrer dans la ville. Mais il réfléchit qu'il trouverait aux Ponts-de-Cé une auberge pour y passer la nuit et qu'il y serait plus en sûreté qu'à Angers. Si Barrot avait suivi sa première inspiration, il serait vivant encore, sans doute, et moi, je vous eusse retrouvés dès lors… Barrot continua son chemin !… À cent pas de la Héronnière, il lui sembla voir un groupe d'ombres qui s'agitaient, mais il se dit que c'étaient des gens qui se rendaient à la messe de Noël… Tout à coup, il vit quelque chose qui bondissait et se ruait sur lui : au même instant, il se sentit à la poitrine un froid suivi d'une brûlure, il était blessé d'un coup de couteau. Il te déposa ou plutôt te laissa tomber dans la neige, lâcha la main d'Edmond et se mit sur la défensive. Presque dans la même seconde, il fut atteint d'un deuxième coup de couteau et tomba sur les genoux. Il vit alors qu'il était attaqué par trois hommes, tandis qu'une femme misérablement vêtue semblait faire le guet sur la route. Les trois hommes étaient sur lui et le frappaient à coups redoublés pendant quelques instants. Barrot se défendit avec la rage du désespoir, puis il sentit un choc à la tête et demeura étendu, sans mouvement. Pourtant, il n'avait pas tout à fait perdu connaissance, car il s'aperçut qu'on le fouillait, et une voix, tout à coup, s'écria : « – Je tiens le magot !… Filons, maintenant !… – Que faisons-nous des enfants ? demanda l'un des hommes. – Emmenons-les », répondit une voix qui devait être celle de

la femme. Puis Barrot sentit que sa tête s'affaiblissait de plus en plus, que sa raison s'égarait, et enfin, il perdit connaissance, pour ne plus se réveiller qu'en ma présence, dans cette chambre d'hôpital… Ayant terminé ce récit, Barrot ajouta qu'il se souvenait d'avoir eu l'imprudence de laisser voir un billet de mille francs dans l'auberge d'Angers. Sa conviction était qu'il avait été suivi depuis cette auberge. Mais quant aux gens qui l'avaient attaqué, il ne put rien m'en dire, sinon qu'il y avait, trois hommes et une femme.

– La femme qui, plus tard, a vendu Marie Charmant, c'est-à-dire Valentine d'Anguerrand, à la mère Gibelotte.

Voilà ce que songeait Lise.

XL

LA FILLE DE LA VEUVE

Le baron d'Anguerrand s'était tu. Sur la fin de sa confession, le ton de sa voix avait graduellement baissé, comme si une grande lassitude se fût emparée de lui, et ses derniers mots s'étaient éteints dans un murmure presque inintelligible.

Le baron espéra un répit…

– Je t'ai dit, reprit-il, que dans le récit de Barrot, il y avait un point obscur.

Lise, de nouveau, parut violemment intéressée.

– Une chose est certaine, continua le baron. Barrot a été attaqué par trois hommes, avec lesquels se trouvait une femme. Il est également certain qu'il a entendu la femme s'écrier : « Emmenons les enfants… » Or, tu m'as dit que le métayer Frémont et sa femme t'avaient trouvée en cette même nuit de Noël…

Lise garda le silence.

– Voici comment je m'expliquerais les choses, poursuivit le baron. Ces gens auront sans doute pris peur, et, après t'avoir emmenée vers les Ponts-de-Cé, t'auront abandonnée sur la route.

– Pourquoi m'auraient-ils abandonnée, *moi*, et emmené Edmond ? dit alors Lise en regardant le baron en face. Car s'ils nous avaient abandonnés ensemble, on nous aurait trouvés ensemble…

« J'ai dit que j'avais quelques renseignements à vous demander. Déjà vous m'avez appris quel costume je portais lorsque Barrot m'emporta… Écoutez moi, monsieur. Vous m'avez dit que j'ai été ramassée à la Héronnière par les assassins de Barrot. Or, c'est à la croisée des routes que j'ai été trouvée par mon pauvre père Frémont… Vous m'avez dit que je portais une robe blanche, un manteau blanc avec capuche et rubans de soie bleue, et que Barrot n'avait pas songé à changer mon costume. Or, maman Madeleine m'a montré bien souvent la petite jupe noire, les bas de laine noire et le grand fichu de laine dont j'étais couverte quand je fus trouvée…

Un flot de sang monta au visage du baron d'Anguerrand. Ses yeux

s'injectèrent. Il retomba sur sa chaise en essayant de défaire son col. Il râlait. Mais il eut la force de murmurer :

– Folie, mon enfant ! Ma pauvre petite Valentine !… Ta raison s'égare… tes souvenirs te trompent !…

– Supposez une chose, dit Lise. Qu'une autre enfant que *Valentine d'Anguerrand*, dans cette même nuit de Noël, sur cette même route des Ponts-de-Cé, ait été perdue.

– Folie ! râla de baron dont le visage de pourpre qu'il était, devenait violet.

– Supposez, continua Lise les yeux perdus dans le vague comme s'ils se fussent fixés à une vision…, supposez, tenez, que Jeanne Mareil… après son mensonge… ait appris la mort de Louis de Damart… Supposez qu'un hasard, une fatalité, si vous voulez, l'ait conduite à Angers en même temps que Barrot…supposez même qu'elle ait aperçu Barrot et qu'elle se soit crue poursuivie… supposez-la s'élançant au hasard vers les Ponts-de-Cé…. supposez enfin qu'elle ait été attaquée comme Barrot, ou même, simplement, qu'elle se soit évanouie… supposez enfin que, pour une raison quelconque, elle est séparée de la petite fille qu'elle tient dans ses bras… La petite fille est ramassée par des métayers… ils l'élèvent…, elle vient à Paris…, elle vous rencontre… vous êtes convaincu que c'est votre enfant… et vous avez devant vous la sœur d'Adeline, la fille de Damart… la fille de Jeanne Mareil !…

À ces mots, Lise releva les yeux sur le baron d'Anguerrand. Elle le vit chanceler, se cramponner un instant au dossier de la chaise, puis s'affaisser lourdement, les veines des tempes saillantes, les lèvres presque noires, les joues marbrées de taches bleuâtres.

Lise, épouvantée, s'élança au dehors.

Le jour commençait à poindre. À cent pas du pavillon, deux ou trois boutiques s'ouvraient. Elle courut à la première et vit une femme qui rangeait à l'étalage des légumes qu'un homme tirait de divers paniers.

– Un médecin ! dit Lise en entrant dans la boutique. Je vous en prie, y a-t-il un médecin dans les environs ?

La fruitière, digne et bonne femme, demeura un instant interloquée.

– Un médecin ? Connais-tu un médecin par ici, François ?

– Je vous en supplie, il y va de la vie d'un homme ! Si monsieur veut aller chercher un médecin ; il sera récompensé, soyez-en certaine…

– J’y vais, dit le fruitier. Pour où est-ce ?…

– Le pavillon… là… sur la droite…

– Ah ! bon !

Lise voulut s’élancer pour retourner au pavillon. Mais la fruitière avait empli deux verres d’un liquide qu’elle assura être du vulnéraire.

– Madame… je vous en prie… murmura doucement Lise en essayant de se retirer.

– Laissez donc !… Tenez, je vois ce qui est arrivé ! Une scène de jalousie, hein ?… et votre mari, le pauvre chéri, s’est trouvé mal ?… Tenez, je vais vous accompagner… une femme d’âge et d’expérience, ça vaut mieux qu’un médecin dans ces cas-là… Fifine !… Où est-elle donc, fainéante !… Prenez mon bras… Et votre vulnéraire ? Non ? Vous avez tort (elle vida le verre de Lise après avoir lampé le sien) Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, je vous accompagne. Toi, Fifine, surveille la boutique, j’en ai pour deux minutes.

Et, laissant en effet la fruiterie à la garde de la nommée Fifine, qui venait de surgir tout ensommeillée de l’arrière-boutique, la digne femme prit Lise par le bras et l’entraîna.

En cette circonstance, Lise put se féliciter de l’insistance de la fruitière qui, solide gaillarde, parvint à traîner le malade jusque dans la chambre voisine et à le hisser sur un lit.

Le médecin arriva bientôt, et aidé de l’infirmière volontaire, pratiqua la saignée, donna quelques soins, affirma que tout danger d’apoplexie était heureusement conjuré, et se retira enfin en disant qu’il reviendrait vers dix heures du matin.

– Madame, dit alors Lise à la fruitière, je ne sais comment vous remercier.

– Laissez donc… je suis assez remerciée… mais tout de même, si je n’avais pas été là, hein ? il tournait de l’œil, votre père… votre parent… votre ami…

Mon ami, oui, un bien bon ami, dit Lise, maintenant toute secouée de sanglots.

– Je m’en doutais, triompha *in petto* la fruitière, qui donnait au mot *ami* un tout autre sens que Lise.

– Eh bien ! dit Lise, après une hésitation, puisque vous êtes assez bonne pour vous intéresser à nous, je voudrais… j’aurais besoin… de m’absenter une heure… Si vous pouviez… vous ou quelqu’un…

– Compris ! Vous remplacer pendant ce temps-là au chevet de votre ami… Soyez tranquille, il aura ses potions, le cher homme ! Vous

pouvez partir tranquille. Le temps d'aller jeter un coup d'œil à la boutique et je reviens m'installer ici dans deux minutes.

Les deux minutes de la fruitière furent composées chacune de soixante minutes.

Lorsque la bonne fruitière, qui s'était si spontanément offerte comme garde-malade entra enfin dans le pavillon, il était prés de neuf heures.

– Dans une heure au plus, je serai de retour, dit Lise. Si le médecin revenait avant moi, priez-le de m'attendre, car j'aurai une grave question à lui poser avant d'apporter au malade une… nouvelle qui, sans doute, est heureuse, mais qui peut être émouvante.

Ces paroles mirent la fruitière sur les épines. Elle eût donné beaucoup pour savoir ce que devait être cette nouvelle, et quelle démarche allait tenter la jolie inconnue.

– Décidément, songea-t-elle, c'est un drame épatant !

Lise jeta un dernier regard sur le baron qui semblait être tombé dans un sommeil profond, et elle sortit. La fruitière s'installa, c'est-à-dire qu'elle commença par visiter le pavillon de fond en comble. L'heure s'écoula… Lise ne revenait pas. Puis ce fut le médecin qui vint et qui, selon le désir de sa cliente, attendit, après avoir constaté que l'alerte était passée et que deux jours de repos remettraient sur pied le malade… Puis, le médecin, las d'attendre, s'en alla en recommandant que, sous aucun prétexte, on n'éveillât le malade.

Il reviendrait sur le soir… Vers midi, le malade dormait encore, et d'un sommeil de plus en plus paisible : la saignée, la simple et vulgaire saignée, saignée qui l'avait sauvé. La fruitière était dans la jubilation la plus parfaite : la petite dame ne revenait pas !

– Elle ne revient pas, se disait-elle en guettant le réveil du malade ; elle ne reviendra pas ; j'en mettrais ma tête à couper… Tant pis pour la boutique, il faut que j'en aie le cœur net… Mais pour moi, c'est aussi sûr que trois et trois font dix-sept ; elle a filé avec le jeune qui l'attendait par là quelque part, et elle a planté là le vieux… C'est dégoûtant, ma parole !… Il a l'air très bien, ce vieux, et pas si déjeté que ça… Je donnerais bien quatre sous de réglisse pour voir le jeune !

XLI

LA RUE SAINT-VINCENT

Lise, la fille de Jeanne Mareil, s'était mise en route, poussée par cette pensée : aller chercher Marie Charmant et la ramener au baron d'Anguerrand.

Dehors, Lise nota le numéro du pavillon, puis le nom de la rue. En effet, elle ignorait entièrement ce quartier. Quant à trouver la rue où elle avait été prisonnière de La Veuve, c'était facile, bien qu'elle y eût été amenée de nuit par Jean Nib et qu'elle en fût sortie la nuit aussi, lorsqu'elle avait suivi Adeline. Dans le courant des entretiens qu'elle avait eus avec Marie Charmant, elle avait appris que cette rue s'appelait la rue Letort. Le premier gardien de la paix qu'elle rencontra lui indiqua le plus court chemin pour s'y rendre.

Lise, sans plus tarder, avait commencé son enquête. Elle avait visité déjà une quarantaine de maisons. Le temps s'écoulait, mais elle ne se décourageait pas.

Il serait bien étonnant, songeait-elle, que je ne finisse pas par tomber sur une voisine qui la connaît et qui m'indiquera la maison ; au pis aller, j'irai ainsi jusqu'au bout de la rue.

Tout à coup, vers le milieu de la rue, elle vit sortir une femme d'une maison, et s'arrêta court sur le trottoir, pâle de terreur. Machinalement, elle leva les yeux sur la maison et *elle la reconnut*. Ce devait être cette maison et pas une autre.

Pourquoi ? Parce que cette femme venait d'en sortir… et cette femme, c'était La Veuve.

– Elle ne m'a pas vue ! songea Lise. Et puis, quand même elle me verrait ? En plein jour, avec tout ce monde, qu'ai-je à craindre ? N'est-ce pas elle plutôt qui pourrait redouter que je ne la dénonce ? Pauvre femme !… Pourquoi la dénoncerais-je ? Qui sait ce qu'elle a pu souffrir !… Et puis, elle n'était que l'instrument d'une autre… d'Adeline !

Elle tressaillit… Adeline !… sa sœur !… La fille de Louis de Damart ! Oh ! il fallait se hâter pour la délivrer… quoi qu'il pût en advenir…

Elle traversa rapidement la chaussée et entra dans la maison d'où elle avait vu sortir La Veuve.

À peine eut-elle disparu dans le couloir que La Veuve revint sur ses pas…

Elle avait vu Lise !…

Le visage de La Veuve ne témoigna ni étonnement, ni joie, ni un sentiment quelconque. Seulement, il y eut dans ses yeux une rapide flambée. Et comme elle se rapprochait de l'entrée, avec des mouvements obliques et glissants, si l'un des nombreux passants qui circulaient sur les trottoirs l'eût examinée dans cette minute, il eût été épouvanté de cette allure d'araignée guettant la mouche qui va se prendre… Mais chacun allait à ses affaires, nul ne s'inquiétait des allures de La Veuve.

La Veuve, penchée à l'entrée du couloir, écoutait ce qui se disait dans la loge de Mme Bamboche.

– Une bouquetière ? Mlle Marie Charmant ? faisait la voix de la concierge. Pour sûr qu'elle reste ici. Ou plutôt qu'elle y restait. Il y a qu'un beau jour la pauvre petite n'est pas rentrée.

La Veuve n'en écouta pas davantage. Elle se retira en souriant comme elle pouvait sourire.

– Je la tiens ! songeait-elle.

Lorsque Lise sortit de la maison, elle tremblait légèrement. Elle était abattue par la disparition de Marie Charmant comme par une catastrophe personnelle. Dans sa situation actuelle vis-à-vis du baron d'Anguerrand, elle n'aurait rien pu imaginer de plus poignant…

Elle s'en allait donc désespérée, osant à peine envisager la nécessité où elle allait se trouver de raconter ce qu'elle venait d'apprendre au père de Valentine, lorsqu'elle se sentit touchée au bras. Elle leva la tête et se vit en présence de La Veuve…

– Vous ! balbutia-t-elle, reprise d'épouvante. Que me voulez-vous ?…

– Vous demander pardon, dit La Veuve. Je vous ai fait souffrir. Vous devez m'en vouloir beaucoup…

– Soyez assurée du contraire, dit Lise en frissonnant. Plus je vous regarde, plus il me semble que vous êtes à plaindre plutôt qu'à haïr…

– Vous me plaignez donc ? fit sourdement La Veuve.

– De tout mon cœur, dit Lise.

– Pourtant, j'avais une excuse, reprit La Veuve, comme si elle n'eût pas entendu la réponse de Lise. Je vous ai fait du mal, c'est vrai, mais

je n'étais pas libre de ne pas vous en faire… Ce temps est passé…

– Oui, oui, bien passé, pauvre femme, dit Lise, et quant à ce qui me concerne, ne craignez rien de moi.

– Craindre ? fit La Veuve d'un ton de surprise. Que pourrais-je craindre ? Il y a longtemps que je ne puis plus rien craindre… Adieu, mademoiselle. Je vous remercie de me pardonner ce que je ne me suis pas pardonné, moi, puisque, pour réparer le mal que je vous ai fait, je m'impose de sauver une pauvre créature comme vous… Au fait vous la connaissez… c'est la petite bouquetière qui est venue vous voir dans le galetas… Adieu, et excusez-moi de vous quitter si vite.

La Veuve fit un signe de tête et s'éloigna rapidement.

En quelques pas, Lise, bouleversée d'émotion, l'eut rejointe et murmura ardemment :

– C'est bien de Mlle Marie Charmant que vous venez de parler ? Sauriez-vous où elle se trouve ? Si vous le savez, de grâce, dites-le-moi, et vous aurez rendu un grand service à des personnes en état de vous récompenser…

– Je le sais, puisque j'y vais, dit La Veuve. Malheureusement, la pauvre petite est obligée de se cacher ; elle a dû quitter précipitamment la maison de la rue Letort, en sorte qu'on la croit morte, et elle a tout intérêt à passer pour morte… Excusez-moi donc, encore une fois, et adieu…

– Vous ne me quitterez pas ainsi, supplia Lise. Je vous dis qu'il y va de grands intérêts…

– Voyons, vous me jurez que vous n'avez pas de mauvaise intention ?… Bon, bon…, je vous crois ! Écoutez, réellement, je ne puis pas vous conduire prés de celle qui a mis en moi toute sa confiance… mais je puis lui demander si elle consent à vous voir…

– Et vous viendrez me le dire ce soir… et dès demain je pourrai venir la voir… Oh ! c'est cela ! Je suis bien sûre qu'elle en sera heureuse.

La Veuve tressaillit. Un nuage passa sur son front.

– Ce soir elle aura quitté Paris, dit-elle, pour toujours, elle l'espère.

– Que faire ? balbutia Lise. Il faut pourtant que je la voie… il ne peut en résulter que du bonheur pour elle, et pour d'autres.

– Voici ce que vous pouvez faire : suivez-moi à distance. Si vous changez de résolution en route, vous prendrez à gauche ou à droite sans que je m'en aperçoive, et tout sera dit… Mais si vous me suivez jusqu'au bout, vous vous arrêterez à quelques pas de la maison où j'entrerai. Si Mlle Marie consent à vous voir, je vous ferai signe par la

fenêtre, et vous entrerez…

Ayant ainsi parlé avec son accent de morne et glaciale indifférence, La Veuve se remit en route sans attendre la réponse de Lise.

Lise la laissa gagner dix pas, puis elle se mit à marcher sans la perdre de vue. Son cœur battait sourdement, et, sans qu'elle s'en rendît bien compte, une espèce de terreur vague la gagnait peu à peu.

Lise continua à suivre la silhouette noire qui, maintenant, montait les rampes de Montmartre, puis contournait les clôtures du Sacré-Cœur, puis enfin, descendait une ruelle escarpée… Tout à coup, La Veuve tourna à gauche, dans un étrange chemin qui porte le nom de la rue Saint-Vincent.

En arrivant au coin de ce chemin, Lise revit La Veuve qui marchait toujours de son pas égal, lent, indifférent. La jeune fille, quelques secondes, s'arrêta. Là, il n'y avait plus personne ! À gauche, un gros mur, soutenu de place en place par des contreforts, formait la terrasse, de terrains vagues ou de jardins incultes. Le long de ce mur s'ouvraient deux ou trois portes en mauvais état permettant de pénétrer dans les caves de deux ou trois bicoques dont l'unique étage, surplombant la rue, devenait rez-de-chaussée du côté de la terrasse. Lise vit La Veuve disparaître par l'une de ces portes…

Alors, surmontant cette terreur qui s'était emparée d'elle, elle s'avança jusqu'à quelques pas de cette porte.

– Rien ne m'oblige à entrer, murmura-t-elle en jetant aux environs un regard chargé de soupçons. J'ai peur…Pourquoi aurais-je peur ?… N'est-il pas naturel que Mlle Marie Charmant, qui se cache, ait choisi une pareille solitude ?… Et pourtant… Mais si je veux, je n'entrerai pas.

Et elle leva les yeux vers l'une des deux fenêtres aux volets disjoints qui s'ouvraient à quelques pieds au-dessus du chemin… Elle s'attendait à voir paraître la silhouette noire… et il est sûr qu'alors elle se fût sauvée, même si on lui avait fait signe d'entrer !

Mais La Veuve ne parut pas !…

Quelques minutes s'écoulèrent… Lise, peu à peu, se rapprocha de la porte ouverte… elle passa devant…. elle vit un escalier qui montait au terrain d'en haut…

De nouveau, elle regarda les croisées…. mais elles demeurèrent closes.

Alors, la terreur s'évanouit de l'esprit de Lise pour faire place à une inquiétude plus précise… Elle imagina que La Veuve parlait à Marie Charmant, lui racontait sa rencontre, et que la bouquetière, pour des

raisons qu'elle ne pouvait évaluer, refusait de la voir… Insensiblement, Lise se rapprocha de nouveau de la porte ; elle hésita quelques instants encore, puis, tout à coup, elle entra en murmurant :

– Coûte que coûte, il faut que je la voie… que je lui dise…

Dans le même instant, la porte se referma derrière elle. Lise se sentit saisie par derrière, et poussée non dans l'escalier qui montait au jardin d'en haut, mais vers une salle basse, de plain-pied avec la rue Saint-Vincent. Dans la seconde qui suivit, elle se vit dans une pièce obscure, et entendit La Veuve qui, de sa voix morne et glaciale, sans apparence de triomphe, disait :

– J'aurai eu du mal, mais tu y es venue tout de même !…

Lise rassembla toutes ses forces et parvint à murmurer :

– Que vous ai-je fait, madame ?… Vous me sembliez si malheureuse, tout à l'heure, dans la rue… j'ai eu pitié de vous… n'aurez-vous pas pitié de moi ?

La Veuve garda longtemps le silence. Puis elle dit :

– Ah oui…, dans la rue !… Figure-toi que je sortais… j'étais venue à tout hasard, pour voir s'il n'y aurait rien de nouveau là-bas. Non. Rien de nouveau, je sentais le désespoir gonfler mon cœur jusqu'à le faire éclater, et, tout à coup, qu'est-ce que je vois ?… Ma petite Valentine !…

– Je ne m'appelle pas Valentine, dit Lise en frémissant.

– Pas Valentine ?… Soit ! Lise, n'est-ce pas ? Oui, c'est bien cela !… Lise, soit !… Vois-tu, quand je t'ai vue, j'ai cru que j'allais tomber… et puis, quand je t'ai dit de me suivre !… Non, je ne recommencerais pas ce moment-là pour une fortune, puisque tu es toute ma fortune, toi. Dire que j'ai eu le courage de ne pas tourner la tête une seule fois ! Je savais bien ce que tu pensais, va ! J'étais dans ta peau, dans ton âme, et je savais quelle épouvante je faisais lever en toi… Je savais que, si tu avais un seul soupçon de mon angoisse, tu te sauverais… Mais je t'aurais rejointe ! Je t'aurais tuée, tant pis ! en pleine rue !

« Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi. Te voilà, c'est l'essentiel. Oublions le reste. J'ai à te prévenir seulement que, cette fois, tu ne t'échapperas pas… Quant à ce que je vais faire de toi, je n'en sais rien encore… Non, inutile ! inutile de joindre les mains, de pleurer, de supplier… J'ai à t'apprendre que je te déteste, que je t'ai toujours détestée dès la seconde où Jean Nib t'a amenée à moi !… Enfin, il faut que je te fasse du mal… On m'en a assez fait à moi ! C'est ton tour… Ce que je ferai de toi ? continua La Veuve, comme si elle se fût parlé à elle-même, je vais y réfléchir. On ne sait pas… En attendant, tu sauras que la porte est solide et que tu pourras crier : on

ne t'entendra pas. Il y a là un lit. Tu peux te reposer. Tous les jours à midi, tous les soirs à sept heures, je t'apporterai à manger… Voilà. Tu peux dire que tu es séquestrée, que c'est un crime ; je le sais, et je sais ce que je risque… Il y a des crimes qui ne risquent rien…

En prononçant ces étranges paroles, La Veuve parut tout à coup tomber dans une pénible méditation et oublier la présence de Lise. Puis, secouant la tête, elle sortît sans jeter un regard à la jeune fille.

XLII

LE RENDEZ-VOUS DES CROQUE-MORTS

Depuis quelques semaines, le Rendez-Vous des Croque-Morts était sujet à caution. La police y avait fait des rafles. Des bruits sinistres couraient sur le patron que les escarpes surveillaient étroitement, prêts à le tuer au moindre signe de trahison. Mais le chef en question avait fait savoir qu'il serait le soir au Rendez-vous des Croque-Morts, et, soit discipline, soit curiosité, rôdeurs, gens de sac et de corde, chevaux de retour s'étaient dirigés ce soir-là vers le cabaret.

C'est vers neuf heures et demie que la porte s'ouvrit tout à coup et que parut une sorte de brute colossale aux mâchoires de dogue, aux cheveux roux, au nez écrasé. Il entra en se dandinant lourdement, et s'assit à une table au milieu de la salle.

Cet homme, c'était le chef disparu qu'on attendait.

C'était Biribi…

Zidore avait blêmi en voyant entrer Biribi, et il avait glissé quelques mots à un garçon qui, aussitôt, s'était dirigé vers la porte du fond. Biribi avait suivi des yeux ce manège, et, au moment où le garçon allait sortir, il dit tranquillement :

– Ici, Coco !

Le garçon obéit et s'approcha :

– Assieds-toi là, devant moi, et ne bouge plus, continua Biribi.

– Mais, protesta Coco, il faut que je m'occupe de l'office. Qui servira ?

– Si tu veux que je t'éventre, tu n'as qu'à bouger d'ici, dit Biribi.

En même temps, il sortit son couteau et, d'un violent coup, le planta devant lui dans le bois de la table.

Le garçon, pâle comme la mort, s'assit. Le patron Zidore eut le soupir d'angoisse du condamné qu'on amène au pied de l'échafaud. Mais, derrière son comptoir, il s'occupa activement à laver les verres,

comme s'il n'eût rien vu, rien entendu. Biribi fit un signe à l'un des escarpes. Et cet homme, se levant aussitôt, alla s'adosser à la porte du fond… Dans l'assemblée, il y avait eu un frémissement : quelques paroles rapides s'étaient échangées.

– Ça va barder…

– J'aime mieux être dans ma peau que dans celle de Zidore…

Mais presque aussitôt, ces têtes blafardes, estompées et vaguement dessinées dans le nuage de fumée, reprirent leur physionomie d'indifférence. Seulement, les traits s'étaient tendus ; au coin des prunelles flambaient de petits étincellements rouges, et les narines reniflaient la proche odeur du sang…

– Et comme ça, reprit Biribi avec un ricanement qui découvrit ses dents de loup-cervier, quoi qu'il y a de neuf dans Lantinpuche, les aminches ?

– Ça boulotte toujours à peu près, dit une femme.

– À part que la rousse est plus vache que jamais, ajouta une autre.

Les hommes se taisaient…

– À preuve, reprit une troisième, que c'te pauv' Flora et la Brune au Costaud de la Villette, et puis aussi Margot la Banhan, et des tas d'autres sont entoilées à Saint-Lago (Saint-Lazare).

– Bah ! elles vont se faire du lard ! ricana Biribi.

– Oui, mais quoi que vont devenir leurs hommes ? dit une fille aux traits pâles et fins.

– Et toi, Biribi, d'où que tu sors, à c't'heure ? reprit une autre.

– T'es tout pâlot…

– Qu'on dirait qu't'as pus de sang dans les veines, pauv' chéri…

– Assez jaspiné, les femelles, dit Biribi de sa voix effroyablement paisible. Ohé, les aminches, qui c'est qui pourrait me dire ce qu'est devenu Jean Nib ? J'ai deux mots à lui dire.

– Jean Nib ?… On ne l'a pas revu, même qu'on le croyait entoilé avec toi…

– Et Rose-de-Corail ? gronda Biribi.

Les escarpes se regardèrent. Ils entrevoyaient quelque terrible aventure. Rose-de-Corail, *arrêtée* par eux dans ce même cabaret, avait été conduite à la Pointe-aux-Lilas et livrée à Biribi, chargée de l'exécuter.

– Où est Jean Nib, Rose-de-Corail doit être, dit enfin l'un d'eux.

Biribi baissa la tête ; un soupir pareil à un rugissement ronfla dans

sa vaste poitrine.

– C'est vrai ! dit-il, pensif.

– Est-ce que t'en pinces pour elle, à c't'heure ? dit narquoisement la fille aux traits délicats.

– Oui, dit Biribi en la regardant en face.

– Alors, interrogea l'un des escarpes, quoi qu'y a eu, à la Pointe-aux-Lilas ?

– Minute ! dit Biribi qui tressaillit, ramené à la situation présente. Où es La Veuve ? Encore une que je ne peux pas lui mettre le grappin dessus, bien que ça soit pas pour les mêmes motifs.

– La Veuve ?… J'y ai porté un baluchon, voilà huit jours. Elle m'a répondu qu'elle fermait boutique et qu'elle se retirait à la campagne. Y a plus à compter sur elle.

– Bah ! c'est pas les recéleurs qui manquent… À la campagne, qu'elle a dit ?… Bon ! réfléchit Biribi, je sais maintenant où la trouver…

Les parties de cartes recommencèrent tout à coup ou eurent l'air de recommencer : au loin, dans la nuit, venait de retentir le coup de sifflet d'une des sentinelles. Ce coup de sifflet, Zidore l'écouta avec le ravissement de joie furieuse du condamné qui entrevoit la possibilité d'une délivrance.

– On verra bien ! gronda Biribi en écoutant.

Au bout d'un instant, un deuxième coup de sifflet déchira la nuit. Zidore devint livide et étouffa un gémissement. Biribi soupira, soulagé. Les cartes furent abandonnées les têtes se tournèrent vers Biribi, empreintes d'une sauvage curiosité : le premier coup de sifflet signifiait : « Attention ! on vient !… » Le deuxième voulait dire : « N'ayez pas peur : ce n'est pas la rousse !… »

– D'où que je sors ? reprit alors Biribi. Je sors de tirer vingt-trois jours d'hôpital, voilà tout. De quoi attraper vingt-trois fois la crève ! Mais ça ne fait rien, on a encore du biceps et du sang dans les veines.

« Maintenant, les aminches, quant à celui qui m'a décousu la peau, c'est une affaire entre lui et moi. Jean Nib ne la portera pas en Paradis, celle-là !

Au nom de Jean Nib, un silence inquiet se fit parmi la bande. C'était là le nom d'un chef redoutable ; il n'était pas un de ces bandits qui ne tremblât à l'idée de l'avoir pour ennemi. D'ailleurs, leur admiration pour Biribi, qui ne craignait pas de jeter tout haut un défi à un tel adversaire, s'en accrut encore… »

Ah ! ça ! fit l'un des escarpes, c'est donc lui qui t'a suriné ?

– Oui, dit Biribi d'une voix sombre. Ça s'est passé à la Pointe-aux-Lilas. Juste au moment où j'allais régler son compte à Rose-de-Corail, il est tombé sur moi. Je n'y ai vu que du feu. Le temps de dire ouf, j'avais son lingue dans les côtes. Mais ça, c'est une affaire entre lui et moi, que je dis ! Jean Nib était dans son droit, comme je serai dans le mien quand je le sonnerai… Seulement, il y a une chose que je voudrais bien savoir : quel est celui d'entre vous qui a mis Jean Nib à mes trousses et mangé le morceau ?… Personne ne dit rien ?… Une, deux, trois, adjugé à Zidore !

L'homme ainsi interpellé tourna vers Biribi des yeux agrandis par la peur et montra un visage couleur de cendre, aux traits tirés comme par une longue maladie, au nez pincé, un rire de folie aux lèvres convulsées. Pourtant, le patron du cabaret essaya une vague défense, tenta une diversion, et, d'une voix chevrotante, bégaya :

– Allons, les enfants, faut renouveler les consommes… Coco, sers donc, remue-toi, fainéant !

– Arrive ici ! dit Biribi avec son effroyable tranquillité.

Zidore jeta un suprême regard sur la porte de la route ; puis, ce regard atone de condamné, il le ramena à la porte du terrain vague, comme s'il eût espéré quelque miraculeuse intervention.

– Faudra-t-il que je vienne te chercher ? hurla Biribi.

Un silence terrible pesa sur l'assemblée des escarpes. Zidore s'avança en titubant et se laissa tomber sur un banc en face du monstrueux bandit.

Biribi saisit le manche de son couteau planté devant lui, dans le bois de la table. Le poing appuyé ainsi au-dessus de la lame d'acier, il se dressa, et, d'une voix rapide, rauque, haletante de fureur, prononça :

– Escarpes, grinches, amis de la grande pègre, nous allons juger cet homme…

Les lèvres de Zidore tremblotaient. Peut-être voulait-il parler et n'y arrivait-il pas. Les lèvres de Biribi se retroussaient dans un ricanement féroce.

– Comme ça, dit l'accusateur, tu te figures que nous avons choisi ta sale baraque à seule fin que tu te déguises en mouche ? Réponds un peu, sacré pestard ? Et tu sais, faut pas nous la faire à la chiâlerie. Si t'as quelque chose à dégoiser, à toi le crachoir !…

– J'ai pas mouchardé, balbutia Zidore. Voyons, mon vieux, tu voudrais pas que j'aie fait de la peine à un copain. T'as toujours été un

aminche, un frangin. Quand la rousse te refile, n'est-ce pas chez Zidore que tu trouves un perchoir pour la dépister ? Voyons, parle !

– Ça, y a pas à dire le contraire. Tu m'as fait l'œil, et tu m'as plus d'une fois tiré des griffes de la rousse. Mais c'est pas de ça qu'il s'agit. Je mettrais ma tête à couper que si tu m'as jamais vendu, c'est pas l'envie qui t'en manquait. T'avais l'taf, voilà tout. Mais basta la-dessus. On te demande, oui ou non, si tu n'as pas *indiqué* à Jean Nib qu'on avait empaumé sa gonzesse pour y régler son compte à la Pointe-aux-Lilas. Dégoise !

– J'y ai rien dit ! cria Zidore en levant la main. Quand je devrais le gueuler sous le couteau, j'y ai rien dit !

Et le malheureux se prit à pleurer à chaudes larmes.

– Dégoise, Coco ! dit Biribi avec sa tranquillité sinistre.

Blême, effaré, tremblant, le garçon, recroquevillé sur lui-même, la tête basse, les jambes sous le banc, murmura :

– Vous y avez dit, patron. J'ai tout entendu…

– Tu mens ! hurla Zidore dont les cheveux se hérissaient. Tu mens comme un sale roussin. J'y ai rien dit ! La tête sous le couteau, vrai de vrai, j'y ai rien dit ! j'y ai rien dit !…

Biribi se tourna vers deux escarpes placés à gauche de Zidore.

– Dévidez ! fit-il. À toi, la Tête-de-Veau.

Zidore se mit à trembler et essuya son front couvert de sueur froide : ces deux bandits étaient dans le cabaret le soir où Jean Nib y était venu, à la recherche de Rose-de-Corail.

– Tu y as si bien dit, affirma Tête-de-Veau, tu y as si bien dit que j't'ai vu à genoux devant Jean Nib, et que je l'ai vu, lui, sauter par-dessus la palissade comme s'il avait eu trente-six mouches derrière lui : il filait à la Pointe-aux-Lilas, tiens !

Zidore poussa un faible gémissement. Il se sentait perdu : tous les *témoins* étaient à charge.

– À toi, le Rouquin ! reprit Biribi.

– Dame ! fit le Rouquin, quéqu'tu veux, mon pauv' Zidore ! On peut pas dire que tu y as rien dit puisque tu y as dit ! À preuve que la Tête-de-Veau et moi, nous avons pris un mêlé-cass et que j'ai dit à la Tête-de-Veau : « Va y avoir du pet à la Pointe-aux-Lilas, mais si jamais Biribi sait que Zidore a mangé le morceau, ah ! malheur !… »

– C'est bon ! fit Biribi. Y a pas d'erreur.

Et Biribi, les lèvres troussées par son ricanement, les yeux sanglants, abattit sa poigne énorme sur le cou du pauvre diable.

– Marche ! gronda-t-il.

Et, dans cette seconde, rien n'eût pu l'empêcher de tuer. Il eût tué pour le plaisir de tuer. Il devenait la personnification de la hideur excessive ; les rares et amorphes sentiments humains qui pouvaient ramper à l'état de larves dans ce cerveau s'évanouissaient :

il n'était plus que la brute, l'anthropoïde rué sur une proie, le gorille énorme éprouvant la joie ténébreuse de la destruction…

Il poussait Zidore devant lui, vers la porte du fond, et les escarpes trépignaient, leurs femelles se penchaient pour mieux voir la tête livide et déjà cadavérique de l'infortuné qui, dans l'effondrement de toutes ses forces, n'avait plus qu'une plainte ininterrompue :

– Miséricorde !… mes amis… non… c'est pas possible… miséricorde…

Il disparut dans le terrain vague, Biribi derrière lui. Une seconde encore, on entendit ses grognements plaintifs, puis un grand cri, puis quelques râles brefs puis plus rien…

Biribi reparut…

Son mufle se tendait comme s'il eût cherché une nouvelle victime, ses narines reniflaient ; il était épouvantable, ramassé, grondant quelque chose qui devait être un rire de satisfaction, le couteau rouge au poing, Si épouvantable qu'un silence tragique s'abattit soudain sur la bande.

À ce moment, le sifflet de la sentinelle déchira la nuit.

– La rousse !… La rousse !…

Il y eut une rapide dislocation de cette troupe fantastique, des jurons, une ruée d'ombres aux apparences chimériques, un grand souffle de terreur qui balayait la salle, et puis, au dehors, dans la nuit, sous la pluie battante, des glissements confus de choses fuyantes…

Biribi était demeuré à la même place, son couteau au poing. Il ricana :

– Ce n'est pas la rousse. C'est un pante. Tas de lâches ! Ils n'ont même pas reconnu le sifflet…

Il essuya tranquillement son couteau, le ferma, le mit dans sa poche, et alors, il s'aperçut que trois ou quatre des escarpes étaient restés dans la salle, le Rouquin, Tête-de-Veau… sans compter le garçon, Coco, à demi-mort de terreur. Biribi le secoua :

– Un litre de raide, gronda-t-il. Et plus vite que ça !…

Le garçon fit un effort, parvint à se mettre debout, et. flageolant sur ses jambes, alla chercher un litre d'eau-de-vie qu'il plaça devant Biribi

et ses compagnons réunis à la même table.

À ce moment, la porte qui donnait sur la route s'ouvrit, et un homme entra en disant :

– Bonsoir, la compagnie. Garçon, ajouta-t-il, en frappant sur la table à laquelle il s'assit, une tasse de café, si vous en avez…

Biribi considéra un moment le nouveau venu avec une sorte de stupeur ; puis, brusquement, il éclata de rire.

– Ça, dit-il, c'est farce. Ohé ! les aminches, vous allez voir du nouveau !… (Il s'approcha du client qui, de son côté, le voyait venir en souriant.) Est-ce que mossieu me reconnaît comme je le reconnais ? ricana-t-il.

– Parfaitement, mon brave. Vous êtes le cocher à qui j'ai eu l'honneur de donner une leçon de politesse au fond de la rue Letort… Enchanté de vous revoir en bonne santé.

L'homme qui parlait ainsi releva vers la colossale brute une tête fine, narquoise et paisible. Il était vêtu simplement et même pauvrement ; mais, à ce costume d'emprunt, qui pouvait être celui d'un employé dans la misère, ses attitudes donnaient une sorte de grâce et d'élégance.

Cet homme, c'était Ségalens, Anatole Ségalens qui, tantôt accompagné de Max Pontaives, tantôt seul, poursuivait son enquête sur le monde de la pègre.

Nous retrouvons donc Ségalens au moment où il préparait, son septième article sur la pègre parisienne, c'est-à-dire, en réalité, continuant sa recherche fiévreuse, guidé par son seul instinct, recueillant avidement les rares indices qui pouvaient le mettre sur la piste de Marie Charmant.

Biribi s'était assis devant lui, les coudes sur la table. D'un signe imperceptible, il avait appelé ses acolytes, en sorte qu'au bout de quelques secondes, Ségalens se vit entouré de hideuses physionomies : le Rouquin avait pris place à sa droite, la Tête-de-Veau à sa gauche ; en face de lui, il avait Biribi et deux autres escarpes.

– Alors, reprit Biribi en ricanant, mossieu est venu s'humecter au Rendez-Vous des Croquemorts ?

– Comme vous voyez, mon brave, et si j'avais su vous y trouver, je me serais fait un plaisir d'y venir à une heure moins tardive.

– Alors, mossieu ne refusera pas de trinquer avec nous ?

« Coco, un verre pour mossieu. C'est moi qui régale !

– Pardon, dit froidement Ségalens, c'est toujours moi qui régale.

Garçon, des verres pour ces messieurs, et deux bouteilles de votre meilleur.

– Au fait, les aminches, reprit Biribi, il faut que je vous présente à mossieu. Tel que vous le voyez, mossieu est tantôt vêtu en refileur de comète, comme ce soir, et tantôt en véritable milord.

– C'est comme vous, mon brave tantôt en cocher et tantôt en croque-mort.

– Je ne suis ni collignon de morts ni collignon de vivants, dit Biribi d'une voix sombre ; je suis escarpe, voilà tout. Et mossieu ?…

– Moi, dit doucement Ségalens, je suis journaliste.

Un mouvement de curiosité se dessina parmi les bandits ; mais Biribi demeura indifférent en apparence.

– Il y a un louis pour chacun de vous, reprit Ségalens, si vous voulez répondre à mes questions.

– Les jaunets de mossieu, on les aura, qu'il les donne on non ! ricana Biribi. C'est donc pas la peine de faire le fendant.

Ségalens sourit et songea : « Je croîs que mon septième article sera agréablement mouvementé. »

– Mais avant de visiter les profondes de mossieu, reprit Biribi, faut que je le charge de porter tous mes compliments à sa bourgeoise… la petite bouquetière de la rue Letort.

Ségalens pâlit. Un cri jaillit de ses lèvres. Il lâcha la crosse de son revolver qu'il tenait au fond de la poche de son veston et fit un mouvement comme pour saisir le bras de Biribi. Mais à ce moment, celui-ci, ayant jeté un regard sur ses acolytes, se leva brusquement au même instant, Tête-de-Veau s'élançait vers la porte de la route, qu'il fermait, et le Rouquin allait se planter devant la porte du fond. Ces divers mouvements s'étaient exécutés en un clin d'œil, et Ségalens vit se lever au-dessus de sa tête le poing formidable que Biribi balançait comme une massue, en grondant :

– Va lui porter ça de ma part, à Marie Charmant !

Ségalens, en gestes méthodiques mais rapides comme trois décharges de foudre, exécuta trois mouvements. Un : il plaça ses mains sous la table et ses mains nerveuses se crispèrent au bois. Deux : il souleva la table sur laquelle retomba alors le poing de Biribi. Trois : il rejeta violemment cette table à toute volée.

Il y eut un bruit de bouteilles brisées, des jurons furieux, des grondements de fauves qui sentent la pique du dompteur sur leurs mufles. Biribi, renversé, se releva d'un bond, sa face monstrueuse bouleversée de fureur, et il vit Ségalens qui, en deux sauts, avait gagné

un angle du cabaret.

– Surine-le ! hurlèrent les escarpes.

Biribi tira son couteau, l'emmancha solidement à son poing et s'avança. Un silence terrible s'abattit sur cette scène. Les quatre autres bandits marchèrent de conserve, par mouvements lents et obliques.

Ségalens vit qu'il avait devant lui un cercle de cinq couteaux…

Il braqua son revolver, et dit froidement :

– Vous êtes cinq et j'ai six coups à tirer. Je vous préviens que je ne raterai pas un de vous. Tenez, vous allez voir si je sais viser. Je vais tirer mon sixième coup, *puisque vous n'êtes que cinq* ; je vais le tirer là-bas, sur le goulot de cette bouteille…là… la dernière sur la tablette… regardez !

Les escarpes s'arrêtèrent et regardèrent, hébétés de stupeur devant un *pante* si peu semblable aux autres, littéralement hypnotisés par la curiosité. Ségalens tira.

Le goulot de la bouteille sauta et tomba, tandis que la bouteille elle-même vacillait à peine sur sa base.

Il y eut un recul parmi les escarpes.

Les quatre acolytes de Biribi gagnèrent doucement du côté de la porte.

Biribi demeurait à la même place, cloué au sol par la stupéfaction.

– Tas de vaches ! rugit-il. Vous avez le taf, hein ?…

Les escarpes s'arrêtèrent.

– Coco s'est esbingé, murmura le Rouquin en signe d'humble explication. Sûr qu'il a été chercher des flics. Allons, aboule-toi Biribi… On retrouvera le pante…

– Et moi, fit Biribi d'une voix étranglée, je dis que le premier qui fiche le camp…

Un geste de son couteau indiqua clairement quel sort il réservait à ceux qui refuseraient de lui obéir. Pris entre deux terreurs, les escarpes hésitaient. Pourtant la terreur du revolver et la police que le garçon pouvait ramener d'un instant à l'autre était la plus forte…

– Finissons-en, dit Ségalens.

Le revolver toujours braqué, dans la main droite, il se fouilla de la main gauche et sortit quelques pièces d'or.

– Attention ! poursuivit-il tranquillement. Je vous donne à choisir. Un louis ou une balle. Je commence par toi, l'homme au crâne poli. Veux-tu une balle dans la peau ? Veux-tu un louis ?… Le louis si tu

t'en vas. La balle si tu restes.

– Zut ! fit Tête-de-Veau d'une voix rauque d'émotion. Aboulez le jaunet, et je décampe !

Ségalens jeta un louis que l'homme attrapa à la volée. L'instant d'après, Tête-de-Veau avait disparu, laissant ouverte la porte du cabaret.

– À toi, l'homme aux cheveux roux, dit Ségalens avec un éclat de rire. Que choisis-tu ?

– Le jaunet, gronda le Rouquin, haletant.

Quelques secondes plus tard, il ne restait dans la salle que Ségalens, toujours son revolver au poing, et Biribi, livide de rage, mais tenu en respect par la certitude d'être tué d'une balle s'il faisait un pas en avant.

– À ton tour, dit Ségalens. Seulement, à toi, je ne te propose pas un louis pour t'en aller. Je te propose un billet de mille francs, mille, entends-tu, si tu veux causer gentiment avec moi…

– Si vous n'aviez pas votre rigolo, fit Biribi dans un grognement farouche, vous ne seriez pas si costaud…

Et, d'un geste furieux, avec un soupir de rage impuissante, il jeta son couteau inutile jusqu'au fond de l'arrière-salle.

– Ne croyez pas, au moins, que ça va se passer en douceur. J'aurai deux comptes à régler au lieu d'un, voilà tout. Mais je vous aurai. Si c'est pas ce soir, ce sera dans un an. Mais je vous aurai !

– Alors ! fit Ségalens d'une voix étrange, tu crois que si je n'avais pas mon revolver, j'aurais peur de toi ?

– Oui, dit le bandit rudement.

– Eh bien ! regarde. J'ai tiré une balle, n'est-ce pas ?

– Oui… mais il vous en reste cinq !

Ségalens sourit, leva le canon vers le plafond, et appuya cinq fois de suite sur la gâchette. Au lieu des détonations, Biribi entendit cinq fois le bruit sec du barillet tournant à chaque coup… Le revolver n'avait qu'une balle !… Et cette unique balle, Ségalens l'avait déchargée sur une bouteille !…

Alors, Ségalens remit son revolver dans sa poche.

Biribi demeura quelques secondes immobile, le front penché ; il frissonna de fureur, en crispant les poings à cette pensée que ses acolytes et lui-même avaient été arrêtés par un *revolver vide* :

– Oh ! les vaches ! gronda-t-il, les sacrées vaches !…

En même temps, il se défit de son veston, et retroussa les manches de sa chemise. Il riait. Il grognait des choses confuses. Il tressaillit d'une joie effroyable.

– C'est comme ça ?… T'as plus de rigolo ?… Tu vois cette main-là ?… Je marche sur toi, je t'empoigne à la gorge, et j'te serre le kiki ! Qu'est-ce que je te disais que tu irais faire un tour au rendez-vous des Macchabées ? Qu'en dis-tu ?…

– Essaye ! dit paisiblement Ségalens.

Biribi écarta deux tables qui le gênaient. Ségalens, dans le même coin, ne fit que d'imperceptibles mouvements ; mais ces mouvements l'avaient calé sur ses jambes et mis en garde, les coudes ou corps, les deux poings prêts à l'action, légèrement ramassé sur lui-même.

Biribi recula de deux pas, cherchant le mode d'attaque.

Tout à coup, il baissa la tête, la renfonça dans les épaules, se courba, et d'un bond, il fut sur Ségalens. Au même instant, il jeta un grognement de douleur et recula en vacillant, la face sanglante… Ségalens l'avait saisi par la nuque de la main gauche, et son poing droit, en trois ou quatre coups brefs, avait puissamment martelé le visage du bandit.

Aveuglé par le sang, ivre de rage, Biribi avait reculé pour s'essuyer et recommencer l'attaque.

Et, comme il portait les deux mains à sa figure, Ségalens, à son tour, fonça sur lui… Le corps-à-corps fut bref ; Biribi, étourdi par les coups, n'y voyant plus, les yeux noirs, le nez écrasé, Biribi étendit ses deux mains pour saisir son adversaire à la gorge. À ce moment, il tomba à la renverse, sur le dos, et Ségalens fut sur lui, le maintenant par les épaules, les genoux sur sa poitrine.

– Tu n'as jamais su ce que c'est que la boxe française, dit Ségalens. Que dis-tu de ce croc-en-jambe ?…

Biribi tenta un suprême effort pour se dégager. Mais les genoux de Ségalens lui défonçaient la poitrine, ses mains, pareilles à des crampons de fer, réduisaient les bras du bandit à l'immobilité absolue.

– Je dis que je suis fadé, gronda Biribi d'une voix sombre. J'ai mon compte ! Jean Nib et vous, vous êtes les seuls à pouvoir vous vanter d'avoir tombé Biribi… Et encore Jean Nib m'a pris en traître.

Et le bandit leva sur Ségalens un regard où la haine et l'admiration se mêlaient à dose égale.

– Si je te lâche, qu'est-ce que tu feras ? reprit Ségalens.

– Si vous me lâchez, dit-il avec un soupir effrayant, vous pouvez être sûr d'y passer… Oh ! pas tout de suite, bien sûr… Mais demain ou

dans huit jours, ou n'importe quand, c'est moi qui vous crèverai…

– Réponds à mes questions, et nous serons quittes. Pourquoi, tout à l'heure, as-tu parlé de Marie Charmant ?

– Parce que La Veuve m'a dit que vous avez un pépin pour elle… que vous en pincez, quoi !

– Et… cette jeune fille… reprit Ségalens d'une voix qui s'efforçait de ne pas trembler, peux-tu me dire ce qu'elle est devenue ?

– Moi ? Je sors de l'hôpital. Il y a près d'un mois que je n'ai revu la rue Letort…

– Ainsi, tu ne sais rien ?…

– Rien de rien. C'est tout ?…

– C'est tout. Tu peux t'en aller…

Ségalens se retourna brusquement et, à grandes enjambées, se dirigea vers la barrière… Biribi le regarda tant qu'il put le suivre dans la nuit. Puis, lorsque le jeune homme eut disparu, il continua son chemin le long des fortifications pour rentrer dans Paris par une autre porte.

– C'est drôle, songeait-il, on aurait dit que le pante avait envie de pleurer… La bouquetière a disparu. Quoi qu'elle est devenue ?… Je le saurai, moi !… Comme l'autre… comme Rose-de-Corail.

Et la sauvage imagination de l'escarpe évoqua ces deux figures si dissemblables : Marie Charmant, Rose-de-Corail… Un instant, il les mit en balance, il les compara comme pour faire un choix.

Puis il gronda :

– Tant pis ! il me les faut toutes deux ! La peau du pante ! La peau de Jean Nib !… Et à moi les deux gonzesses !…

XLIII

ADELINE DE DAMART

De temps à autre, Adeline interrompait sa lecture pour jeter un regard sur Gérard. Mais lui, alors, comme gêné par l'ardente tendresse qu'il lisait dans ce regard noir, murmurait :

– Continuez, ma chère, vous lisez admirablement.

– Vous êtes bien ? disait Adeline.

– Aussi bien que possible, chère amie…

– Vous ne souffrez pas ?… plus du tout ?…

– C'est fini je vous assure. Je me sens aussi fort qu'avant d'avoir reçu le coup de couteau de ce sauvage…

Alors, avec un soupir, Adeline reprenait sa lecture des journaux.

Gérard, les yeux à demi fermés, évoquait l'image de Lise…

Sa blessure était cicatrisée. Comme il le disait lui-même, il se sentait aussi fort qu'avant d'avoir reçu le coup de couteau de Jean Nib. Depuis deux jours, Gérard guéri, Gérard, après ce long tête-à-tête avec Adeline, se demandait ce qu'il allait faire maintenant…

Ce soir-là, au moment où Adeline finissait un journal et allait en prendre un autre, Gérard se leva du canapé où il était à demi couché, et se mît à se promener lentement. Adeline lisait les échos mondains, mariages, fêtes, décès… Gérard la vit pâlir.

– Qu'y a-t-il ? Vous sentez-vous mal ? demanda Gérard en se rapprochant avec un empressement et une émotion qui firent battre le cœur d'Adeline.

C'est l'étonnement, fit-elle, rassurez-vous… c'est ce que je viens de voir aux faits divers…

– Et qu'avez-vous vu ? fit Gérard qui pâlit à son tour. Est-ce que la police…

– Non, non… de Perles est mort, voilà tout.

– Tiens ! ce pauvre marquis dit Gérard aussitôt rassuré. Je dois dire que, lorsque j'ai vu sa blessure, je n'ai jamais pensé qu'il en

reviendrait. Ce Ségalens lui avait fourni un maître coup d'épée.

Au nom de Ségalens jeté ainsi tout à coup, un flot de sang empourpra le visage d'Adeline, et son regard jeta un éclair de haine. Mais le moment n'était pas venu pour elle de s'occuper du mortel affront que lui avait fait Ségalens en dédaignant de venir à un rendez-vous qu'il avait paru accepter avec tant d'ardeur.

– Eh bien ! vous vous trompez, fit-elle, Robert de Perles n'est pas mort de sa blessure.

– Un accident ?… la fièvre ?…

– Il est mort assassiné ! dit Adeline qui avidement parcourait le fait divers.

Gérard frémit. Son visage se décomposa…

Il prit le journal des mains d'Adeline, qui parut se plonger alors dans une profonde méditation et il lut en effet ces lignes :

LE DRAME DE NEUILLY

« On n'a pas oublié le duel retentissant au cours duquel M. le marquis Robert de Perles fut atteint d'une blessure qui inquiéta fort ses nombreux amis. On ne saurait avoir oublié non plus que la villa du marquis, située à Neuilly, a été récemment l'objet d'une tentative de cambriolage heureusement déjouée par la vigilance de la police dont l'éloge n'est plus à faire.

« Il était dit que la fatalité s'acharnerait sur le jeune gentilhomme que Tout-Paris aimait et estimait. Il était dit que sa charmante villa serait le « théâtre d'un drame qui, malheureusement, devait avoir le dénouement le plus tragique. M. le Marquis Robert de Perles a été assassiné.

« Depuis quelques jours, M. de Perles pouvait se lever. Il avait résolu de reprendre son existence ordinaire en son hôtel de la rue de l'Université, si connu, si admiré de la haute société parisienne. Le personnel domestique installé à la villa était donc parti pour tout remettre en bon ordre dans l'hôtel… Le marquis n'avait gardé prés de lui que son dévoué valet de chambre, une fille de service et une cuisinière. Ces deux dernières logeaient dans les combles de la villa et n'ont rien entendu, n'ont pu donner aucun renseignement. Le valet de chambre couchait dans une pièce attenante à la chambre à coucher du marquis. Malheureusement, M. de Perles eut, avant-hier, la funeste idée d'envoyer cet homme à Paris, avec diverses commissions, en lui disant de ne revenir que le lendemain, c'est-à-dire hier matin, voulant que tous ses ordres fussent exécutés, et ces ordres devant entraîner un temps considérable. En effet, des premiers interrogatoires, il résulte que le valet de chambre ne put terminer ses commissions que fort

avant dans la nuit et qu'il a couché rue de l'Université. Les premiers soupçons qui s'étaient égarés sur lui sont donc détruits par cet alibi.

« Hier matin, la fille de service et la cuisinière se remirent à leur besogne comme d'habitude. Elles ne remarquèrent rien d'anormal dans la maison, ni porte fracturée, ni fenêtre forcée. Il semble résulter de là que l'assassin devait être caché dans la maison, et que, son coup fait, il est simplement parti en escaladant le mur.

« Vers dix heures du matin, la cuisinière étonnée de ne revoir ni le valet de chambre ni son maître, se décida à aller frapper à la porte de la chambre à coucher. Ne recevant aucune réponse, elle prit peur, et à tout hasard, envoya chercher le commissaire de police de Neuilly. Ce magistrat ne tarda pas à arriver. Il fit forcer la porte par un serrurier et entra.

« Un spectacle effrayant s'offrit alors aux yeux du magistrat. M. de Perles était étendu sur son lit, les couvertures rejetées, un couteau planté en pleine poitrine. Il n'y avait dans la chambre aucune trace de lutte. Aucun vol n'a suivi l'assassinat. Un médecin commandé en toute hâte ne put que constater la mort de l'infortuné gentilhomme et assura que le décès remontait à plusieurs heures.

« La police a aussitôt commencé des recherches très actives. Nous pouvons affirmer que, dès ce moment, les soupçons se concentrent sur un dangereux malfaiteur, Jean Nib, qui ne tardera pas à tomber dans les mains des agents. Ce Jean Nib est précisément l'audacieux coquin qui, arrêté au moment où il allait cambrioler la villa de Neuilly, s'est évadé pendant son transfert à la prison de la Santé… »

Il y eut un instant de silence, puis Gérard tendant le journal à Adeline, dit :

– Relisez-moi cet article où est relatée la mort de Robert de Perles…

Adeline reprit sa place et se mit à lire sans émotion. Pourtant, il avait été son amant, ce jeune homme ! Mais loin d'éprouver un regret, une ombre de pitié pour cette fin tragique d'un homme qui avait eu ses caresses, elle s'en réjouissait paisiblement, comme d'une délivrance… Lorsqu'elle eut fini de lire, Gérard continua silencieusement sa promenade et Adeline s'abîma en de lointaines réflexions… Gérard l'entendit qui murmurait :

– Il n'y à que les morts qui ne parlent pas !…

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il en s'arrêtant.

– Cela ?… Que disais-je donc ?…

– Vous disiez il n'y a que les morts qui ne parlent pas.

– Ah ?… Rien, fit Adeline sans tressaillir. Des idées qui me passaient, par la tête…

Gérard se rapprocha, se pencha sur elle, et, d'une voix sourde :

– Vous savez bien que les morts parlent quelquefois. Car celui que nous avons tué a parlé, lui, parlé et agi !…

– C'est que nous l'avons mal tué, dit Adeline avec une effroyable sérénité.

– Oui, dit Gérard d'une voix sombre. Et pourtant, *il eût dû mourir*. Mille autres, à sa place, se fussent tués. Il a fallu que cette misérable barque de pêcheurs bretons passât à cette minute-là et non à une autre minute. Il ne passe peut-être pas trois barques par an au pied des rochers de Prospoder !… Mais l'homme qui calcule doit toujours s'attendre à la mauvaise fortune, jamais à la bonne. L'homme qui calcule doit tout prévoir ; sinon, il ne gagnera pas. Il fallait prévoir la barque, Adeline !… Et pourtant, quand je songe à la nuit terrible, je ne puis m'empêcher de vous admirer… L'idée de l'appui du balcon scié et maintenu par une simple cheville qu'il suffit d'enlever, cette idée-là est d'une profonde et ténébreuse conception… et c'est une femme, une jolie femme aux mains délicates qui conçut cela ! C'est une femme qui eut la force d'âme nécessaire pour appeler la victime sur le balcon, pour l'obliger à s'appuyer, pour enlever cette cheville à cette seconde-là !… Je me souviendrai toujours, Adeline, que quand je rentrai dans la chambre, attiré par je ne sais quel magnétisme irrésistible, quand je vous vis penchée sur l'abîme, écoutant le cri de détresse que j'entendis aussi, moi… quand je vis votre visage immobile, plus terrible à contempler que le visage du ciel tourmenté de cette nuit de tempête… je vous trouvai belle, Adeline, d'une étrange beauté qui me fascinait, me faisait peur, et versait dans mes veines des torrents de feu… Jamais plus je ne vous ai vue ainsi !

Adeline tressaillait d'orgueil, frémissait d'une de ces joies infernales que Dante prête parfois à ses damnés, et vibrait d'une passion que chaque parole de Gérard soulevait plus violente, comme chaque souffle des vents du large soulève plus haut la vague qui se gonfle, monte, gronde et se déchaîne…

Jamais Gérard ne lui avait parlé ainsi !

Jamais elle ne l'avait senti si prés d'elle !

– Ô mon Gérard, balbutia-t-elle enivrée, pâlissante, pour toi, pour te conquérir, pour être toute à toi, et t'avoir à moi seule, corps et âme, que ne serais-je pas capable de faire ! Gérard, tu as été injuste pour moi… Si tu me connaissais, si tu savais ce qu'il y a d'amour dans ce cœur et dans ce corps, tu te jugerais au-dessus de tous les hommes car

jamais homme n'a été aimé comme tu l'es…

Elle s'était levée et l'avait saisi dans ses bras…

– Oui, dit-il, d'une voix que la passion faisait haleter, je sais que tu m'aimes, Adeline… Je suis fier de ton amour, fier surtout de ta fidélité, à l'épreuve même de mon dédain apparent…

– Fidèle ! bégaya Adeline. Oh ! quelle femme fut jamais plus fidèle que moi !…

– Je le sais ! Je sais que tu as été courtisée par tout ce que Paris compte de gentilshommes brillants… et qu'aucune séduction n'a eu prise sur toi…, oui, je le sais !…

– Gérard, tu m'enivres, tu m'exaltes ! Serait-il possible qu'enfin je t'aie vaincu !… dis ! oh ! dis, mon bien-aimé, est-ce que la joie suprême de ton baiser m'est enfin réservée !…

Souple, ardente, vraiment belle de sa passion comme quelque beau marbre impudique de Canova qui s'animerait sous le souffle embrasé de l'amour, elle l'enlaçait, ses lèvres cherchaient ses lèvres… Gérard s'abandonnait… Tout à coup ses yeux tombèrent sur, la lettre fermée, sur l'enveloppe trouée par le couteau de Jean Nib, sur le papier blessé, taché de gouttes brunies… et il murmura ces paroles étranges :

– Il n'y a que les morts qui ne parlent pas !…

– Que voulez-vous dire, haleta Adeline, saisie d'une vague épouvante, comme si elle eût redouté que le cerveau de Gérard ne se fût détraqué.

– C'est vous qui disiez cela tout à l'heure, Adeline !… Et, sans doute, vous songiez à Anguerrand…

– Oui, oui, c'est cela… Je songeais à ton père… Mais toi, à qui… à quoi songes-tu en répétant ces paroles ?

Gérard, sans répondre, ramassa le journal qui relatait la mort du marquis de Perles, et, simplement. il dit :

– Robert de Perles est mort…

Adeline eut un effroyable sursaut du cœur. Elle devint livide. Plus rudement, elle reprit Gérard dans ses bras.

– Cela est insensé, gronda-t-elle. Je t'aime Gérard… Je me donne à toi tout entière… Je t'offre mon âme, ma chair… Gérard ! Gérard !… ne m'aimeras-tu jamais ?…

– Je t'aime ! murmura Gérard éperdu, fasciné, tandis qu'Adeline poussait un cri de joie triomphale qui ressemblait à un gémissement de damné… Je t'aime et je suis à toi !… mais écoute… C'est une folie…

– Quoi ?… Parle !… Tu me fais mourir !…

– Cette lettre… cette enveloppe qui m'a sauvé la vie…

– Eh bien !… cette lettre…, une invitation quelconque… tu l'as dit cent fois…

– Non ! Je me souviens, à présent ! Je me souviens *parce que de Perles est mort* !… Je me souviens parce que je viens de lire que de Perles a été assassiné… Cette lettre… elle m'a été remise par son valet de chambre sur le terrain du duel deux minutes après qu'il fut tombé, blessé… mort, croyait-on… tué… par le coup d'épée de Ségalens…

Adeline n'eut pas la force de prononcer un mot. Elle sentait ses genoux se dérober sous elle. Elle grelottait. Un désespoir atroce, infini, descendait sur son âme.

– C'est une folie, te dis-je ! reprit Gérard. Mais maintenant que de Perles est mort, il faut que j'ouvre cette lettre !…

Il saisit la lettre, et avec une sorte d'avidité déchira l'enveloppe.

Gérard avait lu. Il riait, en effet. Sa physionomie n'était pas changée. Il se tourna vers Adeline :

– Les morts parlent quelquefois. Tenez. Lisez.

Il tendit la lettre du bout des doigts…

Adeline lut :

« Monsieur,

« Il est juste que vous sachiez, vous et pas d'autres, pourquoi je me suis battu, pourquoi j'ai été touché et pourquoi je suis mort : j'aime la femme qui porte votre nom, et je n'ai pu supporter que de mes bras elle passât à ceux de mon rival et adversaire.

« MARQUIS DE PERLES. »

Adeline laissa tomber la lettre de ses mains et demeura immobile, les yeux baissés, toute droite, toute raide, la figure amincie et comme vieillie, emportée sur les ailes de quelque songerie effroyable.

Elle releva les yeux et vit que Gérard n'était plus dans le petit salon. Un soupir souleva son sein. Elle était affreusement pâle ; une sorte de tic nerveux plissait ses lèvres et faisait battre ses paupières d'instant en instant…

Soudain, Gérard reparut. Il était habillé, le chapeau sur la tête, prêt à sortir. Il vint à Adeline, et, sans colère, prononça :

– Puisque vous vous êtes donnée à ce de Perles et à ce Ségalens, il n'y a aucune raison de penser que vous n'avez pas été la maîtresse de tous ceux qu'on vous donnait pour amants. Je ne vous en veux pas, je

ne peux pas vous en vouloir. Simplement, notre association est rompue. Je m'en vais… Vous auriez dû ménager mon orgueil, Adeline. En vous donnant le titre de baronne d'Anguerrand, je pensais que vous m'aideriez à faire de mon nom quelque chose de grand et de redoutable dans la vie parisienne. Vous en avez fait quelque chose de ridicule. Je ne veux pas être ridicule. Je vais être obligé de me créer une identité nouvelle, un nom nouveau, de devenir un personnage nouveau, afin que personne ne puisse sourire quand je passe. Vous comprenez que vous avez fait quelque chose d'irrémédiable, n'est-ce pas ? Je vous laisse le nom et le titre de baronne d'Anguerrand. Il vous est loisible d'en faire ce que vous voudrez ; cela ne me regarde plus. Adeline, Adeline. Si je vous entraînais avec moi dans ma personnalité nouvelle, vous ne seriez sans doute pas capable de garantir cette personnalité contre les atteintes du ridicule. Ridicule ? Moi ? Allons donc ! J'ai cru que vous étiez une femme exceptionnelle, capable de monter plus haut que le crime. Vous êtes simplement une femme nerveuse. Vous en êtes encore à l'adultère, et je ne me sens pas le courage d'entreprendre votre éducation. Nous nous séparons donc, notre association se trouvant dissoute. Je vous quitte sans joie et sans chagrin. Adieu, Adeline…

Il avait parlé vraiment sans joie et sans chagrin, sans mépris, sans colère.

Une association dissoute, voilà tout.

Adeline le vit qui s'en allait paisiblement.

Et lorsqu'elle eut entendu se refermer lourdement la porte de la rue, elle tomba à la renverse, de tout son long, sans une plainte, sans un soupir…

XLIV

DEUX GAMINS JOUAIENT…

Gérard, en sortant du pavillon, se dirigea vers la rue Letort. Il y avait sur son visage, dans son allure et ses attitudes une indomptable résolution. Coûte que coûte, il atteindrait le baron d'Anguerrand – et aussi Jean Nib. La Veuve seule pouvait le mettre sur la piste… Quant à Adeline, il la retranchait de sa pensée, comme il venait de la retrancher de sa vie. Gérard n'était pas l'homme des songeries inutiles.

Lorsqu'il arriva, Mme Bamboche s'apprêtait à fermer la porte. Aux questions de Gérard, elle répondit simplement que La Veuve était à la campagne, sans qu'on pût savoir au juste de quel côté se trouvait cette campagne.

Gérard se retira, pâle de rage, assommé par cette réponse.

La disparition de La Veuve était pour lui une émotion autrement redoutable que la lettre de Robert de Perles. Toute sa résolution tomba. Que faire, maintenant ? Où aller ? Par quel bout de Paris commencer sa recherche ?…

Avec La Veuve, il tenait le fil conducteur. Une fatalité stupide lui arrachait ce fil…

– Si j'allais au Champ-Marie ? songea-t-il. Peut-être, oui… ou bien aux Croque-Morts ? Qui sait ?… Voyons ! Il faut dès cette nuit, dès cet instant, que je me décide… que je trouve un indice… n'importe quoi !

– J'te dis que si tu t'dépêches, t'arriveras à temps chez l'épicemar…

– C'est toujours mon tour ! Vas-y ! Tu m'envoyes toujours et tu te roules les pouces !

C'étaient deux voix de gavroches arrêtés à quelques pas de Gérard. Ils discutaient aigrement.

– De quoi ! reprit l'un d'eux, tu fais d'la rebiffe ? La Merluche, on t'a changé !

– J'y vais !…

Zizi s'effaça le long du mur à quelques pas de Gérard. Quelques minutes se passèrent. Là-bas, l'étalage était rentré : les garçons

mettaient les volets. La Merluche revint.

– Quoi qu't'as ?

– Une boîte de massepains, dit La Merluche.

– C'est pas bezef, gronda Zizi.

– Dame ! on fermait, mon vieux. Y avait plus qu'ça et de la jujube à l'étalage.

– Enfin, ça vaut mieux que peau de balle et balai d'crin. Soupons !…

Les deux voyous s'assirent tranquillement sur la bordure du trottoir, la boîte de massepains entre eux deux. Chacun à son tour plongeait la main dans la boîte. Seulement, quand c'était le tour de La Merluche, il en sortait l'un des petits gâteaux. Quand c'était le tour de Zizi, la boîte était soulagée de deux massepains dont il mangeait l'un et escamotait l'autre dans ses poches.

– C'est épatant, observa La Merluche, j'aurais cru qu'il y en avait davantage.

– Tu bouffes tout, pardi ! Tu fais le goinfre. Laisse-moi le fond, au moins ! Y en a plus qu'sept ou huit. Écoute, Merluchon, si tu veux m'laisser le fond, j'te dirai mon grand truc pour estamper La Veuve…

Gérard tressaillit. Il eut un mouvement comme pour s'avancer, mais il se retint et s'immobilisa dans son encoignure.

– Sûr ? demandait La Merluche, tu m'diras l'truc ?

– C'est juré que j'tè dis !

– Eh bien ! prends le reste de la boîte. Mais donne-moi z'en de la boîte. Mais donne-moi z'en encore un !

Zizi octroya généreusement un massepain au digne La Merluche et engouffra le reste dans sa poche.

– Moi, reprit-il, j'ai l'truc pour faire casquer les poires. À preuve le billet de cent francs que j'ai subtilisé ce soir-là à la baronne de va-te-faire-lan-laire. En v'là encore une, la bougresse ! Plus moyen de savoir oùs qu'elle perche !

– Et alors, dis que j'pourrais faire casquer La Veuve.

– T'as pas encore la main. Ça viendra… Seulement, écoute : nous partagerons. Sans ça, rien d'fait !

– Moitié chacun ?…

– Ça va !

– Donc, reprit Zizi, tu vas trouver La Veuve, bien gentiment ; tu commences par causer avec elle de la pluie et du beau temps ; tu la

vois qui s'tortille, qu'à l'air emberlificotée de t'voir, et finalement, elle te demande : « Mais, mon petit Julot, comment qu'ça s'fait qu't'as dégoté mon adresse ?… »

– Et si elle ne me le demande pas ?

– Elle te le demandera ! C'est juré, que j'te dis !…

– Bon ! fit La Merluche convaincu. Elle me demandera comment qu'j'ai trouvé son adresse. Et alors ?

– Alors, tu lui répondras…

« Comment qu'j'ai trouvé votre adresse, La Veuve ? Bien simple ! Vous savez que mon dab exerce la profession de flic ? Eh bien ! quéqu'fois, à table, il raconte ce qui s'passe au commissariat. Alors figurez-vous qu'nous y a raconté que la préfecture donne une prime à tout agent qui découvrira oùs que vous perchez. Alors, mon paternel voudrait bien gagner la prime, vu qu'ça mettrait du beurre dans les épinards pour le prochain terme… »

– Alors, c'est entendu ? Demain matin, à huit heures, j't'attends au pied du Calvaire, Y avait justement quéqu'jours que j'voulais y aller pour y faire un pèlerinage… j'profiterai d'l'occase…

Et Zizi, se levant, poussa La Merluche étourdi par cette arithmétique, en lui disant :

– File donc, il n'est qu'temps ! V'là onze heures et demie qui sonnent !

* * * * *

Le lendemain matin, à l'heure dite, le fils de l'agent Chique, ayant quitté le domicile paternel en disant qu'il se rendait à l'ouvrage, grimpa sur les hauteurs de la Butte, et, à l'endroit convenu, trouva Zizi qui l'attendait. Zizi, en apercevant son lieutenant, remit ses billes dans sa poche et dit simplement :

– Amène-toi !…

Pendant le trajet, il répéta ses instructions. Puis, parvenu au coin de l'étrange sentier qui porte le nom de la rue Saint-Vincent, il s'assura que les abords étaient solitaires et lança La Merluche.

Ce dernier demeura une demi-heure chez La Veuve.

Il sortit enfin et rejoignit Zizi. À ce moment, un homme passant prés de ce dernier s'engageait dans la rue Saint-Vincent ; mais Zizi le vit à peine, hypnotisé qu'il était par La Merluche qui arrivait en courant.

La Merluche exhiba triomphalement deux billets de banque de cinquante francs. Zizi en saisit un et le fit disparaître.

– Raconte un peu comment que ça s'est passé…

– Mon vieux, épatant ! D'abord, La Veuve, en me voyant, a paru tout à fait tourneboulée. Si ses yeux avaient été des pistolets, j'étais fait. Puis, quand j'y ai eu dit le coup de la prime, et qu'on la cherchait, elle n'a pas fait ouf ! Elle s'est assise, si tellement estomaquée qu'j'en ai eu peur. Et puis quand j'y ai eu dit que pour cent balles j'fermerais ma boîte, elle a pensé une minute à des choses, puis elle m'a aboulé les deux faffes et elle m'a dit :

« – Mon p'tit Julot, j'bougerai pas d'ici pendant huit jours ; si tu veux revenir dans huit jours, j'te donnerai dix fois plus qu'aujourd'hui, tu entends ? Dix fois plus, ça fait mille ! Seulement, si on m'trouve d'ici là, j'pourrai rien t'donner…

– Ça, murmura Zizi à part lui, ça veut dire qu'elle va décamper aujourd'hui…

– Alors, continua La Merluche, j'y ai juré que j'dirai rien à personne, tu penses ! et que j'reviendrai dans huit jours…

– Veinard ! fit Zizi. Tu vas être trop riche ! Mille balles ! Non ! y a qu'à toi qu'ces choses-là arrivent !

XLV

L'ÂME DE LA PETITE LISE

Lorsque La Merluche, sur l'instigation de Zizi, eut rendu visite à La Veuve, lorsque celle-ci lui eut remis les cent francs, La Veuve, demeurée seule, s'assit sur son escabeau, les jambes brisées, le visage convulsé de terreur et de haine.

Que la police fût à sa recherche, elle n'en douta pas un instant. Et du moment qu'on la cherchait, sa capture n'était qu'une question d'heures.

– M'en aller d'ici ? songea-t-elle. C'est ce qu'il y a de plus pressé. Mais elle… comment l'entraîner en plein jour ? Si elle crie, je suis perdue. On me l'enlève.

Elle se trouvait alors au premier étage de la bicoque ; étage qui donnait de plain-pied sur les jardins et devenait ainsi rez-de-chaussée ; un escalier de bois permettait de descendre au niveau de la rue Saint-Vincent, c'est-à-dire à une sorte d'entrée sur laquelle s'ouvrait la salle basse où était enfermée Lise.

Tout à coup, La Veuve entendit que quelqu'un montait l'escalier. Elle eut un frémissement, et quelque chose comme une malédiction gronda sur ses lèvres.

– C'est la police ! trop tard ! Valentine m'échappe !

À ce moment, l'homme qui montait étant arrivé tout prés d'elle releva la tête, et La Veuve poussa un strident éclat de rire : ce n'était pas un agent… c'était le fils d'Hubert… le frère de Valentine !

– Nouvelle réunion de famille ! songea La Veuve. Que va-t-il sortir de là ?… Salut, monsieur le baron, ajouta-t-elle à haute voix.

– Salut, La Veuve ! dit Gérard d'Anguerrand. Mais, pour vous mettre tout de suite à l'aise, je veux vous apprendre que j'ai un autre nom que celui que vous me donnez. Je m'appelle aussi Lilliers… Je m'appelle aussi Charlot…

– Asseyez-vous donc, monsieur le baron. Je vous attendais. Je ne sais pas comment vous m'avez dénichée ici, mais je vous attendais.

– Savez-vous ce qui s'est passé au Champ-Marie ?

– Pas exactement, dit La Veuve, puisque, pendant que vous montiez, moi j’étais ficelée par Jean Nib…

– Par Jean Nib !…

– Et je me doute que, du moment où Jean Nib vous est tombé dessus, monsieur votre honorable père, un honnête homme… oui ! un honnête homme, puisque aucun des crimes qu’il a commis n’est prévu et puni par le code…

« Qu’est-ce que je disais ? reprit-elle. Oui, puisque Jean Nib est apparu au Champ-Marie, je me suis doutée que les choses avaient mal tourné pour vous. J’ai vu partir votre père…

– Mais vous disiez que Jean Nib vous avait attachée ?

– Eh bien ! je m’étais détachée, voilà tout. Jean Nib a sauvé M. le baron d’Anguerrand.

– Écoutez, La Veuve ! dit Gérard. Peu m’importe, au fond ce que vous avez vu ou pas vu. Je viens simplement vous demander : « Qu’est devenu, Jean Nib, Qu’est devenu le baron d’Anguerrand ? »

– Vous avez raison ! dit rudement La Veuve. Avec un homme comme vous, il est stupide de ruser. Mais avant de répondre à votre question, je veux vous en poser une autre après l’affaire du Champ-Marie, je ne vous ai pas cherché, vous, puisque je vous croyais mort. Mais j’ai cherché madame votre digne et honorable épouse.

– Pourquoi ? demanda froidement Gérard.

– J’avais une affaire avec vous. J’en avais une autre avec Mme la baronne, une autre que vous ne saviez pas, vous, que vous ne deviez pas savoir !

Cette affaire que vous ne saviez pas, continua-t-elle tout haut, je vais vous la dire. Pendant que je vous conduisais au Champ-Marie, la baronne, votre noble épouse, montait chez moi pour y voir quelqu’un… Stupidement, j’avais eu confiance dans la parole de cette honnête femme… Le quelqu’un qu’elle devait voir… quelques minutes seulement… rien que pour lui dire quelques mots…, c’était ma fille…

– Votre fille ? interrogea Gérard étonné.

– Oui : *ma fille !* Pourquoi n’aurais-je pas une fille, moi aussi ? Et pourquoi, ayant une fille, ne l’aimerais-je pas tout autant que M. le baron peut aimer la sienne ?

– Je vous crois, La Veuve. Je vous crois capable d’amour, puisque vous êtes capable de haine…

La Veuve eut un regard étrange pour celui qui lui parlait ainsi. Elle frissonna, Un sanglot étouffé la secoua…

Puis, secouant la tête, elle reprit :

– Avez-vous confiance en votre femme ?

– Oui, dit froidement Gérard.

– *Tant mieux*, fit la Veuve avec un sourire sinistre. Cependant, dites-moi, elle n'existe que par vous. Si une raison quelconque vous séparait d'elle, que deviendrait-elle ?

– Elle serait réduite à la misère, dit Gérard qui se demandait : « Est-ce qu'elle saurait ce qui s'est passé hier entre Adeline et moi ?… »

– C'est cela ! reprit La Veuve. Aujourd'hui la baronne millionnaire, la grande dame de l'hôtel d'Anguerrand, demain rien du tout… la misère !… si vous vous séparez d'elle… si, par exemple, vous veniez à aimer une autre femme…

– Ce n'est pas probable ! dit Gérard avec la même froideur.

– Ce que je vais vous dire… votre femme le savait… notez cela, monsieur le baron !… Elle le savait… et elle vous le cachait… comprenez-vous ?

– Je comprends, fit Gérard avec une profonde attention. Mais qu'avez-vous à me dire ?…

– Je veux vous parler… de cette jeune fille que… votre femme est venue voir chez moi…

– Votre fille ? fit Gérard en tressaillant.

– Oui : *ma fille !* répondit La Veuve avec un horrible sourire.

– Voyons, La Veuve ! Mon temps est précieux. Pouvez-vous, oui ou non, me donner le moindre indice sur Jean Nib ?…

– Jean Nib ? Il a échappé à Finot. Voilà tout ce que je sais. Vous connaissez Finot ?

– Oui ! dit Gérard.

– Eh bien ! depuis un mois Finot est sur les dents. Finot renonce. Jean Nib n'est plus à Paris. C'est plus que sûr ! Et vous pouvez m'en croire. Car j'ai au moins autant d'intérêt que vous à mettre la main sur lui.

Gérard gronda entre ses dents un juron de rage, puis, jetant à La Veuve un regard profond :

– Et… le baron d'Anguerrand ? Oh ! pour celui-là, vous devez savoir, La Veuve ! Ou bien vous n'êtes pas la femme que je croyais !…

– J'ai perdu sa trace.

– Malédiction ! gronda Gérard qui pâlit.

– Patience ! fit La Veuve avec un ricanement. Cela peut se retrouver… Eh bien. ?… Vous vous levez ?…

– Adieu, La Veuve ! Je n'ai plus affaire à vous ! fit brusquement Gérard.

– Vous croyez cela ? grogna La Veuve en le saisissant par le poignet. Vous vous trompez. Ou bien si vous n'avez plus affaire à moi, j'ai affaire à vous… Je vous ai dit que votre noble épouse, profitant d'un moment de stupidité… ils sont rares chez moi…, mais enfin, elle en a profité.… elle a pu voir ma fille !…

– Que m'importe ?… allons., adieu, La Veuve !…

– Attendez donc !… Je dis « ma fille … » C'est une façon de parler. J'aime tant cette jeune fille !… Et bien, croyez-vous que votre noble et bonne épouse me l'a enlevée ?

– Enlevée ? fit Gérard surpris. Et quel intérêt ?…

– Attendez donc !… Elle me l'a enlevée sous prétexte aussi que cette enfant vous aime… vous aime d'amour !… Comme si une sœur pouvait aimer son frère d'amour !… Quelle folie !…

Gérard chancela. Un nuage passa devant ses yeux, puis il devint pâle comme la mort.

Il s'avança lentement sur La Veuve, hésita une longue minute, et puis d'une voix confuse, murmura :

– Qu'est-ce que cela veut dire ? Dois-je croire qu'il s'agit de Lise ?…

– Et de qui s'agirait-il donc ?… à moins que vous n'ayez une autre sœur.

Gérard respira péniblement. Il se disait à lui-même : « Cet espoir est fou. Cette vieille est folle. Et moi-même ne suis-je pas fou ? Ne sais-je pas que Lise est morte ? Il se disait cela, mais l'espoir était le plus fort.

– Et vous dites ? Répétez. Voyons que dites-vous ?

– Je dis que votre femme, la baronne Adeline, est venue chez moi dans la nuit où je vous ai conduit au Champ-Marie, et qu'elle m'a enlevé Lise. Voilà ce que je dis. Cela vous étonne ? Je vous avais assuré que Lise était morte, n'est-ce pas ? Que Jean Nib avait épargné votre père, mais qu'il avait frappé la fille, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'ai menti. J'avais mes raisons pour mentir.

Maintenant, j'ai mes raisons pour dire la vérité. Voilà.

– Écoutez, dit Gérard, tâchez de me parler clairement. Je vous assure que votre vie ne tient qu'à un fil. Si vous mentez, si vous vous

jouez du misérable cœur qui bat encore dans cette poitrine, je vous jure que vous aurez plaisanté pour la dernière fois.

Gérard était effrayant à voir et à entendre. Mais La Veuve se redressa.

– Vous menacez de me tuer. Moi, je ne vous menace pas. Vous ne pouvez pas me tuer, vous. Si j'avais dû mourir par l'un de vous, il y a longtemps que je serais morte. Je vous dis que je ne dois pas mourir encore. Car, sans cela, auriez-vous rencontré Jean Nib ? Jean Nib qui me connaissait ! Est-ce à moi que Jean Nib fût venu dire vue votre père était vivant ? Est-ce à moi que Jean Nib eût amené Lise ? Et encore aujourd'hui, comment se fait-il que vous m'ayez trouvée et que vous soyez là ? Si je devais mourir, vous ne seriez pas là…

Gérard eut un rugissement qui exprimait le tumulte effrayant de sa pensée. Pendant quelques minutes, il demeura immobile, tremblant, la sueur au front.

– Je vous pardonne, dit-il, de m'avoir affirmé que Lise était morte, tandis qu'elle est vivante !…

– Je vous l'affirme. Je conçois votre joie… le contraire ne serait pas naturel… Quel frère ne se réjouirait d'apprendre que sa sœur n'est pas morte ?

Un nuage passa sur le front de Gérard, fugitif et rapide comme ces vapeurs qui se dissipent à peine formées.

– C'est bien cela, dit-il. Quoi de plus naturel ? Un frère… une sœur… Et où est-elle ?…

– Demandez-le à la baronne d'Anguerrand. Mais elle ne vous dira rien. Ou bien elle inventera une fable : que Lise s'est sauvée… qu'elle ne sait plus… que sais-je ! Tenez, si vous voulez vous confier à moi, je me fais forte de retrouver la petite…

– Vous ? haleta Gérard.

– Moi. Et pourquoi pas ?

– Comment ferez-vous ?

– C'est mon affaire, dit La Veuve avec un mystérieux sourire. Mais si vous voulez venir dans un mois jour pour jour au rendez-vous que je vais vous assigner…

– Écoutez ! interrompit soudain Gérard.

– Quoi ? fit La Veuve sans frémir, sans pâlir, mais en elle-même éclata une formidable malédiction, et en même temps, par un mouvement d'apparente maladresse, elle renversa une chaise.

– Écoutez donc ! gronda Gérard. Cette voix qui appelle… oh ! cette

voix !…

– Vous êtes fou ! dit La Veuve. Vous croyez donc toujours qu'on est à votre poursuite ?… Tenez, passons dans les jardins… et au surplus, il vaut mieux vous en aller par là…

– Misérable sorcière ! tais-toi, ou je t'étrangle ! rugit Gérard. Cette voix ! je te dis que c'est la sienne !…

– Georges !… Georges !… Est-ce donc toi !…

– Lise ! Lise ! hurla Gérard délirant. Où es-tu ?…

Me voici !…

La Veuve jeta une clameur déchirante, comme si on lui arrachait le cœur. Elle se jeta devant l'escalier. Gérard la saisit par les deux épaules, la secoua un instant, et, d'une violente poussée, l'envoya rouler au fond de la chambre. En quelques bonds, il fut au pied de l'escalier, vit la porte de la salle basse…

– Fermée ! rugit-il. Oh ! je l'enfoncerai !… Lise !…

Je suis là !…

– Georges ! répondit la voix faible de Lise.

– Attends ! attends !

De nouveau il se rua dans l'escalier et se retrouva dans la pièce du haut à l'instant où La Veuve se relevait, le visage ensanglanté par une large balafre.

– La clef ! râla Gérard en la saisissant à la gorge. La clef ! ou tu es morte !…

La Veuve darda sur lui un regard mortel ; puis, comprenant qu'elle était à la merci de cet homme et que rien ne pouvait pour le moment réparer l'irréparable événement qui venait de se produire, elle tira la clef de sa poche, et, sans un mot, la laissa tomber à ses pieds…

Quelques instants plus tard, Gérard était devant Lise. Il ouvrit ses bras. Et à ce moment, quelle que fût l'âme de cet homme qui vivait hors de toutes les lois, il ne put s'empêcher d'hésiter.

Au lieu des paroles de passion qui bouillonnaient dans sa pensée, d'une voix faible, il laissa tomber ces pauvres mots :

– Valentine… ma pauvre sœur…

Lise alla à lui une flamme de bonheur intense transfigurait son visage… Lentement, doucement, elle mit ses deux bras autour du cou de Gérard, elle appuya sa tête sur son épaule et murmura :

– Je ne m'appelle pas Valentine… je m'appelle Lise…ô Georges… tu n'es pas mon frère… tu es mon époux bien-aimé… je puis t'aimer

sans honte !…

Gérard tressaillit d'épouvante. Sa première pensée fut que la raison de Lise, ébranlée, sombrait dans la folie.

– Eh bien ! oui ! balbutia-t-il en la serrant nerveusement dans ses bras. Mais ne songe à rien de tout cela en ce moment… viens… fuyons…

– Oui, oui, fuyons… Oh ! Georges ! Georges ! je le savais bien que tu me reviendrais !… Ta lettre m'ordonnait d'avoir confiance… J'ai eu confiance, Georges… je t'attendais !…

Dans les circonstances les plus émouvantes, Gérard gardait son sang-froid et, pour ainsi dire d'instinct, agissait rapidement, sûrement, presque sans réflexion… Il écarta de son esprit toute pensée autre que la nécessité de fuir et de trouver un refuge immédiat.

Il entraîna Lise au dehors, elle, s'appuyant sur lui, et lui, marchant d'un pas calme et mesuré comme un de ces bons bourgeois qui, le matin, conduisent leur dame au haut de la Butte pour leur montrer le panorama enfumé de Paris.

La Veuve avait descendu l'escalier après avoir rapidement tamponné la blessure qu'elle portait au front. Elle atteignit la porte au moment où Gérard et Lise étaient déjà vers le milieu de la rue Saint-Vincent. Elle se mit en marche, les suivant de loin, sans prendre d'ailleurs aucune précaution pour ne pas être vue.

Elle voyait Gérard et Lise à une cinquantaine de pas devant elle, et elle ne voyait pas autre chose…

À ce moment, elle sentit une main très lourde se poser sur son épaule et elle entendit une voix rauque, éraillée, qui grondait.

– Alors, on reconnaît plus les aminches ? V'là cinq minutes que j'suis derrière vous, La Veuve ! Pas plan d'vous faire tourner les mirettes de mon côté… Pourtant, j'ai pas beaucoup besoin d'attirer l'attention sur mézigo…

La Veuve releva la tête et vit la colossale stature de Biribi. Alors, elle frémit. Alors, tout à coup, ses nerfs se détendirent. Alors sa pensée retrouva sa lucidité.

– De quoi ! ricana Biribi. Qu'est-ce qui vous fiche à l'envers ?…

– Biribi ! songea La Veuve dans un rugissement de tout son être. Qu'est-ce que je disais donc que je suis maudite ? Viens ! Suis-moi !…

Elle saisit le colosse par un bras et l'entraîna avec elle.

– J'en ai à vous dégoiser, La Veuve ! J'en ai !… commença Biribi.

– Tais-toi ! Oh ! si tu veux assurer ta fortune, tais-toi… Tais-toi et

regarde !… Regarde ces deux… là…

qui tournent au coin de la rue… Regarde-les bien… Attention !… qu'ils ne nous voient pas !… pour Dieu ! qu'ils ne nous voient pas !…

Gérard et Lise venaient de descendre une petite rue étroite et débouchaient sur le boulevard Rochechouart. Quelques secondes après eux, La Veuve et Biribi se trouvaient sur le boulevard.

– Tu vois l'homme qui marche devant nous ? dit La Veuve.

– Oui, avec la môme au casque d'or…

– Eh bien ! écoute, Biribi… Oh ! les voilà qui prennent un taxi… Ils m'échappent… je suis perdue !…

– Ohé ! fit Biribi en faisant signe à un chauffeur qui s'arrêta. Dis donc, l'camaro, tu vois le taxi qui file là-bas ? C'est des aminches à nous. S'agit d'les rattraper sans les rattraper… – embarquez La Veuve… – Pourboire à la hauteur !

– Compris ! fit le chauffeur en clignant de l'œil, tandis que Biribi, à son tour, sautait dans le taxi qui, de loin, se mit à suivre celui où Gérard et Lise avaient pris place.

XLVI

UN LOGIS POUR LISE

Dans l'auto-taxi où ils venaient de monter, Gérard et Lise demeuraient silencieux. Depuis la rue Saint-Vincent, c'est à peine s'ils avaient prononcé quelques mots.

Le taxi filait vers l'adresse qu'avait donnée Gérard. Il s'arrêta bientôt rue Roquépine. Gérard descendit, fit descendre Lise, et, avec elle, pénétra dans une maison bourgeoise de tranquille apparence.

À l'entresol, il entra, lorsqu'il eut sonné, dans une vaste antichambre décorée avec un goût somptueux.

– Prévenez votre maître que je veux lui parler à l'instant, dit-il au valet de chambre.

Une minute plus tard, il était introduit dans un petit salon, et le maître de céans, c'est-à-dire Max Pontaives, apparaissait, la main tendue, un peu étonné de la visite qu'on aurait dû lui annoncer, mais cachant cet étonnement sous un sourire.

– Comment ! dit-il, vous n'êtes pas mort ? Vous n'êtes pas à Tombouctou, ou plus loin encore ? Oh ! pardon ! ajouta-t-il en s'inclinant vivement devant Lise.

– Mon cher monsieur, dit Gérard, voulez-vous accorder dix minutes d'hospitalité dans ce salon à mademoiselle, et dix minutes d'entretien à moi dans votre cabinet ?

– Mademoiselle est chez elle, dit Max Pontaives de son ton le plus courtois, et si vous voulez me suivre…

– Un instant ! Je voudrais, pendant notre entretien, être sur que personne n'entrera chez vous…

– Justin ! appela Pontaives.

Le valet de chambre reparut.

– Jusqu'à nouvel ordre, lui fut-il ordonné, n'ouvrir à personne.

Pontaives alluma une cigarette, poussa devant Gérard une table roulante qui supportait tout ce qu'il faut pour élaborer un cocktail, puis se jeta sur l'immense canapé qui occupait la profonde et vaste

embrasure de la baie ouverte sur la rue. Il avait parfaitement remarqué que le baron d'Anguerrand était vêtu de bizarre façon et qu'il y avait sur son visage des traces de maquillage. Mais il était trop subtil Parisien pour s'étonner ouvertement de ces détails, et la présence de la jolie inconnue lui laissait entrevoir quelque aventure qu'il serait enchanté de connaître. Il attendit donc paisiblement que le baron s'expliquât.

– D'abord, fit Gérard, votre parole que vous ne m'avez pas vu, que vous n'avez pas vu… celle qui m'accompagne…

– Vous avez ma parole.

– Maintenant, Pontaives, je veux vous emprunter de l'argent…

– Combien ? fit Max qui s'attendait à quelque gros emprunt motivé par il ne savait quelles causes. Car le baron d'Anguerrand était archimillionnaire au su et au vu de Tout-Paris.

– Une centaine de louis, dit Gérard.

Pontaives, cette fois, ne put maîtriser un tressaillement. Que s'était-il passé pour que le millionnaire baron eût besoin de deux mille francs, alors qu'il ne sortait jamais sans une grosse somme sur lui ?…

Il se souleva à demi, et dit :

– Tournez-vous… Allongez la main vers cette japonaiserie que vous voyez… Tournez la clef… là… vous y êtes… Prenez ce qu'il vous faut, mon cher.

Gérard avait obéi. Au fond d'un tiroir, il vit quelques billets de banque et de l'or… l'argent de poche du riche désœuvré. Il prit deux billets de mille francs et referma le meuble.

– Je vous rendrai cela demain soir, dit-il.

– Fi donc ! Ne parlons pas de cette misère, ou vous allez me faire croire que vous m'en voulez de ce que je me suis trouvé votre témoin adverse au duel de ce pauvre de Perles… Vous savez qu'il est mort ?

– Oui. J'ai su cela hier. Mais passons maintenant à une troisième question Que dit-on de moi… depuis…

– On a dit… attendez donc… que n'a-t-on pas dit ?…que vous aviez filé pour voir le soleil de minuit au Groënland ; vous savez que c'est la mode… et d'autres, que vous aviez armé un yacht pour faire le tour du monde…

– La vérité est plus simple, dit Gérard qui eut un deuxième soupir de soulagement : nous étions à Prospoder… un vieux manoir que nous avons là-bas, en Bretagne… une toquade de feu mon père…

– Eh bien ! vous me voyez enchanté ! J'ai été seul à le dire, et par

conséquent le seul à avoir deviné la vérité…

– Pontaives, vous possédez à Neuilly une villa dont j'ai admiré la position et l'agencement. Loin du bruit, loin des importuns, des murs élevés, enfin tout ce qu'il faut pour assurer le mystère. Pontaives, voulez-vous me céder votre villa ?

– Jamais ! s'écria Pontaives en riant.

– Alors, louez-la moi ? Il me la faut tout de suite !… Soyez généreux jusqu'au bout, Pontaives !

– Diable, mon cher !… Tout de suite ? C'est que j'installe à Neuilly une jeune personne qui me tient fort au cœur et qui, elle aussi, veut absolument, et de toute nécessité, demeurer cachée… Il faut au moins deux jours pour lui installer un autre logis… et vous céder la villa.

– Vous êtes l'homme le plus généreux que je connaisse, dit Gérard avec une sombre émotion qui, du moins, était réelle. Vous faites là pour moi un sacrifice que bien peu de gens de notre monde eussent consenti. Mais, dites-moi, est-il réellement indiscret de vous demander qui est cette personne qui habite votre villa ?…

– Magali est une cocotte, dit Pontaives ; mais elle n'est pas ma maîtresse.

– Ah ! elle s'appelle Magali ?…

– Oui. Et tenez… elle a été la cause indirecte du duel de ce pauvre marquis avec mon ami Ségalens.

– Ce Ségalens est votre ami ?

– Oui, dit gaiement Pontaives. Pour en revenir à Magali, je vous répète qu'elle n'est pas ma maîtresse. Je lui donne l'hospitalité dans ma villa, voilà tout. Mais je vous assure que j'ai rarement vu dans une femme plus de délicatesse de cœur. Elle est incapable d'une pensée basse. Et je suis bien heureux de rendre à la pauvre fille le service qu'elle m'a demandé en tremblant.

– Écoutez ! fit brusquement Gérard. Votre Magali est-elle… comment dirais-je… enfin, y a-t-il dans ses manières ou son langage ?…

– Quelque chose qui fasse soupçonner ce qu'elle est… ou ce qu'elle a été ?… Elle a simplement les mœurs, les attitudes, le langage d'une honnête et brave petite ouvrière…

– Eh bien ! en ce cas, j'ai trouvé la solution. Votre Magali et… la personne à laquelle je m'intéresse pourraient se partager la villa.

– Admirable ! fit Pontaives en se levant.

– Eh bien ! pourquoi n'irions-nous pas tout de suite à Neuilly ?

– Partons !…

Gérard et Pontaives passèrent dans le petit salon où ils avaient laissé Lise.

– Chère enfant, dit Gérard en lui prenant la main, monsieur que voici et qui est un excellent, un bon ami à moi, vous offre l'hospitalité dans une maison où vous serez en parfaite sûreté…

Lise adressa un regard à Pontaives qui la saluait.

Mille pensées confuses passaient par sa tète.

Déjà Gérard l'entraînait…

Bientôt la limousine roula. La route se fit silencieusement. On arriva à la villa où avait eu lieu le duel. Pontaives introduisit Gérard et Lise dans un coquet petit salon, où il les pria de l'attendre.

Au bout d'une demi-heure d'absence, il revint en disant :

– C'est fait. Je vais vous montrer la partie de la villa qui sera honorée de votre séjour ; et de la façon dont j'ai arrangé les choses, mademoiselle pourra prolonger ce séjour tout autant qu'il lui sera nécessaire ou simplement agréable…

La visite fut bientôt terminée. Trois pièces furent mises à la disposition de Lise et devaient constituer son appartement pendant son séjour, qui, assura Gérard, ne dépasserait pas un mois, peut-être quelques jours.

Lorsque Lise se fut retirée dans la chambre à coucher qui lui était destinée, Gérard, ayant fait signe à la jeune fille qu'il la rejoindrait bientôt, entraîna Max de Pontaives dans le petit salon et lui dit :

– Je n'oublierai jamais votre bonne grâce ; quoi qu'il arrive, Pontaives, souvenez-vous que vous avez en moi un ami dès ce jour…

– Je n'ai jamais douté de votre amitié, baron. En eussé-je douté que la confiance que vous me témoignez de préférence à tant d'autres de vos amis me l'eût clairement prouvée.

– Non, Pontaives, non ! Jusqu'à ce jour, je n'étais pas votre ami. Vous étiez pour moi une de mes nombreuses connaissances parisiennes… Aujourd'hui, je vous considère comme mon ami, et vous pouvez prendre note de ce que je vous dis là, pour l'avenir…

Gérard paraissait en proie à une émotion que Pontaives ne pouvait s'expliquer.

– Ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Cette jeune fille, Pontaives, est réduite à se cacher… jusqu'à ce que j'aie arrangé certaines questions ; ce sera l'affaire de quelques jours. Mais pendant ce temps, si court qu'il soit, j'ai besoin de toute ma liberté. Ni le jour, ni la nuit… (la

nuit surtout, gronda-t-il en lui-même), je ne pourrai exercer autour de cette maison la surveillance nécessaire…

– Mon cher baron, dit Pontaives, je vous ai confié que Magali elle-même, pour des raisons que j'ignore, d'ailleurs, se trouve dans la même situation. J'ai donc dû prendre, hier, toutes les dispositions pour la mettre à l'abri. Mon ami Ségalens m'a promis de m'amener aujourd'hui un homme sûr, capable de protéger une femme contre toute tentative… d'enlèvement. Est-ce bien un enlèvement que vous redoutez ?

– C'est cela même.

– C'est également ce que redoute Magali ; du moins, c'est cela qu'elle m'a dit. Je vous avouerai que je n'étais pas autrement inquiet, les femmes ayant l'habitude d'exagérer… Je supposais donc que Magali était en parfaite sûreté ici. Mais puisque vous, vous dont je connais le sang-froid, craignez de semblables aventures, eh bien ! je m'installe ici jusqu'à l'arrivée de l'homme que m'a promis Ségalens. La villa étant accaparée par nos deux prisonnières, ajouta-t-il en riant, je m'installerai dans ce petit pavillon que vous voyez là-bas, au bout du jardin. Et je vous assure que je monterai ma faction en conscience.

– Faisons le tour de la maison, voulez-vous ?

– Soit !

Les deux hommes firent donc le tour du jardin. Ils rentrèrent dans la maison. Gérard s'assura de la solidité de la porte et des volets du rez-de-chaussée.

– Je n'ai rien à dire pour les volets, murmura-t-il, ils ont un système de fermeture qui défie toute effraction ; mais la porte… la porte m'inquiète !

– Bon ! fit Pontaives ébahi. Je défie bien le cambrioleur le plus avisé de l'ouvrir…

– Eh bien ! enfermez-vous, dit Gérard, et vous allez voir…

Pontaives obéit, s'enferma dans le vestibule et poussa les verrous de sûreté. Gérard était resté dehors. Un quart d'heure se passa. Pontaives tenait ses yeux fixés sur la porte. Il souriait et songeait :

– Est-ce que la raison de ce brave baron serait quelque peu dérangée ?…

Tout à coup, il tressaillit : il venait de voir la porte massive s'entr'ouvrir lentement, par poussées successives ; Pontaives, stupéfait, n'entendait pas le moindre bruit ; la porte cédait toujours, et, tout à coup, elle s'ouvrit, non pas toute grande, mais assez pour donner passage a Gérard qui apparut, ruisselant de sueur, la figure convulsée,

avec une si étrange physionomie que Pontaives se sentit frémir d'un indéfinissable malaise.

– Mes compliments ! fit-il en riant du bout des dents.

XLVII

L'AMOUR DE LISE

Pour la première fois, réellement, depuis l'arrestation le jour même du mariage, Lise et Gérard se retrouvaient en présence.

Lorsque Gérard entra, d'un air riant et grave tout ensemble, Lise se leva s'avança au-devant de lui et lui tendit les deux mains qu'il prit. Ils demeurèrent ainsi une longue minute à se contempler…

– Comme tu es pâlie et changée ! dit enfin Gérard.

– C'est que j'ai beaucoup souffert, Georges, répondit-elle. Peut-être ne suis-je plus à tes yeux celle que tu aimais tant !…

– Toujours ! fit-il d'une voix basse et tremblante. Et, si je puis dire, plus belle encore !… Si je pouvais t'aimer davantage, je t'aimerais ainsi ; me trouves-tu changé ?

– Non, Georges ! Tu es tel que je t'ai vu dans notre petit logement, avec ton front ombrageux, cette inquiétude au coin de tes yeux, et cette flamme de ton regard, et ce sourire qui tantôt m'effrayait par son mystère et tantôt faisait fondre mon cœur comme neige au soleil…

Elle était pa1pitante. Il tremblait…

– Assieds-toi, dit-il, nous avons à nous dire des choses graves… Pendant quelques jours, tu demeureras ici, chez Max Pontaives, un galant homme d'une amitié fidèle et de relations sûres. Moi, pendant ce temps, j'ai des affaires à arranger. Quand ce sera fini, nous chercherons ensemble une retraite où tu puisses vivre en toute sûreté. Consens-tu à accepter l'hospitalité de Pontaives ?…

– Oui, Georges, puisque cela t'est nécessaire, à toi. Je serai courageuse pour cette nouvelle séparation.

– Elle sera brève, je te jure.

– Je te crois, Georges !

– Bien. Donc, tu demeureras ici en société avec une jeune dame dont tu n'as pas à te défier, mais qui n'est pas une femme que tu puisses fréquenter. Tu n'auras donc pour elle que les égards qui te seront inspirés par ton cœur ; je ne sais si tu me saisis bien.

– Là-bas, tandis que tu causais avec ton ami, la porte était restée entr'ouverte ; j'ai entendu ce qu'il a dit au sujet de cette personne qui s'appelle Magali…

– Et tu consens à demeurer avec elle ?…

– Oui, Georges, puisque cela t'est nécessaire, à toi.

Gérard baissa la tête. Des pensées venues de très loin, imprécises et pourtant violentes, montaient dans son esprit et lui disaient qu'il se trouvait devant une âme exceptionnelle – comme la sienne, elle aussi, était exceptionnelle…

– Pourquoi persistes-tu à m'appeler Georges ? fit-il brusquement. Tu sais que je m'appelle Gérard !… Gérard d'Anguerrand ! Tu le sais, pourtant !…

– J'ai si souvent prononcé ce nom de Georges, qu'il est devenu familier à mes lèvres ! dit Lise avec une douceur qui fit frémir l'homme jusqu'aux entrailles. Mais tu as raison… ton nom est Gérard… j'aimerai le nom de Gérard comme j'aimais le nom de Georges…

– Valentine ! cria Gérard dans un sanglot.

– À mon tour ! fit-elle avec un adorable sourire. Pourquoi m'appelles-tu Valentine, puisque mon nom est Lise ?

– Lise !… Oui ! tu t'appelais ! Que de fois, moi aussi, l'ai-je balbutié avec ferveur comme un talisman de bonheur et de rédemption, ce nom chéri que tu portais lorsque je te connus… lorsque je t'adorai… lorsque je te donnai mon cœur pour toujours !… Mais, tu le sais… tu t'appelles Valentine !

– Eh quoi ! n'as-tu pas entendu ce que j'ai dit quand tu m'as délivrée ?…(Elle se leva.) Te parlerais-je de mon amour s'il était vrai que je m'appelle Valentine d'Anguerrand ? Est-ce que je ne mourrais pas de honte en ta présence, si je n'avais acquis la preuve que ton père s'est trompé…

– Lise ! Lise ! que dis-tu ? râla Gérard.

– La vérité. Dans la nuit de Noël, où je fus perdue et ramassée sur la route des Ponts-de-Cé, une autre fut perdue et ramassée sur cette même route. Cette autre, c'était la fille du baron d'Anguerrand. Moi je suis la fille de Louis de Damart et de Jeanne Mareil… Ton père le sait et je le lui ai prouvé… Mieux encore : j'ai vu celle qui devrait s'appeler Valentine… celle qui est ta sœur, Gérard…

Gérard frémissait. Lise reprenait le récit en quelques traits rapides, donnait des détails précis. Ces noms de Louis de Damart et Jeanne Mareil étaient familiers à Gérard, qui avait relu dix fois la confession

de son père. Il n'y avait plus à douter : Lise n'était pas folle ; Lise disait l'exacte vérité. Il en éprouvait comme un éblouissement. Mais, au fond de sa joie sincère, puissante, le bandit trouvait deux idées avec lesquelles il se colletait dès cet instant :

Le baron d'Anguerrand savait que Lise n'était pas sa fille.

Donc, Lise avait vu le baron. *Donc, elle savait où il se trouvait…*

Donc, par le moyen de Lise, il pouvait supprimer le baron d'Anguerrand !…

Deuxième idée :

Lise avait vu la véritable Valentine !…

Donc, toujours et encore par le moyen de Lise, il pouvait supprimer Valentine, l'inconnue menaçante qui avait le droit de venir prendre sa part de la fortune !…

Ainsi, même en un tel moment, Gérard songeait surtout à s'assurer la possession de l'or. Même dans cette minute triomphante où l'amour de la femme adorée éclatait dans sa splendeur, c'était l'or qui exerçait sur lui sa fascination magique. Son amour pour l'or était plus puissant que son amour pour Lise. C'était chez lui un attrait matériel, une sorte d'influence magnétique. Entre Lise et toute autre femme si belle, si adorable fût-elle, il n'eût pas hésité : c'est à Lise qu'allaient les désirs de cette âme orageuse. Mais entre Lise et l'or, il n'eût pas hésité non plus : il eût tué Lise pour avoir l'or. Il l'eût tuée en pleurant. Il se fût maudit de la tuer. Mais il l'eût tuée…

Donc, au moment même où Lise faisait tomber l'obstacle qui eût pu les séparer encore, au moment où elle prouvait qu'elle ne s'appelait pas Valentine, qu'elle n'était pas la sœur de Gérard, lui, parmi les visions rapides et sanglantes qu'il évoquait, ébauchait le plan d'un double meurtre : celui du vieux baron d'Anguerrand et celui de cette Marie Charmant qui venait de lui être révélée.

Lise qui, tout à l'heure, dans la masure de la rue Saint-Vincent, s'était jetée dans les bras de *Georges*, se refusait maintenant au baiser de *Gérard*. Elle tremblait légèrement. L'azur de ses yeux se voilait d'une buée de larmes.

– Gérard, dit-elle avec une charmante fermeté, je vous aime. Il n'y a pas d'autre image que la vôtre dans ce cœur qui vous appartient et qui sera à vous jusqu'à son dernier battement. Pauvre fille sans nom, fille sans courage peut-être, puisque, pour vous aimer, je dois oublier que mon père est mort sous les balles du vôtre et que ma mère est morte parce qu'un d'Anguerrand l'a poussée au désespoir… Oui, si peu que je sois, il me reste assez de fierté pour n'appartenir qu'à l'homme dont je porterai ouvertement le nom… J'ai épousé Georges

Meyranes… et Gérard d'Anguerrand a épousé Adeline…

– Eh bien ! oui, c'est vrai ! Mais je te jure qu'Adeline n'est pas la femme de Gérard…

Lise tressaillit.

– En douterais-tu ? reprit-il ardemment. Pas une de mes pensées n'a été à cette femme. D'elle à moi, il n'y a eu qu'une association… Mais cette association même est dissoute. Il n'y a plus rien de commun entre Adeline et moi…

– Plus rien que le nom ! dit Lise. Même, si j'osais concevoir qu'Adeline est morte et que vous êtes libre, comment Lise, mariée à Georges Meyranes, pourrait-elle épouser Gérard d'Anguerrand ?…

– Celle qui a épousé Georges Meyranes s'appelait Lise, sans autre nom, dit Gérard avec une effrayante simplicité. Celle qui épousera Gérard s'appelle Lise de Damart. Il n'y a aucun registre d'état civil qui puisse établir que ces deux jeunes filles n'en font qu'une !

Le tremblement de Lise s'accentua. Que Gérard parût si à l'aise dans ces spéculations établies sur le faux en écriture publique, cela lui causait une sorte de vertige.

Ces arguments l'épouvantaient.

Elle sentait qu'elle allait soulever le voile de mystère qui recouvrait la vie de cet homme, et elle en éprouvait une insurmontable frayeur.

– Je t'ai convaincue, n'est-ce pas ?… Aie confiance, toujours !… Pour toi, pour être à toi à jamais, mon esprit est capable de ressources inépuisables, et mon courage ne faiblira devant aucune complication…

– Gérard, je veux savoir… oh ! pardonne-moi, mais cela me tourmente trop… je veux savoir pourquoi tu t'es présenté à maman Madeleine sous le nom de Georges Meyranes… je veux savoir pourquoi on t'a arrêté le jour… le jour où j'étais si heureuse…

Gérard eut en lui un grondement furieux.

– Voilà qu'elle veut savoir, maintenant ! Écoute, reprit-il, tu m'obliges à une confession pénible. Mais puisque tu le veux, je te dirai tout…

Il se promena quelque temps, combinant ce qu'il allait dire.

– La vérité, Lise, dit tout à coup Gérard, c'est que j'ai eu le malheur de ne pas rencontrer tout de suite dans ma vie un ange comme toi… J'ignorais l'amour, et l'amour était le seul sentiment qui pouvait sauver un homme tel que moi…

« Lorsque je me trouvai maître de ma part de fortune, habitué au

luxe, incapable de compter, je me jetai à corps perdu dans les amusements de la grande vie parisienne… Les courses, le jeu, en peu de temps, m'eurent entièrement ruiné. Alors je m'adressai à mon père. Le baron d'Anguerrand demeura inflexible… Sa sévérité devenue de la dureté, ses malheurs passés, raison peut-être dérangée par la perte de mon pauvre frère et de ma malheureuse sœur, tout cela fit qu'il fut pour moi non un père, mais un juge impitoyable pour des folies de jeune désœuvré… De là est venu mon malheur, Lise ! Sans argent, je ne perdis pas courage, pourtant. Je me mis au travail, moi qui n'avais jamais travaillé. J'entrai chez un agent de change sous ce nom de Georges Meyranes…

« Affolé par la misère, car les cinq cents francs que je gagnais péniblement par mois, c'était la misère, je résolus de me refaire une fortune en jouant. Je perdis. Je puisai dans la caisse. Je fus dénoncé. Je sus qu'on me cherchait… Il ne me restait qu'un refuge contre le déshonneur : c'était la mort !… La destinée, Lise, voulut que tu te penchasses sur moi au moment où j'essayais de me tuer… Je le vis comme, dans un rêve… et il me sembla que je pouvais être heureux encore… Tu me soignas, tu me guéris… Lorsque je voulus partir, je m'aperçus que je t'aimais… Ô Lise, si tu ne m'avais pas aimé, je fusse parti, j'eusse gagné l'Amérique ; ce nom de Georges Meyranes que j'avais adopté, je l'eusse rendu honorable entre tous… Mais tu m'aimais ! et pour être à toi, Lise, j'eusse risqué la mort… Je risquai le déshonneur et la prison… Ce qui devait arriver, arriva !… Lorsque notre pauvre maman Madeleine te donna à moi, je n'eus pas le courage de tout avouer, de dire que je ne m'appelais pas Georges Meyranes, que j'étais un criminel, un homme déshonoré par le vol… Là fut ma faute…, et j'en fus cruellement puni, puisque je te perdis !

« Donc, je n'eus pas le courage de m'en aller, de refuser le bonheur qui s'offrait à moi. Vint le jour béni où, devant Dieu et devant les hommes, nous jurâmes de nous aimer toujours. Est-ce que mon serment avait moins de valeur parce que j'avais adopté un autre nom que celui qu'on m'a donné malgré moi à ma naissance ? Je fus sincère, Lise. Mon serment de fidélité, d'amour, je l'ai respecté, je le respecterai jusqu'à mon dernier souffle…

Une flamme d'orgueil pur, une lumière d'ineffable joie, un rayon de soleil illuminèrent le front pâli de la petite Lise…

– Mon père est l'homme inexorable. Pour le mal qu'il m'a fait, je le hais. Si c'est un crime de haïr son père, je revendique ce crime. Sais-tu ce que fit mon père, Lise ? Il me dénonça… et tu as vu les agents se saisir de moi à l'instant où j'entrais dans la gloire de la félicité… Lise, je me révoltai contre le malheur ! Lise, je luttai contre les gens qui se saisissaient de moi ! Je me sauvai !… Et alors, écoute… sais-tu ce que

je fis ? J'osai, oui, j'osai jeter un regard sur ta pauvre dot, ma bien-aimée... Ces billets de banque fourrés dans ma poche par maman Madeleine, je crus qu'ils étaient un talisman sauveur... La tête perdue, je courus chez l'homme que j'avais volé, je jetai les cinquante mille francs sur son bureau et lui me jura de retirer sa plainte... Dès lors, je redevenais un homme comme un autre... Lise, dis-moi si j'ai eu tort !...

– Ô mon Georges, murmura-t-elle d'une voix oppressée, qu'importe ce que tu as fait de cet argent ? Il était à toi, puisque j'étais à toi tout entière...

Gérard, après ces paroles de Lise, demeura quelques instants pensif... Peut-être ne comprenait-il pas. Peut-être cette âme de ténèbres s'effarait-elle de cette lumière comme les oiseaux de nuit s'effarent de l'éclat du jour.

– Ma première pensée, alors, fut de revenir près de toi. Insensé ! Que n'ai-je suivi cette inspiration ? Lise, pardonne-moi : je doutai, non pas de ton amour et de ton pardon, mais de ton courage devant la misère. Je tremblai à la pensée que je ne pouvais t'offrir qu'une vie de pauvreté hideuse...

– La pauvreté, la misère avec toi, Georges, c'était l'opulence... Mais tu as bien fait de douter... Moi, j'eusse tout subi. Mais toi, mon bien-aimé, toi, habitué au luxe, avec tes instincts de grandeur... j'eusse trop pleuré de te voir pauvre, et j'eusse été une triste compagne de ta vie... Tu as bien fait de douter, Georges...

Pour la première fois depuis qu'il connaissait Lise, Gérard sentit qu'à son amour se juxtaposait un sentiment nouveau qu'il ne connaissait pas encore le sentiment du respect, montant peu à peu à la vénération.

Alors il comprit aussi qu'il venait une fois de plus de se tromper. Et que ses mensonges étaient misérables parce qu'ils étaient inutiles. Jamais comme dans cette minute il n'eut conscience de sa bassesse.

Il était trop tard. Il fallait continuer dans la même voie tortueuse...

– Lise, dit-il, tu me brises le cœur. Mais puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout... Je partis pour Prospoder. Et c'est alors que je t'écrivis, certain de revenir au bout de quelques jours. Je demandai cent mille francs à mon père. Il refusa. Je me traînai à ses genoux. Il refusa. La fureur s'empara de moi, et je levai la main sur lui... Lise, ô Lise, connais-moi tout entier si je ne fus point parricide de fait, je le fus en pensée ! Et pourtant, peut-être n'étais-je pas tout à fait perverti, car je ne frappai pas... Une autre se chargea, à ma place, de consommer le crime... Adeline !... Et lorsque, fou de douleur... car je

croyais mon père mort et je sentais alors que je l'aimais toujours… lorsque je demandai à cette femme pourquoi elle avait tué le baron, elle me répondit qu'elle avait ses raisons… Mais cette femme ne se contenta pas du crime qu'elle avait commis. Elle prit ses dispositions pour me donner toutes les apparences d'un complice. Et, un jour, elle me dit : « Ou vous m'épouserez, ou je vous dénonce pour crime de parricide… » Pourtant, Lise, j'eusse résisté s'il m'était resté un espoir de me rapprocher de toi. Mais cet espoir était détruit. Écoute : dans la scène affreuse que j'eus à Prospoder avec mon père, il me parla de mon frère Edmond, de ma sœur Valentine… il me raconta comment tu avais été perdue… Je rapprochai son récit de ce que m'a dit de ton enfance notre maman Madeleine, et j'en vins à conclure que Valentine c'était toi ! que j'aimais ma propre sœur ! Lise, tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert. Pendant quelques mois, je fus comme un fou… Adeline profita de cet affaiblissement passager de ma raison pour me conduire à Paris et organiser le mariage qui eut lieu… Maintenant, tu sais tout, reprit Gérard. Que dois-je redouter ? Que dois-je espérer ? Y a-t-il en toi un peu de pitié pour le criminel que je suis ? Ou dois-je porter le poids de ton mépris ?

– Pitié ? Mépris ? dit Lise en levant vers lui ses yeux lumineux. Si d'autres ont pitié de toi, mon Georges, viens vers moi et je te consolerai de leur pitié. Si d'autres te méprisent, viens à moi, et je te consolerai de tous les mépris. De moi, tu n'as rien à redouter. Tes crimes, tes fautes, j'en pleurerai peut-être, mais pour le mal qu'ils te font à toi-même. De moi, tu n'as rien à espérer, puisque je t'ai donné toute ma pensée. Je t'aime ! Georges, et fusses-tu maudit, proscrit, je ne crois pas que mon amour en subisse une atteinte… Ne me dis rien maintenant… laisse-moi penser à notre situation… Sûre de ton amour, sûre que j'ai le droit de t'aimer, que ne puis-je entreprendre ?… Je crois que je puis te réconcilier avec ton père, car j'ai le droit de demander au baron d'Anguerrand un peu de bonheur pour tout le malheur dont il a frappé mon père et ma mère… Va… et laisse-moi te redire une seule fois la parole que tu m'écrivis et que, dans mes heures de désespoir, alors même que je voulais mourir, mes lèvres répétaient comme une assurance de bonheur « Aie confiance !… »

Gérard tomba à genoux, saisit les mains de Lise, et les couvrit de baisers furieux.

Quelques minutes plus tard, après de suprêmes recommandations faites à Pontaives, il s'élançait de la villa en grondant au fond de lui-même :

– Oui : redescendre une dernière fois dans l'enfer parisien pour remonter ensuite et à jamais vers le ciel de l'amour ! Reprendre pour une dernière fois ma place dans la pègre, pour m'installer ensuite à

jamais dans ma situation de millionnaire ! Tenir à la fois ces deux éléments de félicité : l'amour et l'or !… L'amour, je l'ai ! Jamais homme n'a été aimé comme je le suis… L'or, je vais le conquérir !… Un crime encore, et ce sera tout !… Mais, pour commencer, il me faut les premiers mille francs indispensables… Dans quatre jours au plus tard, il me faut cinquante mille francs… et on verra !

XLVIII

LA FILLE ET LE PÈRE

Lorsque Pierre Gildas se vit rue Letort, précisément dans cette maison qu'habitait Ségalens, et non dans une autre, il fut d'abord effaré de cette sorte de fatalité qui le ramenait là.

Longtemps il pleura. Et Ségalens s'ingénia à apaiser l'homme de son mieux. Mais l'homme, après cette crise, tomba dans un abattement profond. Au bout de quarante-huit heures, le soir, comme Ségalens rentrait avec les éléments d'un dîner, l'homme se dressa, appuyé sur son bâton, et lui dit avec une sourde irritation :

– Je m'en vais. Que vous m'ayez tiré de l'eau, que vous m'ayez forcé à vivre, passe ! Mais que vous m'ayez amené ici et non ailleurs, vous ne saurez jamais combien cela me fait de mal. (Il est fou, songea Ségalens.) Je ne resterai pas ici. Pour sûr, vous êtes un brave homme. Si ma mort pouvait vous être utile, je mourrais volontiers et avec plus de joie que la nuit, où là-bas, sous ce pont, je me suis laissé glisser dans l'eau qui m'appelait… Je ne veux pas rester ici. Je deviendrais fou. Ne m'interrogez pas là-dessus. Je ne vous dirais rien. L'essentiel est que je m'éloigne le plus tôt possible de cette maison.

– Mon cher monsieur, dit Ségalens, s'il vous plaît de vous en aller, la porte est ouverte. Écoutez. J'ai un oncle. Il s'appelle Chemineau, mon oncle. Il a une petite propriété dont il ne prend aucun soin. Il lui arrive bien, par-ci, par-là, de s'intéresser à un carré de jardin mais, en somme, il a là un terrain qui demeure en friche. Ce n'est pas très grand. Assez pour vous bâtir une maisonnette où vous seriez chez vous. Vous ferez du terrain ce que vous voudrez. Mon oncle Chemineau est toujours plongé dans ses calculs. Vous ferez pousser pour lui des fleurs et des légumes. Peut-être ne vous adressera-t-il pas dix paroles dans un mois. Mais vous, vous aurez à faire pousser des légumes.

– C'est mon affaire. Je connais l'élevage des poules. Votre oncle aura son poulet ou son pigeon à déjeuner quand il en aura envie.

– Admirable !… Donc, vous restez ici, le temps d'écrire là-bas ?

– J'attendrai à Paris. Mais pas ici.

– Eh bien ! attendez jusqu'à après-demain.

– Jusqu'à après-demain, soit.

Le surlendemain, Ségalens annonça à son hôte qu'il lui avait trouvé dans Paris un logis où, en toute sûreté, il pourrait attendre quelques jours. Il lui proposa de l'emmener. Le soir donc, vers neuf heures, ils descendirent tous deux. Il était prés de dix heures lorsqu'ils arrivèrent rue du Helder. Au coup de sonnette, une soubrette ouvrit et fit la grimace en apercevant Pierre Gildas.

Puis, se ravisant, comme frappée par une idée soudaine :

– C'est l'homme qu'attend Madame ? demanda-t-elle à Ségalens.

– Précisément, ma belle enfant.

– Madame est absente et va rentrer dans une heure ; mais elle m'a laissé des ordres ; elle a attendu toute la journée… Si Monsieur veut entrer avec cet homme ?

Quelques minutes plus tard, Pierre Gildas était installé dans un assez vaste cabinet qu'un étroit couloir séparait du reste de l'appartement.

– C'est bien, ici… j'y respire, au moins. Là-bas, j'étouffais… Dire que je n'aurais eu qu'un étage à descendre pour revoir le logement où j'ai été si heureux avec mes gosses…

Il s'assit sur une chaise. Longtemps, il rêva.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit et la soubrette reparut.

– Madame est rentrée, dit-elle. Si Monsieur veut me suivre…

Pierre Gildas suivit la femme de chambre jusqu'au salon, où elle le laissa en disant :

– Madame va venir dans un instant…

Il entendit la porte du salon s'ouvrir, et se retourna.

Et il vit sa fille…

Magali s'était arrêtée, très pâle… Brusquement, il releva la tête, plissa les yeux et gronda :

– Qu'est-ce que tu fous là, toi ?…

– Papa !… balbutia Magali.

– Je ne te demande pas tout ça ! Je te demande qu'est-ce que tu fous ici, dans ces meubles de grue, dans cette toilette de grue, dans cette turne de grue…

Magali s'avança vers lui. Vaguement, elle tendit les bras, murmura :

– Papa… Mon pauvre papa…

Et elle éclata en sanglots. Pierre Gildas, hébété, la regardait pleurer sans frémir ; il voyait ses yeux se gonfler et rougir, ce joli visage délicat se boursoufler comme gonflé par la rosée des larmes, et, sans colère, sans pitié, s'étonnait seulement de se retrouver face à face avec sa fille.

À bout de forces, Magali s'était assise, et maintenant, la figure dans les deux mains, toute secouée de sanglots, elle expliquait son malheur :

– Il le fallait bien. Lorsque tu as été arrêté, d'abord, dans le quartier, tout le monde nous a refusé le crédit… Fils et fille de voleur, voilà ce qu'on nous disait. Bien sûr, papa, on ne le disait pas comme ça, et même on avait l'air de nous plaindre. Mais chacun se gardait contre nous, comme si nous devions tout emporter dès que nous mettions les pieds quelque part. Dans la rue, les gens qui nous connaissaient passaient sur l'autre trottoir et faisaient semblant de ne pas nous voir. Je passais les nuits à pleurer. Plus de crédit. Souvent, on s'est couché sans manger. Ensuite, voilà que ma patronne me donne ma quinzaine en me disant de ne plus revenir. Je lui demande pourquoi puisque j'étais une des meilleures de l'atelier. Elle me répond que je dois comprendre, et qu'elle ne veut pas que ses ouvrières tournent mal, et qu'elle est une honnête femme, elle… Alors, j'ai compris.

La pauvre fille s'arrêta. Les sanglots l'étouffaient.

– Alors, continua Pierre Gildas avec un rire plus navrant que les larmes de sa fille, alors tu t'es faite grue. À la bonne heure ! Je n'aurais pas trouvé ça tout seul, moi ! Dis donc que t'avais le vice dans le sang, gronda-t-il tout à coup. Pour te faire mal tourner, toi, il n'a fallu qu'un signe du premier richard qui t'a trouvée à son goût. Mais ça ne me regarde plus il a reçu son compte celui-là !

– Tu veux parler du marquis de Perles ? dit Magali en redressant soudain la tête. Oui. Il a été puni, celui-là, puisqu'il a failli être tué… Je l'ai aimé, je te le jure, papa… Je ne croyais pas faire mal en l'aimant… Mais je te jure aussi que je l'ai bien haï, et que je le haïrai jusqu'à ma mort… Tu veux savoir pourquoi je suis devenue ce que je suis ? Il y a eu la misère, oui. Il y a eu que je voulais trouver de l'argent coûte que coûte pour mon frère…

– Malheureuse ! gronda Pierre Gildas.

– Oui ! oh oui, malheureuse… bien malheureuse !…

– Donc, tu pensais envoyer à ton frère de l'argent gagné par ta peau ?… Mieux vaut encore qu'il se fasse voleur comme son père !…

– Oui, dit lentement Magali en hochant la tête. J'ai vu ça, moi aussi… J'ai là trois mandats de cent francs à l'adresse de Mme Bamboche, trois lettres où je la priais de veiller sur Ernest et de lui remettre l'argent peu à peu… Dix fois j'ai été à la poste pour envoyer ces lettres… et je n'ai pas osé… Tu vois… je ne suis peut-être pas si mauvaise que tu crois !… Donc, papa, je voulais échapper à la misère, oui, c'est vrai, je le voulais… Mais quand j'y pense, je vois bien que je voulais aussi me venger de lui…

– Qui ça, lui ?

– De Robert !… Je voulais, je veux encore qu'un jour il vienne se traîner à mes pieds. Tu ne connais pas ces gens-là comme je commence à les connaître. Le marquis m'a plantée là parce que je n'étais qu'une pauvre ouvrière. Quand il me verra dans la soie, avec des brillants aux doigts, il viendra me demander pardon… C'est là que je l'attends… Alors, papa, écoute… je suis malheureuse, oui… je pleure la nuit peut-être plus souvent que lorsque je me couchais sans manger, oui… mon cœur se brise de te voir si triste, oui !… Mais, maintenant que c'est fait, tue-moi si tu veux !… seulement, grue je suis, grue je reste : il faut cela pour me venger…

– Te venger de qui ? répéta sourdement Pierre Gildas.

– De lui ! de Robert !…

– Te venger d'un mort ? Ah ! ça…

– Il n'est pas mort ! Je te dis qu'il n'est pas mort !…Je te dis qu'il guérira ! Je te dis que je serai vengée ! Voyons, père, ne fais pas une mine si malheureuse… Est-ce que tu trouves que je n'ai pas assez souffert ?…

– Tu dis que le marquis de Perles n'est pas mort ?

– J'en suis sûre…

Pierre Gildas éclata de rire. Magali, qui déjà s'avançait vers lui, recula épouvantée.

– Adieu, Juliette dit Pierre Gildas.

Il ne se retourna pas et sortit. Dans l'antichambre, il trouva la soubrette qui lui ouvrit la porte extérieure et il descendit en grognant :

– Tiens, tiens… *il* n'est pas mort ? Fameuse idée que ce jeune homme a eue de m'amener chez ma fille !

Sur les boulevards, il se mit à errer, longtemps, d'un pas morne, égal, ruminant des choses qu'il avait déjà ruminées en prison.

Vers minuit, il se trouvait dans le faubourg Montmartre, et alors il s'avisa de deux choses : la première, c'est qu'il ne savait pas où aller

coucher ; la deuxième, c'est qu'il avait faim. Comme il songeait ainsi, l'estomac tourmenté, la pensée de plus en plus noire, il aperçut une devanture de boulangerie ouverte. Pierre Gildas se dit :

– Je vais entrer là et demander un morceau de pain. Tant pis !…

Et pour ne pas se laisser le temps d'hésiter, il marcha rapidement à la boulangerie et entra.

– Allons, bon ! il n'y a personne ! grogna-t-il.

Une seconde, en ce rapide coup d'œil instinctif des gens qui ne sont plus maîtres de leur pensée, il inspecta les lieux. Et, tout à coup, il se pencha, se coucha presque sur le marbre du comptoir…

Sa main, sans trembler, sans hésiter, sans tâtonner, trouva le tiroir et le tira… Cette main se plongea dans le tiroir… Tout cela, depuis l'entrée de Pierre Gildas dans la boulangerie, avait peut-être duré cinq ou six secondes…

Il se revit dans la rue sans se demander, sans savoir ce qui venait de se passer.

Seulement, comme il avait fait une vingtaine de pas déjà, et qu'il s'enfonçait dans la rue de Provence, derrière lui il entendit un tumulte et des cris effarés de gens criant : « Au voleur ! » Puis les clameurs s'éteignirent, personne ne courait après lui…

Pierre Gildas continua son chemin de son même pas égal et morne. Sa main, au fond de sa poche, se crispait sur des choses… Il ne savait pas trop sur quoi…

Il marcha longtemps. D'instinct, il se dirigeait vers la Seine, pour chercher un abri sous quelque pont. Parfois il grommelait des mots qui traduisaient sa préoccupation…

– Il n'est pas mort… ça, c'est une veine !… Et ce qu'il y a de fameux dans cette affaire-là, c'est que c'est ma fille qui me l'apprend…

Il y avait plus de deux heures qu'il avait quitté le faubourg Montmartre, et il se trouvait à l'entrée du pont Royal, lorsqu'il s'arrêta avec un geste d'impatience et il grogna :

– Ah ça ! qu'est-ce que j'ai donc dans ma poche ?…

Il sortit ce qu'il avait dans sa poche : trois chiffons de papier et des ronds de métal.

Les trois papiers, c'étaient deux billets de cent francs et un de cinquante ; les ronds de métal, c'étaient des pièces de vingt sous et douze sous ; en tout, trois cent trente-sept francs et douze sous.

Pierre Gildas compta cette fortune à la lueur d'un bec de gaz.

Quand il eut fini de compter, il demeura une heure debout à la

même place, avec l'argent dans sa main, ne sentant ni le froid, ni la faim, ni le vent de la Seine qui lui cinglait la figure. À la fin, il murmura :

– C'est ce que j'ai volé chez la boulangère.

Tranquillement, il remit l'argent dans sa poche.

Une heure plus tard Pierre Gildas, dans une des ruelles avoisinantes, pénétrait chez un de ces nombreux fripiers qui vendent au plus juste prix toutes les défroques possibles, depuis la cotte de travail jusqu'à l'habit de soirée, depuis la veste du garçon de café jusqu'au dolman de l'officier. Lorsqu'il en sortit, il était proprement vêtu d'un costume d'employé, dans la poche du veston, il y avait un solide couteau trapu.

Et alors, il prit le chemin de Neuilly.

Au bout de quelques jours, Pierre Gildas connaissait les habitudes de la villa des Perles. Il savait les heures où venait le médecin, le moment où la cuisinière allait aux approvisionnements. Le personnel domestique était nombreux, la maison bien gardée : il reconnut l'impossibilité de s'y introduire.

Mais Pierre Gildas n'était pas pressé. D'ailleurs, il n'entrait pas dans son plan de frapper l'homme chez lui. Et peut-être n'avait-il pas de plan du tout. Il surveillait, il guettait.

Peu à peu, il remarqua que les visites du médecin s'espaçaient de plus en plus.

– Il est en bonne voie de guérison, songeait-il.

Tout à coup, il y eut un bouleversement dans la villa : les domestiques partirent. Seul le valet de chambre était resté, avec la cuisinière et une fille de service.

Dès lors, les idées de Pierre Gildas se précisèrent. Il modifia ses habitudes.

Un soir, derrière la propriété, Pierre Gildas s'assit sur une pierre, les yeux fixés sur ce mur derrière lequel vivait l'homme qu'il voulait tuer.

Non loin de là, coulait la Seine. Des souffles tièdes passaient dans l'atmosphère. Le ciel était noir, tendu d'un immense vélum de nuées.

– Ce qu'il y a de mieux, disait Pierre Gildas, c'est d'attendre qu'il sorte. Le voilà guéri. Les larbins sont partis. Dans deux ou trois jours au plus, il sortira. Je puis faire deux choses. Ou bien je puis pénétrer dans le jardin, et alors…

À ce moment, deux ombres apparurent.

C'étaient deux hommes. Ils marchaient sans hâte et se dirigeaient vers Pierre Gildas. Il se renfonça.

Ils se rapprochaient. Deux promeneurs nocturnes, peut-être. Ils semblaient paisibles. Mais parfois, ils s'arrêtaient. Puis ils reprenaient leur marche, causant à voix basse. D'inoffensifs promeneurs, sûrement…

Tout à coup l'un d'eux s'adossa au mur de la villa ; l'autre, brusquement, lui sauta sur les épaules, se hissa jusqu'à la crête du mur et, demeura là deux minutes.

Puis il sauta à terre.

– Je te dis que le moment est bon : le valet de chambre est à Paris : il n'y a plus que les deux femmes et le patron blessé. Il faut faire le coup cette nuît…

– Oui, répondit l'autre, mais attendons une heure encore… la cuisine est éclairée.

– Une heure, soit… Filons, on reviendra au bon moment…

– Qu'est-ce que vous faites là, vous ? gronda Pierre Gildas en se levant tout à coup.

Les deux hommes, une seconde, demeurèrent immobiles et muets de stupeur… Puis, d'un même mouvement, ils bondirent en arrière. Quelques instants, Pierre Gildas entendit le bruit de leur fuite précipitée, puis tout retomba en silence.

– Il ne manquerait plus que ça, qu'on me le tue ! gronda-t-il.

Brusquement, il sortit son couteau et l'ouvrit. Au milieu du chemin, les yeux agrandis fouillant la nuit, le couteau au poing, les traits contractés, il attendit, immobile, dix longues minutes…

Ses yeux se fixèrent sur le mur où tout à l'heure les deux rôdeurs s'étaient appuyés. Il remit tranquillement son couteau dans sa poche, et, pliant sur les jarrets, puis se détendant d'un élan, il atteignit la crête du mur de ses deux mains… À la force des poignets, il se hissa… Lorsqu'il fut sur le mur, il vit que les rôdeurs avaient dit la vérité : la cuisine, au rez-de-chaussée, était éclairée. Derrière les rideaux, Pierre Gildas voyait l'ombre des deux femmes qui allaient et venaient. Il hésita un instant, puis, tout à coup, se laissa glisser du haut du mur.

Il était dans le jardin… En deux minutes, il eut atteint la fenêtre de la cuisine et se mit à marcher le long de la maison. Il dépassa deux fenêtres du rez-de-chaussée, fermées. À la troisième qu'il rencontra, il s'arrêta et eut un rire silencieux : la fenêtre était entr'ouverte…

Pierre Gildas sauta sur le rebord. L'instant d'après, il se trouvait dans l'intérieur de la villa…

* * * * *

Le marquis de Perles était couché. Il lisait, la petite lampe à abat-jour sur la table de nuit où se trouvait également une potion calmante. Mais depuis quelques minutes, il avait laissé tomber le livre, et ses yeux s'étaient fermés. Il ne dormait pas encore, mais il se trouvait dans l'état d'engourdissement qui précède le sommeil.

À ce moment, Pierre Gildas fit un pas. Ce mouvement suffit pour réveiller le marquis qui étendit le bras vers le tiroir de sa table de nuit où se trouvait un revolver. D'un bond, l'assassin fut sur lui, et abattit sa main sur le bras.

Le marquis se renversa sur ses oreillers et murmura :

– Cent mille francs pour toi et autant pour ta fille, si tu me …

Il n'eut pas le temps d'achever. La fin de sa parole expira dans une sorte de grognement sourd… Il se raidit, ses mains s'accrochèrent sur les draps, ses jambes, une minute, tremblèrent, agitées de violentes secousses, puis il se tint immobile.

Pierre Gildas, penché sur lui, se releva alors lentement, et, se reculant, contempla la funèbre vision.

Le marquis de Perles était étendu, livide, les lèvres crispées par le sourire de la mort, la chemise rougie par une large tache de sang.

L'assassin tenait à la main le couteau dont il avait frappé la victime.

Le geste avait été foudroyant… Pierre Gildas n'avait frappé qu'un seul coup, et c'était fini…

Sur le visage tourmenté de l'assassin, une sorte d'apaisement se faisait.

XLIX

LES LOCATAIRES DE CHAMP-MARIE

Il faut nous transporter à la Morgue, dans cette nuit où l'agent Finot faillit s'emparer de Jean Nib et de Rose-de-Corail, à cet instant où Jean Nib, voyant s'entr'ouvrir la porte de la Morgue, pénétrait dans le hideux monument, sombre asile de la mort anonyme. Jean Nib ne se demanda pas comment cette porte s'était ouverte, quel macchabée se levant de sa funèbre couche de marbre, lui offrait un refuge. Il vivait une de ces minutes de vie exorbitée où l'imagination admet comme naturelles les visions du rêve. Il entra, voilà tout. Rose-de-Corail dans ses bras, le genou appuyé sur la porte, penché en avant, haletant, il écouta ce qui se passait au dehors. Il entendit le rapide colloque des policiers. Il entendit les ordres brefs de Finot. Il entendit que toute la bande se dispersait pour cerner Notre-Dame d'un coup de filet et aboutir au parvis. Puis, il n'y eut plus rien que le silence de la Morgue, où, seule., la mèche du falot accroché dans un angle jetait parfois une faible crépitation. Vingt longues minutes s'écoulèrent. Pendant ce laps de temps, Jean Nib demeura immobile et sans souffle, Rose-de-Corail dans ses bras. Elle ne bougeait pas. Seulement, elle avait fermé les yeux pour ne plus voir, ne plus comprendre, horrifiée jusqu'au fond de l'âme, ne vivant plus que par l'étreinte passionnée dont elle encerclait le cou de son homme. Enfin, Jean Nib la déposa sur le sol, poussa un rauque soupir :

– C'est fini… ils sont partis… n'aie plus peur…

– Je n'ai pas eu peur, mon Jean…

Alors, ils regardèrent autour d'eux, de ce long regard frissonnant qu'on a devant les spectacles d'horreur. Et Rose-de-Corail, serrée contre lui, leva son bras, tendit le doigt vers les deux dalles où l'homme égorgé, la femme noyée dormaient leur mystérieux sommeil.

– Maintenant, j'ai peur ! fit-elle dans un souffle glacé.

– La Morgue ! reprit Jean Nib dans un frémissement de tout son être.

Ses yeux se fixèrent sur les deux cadavres que désignait le doigt raide de Rose-de-Corail, et, d'un geste lent, de ce geste par lequel les vivants semblent flatter la mort dans le vague espoir d'être épargnés par elle, il mit bas sa casquette. Il y eut une minute d'effarement, de terreur, de respect, d'étonnement dans l'esprit de ces deux êtres enlacés qui, muets, palpitants, serrés comme pour se protéger l'un l'autre, contemplaient la mort dans son repaire le plus hideux, à l'heure funèbre où tout se tait au monde. D'étranges pensées les assaillirent. Des imaginations terribles passèrent devant eux comme une armée de fantômes, et l'angoisse secoua sur eux ses ailes cotonneuses et silencieuses comme les ailes des grands papillons de nuit…

Jean Nib se reconquit le premier, échappa à l'effrayante impression et murmura :

– La Morgue… Et après ? C'est un hôtel dont la tenancière ne nous dénoncera pas… Ceux qui dorment là n'iront pas dire à Finot qu'ils nous ont vus…

– Allons-nous-en, Jean, je t'en prie, emmène-moi d'ici…

– Pas avant de savoir qui nous a ouvert la porte ! dit Jean Nib.

– Le gardien aura oublié de fermer… Allons-nous-en, j'ai peur…

– On n'oublie pas de fermer la Morgue, dit Jean Nib. On peut oublier de fermer une prison, mais la Morgue, jamais… Et la porte n'était pas ouverte… On l'a ouverte… Qui l'a ouverte ?

– Je tremble… J'ai peur, ô ! Jean, plus que jamais je n'ai eu peur… Ô ! Jean ! si cet homme avec sa gorge ouverte allait se lever pour nous dire : c'est moi qui ai ouvert !.

Jean Nib la serra plus étroitement contre lui et secoua la tête.

– Tu blagues ! gronda-t-il avec un rire nerveux. Les macchabées, s'ils savaient ouvrir les portes, commenceraient par ouvrir leurs tombes… Oh ! oh !… tiens… regarde… là !…

Ses yeux, dans la nuit, à deux pas de lui, venaient de tomber sur quelque chose… une robe ramassée en tas… une femme tombée là, sur les dalles… Jean Nib vivement, examina le visage de la femme, et dit sourdement :

– Voilà celle qui nous a ouvert !…

– Morte, dis ?… morte ?…

– Non, par tous les tonnerres ! Vivante ! Oh ! la pauvre gosse… Je comprends son histoire… on l'a crue morte, et elle s'est réveillée ici parmi les morts… c'est elle qui a tourné la clef sur la serrure… tourné la crémone… elle voulait fuir, c'est sûr…

– Mais maintenant !… morte ?… dis ?… morte de peur ?…

– Vivante, te dis-je !… Attends que je voie sa frimousse… aide-moi à la soulever… là… on la voit…

– Oh !… grelotta Rose-de-Corail.

– Quoi ?…

– La reconnais-tu ?… La petite bouquetière !…

– C'est bien elle… oui, c'est elle… pauvre gosse ?…

Un genou à terre, Jean Nib appuya la tête de Marie Charmant sur son autre genou.

Et pendant quelques instants, Edmond d'Anguerrand contempla, pensif et sombre, les traits délicats de Valentine d'Anguerrand…

– Faut la tirer de là ! murmura Rose-de-Corail. Si elle se revoit ici quand elle va ouvrir les yeux, elle est capable d'en mourir.

– T'as raison, dit Jean Nib. Viens-nous-en…

Il souleva dans ses bras Marie Charmant toujours évanouie. Rose-de-Corail ouvrit la porte… Et ils sortirent…

– Remets la porte en place, dit Jean Nib.

Rose-de-Corail obéit et rajusta la lourde porte en tirant sur elle les deux battants. Jean Nib inspectait les abords. Tout était noir et silencieux. Aux environs, personne. Jean Nib descendit sur la berge et déposa Marie Charmant sur le sol. Rose-de-Corail trempa son mouchoir dans la Seine et se mit à humecter les tempes et les lèvres de la bouquetière. Au bout de dix minutes, Marie Charmant ouvrit les paupières… elle vit les hautes ombres des maisons, elle vit ces deux visages vivants, elle vit que tout, autour d'elle était vivant, et elle se mit à pleurer…

– Allons, ma belle, murmurait Rose-de-Corail, on est des aminches… pleure, pleure, va… ça fait du bien…

– Allons, la môme, disait Jean Nib, faut croire que nous devions nous revoir… Je t'ai déjà tirée un soir, près des fortifs, des sales pattes de la mouche, voilà que j'te tire à présent des pattes des macchabées…

– Oh ! je vous reconnais ! je vous reconnais ! balbutia Marie Charmant. Emmenez-moi…, oh ! loin d'ici.

Peu à peu, Marie Charmant revenait pleinement au sens de la vie. Non seulement elle fut bientôt en état de marcher, mais encore sa pensée reprit toute sa force et toute sa netteté. Brièvement, naïvement, elle raconta comment elle avait été détenue, comment elle s'était évanouie, et comment elle s'était réveillée dans la Morgue. Puis elle annonça son intention de retourner aussitôt rue Letort et d'y reprendre

ses occupations habituelles. Mais Jean Nib secoua la tête.

– Je ne te laisserai pas faire cette bêtise, dit-il. D'après ce que tu viens de dire, la môme, c'est bien La Veuve qui t'aurait arquepincée dans une encoignure ?

– Sûrement, c'est La Veuve… Mais je saurai me défendre contre elle, je n'ai pas froid aux yeux, ni la langue dans ma poche. Qu'elle y vienne !

– Je connais La Veuve jusqu'au tréfonds, dit Jean Nib. Pourquoi qu'elle t'en veut ? J'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle t'en veut. Et alors, elle te tuera, ma pauvre petite. D'abord, tu nous dis que tu t'es évanouie. C'est pas naturel ça ! On aurait reconnu qu't'étais morte. Veux-tu que je te dise ? Pour moi, La Veuve t'a fait avaler de la poison ; seulement, voilà, elle t'en aura pas assez donné et tu y réchappes…

– Que faire ?… où aller ?… murmura la petite bouquetière.

– Écoute, la gosse. Moi aussi, j'ai un compte à régler avec La Veuve. Un rude compte. Ça ne traînera pas, j'espère. Et alors, tu seras libre d'aller et venir comme père et mère. Mais tant que j'aurai pas réglé son compte à La Veuve, tu peux m'en croire, terre-toi ! Si tu sors, ne sors que la nuit, et en ouvrant l'œil. Si on frappe à ta porte, n'ouvre pas ! Si une femme, avec un air de brave femme, veut te parler, trotte-toi, car elle sera envoyée par La Veuve ! Méfie-toi de tout, et de tous, et même de ton ombre. Du moment que La Veuve a l'œil sur tout, pauvre petite, je ne donnerais pas deux sous de ta peau ! Faudra que tu y passes…

« Tiens, viens-t'en avec nous. Tant que je serai libre, t'auras rien à craindre de La Veuve. Moi et Rose-de-Corail, vois-tu, nous somme sous le grappin de la rousse. Mais je m'en voudrais d'abandonner une belle fille comme toi. Viens avec nous. Là où nous serons, tu peux être sûre que La Veuve n'osera pas te relancer. On n'est pas riches… On partagera quoi !…

– Eh bien, oui ! fit Marie Charmant, puisque vous voulez bien…

– Écoute, Rose-de-Corail, tu vas filer devant avec la gosse. Moi, je viendrai derrière à vingt pas…

– Je vois bien que je vais vous gêner, fit Marie en tremblant. Je ne sais pas qui vous êtes, et je vois que la police vous poursuit…

– Alors, t'as peur de moi ? dit Jean Nib d'une voix sombre. C'est tout naturel. Qui je suis ? Demande-le à Finot. Il te répondra : un malfaiteur public, un homme de rien, un être dangereux…

– Laissez-moi finir, interrompit doucement la bouquetière. Je

voulais vous dire que, même sans vous connaître, même si vous êtes un malfaiteur, j'ai confiance en vous.

Au bout de deux heures de marche, ils atteignirent la masure du Champ-Marie, et la bouquetière ne put s'empêcher de frissonner en pénétrant dans la pièce où elle avait été prisonnière. C'est cette pièce-là qui devait lui servir de chambre. Jean Nib et Rose-de-Corail devaient s'installer au rez-de-chaussée, dans la pièce qui avait servi de prison au baron d'Anguerrand.

Le soir du deuxième jour, lorsque Marie Charmant fut montée se coucher dans sa chambre, Rose-de-Corail étala sur la table une vingtaine de sous, et, regardant fixement Jean Nib :

– Voilà toute notre fortune, dit-elle. Quoi qu'on va devenir, dis, mon Jean ?

– C'est bon ! fit brusquement Jean Nib. Demain, y aura de la braise, n'aie pas peur…

Rose-de-Corail ne dit plus rien. Elle s'assit. Jean Nib s'assit près d'elle. Elle lui prit les mains qu'elle serra nerveusement dans les siennes. Puis, se plaçant sur ses genoux, elle mit ses bras autour de son cou et sa tête sur son épaule. Brusquement, d'un souffle, elle éteignit la bougie qui brûlait sur la table. Jean Nib s'immobilisa.

– T'as entendu quelque chose ? fit-il d'une voix non perceptible pour tout autre que Rose-de-Corail.

Ils étaient habitués à se parler ainsi, sans bruit, en ces minutes d'angoisse où l'instant qui suivait pouvait être celui de leur arrestation… de leur éternelle séparation.

– Non, fit Rose-de-Corail. Mais j'ai besoin de te parler, et la lumière me gêne…

– Parle… Qu'as-tu à me dire ?…

– Tu le sais, Jean, murmura-t-elle en l'étreignant plus étroitement, toutes les misères possibles, je les supporterai, du moment que tu es près de moi. J'aimerais mieux mourir, Jean, plutôt que de chercher hors de toi une vie moins malheureuse.

– Écoute. De refiler la comète, de chercher de misérables coups, de vivre en grinche qui n'a pas le droit de mettre le nez dehors, ça me dégoûte. L'argent que je fais venir de cette façon me dégoûte. Et moi-même, quand je regarde en moi, je me dis : « Est-ce bien toi qui est grinche ? Est-ce que tu n'avais pas d'autres idées ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux balayer les rues ? » Oui, Rose-de-Corail, si je pouvais balayer les rues, j'aimerais encore mieux ça que ce que je fais. Si quelqu'un au monde me donnait le moyen de gagner une pièce de

vingt sous qui ne me brûlerait pas les doigts !… Tu vois que tu me vantes et que tu me fais plus fort que je ne suis… Grinche pour grinche, il vaut mieux que je le sois une bonne fois. Je vais chercher… et je trouverai, n'aie pas peur !… En attendant, il nous faut quelques sous pour ne pas claquer du bec, et c'est à ça que je dois penser avant tout…

– Jean, prends bien garde !… Oh ! j'ai envie de venir avec toi. … Jean, laisse-moi venir avec toi !

– Allons donc, fit-il avec un haussement d'épaules. Prendre garde à quoi ?… Il faut que tu restes, pour la gosse.

– Si tu allais ne plus revenir ! … Si la rousse, Jean ! si la rousse allait faire ce soir, par hasard, ce qu'elle n'a pu faire l'autre nuit !…

– La rousse ne peut se vanter de m'avoir agrippé qu'une seule fois, parce que j'ai fait la bêtise de me fier à La Veuve. Ça m'apprendra à agir seul… toujours seul… rien qu'avec toi… Allons, faut que je me mette en route… voici l'heure de l'affût.

– Quand reviendras-tu ?… Vite, dis ?… Reviens vite ! Je ne vis pas quand je ne t'ai pas près de moi…

– Qui sait ? Dans une heure, peut-être… ou peut-être demain matin. Veille bien sur la gosse là-haut…

Ils s'étreignirent longuement. Puis, Rose-de-Corail ayant rallumé la bougie, Jean Nib fit ses préparatifs. Il mit dans ses poches quelques outils perfectionnés, une pince, une lime, des clefs, et s'assura que son bon couteau était en place.

Il sortit, traversa rapidement les solitudes désertes de ce quartier alors non encore construit ; et gagna les bouvards extérieurs. Il était calme. Pourtant, par moments, un tressaillement nerveux le secouait.

Il marchait lentement, l'œil au guet, pesant d'un regard les passants qu'il croisait.

Mais ce n'était pas l'heure de l'action. Il était trop tôt. Les concerts et les cabarets n'étaient pas fermés encore. Le boulevard de Rochechouart et le boulevard de Clichy étaient encore sillonnés de bandes… Jean Nib marcha jusqu'aux abords du cimetière Montmartre, puis revint sur ses pas.

L

CONJONCTION

Dans cette même soirée, Anatole Ségalens avait visité les cabarets de Montmartre, cherchant vainement une distraction à son chagrin. Et puis, il espérait toujours qu'un hasard lui donnerait une indication quelconque. Et puis cela le reposait de ses terribles raids à travers le monde de la pègre… Il avait dîné, triste et seul, dans un des restaurants les mieux cotés du quartier de l'opéra.

Car, fidèle à son système de *paraître*, Anatole Ségalens tenait à se montrer le plus souvent possible dans les endroits que fréquentent les deux ou trois cents provinciaux qu'on appelle le Tout-Paris.

Content, donc, d'avoir été vu d'un certain nombre de *notabilités*, il vida son verre à sa propre santé et à celle de la réclame.

– Oui, songea-t-il, j'aime la réclame. Mais la réclame est une abstraction, une entité qui, raisonnablement, peut suffire à mes appétits d'affection. Ô mon digne oncle Chemineau, je vous avoue que j'ai commis une faute, une gaffe comme on dit dans le jargon officiel du Tout-Paris. Une gaffe ? Quelle est la gaffe ? C'est d'être amoureux d'une personne moins abstraite que demoiselle Réclame. Un jeune homme bien né comme moi, bien tourné, avec l'esprit d'aplomb, ne devrait aimer que la réclame. Moi, par-dessus le marché, j'aime Marie Charmant. C'est un grand malheur, mais je n'y puis rien… À ta santé, Marie Charmant, adorable bouquetière qui a fleuri mon cœur de la suave fleur embaumée… Hélas !…

Il essayait de se plaisanter. Mais il était affreusement triste et, lorsqu'il se retrouva dehors, Il se demanda avec angoisse ce qu'il allait faire de sa soirée. L'instinct de rôder dans le quartier où il avait le plus de chances de rencontrer la disparue le ramena à Montmartre. Ganté de frais, le monocle à l'œil, élégant d'une irréprochable et charmante élégance, le reporter de l'*Informateur* entra dans un cabaret, au hasard. Mais on n'y disait que des chansons politiques, et il trouva cela nauséabond.

Il entra dans un autre. Mais on n'y disait que des chansons sentimentales, et il trouva cela abominable. Il entra dans un troisième.

Mais on y disait que des chansons perverses, et il trouva cela indigeste. Au fond, il s'ennuyait terriblement. Lorsqu'il voulut pénétrer dans un quatrième cabaret, il trouva qu'on fermait les portes. Alors il s'aperçut qu'il était très tard.

Sur le boulevard de Clichy, où il se trouvait à ce moment, personne ne passait. Il se mit à marcher droit devant lui, furieux et désespéré de se sentir le cerveau si vide et l'âme si malade.

Tout à coup, devant lui, il vit quelque chose d'étrange…

Sur le trottoir, marchait un couple : un homme et une femme qui se tenaient étroitement par le bras. L'homme paraissait être un bourgeois cossu ; la femme, très élégante, malgré le costume modeste qu'elle avait adopté. Sur le milieu de la chaussée, un peu en arrière de ce couple, marchait un homme. Parfois, le couple du trottoir s'arrêtait pour échanger un baiser. Alors, l'homme de la chaussée s'arrêtait aussi. Avec son habitude de voir une scène, et de donner tout de suite un nom aux masques en représentation sur l'éternel théâtre, avec son habitude de sonder les ténèbres, de saisir les attitudes, d'analyser les gestes et d'en tirer la synthèse, Ségalens avait rapidement englobé dans un même regard le bourgeois, la femme élégante et l'homme de la chaussée… Tout de suite il tomba en arrêt sur l'aventure possible : il avait l'âme et les nerfs d'un reporter de la grande race. Il murmura :

– C'est bel et bien un magnifique adultère orné du tous les ingrédients dramatiques nécessaires pour faire palpiter les cinq cent mille lecteurs de l'*Informateur*. Le plat est servi. C'est à moi de faire la sauce… Vous, ma gentille dame, puissé-je être pendu par les pieds si vous n'allez pas tromper M. votre mari que vous croyez en voyage ! Et vous, monsieur, sous vos airs d'honnête bourgeois, vous faites ici le Don Juan, sans vous douter que le commandeur… Oh ! voici le commandeur !… le mari ! là… sur la chaussée ! Cet homme qui les suit, qui les guette, et qui, pour ne pas être reconnu s'est déguisé en rôdeur de barrière !… Brave rôdeur de barrière, sous tes loques, je devine l'homme de distinction… Ma foi, toute ma sympathie va au mari… Ah ! ah ! voici les deux criminels qui s'arrêtent… Ils vont entrer…non ?… ils n'entrent pas ?… Alors ?… Parbleu ! l'adultère est consommé déjà, et Don Juan reconduit la dame !…

En effet, le couple s'était arrêté devant une maison. La femme avait sonné. La porte s'était ouverte. L'homme et la femme, quelques minutes, continuèrent à causer à voix basse, puis ils échangèrent une dernière étreinte.

– Le mari va tomber sur eux, songea Ségalens. Où sont mon calepin et mon crayon ?… Tiens ?… Non ?… Il se cache derrière ce banc ?… Voici la dame qui rentre et le bourgeois adultère qui poursuit seul son

chemin… Oh ! j'y suis : le mari va le provoquer maintenant.

Habile à se dissimuler, Ségalens avait pu assister à toute cette scène sans être aperçu. La dame était entrée dans la maison, le bourgeois avait continué à marcher dans la direction du boulevard de Rochechouart, et, sur la chaussée, le rôdeur de barrière s'était mis en marche de son côté…

Peu à peu, toute l'attention de Ségalens se concentra sur le rôdeur. Et si, au lieu de Ségalens, Biribi se fût trouvé là, Biribi aurait aussitôt reconnu la silhouette de Jean Nib. Ségalens le voyait se glisser, éviter les rayons de lumière, se fondre dans les pans d'ombre avec l'habileté consommée d'un vieux chasseur ou avec l'instinctive subtilité d'un fauve à l'affût. Souvent, Ségalens le perdait de vue ; amis alors, il n'avait qu'à fixer une minute le bourgeois paisible qui, le cigare aux lèvres, la canne haute et les mains dans les poches, filait le long du Lycée Rollin, puis descendait en frôlant les grilles du square d'Anvers.

La rue Turgot s'ouvrait là, silencieuse et déserte. Le bourgeois s'y était engagé pour descendre dans Paris. Le rôdeur suivit, précipitant sa marche silencieuse. Ségalens suivit à son tour, tout aussi habile et silencieux que le rôdeur lui-même.

– Si c'est un assassinat qui se prépare, songea-t-il, ce bourgeois est bien heureux que j'aie eu l'idée de m'ennuyer ce soir…

En même temps, il se prépara à intervenir brusquement : le rôdeur venait d'atteindre le bourgeois !…

Mais au moment où Ségalens allait traverser la rue pour se porter au secours du bourgeois, il s'arrêta soudain :

– Ce n'est pas un meurtre qui se prépare, murmura-t-il.

C'est un vol. Attendons !

– Monsieur, un instant ! avait dit Jean Nib en rejoignant l'inconnu et en lui mettant la main sur l'épaule.

– Que me voulez-vous ? demanda brusquement le bourgeois, non sans courage.

– Pas grand'chose, dit Jean Nib. Tout ce que vous avez d'argent sur vous ! Dépêchons !…

L'inconnu regarda en haut, vers le square, puis en bas, vers la rue de Rochechouart. L'homme comprit qu'il était à la merci du rôdeur. Il eut un haussement d'épaules et déboutonna son pardessus avec la lenteur d'un homme qui attend encore quelque secours. Ségalens l'entendit qui disait sans trembler :

– La police est bien mal faite à Paris. Ça m'apprendra à sortir sans revolver.

– Dépêchons ! gronda Jean Nib. Et remerciez-moi. Rien ne m'empêcherait de vous assommer…

– Voici ma montre, dit l'inconnu dont la voix cette fois, tremblait un peu.

– Inutile, fit Jean Nib. La galette, et c'est tout !

L'homme se fouilla. Deux ou trois billets, des pièces passèrent de sa main dans celle de Jean Nib qui dit alors :

– Descendez la rue sans regarder derrière vous, sans dire ouf, ou sans ça !…

Jean Nib tira son couteau… L'inconnu devint très pâle, et, ayant bredouillé quelques mots, se mit à descendre d'un pas chancelant. Lorsqu'il fut à l'entrée de la rue de Rochechouart, il se mit à bondir à bonds frénétiques et disparut… Jean Nib avait remonté vers le square d'Anvers…

– Quel dommage, songeait Ségalens, que je n'aie pas mon costume de rôdeur ! J'eusse fait volontiers la connaissance de ce sacripant… Il a de l'allure, ce n'est pas là un vulgaire escarpe…

Ils étaient arrivés boulevard de Rochechouart. Et Ségalens, cessant cette fois de se cacher, marchait paisiblement à trois pas du bandit qui, son coup fait, sûr que nul ne l'avait vu, s'en allait, non moins paisible. Ségalens ne pouvait s'empêcher d'admirer sa haute stature, l'harmonieuse et forte élégance de cette silhouette.

– La charité, mon bon monsieur, fit tout à coup une voix de femme, toute sanglotante. Je ne sais pas où aller coucher avec mes enfants… je n'ose aller au poste… Oh ! donnez-moi… si peu que ce soit… de quoi acheter du pain demain matin…

Ségalens s'était arrêté sans s'apercevoir que le rôdeur s'arrêtait aussi. Il frissonna devant l'affreux spectacle de la pauvresse, jeune encore, maigre à faire pitié, livide et grelottante sous sa méchante robe à laquelle s'accrochaient trois enfants déguenillés, avec de petits visages aux yeux immenses et résignés, toute une misère réelle, les épaves de quelque drame abominable…

Ségalens se fouilla vivement, et poussa un sourd juron : dans sa soirée, il avait dépensé tout son argent de poche.

– Ma pauvre femme, balbutia-t-il…je…

Il ne savait comment expliquer, et, intérieurement, il s'invectivait franchement en songeant que le prix de son dîner au restaurant du boulevard eût peut-être sauvé ces infortunés…

– Tenez ! fit tout à coup une voix brusque et enrouée.

Ségalens tressaillit de la tête aux pieds. L'homme qui venait de parler, c'était le bandit, le voleur, l'escarpe !… Et le bandit, le voleur, l'escarpe tendait à la malheureuse sa main dans laquelle il y avait un billet et des pièces. Jean Nib, sans compter, avait puisé dans le tas, au fond de sa poche, et tendait ce qu'il y avait pris.

La pauvresse, devant la fortune qui s'étalait sous ses yeux, eut un geste d'effarement et leva sur Jean Nib un regard éperdu. Timidement, elle rentra sa main au lieu de l'avancer.

– Prenez donc ! fit rudement Jean Nib. J'ai pas le temps de poser !…

Il fourra tout ce qu'il'tenait dans la main de la malheureuse, qui demeura muette, tremblante, extasiée, et qui, bien loin d'imaginer la générosité d'un voleur, supposa qu'elle avait eu affaire à un prince déguisé. Car les pauvres sont habitués, par une éducation séculaire, à penser de cette façon. Lorsqu'elle recouvra assez ses esprits pour essayer de balbutier un remerciement, le prince déguisé disparaissait au loin, accompagné du monsieur bien mis qui était peut-être son intendant… Jean Nib s'était éloigné à grands pas. Ségalens, tout étourdi de ce qu'il venait de voir, le suivait en songeant :

– Monsieur !… Eh ! monsieur !…

– De quoi ? gronda Jean Nib en se retournant. Avez-vous bientôt fini de me suivre ? Lâchez-moi le coude, ou gare !

– Monsieur ! dit Ségalens en soulevant son chapeau, je voudrais vous demander deux petits renseignements. Après quoi, je vous lâcherai le coude, selon votre pittoresque expression.

La scène se passait au coin du boulevard Ornano, près d'un bec de gaz. Jean Nib examina un instant l'homme qui, devant lui, le chapeau à la main, lui souriait.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Parlez vite…

– D'abord, combien vous avez donné à cette pauvre femme, et vous demander d'être de moitié dans votre acte. Je serais vraiment enchanté de vous remettre demain, où vous voudrez, moitié de la somme… combien ?…

– Je ne sais pas ! dit Jean Nib étonné.

– J'estime qu'il y avait près de deux cents francs. Voulez-vous me permettre de vous faire parvenir, par le moyen qui vous conviendra le mieux, un billet de cent francs ?…

– Pas la, peine. Merci. Est-ce tout ?…

– Puisque vous refusez ma collaboration, ce dont je suis plus mortifié que je ne saurais vous dire, je passe à ma deuxième question :

Combien y avait-il dans la poche du bourgeois que vous avez dévalisé tout à l'heure, le long des palissades de la rue Turgot ?…

Jean Nib ne, broncha pas. Seulement, d'un regard envoyé en rafale autour de lui, il observa si l'homme qui lui parlait ainsi était bien seul, si l'escouade policière ne le suivait pas depuis la rue Turgot, et ne le cernait pas, maintenant. Jean Nib, de ses yeux, de ses oreilles, de son âme et de ses nerfs, deux secondes, écouta le silence et regarda la nuit… Non ! dans le silence, il n'y avait pas d'embûche ; la ténèbre ne cachait aucun traquenard… Mais alors, qu'était-ce que cet homme qui, le chapeau à la main, souriant, lui posait la question formidable ?… Il plissa les yeux, étudia l'homme, une autre seconde !… Non ! ce n'était ni un policier, ni un fou…

– Vous dites ? fit Jean Nib dans un grondement…

– J'ai dit : Quelle somme avez-vous volée au bourgeois ? répondit Ségalens, très paisible.

– Voilà une question à laquelle mon lingue seul peut faire une réponse.

– Bah ! vous ne sortirez pas votre couteau !

Jean Nib se ramassa, pour l'attaque. Un flot de sang monta à son visage. Ses tempes battirent. Dans le même instant, Ségalens le vit, le couteau au poing… Une seconde encore et Jean Nib frappait… Et si Jean Nib avait frappé à ce moment, s'il eût suivi l'impulsion de sa nature violente, il eût frappé uniquement parce qu'il avait cru sentir dans la voix de cet homme le soufflet d'une raillerie… Mais Ségalens ne raillait pas. Ségalens, devant le couteau levé, ne fit pas un geste de défense, et prononça :

– Vous ne frapperez pas…

– Pourquoi ça ? rugit Jean Nib.

– Vous voyez bien que vous ne frappez pas. Et vous ne savez même pas pourquoi. Je vais vous le dire, moi. C'est parce que vous êtes trop généreux pour blesser, tuer peut-être un homme qui ne vous fait pas de mal ; c'est que vous avez trop de cœur pour employer votre arme de bataille contre quelqu'un qui ne se défend pas…

Jean Nib haussa les épaules, se mit à ricaner, puis, brusquement, il referma son couteau en grommelant de sourds jurons ; puis il haussa encore les épaules et fit quelques pas pour s'en aller ; puis, tout à coup, il revint sur Ségalens, et les poings crispés, les yeux sanglants, lui dit dans la figure :

– Je ne vous frappe pas parce que je serais arrêté pour assassinat et que je ne veux pas être guillotiné, voilà !

– Allons donc ! il n'y a personne qui saurait que vous m'avez tué. Et moi-même, si j'en revenais, comment pourrais-je faire arrêter mon assassin, puisque je ne vous connais pas ? Tout cela, vous le savez aussi bien que moi. Vous savez, de plus, que votre intérêt serait de vous débarrasser du témoin de votre vol. Vous l'avez dit à ma question, le couteau seul pourrait répondre. Et pourtant, vous l'avez mis à dormir bien tranquille dans votre poche, le couteau ! Et pourtant vous ne frappez pas ! Je vous dis, moi, que c'est parce que vous avez trop de cœur. Tout autre que vous, de la pègre, m'eût suriné dix fois déjà. De la pègre, vous en êtes. J'ai admiré tout à l'heure avec quelle habileté vous avez suivi le bourgeois. Évidemment, vous avez la longue habitude de l'affût, des marches silencieuses dans le sillon du pante. Pourquoi vous êtes de la pègre, je n'en sais rien. Mais je réponds que cela vous fait horreur, et que vous, qui vivez de ténèbres, vous méritez de vivre en pleine lumière.

– Qui êtes-vous ? demanda Jean Nib haletant.

– Un curieux, voilà tout. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un mouchard, vous avez trop l'habitude de voir et d'observer pour que vous ayez pu commettre une aussi grossière erreur.

– Qui êtes-vous ? répéta Jean Nib dans un grognement furieux.

– Un curieux, vous dis-je ! Ah çà, n'allez pas me prendre, au moins, pour un prédicant ! Fi, la vilaine race ! N'allez pas croire, mon cher monsieur, que j'ai entrepris de vous ramener dans les sentiers de la vertu ! Il y aurait trop d'ouvrage à Paris !

– Que voulez-vous alors ?

– Causer un peu avec vous, vous voir de près, examiner le monstre social que vous êtes…

– Écoutez, ce que je vois de plus clair, c'est que vous voulez faire ma connaissance ?

– Très juste. Vous avez dit le mot. Je désire vous connaître.

Les deux hommes se mirent à marcher côte à côte, silencieux et pensifs.

– Je suis sûr, dit Ségalens, que vous vous demandez pourquoi je tiens à vous connaître… Je vais vous dire. D'abord, c'est à cause de votre geste, tout à l'heure. Quand je vous ai vu tendre à cette malheureuse votre main pleine d'or, je vous avoue que ça m'a remué… Car enfin, les gens qui, comme vous, font métier d'arrêter les gens pour leur demander la bourse ou la vie ne sont pas disposés en général à tant de générosité…

– Si ce n'est que ça, dit Jean. Nib, faut pas que ça vous épate. Sûr,

les escarpes n'ont pas l'habitude de refiler leur galette aux mendigots. Moi non plus, j'en ai pas l'habitude. Si je travaille, c'est pour moi. Et puis, basta, les mendigots me dégoûtent. Mais cette femme qui pleurait… et puis surtout, c'est les gosses. Je ne peux pas voir un gosse avec une figure de misère sans que ça me mette dans des états… Alors, j'ai fouillé dans le tas, sans savoir, et la femme tenait déjà la galette que je ne savait pas encore ce que j'avais fait…

– Vous le regrettez ?…

– Non. Au contraire, je suis content de savoir que les gosses vont avoir à bouffer. Seulement, si c'est pour ça que vous voulez me connaître, c'est pas la peine, voilà ce que je voulais dire.

– Écoutez, je connais votre profession, vous ne connaissez pas la mienne. Je vais vous la dire : j'écris dans les journaux.

– Ah ! fit Jean, narquois. Eh bien ! vous devriez leur dire, aux journaux, de ne pas écrire tant de bêtises sur les escarpes. Ils n'y entravent que dalle…

– Plaît-il ?…

– Ils n'y comprennent rien, quoi ! Moi, si j'écrivais dans les journaux, je voudrais au moins avoir vu de mes yeux ce que je raconterais.

– Eh bien ! mon digne escarpe, s'écria Ségalens triomphant, c'est précisément l'idée que j'ai eue, et vous pouvez m'en croire, je me trouve très flatté de voir que vous approuvez cette idée ! J'ai voulu savoir pourquoi il y a des gens qui tuent et qui volent. J'ai voulu les voir de près comme je vous vois. J'ai voulu leur demander pourquoi ils ont adopté ce genre de vie plutôt qu'une autre. J'ai voulu me promener là où il y a des escarpes, pour voir de mes yeux, et raconter ensuite ce que j'aurais vu. Comprenez-vous, dès lors, que je sois heureux d'être tombé sur vous comme sur un guide ? Je ne connais pas les bons endroits, moi ! Si vous voulez devenir mon compagnon de voyage dans ma descente aux enfers, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Je vous promets de vous faire gagner de l'argent d'une manière moins…scabreuse que celle que vous avez adoptée…

– J'ai pas besoin de votre galette ! dit brusquement Jean Nib.

– Soit ! Acceptez-vous, en principe, de m'accorder votre collaboration ?

– Je vous dira ça demain, dit Jean Nib après une courte hésitation.

– Demain, soit ! fit Ségalens ravi. Mais où vous verrai-je ?

– Au bar de l'Alouette, à l'encoignure du Sébasto, à midi tapant. Maintenant, tirez vous de votre côté, moi du mien. Si vous ne me

voyez pas arriver au bar à midi tapant, c'est qu'y aura rien de fait. Au revoir…

Là-dessus, Jean Nib allongea le pas, sans tourner la tête, s'enfonçant dans la nuit, vers les fortifs. Ségalens demeura une minute à la même place, tout songeur, puis s'en fut à son tour, tournant le dos à la route qu'avait prise Jean Nib.

LI

L’ESCARPE

Le lendemain, dès onze heures du matin, Ségalens attendait avec impatience au bar de l’Alouette.

À midi tapant, comme il avait dit, Jean Nib fit son entrée dans le bar. Ségalens le reconnut aussitôt, et vint à lui.

– Vous êtes donc décidé, fit-il.

– Oui. Des idées qui me passent par la tête. Le besoin de voir d’autres figures que celles que je vois d’habitude. Enfin, puisque me voilà, c’est que je suis décidé.

– Mais pourquoi m’avoir donné rendez-vous ici ?

– Parce qu’ici, ça n’est surveillé qu’à partir du soir. On y est tranquille, une fois le coup de feu passé. Ici, à cette heure, je frôle des gens qui n’ont rien à voir avec la rousse. Je les envie. Ça me fait plaisir de les voir si tranquilles. Et parfois, je voudrais être l’un de ces hommes qui, après avoir bu leur tasse et allumé leur cigarette, jouissent en paix de leur heure de repos…

Ségalens regarda fixement le rôdeur et il se mit à interroger Jean Nib sur son passé. Mais à toutes ses questions, le rôdeur ne fit que des réponses évasives. D’ailleurs, leur entrevue, ce jour-là, fut assez courte. Jean Nib, dès que le bar se fut vidé de sa cohue de clients, voulut se retirer, et Ségalens, après avoir obtenu de lui un nouveau rendez-vous pour le soir même, n’insista pas, de crainte de l’effaroucher.

Le soir, ils se retrouvèrent. Jean Nib se fit le guide de Ségalens à travers les repaires de la pègre. Ségalens était tombé sur une mine insoupçonnée, et le calepin s’enrichissait de notes.

– Au moins M. Champenois ne pourra pas dire que je ne lui donne pas de l’inédit…

Les jours suivants, ou plutôt les nuits suivantes, l’association du reporter et de l’escarpe se continua activement. Cette étrange collaboration produisit une série de chroniques qui furent remarquées.

Une vingtaine de jours s’écoulèrent ainsi. Une sorte de rude amitié

était née dans l'esprit de Jean Nib pour ce simple journaliste qui, dans les occasions les plus périlleuses, montrait autant de courage et de sang-froid que lui. Ségalens l'avait décidé à accepter de l'argent, et, scrupuleux, lui remettait la moitié du produit de ses articles, en l'appelant mon cher collaborateur.

D'ailleurs, ils ne s'étaient pas dit leurs noms.

Si Ségalens appelait Nib son collaborateur, Jean Nib l'appelait simplement son client.

Voici ce que chacun d'eux gagnait à cette fantastique association : Ségalens y gagnait d'avoir trouvé le guide idéal qui lui permettait de donner à l'*Informateur* cette fameuse série sur la *Pègre*. Jean Nib y gagnait d'assurer largement la vie de Rose-de-Corail et de Marie Charmant. Il avait payé un costume et même quelques bijoux à Rose-de-Corail. Mais ce n'est pas tout : il y gagnait surtout de pouvoir, à l'abri du besoin quotidien, préparer, le grand coup qu'il méditait. La grande occasion, il la cherchait. Rose-de-Corail, mise au courant, sentait que le moment approchait où son Jean s'enrichirait d'un coup.

Comme nous l'avons dit, une vingtaine de jours s'écoulèrent.

Et nous arrivons ainsi à l'époque où eut lieu l'assassinat de Robert de Perles par Pierre Gildas.

Une nuit, Jean Nib, en rentrant à la masure du Champ-Marie, trouva Rose-de-Corail debout, qui l'attendait.

– Jean, demanda-t-elle après l'avoir embrassé, est-ce pour bientôt ?

– Oui, dit Jean Nib. Encore une petite quinzaine et ça y sera. Un gros, très gros paquet. La richesse, ma gosse !…

– Qu'est-ce que c'est ? fit avidement Rose-de-Corail.

– Je ne sais encore. Seulement, j'ai pu pénétrer dans une maison, je te dirai où plus tard. Dans une armoire, j'ai trouvé deux paquets. Sur l'un, il y avait d'écrit « *Ceci est la part de Valentine.* » Sur l'autre, il y avait d'écrit « *Ceci est la part d'Edmond.* »

– Et alors ? palpita Rose-de-Corail.

– Alors, dans les paquets, il y avait des papiers, des chiffres alignés… ça monte à plusieurs millions…

Rose-de-Corail frissonna longuement.

– Il y avait aussi d'autres papiers que j'ai lus… Je crois qu'avant une quinzaine l'affaire sera bonne. Autant que j'ai pu comprendre, on s'occupe de transformer les papiers en faflots… Quand l'opération sera en bon train, ce sera le moment d'agir. Qu'il y ait seulement trois ou quatre cent mille balles, et je fais la rafle… Ne m'en demande pas plus

et laisse-moi préparer ta richesse… Une fois l'affaire faite, on file en Amérique. J'ai assez de Paris, moi…

– L'Amérique ou autre chose, peu importe, mon Jean, pourvu que tu sois avec moi… Mais écoute… Une quinzaine, soit ! Seulement, ces quinze jours, nous ne pouvons les passer ici…

– Pourquoi ? demanda Jean Nib.

– Il faut qu'avant deux jours, nous ayons filé. Aujourd'hui, en me promenant sur les fortifs avec la petite bouquetière, j'ai vu un homme arrêté devant la bicoque. Et il reluquait d'un drôle d'air.

– Un roussin ?…

– Pas bien sûr… mais…

– Oui. T'as raison. Il faut partir d'ici au plus vite. T'as rien remarqué d'autre ?

– Non, rien d'autre. Je crois que, même si c'est la rousse, nous pouvons rester encore un jour ou deux.

* * * * *

Le lendemain, vers neuf heures du soir, Jean Nib se retrouva avec Ségalens. Il avait passé la journée à étudier attentivement les abords de la masure du Champ-Marie. Bien qu'il n'y eût rien remarqué d'extraordinaire, il n'en était pas moins décidé à décamper. Mais pour aller où ?…

La question qui se posait était terrible pour un homme de sa situation.

Aller se réfugier dans quelque hôtel borgne, c'était se livrer à la police.

Jean Nib, donc, voyait la nécessité impérieuse, immédiate, de fuir le Champ-Marie *puisqu'un homme… un inconnu s'était arrêté devant la masure et l'avait regardée*. Rose-de-Corail avait dû l'étudier, et si elle flairait un danger, c'est qu'il y avait du danger…

– Ce soir, dit-il brusquement à Ségalens, je ne vous accompagnerai pas.

– Pourquoi ? fit Ségalens désappointé.

– Bah ! ricana Jean Nib, des gens comme nous, vous savez, c'est comme l'oiseau sur la branche. L'oiseau se pose où il peut, simple moineau ou vautour, c'est la même chose. Il se croit bien tranquille. Et tout à coup, il aperçoit le fusil du chasseur… Alors l'oiseau cherche un autre arbre, plus loin, une autre branche… Comprenez-vous ?

– Parfaitement. Ainsi, vous êtes forcé de déménager par cas de force majeure ?

– Oui. Et il faut que je trouve pour demain un nouveau gîte… Ce sera dur ! ajouta Jean Nib comme se parlant à lui-même.

– Et si je vous en avais trouvé un, moi ? Un gîte sûr, tout à fait à l'abri, et où aucun des chasseurs que vous redoutez n'aura l'idée de venir vous chercher ?… Allons, ayez confiance en moi, je vous garantirai la sécurité, au moins pour le temps où vous habiterez le logis que je vais vous proposer…

– Expliquez-vous, dit Jean Nib, attentif.

– Eh bien, en dînant, je vous expliquerai la chose. Pour ce soir, vous êtes mon hôte…

Ségalens fit signe à un taxi. Les deux hommes y prirent place. Et, sur l'indication de Ségalens, la voiture, dix minutes plus tard, s'arrêtait rue Drouot, devant un restaurant de modeste apparence, mais très coté parmi les amateurs de haute cuisine. Par un escalier dérobé, Ségalens, suivi de Jean Nib, monta à l'entresol, où à son appel, un garçon lui ouvrit un cabinet. La table fut dressée par un garçon empressé, rapide et muet.

Lorsque le repas fut terminé, lorsque le café odorant fuma dans les tasses, lorsque furent allumés les havanes sans lesquels, disait le reporter, un bon dîner n'est plus qu'une belle rose sans parfum, à ce moment-là, Ségalens s'aperçut qu'il devenait gai ; il s'aperçut aussi que l'escarpe devenait plus sombre. Les yeux de Jean Nib, perdus au loin, en quelque vision d'amertume, exprimaient une mortelle tristesse.

– Voyons, fit-il, vous m'avez dit que vous aviez à me proposer un gîte sûr…

– Et en même temps, l'occasion, pour vous, de rendre service, un grand service…

– À qui ?…

– À moi, d'abord.

– Ça suffit.

– Et à un de mes amis, acheva Ségalens. Voici le cas. Figurez-vous que mon ami… – il s'appelle Max… – mon ami donc, est amoureux, mais amoureux fou, depuis un mois et plus. Or, pour des raisons qu'il serait trop long de déduire, il n'ose pas déclarer son amour. Une folie. Car celle qu'il aime ne refuserait pas ses bontés à un homme tel que Max. Enfin, c'est son idée… Il a été vingt fois chez sa Dulcinée… Bref, à chaque visite, il est parti plus amoureux que jamais, et, en même temps, plus résolu à taire son amour. Une folie, je vous dis !… Maintenant, figurez-vous que… Dulcinée est venue tout à coup

trouver mon ami Max…

– Pour lui dire qu'elle en pinçait aussi ?…

– Non. Elle se croit, à tort ou à raison, je ne sais pas, elle se croit en danger. Quel danger ? Elle ne l'a pas dit. Seulement, mon ami Max suppose qu'elle a peur d'être enlevée par quelque amoureux plus hardi que lui. Dulcinée l'a supplié de lui trouver un asile sûr pour une quinzaine de jours, et mon ami s'est empressé de la conduire à une maison de campagne qu'il possède… Maintenant, écoutez-moi bien : mon ami Max, toujours par cette idée de folie qu'il a, ne veut pas demeurer dans sa campagne, près de sa Dulcinée. Pourtant, il faut qu'il y ait là un homme solide, capable de protéger la pauvre petite et de la défendre contre toute attaque. J'ai dit à Max que je trouverai quelqu'un. Et je vous dis, à vous : « Voulez-vous être ce quelqu'un ?… »

– Ainsi, dit Jean Nib, vous avez assez confiance en moi pour m'introduire dans la maison de votre ami, pour m'y laisser maître absolu pendant tout le temps où il faudra veiller à la sûreté de cette jeune femme ? C'est dangereux, ce que vous faites là, dangereux pour votre ami, pour l'argenterie de la maison… Savez-vous que je n'ai pas mon pareil pour ouvrir un coffre-fort ?…

Ségalens posa sa main sur l'épaule de Jean Nib.

– Voyons, dit-il, acceptez-vous ? Pour vous, ce sera une retraite sûre…

– Vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de dire ? gronda Jean Nib.

– Parfaitement. Si j'étais riche, si j'avais un coffre-fort à garder, si vous consentiez à monter la garde devant mes trésors, je serais sûr de n'être jamais volé par personne… Vous êtes malheureux, vous souffrez, je lis dans vos yeux ce que vous criez en vous-même : Vous n'êtes qu'un escarpe… un grinche, comme vous dîtes parfois. Je ne sais pas jusqu'à quel point vous êtes ce que vous dites. J'ignore les démêlés que vous pouvez avoir avec la police. Ce que je sais sûrement, c'est que j'ai pleine confiance en vous… N'ayez pas peur, je vous ai promis de ne pas vous prêcher la vertu. Je me contente de vous affirmer que, vous présent dans la maison de mon ami, celle qu'il aime et son coffre-fort seront plus en sûreté qu'ils ne l'ont jamais été. Maintenant, acceptez-vous ?

– J'accepte ! dit Jean Nib d'une voix rauque. Où est la maison ?

– À Neuilly. Je vous conduirai moi-même, demain matin.

Jean Nib tressaillit. Il fixa sur Ségalens un regard profond et, avec un rire terrible, demanda :

– Ah çà ! Est-ce que votre ami ne serait pas le marquis de Perles ? Est-ce que ça ne serait pas dans la maison du marquis de Perles que vous voulez me conduire ?…

Ce fut au tour de Ségalens de tressaillir.

– Non dit-il, avec une émotion soudaine. Le marquis de Perles est mort. Et il n'était pas de mes amis. Mais vous, comment connaissez-vous ce nom, et comment savez-vous que de Perles avait une villa à Neuilly ?

– C'est que j'ai voulu cambrioler cette villa. De quoi ? Faut pas que ça vous épate ! Je suis escarpe et grinche Une nuit, je me suis amené dans la turne. Si le marquis avait été là, je l'aurais suriné… J'ai été arrêté sur le tas, au moment où j'allais défoncer un secrétaire. Avez-vous toujours confiance en moi ?…

– Demain matin, à neuf heures, trouvez-vous au rond-point des Champs-Élysées, je vous conduirai… répondit Ségalens.

Jean Nib mit ses coudes sur la table et laissa tomber dans ses deux mains sa tête formidable.

– Qui êtes-vous ? gronda-t-il. Je vois que vous avez pitié de moi. Je ne veux pas qu'on ait pitié de moi, entendez-vous ? Pourquoi vous mêlez-vous à ma vie ? Si vous croyez que je vais devenir ce qui s'appelle un honnête homme, vous faites erreur. Escarpe je suis, escarpe je veux rester. Il y a des moments où je vous hais.

Il y a des moments où je me ferais tuer pour vous. N'espérez pas que je cesserai de voler : c'est dans ma nature, dans mon sang. Même si je deviens riche, je crois que je volerai encore.

Il poussa un rude soupir, laissa tomber ses deux poings sur la table, et, regardant Ségalens en face :

– Dites-moi donc que je vous fais horreur, ça vaudra mieux. Mais surtout, ne croyez pas, messieurs les honnêtes gens, que vous valez mieux que nous ! Nous nous valons ! Un homme en vaut un autre, et voilà ! Des honnêtes gens ? Tenez, ça me fait rire quand j'entends parler de ça ! Vous, par exemple, est-ce que vous croyez que ça vous est difficile d'être honnête ? Pas aussi difficile qu'à moi d'être grinche ! Que voulez-vous ?… En voilà assez. Vous m'avez pris à dépouiller le bourgeois, bon ! Vous l'avez embobiné, bon ! Maintenant, c'est fini… Je m'en vais. Et vous, allez de votre côté. Ou sans ça, gare le lingue !…

Jean Nib se leva, haussa violemment les épaules et se dirigea vers la porte.

Ségalens ne dit pas un mot, ne fit pas un geste pour le retenir. Il

alluma un cigare. Jean Nib, la main sur le bouton de la porte, retourna la tête, gronda un juron furieux, revint s'asseoir devant Ségalens et répéta :

– Qui êtes-vous, à la fin ?

– Je m'appelle Anatole Ségalens, et j'écris dans les journaux pour gagner ma vie, voilà qui je suis.

– Vous avez dit à neuf heures, au rond-point des Champs-Élysées ?

– Justement. Est-ce que vous consentez ?

– Monsieur, dit Jean Nib, je serai demain matin à l'heure que vous dites, au lieu que vous dites. Si ça vous tire d'embarras, moi, ça me sauve peut-être. Car, franchement, je ne savais où aller… Maintenant, il faut que je vous dise ce que je pense. D'abord, vous m'avez dit votre nom. Moi je ne puis vous dire le mien, puisque je n'en ai pas.. Seulement, puisque vous êtes dans les journaux, peut-être bien que vous avez entendu parler d'un scélérat appelé Jean Nib que toute la rousse veut agripper depuis longtemps. Il en a commis des crimes, ce Jean Nib ! Toutes les fois qu'un pante est dégringolé et que les roussins donnent leur langue au chat, ou qu'ils ne peuvent mettre la main au collet de l'assassin, c'est Jean Nib, disent les journaux.

– Mon cher monsieur, je l'ai su dès la deuxième excursion que nous avons faite ensemble. Une pièce de cent sous glissée à l'un de ces escarpes que nous allâmes visiter à suffi pour me faire savoir avec qui j'avais l'honneur de visiter la pègre de Paris.

– Si j'avais su alors que vous saviez mon nom, dit Jean Nib avec une formidable simplicité, il est probable que j'aurais été forcé de vous tuer.

« Oui, reprit l'escarpe d'une voix de rêve, Jean Nib, voilà mon nom. Jean Rien ! Et encore, je ne sais même pas pourquoi on m'appelle Jean ; Nib aurait suffi. Nib de père, nib de mère, nib d'aminches, nib de galette, nib d'espoir, nib de nib.

– Pourtant, dit Ségalens ému jusqu'à l'âme, vous avez dû connaître votre père et votre mère ?

– Non ! j'ai jamais su ce qu'ils étaient…

– Vous dites pas d'amis !… Avez-vous donc été si seul dans la vie ?…

– Seul ? Non. J'ai une amie. C'est toute ma famille, tout mon bien, tout mon espoir. Rose-de-Corail et moi, voyez-vous, on s'aime, on est tout l'un pour l'autre : quand l'un mourra, l'autre suivra… Pauvre Rose-de-Corail !… Si je ne me suis pas tué, si je ne suis pas crevé de ce qui, parfois, me gonflait le cœur à le faire éclater, c'est à elle que je le

dois… Un sourire d'elle, ça suffit pour me remettre d'aplomb…

Ségalens poussa un soupir. Son regard se voila. Au fond de son âme, ces paroles de Jean Nib étaient tombées pour y remuer de la tristesse. Il envia, oui, lui l'élégant gentleman, lui qu'on enviait, lui qui, avec une prodigieuse rapidité, un bonheur inouï, avait conquis une déjà belle situation, il envia l'escarpe, et il songea :

« Il est aimé, lui ! De quoi se plaint-il donc ?… »

Quant à Jean Nib, au moment où il parla de Rose-de-Corail, son visage s'illumina d'une si orgueilleuse passion, il y eut dans sa voix une telle vibration de tendresse, que sa rude, sa sauvage physionomie en fut bouleversée. Pendant une minute, Ségalens vit avec étonnement cette étrange figure de bandit s'auréoler, émerger de son mystère comme une synthèse de la grandeur et de la beauté de l'âme humaine.

Mais bientôt cette fugitive apparition sembla se renfoncer dans les ténèbres, et, de nouveau, ce fut la violente figure du Jean Nib des fortifs, du Jean Nib armé du surin…

– C'est du fameux vin que vous m'avez fait boire ! fit-il avec un ricanement. Est-ce que vous en buvez tous les jours du pareil ?

– Non, dit doucement Ségalens. J'en bois seulement dans les grandes circonstances, comme ce soir…

– En tout cas, reprit Jean Nib sans relever, sans comprendre peut-être cette délicate flatterie, on peut dire que c'est du fameux. J'en ai le ciboulot tout retourné. On dirait que ça déchire comme un rideau que j'avais sur les yeux. Je vois des choses que je ne voulais plus voir, des choses mortes…

Jean Nib semblait se parler à lui-même. Ses yeux agrandis, hébétés de stupeur, fixaient les vagues lointaines des apparitions évoquées par l'ivresse. Il avait mis sa tête dans sa main, le coude appuyé sur la table, et il empoignait sa crinière à pleins doigts. D'une voix affaiblie, tantôt simple, tantôt martelée comme dans les cauchemars il s'exprimait son ineffable étonnement.

– Nom de nom, c'est trop fort, tout de même !… v'là que j'vois des choses qui jamais ne me sont passées par la caboche… Un soir que j'ai mené Rose-de-Corail dans un théâtre, j'ai vu qu'on faisait du noir sur la scène, on éteignait les lumières, et les acteurs passaient comme des ombres… ce que je vois ressemble à ça !…

Ségalens s'était jeté sur un fauteuil, et, la tête au dossier, les yeux à demi fermés, suivait avec une attention passionnée l'étrange évocation de l'escarpe qu'il se gardait d'interrompre, même par un geste.

– Ça, disait Jean Nib, ça doit être rudement loin dans le tréfonds

des années, et rudement loin aussi dans des pays que je ne connais pas. Sacré bon sang ! Voilà que ça me fait froid dans le dos… Qu'est-ce que c'est que cette gosse-là ?… Rose-de-Corail quand elle était toute petite ?… Non ! je la reconnaîtrais, Rose-de-Corail, je la connais ! Celle-ci n'est pas Rose-de-Corail !… Mais où que ça se passe, nom de Dieu, où que ça se passe ?… Pas étonnant que j'ai froid dans le dos !… Il fait froid dans ce patelin… des arbres… encore des arbres !… Oh ! ce chêne-là, près de la petite porte, je le reconnaîtrais quand je vivrais cent ans… Tonnerre ! j'y ai déniché des geais, dans le temps !… oui ! là, près de la petite porte du parc !…

Jean Nib se tut subitement, effaré par ce mot. Une sorte de terreur contracta son visage. Il eut un grondement.

– Du parc ?… Est-ce moi qui dis ça : *du parc ?*… Qu'est-ce que c'est que ça un parc ?… Bon ! fit-il tout à coup en éclatant de rire, *c'est un mot de la haute*… J'aurai lu ça dans les journaux…

Ségalens palpitait.

– Nous autres, continua Jean Nib, nous disons le bois… C'est ça, c'est un bois ! Des arbres… des arbres sans feuilles… toutes les feuilles sont à terre, et il fait un froid de tous les tonnerres, et il fait noir comme dans un four… La petite gosse pleure… ah ! bon sang ! ce qu'elle pleure !… mais moi, je ne pleure pas… et l'homme marche vite en me tenant par la main… ses pieds remuent les feuilles en marchant… Ah çà ! est-ce qu'on va aller loin ?… Oh ! ces cris de la môme ! Nom de Dieu, si je te tenais maintenant, canaille de Barrot !…

Jean Nib s'arrêta stupéfait, écrasé d'étonnement, la sueur au front, les yeux égarés…

– Qu'est-ce que je dégoise là ?… Je deviens maboul, c'est sûr !… Qu'est-ce que ce nom ? D'où sort-il ?… Et où est-il passé, à c't'heure ?… V'là que je l'retrouve plus !… Comment qu'j'ai dit ?… J'ai dit… voyons… j'ai rien dit, tonnerre de Dieu !… Je me suis figuré, voilà tout !… Pas plus d'homme que sur ma main !… Mais le bois ?… oh ! le bois y est bien, lui !… Mais non, idiot ! c'est pas un bois… c'est un fleuve… tiens, parbleu, c'est la Loire !…

Pour la troisième fois, Jean Nib eut un arrêt de stupeur et de terreur. Devant ces trois mots : le *parc*, *Barrot*, la *Loire*, il était venu se heurter violemment, et à chaque fois, il en avait éprouvé un terrible choc au cerveau.

De quelles profondeurs de la mémoire étaient-ils sortis un instant pour rentrer presque aussitôt dans le néant des choses abolies ?…

Ces trois mots, Ségalens les avait notés. Il les fixait ardemment. C'étaient trois points lumineux dans le mystère de l'escarpe, trois

phares lointains au fond des ténèbres.

Jean Nib, d'une voix à peine distincte, continua :

– Tout ça, c'est ce sacré vin qui me tourne la boule. Faut dire que c'est du fameux qu'il m'a fait siroter… Où est-il donc ?… Tiens ! il dort !… ça lui a tapé dans la tête, pire qu'à moi… Hé ! monsieur !…

Ségalens ouvrit les yeux, et dit :

– Ma foi, je sommeillais. Mais il me semble que vous me racontiez…

– Moi ? Rien du tout… Je battais la campagne… Mais avec un verre d'eau il n'y paraîtra plus.

Jean Nib saisit une carafe, et, coup sur coup, remplit trois fois sou verre.

– Si fait ! reprit Ségalens, en voyant que l'escarpe reprenait toute sa lucidité, au moment où j'ai cédé au sommeil, vous vouliez me raconter votre enfance…

– Je la connais pas, fit Jean Nib assombri. Tout ce que je me rappelle, c'est misère. À quoi bon parler de ça ? Ce que je sais, c'est que j'ai jamais quitté de Paris. Je me vois tout gosse, encore dans Paris… Lorsque je cherche à me souvenir, la chose la plus lointaine que je vois, c'est un boulevard ; nous étions sur la chaussée du milieu ; le patron avait tendu une corde en carré, et il y avait du monde autour de sa corde ; la patronne tournait la manivelle d'un orgue placé sur une petite charrette ; par terre, il y avait de gros poids ; moi j'étais habillé comme le patron, comme vous avez vu les lutteurs à la foire. Après avoir jonglé avec les poids, le patron jonglait avec moi, il me lançait dans l'air comme une balle… Voilà ce que je me rappelle.

– Et après ? demanda Ségalens.

– Ah ! dame, après… Un beau jour, j'ai eu assez d'être jeté en l'air, de recevoir des coups et de ne pas manger à ma faim : j'ai filé. Cinq ou six ans plus tard, j'ai revu le patron à la fête du Trône. Mais j'étais déjà costaud. Il a regardé mes poings et n'a pas demandé son reste. J'ai fait un peu tous les métiers. J'ai longtemps ramassé les bouts de cigarettes, aux terrasses des cafés, pour un homme qui me donnait dix sous par jour pour ça. Puis j'ai été associé avec un Tond-les-Chiens. L'hiver, où je gagnais le plus, c'était d'ouvrir les portières des voitures devant les théâtres… Je couchais où je pouvais. Je mangeais tantôt plus qu'il ne fallait, tantôt pas assez. Enfin, un beau jour, v'là que j'me mets dans la tête de devenir un commerçant. Je pouvais avoir seize ans ou dix-sept ans, alors. J'avais des économies. Ça vous épate ? Oui j'avais une centaine de francs à moi. Sou par sou, j'y étais arrivé. Et je puis dire qu'à cette époque-là je ne savais pas ce que c'était que de

voler. Hélas ! cela ne dura pas.

– Et alors ? fit Ségalens, voyant que Jean Nib se taisait.

– Alors… alors… il est arrivé qu'il a fallu manger, boire, vivre enfin ! Alors, il m'est arrivé qu'au bout de trois mois passés je ne sais plus comment, un soir, je me suis trouvé sur un banc du boulevard de Belleville, claquant du bec et grelottant de froid. Je finis par m'endormir, et lorsque je me réveille, je vois un homme assis près de moi. Il se met à me parler. Je lui raconte mon affaire. Il m'emmène chez un bistro, me fait boire et manger, puis il me conduit dans une chambre, où je dors. Ce copain-là, c'était un grinche… c'est lui qui m'a montré… voilà !…

Ségalens garda quelque temps le silence. Jean Nib, de son côté, s'absorbait dans une sombre rêverie. Tout à coup, le reporter releva la tête, fixa ses yeux sur les yeux de Jean Nib, et prononça :

– *Et Barrot ?…*

– Quoi ? fit l'escarpe. Barrot ? quel Barrot ?

– *Et le parc ?…*

– Le parc ?… Les Buttes-Chaumont, hein ?…

– *Et la Loire ?*

– Ah ! ça, mon camarade, c'est-y que le vin vous a produit encore plus d'effet qu'à moi ?…

Ségalens étudia la physionomie de l'escarpe. Mais Jean Nib était évidemment sincère.

La triple lueur un instant avivée dans l'esprit surexcité de Jean Nib s'était éteinte déjà. Ségalens comprit que l'escarpe ne dirait plus rien parce qu'il n'avait plus rien à dire. Ayant soldé l'addition, il descendit avec jean Nib qui, une dernière fois, lui assura qu'il se trouverait le lendemain matin à neuf heures au rond-point des Champs-Élysées.

LII

LE MORT VIVANT

Vers cette époque, le quartier de la rue de Babylone fut intrigué par certains événements qui doivent trouver ici leur place. Des bruits étranges se mirent à circuler. Des personnes notables et dignes de foi prétendirent avoir vu des lumières nocturnes dans l'hôtel d'Anguerrand. Dès lors, le commissaire Lambourne voulut se rendre compte par lui-même de ce qui se passait dans l'hôtel. Et comme il ne manquait pas de bravoure professionnelle, il s'en vint une nuit se promener rue de Babylone. À sa grande surprise, il constata qu'en effet, une des fenêtres de l'hôtel était éclairée. À travers les fentes des volets, M. Lambourne vit parfaitement de la lumière.

Il s'assura qu'il avait sur lui son écharpe et son revolver, et, avec une prestesse que Zizi eût admirée, il escalada le mur. À tout hasard, il monta le perron, et, avec une joie mélangée de stupeur, il s'aperçut que la porte n'était pas fermée.

– Au fait, songea-t-il, ils se croient en sûreté derrière le grand portail…

Le commissaire monta donc l'escalier intérieur, dont les tapis amortirent le bruit de ses pas.

Il parvint ainsi à un couloir dans lequel il s'orienta du mieux qu'il put.

Et tout à coup, dans les ténèbres, il perçut un rayon de faible lumière qui se glissait sous une porte.

M. Lambourne s'approcha de la porte et colla son œil à la serrure.

Il vit un homme qui, assis à une table, écrivait. L'homme lui tournait le dos. Il avait l'air parfaitement paisible.

M. Lambourne, rapidement, se ceignit de son écharpe, saisit son revolver et mit la main sur le bouton de la porte… la porte s'ouvrit !… le commissaire entra en disant :

– Que faites-vous là, vous !…

L'homme se retourna vivement et se leva…

Alors, M. Lambourne devint très pâle et se sentit trembler sur ses jambes. Il recula jusqu'au mur, auquel il s'adossa, les cheveux hérissés, les yeux écarquillés enfin, avec tous les signes d'une terreur intense…

– Pardon, monsieur le commissaire, dit l'homme d'une voix grave, sans colère et presque sans étonnement, c'est à moi de vous demander ce que vous faîtes ici…

– Je rêve !… balbutia M. Lambourne dont les dents claquaient. J'ai le cauchemar… ou bien… je suis fou…

L'homme le regarda quelques instants avec une sorte de tristesse, puis reprit :

– Remettez-vous, monsieur le commissaire. Vous avez surpris, cette nuit, un secret que tôt ou tard vous auriez fini par apprendre. Je ne vous en veux pas. Mais puisque vous tenez mon secret, il est nécessaire que nous causions quelques minutes. Veuillez vous asseoir…

– Monsieur le baron ! bégaya le commissaire.

– Oui ! fit l'homme avec un geste d'impatience. Quelle que soit votre surprise, vous êtes un homme de trop de sens pour vous abandonner plus longtemps à la panique superstitieuse que je vois sur votre visage…

– Ainsi, c'est bien vous !… Vous en chair et en os !… C'est bien vous ?… vous ?… le baron d'Anguerrand mort et enterré ?…

– Je suis bien le baron d'Anguerrand. Mais quant à dire que je ne suis pas mort, c'est une autre affaire !

– Comment ! râla l'infortuné commissaire.

– Je suis mort, et bien mort, reprit tristement Hubert. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à aller consulter les registres de l'état civil…

Et comme M. Lambourne gardait un silence hébété, Hubert d'Anguerrand continua :

– Rassurez-vous, monsieur le commissaire.

– Mais, monsieur le baron, voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi tout ce mystère ?

– Parce que je veux continuer à être mort, dit Hubert.

– Comment ! vous n'allez donc pas introduire une instance tendant à vous rendre votre personnalité civile ?

– Plus tard, dans six mois ou dans un an. Pour le moment, il est nécessaire que je passe pour mort, puisque mort je suis aux yeux du monde et de la loi. Cela vous étonne ? C'est bien simple… Lorsque l'accident m'est arrivé…

– L'accident ? interrompit le commissaire.

– Sans doute. Vous ignorez donc comment je suis mort ?…fit Hubert avec un livide sourire.

M. Lambourne vit ce sourire, et il frissonna.

– *Je suis mort,* continua Hubert, en tombant du haut du balcon de mon château de Prospoder…

– Oui, les journaux ont raconté la chose ; mais ils ajoutaient aussi que, malgré d'actives recherches, on n'avait pu vous retrouver… la mer avait gardé sa proie.

– La vérité est moins tragique… heureusement pour moi. Lorsque je tombai, lorsque je me sentis entraîné nu fond de l'Océan, je ne perdis pas courage. Je luttai de toute mon énergie, et j'étais si prés de la côte que j'eusse repris pied presque aussitôt si la marée descendante ne m'eût repoussé au large. Pendant deux heures, deux mortelles heures, je continuai à nager, mais je voyais les rochers s'éloigner de moi de plus en plus. Je compris que j'allais mourir. Alors, notez cela, je fus envahi par une terreur insensée. Vraiment, je me sentis devenir fou. Bientôt, à bout de force, je me laissai couler. À ce moment, il me sembla que j'entendais comme un cri puis qu'on me saisissait par les cheveux, qu'on me hissait quelque part… Lorsque je revins à moi, je me vis dans une pauvre cabane : j'avais été sauvé par des pêcheurs de l'île d'Ouessant…

– Mais vous vous êtes empressé alors de regagner la terre ferme ?…

– Je l'eusse fait sans doute. Malheureusement, pendant plus de six mois, je vécus dans une sorte de prostration due à la terreur que j'avais éprouvée. Je ne vais pas jusqu'à dire que j'étais fou. En tout cas, la mémoire était atrophiée ; ce n'est que peu à peu que je repris possession de toutes mes facultés… Enfin, ce ne fut guère que huit mois après l'événement que je revins à Paris. Et alors, monsieur le commissaire, une étrange idée me passa par la tête : je voulus savoir ce que, moi mort, officiellement mort, mon fils devenait…

– Tiens ! mais c'est curieux, cela ! Assister du fond de sa tombe à la vie de ceux qui vous sont chers…

– Les protéger au besoin…

– Oui, oui, je comprends ! fit le commissaire.

– Ajoutez à cela la nécessité de préparer mon fils à me revoir vivant, car la joie pourrait le tuer. Je connais Gérard… S'il apprenait tout à coup que son père n'est pas mort, ce serait terrible, voyez-vous.

Le commissaire se leva, renouvela au baron d'Anguerrand ses excuses, l'assura à nouveau de sa discrétion et se retira. Hubert

l'accompagna jusqu'au grand portail, qu'il lui ouvrit. Puis il remonta dans la pièce où il acheva d'écrire une lettre. Quand il l'eut terminée et relue, il la cacheta à la cire. Sur l'enveloppe, il traça ces mots :

Ceci est pour Jeanne Mareil.

Alors il se mit à écrire une autre lettre que nous reproduisons telle que nous avons pu la copier :

« Mon cher maître,

« Veuillez trouver sous ce pli une missive cachetée de mon sceau adressée à *Jeanne Mareil*. Je sais que cette personne, que j'ai crue morte, vit à Paris, ou du moins y vivait encore il y a peu de jours. Si j'ai le bonheur de la retrouver, ce que plaise au Dieu de miséricorde et de pardon, je lui expliquerai moi-même le contenu de ladite missive ci-jointe. Mais si, par accident, mort violente ou naturelle, je meurs avant de l'avoir revue, mon désir suprême est que vous fassiez d'actives recherches et démarches pour vous mettre en communication avec cette personne, à cette fin de lui remettre la missive ci-jointe. Là ne devra pas se borner votre rôle à l'égard de cette personne : j'indique dans mon testament que je supplie mon fils Edmond et ma fille Valentine de céder chacun une somme de cinq cent mille francs pour constituer un million à ladite Jeanne Mareil. Si mes enfants se retrouvent, j'ai le ferme espoir qu'ils respecteront ma volonté. S'ils ne se retrouvent pas, je constitue moi-même ce legs, que vous trouverez étiqueté à part dans mes papiers. Ce legs devra être délivré à ladite Jeanne Mareil un an après ma mort. Si mes enfants se retrouvaient dans l'intervalle de cette année et qu'ils s'opposent à l'exécution de ma volonté en ce qui concerne Jeanne Mareil, vous vendriez alors mon château de Prospoder, qui m'appartient en toute propriété personnelle et dont la valeur atteint à peu près cette somme. Cette vente au profit de Jeanne Mareil. À charge pour elle de constituer une dot de quatre cent mille francs en faveur de la demoiselle Lise Frémont, enfant trouvée, inscrite sur les registres des Ponts-de-Cé, sous le nom de Lise. »

Hubert data et signa cette lettre destinée à son notaire et la plaça dans une enveloppe où il glissa le pli cacheté à l'adresse de Jeanne Mareil.

Quant à la lettre même destinée à celle qui s'appelait maintenant La Veuve, en voici la teneur :

« Je vous ai vue, Jeanne. Quelques secondes à peine, vous m'êtes apparue l'autre soir, dans ce taudis où j'ai été séquestré. Tout de suite, je vous ai reconnue, comme vous, vous m'avez reconnu. Que faites-vous ? Quelle existence est la vôtre ? Je l'ignore. Mais dans vos regards, dans vos éclats de rire, j'ai reconnu la haine. Après tant

d'années, vous n'avez pas pardonné. C'est votre droit, et je ne m'en plains pas.

« Jeanne !… voici l'heure où vous allez enfin pardonner… peut-être. J'espère, je crois que l'apaisement va se faire en vous. Je ne vous parlerai donc ni de moi, ni de ce que j'ai souffert, ni de cet amour dont le souvenir seul fait encore trembler la main qui vous écrit. Ce n'est pas pour moi, pour libérer mon esprit de l'obsession du remords que je vous écris. C'est seulement pour libérer votre esprit, à vous. C'est pour vous donner une joie après tout le mal que je vous ai fait. Si vous êtes la Jeanne que j'ai connue, si vous avez l'âme que votre attitude passée suppose, la joie que je vous apporte est au-dessus de tous vos malheurs.

« Jeanne, votre fille est vivante. Je l'ai vue. Je lui ai parlé.

« Cette fille, vous devez la croire morte, puisque vous ne l'avez jamais revue depuis le jour où vous avez fui Segré après m'avoir si terriblement frappé. Peut-être, ce jour-là, votre vengeance dépassa-t-elle les droits de votre douleur.

« Demandez-vous, Jeanne, si vous n'avez pas été punie à votre tour par la perte de votre enfant. Demandez-vous si vous ne devez pas oublier mon crime, puisque c'est moi, moi ! et non un autre, moi qui vous rends votre enfant !

« Je suis sûr que vous l'avez pleurée, que vous la pleurez encore. Je suis sûr que vous donneriez votre vie pour savoir qu'elle vit et que loin de vous elle n'a pas souffert.

« Eh bien ! c'est tout cela que je viens vous dire, moi, Hubert d'Anguerrand !

« Votre fille, Jeanne, a été trouvée près des Ponts-de-Cé par des fermiers du nom de Frémont. Ces braves gens l'ont recueillie, adoptée pour leur enfant, élevée, aimée. Son enfance et sa jeunesse ont été aussi heureuses que vous pouviez le souhaiter en de pareilles circonstances.

« J'ai vu votre enfant. C'est une belle jeune fille, un noble cœur, une radieuse intelligence.

« Elle porte le nom de Lise Frémont, ou, pour mieux dire, Lise simplement.

« Comment je sais que Lise est votre fille ?

« Par elle-même, qui m'a raconté son enfance. Les particularités qu'elle m'a exposées sont si précises que le doute est impossible.

« Quant aux circonstances qui ont mis en présence la fille de Jeanne Mareil et Hubert d'Anguerrand, elles importent peu. Sachez

seulement que ces circonstances sont telles que si j'avais jamais douté de la puissance et de la bonté divines, je serais aujourd'hui obligé de les reconnaître en m'humiliant.

« Maintenant, je suis forcé de vous dire que votre fille m'a quitté, et que j'ignore ce qu'elle est devenue. Qu'elle m'ait quitté après la longue conversation que j'ai eue avec elle, cela ne m'étonne pas car Hubert d'Anguerrand devait naturellement inspirer de l'horreur à l'enfant de Jeanne Mareil et de Louis de Damart. Mais je suis sûr qu'elle reviendra. J'ai pu apprécier son cœur adorable… Je suis sûr qu'elle reviendra me consoler.

« Où êtes-vous, Jeanne ?…

« Je vous cherche. Aussi ardemment que j'ai pu souhaiter vous voir, je cherche maintenant une entrevue avec vous. Pourtant, il est possible que je meure avant de vous avoir trouvée. Si cela arrive, mon notaire vous remettra cette lettre.

« Adieu, Jeanne ! Puissiez-vous pardonner à celui qui vous a aimée ! Puissiez-vous, lorsque vous parlerez de moi avec Lise… avec votre fille, ne plus prononcer mon nom avec haine !… »

LIII

LES ALLIÉS

Quelques jours après cette soirée où Ségalens et Jean Nib dînèrent ensemble dans un restaurant de la rue Drouot, Zizi et La Merluche, vers quatre heures du soir, longeaient la rue Clignancourt. La Merluche portait un paquet assez volumineux, et Zizi l'escortait, les mains dans ses poches.

Boulevard de la Villette, ils s'enfoncèrent dans une ruelle et finirent par s'arrêter devant une boutique de bric-à-brac.

– Vas-y, Merluchot ! Et surtout tâche de ne pas te faire estamper comme la dernière fois ! Ça vaut au moins cinquante balles !…

La Merluche prit le paquet, entra, et fut accueilli par le sourire de connaissance d'un vieux bonhomme crasseux qui l'emmena au fond de l'arrière-boutique. Là, La Merluche défit son paquet – le paquet que l'agent Chique avait aidé à porter !… Le paquet contenait deux magnifiques candélabres qui pouvaient valoir mille francs ! Ce vieux bonhomme était un receleur.

Après avoir longtemps examiné *la marchandise* devant Julot palpitant, il offrit soixante francs que le fils de l'agent accepta en tressaillant de joie.

– Combien ? demanda avidement Zizi en le voyant reparaître.

– Soixante balles ! répondit La Merluche avec son incurable honnêteté.

– Chouette !… À la fin de la semaine, t'auras quinze balles au lieu de dix ; tu diras que t'as été augmenté, et ça épatera ton dab. En attendant, voici quarante sous pour faire la noce…

* * * * *

Quelques heures plus tard, c'est-à-dire vers neuf heures du soir, Zizi rentrait rue Letort, et grimpait au galetas de La Veuve où il avait élu domicile. Il contempla avec orgueil le véritable magasin au centre duquel il se trouvait. C'était une mine inépuisable. Il n'y avait qu'à puiser dans le tas… Il va sans dire que le paquet de tout à l'heure sortait du galetas.

Zizi se déshabilla et se coucha dans la grande caisse.

Puis il souffla la bougie qui brûlait sur une chaise près de la caisse, et la conscience sans remords dans le passé, sans inquiétude dans l'avenir, il ferma les yeux.

Or, Zizi était couché depuis vingt minutes et commençait à s'engourdir dans un bienheureux sommeil Lorsqu'il lui sembla tout à coup qu'on introduisait une clef dans la serrure.

– Mince alors ! songea-t-il. V'là qu'on vient me cambrioler, à c't'heure ? Et y a une police, des flics, des roussins, qu'on peut pas faire un pas sans marcher dedans ! Non, mais à quoi qu'elle sert, la police, à quoi qu'elle sert, si on ne peut plus roupiller tranquille !

Tout en pestant ainsi, Zizi s'était soulevé de façon que sa tête effleurât le rebord de la caisse, et il braquait des yeux indignés sur la porte où il s'attendait à voir paraître un cambrioleur. Soudain la porte s'ouvrit. Une lumière pâle se répandit dans le galetas, et Zizi murmura :

– La Veuve !… Qu'est-ce qu'elle veut cette chipie ?… Tiens, elle n'est pas seule… Oh ! mais je reconnais cette bobine-là, moi… J'y suis ! c'est la baronne de Va-te-faire-lanlaire !…

Avec la silencieuse souplesse d'un chat, Zizi se renfonça dans la caisse, où il se tassa en boule, ramenant entièrement sur lui la couverture. Il était loin d'être rassuré.

La Veuve était entrée en refermant soigneusement la porte. Zizi trembla en l'entendant s'approcher de la caisse qui lui servait de lit. Une impression de terreur étrange, insurmontable, s'empara de lui lorsqu'il écouta ces pas silencieux, mous, glissants, qui venaient vers lui.

Alors, La Veuve parla :

– Ici, nous ne serons ni dérangées, ni épiées. Il y a des années que je cache ici les marchandises que j'écoule ensuite peu à peu. Et personne au monde n'a eu l'idée d'entrer là… personne ! sauf la bouquetière. Mais celle-là n'entrera plus ici !… Nous pouvons donc causer. Mais avouez, madame la baronne, que nous avons eu de la chance ! Nous nous cherchions toutes deux…

– Des gens comme nous se retrouvent toujours en y mettant un peu de bonne volonté. Je vous connais à peine. Mais telle que je vous ai entrevue, telle que je vous vois, je devine en vous quelque chose de formidable. En vous arrachant la petite Lise, je sais que j'ai encouru votre haine et votre vengeance… mais…

– N'allez pas plus loin, fit La Veuve. Je puis maintenant vous dire

pourquoi je vous cherchais, moi ! Je voulais vous dire en effet, qu'en m'arrachant la petite d'Anguerrand, c'est comme si vous m'aviez arraché le cœur, et que je vous hais pour le mal que vous m'avez fait et que je me suis vengée !

– Vous vous êtes vengée ? demanda Adeline avec étonnement. Et comment ?

– Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir à certains changements que vous remarquerez chez M. votre mari. Je me suis vengée en apprenant à Gérard d'Anguerrand que Lise est vivante !

– Votre vengeance a porté à faux. Qu'avez-vous voulu ? Que Gérard me quitte, n'est-ce pas ?... Eh bien ! avant même que d'apprendre ce que vous lui avez appris, Gérard m'avait quittée et n'était plus rien pour moi... ou tout au moins je n'étais plus rien pour lui. Vous vous êtes trompée, voilà tout.

– La malédiction est sur moi, gronda La Veuve en elle-même. Rien ne me réussit...

– Tenez, reprit Adeline, lorsque je vous ai vue à l'hôtel d'Anguerrand, vous m'aviez proposé une alliance. C'est que vous aviez bien compris que deux femmes comme nous doivent se soutenir et s'aider. J'ai eu tort, il est vrai, de contrecarrer vos projets, puisque ces projets, au fond, étaient les miens. Mais ne pensez-vous pas que nous ferions mieux l'une et l'autre de redevenir bonnes amies ? Si c'est non, je m'en vais. Si c'est oui, causons. Je vous le répète j'ai besoin de vous, et... je crois que vous avez besoin de moi...

– Qu'avez-vous à me proposer ?

– Une double question, d'abord. Savez-vous où est Gérard ?

– Non ! fit La Veuve dans un soupir de haine affreuse.

– Savez-vous où est Lise ?

– Non, répéta La Veuve avec un grondement de furieuse douleur.

Et Adeline fut convaincue que La Veuve disait la vérité.

– Eh bien ! dit alors tout à coup Adeline, moi je sais où est Gérard !... Je sais, moi, où est Lise !

– Vous ! rugit La Veuve dans un cri de joie terrible.

– Moi ! dit tranquillement Adeline, sûre désormais de conquérir La Veuve. Moi ! Et, si vous le voulez, je vais vous dire tout de suite où ils sont l'un et l'autre !...

La Veuve se leva. Elle tremblait. Sa figure convulsée avait pris des teintes livides.

– Dites-moi cela... et puis ne me dites plus rien... Dites-moi cela, et

je vous bénirai… Vous me demandez d'être votre associée, je serai votre servante…, oui, je vous servirai…, je suis fidèle, moi ! fidèle à mes haines, fidèle à mes amitiés…

– Ce que vous me demandez, je suis venue pour vous le dire. J'ai besoin de vous. Je ne vous demande pas votre amitié. Je vous demande de m'aider. Vous avez une haine. J'en ai une autre. Combinons-les et faisons-en sortir la foudre qui tue. Voilà ce que j'avais à vous dire. Maintenant, écoutez-moi. Je veux d'abord savoir dans quelles circonstances vous avez dit à Gérard que Lise est vivante…

– Volontiers, oh ! bien volontiers ! fit La Veuve avec une sorte d'humilité empressée.

La Veuve, en peu de mots, fit le récit de la scène que nous avons racontée : l'arrivée de Gérard dans le logis de la rue Saint-Vincent, les cris de Lise et leur départ à tous deux.

Par les dates que fournit La Veuve, Adeline supputa que la réunion de Gérard et de Lise s'était accomplie le lendemain ou le surlendemain du jour où son mari était parti, la laissant seule dans le pavillon de la rue d'Orsel.

Puis La Veuve raconta comment elle s'était mise à suivre Gérard et Lise, comment elle avait rencontré Biribi, et comment elle était montée dans un taxi avec l'escarpe.

– Qu'est-ce que cet homme ? demanda Adeline.

– Un homme à moi. Un couteau emmanché à ma pensée.

– Bon. Nous aurons à l'employer, vous pouvez le retrouver quand vous voudrez ?

– Il est à ma disposition nuit et jour, et prêt à agir.

– Bien. Et peut-il, ou pouvez-vous vous-même, ramasser cinq ou six bandits comme lui, capables de tout, sans scrupule et surtout sans peur… car il y aura bataille !

– Je puis, dans deux heures, avoir ici même huit ou dix hommes résolus, habitués à risquer, toutes les nuits, la prison, le bagne, et parfois la guillotine pour de misérables sommes.

Une terrible expression de haine satisfaite s'étendit sur le visage d'Adeline.

– Voici mon idée, reprit-elle au bout de quelques minutes de ce silence lourd et menaçant. Je veux m'emparer de Gérard et de Lise. Gérard, j'en ferai ce que je voudrai. Il m'appartient tout entier, celui-là ! Quant à Lise… je vous la livrerai…

La Veuve eut un rugissement qui fit sourire Adeline d'un sourire aigu, terrible, plus terrible que l'expression de haine farouche qui tourmentait la physionomie de La Veuve.

– Livrée à vous, acheva Adeline, je suis sûre qu'elle est en bonnes mains. Je ne puis pas imaginer contre elle, à moins de la tuer bêtement comme j'ai failli le faire, de vengeance plus complète et plus raffinée !… Cet arrangement vous convient-il ?…

La Veuve fit oui d'un signe de tête, incapable qu'elle était de parler à ce moment-là.

– Il ne reste plus, dit Adeline, qu'à combiner le plan d'attaque qui fera tomber en nos mains Gérard et Lise. Et c'est ici que j'ai besoin de vous – de vous et de vos hommes… Gérard, je l'ai retrouvé tout de suite. J'ai eu plus de chance que vous. Ou bien, c'est que l'amour est plus fort que la haine. Car je l'aime, moi ! ajouta-t-elle avec un rire sinistre. Enfin, peu importe. Au bout de trois jours, j'ai su ce qu'il avait été faire à Neuilly…

– À Neuilly ? fit La Veuve en tressaillant.

– Vous connaissez Neuilly ?…

– J'y connais du moins la maison de quelqu'un que vous avez connu, qui fréquentait chez vous, de quelqu'un qui est mort… la maison du marquis de Perles.

Adeline pâlit. Une étrange émotion crispa ses traits ; ses yeux flamboyèrent ; elle eut une sorte de grincement de rage.

– Oui, gronda-t-elle, il est mort !… Je ne puis plus rien contre ce lâche… n'en parlons plus, et songeons aux vivants. Donc, vous disiez que vous connaissez la villa du marquis de Perles ?

– J'y ai été une fois… pour des affaires…

– Cela ne me regarde pas. Mais puisque vous connaissez la maison de Perles, vous aurez dû remarquer non loin de là une autre villa enclose de murs…

– Avec une belle grille en fer forgé… je la vois.

– C'est là que vous trouverez Lise, acheva Adeline.

– C'est bien. Ne m'en dites pas plus. Je sais ce qui reste à faire… le reste me regarde. Je vous demande seulement trois ou quatre jours pour préparer l'expédition. Car, cette fois, il faut réussir… ou j'en crèverai. La maison doit être bien gardée, bien défendue… Il y a des hommes, sans doute.

– Sûrement ! Il y a d'abord Gérard qui vit là avec sa maîtresse…

– Croyez-vous donc qu'elle soit devenue sa maîtresse ? grinça La

Veuve.

– Et puis, il y a aussi Pontaives, continua Adeline sans répondre. Positivement, je ne sais qu'une chose c'est que Lise est là. Mais puisqu'elle y est, sûr que vos hommes se heurteront à Gérard. Prenez vos précautions. Gérard vaut six hommes à lui seul…

– Je vous dis que, cette fois, je réussirai ! gronda La Veuve.

– Adieu donc, dit Adeline en se levant. Demain, après-demain, à toute heure du jour ou de la nuit, prévenez-moi de ce qui se prépare et du moment où se fera l'expédition je veux être là…

– Où vous trouverai-je ?

– Place Vendôme, à l'Impérial-Hôtel. Vous demanderez la comtesse de Damart. C'est mon nom… Adieu.

– Je vous accompagne jusque dans la rue. Car je ne couche plus dans cette maison. Vous-même, si une circonstance imprévue vous forçait à me voir avant que je vienne chez vous, venez me demander…

Le reste se perdit dans un murmure indistinct, car déjà La Veuve et Adeline avaient franchi la porte et commençaient à descendre l'escalier… Dans le galetas, dix minutes s'écoulèrent avant que le moindre bruit se fît entendre. Enfin, au fond de la caisse, la paille craqua, puis une allumette s'enflamma, et à la lueur de la bougie apparut la tête pâle, effarée, terrifiée de Zizi. Longtemps encore le voyou écouta en comprimant les battements de son cœur. Lorsqu'il fut certain que les deux femmes étaient bien parties et que La Veuve ne reviendrait pas, il sauta hors de la caisse et commença à s'habiller en toute hâte.

LIV

CHARLOT

Ce soir-là, dans un petit salon ouvrant sur la salle des jeux d'un tripot situé prés de l'Opéra, le prince d'Olsteinburg, enfoui au fond d'un vaste fauteuil capitonné, les pieds au feu, une pipe anglaise aux lèvres (car, dans ce salon, il était pour ainsi dire chez lui), une tasse de thé fumant près de lui sur une table, parcourait les journaux avant de se mettre à ponter sur la grande table verte.

Gustave VII, prince d'Olsteinburg, avait soixante ans. Il était grand, bien conservé, très solide, rouge de figure et blanc de cheveux. Il était surtout connu comme le ponte le plus intrépide. Il n'était pas rare de le voir déposer devant lui trois ou quatre cent mille francs quand il prenait la banque. On le tenait pour un beau joueur, impassible devant la perte, dédaigneux devant le gain.

Dans le petit salon, outre le prince, il y avait deux ou trois, personnes qui lisaient ou causaient, et un valet de pied portant la livrée du cercle.

À un moment, le prince fouilla dans la poche intérieure de son smoking, et, sans s'en apercevoir, laissa tomber au pied du fauteuil un portefeuille. Aucun des habitués présents ne s'aperçut de l'incident. Le valet de pied avait vu, lui. Il s'approcha et ramassa le portefeuille, tandis que le prince était occupé à développer l'immense Times. Le valet, sans un mot, présenta l'objet au prince.

– Quoi ? Qu'est-ce ? demanda le prince étonné.

– Un portefeuille que monseigneur vient de laisser tomber, dit le valet.

– De toute mon altesse, dit le prince en riant. C'est ma foi vrai ! Vous êtes un honnête garçon, vous ! Il y a bien mille louis là dedans…

Le valet ne broncha pas et demeura ferme en parade.

– Comment vous appelez-vous, mon garçon ?

– Firmin, monseigneur.

– Vous êtes nouveau ?

– Engagé depuis trois jours, monseigneur.

– Eh bien ! Firmin, je ne veux plus être servi que par vous, vous entendez ? Je veux que vous disiez ça au gérant. Donnez-moi un journal français. Et puis, voici pour vous.

Le valet, trop bien stylé pour se permettre un remerciement, prit, sans dire un mot, les trois billets que lui tendait le prince, lui remit un journal de Paris, et s'en alla reprendre son poste prés de la porte.

Le prince d'Olsteinburg acheva sa tasse de thé et se plongea dans la lecture du journal. Au bout d'une demi-heure de lecture, il s'écria tout à coup en se retournant à demi :

– Ah voilà qui est particulier. Dites donc, Machin, en voilà un fait divers épatant comme vous dites.

– Quoi donc, monseigneur ? fit un jeune homme à qui ces paroles s'adressaient et qui s'approcha avec empressement.

– Ça, dans votre journal, justement… Cette machine intitulée : *La résurrection de Charlot*…

– Alors, fit le jeune homme que le prince appelait Machin, Votre Altesse trouve que c'est épatant ? Eh bien ! il ne me reste qu'à remercier Votre Altesse, car c'est moi qui ai rédigé ce papier…

– Bah ! et c'est vrai ?

– Vrai d'un bout à l'autre, dit le journaliste. Et même, j'ai su tout à l'heure de nouveaux détails.

– Qu'est-ce que c'est ? demandèrent en s'approchant les deux ou trois habitués présents dans le salon.

– Une machine épatante, dit le prince, que Machin a écrite dans la *Gaule*. Il prétend que c'est vrai, mais je n'en crois rien. À notre époque, avec l'électricité, en plein Paris… non.

– C'est donc bien extraordinaire ? fit l'un des membres du cercle.

– Racontez, Machin, racontez… j'adore les faits divers ; il n'y a que ça d'amusant dans les journaux… Vous avez eu à Paris un auteur de génie… comment l'appelez-vous donc déjà ?… Chose… Machin…

– Victor Hugo ?…

– Non. J'y suis. C'est Rocambole !

– Justement ! s'écria le journaliste. C'est en souvenir de Rocambole que j'ai intitulé mon papier : *La résurrection de Charlot*. Messieurs, vous n'avez pas connu Charlot ?… Je l'ai connu, moi !

Le valet de pied, toujours à son poste, près de la porte, immobile et raide, écoutait. Non sur ses lèvres, mais dans ses yeux, il y eut un

étrange sourire.

– Quel homme est-ce ? demanda le prince d'Olsteinburg.

– La quarantaine. Brun. Très fort. La barbe noire. Un cou de taureau. On me l'a montré un soir. Je le reconnaîtrais entre mille. Mais cela n'est rien. J'ai particulièrement étudié sa manière de faire. D'après tous les coups que l'on connaît de lui, je reconstitue une affaire qui demeure ténébreuse pour tout le monde. Je vous prie de remarquer, monseigneur, que, seul de toute la presse, j'indique que le coup de la rue Royale n'a pu être exécuté que par Charlot. Si la police le pince, vous verrez que j'avais raison. C'est la rentrée en scène de Charlot. Depuis plus d'un an, on n'entendait plus parler de lui. Sans doute, il opérait à l'étranger, à Londres, Vienne ou Pétersbourg. Le revoici dans nos murs ! Vous allez voir les coups d'audace se succéder dans Paris ! Je mettrais ma tête à couper que c'est Charlot ! Le vol de la rue Royale, c'est le retour de Charlot, la bienvenue de Charlot, la résurrection de Charlot !…

– Mais enfin, qu'est-ce qu'il a fait ? demanda l'un des auditeurs.

– Racontez, Machin, racontez, fit le prince.

– Messieurs, vous savez tous que Rieffer, le grand joaillier de la rue Royale, a été dévalisé la nuit dernière. Eh bien ! voici comment le coup a été fait. Vous voyez la maison, n'est-ce pas ? L'entrée avec son entresol vitré. À droite de l'entrée, le magasin de Rieffer. À gauche, Bichot, le fleuriste. Bon. Maintenant, si vous pénétrez dans l'entrée, vous trouvez, tout de suite à droite, la loge du concierge. Donc, cette loge s'adosse immédiatement à la boutique du joaillier. Encore un détail : le premier étage de la maison est occupé par Émile, le grand perruquier de l'Opéra. La nuit dernière, à onze heures, les employés de Rieffer, sous sa surveillance, descendent la devanture en tôle qui supporterait l'assaut du canon. Ils s'en vont. Resté seul, Rieffer cadenasse l'intérieur par un système qu'il est seul à connaître. Puis il sort par une porte de derrière donnant sur la cour de la maison, porte blindée en fer, et se fermant au secret comme un coffre-fort. Et pour entrer dans son magasin, il faudrait d'abord démolir les six étages de la maison. Bon. La maison s'endort. Le concierge éteint l'électricité, barricade la grande porte et se couche. À minuit, c'est-à-dire, notez bien, à une heure où la rue Royale est encore sillonnée de passants, d'agents et d'innombrables voitures, à une heure où il faut être fou pour supposer qu'un magasin comme celui de Rieffer va être attaqué, à minuit, donc, le concierge entend un violent coup de sonnette… Le concierge a constaté que tous ses locataires sont rentrés. Au coup de sonnette, il fait le mort. Deuxième et troisième coups de sonnette, de plus en plus forts. Le concierge se lève, vient à la porte, colle son nez à

la grille du judas et voit un monsieur archi correct. Le concierge commence à craindre d'avoir fait un impair en laissant poser ce monsieur ; mais il n'ouvre pas et demande à travers le judas : « Que désirez-vous ?… » Et le monsieur répond d'autorité : « Je suis le secrétaire du régisseur de la scène de l'Opéra. Il faut que je parle immédiatement à Émile pour la représentation de demain soir ; Veuillez le réveiller… » Notez que le monsieur ne demande pas à entrer dans la maison. Il demande simplement qu'on réveille le perruquier. Notez que cent fois on est venu déranger Émile à des heures tardives. Tout naturellement, le concierge ouvre, et dit : « C'est au premier, la porte à… – Bon ! bon ! je sais ! », interrompt le monsieur. Le concierge rentre dans sa loge et, à l'instant même où il y met le pied, il se sent pris à la gorge par un nœud coulant ; en même temps, un grand foulard est jeté sur sa tête et serré de façon qu'il n'y voie plus. Le malheureux ne peut ni jeter un cri, ni faire un mouvement. Saisi par deux bras d'une force herculéenne, il est jeté sur son lit. Aussitôt, il sent qu'on lui applique sous le nez, à travers le foulard, quelque chose qui a une odeur désagréable… Il veut crier, la corde se resserre à son cou… Il veut se débattre, la poigne de fer le maintient… Il veut respirer, et il aspire à pleins poumons le chloroforme… En quelques secondes, il perd connaissance, et ne s'est réveillé qu'au matin…

« Le monsieur correct, le secrétaire du régisseur, c'est Charlot !

– Bah !… Vous êtes sûr ?

– Aussi sûr que je le suis de raconter en ce moment la chose à Votre Altesse et à ces messieurs.

– Eh bien ! c'est un rude homme, votre Charlot. Il me plaît… Quand on se mêle de faire du fait divers, au moins faut-il le faire proprement. Je voudrais le voir, votre Charlot !

Le valet de pied, sans bouger de place, considéra le prince d'Olsteinburg. Et l'étrange sourire qui était, non sur ses lèvres, mais dans ses yeux, s'aviva d'une flamme bientôt éteinte.

– Une fois le concierge endormi sur son lit, Charlot a tranquillement fait entrer un ou plusieurs hommes à lui, très probablement plusieurs, au moins deux. Ces hommes attendaient sans doute devant la maison. Ils sont entrés avec un pic à manche très court et deux fortes pinces en fer. Ces outils ont été retrouvés sur place.

– Au fait, ce sera toujours un dédommagement pour maître Rieffer… Voilà un coquin de belle envergure. Maintenant, je vais risquer quelques louis…

Le prince s'était levé et se dirigeait vers la table de jeu. Le valet de pied soulevait la portière…

– Toi, dit le prince en lui tirant l'oreille, rappelle-toi que je ne veux plus être servi que par toi.

Dix minutes plus tard, le prince d'Olsteinburg prenait la banque, et les pontes sérieux se tâtaient pour la forte bataille ; le prince avait mis deux cent mille francs devant lui.

À trois heures du matin, le prince d'Olsteinburg quitta le cercle. Il se sentait fatigué. La partie avait été peu intéressante. Il n'avait ni gagné ni perdu. Il était de mauvaise humeur.

Firmin lui endossa sa pelisse, et, sur son ordre, l'accompagna jusqu'à sa voiture pour lui ouvrir la portière.

Entre l'instant où il revêtit sa fourrure et celui où il commença à descendre l'escalier, le prince échangea quelques mots avec deux ou trois personnes. Dans ce rapide laps de temps, le valet de pied était rentré dans le petit salon dont la fenêtre donnait sur la place. Il ouvrit cette fenêtre et jeta sur le trottoir une pièce de deux sous qui tomba en résonnant et alla se perdre dans le ruisseau.

Firmin, déjà, la fenêtre refermée, rejoignait le prince qui commençait à descendre l'escalier.

– Quel est ce bruit ? demanda tout à coup le prince en atteignant les dernières marches et en tendant l'oreille à une rumeur venant de la rue.

– Je vais m'en informer, Monseigneur ! dit Firmin, qui s'élança au dehors.

Le prince continua à descendre lentement, distribuant, selon son habitude, des pourboires aux valets et au chasseur, qui se précipita en criant :

– Le coupé de Monseigneur le prince d'Olsteinburg !

Au même instant, Firmin revenait en disant :

– Ce n'est rien, Monseigneur. Deux ivrognes se sont pris de querelle avec le cocher de l'une de ces voitures ; le pauvre cocher a reçu, paraît-il, un rude coup sur la tête ; les deux ivrognes se sont sauvés…

– Monseigneur ! ah ! Monseigneur ! s'écria le chasseur, votre cocher !…

– Bon ! c'est lui qui s'est fait casser la tête, hein ?… Quel animal ! Est-ce qu'il est mort ?…

– Oh ! non, Monseigneur. Dès qu'il aura été pansé à la pharmacie voisine, il n'y paraîtra plus…

– L’imbécile !… Alors, je vais être obligé d’attendre ?… Va me chercher un fiacre, Firmin…

– Si Monseigneur daignait me permettre, dit le valet de pied.

– Parle ! grommela le prince.

– Si Monseigneur le désire, je vais le reconduire dans son coupé. Ainsi Monseigneur ne sera pas obligé de monter dans un fiacre. Et le cocher de Monseigneur rejoindra dès qu’il pourra.

– Tu sais donc conduire ?…

– J’ai eu l’honneur de servir cinq ans chez M. le baron Héglof, en qualité de cocher.

– Endosse donc la pelisse de cet animal, et monte sur le siège.

Firmin obéit et rassembla les rênes avec l’autorité d’un cocher de race. Le prince approuva d’un signe de tête et prit place dans le coupé qui, aussitôt, s’ébranla, se dirigeant vers les Champs-Élysées : le prince d’Olsteinburg avait son hôtel aux abords de la place de l’Étoile.

Tout à coup, au moment où la voiture arrivait au rond-point, elle s’arrêta brusquement ; la portière s’ouvrit : Firmin entra dans le coupé, prit place près du prince, et aussitôt la voiture se remit en marche, mais au pas.

D’abord, muet de stupeur, le prince, alors, s’écria :

– Holà, maître Firmin, perds-tu la tête ?

– Cela viendra peut-être, dit le valet d’un ton qui fit frissonner le prince ; mais, pour le moment, elle est solide sur mes épaules. Monseigneur daignera me pardonner. Mais j’avais absolument besoin de parler à Son Altesse.

Effaré d’étonnement plutôt que de terreur, le prince se demandait s’il avait affaire à un bandit ou à un fou. Cependant, la voiture marchait, et il remarqua, avec un commencement d’épouvante, cette fois, qu’il y avait un homme sur le siège.

– Ah ça, fit-il machinalement, qui conduit ?

– Que Monseigneur se rassure. C’est un cocher parfaitement expérimenté. Pour ne rien vous cacher, je dois ajouter que c’est justement l’un des deux ivrognes qui ont si bien arrangé le cocher de Monseigneur…

– Ah ! ah ! je commence à comprendre. Que me voulez-vous ? Faites vite…

– D’abord supplier Monseigneur de laisser ses mains tranquilles. Votre Altesse fouille avec impatience les poches de sa pelisse et se demande ce qu’est devenu son revolver. Le voici…

Et le valet tira de sa propre poche le revolver du prince, qu'il braqua sur sa poitrine en disant :

– J'espère que Monseigneur ne va pas me forcer à le tuer avec ses propres armes ?

– On ne parlemente pas avec les assassins, dit le prince en se redressant. Dites-moi ce que vous me voulez et finissons-en. J'ai vingt mille francs sur moi : le porte-feuille que vous auriez tout aussi bien fait de me voler tout à l'heure au cercle. Les voulez-vous ?

– Monseigneur plaisante, fit le valet. Je ne suis pas un voleur… Voici ce que je voulais vous dire : je me fais fort de vous montrer dès cette nuit ce Charlot que vous paraissez admirer. Pour ne pas vous faire languir davantage, Charlot est devant vous !…

– C'est bien, dit le prince avec un calme hautain, je paye !

Et il sortit d'une poche intérieure de son habit quatre liasses de cinquante billets chacune. Charlot les prit, les jaugea pour ainsi dire d'un coup d'œil, et les fit disparaître. Aussitôt, il frappa du doigt à la glace de devant ; la voiture s'arrêta ; l'homme qui se trouvait sur le siège sauta à terre et s'éloigna rapidement.

– Monseigneur, dit Charlot, je vais avoir l'honneur de vous reconduire…

En même temps, il descendit du coupé, laissant le prince abasourdi, stupéfait de ce dernier trait d'ironique audace. Presque aussitôt, la voiture partit au grand trot de son cheval enlevé par le coup de fouet de Charlot, qui, ayant repris place sur le siège, conduisait en cocher consommé.

Dix minutes plus tard, le coupé, s'arrêtait devant l'hôtel du prince.

Celui-ci s'élança sur le trottoir, décidé à appeler au secours ; mais, au premier coup d'œil qu'il jeta sur le siège, il vit qu'il n'y avait plus de cocher… Charlot avait disparu !

* * * * *

Une heure après cette scène étrange, deux hommes étaient attablés dans l'arrière-salle d'un cabaret situé dans le quartier des Ternes. La devanture était fermée depuis longtemps dans la première salle, il n'y avait pas de lumière.

Les deux hommes, assis l'un en face de l'autre, ne buvaient pas, ne causaient pas, ne se regardaient pas. Tous deux étaient à demi tournés vers la porte qui donnait sur une allée.

Enfin, l'un d'eux, crispant les poings, murmura :

– Il ne viendra pas ! il nous a mis dedans !…

– Charlot viendra ! répondit l'autre, Charlot n'a jamais manqué de parole… Le voici !…

La porte s'ouvrait sans bruit. Un homme entra. Mais il eût été impossible de reconnaître en lui le valet de pied Firmin. Cet homme paraissait quarante ans ; il portait une forte barbe noire ; enfin, il répondait exactement au portrait qu'en avait tracé le journaliste.

– Ouf ! dit Charlot en s'asseyant près de ses deux acolytes. Eh bien, les aminches, continua-t-il d'un ton de bonne humeur, on crève donc la soif, par ici ? Ohé, Coco !

– Voilà, patron ! fit une voix.

– À boire ! et du chenu ! commanda Charlot.

Coco apparut et déposa sur la table une bouteille de vin cacheté avec trois verres. Charlot décoiffa le goulot de la bouteille par un coup sec appliqué au rebord de la table, remplit les verres, et, d'une voix enrouée qui n'était plus la voix du valet de pied Firmin :

– À la vôtre, mes poteaux…

Charlot vida son verre d'une lampée, avec le coup de coude ignoble d'un buveur invétéré ; d'un geste canaille, du revers de la main il essuya ses lèvres et dit :

– Le pante avait deux cent mille balles.

– Nom de Dieu ! murmurèrent les deux hommes congestionnés par l'émotion.

– Il y avait pour cinq cent mille francs de bijoux chez le joaillier de la rue Royale, ajouta Charlot. À l'échange, les bijoux rendront deux cent mille francs. Si je pouvais aller les échanger à Londres, j'aurais peut-être deux cent cinquante mille. Mais je n'ai pas le temps, et puis, pour cinquante mille, ce n'est pas la peine de risquer de me faire pincer à Calais ou à Boulogne. Je ferai donc l'échange à Paris. Ça nous fait quatre cent mille francs. Deux cents en réserve ; cinquante pour Firmin, le valet du cercle ; cinquante pour moi ; cent pour vous deux : cinquante mille chacun, ça va-t-il ?… Voici votre part. Décampez et terrez-vous jusqu'à ce que je vous fasse signe pour une nouvelle affaire.

Charlot tendit à chacun de ses deux complices une liasse toute préparée d'avance. Ils la prirent en tremblant. Chacun d'eux, d'un même geste farouches se déboutonna et cacha le paquet entre chair et chemise.

– Allez. Souvenez-vous que j'habite avenue de Villiers, où, à toute heure, à l'endroit que vous savez, vous pourrez demander le comte de Pierfort… c'est moi !…

Quelques instants plus tard, les deux escarpes avaient disparu. À son tour Charlot s'en alla.

Sur la place des Ternes, déserte et obscure, Charlot s'arrêta, s'assura d'un rapide coup d'œil que nul ne le guettait ; alors, d'un tour de main, il se débarrassa de son épaisse chevelure et de sa barbe noire… Ce fut la tête de Firmin qui apparut à la lueur du prochain bec de gaz…

Charlot se remit en marche… Au bout de dix minutes, à une encoignure de rue, il s'arrêta de nouveau et modula un coup de sifflet très doux. Presque aussitôt, un homme s'approcha, salua respectueusement et attendit, cherchant à distinguer les traits de celui qui venait de l'appeler. Mais Charlot avait relevé le col de son pardessus et rabattu son feutre sur ses yeux.

– Eh bien, est-ce fait ? demanda Charlot.

– Oui, monsieur le comte, dit l'homme avec cette même attitude de respect. Nous avons le petit hôtel, tout meublé, pour vingt mille francs par an. Le notaire m'attend demain matin à neuf heures pour signer le bail. À dix heures, monsieur le comte pourra s'installer chez lui.

– C'est bien, dit Charlot. Voici trente mille francs, y compris la première année de loyer, que vous verserez demain matin. Vous aurez à vous occuper d'installer convenablement la salle à manger, cuisines et offices.

Vous aurez à installer tout le deuxième étage pour la personne qui doit l'occuper. Vous vous procurerez une femme de chambre fidèle et sûre pour Madame. Pour le reste de la domesticité, il suffira que vous ayez un cocher, un valet de chambre, une cuisinière et une fille de service. Ayez des gens sûrs et discrets comme vous-même. Je veux que vous donniez de bons gages. Je vous donne deux jours pour tout préparer. Samedi matin je viendrai m'installer à l'hôtel et je compte y trouver un service fonctionnant proprement…

– Monsieur le comte peut s'en rapporter à moi…

– C'est bien. Vous pouvez vous retirer.

Celui qu'on venait d'appeler M. le comte, autrement dit Charlot, attendit quelques minutes, puis se dirigea vers la gare Saint-Lazare, et, dans un hôtel, il demanda un souper et un lit, après s'être inscrit sous le nom de comte de Pierfort, venant de Rouen. Charlot mangea d'un robuste appétit le souper froid qu'on lui servit dans sa chambre ; puis, la porte fermée à clef, les rideaux tirés, se prépara à se coucher. Et lorsqu'il eut débarrassé son visage des pâtes qui le maquillaient, lorsqu'il eut lavé et brossé ses cheveux, donné un nouveau pli à sa moustache, ce ne fut plus la figure de Charlot, ni du comte de Pierfort,

ni du valet Firmin, ce fut la figure de Gérard d'Anguerrand avec sa physionomie de beauté fatale et de volontaire audace.

LV

LA VILLA DE NEUILLY

Jean Nib, en acceptant de surveiller la villa de Max Pontaives et de la défendre contre toute agression, avait fait violence à son caractère. Il était l'homme du dehors, de la rue, du grand air.

En réalité, il n'avait accepté que pour un motif unique : mettre en lieu sûr la petite bouquetière que, si étrangement, il avait rencontrée à la Morgue.

Dans ses préoccupations, Marie Charmant passait avant Rose-de-Corail.

Marie Charmant, jetée tout à coup dans la vie de Jean Nib, était pour lui un sujet d'étonnement farouche, de stupeur et presque de crainte. C'est qu'il ne comprenait pas… Il ne savait pas pourquoi il s'était attaché à cette jeune fille. De ce qu'il éprouvait pour Rose-de-Corail à ce qu'il éprouvait pour Marie Charmant, il y avait une infranchissable distance. Et pourtant, Il eût pleuré de savoir Marie Charmant malheureuse.

Il ne savait pas quand cela avait commencé. Dans la nuit de la rencontre à la Morgue ? Ou plus tard, dans la masure du Champ-Marie ? Il ne savait pas. Il l'aimait *fraternellement*. Il faisait pour elle des rêves *fraternels*. Il concevait de l'emmener avec lui quelque part, bien loin, et de la voir heureuse avec un mari qui l'aimerait autant qu'il aimait Rose-de-Corail.

Jean Nib, c'était Edmond d'Anguerrand.

Marie Charmant, c'était Valentine d'Anguerrand.

La première idée de Jean Nib, dès qu'il eut accepté ce que lui demandait Ségalens, fut d'installer Rose-de-Corail et Marie Charmant dans la villa de Neuilly. Mais il résolut de le faire secrètement, – et cela n'était qu'un jeu pour lui.

Conduit par Ségalens le lendemain matin du fameux dîner au champagne, présenté à Max Pontaives, Jean Nib étudia la position, affirma qu'il se faisait fort de la défendre, et demanda que toute la partie des combles comprenant six chambres lui fût exclusivement

réservée.

Jean Nib fut laissé libre de s'installer comme il l'entendait. Il fut convenu que ni Lise ni Magali ne seraient mises au courant de sa présence dans la villa. Seule la cuisinière chargée de le ravitailler connut ce secret.

Toutes ces dispositions prises, Pontaives fut tranquillisé. Il continua donc à coucher rue Roquépine. Cependant, il venait tous les jours à la villa, et Ségalens l'accompagnait, curieux de voir ce qu'il adviendrait de cet amour d'un sceptique millionnaire pour une pauvre fille du trottoir. Lorsqu'il voyait Max Pontaives si réservé, il se demandait en vain pourquoi, et il en était réduit à supposer que son ami ne voulait pas succéder au marquis de Perles dans les faveurs de la jolie femme…

Le soir de son arrivée dans la villa, Jean Nib attendit que tout le monde fût endormi ; puis il descendit et sortit. À vingt pas de la grille, deux ombres immobiles lui apparurent.

– C'est elles ! dit Jean Nib dont le cœur battit.

En effet, c'étaient Rose-de-Corail et Marie Charmant, venues au rendez-vous qu'il leur avait assigné.

– Attention ! dit Jean Nib. S'agit de pas faire de potin.

– La maison est donc habitée ? demanda Rose-de-Corail en se serrant contre lui.

– Oui et non. Je t'expliquerai tout â l'heure…

Tous trois pénétrèrent dans le jardin, dont Jean Nib referma la porte, puis dans la maison. Quelques minutes plus tard, ils étaient dans les combles, c'est-à-dire dans le domaine de Jean Nib. Il fit entrer les deux femmes dans une pièce qui donnait sur l'entrée de la villa.

– Ça sera là notre salle à manger, dit-il. Toi, la gosse, tu coucheras dans la chambre à côté. Regarde, et tu verras que c'est tout ce qu'y a de plus rupin.

Marie Charmant jeta en effet un regard sur la chambre voisine, et vit qu'elle était gentiment meublée.

Fidèle à la consigne qui lui avait été donnée, la cuisinière de la villa avait préparé, dans l'unique pièce où elle eût permission d'entrer, un dîner froid « comme pour quatre ».

– C'est pas pour dire, fit Rose-de-Corail, mais on est mieux ici qu'au Champ-Marie. Mais t'as donc fait un héritage, mon Jean ?

– Pas encore, mais ça viendra ; en attendant, boulottez sans crainte, les gosses ; ici, personne viendra nous relancer.

Lorsque le repas fut terminé, Rose-de-Corail demanda où ils se

trouvaient.

– Dans une maison amie, répondit Jean Nib. Pour le quart d'heure, écoutez bien, les gosses : défense de faire du potin, de causer trop fort ; enfin, faut pas être entendu par les gens qui demeurent en bas…

– Il y a donc des gens en bas ? s'écria Marie Charmant effrayée.

– Sûr ! mais c'est des aminches, qu'on te dit ! Ainsi, vous pouvez roupiller sur les deux oreilles ; le jour, faut pas vous montrer aux fenêtres ; maintenant, allez pioncer chacune dans votre dodo. Moi, je veille. Je dormirai le jour. Mais, la nuit, faut que je sois d'attaque.

C'est ainsi que Rose-de-Corail et Marie Charmant se trouvèrent installées dans la villa, dont les étages inférieurs étaient occupés par Lise et Magali.

* * * * *

Quelques jours se passèrent. Marie Charmant et Rose-de-Corail s'étaient accoutumées à ce nouveau genre d'existence. Jean Nib se reposait quelques heures dans la journée et, la nuit, montait une garde consciencieuse.

Un matin, une voiture s'arrêta devant la grille. Ce matin-là, c'était celui qui suivait la nuit où Charlot avait dévalisé le prince d'Olsteinburg.

De cette voiture descendirent deux hommes qui étaient Max Pontaives et Gérard d'Anguerrand.

Gérard d'Anguerrand avait été trouver Max Pontaives rue Roquépine, et lui avait dit :

– Cher ami, je viens vous remercier de l'hospitalité que vous avez bien voulu donner à la comtesse de Pierfort…

La comtesse de Pierfort ? fit Pontaives stupéfait.

– Cette jeune fille que vous avez accueillie dans votre villa de Neuilly avec une bonne grâce que je n'oublierai jamais. C'est la comtesse de Pierfort… une parente à moi…

Max de Pontaives eut un sourire.

– Vous pouvez me croire, reprit Gérard ; il y a sous toutes ces apparences une histoire que je vous raconterai quelque jour… quand je reviendrai à Paris, ajouta-t-il avec un soupir.

– Vous nous quittez donc ?

– Je vais m'enterrer à Prospoder pour quelque temps, et puis je voyagerai sans doute. L'essentiel est que mon parent, le comte de Pierfort, est à Paris, et que me voilà délivré, de la périlleuse tutelle que j'avais assumée, et que, du même coup, vous voici délivré aussi.

Vous verrez Pierfort. C'est un garçon charmant… il me ressemble un peu… au physique, pas au moral ! Je lui ai dit l'obligation qu'il a contractée vis-à-vis de vous, et il viendra vous remercier.

– Mais, mon cher baron, je suis tout remercié par le plaisir que j'ai eu à vous rendre ce léger service, à vous et à la comtesse… Hum !… Ainsi, vous l'aviez en garde ?…

– Le mari lui-même vous le dira et vous racontera par suite de quelles circonstances, tandis qu'il était retenu en Normandie, la comtesse a dû se cacher quelques jours à Paris. Seulement, cher ami, je vous demanderai un dernier service. Vous êtes relevé de votre serment de discrétion, puisque moi-même je raconte le fond de l'affaire ; mais vous seriez vraiment gentil d'ébruiter le moins possible cette histoire, où le bon renom de la comtesse pourrait se trouver en jeu…

– Vous aviez déjà ma parole vous l'avez plus que jamais.

– Vous êtes un vrai gentilhomme… À propos, voici les cent louis que vous avez eu l'obligeance de me prêter le jour où je me trouvai réduit par de ridicules circonstances au rôle de mendiant… M'accompagnez-vous à votre villa ?

– Comment donc ! avec le plus grand plaisir !… Mais, dites-moi, est-ce que votre parent le comte de Pierfort vient avec nous ?

– Non Il arrive tout à l'heure à midi, et se rendra tout droit à son hôtel de l'avenue de Villiers. Je tiens beaucoup à ce qu'en arrivant il trouve sa femme tout installée et l'attendant…

– Je comprends…

– Non, vous ne comprenez pas, mon cher, fit Gérard avec un étrange sourire. Il n'y a rien de tout ce que vous pouvez supposer en ce moment… Plus tard, vous saurez…

Les deux hommes montèrent en voiture et, un quart d'heure plus tard, arrivèrent à la villa.

Lorsque Gérard se retrouva en présence de Lise, il éprouva un tremblement de joie profonde. Dans ces quelques journées où, avec l'audace forcenée d'une sorte de désespoir, il avait risqué tout pour se procurer de l'argent, il avait vécu dans une morne terreur, avec cette intime conviction qu'il ne retrouverait plus Lise…

Elle était là !…

– Lise, dit Gérard en tremblant, êtes-vous prête à me suivre ? L'abri momentané que vous avez trouvé ici ne peut plus vous convenir.

Où tu voudras que j'aille, j'irai. Où tu croiras que je doive rester, je resterai.

– Venez donc… Mais, quoi que vous puissiez voir ou entendre, promettez-moi de ne pas vous étonner, de ne pas me mal juger… Lise, ô ma Lise adorée ! ajouta-t-il, emporté par la passion, tu le sais, ou si tu ne le sais pas, ton cœur te le dit : tout ce que je fais, c'est pour ton bonheur… S'il y a des choses qui te paraissent mystérieuses, si tu entends qu'on me donne un autre nom que celui que je porte, si je t'apparais sous des traits que tu ne me connais pas, aie confiance, quand même, toujours… me le promets-tu ?…

– Hélas ! fit-elle, en soupirant, ramenée à la réalité par ces paroles ; je sais, je vois, mon Georges adoré, que tu es obligé de te cacher. Mais fusses-tu maudit par le reste du monde, en moi tu ne trouveras que consolation et dévouement. Confiance ! murmura-t-elle comme se parlant à elle-même, toujours… Qui sait de quelles régénérations mon amour est capable !

Tremblante à la fois de bonheur et d'angoisse, elle dit adieu à Magali et suivit Gérard d'Anguerrand.

Max Pontaives les accompagna jusqu'à la voiture et revint trouver Magali.

– Mademoiselle, dit-il à Magali, peut-être allez-vous vous ennuyer maintenant ; vous allez vous trouver bien seule ici…

– Je ne m'y ennuierai pas plus que par le passé. Si je restais ici, je n'y serais pas plus seule que ces jours derniers.

– Est-ce que la personne qui sort d'ici vous aurait tenue à l'écart ? fit Pontaives en fronçant les sourcils.

–Elle !… La chère demoiselle !… oh ! non… elle a tout tenté, au contraire, pour se rapprocher de moi… C'est moi qui la fuyais… Ne m'interrogez pas… je n'osais pas, voilà tout… Vous savez, monsieur, le métier que je fais. Mais, pour faire ce métier, tout sentiment n'est pas aboli dans mon cœur… Peut-être suis-je bien novice encore… Peut-être, plus tard, dans quelques années ou quelques mois, n'y ferai-je plus attention… Mais, maintenant, il me semblerait que j'aurais commis une mauvaise action en me rapprochant de cette belle et pure demoiselle… Non, non, ajouta-t-elle nerveusement, pas de contact entre les honnêtes gens… et nous ! Au surplus, tout cela est inutile, car mon intention était de quitter aujourd'hui même cette maison…

– Vous y êtes donc bien mal ? fit Pontaives d'un ton de reproche ému.

– J'y suis cent fois mieux que je n'en vaux la peine. Épargnez-moi la nécessité de vous rabâcher les phrases par lesquelles on se quitte… et de vous dire que je craindrais d'abuser, ou autre chose pareille. Vous êtes un galant homme, monsieur Pontaives, un homme de cœur.

Jamais, vous entendez, jamais je n'oublierai que vous vous êtes dispensé de m'adresser un seul mot d'amour… alors que vous en auriez eu le droit. Vous m'avez traitée en honnête fille, et cela, voyez-vous, ne sortira jamais de ma mémoire…

– Merci, mademoiselle, mais, vraiment, vous me faites trop d'honneur pour bien peu de mérite, si mérite il y a. Causons donc en camarades…

– Oui, oui, en camarades !

– Dites-moi franchement pourquoi vous voulez partir d'ici, reprit-il en lui prenant la main.

Magali retira cette main. Son sein s'oppressa. Elle ouvrit la bouche comme si elle allait avouer quelque secret. Mais elle secoua sa tête :

– Non, non ! songea-t-elle, je ne dois plus aimer !… Aimer ! je sais trop ce qu'il m'en a coûté. Et puis, que suis-je à cette heure ?… Et si, au lieu d'être Magali, j'étais simplement l'ouvrière Juliette, m'aimerait-il, lui ?… Adieu, adieu à l'amour ! Je n'ai plus le droit d'être à un seul, puisque je me suis donnée à tous… Et puis… si je l'aimais… si je le lui disais… et qu'il apprenne de qui je suis la fille !…

– Eh bien ? reprit Pontaives. C'est donc bien grave ?

– Au contraire, fit-elle en frissonnant. La cause qui m'obligeait à me cacher n'existe plus. Je rentre donc simplement dans Paris. Seulement, ce ne sera pas dans mon appartement de la rue du Helder…

– Où vous serez, me permettrez-vous de venir vous voir ?…

– De grand cœur… à la condition que nous demeurions camarades… Tenez, monsieur Pontaives, cela va peut-être vous sembler étrange et fou, et bien orgueilleux de la part d'une noceuse comme moi. Mais il me semble que si jamais l'idée vous venait de voir en moi autre chose qu'une camarade, j'en aurais un chagrin atroce… Promettez-moi donc, si vous venez chez moi, d'oublier sur le seuil que vous entrez chez Magali…

– Je vous le promets, dit Pontaives faiblement.

– Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, accompagnez-moi jusqu'à Paris, voulez-vous ?

– À vos ordres, ma chère camarade. Nous prendrons un vulgaire taxi. Et si vous ne redoutez pas de vous ennuyer en ma société, vous me permettrez de vous offrir à déjeuner ; puis je vous déposerai où vous voudrez…

– Ce sera charmant ! s'écria Magali en battant des mains.

– Veuillez donc vous apprêter pendant que je donne quelques ordres ici. Dans cinq minutes, je suis à vous.

Pontaives monta au second étage et fit entendre le signal qui avait été convenu avec Jean Nib, au cas où il aurait besoin de communiquer avec lui. Quelques instants plus tard, Jean Nib apparaissait.

– Mon brave, dit Max Pontaives, voici votre mission terminée, heureusement sans qu'aucune attaque se soit produite.

– Bon ! fit Jean Nib. Alors, y a plus de danger ?

– Plus de danger, ici, pour la raison bien simple que les deux dames qui se trouvaient menacées s'en vont. L'une est déjà partie. L'autre va partir dans un instant. Demain matin, il n'y aura plus personne dans la villa, car je compte licencier les domestiques… Il me reste à vous remercier…

– Pas la peine, fit Jean Nib. Si ça n'est pas rageant ! ajouta-t-il, comme ça, tout de suite, en plein jour ? Oùs que je vais gîter les deux mômes ? Elles étaient si bien, ici, et si tranquilles !…

– Mais si, reprenait Pontaives, c'est la peine de vous remercier ! Et comme les remerciements en paroles sont une denrée vraiment trop facile et courante, permettez-moi de vous offrir ceci.

Et il tendit un billet de mille francs.

– Un carré ! s'écria Jean Nib. Vous êtes un type, vous ! mais vous pouvez rengainer ça. Tout ça, voyez-vous, c'est une affaire entre moi et votre copain… M. Ségalens.

– Vous refusez ? dit Pontaives avec stupeur.

– Ça oui ! Mais puisque vous dites que vous voulez me remercier, je vais vous en indiquer l'art et la manière. Renvoyez vos larbins, si vous voulez. Au contraire, ça n'en vaudra que mieux. Et laissez-moi ici quelques jours encore… Mais… fit-il tout à coup, comme frappé d'une idée subite.

– Quoi donc ?

Jean Nib se redressa, serra les poings et jeta un regard de côté sur Pontaives.

– Peut-être bien, dit-il d'une voix rauque, que ça va vous mettre en défiance, ce que je vous dis là… On ne laisse pas un type comme moi seul dans une maison où il y a de l'argenterie… C'est ça que vous pensez, hein ?… dites-le, puisque vous le pensez !…

– Mon cher monsieur, dit Pontaives en remettant son billet de mille francs dans sa poche, mon ami Ségalens m'a dit que s'il avait un trésor à mettre en sûreté, c'est à vous qu'il le confierait… or, j'ai confiance,

moi, en Ségalens, comme en moi-même…

– Il vous a dit ça, M. Ségalens ?… gronda Jean Nib en tressaillant.

– Et ne m'eut-il rien dit que je n'en serais pas moins votre obligé. Demeurez donc ici tant que cela vous conviendra, ou aussi longtemps que votre sécurité personnelle l'exigera. Je vous ai dit que, demain matin, il n'y aurait plus personne dans la villa. Je me suis trompé, dans une heure, le temps de faire leurs paquets, les domestiques seront partis. Adieu donc, et merci !…

Sur ces mots, Max Pontaives se retira, tandis que Jean Nib demeurait à la même place, tout pensif.

Au bout de quelques minutes, il remonta dans les combles et se posta derrière le rideau de la fenêtre, dans la pièce qui servait de salle à manger pour lui, Rose-de-Corail et Marie Charmant.

Bientôt, il vit sortir Max Pontaives donnant le bras à Magali.

Une heure plus tard, comme l'avait dit le maître de la maison, les deux femmes qui avaient fait le service quittèrent à leur tour la villa, après avoir refermé les portes, les fenêtres et la grille. Alors, Jean Nib se tourna vers Rose-de-Corail, et dit :

– Ça, c'est épatant, par exemple !…

– Quoi ?…

– Bien !… Des idées qui me passent par le ciboulot !…

LVI

L'ATTAQUE NOCTURNE

Zizi n'avait d'autre pensée précise que de jouer un mauvais tour à La Veuve et à celle qu'il appelait la baronne de Va-te-faire-lanlaire… Comment ? Il ne savait pas trop. Le plus pressé, pour lui, c'était de s'éloigner de ce galetas où La Veuve pouvait revenir d'un moment à l'autre.

Cependant Zizi, par des voies détournées, gagna rapidement la rue de Clignancourt, et descendit au carrefour du Delta.

Il était midi lorsque Zizi, ayant allumé une cigarette, grimpa dans un tramway qui se dirigeait vers la place de l'Étoile.

Cela le rapprochait de Neuilly, où il allait sans avoir pris la résolution d'y aller.

Zizi n'en continua pas moins à descendre vers Neuilly, mais il prit la précaution de longer le bas-côté de l'avenue. Près des fortifications, il y avait un cirque, un tir, un manège de chevaux de bois, enfin toute une petite installation foraine.

Dans sa marche à Neuilly, Zizi se heurta donc à cet embryon de fête foraine, et s'y accrocha comme une paille entraînée par le ruisseau s'accroche à quelque pavé. Dire qu'il oublia La Veuve, la baronne et leur terrible entretien, ce serait exagéré. Cette pensée, au contraire, ne le quitta pas durant les trois jours qu'il passa là, amarré à la fête, s'offrant d'innombrables tournées de chevaux de bois, assistant à toutes les représentations du cirque, se nourrissant de crêpes, de chaussons aux pommes et de nougat, enfin vidant jusqu'à la lie la coupe des plaisirs que peuvent offrir des baraques foraines. Le soir du troisième jour, ayant constaté qu'il ne lui restait plus que sept sous, Zizi se prit à faire de sérieuses réflexions.

– D'abord, si je préviens les gens de Neuilly des manigances de La Veuve, ça sera un sale tour que j'aurai joué à ces deux chipies. Ça sera toujours ça de gagné. Ensuite, c'est sûr que les types m'abouleront un bon pourboire.

Sûr d'empocher cent francs, Zizi se mit à bâtir des projets, s'arrêtant des demi-heures à des devantures où il se choisissait toutes

sortes de choses dont il se découvrait un besoin urgent, si bien qu'il s'aperçut tout à coup que les magasins fermaient, et qu'il était plus de dix heures. Alors, il se mit à courir. En un quart d'heure, il gagna la maison signalée par la baronne. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était la villa voisine de celle où il avait été conduit par La Veuve pour aider Jean Nib dans sa tentative de cambriolage.

Zizi agita la sonnette, une fois, deux fois, trois fois, de plus en plus fort. Mais rien ne répondit. Aucune lumière ne se montra ; aucun de ces bruits intérieurs qui prouvent qu'on s'apprête à répondre, sinon à ouvrir.

– Zut ! fit le voyou en pâlissant. Y a plus personne. Mes cent balles sont dans le lac… Les bourgeois ont déménagé… ou bien… c'est-y… oh ! bon sang de sort ! c'est-y que La Veuve a déjà fait son coup ?

Zizi sonna encore, mais cette fois sans conviction ; et, convaincu que la maison était déserte, il demeura tout étourdi, se reprochant amèrement de ne pas être venu tout de suite…

Pendant dix minutes, il resta planté devant la grille, puis, bien certain de son malheur, il s'en alla lentement. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il se sentit tout à coup saisi par deux bras robustes qui l'enlevèrent comme une plume. Il voulut se débattre, mais il comprit aussitôt qu'il avait affaire à forte partie ; il voulut crier, mais une main rude s'appliqua sur sa bouche. Dès lors, Zizi se tint tranquille.

Du reste, sa terreur, presque aussitôt se changea en stupéfaction : l'homme qui venait de le saisir l'emportait, et Zizi vit que la grille où il avait inutilement sonné était entr'ouverte ; il vit que l'homme franchissait cette grille et l'emportait justement vers la maison où il avait voulu pénétrer !

L'homme entra, portant toujours Zizi qu'il avait jeté sur ses épaules comme un paquet. Il monta rapidement des escaliers, pénétra enfin dans une pièce éclairée par une lampe et déposa le voyou sur ses pieds en grondant :

– Qu'est-ce que tu viens faire par ici, toi ? Réponds, ou je te serre la vis !…

– Jean Nib ! s'écria le voyou stupéfait.

– Zizi ! fit Jean Nib en le reconnaissant.

– Comme ça se trouve ! fit Zizi, qui déjà reprenait tout son aplomb. N'en v'là une, de rencontre ! Si je m'attendais à celle-là ! Et à part ça, comment qu'ça va, ma vieille branche ?

– T'inquiète pas de ma santé, fit Jean Nib, et tâche de répondre franchement, ou tu vas passer un mauvais quart d'heure ! Qu'es-tu

venu faire ici ? Pourquoi que tu as sonné ?…

– J'ai sonné ! C'est ce qui prouve que j'venais pas dans d'mauvaises intentions, au contraire ! J'venais pour…

Une idée terrible passa tout à coup par la tête de Zizi : puisque Jean Nib était là, c'était qu'il y était pour le compte de La Veuve ! C'est que lui, Jean Nib, avait exécuté le double enlèvement dont il avait surpris le projet !

– Eh bien ! gronda Jean Nib. Te décideras-tu, le gosse ?…

– Oui, j'me déciderai. Mais, d'abord, faut m'dire une chose. Est-ce La Veuve qui t'envoie ?…

– La Veuve !… murmura Jean Nib en tressaillant.

Zizi vit un tel bouleversement sur le visage de Jean Nib ; qu'il comprit que sa vie ne tenait qu'à un fil. Il eut peur…

– Écoute, dit-il, j'vais tout déballer. Tant pis si ça tourne mal pour moi !…

– C'est ce que t'as de mieux à faire… Dégoise !…

– Voilà !… voilà !… D'abord, je venais pour cafarder, ça c'est juré ! Ensuite tant pis si t'es d'accord avec La Veuve, mais je venais pour la faire enrager. Là ! c'est une manie chez moi…

– Comment ça ? Raconte un peu.

– Bien simple. La Veuve voulait faire un coup ici. J'ai voulu l'empêcher. Voilà ! Tue-moi, si tu veux, mais faut que j'me soulage. La Veuve et la baronne, c'est deux teignes, deux gales, deux poisons, deux…

Jean Nib interrompit la kyrielle des malédictions en serrant le poignet de Zizi, qui, alors, non sans se faire arracher les paroles, non sans essayer d'innombrables et subtiles digressions, finit par raconter la conversation qu'il avait surprise entre La Veuve et la baronne, du fond de sa caisse.

– Ainsi, résuma Jean Nib, La Veuve et cette femme que tu appelles la baronne voulaient s'emparer d'un homme nommé Gérard et d'une fille nommé Lise. C'est bien ça, hein ?

– Juste, Auguste ! La baronne doit régler le compte du Gérard, et La Veuve doit, pour sa part, bouffer toute crue la gosseline qui s'appelle Lise…

Jean Nib passa dans la pièce voisine où il trouva Rose-de-Corail en train de s'habiller.

– Eh bien ? quoi que c'était ? qui ça qui carillonnait ?… demanda Rose-de-Corail.

– Du leste ! fit Jean Nib. Éveille la môme ; dans cinq minutes, faut que nous soyons déguerpis…

Rose-de-Corail, au ton et à la physionomie soucieuse de Jean Nib, comprit que la situation était grave. En un clin d'œil, elle acheva de s'apprêter, puis courut réveiller Marie Charmant, qu'elle aida à s'habiller, et Jean Nib revint auprès de Zizi, dans la chambre qui avait servi de pièce commune et de salle à manger.

Un cri de stupeur jaillit des lèvres du gamin.

– Ça, ça m'en bouche un coin ! glapit le voyou en se redressant tout pâle. Vous ? c'est vous, mademoiselle Marie ?…

– Ernest ! cria Marie Charmant, qui entrait avec Rose-de-Corail. Ah ! mince… Non, vrai, je suis tout plein contente de vous revoir, mon p'tit Ernest ! Il me semble que me v'la revenue dans mon petit logement !…

– Silence, tonnerre de Dieu ! gronda Jean Nib. Souffle la camoufle, Rose-de-Corail !

Rose-de-Corail, d'un souffle, éteignit la lampe. La pièce fut plongée dans les ténèbres. Un silence lourd d'angoisse et de terreur pesa sur les deux jeunes femmes et le voyou, tous trois tournés, palpitants, vers Jean Nib, dont ils entrevoyaient la haute silhouette dans la vague clarté de la fenêtre.

Jean Nib, immobile, debout près de cette fenêtre, regardait dehors… Quelques minutes d'une terrible angoisse s'écoulèrent…

– Eh bien ! fit enfin Rose-de-Corail dans un murmure à peine perceptible, est-ce qu'on file, mon Jean ?…

– Trop tard ! gronda Jean Nib. Regarde !…

D'un bond, Rose-de-Corail fut à la fenêtre, et, au fond de l'obscurité, entrevit deux silhouettes dans le jardin, deux ombres qui eussent été invisibles pour tout autre qu'elle et Jean Nib.

– Oh ! murmura-t-elle à ce moment…

Deux nouvelles silhouettes se montraient… deux hommes qui, un instant, apparurent sur la crête du mur et sautèrent dans le jardin.

– Ça fait quatre ! dit sourdement Jean Nib.

On peut filer par les derrières, haleta Rose-de-Corail.

– Bouge pas ! Je vais voir !…

À pas rapides, furtifs, silencieux et souples, Jean Nib bondit hors de la pièce et gagna l'extrémité du corridor aboutissant à une fenêtre qui donnait sur le derrière de la villa.

Et alors, une sourde imprécation gronda dans sa gorge ; une sueur d'angoisse inonda son front, ses poings se crispèrent… Là, dans la nuit, en des attitudes que son œil dilaté par l'horreur détaillait comme en plein jour, quatre nouvelles silhouettes !… quatre hommes !… Ils approchaient lentement… De toutes parts, la maison était cernée.

Jean Nib sentit passer sur sa nuque le frisson de la terreur suprême, et son cœur se brisa…

– Rose-de-Corail ! murmura-t-il dans un grondement farouche où il y avait des jurons et du sanglot.

– Me voilà, mon homme ! fit près de lui la voix adorée. Quoi que c'est ? La rousse ?…

– Non !… La rousse, ça ne serait rien !… Des costauds de la pègre !…

Rose-de-Corail frissonna jusqu'au fond de l'âme, et sentit un froid de glace passer sur ses lèvres blêmes…

– Oh ! nom de Dieu !… En voilà encore deux !…

Ça fait dix ! reprit le rauque murmure essoufflé de Jean Nib. Oh ! oh ! et là !… cette ombre… On dirait une femme… C'est elle !… Regarde, Rose-de-Corail !… C'est elle, que j'te dis !… Regarde !…

– La Veuve !… haleta Rose-de-Corail.

Tous deux, d'un même geste formidable, pareil à une explosion de terreur forcenée et de volonté tragique, ouvrirent leurs couteaux qu'ils emmanchèrent solidement à leurs poings.

– On se défend jusqu'à la mort ! dit la voix de Jean Nib, rauque, hérissée, rocailleuse et âpre.

– Et on meurt ensemble ! ajouta la voix de Rose-de-Corail, changée, terrible, sifflante, rude…

– Essayons de descendre ! On pourra peut-être se…

Du tréfonds de la maison, du lointain rez-de-chaussée, un grincement monta jusqu'à eux ! Un grincement bref, un déchirement rapide que, seules, leurs oreilles pouvaient percevoir dans le profond silence, comme seuls leurs yeux avaient pu voir…

– On défonce la porte ! râla Rose-de-Corail, Ils entrent !… ils montent… Jean ! ne nous quittons pas !…

Alors, à mots saccadés, en une série de grognements brefs, Jean Nib donna ses instructions suprêmes :

– Moi, dans le haut de l'escalier… Je les attends là… Vois-tu autre chose possible à c't'heure ?… Non !… Moi, là !… Et toi, avec la môme et le gosse dans la pièce… Bouge pas !… N'arrive que si j'appelle !…

J'en surinerai le plus que je pourrai… et après…

Dans la seconde qui suivit, ils étaient chacun à son poste de bataille : Rose-de-Corail, dans la pièce, porte ouverte, campée devant Marie Charmant, qu'elle prévenait d'un mot ; et près d'elle, Zizi armé d'un couteau pris sur la table… sur le haut de l'escalier, penché en avant, ramassé sur lui-même, effroyable, dans la tension furieuse de ses muscles, de sa volonté, de tout son être, Jean Nib !…

Dix minutes environ s'écoulèrent…

Soudain, ces bruits que recueillit l'oreille exaspérée de Jean Nib parurent s'être haussés vers lui…

Il songea :

– Ils ont visité tout le rez-de-chaussée et, maintenant, ils visitent le premier !…

Il était pétrifié dans son attitude. L'oreille seule vivait en lui.

Ils visitaient le second !…

Ils étaient là !…

Vingt marches à monter ! Quelques coups de couteau pour la suprême défense ! Deux hommes, trois, quatre peut-être, tués par lui ou Rose-de-Corail !… et puis la mort !…

Un cri atroce, un hoquet, un bruit sourd de corps qui s'affaisse !… Le bras de Jean Nib venait de se détendre !… l'escarpe qui marchait le premier tombait mort !…

Ce hurlement d'agonie, cette violente déchirure du silence, ce fut la fin du silence…

Des murmures rauques, des rafales de voix, des imprécations immondes qui se heurtèrent… mais tout cela dans un enveloppement sourd, dans une volonté d'êtres obstinés au silence… La montée effroyable… la poussée furieuse de ceux d'en bas… cela s'enchevêtra, se fondit… les *han* ! de Jean Nib, ramassé, immobile, avec un seul geste du bras plongeant au hasard… et ce tourbillon de bruits sourds déchiré par intervalles par la clameur de ceux qui tombaient foudroyés… Jean Nib ruisselait… il sentait quelque chose de tiède couler sur lui, sur diverses parties de son corps… La sueur ?… non !… le sang !… Une entaille profonde à la jambe… une autre à l'avant-bras gauche, trois à l'épaule… des éraflures sanglantes au visage… vingt blessures peut-être… Et tout à coup, dans une poussée de tempête, la bande fut sur le palier ! Jean Nib tomba sur les genoux, avec cette clameur suprême :

– Rose-de-Corail !…

– Me voici ! rugit la lionne.

– Nom de Dieu ! hurla une voix ivre de joie sauvage…

Et à cette voix, Jean Nib sentit ses cheveux se hérisser, Rose-de-Corail sentit les forces furieuses de son être se décupler… car cette voix, tous deux la reconnurent comme celui qui venait de hurler avait reconnu leurs voix… C'était le hurlement de l'homme suriné à la Pointe-aux-Lilas… c'était la voix de Biribi !…

– Me voici ! avait rugi la lionne.

D'un coup de couteau, d'un coup de griffe puissante, elle abattit un homme… Dans le même instant, elle se jeta à genoux pour couvrir de son corps le corps de Jean Nib, et, comme de la griffe droite elle continuait à frapper de bas en haut, au hasard, comme sa main gauche, affolée, frémissante, tâtait le visage de son homme, comme elle sentit que Jean ne remuait plus, elle s'affaissa, une déchirante clameur déchira la nuit, un sanglot terrible secoua Rose-de-Corail, elle étreignit le corps immobile, elle l'enlaça, elle rugit, elle râla :

– Jean ? Es-tu mort ?… Jean ! ne t'en va pas sans moi !… Mort ! mort ! mort !…

Il y eut en elle un déchaînement de forces dans la tempête de désespoir qui éclatait dans son cœur, dans sa chair, dans son cerveau, et, rugissant ce cri sans expression humaine… « Mort ! mort ! mort ! » elle se releva tenant son homme dans ses bras !… Elle le souleva ! Folle, terrible, hérissée, sanglante, elle tenta cette chose effrayante de s'en aller avec le corps de Jean Nib !… de l'emporter !… Où ? comment ? elle ne savait !… Elle le tenta !…

Dans la seconde même où elle se leva, une poigne formidable s'abattit sur elle… un hoquet d'agonie expira sur ses lèvres… Sous le coup qui lui fut porté à la nuque, elle s'affaissa… et, au moment où elle crut qu'elle mourait, elle sentit sur son visage le souffle terrible et âcre de Biribi…

Un jet de lumière, alors, inonda la scène… La Veuve venait d'allumer la lampe…

Zizi, dans ce laps de temps fugitif, comprenant à peine une trentaine de secondes, qui avait été le dernier corps-à-corps depuis l'appel de Jean Nib, Zizi, rué en avant, lui aussi, avait frappé au hasard… Au jet de lumière, il bondit en arrière, sans une égratignure, et se campa devant Marie Charmant pétrifiée d'horreur…

Cela dura un éclair… un de la bande fut sur lui, il y eut un zigzag livide de l'acier levé qui tomba, et Zizi s'affaissa aux pieds de Marie Charmant…

* * * * *

– Fouillez les combles ! hurla La Veuve. Elle doit être là ! Elle est là !… Attention à Charlot !…

Les escarpes survivants, Biribi en tête, se ruèrent à travers toutes les pièces des combles et, cette fois, ils ne cherchaient plus à étouffer leurs pas…

Deux minutes encore… et ils revinrent…

– Quoi ?… gronda-t-elle.

– Rien !…

– Charlot ?… râla La Veuve.

– Rien !…

– Lise ? rugit La Veuve.

– Rien !…

– Malédiction !…

Un silence d'épouvante, de rage, de haine, pendant lequel on n'entendit que les respirations haletantes des escarpes. La Veuve jeta autour d'elle des regards sanglants. Et, tout à coup, son rire éclata, son rire effroyable par ou s'évadaient des sentiments voisins de la démence.

– Un !… Deux !… Trois !… Quatre… Cinq macchabées !… Ça va bien !… Sans compter Jean Nib !… Qu'est-ce qu'il faisait là, celui-là ?… C'est bien son tour !… Ça fait six !…

Elle riait. Biribi tenait son regard sauvage rivé sur Jean Nib, son regard où éclatait la fureur d'une intraduisible joie…

Et Biribi grondait farouchement, sans écouter La Veuve :

– Le v'là payé, le coup d'surin de la Pointe-aux-Lilas !…

– Ça fait six ? comptait le rire dément de La Veuve… Où est-elle ? reprit tout à coup la voix devenue morne, lasse, rauque. Envolée ! Partie !… Qui l'a prévenue ?… Qui a prévenu Charlot ?… Idiote ! Stupide !… J'aurais dû savoir que Charlot serait prévenu et que Charlot m'enlèverait Lise !… Qui a prévenu !…

Son regard où brûlait une flamme de meurtre, où passaient des visions funèbres où la guillotine entrevue par son imagination dressait ses bras rouges, son regard faisait le tour des choses et des êtres qui étaient là… Ce regard s'arrêta sur Zizi.

– C'est lui ! dit-elle. C'est lui qui a prévenu ?… Ça va bien, ça en fait un de plus !…

Puis, tout à coup, s'avançant à petits pas sur Marie Charmant

qu'elle venait d'apercevoir :

– Tiens, tiens ! qu'est-ce que tu fous là, toi !… Ah ça tu n'as pas tourné de l'œil ?… Qu'est-ce que m'a raconté l'idiot de Finot ?… Ah ça !… mais c'est bien toi !… Et la Morgue ?… La Morgue t'a donc lâchée ?…

Elle était livide. Ses yeux, plissés par mille rides, dardaient seulement un double filet mince de flamme dévorante. Sa bouche se tordait dans un étrange pincement. Marie la voyait venir, en un tel paroxysme d'épouvante, que remuer un doigt ou proférer une plainte eût exigé d'elle un effort impossible…

– Une de perdue ! une de retrouvée ? c'est toujours ça !… Biribi !…

Biribi était accroupi près de Rose-de-Corail et grognait, parmi des insultes ignobles :

– J'te tiens, à c'te fois, satanée gueuse ?… Je t'ai ? je t'aurai ! y a pas à dire !… T'en reviendras, n'aie pas peur !… Un p'tit coup d'surin, ça t'adoucira… Dans huit jours il y paraîtra plus… dans huit jours tu seras la gigolette à mézigo, et on portera en chœur le deuil de ton gigolo…

« De quoi ? gronda-t-il en se redressant à l'appel de La Veuve.

– Prends-les ! Toutes les deux ! Je te les donne ! Fais-en ce que tu veux !…

– Toutes les deux ? grogna l'effroyable bandit, dont l'œil terrible alla de Rose-de-Corail sans connaissance à Marie Charmant prostrée.

– Toutes les deux. Elles sont à toi. Une, t'en aurais pas assez ! À toi les deux !… Maintenant… maintenant… Tiens ! il remue, celui-là…

Zizi venait de faire un mouvement. Mais aussitôt, il retomba à l'insensibilité. Déjà La Veuve ne paraissait plus faire attention à lui. Elle serrait son front à deux mains. Elle faisait un effort puissant pour se calmer, voir clair en elle-même et autour d'elle, oublier un instant la rage et la haine qui la dévoraient, oublier que Lise lui échappait, et prendre les mesures inéluctables après une telle scène.

– Maintenant, écoutez, dit-elle de sa voix redevenue calme, c'est-à-dire morne comme un glas. Il faut que rien, entendez-vous, rien ne se soit passé dans cette maison ! Il faut que les maîtres trouvent tout en bon ordre ! Il faut que rien ne donne l'éveil aux gens qui étaient ici, s'ils reviennent, si c'est seulement le hasard qui les a éloignés cette nuit !… Pour ça, écoutez… d'abord, les macchabées dans le jardin, assez profond dans la terre pour que rien n'apparaisse. Et il faudra ratisser par-dessus les fosses. Est-ce compris, Biribi ?… Ensuite, l'escalier lavé et raclé, qu'il n'y ait plus la moindre tache de sang. As-

tu entendu Biribi ?… Ensuite, qu'on ne touche pas à une aiguille, à une épingle, à rien ! Ce que vous pourriez emporter d'ici, ce ne serait rien à côté de ce que vous aurez avec moi… Quoi encore ?… Ce gosse-là, fit-elle en touchant Zizi du bout du pied, faudra le porter chez moi. T'entends, Biribi ?… Quant aux deux femmes, t'en fais ton affaire. À la fin des fins, si, au petit jour, les maîtres viennent, il faut que tout soit en bon ordre. Ça va-t-il, Biribi ?

– Ça va, La Veuve ! Ça va être fait dare dare ! Allons, ho, les aminches, au turbin !…

Et l'effroyable *turbin* commença aussitôt, tandis que La Veuve descendait lentement l'escalier, franchissait le jardin, et disparaissait dans la nuit. Zizi, Marie Charmant et Rose-de-Corail furent descendus au rez-de-chaussée et attachés solidement, bien qu'ils fussent tous trois sans connaissance.

Les cadavres furent descendus dans le jardin et disposés au fond de la fosse.

Le dernier corps était celui de Jean Nib.

À ce moment, l'ignoble bandit tressaillit et pâlit…

Un faible gémissement venait de s'échapper des lèvres de Jean Nib !…

Biribi déposa précipitamment le corps sur la terre, s'agenouilla, colla son oreille à la poitrine, puis, se relevant en grondant avec une joie hideuse :

– Il n'est pas crevé !… Eh bien ! j'aime mieux ça !… Aussi, ça aurait été trop tôt fini, pour lui !… On va rigoler !…

Biribi, accroupi près du corps de Jean Nib, demeura quelques minutes absorbé dans une monstrueuse méditation. La brute habituée à des gestes qu'aucun travail cérébral n'a coordonnés se trouve pourtant quelquefois en présence de phénomènes qui la déroutent.

Il méditait, s'il devait achever Jean Nib d'un coup de talon sur le crâne… ou le jeter tout vivant dans la fosse… ou encore le garder pour quelque vengeance plus complète.

Mais tout d'abord il rejeta cette dernière idée qui, offrant une certaine complication, une sorte de raffinement, ne pouvait lui convenir.

L'idée de le jeter vivant dans la fosse le séduisait parce qu'il se figurait que Jean Nib aurait là une affreuse et longue agonie.

Peut-être demeura-t-il assez longtemps plongé dans ces réflexions, car lorsqu'il se releva, il vit que ses deux aides avaient presque comblé la fosse. Il se retourna vers eux avec un grondement furieux.

– Nom de Dieu ! qui vous a dit de boucher le trou ?

– Puisque t'as dit que ce macchabée-là vit encore…

– Et après ! c'est-y une raison ?… Tas de vaches ! quoi qu'on va en faire, à c't'heure ! On n'a pas le temps de déboucher le trou !…

Les deux escarpes, appuyés sur leurs bêches, baissèrent la tête, se sentant fautifs ; l'un d'eux se gratta l'oreille et l'autre s'essuya le front d'un revers de main.

– Ah ben ! firent-ils, consternés, n'en v'là une sacrée histoire ! Quoi qu'on va en fiche ?…

– Ben ! tu sais pas ? fit l'un des fossoyeurs, celui qui, ayant commencé par se gratter l'oreille, se raclait maintenant la tête à coups d'ongles.

– De quoi ? grogna Biribi.

– Ben… Foutons-le à l'eau, quoi qu't'en dis ?…

– Ça, on peut, ricana l'énorme brute. Oui, ça c'est une idée. La Seine est là. À quoi que j'pensais donc ? Faut qu'y boive un bon coup, l'pauv' couillon. Justement, il aimait ça, d's'enfiler de l'eau… Finissez d'remplir l'trou, et faites bonne mesure…

Les deux fossoyeurs se remirent à l'ouvrage. Les pelletées de terre tombaient avec une hâte paisible. Les pelletées de terre tombaient symétriquement, sans bruit. Biribi, enjambant le corps de Jean Nib, se dirigea vers la grille, d'un glissement furtif, côtoyant les massifs de fusains, de rhododendrons et autres arbustes à feuilles persistantes. À la grille, contre laquelle il colla son visage, il demeura cinq minutes, attentif des yeux et des oreilles… Nulle ombre suspecte, nul bruit…Il grommela :

– Pourvu que La Veuve aye pas eu le culot de remmener le sapin !…

Alors, sa voix rauque, rude et rocailleuse s'éleva dans la nuit, mais transformée en une voix de fausset, un filet de voix mince qui modula un cri prolongé sur la première syllabe et une sorte de coup de sifflet :

– Pi… ouït !…

Quelques minutes s'écoulèrent. Biribi demeurait, le visage collé aux barreaux de la grille. Quelque chose d'opaque, tout à coup, sans bruit, glissa devant lui, et s'arrêta… C'était une voiture fermée, identiquement pareille aux vieux fiacres à galerie de Paris ; les sabots du cheval et les roues du fiacre étaient entourés de toile d'emballage.

C'était la voiture qui devait emporter Lise et Gérard…

Elle allait emporter Rose-de-Corail et Marie Charmant.

– Y a que les voyageurs de changés, voilà tout, ricana Biribi en s'éloignant rapidement vers la maison.

Bientôt, il reparut portant Rose-de-Corail dans ses bras. Le Rouquin portait Zizi. La rôdeuse et le voyou étaient sans connaissance… Puis Biribi fit un second voyage et, cette fois, il tenait Marie Charmant. La petite bouquetière n'était pas évanouie ; elle n'était pas blessée mais ses yeux gardaient l'inexprimable épouvante des visions de carnage ; sa pensée flottait dans un brouillard d'horreur ; il lui eût été impossible d'esquisser un geste de défense ou de proférer un cri… Lorsque Biribi l'eut jetée dans la voiture entre Zizi et Rose-de-Corail, il lui lia les mains et lui noua un mouchoir sur la bouche.

– Les deux autres, c'est pas la peine, dit-il. Rouquin, tu vas monter dans la guimbarzigo. Quant à toi, ajouta-t-il, parlant au cocher, oublie pas de rallumer les deux falots. Faut pas de contravention, tu sais ! Ça ferait d'la casse !

Rapidement, Biribi défit les toiles d'emballage qui enveloppaient les roues et les sabots du cheval.

Le faux fiacre s'ébranla. Cent pas plus loin, celui qui conduisait alluma ses lanternes, et dès lors cette prison roulante eut l'apparence et l'allure d'un honnête fiacre qui regagne le dépôt.

Biribi revint aux fossoyeurs et trouva la besogne terminée, la terre tassée et ratissée.

Alors, la porte de la maison fut soigneusement refermée. Le corps de Jean Nib fut porté hors de la grille ; la grille elle-même fut remise en son état normal ; et si Max Pontaives était par hasard revenu le lendemain dans la villa, il lui eût été impossible de soupçonner que son jardin était un cimetière, et que sa villa avait été, la nuit, un champ de bataille.

Ici et là, rien ne manquait, tout était en ordre.

À ce moment, il était environ quatre heures du matin.

Biribi saisit Jean Nib par les épaules, les deux autres par les jambes. Ils se mirent en route. Lorsqu'ils furent arrivés sur le bord de la Seine, ils le déposèrent.

– Il est crevé, va, t'inquiète pas, fit l'un des bandits.

Ils entrèrent dans un bateau amarré, là, parmi quelques autres canots.

La Seine était déserte. Au loin seulement, les fanaux d'une péniche endormie, accostée au quai, reflétaient dans l'eau noire des lueurs vertes qui dansaient.

– Une !… Deux !… Trois !…

Il y eut un bruit de papier déchiré et d'écume qui mousse : le corps balancé venait d'être lancé. Il coula à pic. Une minute, Biribi, penché à l'arrière de la barque, regarda couler l'eau qui s'était refermée, indifférente et paisible, puis il gronda :

– Bon voyage !…

LVII

LE PÈRE DE ZIZI

Nous prierons maintenant le lecteur de rétrograder avec nous de quelques jours, et de revenir à cette nuit même où eut lieu, dans le pavillon de la rue d'Orsel, la scène que nous avons dite, entre Gérard d'Anguerrand et Adeline, scène à la suite de laquelle Gérard s'en alla, laissant Adeline.

On se souvient que ce fut dans cette soirée que Gérard surprit, rue Letort, un entretien qui eut lieu entre la Merluche et Zizi, ce qui lui permit de découvrir le nouveau repaire de La Veuve, et, par suite, de retrouver Lise.

Nous sommes donc au surlendemain de l'assassinat du marquis de Perles par Pierre Gildas.

La scène que nous allons retracer se passe boulevard Rochechouart.

Il fait nuit. Il est très tard. Peut-être deux ou trois heures du matin. Le boulevard est désert.

Sur un banc, un homme est assis.

Devant le banc passe et repasse une pierreuse, les mains dans les poches de son tablier, les cheveux en accroche-cœur sur les tempes. À chaque fois, elle fait un signe de tête, une invitation rapide…

Mais l'homme n'a pas l'air de la voir.

Peut-être ne la voit-il pas…

Devant le banc s'ouvre la petite rue Dancourt, qui grimpe raide et aboutit à la place étroite sur laquelle s'élève le minuscule théâtre de Montmartre. Derrière le banc, s'ouvre la rue Bochard-de-Saron, qui longe le collège Rollin et aboutit à l'avenue Trudaine.

C'est de ce côté-là qu'est tourné l'homme.

Or, la rue Dancourt, avons-nous dit, débouche sur la place du théâtre.

Or, sur la place du théâtre, dans un renfoncement, se trouve un poste de police.

Or, au milieu de la rue Bochard-de-Saron, brille l'œil rouge d'un

autre poste de police.

L'homme se trouve ainsi placé entre deux postes : qu'il marche droit devant lui une centaine de pas, ou, derrière lui, qu'il parcoure environ la même distance, il aboutira à la police.

Cet homme, c'est l'assassin du marquis de Perles, c'est le père de Magali et de Zizi, c'est Pierre Gildas.

Il avait quitté Neuilly et était rentré dans Paris avec le sentiment du soulagement, une bonne besogne accomplie. Il avait passé le reste de la nuit dans un hôtel du quartier, et avait profondément dormi.

L'acte qu'il venait d'accomplir lui apparaissait naturel : c'était simplement l'exécution d'une résolution prise, la fin d'une angoisse dans sa vie.

* * * * *

Pierre Gildas, sous le nom de Robert Florent vient d'entrer au service du comte de Pierfort.

Le comte de Pierfort écrivait. Dans les lignes qu'il traçait, il eût été impossible de reconnaître l'écriture de Gérard.

Voici ce qu'il écrivait :

« Cher monsieur,

« Mon bon parent Gérard d'Anguerrand, dont le dévouement pour ainsi dire fraternel vient de me rendre d'immenses services, m'a dit quelle obligation j'ai contractée envers vous, et avec quelle charmante bonne grâce vous vous êtes fait le chevalier de la comtesse de Pierfort.

« Je ne veux pas tarder un instant à vous en exprimer ma gratitude émue, car il est possible que je sois obligé de reculer de quelques jours la visite où j'aurai l'honneur de vous apporter mes remerciements.

« En attendant que j'aie ce grand plaisir de vous connaître et de vous remercier, veuillez donc me tenir dès cet instant pour

« Votre très reconnaissant et très obligé.

« Comte de PIERFORT. »

Sur l'enveloppe, Gérard écrivit : *À monsieur Max Pontaives, en sa villa de Neuilly*.

Puis il se tourna vers Pierre Gildas et lui tendit la lettre en lui disant :

– Voilà. Vous porterez ça demain, et vous remettrez vous-même en mains propres… Au fait, quelle heure est-il ? Dix heures et demie à peine… Avec un taxi, vous arriveriez pour onze heures… Je suis sûr qu'il serait temps encore, et je tiens à ce que ce mot parvienne au plus

tôt.

– J'y vais, monsieur le comte, dit Pierre Gildas.

– Oui, au fait… Neuilly n'est pas loin…

– Neuilly ? fit Pierre Gildas d'une voix étranglée, sans songer à regarder l'enveloppe.

– C'est l'une des dernières maisons de la rue de Seine, un endroit désert qui touche au fleuve… une très belle villa…

L'assassin tremblait. Son visage décomposé s'inondait de sueur.

Il fit un effort terrible et parvint à bégayer :

– Il n'y a personne dans cette maison…

– Vous confondez avec la villa où le marquis de Perles a été assassiné ces jours-ci, dit Gérard d'une voix très calme et très naturelle.

L'assassin chancela sur ses jambes. Il jeta un regard flamboyant sur Gérard et, la voix rauque, la gorge en feu, oubliant toute marque de respect, il gronda :

– Comment savez-vous, vous ! que c'est de cette maison-là que je parle !

– Dame ! fit Gérard sans paraître remarquer l'attitude de son intendant, il n'y a que deux villas à cet endroit. Celle où je vous envoie est parfaitement habitée. Celle dont vous me parlez est déserte, en effet. Il n'y a pas d'erreur possible : c'est bien la villa où s'est commis un crime dont vous me parlez. Ah ça ! dites donc, est-ce que le crime que vous avez commis, vous, aurait quelque rapport avec celui de Neuilly ?…

– Non, non, bégaya Pierre Gildas hagard.

– Écoutez, votre ancien maître, dans la lettre où il vous présente à moi, parle d'un assassinat. Au surplus, il répond de vous. Ce que vous avez fait ne me regarde pas si vous êtes fidèle et discret…

– Je le serai… oh ! je vous le jure !…

– Je vous crois. Eh bien ! pour commencer portez donc cette lettre, qui sera la bienvenue malgré l'heure tardive. Quant à l'assassinat du marquis de Perles, je suis bien loin de vous soupçonner, puisque l'assassin est connu…

– Connu ? râla Pierre Gildas, qui sentait son cerveau éclater.

– Oui. C'est un certain Jean Nib, un scélérat sur lequel la police ne tardera pas à mettre la main.

– Non ! c'est moi, Pierre Gildas, qui ai tué le marquis. Je sens bien

que je suis condamné, et qu'il faudra que j'y passe. Aujourd'hui ou demain… peu importe. Donc, monsieur, si vous voulez, allons ensemble au premier poste, et vous n'aurez qu'à leur dire : « Voilà l'assassin du marquis de Perles que je vous amène… Cet homme s'appelle Pierre Gildas. C'est lui qui a tué le marquis de Perles. Le marquis lui avait tendu un piège et l'avait envoyé en centrale, mais ça ne fait rien. Le marquis a fait de sa fille une catin et de son fils un voleur, mais ça ne fait rien. Il faut avoir tué pour savoir ce qu'il y a d'atroce à tuer… Tuer, ce n'est rien. Mais c'est après ! Alors, il en a assez. Arrêtez-le ça lui rendra service !… »

Gérard sombre et fatal, écoutait l'aveu qui s'échappait des lèvres de l'assassin.

– Ainsi, dit-il, vous vous appelez Pierre Gildas, et c'est vous qui avez tué de Perles ?

– Je vous l'ai dit !…

– Vous avez une fille ?… Une fille que de Perles a séduite ?… Est-ce que cette fille ne s'appellerait pas Magali ?…

Gildas fit oui de la tête. Un livide sourire passa sur les lèvres de Gérard qui reprit :

– Écoutez-moi sans m'interrompre. Vous êtes Pierre Gildas, l'assassin du marquis de Perles. Dans huit jours, dans un mois, si vous n'êtes pas en sûreté quelque part, la police mettra la main sur vous. Alors c'est la cour d'assises et l'échafaud. Si on vous fait grâce de la vie, c'est le bagne. Au contraire, si vous acceptez la protection que je vous offre, vous n'êtes plus Pierre Gildas. Vous êtes Robert Florent. Vous avez des papiers au complet. Vous avez une identité nouvelle. C'est une vie toute neuve qui s'offre à vous. Dans peu de mois, peut-être dans peu de jours, les remords qui vous tourmentent s'aboliront… Seulement, si vous acceptez cela, dites-vous bien qu'il faudra m'obéir aveuglément et ne jamais chercher à savoir ce que vous devez ignorer. Voilà tout ce que j'exige de vous. Quant à moi, à partir de cette minute, pour moi, vous êtes Robert Florent, mon intendant… Allez maintenant porter cette lettre.

Pierre Gildas s'éloigna. Peu de temps après, il arrivait à Neuilly devant la villa Pontaives, au moment où Biribi et ses acolytes achevaient leur sinistre besogne.

Tout à coup, Pierre Gildas vit sortir trois hommes qui en portaient un quatrième, – un par les épaules, les deux autres par les jambes… Le corps fut déposé près de la grille. Les hommes rentrèrent (pour ratisser la fosse on s'en souvient).

– Voilà, mon vieux Nib de Nib ! ricana l'un des porteurs. Attends-

nous une minute, t'impatiente pas…

Pierre Gildas, un instant, considéra ce corps immobile.

– C'est là Jean Nib, murmura-t-il. Ils l'ont tué !…

Plus violente, plus irrésistible, la curiosité s'emparait de lui, de voir cet homme qui, à sa place, était l'assassin du marquis de Perles… Il se mit à ramper, jusqu'à ce qu'il touchât presque le visage…

Et alors il vit que, dans ce visage, les yeux étaient ouverts, des yeux vivants, des yeux emplis d'une infinie et morne douleur, des yeux dont le regard semblait être un sanglot visible…

Pierre Gildas recula… Il se renfonça dans un coin… Il se terra au pied du mur et songea :

– Il vit… il souffre désespérément… De quoi souffre-t-il ?… Ce n'est pas de ses blessures, car il gémirait… Non, la souffrance est dans lui… Il ne bouge pas… Il ne peut pas bouger… Il est rudement blessé…

Comme il songeait ainsi, les hommes reparurent et, avec beaucoup de soins, refermèrent la grille.

Alors ils saisirent Jean Nib. Et Pierre Gildas entendit l'un des sinistres porteurs qui ricanait :

– Allons, mon vieux Jean Nib, tu vas boire à la grande tasse !

– Oh ! frissonna Gildas, est-ce qu'ils vont le jeter à la Seine ?…

Il se mit à suivre, c'est-à-dire à ramper, à se traîner sur le sol, si près du groupe funèbre, si près en vérité que, malgré la nuit, Biribi l'eût aperçu s'il s'était retourné une seule seconde. Mais Biribi ne se retourna pas. Il ne pouvait pas avoir l'idée de se retourner. Non qu'il eût la certitude absolue de la solitude mais il n'était occupé que de Jean Nib, et la haine satisfaite ne laissait place à aucune autre pensée.

Pierre Gildas suivit donc sans être vu. Il n'avait aucune intention précise. Seulement, il se disait que c'était une chose affreuse de jeter à l'eau cet homme, ce blessé à qui il restait assez de vie pour comprendre l'horreur de sa situation, et pas assez pour tenter la moindre défense.

Et cet homme, c'était celui qu'on accusait de l'assassinat du marquis de Perles !

* * * * *

Tout à coup, Pierre Gildas entendit la chute du corps dans l'eau ; puis le ricanement féroce des bandits.

– Bon voyage ! grondait Biribi en sautant de la barque et en s'éloignant rapidement.

– Arrevoir, beau masque ! disait l'un de ses acolytes.

– Surtout, bois pas tout ! laisses-en un peu pour les aminches ! entendit encore Pierre Gildas.

Les voix hideuses se turent. Les ombres des bandits disparurent au fond de la nuit.

Pierre Gildas entra dans la barque, les cheveux hérissés, le cœur étreint par une terrible angoisse, et il regarda au loin les flots de la Seine couler paisibles. Mais il ne voyait que les feux follets que les fanaux verts d'une péniche endormie faisaient danser sur l'eau. Il regardait de toute son âme, et, les dents serrées, les poings crispés, il songeait :

– Sacré lâche que je suis ! Si j'avais voulu, je sauvais cet homme !… Et si je l'avais sauvé, cela aurait payé la mort de *l'autre* !… Qui sait si, d'avoir conservé une vie pour une autre que j'ai détruite, ça ne m'aurait pas rendu le sommeil !…

À ce moment, à une trentaine de brasses dans le courant, il aperçut à la surface de l'eau quelque chose qui se débattait…

LVIII

EDMOND D'ANGUERRAND

Jean Nib était couvert de blessures, pas une des blessures qui couvraient pour ainsi dire son corps n'était mortelle, ni même grave. Soit hasard, soit que Jean Nib connût à fond la science de la défense, soit enfin que les assaillants se fussent trouvés en mauvaise position pour porter le coup définitif, Jean Nib ne s'évanouit que par suite de la perte de sang.

Brusquement, Jean Nib entendit un étrange bourdonnement à ses oreilles, une impression de froid l'envahit, du froid qui n'était pas celui de l'agonie, du froid qui venait de l'extérieur ; ses yeux, qu'il essaya d'ouvrir, ne perçurent qu'un brouillard qui le touchait et l'enveloppait en bruissant, en sifflant, en grondant… Jean Nib comprit qu'il était dans l'eau, qu'il coulait à fond…

Cette glaciale, violente et soudaine impression de froid opéra une révolution dans les sens d'abord, puis aussitôt dans l'esprit de Jean Nib. Cette sorte d'anesthésie qui l'avait paralysé disparut. En même temps, il retrouva toute sa lucidité de pensée.

Il se laissa aller au courant de l'eau. Une vingtaine de secondes s'écoulèrent ainsi. Et Jean Nib, entraîné par le courant, se trouvait déjà bien loin de la barque d'où il avait été précipité. Dans le même instant, il comprit qu'il était épuisé, que non seulement il ne pouvait pas regagner le bord, mais encore qu'il lui serait impossible de se maintenir à la surface.

C'était la fin. Il jeta autour de lui des yeux hagards, et crut voir quelque chose qui venait à lui, et qui lui fit l'effet d'un monstre bizarre. Il entendit que ce monstre avait une voix humaine et disait : « Courage !… » puis, ce fut tout ; il s'abandonna en murmurant le nom de Rose-de-Corail, en se tordant en un dernier spasme, comme s'il, eût cherché un baiser suprême.

* * * * *

Lorsque Jean Nib ouvrit les yeux, il se vit sur les dalles d'un quai. Un homme, à genoux près de lui, le frictionnait. Il se sentait une extraordinaire faiblesse, mais cette faiblesse ne ressemblait pas à celle

qu'il avait éprouvée à la suite de la bataille. Soit que les frictions de l'inconnu l'eussent ranimé, soit même que la chute dans l'eau eût suffi à amener une réaction contre cette sorte de coma où il s'était enlisé, Jean Nib voyait et entendait distinctement ; il pouvait remuer…

– Attendez, dit l'homme. Il y a là, sur le quai, un caboulot de marinier qui ouvre. Je vais vous y porter…

– Non ! murmura faiblement Jean Nib.

– Non ? songea Pierre Gildas. Parbleu ! ajouta-t-il en frissonnant, puisqu'il est poursuivi pour le meurtre du marquis, il ne veut pas être vu.

Pierre Gildas s'élança vers le cabaret qu'il venait de signaler et dont, en effet, un garçon tirait les volets.

– Une chopine d'eau-de-vie dans une bouteille ! fit-il en jetant une pièce d'argent sur le comptoir.

Quelques instants après Pierre Gildas revint au bord de l'eau, s'agenouilla près de Jean Nib et lui plaça entre les lèvres le goulot de la bouteille. Et Jean Nib se mit à boire avidement.

Une joie étrange gonflait la poitrine de Pierre Gildas…

Jean Nib, galvanisé par l'espèce de vitriol qu'il venait d'absorber, sentait les forces lui revenir.

– Voyons, fit Pierre Gildas, essayez de vous lever, tenez-vous bien, cramponnez-vous à moi…

– Qui êtes-vous ? demanda Jean Nib.

– Je m'appelle Robert Florent, voilà. Je passais par là pour faire une commission de mon maître, le comte de Pierfort. J'ai vu qu'on vous jetait à l'eau. Voilà tout.

– Que sont-ils devenus ?

– Ceux qui ont voulu vous noyer ? Ma foi, ils ont filé… N'ayez pas peur… Mais, dites-moi, comment vous sentez-vous ?…

– Mieux… Je crois que je puis marcher.

– Ils vous ont bien arrangé, dites donc, reprit Pierre Gildas avec cet accent de la joie puissante qui débordait en lui.

– Ce n'est rien… ça ne sera rien… faites pas attention… dit Jean Nib d'une voix sombre.

– Ne craignez rien de moi… rien, entendez-vous ? ni indiscrétion, ni curiosité, ni rien…

Jean Nib regarda l'homme avec étonnement, se demandant s'il était de la pègre.

– Tout ce que je vous demande, reprit Pierre Gildas, c'est pour vous. Si vous ne voulez pas répondre, ne répondez pas ; s'il y a quelque chose qui vous gêne, ce n'est pas moi qui augmenterai la gêne… Bon. Maintenant, dites-moi, où faut-il vous conduire ? C'est qu'il va falloir vous soigner, vous savez… Vous en avez pour quelques jours… Si je vous conduisais dans un hôpital ?…

– Non ! fit Jean Nib.

– Où, alors ?…

Jean Nib demeura muet. Où ?… Où aller !… dans une heure peut-être, dans deux heures au plus, cette surexcitation qui le soutenait aurait disparu. Et alors !… Où ? Chez eux ?… Il était l'homme de la rue et de la nuit. Le jour allait venir. Et il lui faudrait se trouver quelque part, hôpital ou maison hospitalière… infirmerie du Dépôt, peut-être !…

– Où ? reprit Pierre Gildas. Vous ne savez pas, n'est-ce pas ? Vous ne savez pas où aller !… N'ayez pas peur, encore une fois. Si vous êtes poursuivi, traqué, ce n'est pas moi qui vous pousserai où vous ne voulez pas aller… Vous n'avez pas d'ami qui vous recueillerait ?… Non ?… Je comprends ça, allez ! personne au monde, en ce moment, ne vous comprendrait comme je vous comprends…

Il parlait d'une voix de douceur et de joie.

Plus il était difficile de sauver Jean Nib, et plus il sentait sa joie monter.

– Alors, bien vrai, vous êtes sur le pavé, quoi ? Et pourtant, il faut que vous soyez quelque part… En bien, écoutez, voulez-vous venir chez moi ?

– Chez vous ? Où est-ce ?…

– Avenue de Villiers. Dans l'hôtel du comte de Pierfort.

Pierre Gildas, en faisant cette proposition, éprouvait une sorte de fierté bienfaisante et se sentait comme transformé. Il se comparait à Ségalens qui, en des circonstances identiques, l'avait conduit chez lui et l'avait sauvé du désespoir après l'avoir sauvé de la mort.

– Le comte de Pierfort ? dit Jean Nib. Qu'est-ce que le comte de Pierfort ?

– Mon maître. Je suis son intendant, ou, si vous voulez, son homme de confiance. Mais quel que soit cet homme, vous n'avez pas à concevoir d'inquiétude, car vous entrerez dans l'hôtel à son insu, vous y resterez secrètement, et nul ne saura que vous y êtes, je vous le jure…

Jean Nib demeurait sombre. Cet intérêt qu'on lui témoignait

l'inquiétait. La caresse même d'un inconnu effraie le fauve habitué à ne voir autour de lui que des ennemis : cette caresse peut être un piège…

Mais Jean Nib se sentait affreusement faible, seul et triste.

Près de Rose-de-Corail, il pouvait braver la solitude que bien peu d'hommes peuvent supporter, vivre hors la loi, hors la société, hors tous les sentiments imposés par la convention sociale. Sans Rose-de-Corail, cette âpre jouissance de la solitude devenait un effroi.

Il se traînait à peine. Pour prononcer les quelques mots qu'il venait d'échanger avec son sauveur, il lui avait fallu une extraordinaire énergie. S'il refusait la proposition, qui lui était faite, il allait tomber au coin de quelque trottoir ; on le porterait dans un hôpital, et alors, c'est aux questions de la police qu'il aurait à répondre…

Il se laissa entraîner par Pierre Gildas, ayant à peine conscience de ce qui lui arrivait. Lorsqu'il fut assis sur les coussins du taxi attardé où on l'avait hissé, il eut une nouvelle défaillance. Mais les cahots du taxi sur les pavés le ranimèrent en ravivant la souffrance de ses blessures.

Le jour commençait à peine à poindre lorsque le taxi s'arrêta avenue de Villiers, à cinquante pas de l'hôtel.

– Courage, dit Pierre, nous voici arrivés…

Dans un dernier effort d'énergie, Jean Nib marcha jusqu'à la porte de l'hôtel, que Pierre Gildas ouvrit avec la double clef qu'il portait sur lui. Tout dormait encore dans l'hôtel. Comme dans un rêve, Jean Nib monta les escaliers, entra dans une chambre, sentit qu'on le déshabillait, qu'on le couchait, qu'on lavait ses blessures à l'eau fraîche, qu'on les bandait de compresses… Il eut cette imagination précise que Rose-de-Corail le soignait, sans qu'il sût de quoi il souffrait, une impression de fraîcheur le soulagea, il sourit, et tomba dans un lourd sommeil.

Presque aussitôt, il se mit à délirer.

* * * * *

Il était onze heures du soir. Les lumières étaient éteintes dans l'hôtel de l'avenue de Villiers. Les domestiques dormaient. Celle qu'ils appelaient madame la comtesse dormait aussi sans doute, car on ne voyait pas de lumière dans la chambre de Lise. Dans son cabinet, en pleine obscurité, Gérard, assis dans un fauteuil, immobile et silencieux, attendait… Là-haut, Jean Nib, dans le lit où Gildas l'avait couché, sommeillait fiévreusement. Sur le lit, l'assassin du marquis de Perles se penchait, et murmurait :

– Allons ! tout va bien… De la fièvre, sans doute… mais ça ira… la

nuit sera bonne.

Pierre Gildas jetait sur l'homme sauvé par lui un regard où il y avait de la pitié et de la reconnaissance.

Puis, lentement, doucement, il se retirait, laissant allumée sur la cheminée, une petite lampe qui jetait une lueur pâle.

Jean Nib était seul…

Seul, avec les visions qui assiégeaient son lit…

Il dormait lourdement, et parfois, brusquement, se mettait à parler.

* * * * *

Il y avait environ une heure que Pierre Gildas était redescendu chez lui.

La porte de la chambre où gisait le blessé s'ouvrit alors sans bruit.

Gérard d'Anguerrand entra…

Gérard, avait assisté à toute la manœuvre de Biribi et ses complices. En sortant de la villa de Perles, il avait attendu dehors Pierre Gildas. Il l'avait suivi. Il l'avait vu se jeter à l'eau. Il avait assisté, sinon aux péripéties du sauvetage que la nuit lui voilait, du moins aux allées et venues de son intendant, et enfin, était rentré à l'hôtel, où il avait guetté son arrivée.

Maintenant, qui était cet homme, ce noyé, ce blessé que Pierre Gildas avait installé chez lui ? Gérard voulait le savoir. Il voulait interroger l'homme, le terroriser par quelque menace de dénonciation et apprendre ainsi ce que signifiait la bagarre de la villa Pontaives, quelles gens y étaient venus, dans quelle intention, et qui les avait envoyés.

Lorsque Gérard entra dans la chambre où reposait Jean Nib, il était donc parfaitement calme.

Seulement, à tout hasard, il avait mis dans la poche de son veston un couteau qui, d'ailleurs, le quittait rarement et dans lequel il mettait toute sa confiance.

Gérard d'Anguerrand continuait à porter le couteau de Charlot. Il referma doucement la porte et se dirigea vers le lit du blessé, dont le visage, à ce moment, était tourné vers le mur.

Un instant, il se pencha, écoutant le râle qui sifflait sur les lèvres du blessé.

Puis, doucement, il le toucha à l'épaule en disant :

– Eh, l'camaro, y aurait pas moyen de causer un brin, toi z'et mézigo ?…

Le blessé se retourna en murmurant quelques paroles confuses.

Gérard se redressa vivement, recula en deux ou trois pas rapides et silencieux, et s'adossa à une encoignure de la chambre où le blessé ne pouvait le voir…

– Jean Nib ! gronda-t-il.

Son visage s'était bouleversé et avait pris cette teinte terreuse qu'il avait dans ses moments d'émotion terrible… Ses yeux avaient ce regard sanglant de l'homme qui, selon l'admirable expression du langage populaire, voit rouge. Un sourire de cruauté découvrait ses dents blanches et aiguës.

En un instant, Gérard d'Anguerrand disparut pour faire place à Charlot. Tous les instincts de violence et de meurtre se déchaînèrent en lui. Il ne chercha pas à se demander quelle accointance il pouvait y avoir entre Jean Nib et Pierre Gildas. Tout de suite, il supposa que le hasard seul mettait Jean Nib en son pouvoir. Il perdit de vue qu'il voulait savoir ce que la bande était venue faire à la villa Pontaives. Il n'éprouva qu'une monstrueuse joie mêlée d'un peu d'étonnement.

En s'accotant à son encoignure, d'un geste prompt et sûr, il prit son couteau et l'ouvrit. Et il songea :

« Je vais le tuer… »

Un point de détail l'arrêta seul pendant deux ou trois minutes.

Il se demanda comment il se débarrasserait du corps…

Mais cet arrêt ne fut pas long. Gérard sourit il venait de songer à Pierre Gildas…

Jean Nib serait mort de ses blessures, voilà tout.

Ceci résolu, Gérard n'avait plus qu'à frapper. Il n'éprouva ni angoisse ni hésitation. Il était seulement très pâle de l'étonnement et de la joie profonde qu'il venait d'éprouver.

Gérard d'Anguerrand fit rapidement ses préparatifs : il retroussa sa manche, et assura le couteau dans sa main.

Le blessé ne s'était pas réveillé au moment où Gérard l'avait touché à l'épaule. Il s'était retourné dans un mouvement machinal. Mais ce mouvement lui avait arraché une plainte étouffée. Puis, aussitôt, Jean Nib avait continué à parler aux visions que créait le délire, s'arrêtant parfois au milieu d'un mot commencé, puis, à d'autres moments, débitant avec rapidité toute une longue phrase.

Gérard d'Anguerrand, la manche retroussée pour éviter les taches de sang, le couteau solide dans sa main, l'œil froid et la physionomie figée, s'avança. Il avait environ quatre pas à faire pour atteindre le lit.

Au deuxième pas, il s'arrêta court, et son bras, qui déjà se levait, retomba ; il tendit le cou vers le blessé et demeura pétrifié dans une attitude de stupeur insensée, de terreur superstitieuse…

Jean Nib, dans son délire, très distinctement avait prononcé ceci :

– Oses-tu bien frapper un d'Anguerrand ?…

Un d'Anguerrand !…

Qu'est-ce que cela signifiait ?

À qui Jean Nib s'adressait-il ?

Pas à moi ! haleta Gérard. Non ! ce n'est pas à moi qu'il parle ! Il ne m'a pas vu ! il ne me voit pas ! Et pourtant il dit : « Oses-tu bien frapper ?… » Il voit donc que je veux le frapper, bien qu'il ne me voie pas ?… Et il dit : « Frapper un d'Anguerrand !… » Qui ça, d'Anguerrand ?… Il y a ici un d'Anguerrand, un seul, c'est moi !…

D'informes pensées l'assaillaient. Les hypothèses tourbillonnaient en tumulte dans son cerveau. Et déjà, quoi qu'il fît, malgré tous ses efforts pour la repousser, Gérard s'arrêtait à une seule de ces hypothèses… Et c'était cela qui le frappait de stupeur ! C'était cela, c'était cette hypothèse folle, impossible, qui faisait ruisseler sur son front une sueur glacée et faisait dresser ses cheveux sur sa tête !

Jean Nib parlait comme si lui, Jean Nib, eût été un d'Anguerrand !…

À ce moment, d'une voix très distincte encore, le blessé, en paroles rapides, prononça ceci :

– Barrot, je me plaindrai à mon père ! Barrot, le baron te fera bâtonner ! Barrot ! misérable Barrot, tu me frappes ! Tu meurtris ma pauvre petite sœur !… Attends, Valentine, je vais couper une branche à la forêt, j'en ferai un bâton pour te défendre, et puis je pendrai le misérable, et puis il faudra courir plus vite à cause de la neige, et maman qui nous attend… as-tu remarqué, Valentine ? bien sûr, moi j'ai vu…

Ici, Jean Nib se mit à rire. Puis, très vite, il continua :

– Tu n'as donc pas vu l'arbre de Noël que maman va faire planter ? Il y en a, tu sais ! J'ai vu Barrot apporter plein de petites boîtes. Qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans, dis ?… Bon Barrot, laisse-nous voir… voir les jouets qu'on mettra à l'arbre de Noël ; parce que… Bon sang de sort, si les aminches s'aboulent pas, j'suis fricassé, moi… Et Rose-de-Corail, quoi qu'elle va devenir, si Barrot, avec cette sale gueule de Biribi… Oui, mais d'un bon coup de surin, tiens ! Ah ! ça t'apprendra !… Nous voici, maman, ne nous grondez pas, nous avons été promener dans la forêt avec Barrot, et Valentine a les pieds tout

mouillés par la neige… Oh !… oh !… nom de Dieu !… pourvu qu'ils ne l'aient pas foutue à l'eau !…

Jean Nib se tut brusquement. Il râlait… Il se débattait…

Et l'autre ?… L'autre, debout, au milieu de la chambre son couteau à la main… l'autre, courbé, écrasé, ramené sur lui-même, il râlait, lui aussi ; il se débattait, lui aussi, contre d'effroyables visions, et sa pensée affolée bégayait :

– Edmond d'Anguerrand !… Mon frère !…

– Barrot ! Barrot ! où me conduis-tu ? Au secours, maman !… Maman où êtes-vous ?… Oh ! qu'il fait froid ! qu'il fait noir !… Mon père, pourquoi êtes-vous venu au château ?…

– Mon frère !… Non, non !… Je rêve !… Je fais un rêve hideux !… Mon frère !… Jean Nib ! Edmond d'Anguerrand !…

– Et Valentine, où est-elle ? Qu'en as-tu fait, Barrot ?… La Loire ! voici la Loire !… Oh ! que je suis fatigué, Barrot ! Je ne peux plus marcher, porte-moi un peu…

Encore une fois le blessé se tut. Il laissa retomber sa tête qu'il avait soulevée, et presque aussitôt il se remit à parler, mais d'une voix si rapide et si confuse, qu'il fut impossible à Gérard de saisir un seul mot…

Gérard se mit à reculer… il n'y avait rien dans sa pensée. Rien qu'un mot qui y résonnait sourdement :

– Mon frère !…

Et il recula jusqu'à ce qu'il eût retrouvé l'encoignure d'où il s'était avancé pour frapper Jean Nib. Il avait peur. Il ne savait pas où il était, ce qu'il faisait là. Il remarqua qu'il avait son couteau à la main, il le referma et le remit dans sa poche. Et il écouta. De tout son être, il écouta ce que Jean Nib pouvait dire encore. Mais cette fois, le blessé était tombé dans ce profond assoupissement qui suit les crises de délire…

Alors, une curiosité effrayante, irrésistible, indomptable, s'empara de Gérard : il voulut voir la figure de son frère ! Il voulut voir comment son frère était fait ! Et pourtant, il le connaissait, ce visage qui était le visage de Jean Nib !…

Avec des précautions comme jamais il n'en avait prises pour éviter un craquement de parquet, il se rapprocha, il prit la petite lampe sur la cheminée, et il se pencha sur Edmond d'Anguerrand…

Longtemps, il demeura là, pensif, en proie à une rêverie désordonnée, étudiant avidement ce visage, cherchant à y découvrir les signes qui constituent l'air de famille, et les découvrant en effet

l'un après l'autre dans l'envergure du front, dans la ligne des lèvres…

Jean Nib souriait…

Peut-être après la crise de délire, quelque rêve heureux le transportait à l'époque de son enfance. Il souriait d'un sourire d'enfant, en effet, et une étrange douceur se répandait sur sa physionomie. Oui, sûrement, il faisait quelque rêve heureux…

Et c'était un rêve effroyable qui emportait Gérard d'Anguerrand penché sur son frère !…

L'esprit de mort était en lui… le meurtre était imminent… Il sentait que le geste qui allait tuer Edmond allait lui échapper. Et pourtant, ce geste, il ne le faisait pas…

Est-ce dire que Gérard était effrayé par l'idée de tuer son *frère* ?

Il avait bien levé le couteau sur son père !

Réfléchir à ce qu'il ferait du cadavre… Le blessé n'était plus un inconnu. Ce n'était même plus Jean Nib. C'était son frère !…Dès lors, des précautions exceptionnelles s'imposaient.

« Je le tiens ici pour dix jours, quinze jours peut-être ! songea Gérard. Je puis bien m'accorder cinq ou six jours pour combiner et réussir… » Lentement, doucement, Gérard gagna la porte et l'ouvrit. De là, il jeta un long regard sur Jean Nib. Puis il se retira sans bruit.

À ce moment une ombre, dans le fond du couloir, s'effaça derrière une tenture. C'était un homme. Et cet homme, dont le visage était livide de terreur, suivit de ses yeux dilatés Gérard, qui, lentement, s'enfonçait dans l'escalier.

Pendant deux jours et deux nuits, Jean Nib se débattit dans le délire. Le troisième jour par un de ces phénomènes de vitalité qui parfois déconcertent les médecins, la fièvre le quitta. Le sixième jour, il déclara à Pierre Gildas qu'il pouvait se lever et marcher. Pendant cette période, Pierre Gildas employa tous les instants où il fut libre à soigner le blessé. Mais s'il dut assez souvent le laisser seul pendant le jour, il passa les nuits dans sa chambre. Tous les soirs, dès que l'hôtel s'endormait, Pierre Gildas pénétrait chez Jean Nib, fermait la porte à clef, poussait un fauteuil contre cette porte, plaçait un revolver à portée de sa main, et s'installait. Il dormait deux ou trois heures dans le fauteuil. Dès le moment où le blessé revint au sentiment des choses, Pierre Gildas parut attendre avec une anxiété croissante qu'il pût se lever.

Le soir du sixième jour, comme nous l'avons dit, Jean Nib se déclara assez fort pour se tenir debout et marcher.

– En ce cas, dit Gildas d'une voix sourde, il faut le tenter tout de

suite…

– Ah ! votre maître s'est aperçu que je suis là, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela ! fit Gildas en tressaillant.

– Et il vous a flanqué une sérénade, hein ? Moi, dans l'hôtel du comte de Pierfort ! ça ne fait pas bien dans le tableau… il vous a dit de le débarrasser de moi ?…

– Oui, oui… c'est tout à fait cela, alors vous comprenez…

– Oui, dit Jean Nib pensif, je comprends maintenant pourquoi vous me demandiez à chaque minute si j'étais assez fort pour me lever… N'importe ! vous m'avez sauvé, je ne l'oublierai pas… Eh bien ! on va se tirer…

Pierre Gildas aida Jean Nib à s'habiller. Et sauf une faiblesse naturelle, le blessé constata en effet qu'il était plus solide qu'il n'eût pu l'espérer.

– Je vais vous accompagner, dit Pierre Gildas.

– Bon ! pourquoi faire ? vous dérangez pas, allez…

– Il le faut !…

Gildas prononça ces mots d'une voix si étrange que Jean Nib tressaillit et songea :

– Il s'est passé quelque chose pendant que je battais la campagne. Eh bien ! filons, reprit-il.

– Non, non, pas maintenant, fit Pierre Gildas en prêtant l'oreille aux bruits qui montaient de l'hôtel. Écoutez, asseyez-vous là, dans ce fauteuil. Fermez la porte à clef. Quand je reviendrai, je frapperai trois fois. N'ouvrez à personne…

Jean Nib fit signe qu'il avait compris, et Pierre Gildas s'éloigna.

Deux heures après, il revint, entra après avoir fait le signal convenu, et plaça sur la table du pain, une moitié de poulet froid et une bouteille de vin.

– Il faut manger et boire, dit-il, car vous aurez peut-être besoin de forces…

Jean Nib silencieusement, se mit à manger. Lorsqu'il eut achevé, lorsqu'il eut bu un verre de vin, il demeura silencieux comme Pierre Gildas, écoutant, lui aussi… Et, vers onze heures, lorsque tout parut endormi dans l'hôtel, ce fut lui qui murmura :

– Je crois qu'on peut y aller, maintenant !…

– Vous avez donc compris ? balbutia Gildas.

– Parbleu ! j'ai compris qu'il se passe quelque chose, et qu'on ne

doit pas me voir sortir d'ici. Je suis habitué à ça, moi…

Il prit les devants, se mit à descendre en s'effaçant si bien, en faisant si peu de bruit, que Pierre Gildas ne le retrouva que devant la porte, dont déjà Jean Nib tâtait les verrous.

– Inutile ! souffla Gildas. J'ai les clefs…

Un instant plus tard, ils étaient dehors, sur le large trottoir de l'avenue déserte. Jean Nib sonda l'avenue dans tous les sens, poussa un large soupir, et, se tournant vers Gildas :

– Adieu, dit-il brusquement. Si jamais je puis vous rendre la pareille…

Gildas secoua la tête, et dit :

– Je ne vous quitte pas ici. J'ai à vous parler. Venez.

– Qu'avez-vous donc à me demander ? fit Pierre Gildas.

– Écoutez… vous m'avez sauvé la vie, c'est bien… Sans vous, je buvais à la grande tasse mon dernier bouillon, c'est encore bien… Mais mieux vaudrait pour moi être resté là-bas, au fond de la Seine… si…

– Parlez sans crainte, dit Gildas avec une sorte d'étrange ardeur mêlée d'étonnement et presque de terreur. Je vous jure que vous pouvez vous confier à moi…

– Eh bien, voilà ! Lorsqu'ils m'ont arrangé comme vous avez vu avant de me jeter à l'eau… ça s'est passé dans une maison… Voyons, vous, étiez-vous près de la maison ? ou bien n'êtes-vous arrivé que lorsque je battais de l'aile ?

– J'étais près de la villa Pontaives, dit gravement Gildas. J'ai tout vu tout ce qui s'est passé sur la route, du moins…

– Alors, reprit Jean Nib en frémissant, dites-moi… oh ! dites-moi cela, voyez-vous, et c'est comme si vous m'auriez sauvé dix fois la vie… Écoutez, c'est bien dans la villa Pontaives que ça s'est passé… j'étais là avec deux femmes… et l'une d'elles, voyez-vous…

La voix de Jean Nib devint si faible, si tremblante, qu'on eût dit un gémissement.

– J'y suis ! s'écria Gildas. Vous voulez savoir ce que sont devenues les femmes ?

– Oui, oui ! gronda Jean Nib. Vous les avez vues ? Oh ! vous l'avez vue ?…

– Oui ! je les ai vues ! Si c'est ça qui vous tourmente, rassurez-vous elles ne sont pas mortes…

Jean Nib poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot.

– Qu'en ont-ils fait ? demanda-t-il sourdement.

– Ils les ont jetées dans une voiture avec un troisième qui avait l'air d'un gamin… Puis, la voiture s'est éloignée et j'ai entendu qu'on disait au cocher : « Conduis-les au poulailler ! »

– Au poulailler ?… Qu'est-ce que c'est ? réfléchit Jean Nib. Qu'est-ce que Biribi appelle le poulailler ?… J'ai ce mot-là pour m'y retrouver… Quand je devrais interroger toute la pègre, quand je devrais…

– Nous sommes arrivés, dit Pierre Gildas.

Jean Nib, à la suite de Pierre Gildas, entra dans une maison d'assez pauvre apparence, et monta au quatrième étage, qui était le dernier de la maison. Là, ils entrèrent dans un petit logement composé de deux pièces assez étroites. L'une de ces deux pièces était sommairement meublée d'un lit de fer, d'une table, de deux chaises et de quelques ustensiles. Il y avait un peu de charbon dans la cheminée.

– Voilà, dit Pierre Gildas, je vous ai loué ça ; c'est payé pour six mois ; j'ai dit que je louais pour mon frère, qui s'appelle Florent… vous retiendrez ce nom ? Maintenant, j'ai à vous parler… Mais c'est tellement extraordinaire, ce que j'ai à dire, que je me demande si vous me croirez, et que je ne sais comment vous expliquer. Je crois que je peux toujours vous demander ceci : « Connaissez-vous quelqu'un qui s'appelle Anguerrand ?… »

– Le baron d'Anguerrand ? exclama Jean Nib en pâlissant.

– C'est cela ! baron d'Anguerrand ! C'est bien le nom qui a été si souvent prononcé… Le connaissez-vous ?…

– Je le connais. Mais je donnerais bien dix ans de ma vie pour ne l'avoir jamais connu. Je n'ai vu d'ailleurs cet homme qu'une fois ou deux, mais les circonstances sont gravées là… Plus moyen de les effacer, de les oublier… Mais comment le connaissez-vous, vous ? Et pourquoi m'en parlez-vous ?

– Je ne le connais pas. Laissez-moi encore vous demander une chose : ce baron d'Anguerrand est-il votre parent ?…

– Mon parent ?… Vous perdez la boule ?… Comment le baron d'Anguerrand serait-il parent de Jean Nib ?…

– Encore une question… dit Pierre Gildas bouleversé par l'émotion.

Il s'approcha de Jean Nib, lui prit la main et, après une minute d'hésitation, lui dit :

– Je vous ai affirmé que je m'appelais Robert Florent. J'ai menti : je

m'appelle Pierre Gildas. Ça ne vous dit rien ? Écoutez. Vous avez peut-être lu dans les journaux qu'un assassinat a été commis à Neuilly…

– Chez le marquis de Perles. J'ai même lu que moi, Jean Nib, j'étais accusé de ce crime.

Pierre Gildas frissonna. Il devint très pâle. Un violent combat se livra en lui. Il eut une minute d'angoisse et de terrible hésitation. Enfin d'une voix ferme, il prononça :

– L'assassin du marquis de Perles, c'est moi… moi, Pierre Gildas. J'ai tué cet homme pour me venger. Maintenant que je vous ai dit cela, voulez-vous répondre à ma dernière question ? Voulez-vous me dire votre nom, à vous, votre vrai nom ?…

Jean Nib, en proie lui-même à une indicible émotion, avait écouté avec un morne étonnement l'aveu qui venait de lui être fait spontanément.

– Mon nom ? dit-il, mon vrai nom ? Vous le connaissez… Je m'appelle Jean Nib !…

– Jean Nib !… Cela veut dire Jean Rien…

– Eh bien ! mon nom dit la vérité, voilà tout ! Une rude vérité ! Rien !

– Rien !… C'est-à-dire pas de nom de famille ? Pas de parents ?…

– Et le reste. Rien au monde. Voilà mon cas, à moi, et voilà mon nom. Si j'en ai un autre, gronda Jean Nib, cet autre, je ne le connais pas et ne le connaîtrai jamais !…

– C'est cela ! c'est bien cela ! murmura Pierre Gildas dont l'agitation croissait d'instant en instant.

Jean Nib le considérait avec étonnement. Il pressentait que Pierre Gildas avait quelque secret terrible à lui confier. Les suppositions se succédaient dans son esprit, et celle à laquelle il s'arrêta fut que l'assassin du marquis de Perles avait peut-être un coup à lui proposer.

Jean Nib s'était assis prés du feu et songeait. Pierre Gildas allait et venait d'un pas fébrile dans la chambre.

Puis il vint s'asseoir près de Jean Nib, et prononça :

– Je vais tout vous dire… tout ce que j'ai deviné… tout ce qui doit être la vérité…

Les deux hommes se penchèrent vers le feu, et, d'une voix très basse, Pierre Gildas commença :

– Je vous ai dit que mon maître s'appelle le comte de Pierfort, n'est-ce pas ? Je le croyais. Mais maintenant, je crois qu'il s'appelle autrement… et si ce que je crois avoir vu est vrai, c'est horrible…

Dites-moi, l'avez-vous vu, vous ?

– Qui ça ? le comte de Pierfort ?… Non, je n'ai vu que vous…

– Ainsi, vous ne l'avez pas vu lorsqu'il est entré dans la chambre où je vous avais mis ?

– Non, et j'ignorais qu'il fût venu, qu'il m'eût vu…

– Eh bien, il est venu ! Il vous a vu !… dit Pierre Gildas en frissonnant.

– Qu'est-ce qu'il y a là de si terrible ? fit Jean Nib.

– Attendez !… Écoutez-moi attentivement… Mais, avant tout, dites-moi, n'avez-vous aucun souvenir de votre enfance ? du lieu où vous seriez né ?…

– Aucun souvenir, je ne sais rien de cela…

Pierre Gildas demeura quelques instants rêveur, puis reprit :

– Vous n'avez aucune idée de ce que serait un nommé Barrot ?… Vous n'avez aucun souvenir d'une forêt que vous auriez vue autrefois ?… Vous ne vous rappelez pas du tout un fleuve qui serait la Loire ?…

– Barrot ?… La forêt ?… La Loire ?… murmura Jean Nib, en passant ses mains sur son front. Non. Je n'ai aucune idée de tout cela. Et pourtant, c'est drôle… quelqu'un m'a fait les mêmes questions un soir que j'avais bu, moi qui ne bois jamais ! Faut dire que c'était du champagne… et du fameux…

– Peut-être aviez-vous, devant ce quelqu'un, dit des choses dont vous ne vous souveniez plus après ?…

– C'est possible…

– Cela prouve au moins que j'ai bien entendu… que je ne me suis pas trompé… Écoutez : la chambre que vous occupiez dans l'hôtel de celui qui se fait appeler le comte de Pierfort est située au-dessus de la mienne. C'est-à-dire que, pour monter à l'étage où vous étiez, il fallait passer devant ma porte… Le soir du jour où je vous ai fait entrer dans l'hôtel, je vous ai quitté vers dix heures. Vous dormiez et il semblait que vous deviez passer une nuit paisible… Rentré dans ma chambre, je songeais à des choses et à d'autres que j'avais dans la tête, lorsque je crus qu'on passait doucement devant ma porte… Toute lumière éteinte, j'ouvris sans bruit, et je vis que quelqu'un montait… Je montai derrière ce quelqu'un… Lorsqu'il ouvrit votre porte, la lampe qui brûlait dans votre chambre l'éclaira ; je reconnus le comte de Pierfort, mon maître… Quand je le vis entrer chez vous, je supposai donc que la curiosité seule le poussait. Je m'approchai. Je collai mon œil à la serrure. Et je vis le comte s'approcher de vous… je le vis vous

toucher à l'épaule… puis, je le vis reculer et, distinctement, je l'entendis qui prononçait votre nom avec une sorte de terreur et de haine…

– Mon nom ?…

– Oui ! Jean Nib !… Le comte de Pierfort vous connaît !…

– Ça, par exemple, c'est raide, fit Jean Nib. Qu'est-ce que c'est que ce pante-là ?…

– Vous allez voir. Je vous demandais tout à l'heure si vous connaissiez un d'Anguerrand, et vous m'avez répondu oui. Maintenant, je vous demande ce baron d'Anguerrand a-t-il des enfants ?

– Oui, dit Jean Nib qui s'assombrit. Il a une fille qui s'appelle Valentine, ou Lise… je crois.

– Oh ! murmura Gildas, c'est bien ce nom !

– Et un fils, ajouta Jean Nib avec un accent de haine, un fils qui s'appelle Gérard, autrement dit Charlot…

– Charlot !…

– Oui, c'est le nom que porte dans la pègre M. le baron Gérard d'Anguerrand…

– Et ce Charlot… ce Gérard… vous connaît-il ?

– J'te crois ! dit Jean Nib narquois. Il porte mes marques !…

– Eh bien ! maintenant, je sais qui est le comte de Pierfort ! Maintenant, je comprends comment le comte de Pierfort a pu se mettre à parler argot !… Car, au moment où il s'approchait de votre lit et vous a touché à l'épaule, je l'ai entendu… et j'en suis demeuré stupéfait, je l'ai entendu dire : « Eh l'camaro, y aurait pas moyen de causer un brin, toi z'et mézigo ?… » Et c'est alors qu'il a reculé en reconnaissant Jean Nib… Le comte de Pierfort, c'est Charlot ! c'est Gérard d'Anguerrand !…

– Ah ! ah ! fit Jean Nib d'un ton singulier. Ça, par exemple, ça devient particulier !…

Il eut un rire silencieux qui fit frissonner Pierre Gildas.

– Écoutez, reprit celui-ci en baissant encore la voix. C'est le plus terrible qui me reste à dire. J'ai vu que Charlot, ou Gérard d'Anguerrand… car c'est bien le même, n'est-ce pas ?… j'ai vu que cet homme vous hait… je vois que vous le haïssez, et c'est affreux…

– Pourquoi ça ? dit froidement Jean Nib.

– Parce que Gérard d'Anguerrand a voulu vous tuer, entendez-

vous !… Parce que je l'ai vu marcher à votre lit, le couteau ouvert, entendez-vous !…

– Ça ne m'étonne pas, dit Jean Nib du même ton froid. Ce qui m'épate, c'est qu'il ne m'ait pas suriné pendant qu'il me tenait… Ça, c'est à n'y rien comprendre…

– Oh ! murmura Pierre Gildas avec une sourde terreur, vous allez comprendre !… Vous allez comprendre ce que j'ai compris, moi ! ce qu'a compris Gérard d'Anguerrand !…

Pierre Gildas saisit une main de Jean Nib, se pencha davantage, et dit :

– Gérard d'Anguerrand a marché sur vous, le couteau à la main. Vous dormiez… Il n'avait qu'à vous frapper… Et Gérard d'Anguerrand ne vous a pas frappé !… Au moment où j'allais ouvrir la porte et m'élancer sur lui pour le désarmer, à ce moment-là, il s'est arrêté court… Vous déliriez…, vous parliez…, et savez-vous ce que vous avez dit ?… Vous avez dit ceci : « Oses-tu bien frapper un d'Anguerrand ?… »

Pierre Gildas regarda avidement Jean Nib. Mais la physionomie de celui-ci n'exprimait qu'un étonnement mêlé d'incrédulité narquoise…

– Vous l'avez dit, je vous le jure ! répéta Gildas avec ardeur.

– Moi ? j'ai dit à Gérard d'Anguerrand : « Oses-tu bien frapper un d'Anguerrand ?… » Ça c'est drôle… Je me figurais donc dans mon délire que j'étais un d'Anguerrand ?… c'est à se tordre…

– Oui ! vous vous figuriez cela !…

Encore une fois, Jean Nib passa ses deux mains sur son front. Puis violemment, il haussa les épaules…

– Vous avez dit cela ! reprit Gildas d'une voix sourde, vous vous figuriez cela ! Mais vous avez dit bien autre chose !…

– Qu'est-ce que j'ai dit, voyons ?… Des loufoqueries ?… Parbleu ! puisque j'avais le délire !…

– Vous avez dit des choses qui ont arrêté le bras de Gérard prêt à vous frapper !… Vous avez parlé de votre mère ! Vous avez parlé à votre père que vous appeliez le baron ! Vous avez parlé à un nommé Barrot qui vous emportait à travers une forêt, avec votre petite sœur Valentine !…

Jean Nib haletait. Il était devenu affreusement pâle.

– Et savez-vous ce que Gérard d'Anguerrand a dit quand il vous a entendu ?… Il a eu comme un soupir atroce ; il a reculé jusqu'à la porte… et là, je l'ai entendu, oui, je vous jure que je l'ai entendu

murmurer d'une voix affolée : « Jean Nib !… Mon frère !… Edmond d'Anguerrand !… »

Jean Nib se dressa tout droit, et, d'une voix rauque, presque sauvage, empreinte d'un ineffable étonnement, jeta ce nom qui retentit sourdement :

– Edmond !…

Puis un tremblement convulsif le saisit ; ses yeux se gonflèrent comme sous un afflux de larmes ; une sorte de gémissement vint expirer sur ses lèvres, et brusquement il s'affaissa, sans connaissance.

LIX

COMTESSE DE PIERFORT

La Veuve, en quittant la villa Pontaives, après l'attaque nocturne, était rentrée dans Paris et avait gagné l'un des deux ou trois logis où elle se retirait lorsque les circonstances devenaient critiques. Ce logis était situé chez le receleur Tricot, dans le bâtiment principal en façade sur la route. Il se composait de deux pièces précédées d'une sorte d'antichambre. La porte de l'antichambre était solide, et La Veuve y avait fait adapter, à l'intérieur, des verrous épais, en sorte que Tricot lui-même ne pouvait entrer chez sa locataire et que, pour défoncer une pareille porte, il eût fallu à des agents une bonne demi-heure de travail. Dans l'antichambre étroite et vide de tout meuble s'ouvraient deux portes l'une à droite, l'autre à gauche. Celle de gauche ouvrait sur une chambre dont la fenêtre prenait jour sur la route ; celle de droite ouvrait sur une deuxième chambre dont la fenêtre donnait sur la cour intérieure. La chambre de gauche, c'est-à-dire celle qui donnait sur la route, était sommairement meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises ; quant à celle de droite, elle n'avait aucun meuble ; mais, derrière le tablier de la cheminée, si un curieux se fut avisé de lever ce tablier, il eût trouvé une échelle de corde à nœuds munie d'un crampon de fer à l'une de ses extrémités. Ce crampon pouvait s'adapter à volonté à l'appui de l'une ou l'autre fenêtre. En sorte qu'en cas de danger venant de la route, La Veuve pouvait se laisser glisser dans la cour intérieure, ou faire l'opération contraire si le danger venait de la cour. Telles étaient les précautions prises par La Veuve. Car, dans l'existence en partie double ou triple qu'elle menait, l'inquiétude, les soupçons, la crainte l'assiégeaient dès que son esprit n'était plus occupé par la haine, et au bout de cette existence infernale, lorsqu'elle avait une minute de tranquillité, elle entrevoyait la guillotine…

Le jour commençait à se lever, lorsque La Veuve arriva à la maison Tricot.

Elle se jeta tout habillée sur son lit et ferma les yeux, mais non pour dormir. Affreusement lasse d'esprit et de corps, la haine inassouvie, la déception qu'elle venait d'éprouver à Neuilly la tenaient

éveillée. En somme, l'expédition n'avait servi à rien, sinon à peupler ses nuits de quelques nouveaux fantômes. Il y avait eu bataille. Il y avait eu des morts. Mais Lise et Gérard lui échappaient. Lise surtout !… À cette pensée, La Veuve comprimait de sa main crispée les battements de ce cœur qui ne vivait plus que par la haine…

Parfois, cependant, elle songeait qu'elle aussi avait eu une fille…

Elle songeait que si cette fille n'était pas morte, que si, par un miracle, elle avait pu revoir sa petite Suzanne perdue jadis sur la route des Ponts-de-Cé, oui, elle sentait que d'autres sentiments se seraient glissés dans son cœur maudit, que peut-être ces haines dont elle souffrait tant se seraient apaisées, que l'amour maternel, d'autant plus puissant qu'il était pour ainsi dire accumulé en elle, l'eût transformée… peut-être ! Mais alors, cette haine même redoublait d'intensité contre la fille des d'Anguerrand, contre Valentine… contre Lise !

Pourtant, l'expédition à Neuilly lui apportait un certain bénéfice : d'abord, elle tenait Zizi, par qui sans doute elle apprendrait bien des choses. Ensuite, la bouquetière, dont elle pouvait redouter les dénonciations, était également en son pouvoir, avec Rose-de-Corail. Enfin, – cela surtout aidait à l'apaiser – Jean Nib était mort.

Depuis l'affaire du Champ-Marie, Jean Nib était sa terreur constante. Souvent, dans ces heures effroyables qu'elle passait en tête à tête avec ses idées de mort, elle s'était dit :

– Oui, je fais la brave. Oui, je dis que je ne crains pas l'échafaud. Oui, par bravade, j'ai voulu porter le nom de la guillotine, et je m'appelle La Veuve !… Mais que de fois, la nuit, je me réveille, inondée de sueur et tremblante, lorsque dans mes rêves je me sens poussée sur la bascule, lorsque je vois le doigt du bourreau s'appuyer sur le bouton du déclic !… Alors, j'ai peur… et pourtant, au fond, je sens, j'espère, je crois que cela ne m'arrivera pas !… Mais Jean Nib, lui !… Lui n'est pas un jury que l'on peut attendrir ! lui ne signera pas de grâce ! Que je me trouve jamais face à face avec lui, et je suis morte ! Morte sans avoir pu me venger ! morte misérable, sans cette consolation de savoir que j'aurais au moins rendu le mal qu'on m'a fait !

Et lorsque La Veuve songeait ainsi, elle frissonnait et se barricadait.

Maintenant, Jean Nib était mort. Elle l'avait vu tomber sous le couteau de Biribi. Elle était au moins débarrassée de cette terreur parmi les terreurs qui la rongeaient.

Elle attendait Biribi. Trois heures se passèrent, et le jour était tout à fait venu ; sur la route, il y avait des roulements de voitures, des

piétinements de passants. La Veuve, debout maintenant, près de la fenêtre, examinait la route. Un corbillard passait. Un corbillard de pauvre, sorti de quelque hôpital. Un de ces enterrements du matin, conduit en hâte. Derrière le corbillard, deux femmes et un enfant galopaient dans la boue. C'était d'une affreuse tristesse.

– Encore un qui s'en va, ricana La Veuve, encore un qui a fini de souffrir. Et les imbéciles qui marchent derrière pleurnichent. Qu'est-ce qu'elles ont à pleurer ? Celui qu'elles accompagnent ne souffrira plus. Je voudrais voir défiler l'enterrement de tout Paris, du monde entier… Je hais Paris… je hais le monde… Ça serait fini une bonne fois… Il s'en va au cimetière où se trouve mon enfant…

Elle tomba dans une morne méditation dont des coups violents frappés à la porte finirent par la tirer. Elle alla ouvrir, ayant reconnu le signal, et Biribi entra en disant :

– De quoi, La Veuve ! C'est-y que vous dormiez, ou que vous étiez encore partie dans vos idées de l'autre monde ? Ouf ! je suis éreinté ! En v'là une nuit !

Le bandit se laissa tomber sur une chaise, et La Veuve, sans rien dire, tira d'un placard une bouteille d'eau-de-vie qu'elle plaça sur la table avec un verre. Biribi s'en versa une rasade qu'il avala d'un trait.

– Ouf ! ça va mieux, continua-t-il. J'avais besoin de ça pour me remonter !

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda La Veuve qui, dès le premier instant, avait remarqué la pâleur et l'air soucieux du bandit.

Biribi la regarda dans les yeux, et dit sourdement :

– Il y a, La Veuve, que Jean Nib m'a échappé !

– Ah ! fit simplement La Veuve.

Mais son teint était devenu plus livide et elle eut un soupir d'angoisse.

– Comment que ça s'est fait ? demanda-t-elle au bout d'un instant de silence.

– Ça s'est fait, gronda Biribi avec un ignoble juron, ça s'est fait que ça m'apprendra à avoir du sentiment, de la pitié, des bêtises, quoi ! Pour une fois, ça m'a bien réussi !

– De la pitié ? Toi ?…

– Appelez ça comme vous voudrez ! Ce qu'il y a sûr, c'est qu'au moment de fourrer Jean Nib dans le trou que nous avions creusé, au moment de l'allonger prés des autres macchabées, voilà que je

m'aperçois qu'il vivait encore ! Alors, j'ai pas voulu le fourrer dans le trou, et les copains ont dit qu'il valait mieux le flanquer à la Seine.

– Et alors ?…

– Alors, nous l'y avons flanqué à la Seine, voilà !…

Biribi serra les poings. Ses yeux s'injectèrent de sang, et sa face monstrueuse prit une expression de fureur et de terreur.

– Donc, reprit le bandit, voilà que nous le jetons à l'eau. Les copains se mettent à filer comme s'ils avaient eu la rousse derrière eux. Moi aussi, je file. Mais, au bout de quelques pas, je m'arrête comme si quelque chose me tirait en arrière, je me retourne, et qu'est-ce que je vois ? Un pante, sorti de je ne sais où, qui entrait dans la barque ! Le temps de dire ouf, et voilà le pante qui pique une tête dans l'eau !… J'en avais vu trente-six chandelles. Je me rapproche de la Seine, je regarde, je me mets à descendre en suivant le quai, et bientôt je revois le pante qui nageait comme un poisson. Je m'arrête. Je ne savais plus ce qui m'arrivait. J'en étais comme fou… Puis, je finis par me persuader que le pante a bu un grand bouillon, et que, dans tous les cas, Jean Nib y a passé, vu qu'il était aux trois quarts estourbi quand nous l'avons jeté… Enfin, je me remets en marche, toujours suivant le fleuve, pour voir. Mais je ne voyais plus rien, et je commençais à me tranquilliser… Et voilà que tout à coup je les revois, Jean Nib et le pante, mouillés de la tête aux pieds… Et ils étaient en plein sur le quai… Jean Nib était vivant !…

– Tu l'as laissé partir ? gronda La Veuve. Il fallait…

– C'est bien ce que je me suis dit, La Veuve ! J'ai ouvert mon surin, et j'ai marché sur eux… Juste à ce moment, voilà un taxi qui passe !… Il montait dedans, et en route !… Tonnerre de sort ! j'aurais donné ma peau pour deux sous !…

– Ça va bien ! murmura La Veuve avec une indicible expression d'amertume. Gérard envolé. Lise perdue. Et Jean Nib qui va nous tomber sur le dos un de ces quatre matins. C'est complet…

– Que voulez-vous ! fit Biribi d'une voix sombre. Une première fois, Jean Nib m'a suriné, et je suis revenu de la Pointe-aux-Lilas… C'est moi qui le surine la deuxième fois, et il revient de l'affaire de Neuilly… Nous sommes manche à manche… Je sais bien qu'à la belle un de nous deux y restera… Moi, je crois que ça sera lui… j'ai des atouts.

– Comment ça ?…

– Lui ne sait pas où je suis ; moi je sais où il est. Si l'un de nous deux peut tomber sur l'autre à l'improviste, c'est moi…

– Tu sais où il est ?…

– Vous pensez bien que j'ai filé le taxi. Jean Nib et le pante qui l'a tiré du bouillon sont entrés dans une maison de l'avenue de Villiers. Le pante doit être un richard, car la cambuse est tout ce qu'il y a de plus rupin…

– Avenue de Villiers, réfléchit La Veuve. Qui ça ? Qui peut avoir eu intérêt à sauver Jean Nib ? Un inconnu ? Un richard ? Mais un richard ne se promène pas à trois heures du matin sur les berges de la Seine, derrière Neuilly. Un richard ne se jette pas à l'eau pour sauver quelqu'un qui se noie. S'il est simplement égoïste, il passe, et voilà tout. S'il a beaucoup de pitié, énormément de pitié, il s'en va tranquillement au poste prévenir les agents. C'est que je les connais, les richards. Je suis payée pour les connaître !… Que faisait là, à pareille heure, l'homme qui a sauvé Jean Nib ? Et qui est-il ?… Biribi, ajouta-t-elle, nous allons ensemble avenue de Villiers. Frète un sapin du père Tricot, tu me conduiras… Il faut que je sache…

– Dans une heure je suis à vous, dit Biribi. Le temps de casser une croûte, et de jeter un coup d'œil au poulailler… Faut bien que je voie comment se portent les poulettes…

– Bon. Pendant ce temps, amène-moi Zizi. Il doit en savoir long, ce gosse.

Quelques minutes plus tard, Zizi, amené par Biribi, comparaissait devant La Veuve. Zizi, qui perdait rarement la tête, avait préparé toute une histoire pour expliquer sa présence à la villa Pontaives. Le coup de couteau qu'il avait reçu le faisait souffrir, mais n'avait rien de dangereux.

– Est-ce que ça te fait bien mal, mon petit Ernest ? demanda La Veuve.

– M'en parlez pas, j'ai d'abord cru que mon compte était bon… Faudrait que j'aille me faire soigner par la mère Bamboche, qui s'y connaît. Aussi, La Veuve, je vais vous dire arrevoir…

Zizi fit un mouvement vers la porte.

– Tu ne peux pas t'en aller comme ça, mon pauvre Zizi. Je te soignerai, moi. Je ne veux pas te laisser partir avant que tu sois guéri… Alors, depuis quand habites-tu Neuilly ?

– Moi ! mais j'perche pas à Neuilly, vous l'savez bien, La Veuve…

– Alors, qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Tu vois, mon enfant, combien tu as été imprudent ! Quand deux bandes se battent, faut pas se mettre en travers. Biribi et Jean Nib avaient un compte à régler, tu comprends ?… Fallait pas te trouver là ; tu as failli recevoir un

mauvais coup…

– C'est bien fait ! Ça m'apprendra. Une autre fois, j'ouvrirai l'œil, et le bon ! D'ailleurs, Neuilly, j'y remets plus les pattes, pour commencer ! La première fois, j'm'y suis écorché pire qu'un lapin qu'on dépiaute ; la deuxième, v'là que j'suis saigné comme un goret… Non, en v'là z'assez ! Et puis, quand on m'y repincera à marcher avec Jean Nib, y fera chaud ! j'ai pas d'veine avec lui…

La Veuve, voyant que Zizi venait de lui-même à l'explication qu'elle désirait ardemment, écoutait avec une profonde attention, sans que son visage décelât autre chose que l'intérêt qu'elle portait à Zizi.

– Oui, reprenait celui-ci, je crois qu'on peut tout vous dire, pas vrai, La Veuve ? Y a du grabuge entre vous et Jean Nib. Mais vous n'êtes pas capable de le vendre… Donc, vous vous rappelez de la maison de Neuilly où nous avons été ensemble, où Jean Nib a été arrêté ? Eh bien ! il paraît que Jean Nib avait remarqué la maison voisine. Alors, v'là qu'y me rencontre y a trois ou quatre jours et qu'y m'dît : « Zizi, veux-tu m'aider à faire un riche coup que j'prépare avec Rose-de-Corail ?… » Bien entendu, j'accepte. Il m'indique la maison ; il me donne rendez-vous. À l'heure dite, j'arrive. Je trouve Jean Nib et Rose-de-Corail. On se prépare à faire des paquets. Et v'là que, tout à coup, nous entendons du bruit. « C'est la rousse ! » que fait Rose-de-Corail. Nous étions en haut, pour visiter la maison. Pas moyen de filer. Cette fois, que j'me dis, j'suis frit ! Eh bien, pas du tout ! C'était pas la rousse, c'était Biribi… L'reste, vous l'savez…

– Et la bouquetière, que faisait-elle là ?…

– Ah ! dites-le moi, et j'vous l'dirai. J'y ai rien compris. Et puis, je ne pensais guère à demander ceci ou cela. Fallait visiter dare-dare la cambuse et voir c'qu'on pourrait emporter…

Ce récit était plausible. La Veuve le crut ou ne le crut pas. Mais elle comprit que Zizi ne sortirait pas de cette explication, et qu'elle n'en apprendrait pas davantage.

– C'est bon, dit-elle, tu peux t'en aller.

– Chez moi ?…

– Chez toi, si tu veux. Tu te feras soigner par la mère Bamboche.

– Veine ! songea Zizi en se dirigeant vers la porte. À la revoyure ! Et si vous avez besoin d'moi, vous savez oùs que j'perche !…

Mais à peine Zizi eut-il ouvert la porte qu'une main vigoureuse s'abattit sur sa nuque, le poussant et, en même temps, l'empêchant de crier. Deux minutes plus tard, Zizi se voyait enfermer dans une pièce dont la fenêtre était garnie de solides barreaux…

– La Veuve est bien rosse ! songea le voyou en pâlissant. Qu'est-ce qu'elle veut faire de moi ? Et qu'est-ce qu'elle a fait de Mlle Marie ? Et de Rose-de-Corail ?…

Un quart d'heure après cette scène, La Veuve montait dans une des voitures du père Tricot. Biribi était sur le siège, en cocher.

Le fiacre s'arrêta net à cent pas de la maison où Biribi avait vu entrer Jean Nib soutenu par l'inconnu. Biribi désigna l'hôtel à La Veuve, puis reprit sa place sur le siège, engoncé dans son col, et sommeillant comme un brave cocher à l'heure qui attend son client.

Les conceptions de La Veuve étaient simples, – et par là même redoutables. Une autre eût espionné dans le quartier, eût interrogé à droite et à gauche, et, au bout d'une heure, eût été suspecte à cent personnes. La Veuve alla droit à l'hôtel, et sonna, après avoir simplement pris la précaution de rabattre son voile sur son visage. Un valet de chambre vint ouvrir presque aussitôt. La Veuve dit paisiblement :

– Je viens apporter à Mme Morin la dentelle qu'elle a commandée chez ma patronne.

– Mme Morin ? Vous faites erreur, ma brave femme, dit le domestique. C'est ici l'hôtel du comte et de la comtesse de Pierfort…

– Ah ! c'est sans doute à côté. Excuse…

La Veuve se retira et le domestique referma la porte.

– Comte et comtesse de Pierfort, songea La Veuve en rejoignant la voiture. Qu'est-ce que ça peut bien être ?…

Conduis-moi au commissariat, dit-elle à Biribi.

– Hein ! sursauta le bandit.

– Allons, marche, et ne fais pas l'imbécile !…

Trois minutes plus tard, Biribi, non sans pâlir, stoppait devant le commissariat du quartier. La Veuve entrait sans la moindre émotion apparente, et, introduite dans le cabinet du secrétariat :

– Monsieur, dit-elle, je suis Mme Morin. Je demeure avenue de Villiers, 120, au fond de la cour. Je suis rentière. J'ai un frère qui a disparu depuis trois jours (elle donna le signalement de Jean Nib) ; malheureusement, mon frère est faible d'esprit. Souvent, il a des idées noires et parle de se jeter à l'eau. Et, chose étrange, c'est toujours du côté de Neuilly qu'il veut aller se noyer : une folie qu'il a… Alors, l'autre soir, il est parti en disant qu'il allait à Neuilly… J'ai peur ! oh ! j'ai peur de quelque affreux accident… et je viens savoir…

– Madame, dit le secrétaire, jusqu'à cette heure, et depuis trois jours, on ne m'a signalé ici aucun accident de ce genre.

– Ah ! je respire !

– Attendez, je vais téléphoner à mon collègue de Neuilly.

Dix minutes se passèrent, pendant lesquelles le secrétaire se mit en communication avec le poste de Neuilly et correspondit avec son collègue.

– Rien, madame, fit-il en raccrochant les récepteurs. Au commissariat de Neuilly, depuis trois jours, on n'a reçu ni noyé, ni blessé… Peut-être votre frère est-il rentré maintenant… S'il n'est pas rentré d'ici ce soir, veuillez m'en informer, et nous ferons commencer des recherches…

– Oh ! monsieur, que de remerciements ! fit La Veuve en se retirant.

– Bon ! pensa-t-elle, lorsqu'elle eut repris place dans la voiture. C'est un certain comte de Pierfort qui a sauvé Jean Nib. Or, ce comte de Pierfort n'a fait aucune déclaration au commissariat. Pourquoi ?… Peu importe, après tout. Ce qui est sûr c'est que Jean Nib est soigné chez le comte de Pierfort. S'il l'eût fait conduire dans un hôpital, le commissaire eût été avisé… Il en a bien pour une bonne quinzaine…

Pendant quatre jours consécutifs, à des heures diverses, tantôt le matin, tantôt le soir, La Veuve revint avenue de Villiers, se mettre en surveillance devant l'hôtel de Pierfort.

Mais elle ne vit rien, que les gens de la maison qu'à aucun prix elle ne voulait interroger.

Le cinquième jour, pourtant, elle s'y décida. Ayant mis quelques billets bleus dans son sac pour calmer les scrupules du domestique sur lequel elle avait jeté son dévolu, elle se rendit devant l'hôtel à l'heure où elle avait remarqué que cet homme sortait, c'est-à-dire vers dix heures du matin.

Placée de manière à voir tout ce qui entrait et sortait, La Veuve attendait depuis dix minutes, lorsque la porte cochère s'ouvrit et une automobile fermée sortit… Dans l'automobile, il y avait, assis côte à côte, un jeune homme et une jeune femme.

C'est sur la jeune femme que les regards de La Veuve étaient tombés… et La Veuve avait éprouvé un de ces frémissements de tout son être comme trois ou quatre fois dans sa vie orageuse elle en avait ressenti.

Dans cette jeune femme qu'emportait l'automobile du comte de Pierfort, elle venait de reconnaître Lise !…

Mais La Veuve était une de ces natures exceptionnelles qui, comme Gérard, comme Adeline, domptent les crises les plus violentes de l'esprit. Une seconde, elle demeura éblouie ; elle vacilla comme si un vertige s'emparait d'elle. Mais cela ne dura qu'une seconde… Déjà elle se remettait, et marchait au domestique qui fermait la porte cochère.

– Est-ce que ce n'est pas l'auto du comte de Pierfort qui vient de sortir ?…

– Sans doute. Monsieur et Madame vont faire leur tour au Bois.

– Ainsi, c'est la comtesse de Pierfort qui est dans l'auto ?

– Sans doute. Si vous êtes une fournisseuse de la maison, adressez-vous à l'hôtel, fit le domestique impatienté, qui acheva de refermer la porte.

– Comtesse de Pierfort ! songeait-elle… Comment ? Le comte de Pierfort, je ne l'ai pas vu. Mais je n'ai pas besoin de le voir, lui ! Si la comtesse de Pierfort c'est Lise, le comte de Pierfort c'est Gérard. Est-ce que, cette fois, je les tiendrais vraiment ?…

Parvenue place Vendôme, elle entra à l'Impérial-Hôtel et se fit conduire à l'appartement somptueux qu'habitait Adeline sous le nom de comtesse de Damart.

– Eh bien, demanda vivement Adeline, avez-vous du nouveau ?

– Et vous ? fit La Veuve.

Adeline secoua la tête avec désespoir.

– Rien ! murmura-t-elle. Si quelques jours encore se passent, nous sommes perdues. Je connais Gérard. C'est une bataille à mort qui est engagée entre nous. Si je ne le tue pas, il me tuera.

– Eh bien ! fit alors La Veuve, ce que vous n'avez pas trouvé, je l'ai trouvé, moi. J'ai vu Lise ! Elle habite avenue de Villiers. Elle s'appelle comtesse de Pierfort, et vous vous doutez bien, n'est-ce pas, que le comte de Pierfort, c'est Gérard. Je l'ai vue dans son auto. Madame allait faire son tour au Bois. Je ne l'ai vue qu'un instant, mais cela m'a suffi pour lire sur son visage et dans son attitude tout le bonheur que nous n'avons jamais connu ni vous ni moi…

– Et lui ?

– Lui ? Je ne l'ai pas vu, ou du moins pas reconnu. J'ai vu que Lise était assise à côté d'un jeune homme, voilà tout. Mais je mets ma tête à couper que ce jeune homme c'était lui. Et puis, je vais vous dire : lui ne m'intéresse pas ; c'est elle qui m'intéresse. Car ce qui est convenu entre nous deux reste entendu, n'est-ce pas ? Lui à vous, elle à moi !…

* * * * *

Pendant que s'amoncelait cet orage sur la tête de Lise, pendant que la haine maladive de La Veuve et la furieuse jalousie d'Adeline combinaient l'œuvre mortelle, l'auto de Gérard roulait vers le Bois, où, en effet, tous les matins, il conduisait la jeune fille.

Dans l'automobile qui les entraînait, Gérard et Lise se tenaient par la main.

La matinée douce, chargée d'effluves printaniers, était toute pareille à cette matinée radieuse où Lise Frémont avait épousé Georges Meyranes. Les équipages se croisaient sur la longue avenue. Les feuilles verdissaient les arbres. Il y avait de la joie et de l'amour dans l'air…

– Encore quelques jours d'épreuve, ma bien-aimée, encore un peu de souffrance, et nous serons unis…

– Oh ! si cela pouvait être ! murmurait Lise en pressant la main de l'adoré.

– Pourquoi cela ne serait-il pas ? Ton admirable, ton adorable confiance en moi me rendrait capable de tentatives plus difficiles. De quoi s'agit-il, après tout ? De dénouer un mariage où je n'ai été mari que de nom. J'y travaille. La femme qui, par menaces, s'était emparée de mon nom, cette malheureuse Adeline…

– Oui, oui, bien malheureuse ! dit Lise en frissonnant. Gérard, tu m'as juré que tu ne lui ferais pas de mal…

– Aucun mal, sois rassurée. Mais, en somme, que voulait-elle ? De l'argent ? Eh bien ! avec de l'argent, je viendrai à bout de rendre libre, non pas ma personne qui lui a échappé, mais le nom que tu dois porter. Dès que je serai réconcilié avec mon père… et bientôt, oui, bientôt cela sera… Mais, ma bien-aimée, laisse-moi te dire pour cela, pour arriver au but qui est notre bonheur commun, il faut que tu redoubles de vigilance. À table, dans ton salon, tu as parfois des pâleurs, des tressaillements inutiles et dangereux… N'oublie pas que tu es la comtesse de Pierfort.

Lise soupira. Déjà le rêve que Gérard avait évoqué s'obscurcissait…

– Ne l'oublie jamais, dans aucune circonstance, continuait ardemment Gérard. Il faut qu'aux yeux de tous tu sois la comtesse de Pierfort… parce qu'il est nécessaire que je sois, moi, quelque temps encore, le comte de Pierfort. Tu as balbutié, lorsque Pontaives est venu nous voir après ma visite. Ai-je balbutié, moi ? Sois forte comme je suis fort. Il faut que nous allions dans le monde. Songe que tu as un rôle à jouer comme je joue le mien…

Oui, elle avait un rôle à jouer ! Et c'était cela qui la terrorisait. Mais déjà Gérard, habile à soutenir, lui, tous les rôles possibles,

continuait d'une voix d'ardente douceur :

– Lorsque tout sera fini, lorsque je serai réconcilié avec mon père, lorsque tu seras ma femme, nous quitterons Paris, ma bien-aimée. J'ai là-bas, au fond de la Bretagne, un vieux manoir que je ferai arranger, et où nous nous installerons… à moins que tu ne préfères Paris…

– Moi ! fit-elle toute frémissante du bonheur entrevu, je préfère ce que tu aimes. Si tu veux Paris, ce sera Paris. Mais si vraiment mes préférences peuvent influencer les tiennes, Paris me fait peur… et il me semble que, là-bas, dans ce coin de Prospoder dont tu m'as parlé, tu seras mieux tout à moi, comme je suis toute à toi partout…

– Eh bien ! dit-il gaiement, c'est entendu Nous lâcherons Paris. J'y ai trop souffert. Excepté le petit coin de la rue de Babylone où je t'ai connue, je ne sais pas de quartier parisien qui ne me rappelle quelque triste souvenir…

– Pauvre cher ami…

– C'est fini. Avec toi, près de toi, je n'ai plus peur de rien. Va donc pour Prospoder. Ce qui ne nous empêchera pas, d'ailleurs de voyager. Tiens ! je connais en Angleterre des coins adorables que tu ne voudrais plus quitter si tu les voyais…

– Nous les visiterons, murmurait Lise ravie.

– Et peut-être y resterons-nous…

Gérard laissait tomber ce mot sans insister, sûr qu'il ferait son chemin dans l'esprit de Lise. Puis, aussitôt, il reprenait ses recommandations. Et comme l'automobile, après la longue promenade, allait se diriger vers l'hôtel, il acheva :

– Ainsi, chère bien-aimée, il faut que, pour quelques jours, tu sois la vaillance même. Songe que si je suis vraiment aux yeux de tous le comte de Pierfort, dans une quinzaine au plus tout sera réglé. Sois donc brave… surtout en public… au théâtre… à l'Opéra-Comique, par exemple, où je veux te conduire ce soir…

LX

LISE

Rentrés à l'hôtel, Gérard et Lise se retirèrent chacun dans son appartement ; l'un et l'autre avec des pensées qui, parties du même point, bifurquaient pour aboutir à des résultats que nous allons voir se développer.

Lise songeait ceci :

« Maintenant que je suis libre, il faut que je fasse cette démarche… Il faut que le père de Gérard sache… Qui sait le bonheur qui pourra rejaillir sur Gérard du bonheur que j'apporterai au père de Valentine !… Et puis c'est mon devoir… Oserai-je l'exécuter ?… »

Gérard songeait ceci :

« Mon après-midi est prise par les préparatifs de l'affaire. Que je réussisse encore ce coup comme les autres, et, cette fois, c'est trois cent mille francs… Ce soir, cette nuit, je devrai marcher peut-être… Voyons, il me reste une demi-heure avant de me retrouver dans la salle à manger avec Lise… Cette demi-heure peut suffire pour me débarrasser de… »

Il allait dire : de mon frère…

Il préféra dire : de Jean Nib.

Il se dirigea vers la porte. Mais une idée l'arrêta encore :

– Oui, mais le délire doit l'avoir quitté, maintenant… J'ai des précautions à prendre… Pourquoi y aller maintenant, en plein jour ? Pourquoi risquer d'être vu ?

À ce moment, on frappa. Et Gérard, comme pour se débarrasser d'une obsession, se hâta de crier d'entrer.

Ce fut l'intendant qui apparut.

– Qu'avez-vous à me dire, monsieur Florent ? dit Gérard en reprenant aussitôt tout son sang-froid.

– J'apporte une heureuse nouvelle à monsieur le comte, dit Pierre Gildas.

– Une heureuse nouvelle ?…

Et Gérard éprouva une vague terreur. Cependant, il gardait son masque d'impassibilité.

– Je me suis débarrassé de l'homme ! fit tranquillement Pierre Gildas.

Gérard reçut la nouvelle comme un coup de massue. Mais il ne broncha pas.

– Que diable me contez-vous là, monsieur Florent ? De quel homme voulez-vous parler ?…

– Je veux parler du blessé que j'ai eu le grand tort d'introduire dans l'hôtel.

– Ah !… votre noyé ? Eh bien ! qu'en avez-vous fait ?…

– Je me suis souvenu combien M. le comte avait paru contrarié de la présence de cet homme dans l'hôtel. Alors, je me suis mis à le soigner énergiquement. Dès que je l'ai vu assez solide, je l'ai conduit dehors, je lui ai mis deux louis dans la main, et il est parti…

– Il est parti ! répéta machinalement Gérard, qui luttait contre une furieuse envie de sauter à la gorge de l'intendant.

– Je vois que monsieur le comte est inquiet. Monsieur le comte peut se rassurer. L'homme est sorti comme il était entré, c'est-à-dire sans que personne s'en aperçoive dans l'hôtel. De plus, je puis garantir à monsieur le comte que cet homme ne reviendra jamais rôder par ici…

– Vous a-t-il dit son nom ?

– Je ne le lui ai pas demandé…

– C'est bon. Vous avez bien fait, monsieur Florent. Habile et discret, je vois que nous nous entendrons parfaitement. Vous pouvez vous retirer…

Pierre Gildas s'inclina et disparut. Gérard demeura atterré, à la même place, jusqu'au moment où on vint lui annoncer que Mme la comtesse était servie. Et lorsqu'il parut dans la salle à manger, lorsqu'il prit place devant Lise, causant et riant, nul, parmi les domestiques, nul, pas même Pierre Gildas, n'eût pu deviner la tempête qui se déchaînait dans son esprit.

Il annonça qu'il passerait l'après-midi dehors. Et Lise tressaillit à cette nouvelle qui concordait avec la résolution qu'elle avait prise. Vers deux heures, en effet, après une causerie avec la comtesse, le comte de Pierfort quitta l'hôtel, – à pied, selon son habitude, quand il sortait seul.

Une demi-heure après, Lise sortait à son tour, tremblante comme

une coupable. Bientôt, elle montait dans un taxi et se faisait conduire rue Damrémont, au pavillon où elle avait eu avec le baron d'Anguerrand cet entretien que nous avons raconté.

Là, une grave déception l'attendait : le pavillon était vide. Son locataire était parti, et personne ne put renseigner Lise.

– Conduisez-moi rue de Babylone, dit-elle au cocher.

Elle n'avait aucun espoir de trouver le baron d'Anguerrand en son hôtel, mais elle voulait épuiser toutes les chances.

– Et si je ne le trouve pas là, songeait-elle, j'irai jusqu'à ce château de Prospoder où il s'est retiré peut-être. Je demanderai à Gérard de m'y laisser aller. Sûrement il acceptera ; qui sait si je ne parviendrai pas, moi, à réconcilier le père et le fils ?…

À l'angle de la rue de Babylone, elle renvoya son taxi, et, le cœur palpitant, s'avança dans cette rue qui lui rappelait tant de souvenirs si doux et si cruels…

Devant l'hôtel d'Anguerrand, sur le trottoir, elle s'arrêta toute frissonnante. Enfin, elle s'avança pour sonner au grand portail de l'hôtel.

À ce moment, elle remarqua que le judas de la porte se refermait avec un bruit sec.

– Il y a quelqu'un dans l'hôtel, pensa-t-elle, et ce quelqu'un me regardait.

Au moment où elle allait sonner, la porte s'entr'ouvrit, comme une invitation à entrer. Lise hésita un instant ; puis, sans sonner, elle entra et se vit en présence du baron Hubert d'Anguerrand, qui referma la porte.

– N'ayez pas peur, mon enfant, dit-il d'une voix émue. Je n'irai pas jusqu'à dire que je vous attendais. Mais j'espérais toujours que vous viendriez. Du haut de cette fenêtre, je vous ai vue dans la rue, je vous ai reconnue tout de suite, je suis descendu, et je vous ai ouvert… Venez…

Lise, sans un mot, suivit le baron qui la conduisit par la main jusqu'au grand salon et la fit asseoir dans un fauteuil. Il la considérait avec une sorte de tendresse, et songeait :

– Elle n'est pas ma fille… les preuves qu'elle m'en a données elle-même ne sont que trop certaines… mais quel malheur que cette charmante créature ne soit pas ma Valentine… C'est la fille de Jeanne Mareil… hélas !…

Et, tout haut, doucement, très doucement, il dit :

– Mon enfant, vous me revenez pour toujours, n'est-ce pas ?… Je ne suis pas votre père, soit ! Mais je vous aime comme si vraiment j'étais votre père. Et puis… puisque je vous ai raconté mon terrible passé, puisque vous êtes la fille de Jeanne Mareil, comprenez donc combien il me serait doux, quel bonheur ce serait pour moi de réparer le mal que j'ai fait… en vous rendant heureuse.

Lise soupira.

Elle songea que ce mal était irréparable puisque Jeanne Mareil, sa mère, était morte… morte de chagrin et de désespoir, selon les paroles mêmes du baron.

– Monsieur le baron… fit-elle timidement.

– Dire, interrompit Hubert, dire qu'il a été un temps où vous m'appeliez votre père !…

– Si vous n'aviez pas d'enfants au monde, dit Lise avec une expression d'indicible émotion, je vous jure que je serais heureuse de continuer à vous appeler ainsi. Mais puisqu'il existe une Valentine dans le monde, il me semble, monsieur le baron, que je lui volerais sa place…

– Hélas ! mon enfant, ma chère enfant… celle dont vous parlez existe-t-elle seulement ? murmura Hubert d'une voix si sombre et si tremblante qu'à peine Lise put-elle l'entendre.

– Monsieur le baron, reprit-elle avec plus de fermeté, vous souvenez-vous bien de toutes les circonstances de l'entretien que nous avons eu rue Damrémont ?

– Je ne me souviens que de deux choses, mon enfant : la première, c'est que vous m'avez démontré que vous étiez, non pas ma fille, mais celle de l'infortunée dont j'ai fait le malheur… La deuxième, c'est que, quand je suis revenu à moi, je ne vous ai plus trouvée à mes côtés… Alors je me suis dit que vous me maudissiez, alors j'ai compris que je vous faisais horreur, alors j'ai eu peur d'avoir encouru votre haine, moi, le mauvais génie de votre mère, et je suis parti en me disant que le châtiment était juste ! Voilà tout ce dont je me souviens. Et maintenant que je vous vois, maintenant que j'ai en vain cherché dans vos yeux de douceur le regard de réprobation que je redoutais, je me dis qu'une fois de plus, j'ai été injuste…

– Ce que vous avez pensé était naturel, dit doucement Lise. Mais, croyez-le bien, je ne vous ai pas maudit. Si je ne suis pas revenue rue Damrémont, c'est que j'en ai été empêchée… Et si je vous ai quitté, ce jour-là, après ce que nous nous étions dit, c'est que mon intention était de revenir tout de suite… de revenir avec quelqu'un… que j'espérais trouver.

– Avec quelqu'un ? interrogea le baron étonné.

– Avec une jeune fille, dit Lise.

Hubert d'Enguerrand devint très pâle, et son cœur se mit à battre sourdement.

– Monsieur le baron, reprit Lise avec fermeté, dans cette nuit de Noël dont vous m'avez parlé, sur cette route des Ponts-de-Cé que je connais tant, il y a eu deux fillettes perdues presque à la même heure. L'une des deux, c'était moi, et j'ai établi que je n'étais pas votre fille. C'est donc l'autre, qui est votre fille ?…

– Oui… oui… Eh bien ?… murmura ardemment le baron.

– Eh bien ! cette autre, je l'ai vue, je lui ai parlé, j'ai su en partie son histoire… Cette autre, c'est votre fille… et c'est elle que j'allais chercher pour vous l'amener quand je vous ai quitté. Et c'est cela que je suis venu vous dire. Baron d'Anguerrand, vous êtes pardonné, vous avez expié vos fautes, puisque c'est moi… moi la fille de Jeanne Mareil… moi, Lise Mareil, qui ai retrouvé Valentine d'Anguerrand !…

– Mon enfant ! mon enfant ! balbutia Hubert égaré, songez à ce que vous dites ! Songez qu'une nouvelle déception me tuerait !…

– Cette fois, pas de déception possible. Aussi sûre j'ai été de ne pas être votre fille, aussi sûre je le suis que Marie Charmant est l'enfant qui fut perdue prés d'Angers.

– Marie Charmant ?…

– C'est le nom qu'elle porte. Je l'ai vue. Je lui ai parlé. Et je puis vous assurer que, vraiment, elle mérite ce nom, car elle est le charme incarné…

Le baron d'Anguerrand s'était rapproché de Lise, avait saisi ses deux petites mains, et sur les doigts effilés de la jeune fille déposait un long baiser mouillé de larmes…

Mais étaient-ce bien des larmes de reconnaissance et de bonheur qui tombaient de ses yeux ?

– Vous êtes admirable, murmurait-il, vous êtes une vraie fille selon mon cœur… Mon enfant, écoutez-moi bien. Je puis maintenant vous dire quelle a été ma douleur lorsque je ne vous ai plus retrouvée auprès de moi. Je puis vous dire que, si je vous perdais, le chagrin serait aussi rude que de perdre ma fille. Le bonheur que vous m'apportez est si grand que je n'osais plus l'espérer. Mais ce bonheur même sera incomplet si vous me quittez. Je voudrais… je souhaiterais… je ne sais si vous consentirez… et puis, tenez… j'ai mille choses à vous dire…

– J'ai toute ma journée à moi, dit Lise en souriant. Elle est donc à

vous.

Le baron soupira. Cette réponse allait justement à l'encontre de ce désir qu'il n'osait exprimer. Si Lise lui consacrait la journée, c'est donc qu'à la fin de la journée, elle avait l'intention de le quitter…

– Soit, reprit-il. Commençons donc par aller chercher Valentine… ma fille… votre sœur, ajouta-t-il, en lui-même.

Lise secoua tristement la tête.

– Si je pouvais vous conduire auprès de Marie Charmant… auprès de Valentine, veux-je dire, j'aurais commencé par aller la chercher.

– Vous l'avez donc perdue de vue ? s'écria le baron en pâlissant.

– Rassurez-vous. Il sera facile de la retrouver.

Lise raconta alors comment elle avait été à la maison de la rue Letort, et comment elle n'y avait plus trouvé Marie Charmant. Dans ce récit, pour simplifier, et aussi parce qu'il lui répugnait de s'arrêter à ces journées de séquestration qu'elle avait passées rue Saint-Vincent, elle omit de parler de La Veuve.

À mesure que Lise parlait et traçait le portrait de celle qui s'appelait Valentine, le baron évoquait cette étrange jeune fille avec laquelle, un moment, il s'était trouvé enfermé dans la masure du Champ-Marie…

– Ma chère enfant ! dit-il, lorsqu'il vit que Lise n'avait plus rien à lui dire sur Marie Charmant, depuis que nous nous sommes vus, vous avez sans doute souvent pensé à votre mère…

– Oui, dit Lise, il n'est pas de minute que je ne pense à la pauvre Jeanne Mareil, morte dans les larmes et le désespoir. Cependant, monsieur, je vous le jure, je n'ai pas de haine contre vous…

– Vous ? de la haine ? Ah ! mon enfant, vous n'avez guère, besoin de le dire, vous êtes l'ange du pardon et de la générosité…

Lise ne put retenir les larmes qui pointaient au bord de ses paupières.

– Pauvre mère ! murmura-t-elle. Morte sans même avoir la consolation de voir son enfant… Oh ! si j'avais été là ! comme je l'aurais consolée !… comme, à force de tendresse, je lui aurais fait oublier son triste passé !… C'est fini… je ne dois plus y songer…

– Qui sait ? fit le baron qui se leva pour dissimuler son émotion.

– Que voulez-vous dire ? Ne m'avez-vous pas assuré que ma mère est morte ?…

– Oui. J'ai dit cela. Dans le premier moment, dans cette minute terrible où j'ai senti que vous alliez me demander compte de votre

mère, je vous ai dit que Jeanne Mareil était morte, mais, mon enfant, je vous jure sur mon âme que je n'en suis pas sûr…

– Oh ! monsieur, palpita Lise. Et n'étant pas sûr… vous m'avez affirmé une telle chose !…

– Je ne savais pas que vous alliez me quitter ! murmura le baron, dont le front pâlit encore. Je pensais, j'espérais vous garder près de moi, et alors, je vous eusse dit toute la vérité…

– Et cette vérité ? fit Lise frémissante.

– C'est que je n'ai aucune certitude de la mort de Jeanne Mareil… C'est que, peut-être, elle vit encore… Je dirai plus… c'est que j'ai la ferme conviction que vous la reverrez… Calmez-vous, mon enfant… et, je vous en supplie, ne m'interrogez pas… Laissez-moi faire ; ayez confiance… Si ce que j'espère se réalise, je crois qu'avant peu vous reverrez votre mère… Tenez ; en même temps que je reverrai ma fille !…

Lise, éperdue, écoutait ces paroles avec cette angoisse qui fait que, si souvent, la joie ressemble à la douleur.

– Maintenant, mon enfant, continua le baron, laissez-moi vous répéter ce que je voulais vous dire tout à l'heure. Vous me rendrez ma fille. Mais si je vous perds, je vous jure que ma joie paternelle en sera comme voilée de deuil. Je voudrais… Écoutez : supposons que nous retrouvions, moi ma fille et vous votre mère…

– Oui ! oh ! oui !… murmura Lise en joignant les mains.

– Ce sera le plus doux et le plus sacré de mes devoirs d'assurer à Jeanne Mareil une vieillesse heureuse. Et pour cela, je voudrais qu'elle vive près de moi. J'ai en Bretagne une belle propriété qui peut donner asile à plusieurs familles et abriter plusieurs bonheurs, après avoir si longtemps contenu le désespoir et le deuil…

Lise tressaillit. Cette propriété dont parlait le baron, c'était le château de Prospoder, où Gérard lui avait proposé de l'emmener…

– Il faudrait, reprit le baron, que si nous retrouvons Jeanne Mareil… – et nous la retrouverons ! – il faudrait qu'elle consente à venir habiter là-bas… avec vous. Y consentiriez-vous ?… et consentiriez-vous à décider votre mère ?

– Oui, certes ! répondit Lise avec la même ardeur. Je crois comme vous que Prospoder peut abriter le bonheur de plusieurs familles…

Et elle songeait que l'une de ces familles serait celle de Gérard, c'est-à-dire la sienne !…

Et elle était sur le point de parler de Gérard, de supplier le baron pour une réconciliation… Mais elle vit à ce moment les traits du baron

si bouleversés, elle crut y lire de tels soupçons et des sentiments si amers et si violents, qu'elle s'arrêta, interdite, presque terrifiée.

– Qui vous a dit que ma propriété de Bretagne s'appelle Prospoder ? gronda le baron d'Anguerrand.

Lise demeura stupéfiée, prise d'une terrible angoisse devant cette colère furieuse qu'elle devinait. Car cette colère, elle sentait bien qu'elle s'adressait à Gérard...

Elle balbutia quelques paroles confuses.

– Ce n'est pas moi, continua le baron avec une sorte de rudesse. Jamais je ne vous ai parlé de Prospoder. Si vous prononcez ce nom familièrement, il faut donc que quelqu'un vous en ait souvent parlé... quelqu'un qui connaisse Prospoder !... Et qui cela peut-il être, sinon lui !...

Hubert eut un geste violent.

Lise tremblait...

Oh ! la réconciliation !... Oh ! le bonheur entrevu !...

Le baron fit quelques pas dans le salon, puis il se frappa le front ; toute sa violence de tempérament se déchaînait... Tout à coup, il vit Lise qui, le visage dans les mains, sanglotait doucement, éperdument.

Il courut à elle.

– Pardonnez-moi, dit-il, d'une voix altérée. Insensé ! Je ne fais que du mal autour de moi !... Chacune de mes paroles sème du malheur... Oui, ah ! oui, insensé ! Et je vous proposais de venir avec moi et votre mère à Prospoder !... Fuyez-moi plutôt comme un pestiféré... Car, à vous qui m'avez apporté un pardon sublime, je ne me sens pas la force de répondre par un autre pardon !... Celui que vous aimez...ce Gérard !... Eh bien, je...

– Arrêtez, monsieur le baron ! dit Lise avec un accent de tristesse, de résignation et de dignité.

Un instant, ils demeurèrent l'un devant l'autre, frémissants. Pour tous deux, c'était l'écroulement d'un rêve. Elle sentait que jamais il n'y aurait de réconciliation entre le père et le fils ; et lui, comprenait que toujours l'amour de Lise serait vivant.

– Pauvre petite !... Pauvre martyre !... Laisse-moi te parler comme si tu étais encore ma fille... Tu l'aimes donc à jamais ?...

– De toute mon âme, dit Lise avec la fermeté passionnée de tout ce qui est irrévocable.

– Rien ne pourrait te guérir de cet amour ?...

– Rien. Pas même de savoir que Gérard aurait encouru la

réprobation du monde entier…

– Eh bien ! laisse-moi réfléchir… peut-être…, oui, peut-être.

– Ah ! s'écria Lise dans un sursaut de joie ineffable, vous lui pardonnez ?

– Attends ! Je ne sais encore… Je te jure, pour toi je ferai l'impossible… Pour toi, je dompterai tout ce qui se révolte en moi à l'idée de revoir celui qui fut mon fils… Mais j'ai besoin de descendre en moi-même… Écoute : tout d'abord, dis-moi, et surtout comprends-moi… Tu l'as revu, n'est-ce pas ?… Oui, c'est sûr, puisque lui seul a pu te parler de Prospoder…

– Je vis dans la maison où il vit, murmura Lise avec une telle fermeté, une telle simplicité, que le baron en eut comme la vision d'un rayonnement.

– Écoute. Jure-moi que tu ne diras rien de ce que tu as fait, ni que tu m'as vu, ni ce que nous avons dit.

– Soit ! Je ne dirai rien.

– Ensuite, laisse-moi quelques jours de réflexion. Dans huit jours, j'aurai retrouvé ma fille…

– Dans huit jours, je reviendrai donc vous voir ?…

– Oui, mon enfant. Et alors, je te dirai ce que j'aurai résolu pour ton bonheur…

* * * * *

Le soir, comme il l'avait dit, Gérard conduisit Lise à l'Opéra-Comique. C'était la première tentative de ce genre qu'il faisait. Il est vrai qu'il avait fait une visite à Max Pontaives et que Pontaives lui avait rendu la visite. Il est vrai que Pontaives ne l'avait pas reconnu. Mais Gérard voulait faire l'expérience en grand. Il voulait s'assurer que nul ne pouvait reconnaître dans le comte de Pierfort ni Gérard d'Anguerrand, ni surtout Charlot.

La présence de Lise à ses côtés n'était donc qu'un déguisement de plus. Il supposait que cette beauté délicate, cette adorable distinction de celle qui s'appelait comtesse de Pierfort attireraient une partie de l'attention de ceux qui auraient l'idée de le regarder de trop près.

Il est probable que les raisonnements de Gérard à ce sujet étaient assez justes. Car, dans cette soirée, il causa à vingt personnes, la comtesse de Pierfort reçut vingt invitations. La plupart de ceux ou de celles qui le virent de près avaient connu Gérard d'Anguerrand. Il parla même de Gérard d'Anguerrand. Et sur aucun visage il ne surprit une ombre de doute ou de soupçon.

Seul, Pontaives, qui l'avait présenté à diverses familles, lui dit, sur la fin de la soirée :

– C'est extraordinaire, comme vous avez les yeux de Gérard….

– Dame, fit Gérard en riant, nous sommes cousins issus de germains, vous savez…

* * * * *

Au moment où la limousine du comte de Pierfort s'éloignait de la place Boïeldieu, où s'élève l'Opéra-Comique, une femme quitta le coin où elle se dissimulait et monta à son tour dans une automobile de louage qui partit dans la direction de la place Vendôme.

Gérard avait songé à tout excepté à cela qu'Adeline pouvait le voir… et qu'Adeline, elle, le reconnaîtrait infailliblement, si bien grimé qu'il fût !…

Cette femme, en effet, c'était Adeline. Du fond d'une loge, pendant toute la représentation, elle n'avait pas perdu de vue Gérard. Ce qu'elle avait souffert dans cette soirée peut s'imaginer, mais non se dépeindre. Cent fois elle avait été sur le point de s'approcher de Lise, dans les couloirs, et de l'étrangler de ses mains. Et si elle s'était contenue, c'est que l'espoir d'une vengeance plus complète lui en donna seule la force.

Lorsqu'elle fut rentrée à l'Impérial-Hôtel, elle eut, dans sa chambre, une crise de désespoir et de rage qui, près d'une heure, la tint rugissante sur le lit où elle s'était jetée, mordant l'oreiller pour étouffer ses cris.

Enfin, elle se calma peu à peu, remit de l'ordre dans sa toilette, rafraîchit son front brûlant et ses yeux rouges de larmes, et elle passa dans le petit salon qui faisait partie de l'appartement loué par elle. La Veuve était là.

Adeline lui montra un visage impassible.

– Votre Finot est un maître homme, dit-elle. Il a dit la vérité…

– Ainsi, c'est vrai ? Vous les avez vus ?…

– Au théâtre que Finot nous a indiqué dans la soirée.

– Ah !… Et il ne s'est rien passé ?…

– Rien ! fit Adeline d'un ton bref. Rien, sinon que je ne voudrais pas, pour la vie, recommencer une pareille épreuve, et que si je me retrouvais prés d'eux, comme ce soir, si je les voyais comme je les ai vus, serrés, laissant éclater leur amour et leur bonheur, je ne sais si je pourrais supporter une fois encore une pareille damnation !…

Il y eut entre les deux femmes un silence funèbre.

– Et Finot ? reprit La Veuve.

– Il ne les quitte pas. Demain matin, il sera ici pour faire son rapport. Demain matin, nous verrons donc à prendre une décision… En attendant, ne nous séparons pas. Je vais vous faire arranger un lit pliant dans ce salon. Jusqu’à ce que tout soit réglé, demeurons ensemble. Est-ce votre avis ?

– J’allais vous le proposer, dit La Veuve de sa voix morne, emplie de sourdes menaces.

LXI

LE PÈRE ET LE FILS

Jean Nib avait visité tous les bouges où il avait quelques chances de rencontrer Biribi. Pendant des jours, il avait battu le pavé. Mais toutes ses recherches étaient demeurées vaines. Le désespoir s'emparait de lui. S'il ne retrouvait ni Biribi ni La Veuve, Rose-de-Corail était perdue pour lui.

Qu'en avait fait le bandit ?…

Des jours se passèrent.

Jean Nib se sentait mourir.

Deux ou trois fois, il vint en plein jour jusqu'à l'hôtel d'Anguerrand, résolu à voir le baron, celui qui devait être son père.

Mais, à chaque fois, au moment de sonner, il fit demi-tour, et s'en alla en murmurant :

– C'est pas vrai. Tout ça, c'est comme qui dirait un rêve… J'me rappellerais, d'abord, si c'était vrai ! J'me rappelle rien du tout. Donc, c'est pas vrai. Faut être maboul pour se fourrer des idées pareilles dans l'ciboulot…

Ainsi, Jean Nib ne songeait pas à profiter de la situation !

L'idée ne lui venait pas que, même si ce n'était pas vrai, il pouvait persuader le baron d'Anguerrand qu'il était son fils !…

Un mois auparavant, cette idée lui fût certainement venue…

Peut-être était-il trop absorbé par sa douleur. Peut-être ni richesse ni rien au monde de ce qu'il avait rêvé jadis, ne pouvait-il l'intéresser, maintenant qu'il n'avait plus Rose-de-Corail pour en jouir avec lui…

Un soir, affreusement triste et las, il se dirigea machinalement vers le centre de Paris.

Une fois dans la région des Halles, Jean Nib franchit la Seine, continua à marcher, et finalement se trouva devant l'hôtel d'Anguerrand sans l'avoir positivement voulu.

– Tiens ! qu'est-ce que je fais ici, moi ?

Il demeura longtemps songeur devant le grand portail.

Quelques minutes plus tard, avec cette habileté et cette rapidité d'action qui lui étaient familières, Jean Nib se trouvait dans l'intérieur, et, après une demi-heure de travail, ouvrait la porte du perron.

Tout était silencieux dans l'hôtel. Jean Nib se conduisait dans les ténèbres avec la même aisance que s'il eût tenu une lumière à la main.

Il parvint ainsi dans ce vaste salon où il s'était trouvé la première fois qu'il était venu.

Car, tout naturellement, il suivait exactement les chemins qu'il avait déjà parcourus et qui, par conséquent, lui étaient familiers.

Là, il s'arrêta un long moment.

Il lui parut évident que l'hôtel était désert.

En effet, dans cette nuit où il avait vu sur la table d'un cabinet les deux larges enveloppes étalées parmi d'autres paperasses, il avait visité l'hôtel sans trouver âme qui vive.

Il en conclut assez naturellement que le baron d'Anguerrand venait tous les jours dans l'hôtel, puisque les papiers eux-mêmes le prouvaient, mais que, tous les soirs, il devait s'en aller après avoir tout soigneusement refermé.

Quant à l'explication de ce départ quotidien, Jean Nib la voyait dans ce fait que le baron ne devait pas se croire en sûreté dans l'hôtel et qu'il avait quelque retraite éloignée où il passait les nuits.

Après avoir longuement écouté le silence, Jean Nib, ne percevant pas le moindre bruit, cessa de prendre toute précaution, et tourna un commutateur. Les ampoules électriques d'une applique s'allumèrent.

Jean Nib regarda autour de lui.

Et, comme dans la nuit terrible où il était venu pour tuer, ses yeux se fixèrent sur un immense portrait représentant une jeune femme…

Le portrait de la baronne d'Anguerrand, morte au château de Segré…

Jean Nib se rapprocha de ce portrait.

– C'est drôle, songea-t-il en le contemplant avec une sorte de frémissement, la première fois que je suis venu, mes yeux sont tombés sur les yeux de cette femme. Ce n'est qu'un portrait, ce n'est qu'une toile peinte… et pourtant ces yeux-là m'ont parlé… Je me souviens de la terreur que j'ai éprouvée sur le premier moment… j'ai cru que quelqu'un était là, et que ce quelqu'un me regardait… Et, quand j'ai vu que c'était seulement un portrait, même alors, je n'ai pas été

rassuré… j'ai eu peur ! Peur de quoi ? Je n'ai jamais su… mais peur de quelque chose, puisque je n'ai pas osé frapper ! puisque le baron et sa fille sont vivants grâce à cette peur que j'ai eue !… Ces yeux ! oh ! ces yeux du portrait…il me semblait que je les reconnaissais…

Jean Nib, à ce mot qui éclairait pour ainsi dire l'obscurité de ses pensées, tressaillit violemment.

– Je les reconnais ! murmura-t-il avec une angoisse qui lui étreignait le cœur. Oh ! mais c'est donc que je les avais connus !… Où ça ?… Et comment ?… Et quand ?…

Puis, presque à haute voix, il songea :

– Ils disent que je m'appelle Edmond !… que je suis le fils du baron d'Anguerrand !… Edmond !… Barrot… la forêt… la Loire…

À ce moment, une porte du salon s'ouvrit doucement.

Un homme parut et s'arrêta.

Cet homme, c'était le baron Hubert d'Anguerrand…

Jean Nib, les yeux fixés sur le portrait, n'entendit pas que la porte venait de s'ouvrir. Il n'entendit pas qu'on la refermait doucement d'un tour de clef… il n'entendit rien, il ne vit rien que le portrait où souriait la jeune femme dans son élégante et harmonieuse toilette de soirée, d'un sourire un peu triste, comme si les fleurs qu'elle tenait à la main eussent été des fleurs du chagrin…

Il tournait le dos à la porte. Et le baron d'Anguerrand, immobilisé lui-même au fond de la vaste pièce, ne voyait pas son visage.

– Est-ce possible ? murmurait Jean Nib. Oh ! mais ça serait donc vrai !… Ce serait donc là ma mère ! Oh ! Est-ce que ce n'est pas la folie qui me détraque le cerveau ? Ou bien est-ce que je rêve ?… Rêve étrange !… rêve impossible de choses qui sont mortes !… Ce portrait ! je l'ai vu !… Cette femme… ma mère !… je l'ai vue voilà que ça remonte du tréfonds de mon souvenir… Je la vois… là-bas… sur la terrasse du château… elle ne portait pas cette toilette… elle était habillée de noir, comme si elle eût été en deuil… De qui portait-elle le deuil ?…

Jean Nib étreignit son front à deux mains.

– Je ne sais plus… je ne sais pas… je n'ai jamais su… balbutia-t-il, éperdu. Mais je la vois… je jouais sur la terrasse… je vois la petite qui rit aux éclats… et puis, nous courons à elle… ma mère !… et elle nous tient tous les deux dans ses bras ; elle nous embrasse… Là ! Il me semble que je sens son baiser… c'était toujours là, sur mon front, près des cheveux… et elle pleure… Pourquoi ma mère pleure-t-elle ?…

Jean Nib baissa la tête.

– Je ne sais plus, je ne sais pas, je n'ai jamais su… mais je vois… oh ! je vois Barrot qui nous entraîne… voici la petite porte du parc… et voici la forêt… j'entends les cris de Valentine !… et cet homme qui est resté à la petite porte ! cet homme qui nous regarde partir… je le vois ! je le reconnais ! c'est mon père !…

Dans cette seconde, une main se posa sur l'épaule de Jean Nib…

Jean Nib eut un bond terrible avec un cri rauque, et se retrouva face à face avec le baron, les yeux hagards, les cheveux hérissés. Une seconde, il considéra le baron avec une expression d'indicible étonnement ; il le considéra comme s'il ne l'avait jamais vu, et, brusquement, il baissa la tête…

Et alors le baron, éperdu d'émotion, vit que l'assassin sanglotait doucement…

– Qui êtes-vous ? demanda Hubert d'une voix étranglée…

– Je… oh ! non… pas maintenant ! balbutia Jean Nib. Tenez, je vous en supplie… ne me demandez rien… Tout à l'heure… je vous jure… je dirai… Ne vous en allez pas… restez près de moi… ou emmenez-moi avec vous…

Dans ces yeux, Hubert vit un tel bouleversement, une si profonde émotion, un si prodigieux étonnement que lui-même, oubliant l'étrangeté de la situation, prit une main de Jean Nib dans les siennes.

Jean Nib frissonna.

Il ne cessait de pleurer, et son regard allait du baron au portrait de la baronne…

– Venez, dit doucement Hubert, venez, vous parlerez quand vous voudrez… Quoi que vous ayez à me dire, soyez tout au moins assuré que je n'ai pas de haine contre vous… aucun mauvais sentiment… quoi que vous soyez venu faire ici…

– Ce que je suis venu faire ?… bégaya Jean Nib. Eh bien !… oh ! comment dire !… je…

À ce moment, du rez-de-chaussée de l'hôtel, des bruits parvinrent distinctement jusqu'au baron. Il tressaillit violemment, plongea ses regards dans les yeux de Jean Nib et dit :

– Entendez-vous ?… On vient… on monte !…

– On monte, fit Jean Nib éperdu. Qui ça ?…

– Qui ?… Vos camarades ! vos tristes camarades !… Si le repentir vous a arrêté à temps, vous, les autres ne…

– Mes camarades ? gronda Jean Nib à son tour. Mais je suis venu seul !…

– Allons donc !… J’ai vu l’hôtel cerné… J’ai vu six hommes…

– La rousse ! rugit Jean Nib qui, en un instant, retrouva tout son sang-froid et redevint Jean Nib. La rousse ! en un tel moment !…

Dans l’escalier, on montait…

Jean Nib et le baron, haletants, muets, demeuraient l’un en face de l’autre, comme stupéfiés.

À ce moment, derrière la porte que le baron avait fermée à clef, une voix retentit :

– Fouillez l’hôtel !… Enfoncez cette porte !

LXII

L'AGENT DE LA SÛRETÉ

Au moyen d'une pince, l'un des agents opéra des pesées sur le battant, qui, peu à peu, se disjoignit. Le temps passait. S'il y avait une fenêtre dans la pièce, Jean Nib devait être loin !…

– Plus vite ! trépignait Pinot.

Mais près de dix minutes s'étaient écoulées lorsque enfin la porte s'ouvrit violemment.

Pinot se rua en avant, suivi par le commissaire Lambourne. Mais, presque aussitôt, tous deux s'arrêtèrent, hébétés de stupeur… Ils se voyaient dans un vaste et magnifique salon. Les candélabres électriques de la cheminée étaient allumés et jetaient dans la pièce une vive lumière qui éclairait un homme debout, au milieu du salon, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil, très froid en apparence, mais étrangement pâle. Et cet homme n'était pas Jean Nib.

– Monsieur le baron ! balbutia le commissaire.

– Quel baron ? gronda Finot.

Hubert d'Anguerrand fit deux pas au-devant de M. Lambourne :

– Monsieur le commissaire, dit-il, voici la deuxième fois que, nuitamment, vous envahissez mon domicile. La première fois, vous étiez seul. Je vois avec peine que vous ne tenez pas la parole que vous m'aviez donnée de garder mon secret…

Pinot, effaré, désespéré, furieux, assistait à cette scène en se rongeant les poings.

Il se fût arraché les cheveux.

– Pendant ce temps, Jean Nib se défile ! rugit-il.

– Jean Nib ? interrogea Hubert.

– Monsieur, dit le commissaire, un homme, un dangereux malfaiteur a été vu escaladant les murs de votre hôtel.

– Je viens de parcourir l'hôtel, et je vous affirme que je n'ai rien vu qui ressemblât à un malfaiteur, dit Hubert.

– La porte fracturée ? gronda Pinot.

– Laquelle ? Celle-ci ?… fit le baron avec une ironie qui émut le commissaire.

– Non pas !… Celle d'en bas.

– C'est moi qui l'ai fracturée, dit le baron. Un accident de serrure a fait que je me suis trouvé enfermé dans la cour. Et comme je ne voulais pas recourir au serrurier, M. Lambourne sait pourquoi, j'ai fracturé une porte c'est mon droit !…

– Mais j'ai vu ! vu de mes yeux !… rugit Pinot affolé.

– Vous avez cru voir. Au surplus, monsieur le commissaire, fouillez l'hôtel. Par le fait, s'il y a un malfaiteur ici, je ne tiens pas à ce qu'il y séjourne…

Lambourne était convaincu que l'agent de la Sûreté s'était trompé. Il jeta un regard sévère sur Pinot, qui haussa les épaules et murmura entre ses dents :

– Il faut que le diable s'en mêle ! L'homme est loin, maintenant. Je le rate par ma faute. Quand je pense que je l'ai tenu deux heures devant moi et que je n'avais qu'à sauter sur lui ! Triple idiot ! acheva Finot en se frappant le crâne d'un solide coup de poing.

Cette scène s'était rapidement déroulée. Après les quelques paroles qu'il avait prononcées avec une froide gravité, le baron s'était détourné comme s'il n'eût rien voulu voir ni entendre de plus.

– Vous vous êtes fourré le doigt dans l'œil, murmura le commissaire à Finot. Mais rassurez-vous. J'ai trop d'estime pour votre caractère et votre talent pour vouloir vous attirer du désagrément… Je ne ferai pas de rapport.

– Merci, monsieur le commissaire, dit Finot, qui s'inclinait humblement, mais se demanda aussitôt pour quelle vraie raison M. Lambourne ne voulait pas faire de rapport.

Le commissaire présenta ses excuses au baron, et toute la bande sortit du salon, puis de l'hôtel.

Dehors, M. Lambourne crut de son devoir de consoler Finot.

– Eh bien ! non, mille fois non, grogna l'agent en serrant les poings, je ne me suis pas trompé. J'ai vu. Et si vous voulez que je vous dise mon sentiment, monsieur le commissaire…

– Dites toujours, mon brave…

– Eh bien ! là-haut, quand nous avons enfoncé la porte, je pensais que Jean Nib avait dû fuir pendant ce temps…

Finot s'arrêta, hésitant.

– Et maintenant, dit M. Lambourne, que pensez-vous ?…

– Je pense, reprit Finot, je pense que l'attitude de celui que vous appelez le baron m'a fait changer d'idée. Je pense qu'il est toujours dans l'hôtel. Je pense que je vais m'installer ici et que je n'en bouge pas de toute la nuit ! Voilà ce que je pense, monsieur le commissaire !

M. Lambourne haussa les épaules, et se retira en se disant que la réputation de fin limier de l'agent Finot était très surfaite. À la seule idée qu'il pût y avoir une accointance quelconque entre un escarpe comme Jean Nib et une aussi honorable, aussi respectueuse personnalité que le baron d'Anguerrand, il éclata de rire. Il partit donc, emmenant ses hommes, tandis que Finot songeait dans l'amertume de son âme :

– Quels idiots ! Je veux amener Charlot au chef de la Sûreté, et il me rit au nez. Je veux arrêter Jean Nib, et c'est le commissaire qui me rit au nez !… Les deux plus terribles bandits de Paris !… Quelle revanche de les pincer tous les deux, et de rire un peu à mon tour !…

Finot fit comme il avait dit : il passa la nuit en faction devant l'hôtel d'Anguerrand, et ne regagna son logis qu'au grand jour… Il n'avait vu sortir personne.

– Eh bien ! se dit-il, c'est que Jean Nib est resté. Il n'y a pas d'issue par où il eût pu filer. S'il est resté, c'est qu'il est bien de la maison. S'il est bien de la maison, je l'y retrouverai, soit qu'il s'y installe, soit qu'il y revienne. Dans tous les cas, je fais surveiller l'hôtel. J'y perdrai la tête, ou j'arrêterai Jean Nib. Et tout me dit que je l'arrêterai dans l'hôtel d'Anguerrand – peut-être en même temps que Charlot ! Coup double !…

Tandis que le commissaire emmenait sa troupe, tandis que Finot prenait ses dispositions pour passer le reste de la nuit en surveillance devant l'hôtel, le baron d'Anguerrand était demeuré seul dans le salon. Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, il descendit, s'assura que les portes étaient solidement fermées ; puis, étant remonté, il éteignit les lumières.

Longtemps encore, il écouta.

Ensuite, une lanterne à la main, il visita l'hôtel du haut en bas, avec la crainte vague que l'un des agents ne fût tapi dans quelque coin.

Certain d'être seul, il se dirigea vers le couloir retiré au fond duquel se dissimulait une porte derrière des tentures ; c'était là qu'il avait enfermé Adeline, et c'était là qu'Adeline elle-même avait séquestré Lise.

Le baron ouvrit la porte, et dit doucement :

– Vous pouvez venir, maintenant ; ils sont partis.

– Un mot seulement, dit Jean Nib en s'avançant. Avez-vous pu savoir quel est le nom de l'homme qui conduisait les agents ?…

– Sans doute : c'est M. Lambourne, le commissaire du quartier.

– J'aurais parié ma tête que c'était Finot, gronda Jean Nib en lui-même. C'est pourtant bien sa voix que j'ai reconnue. Ce roussin-là veut ma peau… Peut-être que c'est moi qu'aurai la sienne…

– Venez, reprit le baron. Vous alliez me parler, me dire quelque chose lorsque ces hommes sont arrivés…

– Oui, j'ai quelque chose à vous dire, fit Jean Nib avec un accent étrange d'où toute émotion avait disparu… Allons.

Chose singulière, ce fut Jean Nib qui marcha le premier. C'est lui qui semblait conduire le baron d'Anguerrand. C'était l'escarpe qui précédait le maître du logis et, pour ainsi dire, lui faisait les honneurs de la maison. Hubert éprouvait cet étonnement qui précède les grandes secousses de l'esprit. Il suivait Jean Nib sans pouvoir détacher les yeux de sa haute stature, et la décision, l'attitude de l'homme redoublaient son étonnement.

Jean Nib parvint jusqu'au grand salon dont Finot avait fait défoncer la porte. Le baron vit que l'escarpe avait pris place dans un fauteuil, non loin du portrait de la baronne. Hubert ne fit aucune observation et s'assit lui-même en face de Jean Nib. L'idée ne lui vint pas que peut-être il avait affaire à un fou. Une curiosité suraiguë s'était emparée de lui.

– Je vous écoute, dit-il.

– Monsieur, dit Jean Nib, après quelques minutes de silence où il parut se recueillir, je vais vous dire qui je suis et ce que je suis ; après cela, je vous dirai ce que je venais faire ici ce soir… Avez-vous gardé un souvenir bien exact de notre première entrevue ? Me reconnaissez-vous bien ?

– Parfaitement. Un soir que je m'étais endormi dans le cabinet d'où nous sortons, un bruit, un souffle plutôt m'a réveillé tout à coup, et j'ai vu un homme, le couteau à la main, prêt à m'assassiner. Cet homme, c'était vous. Vous voyez que je vous reconnais et que je me souviens.

Un frémissement, parcourut l'escarpe. Sa rude physionomie se troubla. Un instant ses yeux se voilèrent. Mais presque aussitôt il reprit cette fermeté qui donnait au baron l'illusion de se trouver dans une situation exceptionnelle et devant un homme intimement mêlé à sa destinée.

– C'est bien cela, dit Jean Nib, en hochant la tête. Je ne vous ai pas

tué, monsieur, mais je dois vous dire j'étais venu pour vous tuer, vous et votre fille… Ne vous alarmez pas… je parle parce que c'est nécessaire.

– Je n'ai pas peur, dit rudement le baron. Est-ce qu'on a peur d'un escarpe ?

Ces paroles ne lui furent pas plutôt échappées qu'il les regretta. Jean Nib avait frissonné et baissé la tête. Mais bientôt, cette tête, il la releva, flamboyante, sur le baron.

– Escarpe ? Oui, c'est le mot… Je continue donc. Je me suis saisi de vous ainsi que de votre fille. Et tous deux vous avez été séquestrés, deuxième crime… À la masure du Champ-Marie, je me suis trouvé en présence de votre fils Gérard, et vous avez vu que je l'ai frappé, lui. Troisième crime… Laissez-moi parler : je vous dis que c'est nécessaire, et vous pouvez croire que j'aimerais mieux me taire… Ce n'est pas tout : il y a une chose que vous ignorez. Un soir que j'avais pu pleurer celle que j'aime, je me suis rappelé toutes les richesses accumulées ici, et je suis venu pour voler. Je n'ai rien emporté, pourtant ; c'est que j'ai vu sur la table de votre cabinet deux enveloppes, l'une destinée à votre fille Valentine, l'autre… à votre fils Edmond.

En prononçant ce mot, Jean Nib jeta un ardent regard sur le baron.

Celui-ci soupira ; une larme pointa à ses yeux.

L'escarpe nota ce soupir et cette larme.

– Alors, continua-t-il, j'ai pensé qu'un jour ou l'autre, je pourrais faire ici un coup qui pour toujours m'enrichirait. Il s'agissait de plusieurs millions… Et, pour ne pas donner l'éveil, je me suis retiré sans rien prendre. Mais le crime n'en existe pas moins. Ça fait quatre…

Le baron songea que l'escarpe allait lui demander ces millions entrevus. Une seconde, il eut la sensation que Jean Nib allait se lever, bondir sur lui… Mais cette pensée, il la repoussa violemment… Non. C'était d'autre chose qu'il s'agissait… d'une chose inconnue, plus terrible que le vol ou l'assassinat…

Jean Nib n'avait pas fait un mouvement, d'ailleurs.

– Ça fait quatre, reprit-il lentement (et il était impossible de surprendre dans sa voix cette forfanterie dont parfois les criminels se glorifient). Voilà tout, en ce qui vous concerne. En voilà assez pour me conduire au bagne. Mais ce n'est pas tout. Je m'appelle Jean Nib, monsieur. Si vous aviez interrogé l'agent Finot, qui était ici tout à l'heure pour m'arrêter, il vous eût dit que je suis recherché pour diverses affaires. J'ai volé. Pour me défendre, j'ai dû jouer du couteau. Pourtant, laissez-moi vous dire : je ne suis pas un assassin. Dans la

bataille, quelquefois, seul contre cinq ou six hommes armés, j'ai défendu ma peau comme j'ai pu. C'est la guerre qui veut ça. J'ai fait la guerre à ceux qui ont, moi qui n'avais rien. C'est pour vous dire : je suis un bandit ; et lorsque Finot me mettra la main au collet, Paris sera débarrassé. Moi au bagne, bien des gens dormiront tranquilles. Voilà ce que je suis… qu'en pensez-vous ?

– Je vous plains, dit le baron d'Anguerrand.

– Vous me plaignez ? Vous pensez donc qu'un jour ou l'autre, j'expierai mes crimes ?

– Je pense que nul n'échappe à sa destinée… je pense que vous vous êtes mis hors la loi, hors la société… je crois, en effet, que tôt ou tard vous succomberez dans l'effroyable lutte. Vous succomberez parce que cela est juste, parce que toute faute s'expie.

Le baron parlait sincèrement. Il croyait que l'escarpe, touché de repentir, obéissait au remords en avouant ses crimes. Il éprouvait une réelle pitié pour cet homme, et déjà songeait aux moyens de l'encourager dans la bonne voie où il le supposait.

– Ainsi, reprit Jean Nib, vous croyez que j'irai au bagne ?…

Hubert garda le silence.

– Vous ne dites rien ? Vous n'osez pas ? Vous pensez que j'ai mérité le bagne ? Que je dois y aller ?…

– Je vous assure, fit le baron, tout cela est bien pénible. Pourquoi ces questions ?… Voyons, je vous ai surpris cette nuit dans mon hôtel, où vous êtes entré par effraction. En ne vous livrant pas aux policiers, j'ai obéi à un sentiment plus fort que moi et qui m'étonne maintenant. Mais enfin, je vous ai donné, il me semble, une preuve de bienveillance assez rare. Maintenant, vous vouliez me parler, et vous me dites vos fautes passées. Que puis-je vous dire, sinon que, pour mon compte, je vous pardonne ?… Puisse la société vous pardonner aussi !… Écoutez, vous m'avez, peut-être malgré vous, rendu au Champ-Marie un service que je ne puis oublier… Si vous vous repentez, si vous avez entrepris de devenir un honnête homme, je puis vous aider… Je vous fournirai les moyens de passer en Amérique et assez d'argent pour vous y établir… Allons, vous êtes jeune, vous. Vous pouvez recommencer votre vie, et si plus tard les remords vous torturent, vous songerez qu'il y a là-haut quelqu'un qui juge avec plus de justice que les hommes, c'est-à-dire avec plus de miséricorde… Acceptez-vous ce que je vous propose ?… Je ne suis pas, moi, le millionnaire que vous croyez. Je ne fais que gérer la fortune de deux êtres qui… mais ne parlons pas de cela !… Je puis prendre une vingtaine de mille francs sur la part de…

Le baron s'arrêta, en proie à une violente émotion.

– La part de qui ? demanda Jean Nib avec une avidité dont le baron ne pouvait comprendre le sens.

– De mon fils Edmond murmura Hubert. Peut-être cela lui portera-t-il bonheur. Voyons, reprit-il en se levant, acceptez-vous ?

Jean Nib, de nouveau, avait baissé la tête.

Longtemps il garda le silence.

– Pauvre diable songeait Hubert. Il réfléchit… il hésite… Pourtant, vingt mille francs, ce doit être une somme, pour lui… et puis, la certitude d'échapper au châtiment… Mais pourquoi, de quel droit moi-même tenterais-je de le soustraire à la vengeance des lois ?… Le service qu'il m'a rendu est-il une raison suffisante ?…

– Monsieur, dit à ce moment Jean Nib en se levant, pouvez-vous me dire pourquoi Barrot nous a emmenés, ma sœur Valentine et moi, pourquoi vous étiez contre la petite porte du parc, sans rien dire, sans répondre aux larmes de Valentine et à mes cris ?…

Au début de cette phrase, Hubert d'Anguerrand, livide, les cheveux hérissés, se sentit chanceler. Lorsque Jean Nib eut achevé de parler, il s'avança sur lui, posa ses deux mains sur les épaules du bandit, et le fixa de ses yeux hagards.

Jean Nib prononça :

– Eh bien ! mon père, me reconnaissez-vous ?

– Qu'avez-vous dit ? bégaya le baron d'une voix étranglée.

– Je vous demandais si vous reconnaissiez votre fils Edmond.

– Voyons, râla le baron, c'est un rêve absurde, monstrueux… Edmond ! Mon fils ! Un escarpe ! Un criminel qu'attend le bagne !… Comme l'autre !… Comme Gérard !…

Hubert cacha son visage dans ses deux mains et éclata en sanglots.

Jean Nib le considérait d'un sombre regard où il y avait de la pitié, une farouche défiance, et d'autres sentiments dont il ne se rendait pas compte.

Et lorsque le baron se reprit à examiner l'escarpe avec une ardente curiosité, ils demeurèrent l'un devant l'autre comme des étrangers ! Jean Nib n'osait pas dire : « Mon père ! » Et le baron n'osait pas dire : « Mon fils ! »

– Je vois, reprit enfin Jean Nib, qu'il y a doute dans votre esprit, et c'est tout naturel. Que suis-je, après tout ? Un bandit. Et voilà que je viens vous dire : « Je ne m'appelle pas Jean Nib ; je m'appelle Edmond d'Anguerrand ! Je suis votre fils… » Ça doit vous porter un rude coup,

je comprends ça…

– Mon fils ! râlait le baron. Mon fils !…

–Oui. Et votre fils, c'est Jean Nib. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce que votre fils soit devenu Jean Nib ? C'est le contraire qui eût été étonnant. Car figurez-vous bien, monsieur, que j'aurais mieux aimé vivre en honnête bourgeois, plutôt que de vivre en brigand. Vous pouvez me dire, peut-être, que j'aurais dû travailler pour vivre, mais ça ne s'est pas présenté ainsi, et je n'y peux rien. D'ailleurs, je n'y ai jamais rien pu. Je vais vous dire… vous dire sans reproche, vous pouvez me croire…

Le baron était tombé sur ses genoux, soit que la honte l'écrasât, soit que l'émotion eût brisé ses forces. Il cachait sa tête appuyée à un fauteuil, et il pleurait désespérément…

L'orgueil du nom était plus fort que le sentiment paternel.

Et, chose terrible, à cette minute où il retrouvait son fils, Hubert songeait seulement que, de ses deux fils, aucun ne pouvait porter le nom d'Anguerrand. Toute sa douleur épouvantée, sa rage, presque toute sa pensée tenait dans ce mot qui lui était échappé !…

– Un escarpe !… Comme l'autre ! Comme Gérard !…

Et, au fond de lui, malgré lui, il n'y avait plus qu'un espoir.

Oui ! Hubert d'Anguerrand espérait encore que cet homme mentait…

Et cependant, Jean Nib continuait :

– Je vais vous dire pourquoi je suis devenu ce que vous savez. Maintenant, voyez-vous, je revois les choses comme si elles s'étaient passées hier. On me dirait d'aller du château jusqu'à la Loire, que j'irais les yeux bandés, en passant par les mêmes chemins…

– Oui, oui, gronda fiévreusement le baron sans changer d'attitude, sans regarder Jean Nib, dites-moi tout !…Tout, vous entendez ! N'omettez aucun détail !…

– Je comprends, dit lentement Jean Nib, il faut des preuves !…

Le baron tressaillit de l'accent avec lequel Jean Nib prononça ces mots.

Et pourtant, il écoutait avidement, dans l'espoir de surprendre une erreur.

– Devant ce portrait, je me suis tout rappelé, poursuivait Jean Nib avec une sorte de calme amertume. Voyez-vous, monsieur, il paraît que j'ai été malade… j'étais tout gosse, et je me souviens : les médecins appelaient ça une typhoïde cérébrale, et ça m'avait laissé

comme qui dirait un peu maboul… Pardonnez-moi, je n'emploie peut-être pas les expressions de votre monde, la haute, comme on dit dans la pègre ; c'est que je ne sais pas on ne m'a pas appris… Donc, en sortant de l'hôpital, je cherche à me rappeler ce qui s'était passé avant. Ah ! oui ! autant essayer d'attraper la lune… c'était parti dans la lune, que je vous dis ! Plus mèche même de dire mon nom. Ma vie datait de l'hôpital, voilà. Avant ça ? Du noir ! Et j'avais plus qu'à poser ma chique…

Le baron redressa la tête vers Jean Nib avec une expression de regard qui étonna l'escarpe.

–De quoi ? fit celui-ci.

– Poursuivez, poursuivez, murmura Hubert.

Et son misérable cœur tremblait maintenant. Il revoyait l'enfant à l'hôpital ; il reconstituait la maladie du pauvre petit que les commotions cérébrales avaient presque rendu fou…

– Comme je vous disais, reprit Jean Nib, devant le portrait, je me suis rappelé tout. Et d'abord pourquoi j'avais été malade, pourquoi le ciboulot m'avait tourné. C'était de ne pas avoir voulu pleurer. C'était d'avoir ravalé les larmes. C'est ça qu'a failli m'étouffer…

– Mon fils ! mon fils !… râla le baron.

Mais ce fut d'une voix si sourde, si indistincte, que Jean Nib perçut seulement un sanglot. Il continua :

– Et maintenant, voilà que je revois tout. Pourquoi ? ne me le demandez pas. Il y a en moi un être qui dormait et qui se réveille, voilà tout. Pour le réveil, il a suffi peut-être du regard de ce portrait… Il faut vous dire quand je suis venu la première fois, c'est aussi ce regard de caresse et de tristesse qui m'a arrêté au passage. Les yeux de ma mère ! murmura Jean Nib avec un accent passionné qui le fit tressaillir. Comme elle paraît triste ! ajouta-t-il en faisant un pas vers le portrait. Elle est telle que je l'ai vue là-bas… Pourquoi ma mère était-elle triste ? Dites, oh ! dites, monsieur !…

Le baron secoua éperdument la tête comme s'il se fût refusé de répondre à cette question, et, pendant quelques minutes, Jean Nib, les yeux fixés sur le portrait de sa mère, parut plongé dans une méditation qui lui faisait oublier la situation. Enfin, il se retourna vers le baron, et vit qu'il n'avait pas changé de place, à genoux, la tête enfouie dans le fauteuil.

– Des preuves ? reprit Jean Nib. Quelles preuves voulez-vous que je vous donne ? Je n'ai ni papiers ni rien… rien que mes souvenirs. Et puis, ne croyez pas, au moins, que je veuille réclamer quoi que ce soit, ou vous faire des reproches. Votre argent ?… la part d'Edmond ?…

Ces misères, maintenant que Rose-de-Corail est perdue pour moi… Seulement, ce qui me tourmente, c'est de savoir pourquoi vous… vous, mon père ! vous n'avez pas fait un geste, pas dit un mot lorsque Barrot nous a entraînés… Ce fut un rude voyage, monsieur, surtout pour Valentine ! Et lorsque nous arrivons à Angers, il faut dire que je suis à moitié mort et que ma petite frangine ne tient plus qu'à un souffle… Et puis, voila que, sur la route, Barrot roule à terre dans la neige… Je vois la neige rouge de sang… Barrot est mort ! Et les gens m'entraînent. Qu'est devenue Valentine ?… Moi d'un côté, elle de l'autre… Alors, je marche pendant des jours… Nous traversons des villages, des villes… et quelquefois, je vois les deux hommes qui me regardent, comme s'ils voulaient se débarrasser de moi… Et puis, Paris ! Je tombe de fatigue sur un banc. Quand je me réveille, les gens n'étaient plus avec moi… Voilà l'histoire… Tout ça me revient comme du fond d'un rêve ! … Et, tenez, ce qui me revient aussi, c'est la chambre de ma mère… Le portrait, oh ! je me souviens ! Il y avait un homme dans la grande galerie, un homme à barbe blanche, un vieux décoré, et il ne bougeait pas de devant la toile, tandis que ma mère assise le regardait. Et vous êtes venu… Vous avez dit qu'il fallait changer la toilette… parce que ma mère était en noir… Vous vous rappelez, hein ?… De quoi ? pardon de quoi ?… Allons, allons…

– Edmond ! cria Hubert d'une voix déchirante.

Les heures qui suivirent sont indescriptibles. Larmes, serrements de mains, mille questions, mille réponses entrecoupées…

Le père et le fils renouaient les liens de leurs deux âmes ; les deux existences se ressoudaient l'une à l'autre.

LXIII

SAPHO

À l'Impérial-Hôtel Adeline de Damart occupe un luxueux appartement.

En effet, elle a transformé en argent les deux millions de pierreries qu'elle a emportées de l'hôtel d'Anguerrand. Et ces deux millions, Adeline les dépense royalement, fiévreusement.

Adeline a calculé qu'au train dont elle mène sa vie, avant un an, elle sera ruinée.

Mais qu'importe : Adeline s'est donné une année d'existence. Au bout de cette année, elle mourra, voilà tout. Elle porte constamment sur elle un flacon de strychnine. Quand elle aura épuisé l'éphémère existence qu'elle s'est accordée, elle absorbera le poison que contient l'élégant flacon en cristal enchâssé d'or et de rubis, et elle tombera foudroyée ; elle disparaîtra comme un météore qui s'éteint en laissant dans le ciel un reflet de flamme et de pourpre…

Car dans cette année, elle veut connaître toute la passion, toute la joie, toute la somptueuse horreur des plaisirs qu'elle a si longtemps rêvés. Elle veut être la reine de Paris ; elle sera l'éblouissement et elle sera la fatalité. Elle est belle, souverainement belle. Au gré de son caprice, elle sèmera l'amour et la mort. Les amants se succéderont dans ses bras ; et ceux en qui elle trouvera, un frémissement de véritable amour, elle les tuera, elle les poussera au suicide en leur fermant brusquement la porte des paradis qu'elle leur aura laissé entrevoir un instant.

Ainsi elle assouvira à la fois sa passion et sa haine… Car elle hait l'humanité entière, elle vibre de haine comme d'autres vibrent d'amour, elle trouve dans la haine un repos effroyable à la fatigue de ses plaisirs…

Voilà le programme qu'Adeline s'est tracé et dont elle a commencé l'exécution.

Il n'y a plus pour elle d'installation dans la vie. Elle se considère comme une passagère éblouissante et sinistre qui court au port suprême, à la mort, à travers des tempêtes de plaisirs.

Elle n'a même pas voulu louer une maison. Elle campe à l'hôtel. C'est dans un appartement d'hôtel qu'elle mourra lorsque l'heure sera venue.

… Oui, voilà ce qu'Adeline de Damart veut être pendant la dernière année qui lui reste à vivre. Et voilà ce qu'elle a commencé à être. Mais elle a beau multiplier les caprices, elle a beau affoler les hommes qu'elle entraîne dans son sillage, elle a beau chercher avec rage, avec fureur, une minute, une seule minute de joie, de plaisir… il n'est pas de joie, pas de plaisir pour elle. Alors qu'elle sourit du plus radieux sourire, elle a la mort dans l'âme. Alors que ses amants enivrés lui murmurent qu'elle est l'ange de l'amour, elle se répond qu'elle est le démon de la haine.

Elle demeure ce qu'elle doit être : la damnée…

Il n'est pour elle au monde qu'un homme : Gérard. Il n'est qu'un amour : l'amour de Gérard. Il n'est qu'une joie : la joie d'être aimée de Gérard.

Oh ! lorsque sur ses lèvres brûlées et fiévreuses elle appelle en vain le baiser dont elle voudrait mourir, c'est au baiser de Gérard qu'elle songe. Et ce baiser, jamais elle ne le connaîtra !…

Toujours, partout, jusque dans ses rêves, c'est Gérard qu'elle voit, et qu'elle supplie.

Gérard est à une autre !

Et Adeline, même dans ces moments où il lui semble que le plaisir l'exalte et que la passion l'enivre, comprend qu'il n'est pour elle au monde qu'une seconde de plaisir véritable : c'est la seconde où elle étranglera Lise de ses mains… Et pour cette seconde de vengeance, elle consentirait à une éternité de misère et de malheur…

C'est cette vengeance qu'elle prépare !

Adeline achève de s'habiller, aidée par la femme de chambre spécialement attachée à son service. Il est près de sept heures du soir.

Debout devant une immense psyché, souriante, resplendissante, elle donne à la soubrette des indications brèves, toujours justes, et qui dénotent une science approfondie de la toilette.

À la voir si radieuse, si gaie à l'approche du plaisir qui l'attend en cette soirée, il serait impossible de deviner l'orage de douleur et de rage qui se déchaîne dans son âme.

Adeline a donné rendez-vous, ce soir-là, à l'un de ses soupirants, destiné à remplacer brusquement l'amant de la veille. Ils iront dîner sur le boulevard. Elle se laissera entraîner ensuite à toutes les folies qui passeront par la tête de l'élu… Et si elle éprouve quelque plaisir,

c'est de songer à la rencontre probable de l'amant congédié avec l'amant heureux, au duel qui en résultera… Encore du sang ! encore une mort, peut-être !

C'est en songeant à cela que sourit Adeline.

Et là, dans un coin de la chambre, immobile dans son fauteuil, silencieuse, la couvant des yeux, La Veuve est là, silhouette noire qui forme un violent et funèbre contraste avec la toilette d'Adeline dont les reflets de pourpre chatoient au feu des lumières étince1antes.

L'associée !… Elle est là, comme tous les soirs, pour le rapport de Finot.

Et tout à coup Finot arrive.

Adeline congédie la femme de chambre en lui disant de faire attendre « Monsieur » dans le salon.

« Monsieur », c'est l'amant qu'Adeline veut essayer d'aimer…

La Veuve s'était levée et rapprochée. L'une près de l'autre, les deux femmes interrogeaient Finot du regard.

– Rien d'extraordinaire aujourd'hui, dit celui-ci. Le comte et la comtesse ont fait dans la matinée une promenade en auto, traversant tout Paris et poussant jusqu'au bois de Vincennes. Ils ont déjeuné dans un petit restaurant à canotiers sur le bord de l'eau. Ils sont rentrés à deux heures. À quatre heures, visites. Rentrés à six heures. Et c'est tout. Monsieur et Madame passeront la soirée à l'Opéra. Toujours pas de projet de départ.

Finot répondit encore à quelques questions puis se retira.

La Veuve elle-même se disposait à s'en aller lorsque la femme de chambre entra et annonça que « Monsieur » attendait au salon.

À l'annonce de la soubrette, Adeline s'avança, puis alla jusqu'à son lit, puis revint…

– Madame cherche quelque chose ? dit la soubrette en s'avançant.

– Rien. Dites que je ne sortirai pas. Je me sens indisposée. Allez.

La Veuve eut un sourire de mort.

– Ainsi, vous ne sortez pas ? demanda-t-elle.

– Non ! dit Adeline d'une voix sourde.

Pas même… pour aller… à l'Opéra ?…

Le visage d'Adeline se décomposa soudain et se marbra de ces taches livides qui zébraient sa peau dans ses moments terribles.

Son sein se souleva. Ses poings se crispèrent sur le bras de La Veuve.

– Qui vous dit que je veuille aller à l'opéra ? gronda-t-elle.

– Bon, bon… murmura La Veuve. Calmez-vous. L'heure approche aussi bien pour vous que pour moi…

– Qu'irais-je faire à l'opéra ? dit Adeline qui, en effet, se calmait. Pour souffrir encore ? Pour être témoin de leur bonheur ? À quoi bon ?… L'heure approche, vous l'avez dit. Ce soir, je me couche, et je dors. J'en ai besoin. Je suis affreusement lasse…

Lorsque La Veuve se trouva dehors, elle traversa rapidement la place Vendôme, et, au coin de la rue de la Paix, retrouva Finot qui l'attendait.

– Trouvez-vous donc ce soir aux abords de l'Opéra, ou même à l'intérieur, si vous pouvez, dit La Veuve de sa voix morne et indifférente.

– Parfait ! Un mot, La Veuve. Savez-vous qui est ce comte de Pierfort ?

– C'est le comte de Pierfort, voilà tout, dit La Veuve dardant sur l'agent son regard d'une étrange clarté.

– C'est Charlot ! dit tranquillement Finot.

– Vous êtes fou… fit La Veuve en haussant les épaules.

– J'en mettrais ma main au feu, dit Finot en dévisageant La Veuve.

– En attendant, souvenez-vous que le comte de Pierfort vous est sacré : tant qu'on vous paye, vous n'avez pas le droit d'y toucher. Après… on verra ça.

– C'est bon. En attendant, aussi, je ne le perds pas de vue.

Demeurée seule, Adeline avait commencé à se déshabiller. Elle semblait très calme. Mais la pâleur de son front, l'éclat fiévreux de ses yeux démentaient ce calme apparent. Tout à coup elle s'arrêta dans l'opération compliquée, et s'approcha de l'appareil téléphonique. Dix minutes, Adeline, en proie à quelque sombre rêverie, demeura assise devant l'appareil.

Enfin, d'un geste brusque, elle appela. Et au coup de réponse, elle demanda l'office de location.

Quelques instants plus tard, elle était en correspondance avec l'office de location.

– Il me faut une loge ce soir, à l'Opéra.

– Si vous voulez donner votre adresse, on va vous l'apporter…

– Comtesse de Damart, Impérial-Hôtel.

– Dans cinq minutes, le coupon sera chez vous…

Adeline laissa retomber lourdement le récepteur, et, front dans la main, demeura là, accoudée, immobile, ne sachant ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait décider. Un instant, elle fut tentée de contremander la loge. Mais elle songea que rien ne la forçait à aller occuper cette loge.

Au bout de dix minutes, un employé de l'office de location fut introduit, et, contre deux mille francs, remit le coupon. Adeline regarda le numéro. Elle connaissait parfaitement la salle, et vit qu'elle serait placée de manière à voir très peu le spectacle, mais aussi de manière à embrasser la salle d'un coup d'œil.

Elle en éprouva comme une vague satisfaction.

Mais presque aussitôt, cette satisfaction même disparut, et Adeline se jeta sur son lit, sanglotante, mordant les oreillers pour étouffer ses cris.

La crise fut effrayante. D'abord ce ne fut qu'une douleur violente, sincère, qui lui broyait le cœur et finit par tordre le corps entier, comme une souffrance matérielle. Il lui sembla réellement que ce cœur qui sautait dans sa poitrine se déchirait, et peut-être, en effet, l'excès de souffrance morale était-il sur le point de déterminer quelque accident cardiaque. Puis, brusquement, la douleur se transporta du cœur à la gorge, et il lui parut alors qu'elle allait étouffer, qu'une boule volumineuse placée dans la gorge arrêtait l'air au passage. Puis, la douleur, par une saute également brusque, monta à la tête, et il lui sembla qu'on lui posait sur le crâne une calotte de plomb d'un poids extraordinaire ; puis, cela devint un cercle qui serrait les tempes à les faire éclater, puis, enfin, il lui sembla que chacun de ses cheveux devenait une aiguille chargée d'électricité.

Dans cette période de la crise. Adeline ne songea qu'à elle-même, et ne cessa de râler :

– Comme je suis malheureuse ! Est-il possible qu'une femme souffre autant que je souffre !…

Et tout à coup, la vision de Gérard et de Lise passa dans son imagination enflammée. Alors la rage remplaça la douleur, ou plutôt la première forme de douleur. Elle se redressa, tendit ses mains crispées vers lui… lui surtout ! et la sensation qu'elle l'étranglait lui rendit enfin un peu de calme…

Elle put pleurer paisiblement, ou du moins il lui parut qu'elle était alors paisible.

Assise au bord de son lit, le talon sur la bordure du bois, le coude sur le genou, le menton dans la main, les cheveux en désordre, belle de sa douleur aux attitudes impudiques, laissant couler une à une des

larmes qui s'évaporaient sur ses joues, oui ! belle et farouche comme la Niobé antique, elle regardait douloureusement de ses yeux fixes des êtres absents, évoquant des scènes imaginaires.

Un détail dans le rapport de Finot, un détail infime avait, peut-être suffi à déchaîner la tempête.

– Ils ont déjeuné dans un petit restaurant…un restaurant à canotiers, au bord de l'eau…

Adeline reconstituait cela…

L'escapade d'amoureux, le tête-à-tête plein de rires, de serrements de mains et de baisers, là-bas, dans l'humble guinguette, sous le sourire du soleil renaissant, dans cette joie exquise, d'une si infinie tendresse, des toutes premières verdures frêles et pâles…

Comme ils devaient s'aimer !…

De la jeunesse, de l'amour, des souffles de printemps, la Seine qui passe en faisant chatoyer sa robe aux reflets d'émeraude, la tonnelle à étudiants, les canots qui se balancent au petit ponton : Adeline revoyait tout cela, et elle précisait le décor, inventait les incidents, frémissait et sanglotait doucement…

Et ce soir… après la fugue du matin, de grisette, Lise redevenait comtesse de Pierfort, la grande dame qu'on lorgne dans sa loge et que chacun admire plus encore pour l'éclat de son bonheur que pour le charme de sa beauté…

– Je n'irai pas ! grondait Adeline. Pourquoi irais-je souffrir ?… N'ai-je pas souffert assez ?… La Veuve a raison : patience, un peu de patience encore… l'heure approche !…

Dans ce même moment où elle venait de décider qu'elle n'irait pas, Adeline courait à son cabinet de toilette ; dix minutes plus tard, elle reparaissait dans sa chambre, le visage rafraîchi, la physionomie reposée ; à peine si les yeux avaient un éclat plus fiévreux. Puis, en hâte, elle se refaisait habiller. Elle était prête enfin, et alors, son regard tomba sur son revolver.

Non, pas un joujou de jolie femme.

Un bon revolver, de moyen calibre, avec lequel, mille fois, elle avait percé une planche à quinze pas.

Le revolver et le flacon de strychnine ne la quittaient jamais.

Seulement, elle gardait le flacon de poison dans une pochette invisible de son corsage, et mettait l'arme dans le mignon petit sac, qui contenait aussi son flacon d'essence, sa boîte à poudre de riz, son porte-monnaie et autres menus objets.

Il était neuf heures et demie.

À dix heures, Adeline entrait à l'Opéra. La voyant seule, l'un des inspecteurs du contrôle s'empressa de l'escorter jusqu'à sa loge, où elle s'installa un peu en retrait la figure abritée par son face-à-main.

Tout de suite, ses yeux tombèrent sur Gérard et Lise. Elle ne vit qu'eux deux dans la salle. Il lui eût été impossible de voir autre chose et de ne pas les voir à l'instant même. Son regard alla d'instinct et presque magnétiquement à eux.

Ils étaient dans une loge de face, Lise seule sur le devant, Gérard un peu en arrière.

Adeline souriait…

Elle sentait qu'elle devait être affreusement pâle, mais ne craignait pas que cette pâleur fût remarquée. L'emploi des poudres et des crayons dont elle possédait à fond la difficile science lui faisait un masque.

Ce masque rose et blanc, avec ses lèvres de carmin, ce masque, immobile, souriait…

Ses yeux seuls, qu'elle savait à l'abri, traduisaient l'angoisse mortelle qui la bouleversait.

Parfois, Gérard se penchait vers Lise, et lui disait quelques mots à l'oreille. Alors, Adeline la voyait sourire. Et alors, ses mains, à elle, tremblaient. Elle souffrait. Dans son âme se développaient des lamentations effroyables, sous ce masque muet et souriant, il y avait des hurlements de mort…

Et alors, pour se calmer, elle s'ingéniait à détailler la toilette de Lise, toute simple, mais d'une délicieuse harmonie des soieries roses qui formaient un cadre merveilleux à sa beauté délicate.

Parfois, Adeline sentait qu'elle ne pourrait pas tolérer le supplice jusqu'à la fin, qu'elle allait se lever, courir jusqu'à la loge de Gérard… Mais alors un geste, une attitude de Gérard et de Lise la clouaient à sa place.

Elle souffrait vraiment plus qu'une femme ordinaire n'eût pu souffrir.

Ses tempes battaient à grands coups. Une sorte de folie, peu à peu, l'envahissait. Elle ne savait plus où elle était, ni depuis combien de temps durait ce supplice. Des pensées vagues passaient rapidement dans son esprit comme ces grandes ombres que les nuages, en courant, projettent sur la terre.

Au fond d'elle-même, elle entendit comme un long et terrible sanglot, et, à ce moment, la toile se baissa sur la finale de Faust.

Vaguement, elle regarda autour d'elle. Des centaines de figures grouillèrent dans la lumière, des ombres qui se mettaient en marche…

Et elle aussi se mit en marche…

Lorsqu'elle n'eut plus devant les yeux la vision de Lise et de Gérard, lorsque l'ouvreuse empressée eut jeté sur ses épaules sa sortie de théâtre et qu'elle se trouva perdue dans le flot murmurant qui descendait le grand escalier, Adeline sentit un peu de calme lui revenir… mais elle comprit aussi qu'elle était à bout de forces et que plus jamais elle ne pourrait se retrouver en présence de Gérard sans que sa haine d'amour fit explosion. À dix pas derrière elle, descendaient lentement Gérard et Lise.

Lise était venue à l'Opéra parce que Gérard le lui avait demandé. Elle n'était venue y chercher ni un plaisir, ni une distraction. Et pendant toute cette longue soirée, la pauvre petite avait seulement songé à ce nouveau rendez-vous que lui avait donné le baron d'Anguerrand.

– C'est demain que je dois le revoir… Demain, j'aurai réconcilié Gérard avec son père… Car si le baron d'Anguerrand voulait se renfermer dans une colère inexpugnable, m'aurait-il priée de revenir ?… Ne sait-il pas que ma vie, c'est la vie de Gérard ?… Demain… demain, tout sera fini…

À cette pensée, elle souriait, la figure illuminée de bonheur.

Dans cette seconde, à dix pas au-dessous d'elle, elle vit deux yeux flamboyants… Une femme la regardait descendre, et il y avait une si mortelle expression de haine sauvage dans ces yeux égarés, que Lise, en reconnaissant Adeline, chancela de terreur, avec un faible cri…

Vivement, Gérard, la voyant trébucher, la saisit dans ses bras… et il la voyait toute pâle, tremblante, terrifiée…

– Mon Dieu, mon Dieu, qu'as-tu, mon adorée ?…

– Là !… Oh ! regarde !… Là !… Adeline !… ma sœur…

Adeline, parvenue au pied de l'escalier, s'était retournée subitement, elle les vit qui descendaient parmi des groupes plus rares, le gros de la foule s'étant écoulé par les portes larges ouvertes…

Un frisson la secoua de la tête aux pieds.

Un instant, ses yeux flamboyants de haine s'attachèrent sur Gérard.

Mais elle se dompta encore ; elle eut comme un léger haussement d'épaules, un mouvement vers la porte… À ce moment, elle vit Lise qui pâlissait… elle vit que Lise l'avait vue !… et elle vit – oh ! cela surtout ! – elle vit Gérard qui, d'un geste vif et tendre, tout alarmé, la prenait dans ses bras…

Dans le même instant, la folie de haine, de rage et de meurtre envahit le cerveau d'Adeline. Quelque chose comme un rugissement éclata sur ses lèvres, et, tout à coup, elle eut son revolver à la main, elle visa au moment où Gérard l'apercevait…

Elle visa… non pas Lise, mais Gérard, et gronda :

– Meurs donc assassiné, toi qui as assassiné mon cœur !

Elle fit feu… La détonation retentit, aussitôt suivie de cris d'effroi, d'exclamations parties de tous côtés.

Et elle vit que Gérard n'était pas atteint !

Lise, à l'instant suprême, d'un bond, avait couvert l'adoré, et c'était elle qui tombait, son corsage rose taché à la poitrine comme d'une fleur pourpre… souriante quand même… heureuse d'avoir sauvé le bien-aimé…

Dans les groupes qui avaient assisté à cette scène, il y eut tout d'abord un recul de stupéfaction terrible, une espèce de fuite, des cris de femmes dont quelques-unes s'évanouissaient, des cris d'hommes appelant le commissaire de service, en même temps que deux ou trois municipaux s'avançaient sur Adeline…

Gérard, à demi agenouillé, fou de désespoir, soutenait la jeune fille évanouie – ou morte – et comme la figure de la meurtrière lui apparaissait audacieuse, pleine de défi, sa douleur éclata, son poing crispé se tendit vers Adeline.

À ce moment, celle-ci vit un homme s'élancer vers Gérard.

– Charlot ! murmurait l'homme avec un accent de triomphe. Je m'en doutais ! j'en étais sûr !…

– Lise !… Lise !… ma bien-aimée ! râlait Gérard. Ce n'est rien, n'est-ce pas ?… Parle-moi… Ouvre tes yeux…

– Votre nom ? fit tout à coup l'homme.

– Finot ! rugit Adeline en elle-même. L'agent Finot !… Il va l'arrêter !… Oh ! je voulais le tuer… mais cela ! oh ! non !… pas cela !…

– Comte de Pierfort ! avait répondu Gérard en se relevant, et en regardant autour de lui.

Du premier coup d'œil, il avait deviné le policier !

– Allons donc ! tonna l'agent. Vous êtes Charlot, le faussaire et l'assassin, et… je t'arrête, je t'emp…

Finot n'acheva pas.

Les témoins de cette scène, témoins muets et immobiles de stupeur

et d'horreur, virent l'agent tomber à la renverse sous le coup de tête que Charlot lui envoyait en pleine poitrine, et rouler jusqu'au bas de l'escalier… En même temps, il y eut le bondissement éperdu d'un homme, et, parmi les cris, les reflux violents des groupes épouvantés, Charlot se rua…

En quelques bonds, il eut gagné la porte.

Au bas des marches, il sauta dans une automobile.

* * * * *

– Mon enfant ! ma pauvre enfant !… Tu n'as jamais voulu croire ta pauvre mère !… Je te l'avais bien dit qu'il t'arriverait malheur, avec ce jeune homme !…

– C'est la mère !

– La petite n'est donc pas comtesse de Pierfort ?…

– C'était la maîtresse du comte…

– Un joli comte… il paraît que c'est un coquin…

– La petite est gentille, tout de même…

– Ma pauvre fille !… Messieurs… mes bons messieurs par pitié, aidez-moi à la porter dans une voiture… Je veux la soigner chez moi… oh ! je la sauverai… ou j'en mourrai !…

– Pauvre femme !…

Trois ou quatre gentlemen soulevaient Lise, la portaient dehors, la déposaient dans une auto fermée, et la mère montait en remerciant, parmi ses sanglots.

– Votre adresse, ma brave femme, dit un municipal la larme à l'œil. C'est pour l'enquête, vous comprenez ?…

Et le municipal ouvrait son calepin.

– Oui, oui, mon brave militaire… Mon adresse ?…madame veuve Leblanc, matelassière, avenue d'Orléans, 160… Mon Dieu… ma pauvre fille !…

– La fille d'une matelassière ! murmura une jeune femme très élégante à l'oreille de son mari. Qui s'en serait douté, Gustave ?

Gustave haussa les épaules et sourit.

L'auto s'était mise en route, emmenant la blessée et la pauvre mère.

Elle filait, rapidement, conduite par une espèce de colosse dont la silhouette ressemblait étrangement à celle de Biribi.

À l'intérieur, la pauvre mère s'était penchée sur Lise. Alors, un

double jet de flamme jaillit de ses yeux haineux et, avec un accent de joie effroyable, La Veuve murmura :

– Cette fois, ma petite Valentine d'Anguerrand, je ne te lâche pas !…

* * * * *

À ce moment, le vestibule de l'Opéra était envahi par toute la brigade secrète, sous la conduite du commissaire de service.

– Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? demandait le magistrat affolé.

Un monsieur très bien mis, très flegmatique, et qui avait, d'un œil rêveur et sceptique, suivi ces diverses péripéties, s'approcha du commissaire…

C'était Max Pontaives.

Il tira gravement son chronomètre et, d'un ton froid, prononça :

– Vous n'arrivez en retard que de huit secondes, monsieur le commissaire. C'est peu, et c'est beaucoup, c'est tout…

Puis Max Pontaives salua d'un geste élégant, et se tournant vers une jeune femme très richement habillée :

– Allons souper, ma chère Magali.

– Oh ! cette pauvre petite… c'est affreux ! murmura Magali.

– J'ai vu la blessure. La balle a seulement déchiré un peu les chairs de l'épaule… La petite en reviendra ; mais moi, je ne suis pas fâché d'apprendre que mon ami le comte de Pierfort s'appelait en réalité Charlot.

– Je ne comprends pas, dit Magali.

– Bah ! vous comprendrez plus tard… Allons souper !

LXIV

LES DAMNÉS

L’auto qui emportait Gérard avait filé par le boulevard des Capucines et s’était rapidement perdue dans le flot des véhicules.

Devant la Madeleine, Gérard fit stopper, descendit et régla le chauffeur.

Gérard contourna la Madeleine. Là, il héla une autre auto, et lui donna l’adresse de l’hôtel de Pierfort. Et alors, toute sa force tomba. Il s’effondra sur les coussins, la tête dans ses mains, tamponna sa bouche avec son mouchoir, le regard sanglant, sans une larme, étouffant les hurlements de sa douleur et de sa terreur inextricablement mêlées à ce moment. Sanglots sans larmes, imprécations, rugissements de désespoir tout cela se mêlait dans sa conscience, tandis qu’éperdu, le crâne dans les deux mains serrées comme des étaux, il tentait le suprême effort pour se dominer, tâcher de trouver une voie…

– Morte !… Morte !… Que faire maintenant ?… Et moi ?… Oh ! demain, c’est l’arrestation !… Cet homme, ce mouchard m’a reconnu !… Je suis perdu !… Lise ! Lise ! comme je t’aimais !… Pour moi ! morte en se jetant au-devant du coup !… La Cour d’assises ! Je serai condamné à perpétuité, c’est sûr !… Le bagne ! oh ! le bagne !… Misérable !… ose donc te dire la vérité !… Le bagne, c’est encore la vie ! c’est encore la possibilité du salut !… C’est la guillotine ! c’est le bourreau qui m’attend !… Oh ! ma Lise adorée ! C’est fini ! plus d’amour, plus rien, je ne te verrai plus !… Le couperet ! le hideux couteau sur ma nuque !… Non ! non !… je veux vivre, moi !… Vivre ! vivre encore !…

Et ce terrible effort qu’il faisait pour se calmer, il parvint enfin à le réaliser. Cela tenait dans cette pensée qu’il se répétait avec l’obstination de la folie :

– Je pleurerai plus tard ; maintenant je veux sauver ma peau…

Lorsqu’il descendit devant l’hôtel, lorsqu’il pénétra chez lui, il était livide sans doute, mais sous les fards dont il se « camouflait », cette lividité même n’était pas apparente. Les domestiques ne remarquèrent rien d’anormal, sinon qu’il rentrait sans Madame.

Seul, Pierre Gildas s'aperçut que ses mains tremblaient fébrilement.

Gérard alla d'un pas ferme jusqu'à la chambre qu'avait occupée Lise, et où il mettait les pieds pour la première fois. Sur la cheminée, il prit une photographie dont on avait apporté les épreuves la veille même. Lise y était admirablement ressemblante. Gérard plaça le carton dans sa poitrine, sans s'arrêter à le regarder, et se rendit dans sa chambre. En quelques minutes, il revêtit un costume de voyage. Puis il alla à une petite armoire secrète qu'il avait fait pratiquer dans le mur. Il l'ouvrit violemment. Il y avait là de l'or, des billets de banque, environ trois cent mille francs. Il entassa le tout dans ses poches, poussa un rauque soupir, jeta un regard de morne désespoir autour de lui et se dirigea vers la porte…

À ce moment, cette porte s'ouvrit d'elle-même. Gérard demeura sur place, hébété, foudroyé…

Adeline de Damart était devant lui !…

Adeline repoussa la porte derrière elle, et s'y adossa. Une minute, toute une longue minute, immobiles tous deux, ils s'étreignirent du regard. Gérard, d'un geste lent, très précis, presque mécanique, sortit un revolver de sa poche et l'arma.

Son bras se leva avec la même implacable lenteur…

À ce moment, Adeline s'avança vers lui, les lèvres entr'ouvertes par le dernier sourire de sa passion, les yeux noyés d'amour, la gorge haletante… D'un coup sec et violent de ses griffes, elle déchira son corsage, mit son sein à nu, et les deux mains crispées sur l'étoffe des deux côtés de la poitrine, d'une voix infiniment douce, elle dit :

– Tue-moi, Gérard… il me sera doux de mourir en te disant je t'aime !…

Il la tenait sous son revolver. Elle ne baissait pas les yeux. Elle était, à ce moment, d'une beauté tragique, et il y avait une magnifique impudeur jusque dans son geste de mort…

Lui, les yeux hagards, la face contractée, ne tirait pas…

– Eh bien ?… Tue-moi !… Mais tue-moi donc !… Je suis venue pour ça… Je veux mourir par toi… Ce sera notre baiser, Gérard.

Il ne tirait pas. Lentement, son bras retombait. Sur son visage convulsé, Adeline lut qu'il se livrait à quelque terrible réflexion.

Et elle tressaillit d'un espoir insensé ! Elle palpita sous cette pensée que Gérard hésitait à la tuer… que, peut-être, il avait pitié d'elle… que, peut-être, maintenant que *l'autre* était morte, il allait se mettre à l'aimer !…

Simplement, Gérard songeait ceci :

– Si je fais feu, les domestiques vont accourir. Dans une heure, dans quelques minutes peut-être, les roussins seront ici… La tuer d'un coup de couteau ? Et si elle lutte ? si elle crie ?… Je la tuerai, oui !… Mais pas ici… Allons, viens !

Il crut avoir prononcé le dernier mot en lui-même, comme le reste.

En réalité, il le dit tout haut.

Adeline bondit.

– Je suis sauvée ! rugit-elle au fond d'elle-même.

« Gérard ! Gérard ! mon Gérard !… tu me pardonnes !…Écoute, je veux te dire… il faut que je t'explique…

– Plus tard… dit Gérard, sans la repousser.

À la hâte, il allait chercher un grand manteau qui avait servi à Lise. Et, sans hésitation, il le jetait sur les épaules d'Adeline. Elle s'en enveloppait tout entière.

Elle tremblait. Elle murmurait des mots sans suite.

– Partons, dit Gérard.

– Oui, oui, partons !…

Ils gagnèrent le grand salon du rez-de-chaussée. Gérard s'y arrêta un instant.

– Il faut tranquilliser ces gens-là, pour qu'ils ne me filent pas, murmura-t-il en frappant sur un timbre.

L'intendant apparut.

– Monsieur Florent, dit Gérard avec un calme certainement digne d'admiration, avez-vous de l'argent ?

– Oui, monsieur le comte.

– Bien. Vous licencierez la maison demain, et vous réglerez tout ce qu'il y a à régler. Le surplus sera pour vous. Je m'absente. Dans une heure, j'aurai pris le train pour Cologne. Je ne reviendrai que dans deux ou trois mois.

Pierre Gildas, pensif, l'examinait avec une profonde attention.

Gérard se dirigeait vers la porte, après un signe d'adieu. Brusquement, il revint sur ses pas. Et, à ce moment, il eut peut-être la seule pensée honnête qu'il eût eue de sa vie.

Il se pencha à l'oreille de l'intendant et, très bas, murmura :

– Pierre Gildas, vous m'avez bien servi… je vous préviens que, cette nuit, dans quelques instants, peut-être, l'hôtel va être envahi par la police…

Dehors, sur l'avenue déserte, Adeline reconquit tout son sang-froid. Au moment où Gérard hélait un taxi, elle le saisit par le bras, et dit :

– Gérard, j'ai environ dix-huit cent mille francs en billets et or dans ma chambre, à l'Impérial-Hôtel…

Gérard tressaillit. Il eut une seconde d'hésitation.

Puis, il murmura simplement :

– Nous tâcherons plus tard de recouvrer cette somme. Maintenant, c'est impossible. L'hôtel que tu habitais doit être surveillé. D'ailleurs, j'ai de l'argent sur moi. Assez pour que nous puissions vivre un an tranquille. Après, nous verrons…

Adeline se sentit frémir jusqu'au fond de l'être…

Gérard fit stopper le taxi devant cet hôtel de la gare Saint-Lazare où déjà il avait passé une nuit, et il demanda deux chambres, en recommandant au garçon de le réveiller pour l'heure du rapide de Bretagne.

Ni Adeline ni Gérard ne se couchèrent pourtant. Elle avait trop à songer, et lui était aux aguets. Mais elle profita de ces quelques heures pour arranger sa toilette de façon qu'elle ne fût pas remarquée.

À l'heure du train, Gérard monta à l'immense salle des Pas-Perdus, et dit à Adeline :

– Va prendre les deux billets pour Brest. Inutile qu'on me voie…

Une demi-heure après, le rapide de Bretagne emportait Adeline et Gérard vers le château de Prospoder… vers leur destinée suprême !…

LXV

OU L'AGENT FINOT TROUVE QUE LA SOCIÉTÉ EST MAL FAITE

Deux jours après l'affaire de l'Opéra, qui fut étouffée tant bien que mal par la direction et la police, également intéressée à rassurer le public, le chef de la Sûreté prit le train de Brest.

Le lendemain, il était en vue du château de Prospoder.

* * * * *

Cependant, l'agent Finot se faisait soigner chez lui. Au bout de trois jours, il fut sinon rétabli, du moins en état de reprendre ses occupations. Et alors, sa première idée fut d'envoyer la lettre de démission qu'il avait toute prête dans un de ses tiroirs.

C'est un peu raide, songeait-il, tandis qu'accoudé à sa table il réfléchissait à sa situation. C'est moi qui fais tout l'ouvrage, et c'est un autre qui en profite. Quelle organisation !… Il n'y a pas à dire, les gens qui ont arrangé la société comme elle est, sont de rudes malins. Ne rien fiche et profiter du turbin des autres. C'est simple. Et dire que c'est comme ça partout !… Je commence à voir clair… et j'en profiterai, tiens !… En attendant, j'ai gâché une affaire magnifique pour le plaisir de sauter à la gorge de Charlot… Imbécile qu'est-ce que ça pouvait bien me faire que Charlot soit ou ne soit pas arrêté ?… Pour l'honneur ? Pour m'entendre dire que j'avais eu un sacré flair, tout de même ? Mais, triple idiot, puisque ce n'est pas moi qui l'aurai, l'honneur ! Puisque ce n'est pas à moi qu'on dira : « Faut-il qu'il soit roublard !… » C'est à mossieu le chef qu'on dira ça… Décidément, j'envoie ma démission !…

Il prit la lettre, la relut encore à mi-voix, non sans trouver qu'elle était très bien tournée.

Puis il la plaça sous enveloppe, calligraphia l'adresse et poussa un soupir de soulagement.

– Qu'est-ce qu'elle est devenue, la comtesse de Damart ? reprit-il, les yeux à demi fermés. Subtilisée, évaporée ! Et avec elle les quinze ou vingt mille francs que j'aurais gagnés, car je la tenais bien ! Je

l'avais empaumée ; elle marchait dans les grands prix… N, i, ni !… Nom d'un chien, que j'ai mal à l'estomac !… Si je te tenais, va ! Et La Veuve ?… Pour remettre la main sur elle, c'est midi quatorze… Non, il y a trop d'injustice dans le monde, et je démissionne !…

Il se leva, fit quelques tours dans sa chambre en se frottant doucement l'estomac.

Il tournait autour de la table en grognant et en guignant du coin de l'œil la lettre de démission.

Brusquement, il la saisit, la jeta rageusement dans le tiroir, qu'il ferma avec violence.

– Eh bien ! non ! gronda-t-il. Ça ne peut pas se passer comme ça. Ils riraient trop de ma tête, dans les bureaux du chef !… Je reste jusqu'à ce que je leur aie prouvé à tous, oui, à tous, qu'ils ne sont que de la Saint-Jean à côté de Bibi… Le chef me vole Charlot ? Eh bien, j'aurai Jean Nib !… Je le tiens, celui-là, et eux, les idiots, ils ont fourbu je ne sais combien d'escouades pour le pincer. À moi le dernier, à moi le bon !…

Finot attendit que le soir fût venu, et, lorsqu'il comprit que Paris commençait à s'endormir, il se mit en route vers la rue de Babylone, sans autre intention d'ailleurs que de se mettre en surveillance.

Il arriva devant l'hôtel d'Anguerrand comme une heure du matin sonnait à l'horloge de l'église Saint-François-Xavier, et prit son poste ordinaire dans le renfoncement de porte de la maison d'en face.

C'était la maison qu'avait habitée Lise avec maman Madeleine… C'était la maison où avait eu lieu le repas… de noces de Lise et de Gérard…

Finot n'avait pas fait partie de la brigade qui, ce jour-là, avait tenté inutilement d'arrêter Charlot transformé en Georges Meyranes, mais il était parfaitement au courant de cette tentative, et, grâce à son imagination très exercée, très mathématique, semblable à toutes les fortes imaginations où le calcul tient la plus grande place, Finot, donc, reconstituait la scène qui s'était passée dans cette maison à laquelle il s'adossait. Et par les détails de la scène qu'on lui avait cent fois racontée, il en arrivait à se dire que Lise et la comtesse de Pierfort, c'était la même personne… Et il se perdait dans sa rêverie sur les multiples transformations de ce Charlot, de ce Gérard d'Anguerrand qu'il en venait à admirer…

Tout à coup, il vit que l'hôtel d'Anguerrand venait de s'ouvrir et qu'une ombre s'y était glissée.

Un homme ? Une femme ?

Il ne savait pas au juste… Perdu dans sa rêverie, il en était arrivé à oublier l'hôtel d'Anguerrand qu'il venait surveiller.

Au bruit léger de la grande porte qu'on refermait, Finot, en un instant, reprit toute sa lucidité.

Il tressaillit d'espoir…

– Quelqu'un vient d'entrer là ! murmura-t-il, les poings serrés, l'instinct du limier de chasse soudain déchaîné en lui…

Et alors, il ajouta :

– À cette heure de la nuit !… mystérieusement !… quelqu'un à qui on ouvre la porte du dedans !… Qui a ouvert la porte, sinon le baron d'Anguerrand lui-même ?… Et à qui peut-il avoir ouvert, si ce n'est à *celui qu'il aime assez pour l'avoir caché* quand je suis entré avec Lambourne !… Jean Nib !… C'est Jean Nib qui vient d'entrer !… Je le tiens ! Et, tonnerre, cette fois, quand tous les barons et tous les Lambourne du monde s'y opposeraient, je fouille l'hôtel de fond en comble et j'empoigne Jean Nib !…

À ce moment, Finot vit l'une des fenêtres de l'hôtel s'éclairer et deux ombres se projeter sur les rideaux ; mais presque aussitôt les rideaux intérieurs furent tirés et la lumière disparut.

Finot en avait vu assez.

Il avait la certitude que Jean Nib était dans l'hôtel.

– Cette fois, gronda-t-il, Lambourne marchera ou je le fais dégommer !

Il courut au commissariat, se fit donner l'adresse du magistrat et alla carillonner à sa porte, où il fit un tel vacarme que le digne commissaire s'habilla en toute hâte. Mis en présence de M. Lambourne, Finot expliqua son affaire. Sans doute il fut éloquent. Sans doute ses arguments finirent par convaincre le commissaire. Car, une heure plus tard une forte escouade cernait l'hôtel.

Lambourne et Finot s'étaient placés devant la grande porte, écoutant et regardant, attendant le jour pour frapper et entrer au nom de la loi. Car, cette fois, le commissaire voulait être dans son droit légal pour opérer une perquisition complète.

Il y avait environ cinq minutes qu'ils étaient là, en observation, Finot ayant disposé le reste de la brigade selon toutes les règles de l'art.

Tout à coup, un cri étouffé leur parvint du fond de l'hôtel.

Cela venait de cette pièce où Finot avait vu une lumière.

C'était quelque chose comme un long gémissement lugubre qui

s'éteignit presque aussitôt.

– Entendez-vous ? murmura Finot en saisissant le bras du commissaire, oubli des convenances bien rare chez lui… Entendez-vous ?

– Oui, oui ! fit M. Lambourne.

À ce moment, un deuxième cri, mais éclatant, déchirant, tragique, monta dans le silence.

– On assassine là dedans ! haleta Finot !

– Oui, oui ! En avant !…

– Enfin ! rugit Finot, qui s'élança…

LXVI

LE FRÈRE DE VALENTINE

Jean Nib raconta au baron toute sa vie, et n'omit aucun détail de cette existence de rôdeur.

– Vous voyez, répétait-il tristement. Le fils que vous avez retrouvé n'est au fond qu'un bandit. Il eût mieux valu pour vous ne jamais me connaître, et pour moi, ignorer toujours la honte qui me déchire la conscience et le cœur en ce moment…

– Un malheureux, disait le baron en lui serrant les deux mains dans les siennes, un malheureux, mais non un bandit. Jeté sur le pavé de Paris, sans soutien, sans père ni mère, ni rien au monde, que pouvais-tu devenir ? L'honnêteté, Edmond, je le vois sur la fin de ma triste vie, l'honnêteté est un luxe… Celui qui est fier de son honnêteté ne peut répondre de ce qu'il ferait si les circonstances le poussaient au mal. Toi, par exemple, toi que l'on poursuit, que l'on traque, toi qui es promis à la Cour d'assises, qu'eusses-tu été si je t'avais élevé près de moi, si tu avais eu une mère, si tu avais été élevé dans le bien-être ? L'idée du mal ne se fût même jamais présentée à ton esprit ; tu serais honnête, et, à cette heure, en lisant les exploits d'un Jean Nib quelconque, tu te dirais : « Est-il possible que la nature ait mis de tels instincts chez certains êtres ?… » Il n'y a qu'un instinct, Edmond c'est l'instinct de vivre. Si la vie se présente à toi facile ou même simplement possible, il n'y a plus de mal dans ton esprit, plus de malheur autour de toi… L'homme n'est que le jouet des événements qui créent son âme et la façonnent à leur gré…

Ainsi le baron cherchait à consoler son fils et sans doute à se consoler lui-même.

Le baron d'Anguerrand avait raconté dans tous ses détails la scène du château de Prospoder où Gérard et Adeline avaient tenté de l'assassiner.

Il avait aussi raconté comment il avait cru que Lise était sa fille, et comment Lise lui avait prouvé que Valentine n'était autre que la bouquetière Marie Charmant.

Après les premières minutes d'étonnement où l'avait jeté cette

révélation, Jean Nib, à son tour, avait assuré le baron qu'il se faisait fort de retrouver Marie Charmant. Et, à son tour il avait raconté comment il était en relations avec la bouquetière…

C'est dans cette situation d'esprit que nous retrouvons le baron Hubert d'Anguerrand et son fils Edmond après deux jours passés depuis la scène de la reconnaissance.

Des décisions avaient été prises entre les deux hommes : nous allons voir lesquelles.

Il était environ dix heures du soir.

Le baron et son fils se trouvaient dans ce même grand salon, assis à leur table, non loin du portrait de la baronne, comme s'ils eussent voulu se mettre sous sa protection.

Jean Nib était complètement transformé.

La veille, le baron était sorti, puis était revenu avec une cargaison d'habillements de toute nature, dans lesquels Jean Nib avait fait son choix avec une sorte d'instinct très sûr des convenances. Dans ses nouveaux habits, il ne semblait nullement emprunté, et le baron soupirait en songeant au charmant cavalier, au parfait gentleman que fût devenu Edmond, si seulement Barrot avait hésité une heure à emporter les deux enfants !

Les deux hommes étaient graves.

Devant le baron, il y avait une sacoche bourrée de billets de banque.

Jean Nib contemplait sans émotion cette somme énorme dont la vue, quelques jours auparavant, l'eût affolé. Et ce n'était même pas de l'indifférence qu'il y avait dans son regard, c'était presque de l'hostilité.

– Edmond, disait le baron continuant une conversation commencée depuis deux heures, avant de nous séparer, convenons une dernière fois de nos faits et gestes, car la moindre fausse manœuvre aboutirait à ton arrestation…et à ma mort ! Il y a deux millions dans cette sacoche ; j'en prendrai un à tout hasard, tu prendras l'autre. Maintenant, voici une valeur de quatre millions payables à vue et au porteur par la maison Johnson et Co de New-York ; voici une valeur encore de quatre millions payables de même par la maison Custodi, de San-Francisco… Le reste n'est pas liquidé, mon Edmond, et il faudra bien encore un mois pour cela ; ce reste monte à douze millions environ… Tu prendras les deux valeurs, de New-York et San-Francisco… Tiens, prends-les tout de suite. Ça éclaircira la situation.

Jean Nib prit les deux papiers que lui tendait son père, les plia et

les mit dans sa poche.

– Maintenant, ajouta le baron, partageons ces deux millions de billets. Si je garde un million, mon fils, il faut que tu saches tout de suite pourquoi. Gérard… ton malheureux frère…

– Oui, mon père. Et laissez-moi ajouter : un million, ce n'est pas assez. Si Marie Charmant… je veux dire si Valentine est de mon avis, avec votre permission, nous ferons quatre parts du tout : une part pour vous, mon père, une pour Gérard, une pour Valentine, une pour moi.

– Ce sera à examiner plus tard… Ah ! s'il n'y avait pas Lise !… Mais il y a Lise ! et Lise aime ce misérable…

– Mon père…

– Elle aime Gérard, reprit le baron en soupirant, et pour elle, pour cette enfant si pure, pour cet ange de dévouement et de bonté, il faudra tenter la rédemption de Gérard !… Quoi qu'il en soit, partageons toujours ceci…

– Si vous le permettez, mon père, il vaut mieux que cette somme toute monnayée demeure en vos mains. Il suffira que je prenne cinquante mille francs…

– Tu crois ?…

– J'en suis sûr, mon père.

Il n'y avait pas de discussion entre eux.

Ce que l'un désirait, l'autre l'adoptait aussitôt.

Déjà, Edmond avait pris dans la sacoche cinquante billets de mille francs, et le baron alla renfermer le reste dans une armoire de son cabinet.

– Maintenant, dit-il, convenons des choses essentielles.

– Voici, mon père, à quoi j'ai pensé : il me faut huit jours pour retrouver Marie Charmant… Je veux dire ma sœur Valentine. Si, dans huit jours, je ne l'ai pas retrouvée, c'est qu'elle est morte.

Le baron pâlit, mais ne dit rien.

Seulement, un long frisson douloureux l'agita.

Quant à Jean Nib, il avait prononcé ces mots avec la suprême indifférence du désespoir… car s'il ne retrouvait pas Marie Charmant, il ne retrouverait pas non plus Rose-de-Corail.

Et s'il ne retrouvait pas Rose-de-Corail ; il était décidé à se faire sauter la cervelle.

Il est à remarquer ici que, dans toute cette période, Edmond d'Anguerrand ne parla pas de la fille des fortifs. Si elle était morte, il

mourrait lui-même… S'il la retrouvait, il verrait alors comment, à quel moment et dans quelles circonstances il pourrait la présenter à son père… à sa famille, comme la femme sans laquelle la vie n'avait pas de sens pour lui.

Mais, s'il n'en parlait pas, Jean Nib n'eut pas une minute de sa pensée qui ne fût consacrée à elle.

Et tandis que son père énumérait les millions, il songeait, lui :

– Pauvre gosse ! avoir tant trimé avec moi, avoir tant souffert pour moi, et finir juste au moment où j'aurais pu lui donner un peu de bonheur !…

Ce désespoir était la seule chose qu'il cachât à son père.

– Mon père, reprit-il, laissons de côté la supposition où je ne retrouverais pas Valentine. Car, alors, je reviendrais vous voir ici même. Je suppose que je la retrouve, donc. Je vous fais aussitôt prévenir, et je m'embarque avec elle pour New-York où nous vous attendons est-ce bien cela ?

– Oui. Pendant ce temps, je verrai Lise. J'aurai avec Gérard un entretien suprême. Si les choses tournent comme je l'espère, Gérard et Lise s'embarqueront à leur tour ; puis, enfin, moi le dernier. Et je viendrai vous rejoindre à New-York…

– Eh bien ! mon père, nous n'avons plus qu'à nous dire au revoir.

– Oui, oui, balbutia le baron, mais es-tu bien sûr, au moins, pendant ces quelques jours…

– De dépister la police ? fit Jean Nib avec un sourire terrible. Soyez tranquille, mon père !…

Les deux hommes étaient debout, frémissants, se contraignant l'un et l'autre à une apparence de calme. Il y eut une longue étreinte de ces deux poitrines où deux cœurs malheureux battaient à l'unisson.

Puis, brusquement, Jean Nib s'arracha des bras de son père.

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, Jean Nib marcha longtemps au hasard, d'un pas calme et mesuré, songeant à une foule de choses qui, toutes, se résumaient dans ce nom :

Rose-de-Corail !

Jean Nib portait dans sa poche huit millions en deux valeurs payables à vue et au porteur par deux banques, les plus solides de New-York et de San-Francisco. Jean Nib portait en outre cinquante mille francs en billets de banque. Rien ne lui était donc plus facile que de gagner l'Amérique et d'y toucher la somme énorme que représentaient ces deux chiffons de papier.

Jean Nib, qui n'était rien… rien qu'un gueux, un malheureux sans père ni mère ; devenu l'un des plus redoutables bandits de la pègre parisienne, venait de se retrouver un nom et une famille. Il s'appelait Edmond d'Anguerrand.

Et Jean Nib ne songeait ni aux millions, à la magnifique fortune qu'il portait, ni aux jouissances du luxe qu'il pouvait désormais se permettre, ni qu'il avait un nom, ni qu'il avait un père, une famille…

Jean Nib songeait à Rose-de-Corail.

Jean Nib se disait :

– Si je ne retrouve pas Rose-de-Corail, je me tuerai…

Et ce fut justement au moment où il s'affirmait qu'il voulait mourir qu'il se prit à songer à son père.

– Si je ne retrouve pas Rose-de-Corail, c'est que je ne retrouverai pas Marie Charmant, c'est-à-dire ma sœur Valentine, la fille du baron. Quel coup pour ce malheureux homme… mon père !… Mais il lui reste Gérard… ce frère que j'ai failli tuer ! cet être qui m'épouvante, qui me fait horreur ! Gérard qui est venu me trouver dans le bouge des fortifs pour me proposer d'assassiner ma sœur et mon père… Non, non ! il ne resterait pas Gérard pour mon père… Si je meurs, le baron sera seul au monde, et nul parmi les vivants n'aura eu pitié de lui, pas même moi !… Je vivrai !… Ô ma Rose-de-Corail, je vivrai pour porter ton deuil dans mon cœur… et pour consoler celui qui n'aura plus que moi sur la terre !…

LXVII

JEANNE MAREIL

Nous verrons plus loin ce que Jean Nib entreprit pour retrouver Valentine et Rose-de-Corail, toutes deux au pouvoir de Biribi, ainsi qu'il le savait par le récit de Pierre Gildas. Nous devons pour le moment nous attacher aux pas de La Veuve.

Dans l'automobile – d'origine plus que suspecte, cela va sans dire – qui emmenait Lise après la scène de l'Opéra, après le coup de revolver tiré par Adeline, La Veuve avait pris dans les siennes les mains de la jeune fille, et la contemplait avec une sombre satisfaction.

Le coup de revolver dérangeait en partie ses plans.

Elle tenait Lise : mais Gérard lui échappait.

Or, ce que La Veuve avait rêvé, c'était la destruction complète de la famille d'Anguerrand…

Sa haine demeurerait entière tant qu'un seul membre de la famille serait debout et vivant…

L'auto filait rapidement. Et La Veuve réfléchissait, plongée dans une de ces effrayantes rêveries où son cerveau surexcité enfantait des imaginations démentes.

Elle tenait les mains de Lise évanouie, et grondait :

– Pourvu qu'elle ne meure pas tout de suite !…avant que j'aie eu le temps de combiner mon affaire !

Son affaire ! c'était la disparition totale de la famille maudite, c'est-à-dire : Hubert d'Anguerrand, Valentine, Gérard, Edmond.

Contre Edmond d'Anguerrand, elle ne pouvait rien. Mais elle se disait que, selon toute probabilité, celui-là était mort de misère, mort de faim et de froid, mort tout enfant, comme était mort son fils à elle.

Elle n'y songeait donc pas.

Il y avait Lise ; et elle la tenait !

Il y avait Hubert, et, pour celui-là, son plan était combiné depuis longtemps.

Il y avait enfin Gérard qui lui échappait…

À cette idée que Gérard d'Anguerrand se mettait sans doute à l'abri, une sorte de rage l'envahissait ; et elle serrait plus fort, les mains de Lise, comme pour s'assurer que celle-là, du moins, ne lui échapperait pas. Mais bientôt, un sourire crispa ses lèvres blêmes : elle avait trouvé la solution.

L'auto volée s'arrêta enfin devant la maison de Tricot, et entra dans la cour, dont la grande porte fut soigneusement refermée. Alors, La Veuve prit elle-même Lise dans ses bras, et, suivie de Biribi, le faux chauffeur, la transporta dans le bâtiment où se trouvait Zizi.

Elle la déposa sur un lit, et, déchirant rapidement le corsage, poussa un soupir de satisfaction.

La balle n'avait fait que contourner les os de l'épaule. Valentine ne mourrait pas de ce coup-là !

Alors, sans s'inquiéter de ce que deviendrait la blessée, sans lui accorder le moindre soin, elle sortit en fermant la porte à double tour et se rendit dans son logement.

Biribi l'y attendait.

– Eh bien ? ricana le bandit. En voilà toujours une de démolie sans que nous ayons eu à nous en mêler ? Elle a reçu un atout, la môme, et il n'y a qu'à laisser faire la nature, comme disait le marchand de mort qui me soignait à l'hôpital. Je crois qu'elle n'en a pas pour quarante-huit heures.

– Pour le moment, il ne s'agit pas de cette petite, dit froidement La Veuve.

Et de qui qu'il s'agit ?…

– De Gérard.

– Dites donc, La Veuve, grogna Biribi, faudrait voir à m'accorder un peu de repos. Non, c'est pas pour dire, mais vous vous chargez de faire turbiner les gens, vous !

– De quoi te plains-tu, puisque je paye ?

– Pour ça, rien à dire ! Vous payez *recta*. Avec vous, pas besoin de demander. Mais c'est égal, si j'ai pas une minute à moi, pour rigoler un brin avec vos faflots, à quoi ça me servira-t-il de gagner des mille et des cent ?

– Ce que je vais te demander n'exigera pas grande fatigue, va…

Ils riaient. Ils plaisantaient ainsi. L'énorme Biribi se balançait sur une chaise, attendant que La Veuve s'expliquât. Au fond, il était heureux, heureux de voir les affaires se multiplier et s'embrouiller.

Non seulement il y gagnait de l'or, mais encore il y trouvait la satisfaction de ses instincts carnassiers. Jamais il ne s'était autant amusé que dans les expéditions entreprises sous la conduite de La Veuve.

– Dites donc, La Veuve, reprit-il en roulant ses énormes épaules, tâchez que ça soye pas comme à Neuilly, hein ? Non, voyez-vous, tous ces macchabées que nous avons enfouis, c'était rigolo, j'dis pas, mais c'est bon une fois… d'autant que c'étaient tous de bons bougres.

Et il eut un nouveau rire qui fit trembler les vitres.

– Alors, reprit-il au bout d'un instant, quoi que nous faisons ?

– Rien de difficile. Assieds-toi là.

Elle lui montrait la table. Le bandit traîna sa chaise et s'assit à l'endroit indiqué. La Veuve posa devant lui du papier, des enveloppes, une plume et de l'encre.

– Écris, dit-elle.

– Quoi qu'y faut qu'j'écrive ?

La Veuve réfléchit une minute, puis dicta :

« À monsieur le chef de la Sûreté, à la Préfecture de police, boulevard du Palais, Paris. »

Biribi écrivit. Sa grosse écriture maladroite et grossière tremblait, et, tout en écrivant, il grommelait des blasphèmes. Mais il obéissait !…

La Veuve continua à dicter :

« Monsieur le grand chef,

« Vous me connaissez pas ; moi je vous connais pas non plus, et j'espère jamais avoir l'occase de faire votre connaissance…

« Seulement, malgré que je vous connaisse pas, j'ai entendu parler de vous comme d'un homme tout à fait bon, tout ce qu'il y a de mieux en fait de bonté. Et comme je sais que vous êtes très embêté, je vous écris à seule fin de vous soulager de vos ennuis. Quoi qui vous embête, monsieur le grand chef ? C'est de pas pouvoir mettre la main sur le nommé Charlot, un rude type, c'est vrai, mais aussi pourquoi qui m'a fait des misères ?…

« Voilà, monsieur le grand chef. Ça apprendra à Charlot à se payer ma poire. Je vais donc manger le morceau, et vous dire tout ce que je sais. Primo d'abord, Charlot s'appelle pas Charlot. Y s'appelle comte de Pierfort et baron Gérard d'Anguerrand, excusez du peu !… Voilà ! Maintenant, si vous voulez le pincer, vous n'avez qu'à aller faire un tour du côté de Brest, dans un endroit qui s'appelle Prospoder. C'est là

qu'il doit se terrer. S'il n'y est pas, en tout cas, fourrez-vous bien dans le ciboulot que vous n'avez qu'à pister le baron d'Anguerrand. Voilà ! Ça apprendra à Charlot à ne pas me payer mon compte.

« J'ai bien l'honneur, monsieur le grand chef, de bien vous saluer, et vous comprendrez, j'espère, que je ne signe pas mon nom. »

– Ça, c'est tapé ! fit Biribi.

La Veuve plia l'étrange lettre, la mit sous enveloppe et ajouta :

– Maintenant, va jeter ça dans une boîte quelconque. Autant que possible, à la Bourse. Après, tu viendras me retrouver ici.

Biribi exécuta ponctuellement les ordres de La Veuve. Il était environ trois heures du matin lorsqu'il revint.

La Veuve l'attendait, soutenue contre la fatigue par l'indomptable énergie de sa haine.

– Ça y est, dit le bandit. Maintenant, La Veuve, à mon tour de vous demander quelque chose.

– Parle.

– J'ai des peines de cœur.

– Tu es amoureux, toi ?

– De Rose-de-Corail, oui ! dit brutalement l'escarpe. Il me la faut.

– Patience, mon petit !

– Et de la bouquetière ! acheva Biribi. Il me les faut. Je les veux. Vous me les avez données. Elles sont à moi. C'est ma part. Alors, je viens vous dire : Quand est-ce que vous allez me donner la clef de la cambuse ? Est-ce cette nuit ? Ou bien, faudra-t-il que j'enfonce d'un coup d'épaule la porte que vous fermez sur elles ?

– Patience, te dis-je !

Biribi s'était levé. Ses joues tremblaient. Ses poings monstrueux se crispaient. Une flamme jaillissait de ses prunelles. Il gronda d'une voix rauque : Tout de suite !…

– Je te demande trois jours, deux jours peut-être. Est-ce trop ?

– Ça va ! grogna Biribi. Et l'autre ?…

– Quelle autre ?

– La gosse que nous avons amenée tout à l'heure…

La Veuve s'était assise. Elle avait pris dans ses mains son front brûlant. L'autre !… Lise !… Dans toute cette hideuse conversation qu'elle venait d'avoir avec l'escarpe, elle n'avait fait qu'y songer. Si elle refusait à Biribi la satisfaction qui lui était due, si elle ne lui livrait

pas encore les deux malheureuses jeunes filles promises à sa perversité, si elle excitait sa passion brutale pour la contenir ensuite et l'exciter à nouveau, c'est qu'elle avait besoin de Biribi pour une œuvre dernière, c'est qu'elle voulait le tenir.

– Écoute, dit-elle lentement, je suis sur le point de quitter Paris et peut-être la France…

– Bah !… Quoi que j'vas devenir alors, moi ?

– Ne crains rien, Biribi. Tu as déjà touché beaucoup d'argent. Mais sache que, si tu m'obéis jusqu'au bout, une somme de cinquante mille francs t'est réservée.

– Cinquante mille balles ! gronda le bandit émerveillé et oubliant déjà que, la minute d'avant, il avait été sur le point d'étrangler La Veuve ! Vous, feriez ça pour moi ?…

– Je ne le ferais pas. C'est fait. L'argent est déposé quelque part. Au moment voulu, tu n'auras qu'à le prendre.

– Comment ça ?

– Je te le dirai. Je te dirai l'endroit. Tu n'auras qu'à y aller et à prendre.

L'escarpe, sous ce rapport, avait dans La Veuve une confiance absolue. Il fut convaincu qu'elle disait la vérité – et il ne se trompait pas.

– Avec cette somme, reprit La Veuve, tu pourras filer à l'étranger ou rester à Paris et entreprendre ce que tu voudras. Ça ne me regarde pas. Par la même occasion, et au même moment, tu feras de la bouquetière et de Rose-de-Corail ce que tu voudras. Ça ne me regarde toujours pas.

– Cinquante mille francs ! répéta Biribi avec un sourd grondement.

– Seulement, voilà, le plus difficile reste à faire.

– Bon ! grommela l'escarpe avec un blasphème de désappointement. Qu'est-ce qu'il y aura à faire ?

– Comme je te le disais, je vais quitter Paris. Où je vais aller, tu n'as pas besoin de le savoir. Seulement, je ne veux pas partir seule. Je veux emmener avec moi…

– La gosse de tout à l'heure ?…

– C'est ça. Je veux partir avec Lise. Une supposition que ce soit ma fille… Eh bien ! je ne partirais pas sans elle, n'est-ce pas ?

« Eh bien, puisque je ne veux pas partir sans elle, et que, *peut-être*, elle ne m'accompagnerait pas de bonne volonté, j'ai compté sur toi pour me l'amener.

– Et c'est tout ?…

– C'est tout !

– Vous disiez que c'était difficile…

– Tant mieux si la chose te paraît possible et facile, gronda La Veuve. Convenons donc de ce qu'il y a à faire, car je ne pourrai peut-être pas te voir pendant deux ou trois jours. Écoute-moi attentivement. Tous les soirs, tu passeras devant ma fenêtre, celle qui donne sur la route. Tant que tu ne la verras pas éclairée, rien à faire tu comprends ?… Tu ne bouges pas.

– J'ai compris. Fenêtre noire, rien à faire.

– Bon. Le soir où tu verras de la lumière, ce sera le moment d'agir. Te rappelleras-tu bien cela ?

– Le soir où je verrai de la lumière chez vous, à la fenêtre qui donne sur la rue, je me dirai : « C'est à cette heure que je marche !… »

– Bon ! fit La Veuve avec un geste de sombre satisfaction. Alors, tu attendras qu'il soit à peu près onze heures ; pas avant, tu comprends ? Si tu allais te tromper de jour ou d'heure !… Mais non ! Tu songeras qu'il y a cinquante mille francs au bout ! Donc vers minuit et demi, tu prends la gosse, tu la lies, tu la bâillonnes, tu la mets dans l'auto, et tu files sur Saint-Denis. Au delà de Saint-Denis, à l'endroit où la route coupe la ligne de chemin de fer, tu t'arrêteras. Il faudra que tu y sois vers une heure du matin au plus tard.

– On y sera à l'heure exacte, soyez tranquille. Je connais l'endroit. Et alors ?…

– Alors, écoute bien, maintenant. À deux heures ou, au plus tard, trois heures du matin, tu verras arriver une auto. Je serai dans cette voiture qui m'emmènera… je sais où. Tu n'auras qu'à transporter la petite de ton auto dans la mienne. Et alors, je t'indique l'endroit où tu dois trouver les cinquante mille francs. Ça va ?

– Comme sur des roulettes !

– Il serait possible que je ne vienne pas !… Si tu n as pas vu arriver l'auto à trois heures du matin, si personne ne vient de ma part… tu attendras une heure encore, tu entends ?… Jusqu'à quatre heures tapant. Alors, Biribi, tu reviendras ici, et, là, sur cette table, tu trouveras un chiffon de papier t'indiquant la cachette des cinquante billets de mille. Tu trouveras aussi la clef qui te permettra de rejoindre Rose-de-Corail.

Le bandit frémit.

– Et l'autre ? fit-il à voix basse, celle que j'aurais ramenée… qu'est-ce que j'en ferais ?…

La Veuve se pencha vers Biribi, le regarda fixement et prononça :

– Lise ?… Tu ne l'aurais pas ramenée !…

– Ah ! Ah !… je commence à saisir…

– Tu l'aurais conduite à la Pointe-aux-Lilas, poursuivit doucement La Veuve. Et tu aurais… jeté… son cadavre dans le canal !… C'est tout. Nous ne nous verrons plus jusqu'à ce que tu vois le signal convenu. D'ici là, tu n'as qu'à faire bonne garde autour du poulailler, et, pour cela, je m'en rapporte à toi…

– Adieu, donc, La Veuve ! dit Biribi.

– Adieu !…

LXVIII

LA VEUVE TEND SES FILETS

Biribi s'éloigna. Demeurée seule, La Veuve se jeta sur son lit. Elle était brisée de fatigue. Elle éprouvait dans la tête cette lassitude insurmontable qui suit les grands excès de travail cérébral. Elle sentit qu'elle allait s'endormir, que ses paupières, lourdes comme du plomb, se fermaient malgré elle.

Quand elle se réveilla, elle essuya la sueur glacée qui ruisselait sur son visage.

– Quel affreux rêve ! murmura-t-elle. Ce sera donc ainsi toutes les fois que je m'endormirai !… Oh ! ne plus dormir… que le jour où je m'endormirai dans la mort !… Ne plus souffrir de pareilles agonies !…

Elle frissonnait de tout son corps et se sentait faible, abattue comme par une longue maladie. Péniblement, elle ralluma le feu dans la cheminée, et fit chauffer du café dont elle buvait maintenant plus encore qu'elle n'avait bu autrefois du vin et de l'eau-de-vie. Elle mangea un morceau de pain, but du café brûlant et se sentit réconfortée.

– J'ai dormi cinq à six heures, pensa-t-elle en jetant un regard sur la pauvre pendule de la cheminée. Si ça peut s'appeler dormir ! ajouta-t-elle avec un sourire effrayant. Ce n'est pas tout ça. Il faut que je m'occupe de la fille d'Hubert… Allons, allons, ça marche !… Encore deux ou trois jours, et tout sera fini !… Et alors… alors… qu'est-ce que ça peut faire que La Veuve me prenne !...

* * * * *

La Veuve, au moyen d'un signal convenu et frappé sur le plancher, fit monter Tricot et lui donna diverses commissions. Tricot parti, elle s'installa au coin du feu, d'où elle ne bougea pas pendant deux heures.

Au bout de ce temps, Tricot revint avec des paquets qu'il posa sur la table. La Veuve le remercia d'un signe de tête, et reprit sa rêverie, attendant qu'il s'en allât. Mais Tricot s'approcha d'elle et lui mit la main sur l'épaule.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle en tressaillant.

– Il y a que ça fait cinq, La Veuve. Ça commence à devenir inquiétant. Les deux premières, ça passait encore. Facile de se débarrasser de deux jeunesses. Mais voilà qu'il y a eu le gosse, ça faisait déjà trois. Puis l'autre qu'il a fallu empaumer pour pas qu'il nous dénonce. Ça faisait quatre. Puis, maintenant, n'en voilà une nouvelle, et blessée par-dessus le marché. Ce n'est pas qu'on flanche, mais vrai, on ne se soucierait tout de même pas de par trop risquer. Alors je viens vous demander : Est-ce que c'est bientôt fini ?

– Tu as peur, Tricot ? ricana La Veuve.

– Mais oui, fit Tricot avec son sourire. Encore une fois, La Veuve, je suis tout aussi décidé qu'un autre à gagner ma pauvre vie, mais quand les risques deviennent trop grands… Enfin, je ne suis pas trembleur, mais je commence à me dire qu'il est impossible que ça ne se découvre pas.

– Tricot, outre ce que je te donne, tous les jours, il y aura pour toi dix mille francs au bout de l'affaire.

– Merci, La Veuve. Je sais que vous êtes généreuse, et, au surplus, ça vaut ça… Mais, vrai, fût-ce pour le double et le triple, si ça doit durer huit jours encore…

– Trois jours, quatre au plus.

– Alors, ça va. Qu'est-ce que vous faites de la nouvelle venue ?

– Je l'emmène avec moi loin de Paris.

– Bon. Et la gigolette à Jean Nib ? Et la bouquetière ?…

– Biribi s'en charge.

– Bon. Vous me jurez bien qu'il n'y aura pas de mort dans tout ça ?… Je veux bien risquer quelques années de centrale, mais pour le reste, halte-là !

– Sois tranquille. Il n'y aura pas une goutte de sang versée. Je te préviendrais, sans ça !

– Je le sais. Ça me rassure. Restent les deux gringalets. Qu'est-ce qu'on en fait ?

– Une fois tout fini, tu les garderas trois ou quatre jours pour les terroriser, puis tu les lâcheras…

– Diable ! Diable !… Ça serait bien étonnant qu'au moins un sur deux ne mange pas le morceau…

– Eh bien, tu t'arrangeras ! fit brusquement La Veuve en levant son regard funèbre sur Tricot.

– Bon ! bon ! murmura celui-ci. Je trouverai bien quelque moyen… C'est dit : je me charge de ces deux-là.

Et Tricot disparut comme il était entré, c'est-à-dire silencieux et souriant.

La Veuve prit les paquets déposés sur la table et descendit à son tour. En bas, elle prit une cruche qu'elle remplit d'eau, et un pain. Chargée de ces différents objets, quelques minutes plus tard, elle entrait dans la pièce où Lise avait été déposée sur un lit.

La pauvre petite n'avait pas bougé. Revenue de son évanouissement, elle tenait ses yeux ouverts, secouée de minute en minute par un petit frisson. Il y avait dans ses yeux un immense désespoir. Elle ne faisait pas un geste, et l'entrée même de La Veuve ne lui arracha pas un mouvement de surprise ou de terreur. Tout lui était égal, maintenant. La Veuve posa la cruche pleine d'eau dans un coin, près du lit, et le pain sur une chaise ; elle défit les paquets apportés par Tricot : ils contenaient un costume complet de couleur neutre, comme peut en porter une ouvrière modeste. Alors elle s'approcha du lit où gisait Lise.

– Il faut vous déshabiller, ma petite, dit-elle sans rudesse. Attendez ! je vais vous aider, laissez-vous faire…

En effet, Lise se laissait faire. Au contact de La Veuve, elle frissonnait. En quelques minutes, et prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas lui faire de mal, Jeanne Mareil eut déshabillé celle qu'elle appelait Valentine d'Anguerrand. Alors, elle examina la blessure.

– Ça ne sera rien, reprit-elle. Je suis sûre qu'après-demain vous pourrez vous lever. Vous vous habillerez avec les vêtements que voici. J'emporte ceux que vous aviez… un costume de soirée, ça se voit trop dans les rues… Voilà. J'ai apporté du pain, en cas que vous ayez faim. Et de l'eau… Je vous apporterai une tisane calmante. Tâchez de reposer un peu, ça ne sera rien.

– Madame !

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit Jeanne Mareil avec une sorte d'empressement.

– Vous avez dit… mes vêtements de soirée pourraient être remarqués dans la rue… c'est donc…

– Quoi, ma petite ?… Vous voulez me demander si vous reverrez bientôt la rue ?… Enfin vous voulez savoir si vous êtes libre ou prisonnière comme dans la rue Saint-Vincent ? C'est ça, hein ?…

– Oui ! eut la force de répondre Lise.

– Eh bien ! vous êtes libre. Je vous en voulais, je l'avoue. Je voulais vous faire de la misère, et surtout, il faut dire que j'ai été excitée par

la baronne… Mais ça été vraiment trop loin… Un coup de revolver ! Non ! c'est trop !… Et, du coup, je ne vous en veux plus. Je vous ai amenée ici. Ça vous sauve des griffes de la baronne qui vous tuerait, voyez-vous, aussi sûr que je vous parle… Mais vous partirez quand vous voudrez… c'est-à-dire lorsque je me serai assurée qu'il n'y a plus de danger.

– Madame… oh ! madame, balbutia la malheureuse enfant, un mot encore, un seul mot… et je vous bénirai… Je vous aimerai de tout mon cœur…

– Parlez, ma petite… Et ne tremblez pas ainsi… tout s'arrangera, vous verrez…

– Lui !… Qu'est-il devenu ?… lui !… que lui est-il arrivé ?…

– Rien que je sache. Je sais simplement qu'il a fait sa déposition, et que la police est aux trousses de la baronne. J'ai été ce matin jusqu'à l'avenue de Villiers. Je lui ai laissé un mot pour le rassurer sur vous, et lui dire que je vous ferai ramener…

– Oh ! soyez bénie, madame ! balbutia Lise qui éclata en sanglots.

La Veuve parut réfléchir quelques instants, puis elle reprit :

– Il y a un quelque chose entre moi et le baron Gérard. Moi, j'en ai assez. Je crois que, si je vous ramène à lui saine et sauve, il consentira de son côté à oublier le passé. C'est tout ce que je demande en fait de récompense…

– Vous serez récompensée, soyez-en sûre ! dit Lise ardemment. Je vous jure, au nom de Gérard, que tout sera oublié… tout… excepté l'immense service que vous nous rendez en ce moment…

La Veuve haussa les épaules d'un air philosophique, recommanda à Lise le calme et la prudence, puis sortit en emportant le costume de soirée.

Une heure plus tard, elle entrait dans l'arrière-salle d'un bar situé boulevard Barbès et disait quelques mots à voix basse au patron de l'établissement, qui répondit par un signe d'assentiment.

– Il faudrait quelqu'un d'adroit et qui n'ait pas les yeux dans sa poche… ajouta La Veuve.

– Soyez tranquille, j'ai votre affaire… la gare Saint-Lago sera surveillée par lui comme pour le départ d'un ministre.

– Il y a un beau carré au bout, conclut La Veuve, qui tendit un billet de banque à l'homme. Je viendrai aux nouvelles demain et les jours suivants.

Puis elle rentra dans son logis et s'y enferma.

Le lendemain, comme elle avait dit, elle retourna au bar du boulevard Barbès.

Il n'y avait rien de nouveau. Le surlendemain, rien encore. Mais le troisième jour, lorsqu'elle entra, le patron cligna de l'œil.

– Ça y est, lui glissa-t-il dans l'oreille. Il a pris hier le rapide de Brest…

La Veuve se contenta de faire un signe de tête, sortit, et, une fois dehors, murmura :

– Valentine, je la tiens. Demain Gérard sera pris. Il pourra choisir entre le bagne et l'échafaud. Reste M. le baron Hubert… et j'en fais mon affaire !… Ce soir, tout sera réglé… Enfin !

Dans son triste logis, à la table même où Biribi, sous sa dictée, avait, trois jours auparavant, écrit au chef de la Sûreté, La Veuve s'assit et, à son tour, écrivit :

« Hubert,

« Il faut que je vous parle. Il s'est passé tant de choses entre nous qu'au moment de m'éloigner de Paris, il est nécessaire que je vous dise ce que j'ai sur le cœur ; peut-être, alors, nous pardonnerons-nous l'un à l'autre le mal que nous nous sommes fait, et je partirai plus tranquille.

« Je sais de façon certaine que vous habitez secrètement à l'hôtel d'Anguerrand.

« Cette nuit, après minuit, je viendrai. Si vous ne voulez pas me parler, il suffira que vous laissiez votre porte fermée. Mais si, comme moi, vous pensez que d'une explication suprême il peut résulter quelque bien, vous laisserez la porte entre-bâillée, – et j'entrerai.

« Jeanne MAREIL »

Cette lettre, La Veuve ne la mit pas sous enveloppe elle la roula en boule, l'entoura d'un fil croisé en tous sens, et chercha des yeux un objet quelconque destiné à alourdir cette boule de papier. Mais elle ne vit que son revolver posé sur la table et chargé à six coups. Alors elle enleva l'une des balles du barillet, et cette balle de revolver, devenue messagère, elle l'attacha au fil qui entourait sa lettre.

Quelques minutes, elle demeura rêveuse devant ce chiffon de papier accroché à la balle de plomb.

– Voudra-t-il ? songeait-elle. Toute la question est là, maintenant. Oui, sans doute, il voudra. Ne fût-ce que par curiosité… J'aurais dû mettre que je sais où est sa fille… mais non… ça l'aurait plutôt mis en défiance… Je trouverai la porte ouverte, cette nuit, c'est sûr !

Elle partit, et, par le moyen de divers tramways, gagna le quartier lointain de la rue de Babylone. Elle ne tenait pas à arriver de bonne heure, et cherchait à allonger le chemin pour se donner le temps de réfléchir.

Lorsqu'elle se trouva sur le boulevard des Invalides, à l'encoignure de la rue de Babylone, et qu'elle vit le grand portail de l'hôtel d'Anguerrand, son cœur battit avec force, et elle en fut surprise, car il était bien rare que, chez elle, l'émotion produisît ces effets.

– Ce n'est pas tout ça ! gronda-t-elle. Il faut que je fasse arriver le papier…

Elle regarda autour d'elle et avisa un gamin, un petit pâtissier qui passait, les deux mains dans les poches, son panier vide sur la tête, en sifflant un air patriotique. Le gamin, tout à coup, tomba en arrêt devant une bande piailleuse qui jouait au bouchon, et s'arrêta pour juger les coups.

La Veuve s'approcha de l'apprenti et lui dit en souriant :

– Tu vas arriver en retard pour porter ta timbale, mon petit ami…

– De quoi ? fit le petit pâtissier. D'abord, c'était pas une timbale, c'était un vol-au-vent. Ensuite, il est porté, le vol-au-vent. Si y a plus moyen de s'arrêter un brin, alors ! Mais c'est-y qu'vous connaissez mon patron ?

– Non, mon petit ami…

– Alors, de quoi qu'vous vous mêlez, dites donc ?

– Je voudrais te demander si tu veux gagner ceci ? murmura La Veuve en montrant une pièce de cinq francs.

– Une roue d'derrière ! Chouette ! Comptez sur moi ! déclara le gamin avec cet impayable aplomb qui est l'apanage des apprentis pâtissiers.

La Veuve l'entraîna à quelques pas, lui remit la boule de papier attachée à la balle, et lui désigna le grand portail de l'hôtel d'Anguerrand.

– Tu vois cette porte ?

– Oui. Une porte de prison ou de cimetière, fit le gamin, gouailleur.

La Veuve tressaillit et un soupir gonfla son sein.

– Tu vas y aller, reprit-elle. Tu tireras la sonnette, un coup, très fort, et puis tu jetteras le papier par-dessus le mur, pour qu'il tombe dans la cour.

– Une bonne farce, quoi.

Le gamin posa son panier sur un banc du boulevard, s'élança dans la rue de Babylone, tira violemment la sonnette de l'hôtel et lança par-dessus le mur la balle de revolver qui entraînait la lettre de La Veuve.

Pendant près d'une heure, La Veuve demeura immobile à l'angle de la rue, les yeux fixés sur les fenêtres de l'hôtel. Enfin, son regard ardent perçut ce qui eût sans doute échappé à d'autres regards : le léger tressaillement d'un rideau.

– Bon ! gronda-t-elle. Il est là. Il a entendu le coup de sonnette. Depuis une heure, il regarde. Il a vu le papier… Et maintenant il se décide à descendre pour le lire !…

* * * * *

Il était huit heures du soir. Dans sa chambre, La Veuve allait et venait, déplaçant ici une chaise, remettant plus loin un objet en place, grommelant des paroles confuses. Il y avait sans doute un dernier combat en elle.

Parfois elle s'arrêtait brusquement et prenait à deux mains son front brûlant où il y avait des coups sourds se répétant à intervalles réguliers mais très espacés.

À un moment, elle alla à la fenêtre, et jeta un regard sur la route pleine de ténèbres. Pourtant, dans cette nuit, elle distingua la silhouette de Biribi qui se promenait lentement sur le trottoir opposé.

– Il attend… il se demande si la fenêtre va s'éclairer… si c'est pour ce soir !… Oui !… c'est pour cette nuit !… Quand même je ne le voudrais pas, maintenant, il faut que cela soit, puisque j'ai écrit…

Alors, elle traîna près de la fenêtre sa petite table, mit la lampe allumée sur la table, et écarta même les rideaux de mousseline afin que le signal fût bien visible et sa volonté parfaitement claire pour Biribi.

Sur la table, ensuite, elle plaça un papier bien en vue ; il portait ces mots :

– Rue Letort. Dans le galetas. Sous la caisse.

C'était l'indication de la cachette où Biribi devait trouver les cinquante mille francs, prix de l'assassinat de Lise.

– Voilà, murmura-t-elle. C'est fait. Cette nuit, tout sera fini !…

Elle s'habilla pour sortir, c'est-à-dire qu'elle jeta sur ses épaules un manteau de drap noir et mit sur sa tête ce chapeau à long crêpe de deuil qu'elle portait d'habitude. Dans la poche de sa robe, elle avait placé son revolver, et, sous son manteau, dans une sorte de gaine intérieure adaptée à l'étoffe, il y avait un bon poignard court et acéré…

Alors elle descendit et trouva Tricot dans la salle de cabaret.

– Renvoie tout ce monde, dit-elle, et ferme tout.

Tricot tressaillit, comprenant que des choses graves allaient se passer. Dix minutes plus tard, malgré leurs protestations, les clients ordinaires étaient dehors, et Tricot poussait les volets, verrouillait la porte. Alors, il revint s'asseoir près de La Veuve.

Il me faut deux autos cette nuit, dit celle-ci. Celle de Biribi, l'autre pour moi. Celle de Biribi devra être prête à filer vers minuit et demi, la mienne vers deux heures. Celle de Biribi reviendra. La mienne ne reviendra pas.

Tricot écoutait avec une attention profonde.

La Veuve tira de dessous son manteau un paquet roulé dans un journal. Elle défit le paquet : il contenait vingt mille francs en billets de banque.

– Tricot, dit-elle, voici les dix mille francs que je t'ai promis. Voici en outre dix mille francs pour l'auto qui ne reviendra pas. Il faudra donner à Biribi un coup de main pour y installer solidement la petite qu'il doit m'amener.

– Bon. Et qui conduira votre auto ?

– Ne t'inquiète pas, j'aurai quelqu'un avec moi.

– Bon. Est-ce tout ?

– Lorsque Biribi reviendra ici, cette nuit, ajouta La Veuve, il est possible qu'il ait besoin d'entrer dans ma chambre… je lui aurai peut-être donné quelques commissions, en le quittant…

– Bon, bon, ça ne me regarde pas…

La Veuve se leva et se rendit à la chambre qui servait de prison à Lise. Elle la trouva tout habillée du costume qu'elle lui avait apporté.

– Vous ne dormez donc pas ? dit-elle.

Lise secoua la tête et joignit les mains.

– Madame… est-ce pour bientôt, dites !… oh ! dites ! Si vous saviez ce que je souffre…

– C'est pour cette nuit, dit La Veuve, tandis que Lise étouffait un cri de joie. Je venais vous dire de ne pas vous coucher, de ne pas vous endormir. Écoutez vers minuit et demi on vous ouvrira, vous monterez dans une automobile qui vous attendra et vous conduira avenue de Villiers où… vous êtes attendue…

– Oh ! madame ! comment vous remercier ! murmura Lise qui se prit à pleurer.

– Vous me remercierez demain matin. Courage… Demain matin, vos peines seront finies…

Et La Veuve sortit rapidement. Car elle était à bout de forces. Elle n’avait pas le tempérament de comédienne, et il lui fallait un effort considérable pour ne pas laisser éclater sa haine.

Elle traversa les deux cours et sortit par la porte cochère que Tricot lui ouvrit. Quelques instants plus tard, elle était en route…

En route pour l’hôtel d’Anguerrand !…

LXIX

LES DERNIÈRES PAROLES DU BARON HUBERT

Jeanne Mareil, après avoir donné ses derniers ordres à Tricot et pris le dispositif de combat qu'on a vu, s'était mise en route vers la rive gauche.

Elle marcha sur l'hôtel d'Anguerrand. Son cœur ne battait pas. Une formidable résolution pétrifiait ses traits durs. Un sculpteur comme Rodin n'eût pas voulu d'autre modèle pour figurer la haine en marche vers le crime.

Lorsqu'elle atteignit le grand portail, il y eut pourtant sur cette morne physionomie un éclair de joie terrible : le portail était entr'ouvert. Hubert d'Anguerrand avait bien reçu le papier attaché à la balle de revolver que le petit garçon pâtissier avait jetée par-dessus le mur !

Elle se glissa à l'intérieur, et aussitôt la porte se referma…

Dans la cour de l'hôtel, La Veuve, tout de suite, avait vu la haute stature du baron d'Anguerrand. Tout de suite, elle l'avait reconnu. Et elle avait frémi de l'effort qu'elle faisait pour se contenir.

Une minute, ils demeurèrent silencieux, dans cette cour, dans cette nuit, pareils à des spectres qui cherchent à reconnaître leurs intentions. Hubert poussa un profond soupir, et dit douloureusement :

– Venez… je vous attendais…

Il monta lentement. La Veuve montait derrière lui, et toute son énergie, à ce moment, elle l'employait à dompter la joie furieuse qui se déchaînait en elle, à refréner la tentation violente qui lui venait de le frapper tout de suite. Mais Jeanne Mareil eût cru sa vengeance incomplète si elle n'avait parlé. Ainsi, aux heures les plus tragiques, la femme demeure femme ; il faut qu'elle parle. Il faut que l'acte s'enveloppe de poésie, dût cette poésie compromettre l'acte. Il faut qu'elle décharge son cœur, dût-elle se mettre en péril…

Hubert entra dans ce cabinet, dont la fenêtre donnait sur la rue. Il

tira les rideaux, afin qu'on ne vît pas la lumière du dehors. Il poussa un fauteuil près de la cheminée, et dit, toujours doucement :

– Asseyez-vous, Jeanne.

Elle obéit. Et lui-même s'assit en face d'elle.

Il allait parler… il allait dire… oui, cela lui semblait le seul mot possible à ce moment :

– Jeanne, je vous ai fait beaucoup de mal… mais peut-être me pardonnerez-vous si c'est moi qui vous ramène votre fille…

Il allait dire cela !

À ce moment, La Veuve parla. Et elle disait :

– Monsieur le baron, je suis venue pour vous donner des nouvelles de toute votre famille, les deux fils et la fille.

Hubert eut un long tressaillement.

Tout de suite, il comprit que des choses terribles allaient se passer.

Il se leva, et alla à un secrétaire qu'il ouvrit. La Veuve le regardait faire sans curiosité. Hubert, d'un tiroir, sortit la lettre qu'une nuit il avait écrite pour Jeanne Mareil – lettre dans laquelle il lui disait que Lise était la fille de Jeanne, et qu'il dotait cette enfant.

Il posa la lettre sur la cheminée, reprit sa place, et dit sourdement :

– Parlez, maintenant !…

Et La Veuve, d'une voix lente, comme si elle eût espéré que chaque mot s'enfoncerait dans le cœur d'Hubert comme un coup de couteau, parla sans colère ni haine apparente, avec une formidable tranquillité.

– Il est inutile, monsieur le baron d'Anguerrand, de vous rappeler ce que vous avez fait : ma mère morte en proférant contre vous et aussi contre moi une malédiction dont il est juste que nous portions le poids… mes enfants morts (Hubert tressaillit, son bras se leva vers la lettre, mais retomba pesamment) ; quant à moi, je n'en parle pas. Vous m'avez regardée longuement tout à l'heure, et vous avez vu ce que vous avez fait de moi. Vous m'avez poussée dans un enfer où ce qu'il pouvait y avoir de bon, de généreux, de vivant en moi, s'est brûlé lentement… Ce furent des années de supplice… Figurez-vous, monsieur le baron, que dans votre poitrine vivante, vous sentez mourir et se dessécher votre cœur… figurez-vous que, vivant vous portez en vous ce cœur mort, et vous aurez une idée des angoisses, des douleurs, des épouvantes que j'ai subies…

– Jeanne !… Jeanne !… balbutia Hubert livide, je puis d'un mot, d'un seul mot…

– Rien ! interrompit La Veuve. Vous ne pouvez rien. Dieu même,

Dieu auquel je crois, Dieu qui m'a tirée de l'enfer où vous m'avez jetée, qui m'a prise par la main et m'a mise sur votre route, Dieu serait impuissant à effacer le passé… Taisez-vous… Je suis ici pour dire ce qu'il est juste que vous entendiez… Et il est juste que ce soit moi et non une autre qui vous affirme ce qui se passe…

– Ce qui se passe ? murmura le baron en essuyant son front ruisselant.

– Sans doute. Vous pensez bien que si je suis venue, pour cela… Le passé, c'est inutile ! Laissons-le s'enfoncer dans les ombres qui conviennent à la honte, à la douleur et au crime ! Mais le présent, Hubert, le présent ! Voilà ce qu'il est utile que vous sachiez.

Elle se penchait à demi sur son fauteuil, le touchait presque, et le tenait sous son regard de flamme…

– J'avais une famille, reprit-elle. N'en parlons pas !… Mais, vous aussi, vous aviez deux fils et une fille… Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Les deux fils s'appelaient l'un Edmond, l'autre Gérard ; la fille s'appelait Valentine ou Lise…

Une secousse ébranla le baron. Il fut sur le point de hurler :

–Lise ! Lise ! mais c'est ta fille, à toi !…

Mais déjà La Veuve en avait trop dit. Le baron voulait savoir, maintenant. Des pensées de terreur évoluaient lourdement dans son esprit. Et, malgré ses efforts, malgré ses remords, il sentait aussi une sorte de fureur se réveiller en lui. Les instincts de violence qui l'avaient dominé dans sa jeunesse reprenaient leur force.

– Procédons avec ordre, continua La Veuve dont le visage se convulsait, dont la voix devenait rauque. Edmond… Celui-là, le diable seul sait où il se trouve, et je le regrette… oh ! pas pour vous, pour moi !… Passons !… Parlons de Gérard… Où est Gérard, monsieur le baron ? Où est votre fils Gérard ? C'est-à-dire votre fils Charlot, voleur, assassin, depuis longtemps traqué par la police ? Vous ne savez pas ?… Il est au château de Prospoder !… Mais il n'y est pas seul ! À l'heure qu'il est, le chef de la Sûreté doit être arrivé là-bas ! À l'heure qu'il est, les agents ont mis la main au collet de Charlot, c'est-à-dire de Gérard d'Anguerrand !… Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire : votre illustre nom traîne à la cour d'assises ! cela veut dire que j'espère vivre assez pour voir comment un d'Anguerrand sait mourir sous le couteau de la guillotine ! Et tout cela, grâce à moi ! Moi qui ai suivi pas à pas votre Gérard ! Moi qui l'ai dénoncé ! Moi qui ai lancé la police à Prospoder ! Moi qui déshonore à jamais votre nom et le jette dans une boue sanglante ! Voilà ce que j'ai fait !…

Stupide d'horreur, écrasé dans son fauteuil, le baron d'Anguerrand

considérait avec une indicible épouvante La Veuve, qui s'était levée et se penchait sur lui.

Elle avait écarté son voile de son visage.

Elle apparaissait, fulgurante de haine satisfaite, comme la personnification de la Vengeance.

– Vous avez fait cela ? bégaya le baron dans un effort inutile pour se redresser, car, déjà, il sentait sa tête s'embarrasser et s'alourdir sous les afflux de sang.

– J'ai fait bien mieux ! rugit sourdement La Veuve. Le fils, c'est bien ! Le fils à l'échafaud !… Mais la fille ! la fille, Hubert ! ta Valentine ! ta Lise adorée !…

Un hurlement s'échappa des lèvres du baron. Il essaya de saisir la lettre destinée à Jeanne Mareil, et n'y put parvenir ; l'apoplexie déjà le terrassait…

– Sais-tu ce que j'en ai fait ? À l'heure qu'il est, oui, à cette heure bénie où je puis enfin te cracher ma haine au visage, un monstre, un escarpe de la plus vile espèce, un hideux bandit s'est emparé d'elle. Il la tient ! il l'emporte ! Elle se débat en vain dans la nuit ! Je connais mon homme ! je lui ai laissé le temps de rester deux heures avec elle !… Ce qu'il en fera, tu le devines ! C'est ce que tu as voulu faire de moi !… Et quand elle sera souillée, à demi morte de honte et de terreur, un coup de couteau va l'achever !… Dans deux heures, les eaux du canal se refermeront sur le cadavre et la honte de Lise d'Anguerrand !… Et toi !… toi qui souffres comme un damné, toi qui râles, toi, tu vas mourir, sachant que, dans l'heure même où tu meurs, on arrête ton fils pour le mener à l'échafaud, on saisit ta fille pour la traîner au canal… Tiens, meurs, meurs de ma main, comme toute ta famille maudite !

L'éclair du poignard jeta une rapide lueur…

Le baron s'affaissa avec un long gémissement.

La lame avait pénétré tout entière dans la poitrine.

Pendant quelques instants, il se tordit dans le fauteuil.

La Veuve le regardait mourir avec une joie sauvage… Puis, jetant un coup d'œil sur la pendule, elle murmura :

– Allons… : tout est fini… À l'autre, maintenant ! à la dernière !…

Elle fit un mouvement comme pour se diriger vers la porte… À ce moment, elle vit Hubert se redresser, livide, sanglant. Un phénomène naturel s'accomplissait chez le baron : l'apoplexie l'avait terrassé ; le coup de poignard enrayait l'apoplexie… la saignée abondante dégageait son cerveau… Il parvenait à se soulever, et, dans l'effort

suprême de l'agonie, il se cramponnait au bras de La Veuve.

La Veuve demeura immobile, sans crainte : elle voyait bien que le baron avait à peine quelques minutes de vie encore. Froidement, elle demanda :

– Que veux-tu, maintenant ?…

– Ma fille !… râla Hubert. Ma fille… ce n'est… pas…Lise… Ma fille s'appelle… Marie Charmant… Et Lise…

– Eh bien, Lise ?… rugit La Veuve, qui sentait son cerveau se détraquer, ses muscles se tordre d'épouvante et tout son être vivant sombrer dans la folie.

– Lise ! râla Hubert. Tiens… Vois cette lettre… là… sur la cheminée… Lise… Lise… c'est… ta fille !

– Ma fille ! hurla Jeanne Mareil.

Et ce fut un hurlement tel qu'il dut être entendu du dehors.

Le baron était tombé à la renverse, tout de son long ; une seconde, il se débattit dans le spasme de la mort ; puis il se raidit dans l'immobilité suprême.

La Veuve était debout, jetant autour d'elle des regards insensés.

Brusquement, elle s'abattit à genoux, se pencha sur le cadavre, le secoua furieusement et gronda :

– C'est pour rire, dis ! C'est une atroce vengeance ! Lise ? Lise ? ma fille ? J'aurais été la tourmenteuse et l'assassin de ma fille !… Parle ! mais parle donc, misérable !… Il ne peut plus !… Il est mort !… Oh ! que faire ? Comment savoir ?

Elle se relevait.

Elle écumait… D'un mouvement machinal de ses ongles, elle s'arrachait des lambeaux de peau sur le visage, un râle sifflait sur ses lèvres tuméfiées…

– Mon rêve ! bégaya-t-elle, mon rêve ! J'ai vu ma fille ! et ma fille me conduisait à La Veuve ! moi, La Veuve !…

Elle eut un éclat de rire atroce.

– C'est faux ! rugit-elle. C'est faux !… Elle est morte !… Tu mens, Hubert !…

À ce moment, ses yeux tombèrent sur la lettre que le baron d'Anguerrand avait placée sur la cheminée.

D'un bond, elle y fut.

En quelques instants, elle l'eut ouverte et dévorée du regard.

Alors, ses mains tremblantes laissèrent échapper la lettre. Alors, avec des gémissements qui eussent attendri le bourreau, à petits pas, vacillante, chaque pas lui coûtant un effort énorme, elle se traîna vers la porte… et elle disait… ou plutôt elle pensait, car sa gorge ne pouvait laisser sortir que cet effroyable gémissement, elle pensait :

– J'arriverai à temps… Je te sauverai… Nous partirons ensemble… Lise ! Lise ma fille ! mon enfant chérie !… Ne pleure plus ! voici ta mère qui vient !… Ta mère !…

À ce moment, la porte s'ouvrit violemment ; la pièce fut envahie par les policiers.

Finot, montrant le cadavre d'Hubert d'Anguerrand, s'écria :

– Je vous le disais bien qu'on assassinait ici !…

Et M. Lambourne jetait cet ordre :

– Arrêtez cette femme !…

La Veuve voulut parler, expliquer, supplier… Elle sentit sa langue se paralyser et ses pensées se coaguler, pour ainsi dire. Elle crut qu'elle criait à Finot de courir, de voler, d'arrêter Biribi, de sauver Lise…

En réalité, elle n'articula que quelques sons confus et, presque aussitôt, elle s'abattit entre les bras des agents, sans connaissance…

Finot, déjà, faisait fouiller l'hôtel, certain qu'il allait y trouver Jean Nib.

Toutes recherches furent inutiles.

Alors, il revint dans le cabinet du baron et contempla un instant La Veuve en songeant :

– Celle-là est raide, tout de même. Je crois pincer Jean Nib, et c'est sur La Veuve que je mets la main… Pourvu qu'elle ne casse pas du sucre sur mon dos !… Bah ! je trouverai toujours le moyen d'expliquer nos relations, dont il n'y a aucune trace, d'ailleurs. C'est égal… la voilà dans de beaux draps !… Assassinat… sans compter le reste ; son compte est bon… Il fallait que ça finisse comme ça pour elle !

Il y eut une perquisition minutieuse.

Le corps du baron avait été transporté sur le lit de sa chambre à coucher, et un agent demeurait en permanence dans la chambre.

La Veuve, dans un état complet de prostration, avait été emmenée, ou plutôt portée au dehors et mise dans un taxi qui avait pris aussitôt le chemin du Dépôt.

Au point du jour, le Parquet faisait son entrée dans l'hôtel. Après les explications du commissaire Lambourne, le juge d'instruction

apposait partout les scellés.

* * * * *

La Veuve avait été transportée au Dépôt, et mise aussitôt à l'infirmerie. On pensa d'abord que, semblable à beaucoup de criminelles, au moment de l'arrestation, elle simulait l'évanouissement de la crise de nerfs ; les moyens ordinaires auxquels on eut recours pour l'obliger à renoncer à son jeu échouèrent successivement ; alors on pensa que, vraiment évanouie, elle ne tarderait pas à revenir à elle. Au bout de trois heures, comme la syncope se prolongeait et que l'accusée pouvait mourir et échapper ainsi à la vindicte légale, on alla chercher le médecin du Dépôt, qui, étant arrivé vers cinq heures du matin, employa toutes les ressources de son art à ranimer la criminelle.

Il fut enfin assez heureux pour y parvenir.

La Veuve ouvrit les yeux.

Alors, bien qu'il fût cuirassé depuis longtemps contre le frisson de la douleur physique par son état de médecin, et contre celui de la douleur morale par son état spécial de médecin du Dépôt, bien qu'il eût vu et analysé toutes les formes que peut prendre la souffrance humaine, ce médecin ne put s'empêcher de frémir.

À ce moment, l'accusée, brisant enfin les derniers liens de la prostration, parvint, par un violent effort, à se soulever et à saisir le bras du médecin ; en même temps, elle essaya d'articuler quelques mots.

– Vous voulez parler ?… Mais, ma pauvre femme, je ne suis ni juge ni agent, moi… je suis le médecin… Allons, calmez-vous…

L'effort de La Veuve devint effrayant. Ses yeux s'exorbitèrent. Son visage ruissela de sueur.

Et enfin, distinctement, elle prononça ces mots qui étonnèrent le médecin, mais qui, pour elle, avaient un sens si effroyable :

– L'heure !… je veux savoir… l'heure !…

– Délire !… murmura le médecin. Voyons, tranquillisez-vous… qu'importe l'heure ?…

– Oh. !… oh !… reprit-elle dans un gémissement si lugubre que l'homme en frémit jusqu'aux entrailles ; l'heure !… pourvu qu'il… ne soit pas… quatre heures…

Quatre heures !

L'heure où Biribi, ne voyant pas revenir La Veuve, devait *suriner* la malheureuse Lise !…

Comme dans tous les phénomènes de syncope, La Veuve croyait n'avoir perdu connaissance que quelques minutes seulement.

Il était à ce moment six heures du matin !…

C'est-à-dire que depuis deux heures, les eaux du canal devaient être refermées sur le cadavre de Lise…

Le médecin, en présence de la question qu'il jugea bizarre, voulut naturellement abonder dans le même sens que lui indiquait le délire de la malheureuse.

Tirant sa montre, il répondit :

– Non, non… tranquillisez-vous…, il n'est pas quatre heures… à peine trois heures…

Ce fut un véritable hurlement de joie qui s'échappa des lèvres de La Veuve. Son visage, instantanément, prit une expression de bonheur qui épouvanta le médecin ; les larmes fusèrent de ses yeux…

Elle joignit les mains avec force et prononça :

– Vite !… vite !… On la sauvera !…

– De quoi est-il question ? demanda le médecin, qui comprit soudain que l'accusée avait toute sa présence d'esprit et qu'il s'agissait d'une révélation.

En même temps, il alla ouvrir la porte de la cellule, et fit entrer un agent de la Sûreté qui attendait là.

– Je crois que cette femme veut parler…

L'agent entra précipitamment, se pencha sur La Veuve, et grogna :

– Vous avez du nouveau à dire ?… Faut-il appeler le chef ?…

– Non, non ! pas de temps à perdre… Courez !… Saint-Denis… Au delà de Saint-Denis, à l'endroit où la grande route coupe la ligne du Nord… là, à quatre heures un homme doit tuer !… tuer ma fille !… entendez-vous ? Entends-tu, misérable ! ma fille ! ma fille !… Oh ! le misérable ! ma fille ! ma fille !… Oh ! le misérable il ne bouge pas !… il ne court pas !… Ma fille, te dis-je ! Et il est déjà trois heures !…

– Bon ! bon, j'y cours ! répondit l'agent sur un signe du médecin.

– Oh ! le brave homme d'agent !… On peut me tuer maintenant !… Toute ma fortune, je te la lègue ! cria La Veuve qui retomba sur son lit, brisée, pleurant et criant, baisant éperdument les mains du médecin qu'elle avait saisies.

Elle bégayait parmi ses hoquets :

– Ils arriveront, dites ?… La police, ça va vite, quand il faut… et puis Biribi attendra bien encore le quart d'heure de grâce !… Je le

connais, Biribi… Au fond, il n'est pas méchant… je vous dis qu'il attendra… Oh ! si j'étais là, moi !… Croyez-vous qu'on me laisserait aller ?… Non ! on ne me laisserait pas aller… Je connais la police, elle n'a pitié de rien… de rien !… Cet homme, cet agent…

Il n'ira pas assez vite ! Et puis, il faut qu'il emmène du monde… Je connais Biribi… c'est l'escarpe le plus hideux qu'on puisse voir… Oh ! mon bon monsieur, par pitié, par grâce, obtenez qu'on me laisse aller… On me mettra le cabriolet, tout ce qu'on voudra, pour que je ne me sauve pas… Est-ce que vous ne pourriez pas prévenir le chef de la Sûreté, les juges, le préfet de police ?… Oh ! mais quand je vous dis que Biribi assassine ma fille !… et que c'est moi ! moi, sa mère ! moi qui le lui ai dit !…

Échevelée, furieuse, la mère sautait de son lit ; deux femmes-gardiennes, un agent du Dépôt, le médecin unissaient leurs forces pour la contenir ; elle, se ruant vers la porte que les gardiennes avaient ouverte pour entrer, parvenait à la franchir, à entrer dans les couloirs, et, comme plusieurs gardiens accouraient, brusquement La Veuve s'arrêta… un hurlement de bête égorgée fusa de sa gorge, puis un autre, si lugubre, si lamentable, puis un troisième qui ne fut qu'un vagissement… Elle tendit les bras vers un objet pendu à la muraille de la galerie, et tomba, comme assommée…

Alors, les gardiens, pâles et terrifiés, levèrent les yeux vers l'objet qui semblait avoir produit une si épouvantable impression sur l'accusée… et ils ne comprirent pas.

Cet objet, c'était un œil-de-bœuf, une de ces vulgaires horloges comme il y en a dans les galeries du Dépôt, section des femmes.

Et l'horloge marquait six heures et demie !…

* * * * *

– Emmenez cette femme dans la cellule capitonnée, dit le médecin qui, seul, comprit, et qui, entre ses dents, ajouta : À défaut de l'heure, le jour qu'il fait dans la galerie eût instruit cette malheureuse… Quel drame ! quel affreux drame !

La Veuve fut enfermée dans la cellule du Dépôt réservée aux aliénés ; car le médecin supposait qu'au réveil la crise se déchaînerait plus violente que jamais.

LXX

LES PRISONNIERS

La Merluche qui avait aperçu Zizi dans la maison de Tricot, curieux et peu malin était entré afin de parler à son camarade. Mais Tricot jugea prudent de le garder et l'enferma avec Zizi, craignant que le gamin n'aille colporter des histoires qui intéresseraient peut-être trop la police.

Tous les jours à midi, Tricot apportait la pitance de ses prisonniers, maigre pitance du pain et de l'eau.

La Merluche, vautré sur le lit, se désolait et pleurnichait, Zizi lui disait :

– De quoi te plains-tu ? Moi, il y a des temps que je me rappelle plus le goût des frites. Veinard, va !… Alors, comme ça, t'en as bouffé deux cornets à toi seul, et t'as pas songé seulement à m'en apporter un !

– Est-ce que je savais ! gémit La Merluche. Ah ! si j'avais su !…

– Tu m'en aurais apporté ?…

– Non ! je serais pas venu… pas si bête !…

– Voilà bien l'amitié ! dit Zizi, qui haussa les épaules et, les mains dans les poches, se mit à parcourir la pièce en songeant au malheur d'être privé de frites peut-être à perpétuité.

Tricot, donc, entra vers midi, avec une cruche et un pain qu'il déposa sur la table en disant :

– Voilà, mes enfants. Allons, prenez patience. Encore un jour ou deux, et on vous ouvrira la cage.

– Oui, grogna La Merluche, et vous verrez ce que ça vous coûtera de m'avoir séquestré…

Tricot garda son immuable sourire, mais Zizi surprit dans son regard une petite flamme sinistre.

– L'idiot va nous faire assassiner, songea-t-il. L'écoutez pas, m'sieu Tricot. Y dira rien ! ni moi non plus ! D'abord faut que vous sachiez une chose : nous avons tout à perdre à fourrer la rousse dans nos

affaires. Ensuite, on est un peu de la pègre ; pas de danger qu'on casse du sucre. Vous nous avez pincés… c'est embêtant, j'dis pas ; mais une fois dehors, ça sera oublié, ça c'est juré !

Tricot souriait toujours.

– Dites donc, m'sieu Tricot, reprit Zizi, persuadé qu'il l'avait convaincu, mon copain Merluche vous a-t-y pas bazardé une boîte de couverts en argent ? Ça vaut trois mille balles que vous avez dit…

– Oui, mon garçon, fit doucement Tricot. Et les trois mille francs, je vous les remettrai quand vous sortirez d'ici, comme de juste. Car, ici, ça ne vous servirait à rien. L'argent est tout prêt ; moitié pour chacun.

Cette facilité épouvanta Zizi qui, dès lors, comprit que Tricot était résolu à les faire *disparaître*.

Quant à La Merluche, il s'était redressé, l'oreille tendue. La perspective des quinze cents francs lui faisait oublier le reste, et même la juste colère de son père l'agent.

– Allons, dit Tricot en se dirigeant vers la porte, soyez sages ; peut-être que ce soir on vous ramènera à vos père et mère…

Parole effroyable, que le bandit receleur prononça d'un air de grande douceur.

Zizi l'arrêta par le bras.

– M'sieu Tricot, j'ai quelque chose à vous demander…

– Demande, mon garçon, je suis ici pour vous servir, pas pour autre chose.

– Eh bien ! écoutez. Le pain, c'est bon. L'eau, c'est excellent. Mais à la longue, ça devient fastidieux. Est-ce qu'y aurait pas moyen de changer un peu l'ordinaire ? Tenez, j'vas vous proposer un marché… Vous nous devez trois mille balles, n'est-ce pas ?

– Certainement. Et après ?

– Eh bien ! je vous achète pour trois mille francs de frites.

Tricot cessa de sourire et se demanda où le gamin voulait en venir.

– Ah ! mais non ! s'écria La Merluche.

– Pose ta chique, toi ! dit Zizi. M'sieu Tricot, écoutez-moi. L'argent, on saurait pas quoi en faire. On risque trop, voyez-vous. Tandis que des frites… y a pas de mal à bouffer des frites ; c'est pas défendu ; c'est pas dans la loi, ou du moins ça y est pas encore… Eh bien ! voilà : vous nous apporteriez un sac de pommes de terre…

– Mais puisqu'on s'en va ce soir, qu'on t'dit ! grinça La Merluche.

– Et si j'veux pas m'en aller, moi !… s'écria Zizi, qui fut

certainement admirable en cette occasion. On est bien ici ! M'sieu Tricot veut me garder un mois, ça me botte, vu que la rousse est à mes trousses et que je serai nulle part aussi bien caché qu'ici !

Tricot tressaillit et commença à entrevoir qu'il pourrait peut-être se défaire de ses deux prisonniers sans en venir à de dangereuses extrémités. La Merluche se lamentait. Zizi s'essuyait le front. Car ses dernières paroles constituaient une de ces trouvailles géniales qu'inspire seul le désespoir, et la sueur inondait son visage.

– Donc, reprit-il, pour trois mille balles, vous nous aboulez un sac de pommes de terre, une poêle, un bon kilo de friture bien blanche et de quoi faire du feu. J'oubliais : je veux aussi un paquet de cartes. Avec des frites et des cartes, je reste un an, si vous voulez !… Ça va-t-y ?

– Ça va ! dit Tricot.

Le bandit était persuadé maintenant que Zizi parlait en toute sincérité. Il se retira en songeant :

« Pour celui-là, ça va tout seul. Jamais il ne dira un mot. Mais l'autre m'inquiète. Il est plus fouinard. Tant pis pour lui S'il faut saigner, je saigne… mais j'aimerais autant que ça s'arrange à la douce. » Une demi-heure plus tard, Zizi et La Merluche se trouvaient munis de tout ce qu'il faut pour faire des frites et pour faire du feu ; de plus, ils avaient un paquet de cartes ; en outre, Tricot leur avait apporté deux litres de vin que Zizi avait reçus avec des acclamations enthousiastes, tandis que La Merluche grognait :

– C'est égal, c'est un peu chéro, tout de même !

Sans se préoccuper des lamentations de son camarade, Zizi allumait le feu dans la cheminée, et songeait :

– Maintenant, Tricot est sûr que j'pense pas plus à m'esbigner qu'à m'fiche à l'eau. Avant qu'il se décide tout à fait à nous estourbir, il se passera bien une quinzaine… D'ici quinze jours, j'aurai trouvé le moyen de filer, ou je n'suis qu'une gourde comme Merluchard !…

Bientôt les frites furent prêtes, et les deux compères s'attablèrent, oubliant sincèrement l'un les idées qui le tourmentaient, l'autre les suites désastreuses de l'aventure.

– Épatant ! disait Zizi.

– Jamais j'en ai mangé d'pareilles ! ajoutait La Merluche.

Ce repas, qui était pour eux le comble de la bonne chère, ayant été dignement couronné par un verre de vin, ils se mirent à jouer aux cartes.

– À quoi qu'on va jouer ? demanda la Merluche.

– À *bataille*, pardi ! C'est l'jeu le plus rupin ; et d'ailleurs, j'en connais pas d'autre. Et toi ?

– Moi non plus… Et puis, c'est amusant, presque autant que le bouchon et les billes.

C'est ainsi que s'écoulèrent deux ou trois jours. La Merluche et Zizi jouaient aux cartes et mangeaient des frites. La Merluche commençait à concevoir une existence où il passerait le temps à jouer à *bataille* et à éplucher des pommes de terre. D'abord, sa paresse invétérée y trouvait son compte. Et puis, cela l'éloignait du moment fatal où il se retrouverait en présence de son père, et que ce moment fût reculé jusqu'à des époques vagues et lointaines, c'était tout ce qu'il pouvait souhaiter de mieux.

Cependant, Zizi réfléchissait.

Convaincu que Tricot était résolu à un crime, il dissimulait sa terreur et cherchait activement un moyen de se sauver et de sauver en même temps les deux prisonnières.

Rose-de-Corail et Marie Charmant étaient-elles encore dans la maison ?

– Oui ! songeait Zizi… À moins qu'on ne les ait tuées…

À cette pensée, il se sentait pâlir, et c'était au tour de La Merluche de lui demander :

– Quoi que t'as ? De quoi t'plains-tu ? Allons, viens faire une partie de *bataille*.

Un soir qu'il ventait fort au dehors et que les bourrasques de printemps agitaient les volets que Tricot, par prudence, avait encloués, La Merluche venait d'éplucher les pommes de terre, ce qui, deux fois par jour, était sa besogne spéciale. Une fois que tout fut prêt, il se mit en devoir d'allumer le feu, et s'agenouilla devant la cheminée pour y disposer des brindilles de bois.

– Ça va pas prendre, ce soir, grogna-t-il, déjà inquiet sur le sort de son dîner.

– Pourquoi ça, gourde ? dit Zizi qui, les mains dans les poches, le regardait faire.

– À cause du vent, donc ! Ça descend par c'te cheminée de malheur. T'entends pas ?…

La Merluche approchait une allumette enflammée des brindilles. Mais, à ce moment, Zizi se précipita à genoux près de lui et éteignit l'allumette. La Merluche le vit tout pâle et comme rayonnant.

– Quoi qu'y a ? fit-il, terrifié.

– Y a qu'j'ai trouvé !

– Trouvé quoi ? T'es maboul ?…

Mais déjà Zizi n'écoutait plus. Fébrilement, il se mettait à plat ventre et s'introduisait dans le coffre de la cheminée. Un instant plus tard, il se relevait, et, à la stupéfaction de La Merluche, se mettait à exécuter une grande danse échevelée.

Lorsqu'il eut ainsi satisfait à la joie qui l'agitait, il serra les deux mains de La Merluche, ahuri.

– On va s'trotter, dit-il. Tu comprends donc pas ? T'es donc encore plus bête que j'croyais ? Tu vois pas que Tricot a pensé à tout, excepté à la cheminée ?…

– La cheminée ?

– Oui, gourde ! On va attendre qu'y fasse noir, et puis on va s'enfiler là dedans comme des petits ramoneurs, et une fois sur le toit nous sommes sauvés. Comprends-tu, maintenant ?

Les deux copains attendirent la nuit avec impatience, tremblant maintenant que Tricot n'eût l'idée de leur faire une petite visite. Une heure ou deux s'écoulèrent dans ces transes. Enfin Zizi murmura :

– Allons-y, mon vieux Merluchot. En avant pour l'évasion !

Zizi, sans plus s'attarder aux bagatelles de la porte, comme il disait, s'introduisit aussitôt dans la cheminée et commença à grimper. Sans être périlleuse, l'ascension était loin d'être aisée. Si maigre et fluet qu'il fût, Zizi se trouvait fort à l'étroit dans ce boyau qui, d'ailleurs, semblait se rétrécir de plus en plus. La respiration devenait difficile, mais cela n'empêchait pas le voyou de crier, en haletant quelque peu :

– Dis donc, Merluchard, j'ai trouvé ma vraie vocation. J'aurais dû me mettre dans les ramonas. C'est épatant c'qu'on est bien là dedans, tu vas voir… J'comprends maintenant pourquoi que Latude il a passé trente-cinq ans de sa vie à s'évader, sans compter qu'y r'commence encore au théâtre Montmartre. Y s'embête pas, non !

Tout en exhalant ses réflexions que d'ailleurs Julot n'entendait pas ; tout en s'écorchant aux épaules, aux mains, aux genoux, Zizi gagnait en hauteur. Finalement, après un vigoureux effort pour passer les épaules, il émergea à demi suffoqué, se hissa par un rétablissement, s'assit sur le sommet de la cheminée en murmurant :

– Ça serait le cas ou jamais de m'déguiser en génie d'la Bastille. Tiens, au fait ! L'génie d'la Bastille, ça doit z'être la statue à Latude. Ohé, Merluchon !

– De quoi ? fit d'en bas la voix geignante de Julot.

– Tu grimpes-t-y, oui z'ou non ! J'ai pas envie d'moisir ici, moi. D'abord on est trop près d'la lune, et ça vous tape sur le ciboulot, à preuve qu'on les appelle les lunatiques, les ceusses qu'en ont une pochetée…

– Mais j'peux pas ! gémit la voix. Ça m'racle, ça m'écorche, ça m'dépiaute…

– Ça t'fera du bien. T'es trop gras, t'as bouffé trop de frites. Et puis, si t'y laissais toute ta peau, ça t'changerait, tu serais tout déguisé pour le Mardi-Gras… D'abord moi, j'te l'dis carrément, j'en ai z'assez de t'voir toujours avec la même binette…

– J'étouffe, nom d'un baderne, j'peux plus passer !…

– Imbécile ! j'suis bien passé, moi !

– T'es deux fois plus petit qu'moi, pardine !

– Qu'ça peut fiche gourde ! On écarte un peu plus les moellons, voilà…

– J'peux pas, larmoya Julot. Y veulent pas s'écarter, les moellons !…

– Y veulent pas ? dit Zizi avec l'accent d'une surprise intense. Ben ! faut qu'y z'ayent un fichu caractère !… Alors, tu peux pas monter ?

– Non ! souffla Julot. La cheminée, elle est assez large pour toi, mais elle est trop étroite pour moi.

– Ça, c'est rageant, par exemple. J'aurais jamais cru ça d'la part de c'tte cheminée qu'avait pourtant l'air bonne fille… Alors, tu peux pas monter ?… Eh bien, descends, gourde !

– Ah ! malheur de malheur ! Alors, faut que je redescende ? Alors tu m'lâches ? tu m'abandonnes ?… Alors, j'vas rester tout seul ?… Pendant combien d'temps ? Peut-être toute ma vie !

– Merluchon, tu m'fends le cœur. Te désole pas, tu seras délivré demain !

– Oui mais si Tricot vient d'ici là et qu'y m'voye tout seul… quoi qu'y va dire ? quoi qu'y va faire ?

– Tricot viendra pas avant midi. Et tu seras délivré le matin, peut-être cette nuit même…

La Merluche poussa un soupir qui monta vers Zizi comme une suprême recommandation ; puis, il se laissa retomber jusqu'en bas, sortit de la cheminée, et comme les sentiments ne duraient jamais bien longtemps dans sa cervelle, au bout de dix minutes, il se dit :

– Bah ! j'vas toujours faire des frites et puis j'ferai une partie de bataille à moi tout seul.

Pendant ce temps, Zizi, s'étant mis à plat ventre, s'était doucement glissé jusqu'au bord du toit ; de là, il put aisément, en se suspendant à la gouttière, se laisser tomber sur la toiture du poulailler, d'où il sauta à terre sans autre mal que quelques écorchures.

Vivement, il franchît les deux cours et parvint à la porte de la petite cuisine ; puis il se dirigea vers le grand portail. Comme il l'examinait avant de tenter l'escalade, il entendit la cuisine s'ouvrir.

Zizi, d'un bond, gagna un tas de fourrage qui se trouvait à deux mètres de lui vers les écuries, et n'eut que le temps de s'y blottir ; un homme et une femme sortaient à ce moment de la cuisine qui venait de s'éclairer. À la lueur de la lampe laissée sur la table, Zizi reconnut Tricot et la Veuve.

Ils marchèrent en silence jusqu'à la porte cochère que Tricot se mit en devoir d'ouvrir.

– Tu m'as bien compris ? dit à ce moment La Veuve.

– Vous m'avez donné vingt mille francs pour que je comprenne, fit Tricot de sa voix papelarde. Vous pouvez être bien tranquille. À une heure, l'auto où Biribi doit mettre la petite Lise sera prête. À deux heures, la vôtre vous attendra tout attelée…

– C'est bien ça. Quant à la bouquetière et à Rose-de-Corail, tu n'as pas à t'en inquiéter. Biribi t'en débarrassera demain matin…

– Et je n'aurai à me défaire que des deux gamins ?

– Oui, dit La Veuve. Là-dessus, je n'ai pas de conseils à te donner, mon bon Tricot. Mais souviens-toi qu'il n'y a que les morts qui savent se taire.

Tricot répondit par un petit rire qui fit dresser les cheveux sur la tête de Zizi.

– Ben ! songea-t-il, j'en réchappe d'une verte !… Quelle veine que Merluchard ait pas pu allumer la cheminée ce soir pour les frites ! Sans ça, c'était moi qui l'étais, frit !

Tricot venait d'ouvrir la porte. La Veuve demeura immobile un instant, comme si elle eût eu quelque chose à dire encore. Puis tout à coup, elle disparut…

Zizi sentit une sueur d'épouvante couler le long de son visage. Il ne bougeait pas. Il entendait son cœur battre à grands coups, et se disait :

– Zut !… Sûr que Tricot va entendre !… Gourde de cœur ! si j'te tenais dans la main !…

Dix minutes se passèrent. Tricot était toujours dans l'entrebâillement de la porte cochère. Sans doute ; il attendait que La

Veuve eût disparu au loin. Enfin, il modula un coup de sifflet, et, au bout de quelques instants, Zizi vit se dessiner dans l'ombre l'énorme carrure de Biribi.

– Y manquait à la noce, çui-là ! songea-t-il.

Tricot avait solidement refermé la grande porte. Les deux hommes se dirigèrent vers la cuisine.

– La Veuve t'a dit ? demandait Biribi.

– Oui, oui, les autos, la petite Lise ; je suis au courant.

– Mais t'a-t-elle prévenu pour demain matin ?… Rose-de-Corail… la bouquetière.

– Je sais que tu dois les emmener demain matin. Et c'est pas trop tôt.

– Bon ! fit Biribi avec un sourd grognement de joie. Alors, montre-moi oùs qu'elles sont, puisque jusqu'à maintenant La Veuve s'est méfiée de moi…

– Pas la peine de te montrer. Tu sais où sont les deux gosses ?

– Zizi et Julot ?…

– Oui… Eh bien ! c'est la porte en face, pas moyen de te tromper. Dis donc, tâche d'opérer avant le jour.

Le reste se perdit dans un murmure confus. Les deux hommes entrèrent dans la cuisine, dont la porte fut refermée et dont la lumière disparut au bout de quelques instants.

Zizi, frissonnant de terreur, attendit un quart d'heure encore. Puis, ne voyant et n'entendant plus rien, il se dirigea ou plutôt rampa vers la porte cochère. Ce fut un jeu pour lui de se hisser jusqu'en haut en se servant des barres d'appui. Deux secondes après, il se trouvait sur la route, et, à toutes jambes, filait vers la barrière.

Une fois dans Paris, Zizi vit qu'il était à peine neuf heures, et que les boutiques étaient toutes éclairées.

Il se laissa tomber sur un banc du boulevard, pour reprendre haleine et s'encourager.

– Je dois être pâle comme La Merluche quand y voit son père au moment où y met la patte dans un bocal d'épicemar. Non ! c'que j'dois en avoir une bobine !…

Apercevant la devanture d'un charcutier qui s'encadrait de glaces, il s'y dirigea par l'instinctif besoin de voir sa figure, et, une fois devant la glace, demeura stupéfait, les yeux écarquillés.

– Non ! fit-il. C'est-y que la glace est noire ? Ou c'est-y moi qui suis

devenu, sans le savoir, le nègre de la Porte-Saint-Mar ?…

Zizi, qui se croyait très pâle et qui l'était sans doute sous l'épaisse couche de suie qui le grimait, venait de se voir tout noir. Il murmura :

– C'est trop d'émotions pour une fois ! V'là que j'ai le physique d'un ramona !…

Ce mot le mit sur la voie, et, ses esprits reprenant un peu de calme, il se rappela qu'il venait de se tortiller dans le boyau d'une cheminée que son passage avait dû consciencieusement ramoner. Dès lors, il reprit toute sa sérénité, et, les mains dans les poches, il s'en alla en disant :

– Tiens, au fait, ça m'empêchera d'être reconnu par les roussins qui doivent sûrement me chercher. Maintenant, c'est pas tout ça. Il va se passer cette nuit chez cette fripouille de Tricot des choses à frémir. Pauvre Mlle Marie !… Et pauvre Rose-de-Corail !… Et cette autre petite dont parlait La Veuve… Lise, qu'elle a dit… Et Merluchard !… Vrai, faut qu'elle en aye une santé, La Veuve ! Quel poison !… Faut empêcher tout cet estourbissage ! Oui, mais comment, mille badernes ! Comment ? M'adresser à la police ? D'abord, ça sauverait rien du tout, vu que les roussins, avant de courir au secours des malheureux, faut qu'y fassent des enquêtes, et pendant ce temps, c'est la crève !… Faudrait que j'mette la main sur le journalisse… En v'là un qu'est d'attaque ! Mais où le trouver ? Des fois qu'y s'rait revenu rue Letort ?… Allons-y !…

Dix minutes plus tard, Zizi faisait son entrée dans la loge de Mme Bamboche qui, malgré le masque de suie, le reconnut aussitôt et s'écria :

– Comme te voilà fait, mon pauvre Zizi ! Tu ne seras donc jamais sérieux ?… Et ta pauvre sœur qui est venue te chercher ! et qui voudrait t'emmener ! et qui a tant pleuré quand je lui ai dit qu'on n'avait pas de tes nouvelles !

Zizi fit la grimace. Un nuage passa sur ce front de voyou qui ne semblait pas fait pour les réflexions pénibles. Le souvenir de sa sœur Magali et de ce qu'elle était devenue réveillait en lui ce qu'il pouvait y avoir encore d'instincts de droiture et d'honnêteté dans son cœur.

– S'agit pas d'ça, mère Bamboche… fit-il en essayant d'arrêter les exclamations de la digne femme.

– Et de quoi qu'il s'agit, galopin ? T'as pas honte, à ton âge, de…

– Mère Bamboche, cria Zizi, s'agit de la vie ou de la mort de Mlle Marie !…

– Qu'est-ce que tu me dis là ? fit la concierge toute pâle. Tu l'as

donc retrouvée. Alors, je ne vois qu'un homme qui puisse la sauver, c'est le journalisse…

– M. Ségalens ?…

– Oui, c'est ça. Est-il revenu ?…

– M. Ségalens ne demeure plus dans la maison ; c'est-à-dire, il a gardé son logement… mais il habite en réalité 55, faubourg Saint-Honoré… Ici, maintenant, ce n'est plus qu'une adresse pour lui, tu comprends ?… Et alors… explique-moi donc !…

Mais déjà Zizi s'était élancé hors de la loge et se mettait à courir dans la rue.

LXXI

UN BON REPORTAGE

Mme Bamboche avait dit la vérité : Anatole Ségalens demeurait maintenant 55, faubourg Saint-Honoré, dans un de ces vieux hôtels de l'aristocratie déchue, qui, rachetés par des propriétaires sagaces, ont été transformés en maisons de rapport.

Ségalens avait loué un appartement au troisième, qui était le dernier étage et qui, jadis, avait constitué les combles de l'hôtel. Il avait à sa disposition quatre grandes belles pièces, dont deux étaient complètement vides de tout meuble. Une troisième contenait son lit, ses livres et une table de toilette. Fidèle à ses principes, Ségalens avait porté tout son effort sur une pièce unique : celle où il recevait, quand, par hasard, il lui survenait une visite.

Un après-midi, Ségalens se trouvait dans son bel appartement de la rue Saint-Honoré, il se promenait lentement dans sa chambre à coucher, c'est-à-dire dans la pièce qui contenait un petit lit de fer. Le soir arrivait. Il songeait tristement que l'heure du dîner allait venir, qu'il lui faudrait recommencer les mêmes opérations, s'asseoir sans avoir faim à la table de quelque restaurant, puis subir la corvée de la vie parisienne où qui veut vivre est tenu de se montrer ; il songeait avec terreur qu'il y avait justement une première ce soir-là, et qu'il était de toute nécessité qu'il y parût.

Il s'habilla avec le soin infini qu'il mettait à cette importante opération.

Au moment où il se préparait à sortir, la sonnette de l'antichambre retentit.

– Bon !… je parie que c'est Champenois qui m'envoie chercher. Dire qu'il n'y a même pas moyen de souffrir à son aise quand on n'a pas le sou !…

Il courut cependant à l'antichambre, ouvrit, et se trouva en présence d'un gentleman dont, dans l'obscurité croissante, il ne distingua pas le visage.

– Monsieur Ségalens… fit l'inconnu.

– C'est moi, monsieur. Veuillez entrer.

Ségalens se dirigea vers son salon où le nouveau venu le suivit. Là, le reporter se retourna et demeura stupéfait.

– Jean Nib !…

– Non, Edmond d'Anguerrand. Mais peu importe le nom. J'ai à vous parler. Sommes-nous seuls ?

–Soyez sans crainte.

Jean Nib déposa sur le tapis un paquet assez volumineux qu'il portait sous le bras, et prit place dans le fauteuil que lui indiquait Ségalens.

Celui-ci ne revenait pas de l'étonnement que lui causait la transformation de l'escarpe.

– Ça vous épate ? dit gravement Jean Nib.

– Ma foi, oui. Vous portez admirablement la toilette, d'ailleurs.

– Bon ! Tout à l'heure, vous serez bien plus épaté. Mais, avant tout, comme je dois faire cette nuit une expédition où je puis laisser ma peau, je vous prierai de mettre en lieu sûr ces papiers et ces fafiots…

Très simplement, Jean Nib sortit de sa poche une liasse de billets de banque et un portefeuille.

Ségalens, au comble de la stupéfaction, prit machinalement le tout.

– Ouvrez le portefeuille, dit Jean Nib, vous verrez que c'est sérieux…

Ségalens obéit sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, et il bondit : le portefeuille contenait deux bons de quatre millions chacun sur des banques américaines, – sans compter quelques autres papiers.

Alors, le reporter recouvra soudain son sang-froid, déposa sur la table le portefeuille et la liasse de billets de banque, et, d'une voix étrange :

– Vous me demandez de mettre tout cela en sûreté ? Chez moi ?… C'est bien cela que vous me demandez ?…

– Je vous en prie, dit Jean Nib.

Ségalens se leva, fit quelques pas avec agitation, puis, revenant à Jean Nib :

– Je crois, dit-il froidement, que vous faites erreur, mon cher monsieur. Au surplus, c'est peut-être ma faute, et je ne saurais vous en vouloir. Seulement, entendons-nous. Lorsque vous étiez malheureux, déguenillé, sans un sou dans la poche, vous m'avez vu ce qu'il me plaisait d'être avec vous. Alors, tout naturellement, vous avez dû me

prendre pour… un camarade, hein ?… Allons, mon brave, je ne vous en veux pas. Mais ramassez tout cela et… portez-le ailleurs.

– Monsieur Ségalens, dit Jean Nib avec un accent de tristesse profonde, je vous prie de me garder tout cela cette nuit, parce que, non seulement il y a là de l'argent qui est à moi, mais encore de l'argent qui ne m'appartient pas. L'un des deux bons est destiné à ma sœur Valentine… Je lis dans vos yeux que vous me prenez pour un fou. Vous vous trompez, monsieur Ségalens. Et vous vous êtes trompé tout à l'heure, quand vous avez cru que tout cet argent était le produit d'un vol. Erreur bien naturelle, après tout ! ajouta-t-il sans amertume.

– Qui donc êtes-vous ? balbutia Ségalens, frappé de stupeur.

– Je vous l'ai dit : Edmond d'Anguerrand. Jean Nib est mort. C'est pourquoi je vous ai dit qu'en ouvrant le portefeuille vous verriez que c'est sérieux. Voici mon acte de naissance. Voici le récit de mes aventures d'enfance écrit par mon propre père. Voici un relevé de ma fortune, dressé par mon père. Voici enfin une attestation écrite et signée par le baron d'Anguerrand, mon père…

Au fur et à mesure, Jean Nib tendait à Ségalens les papiers, et le reporter y jetait des yeux stupéfaits.

L'attestation était ainsi conçue :

« Moi, soussigné, Hubert, baron d'Anguerrand, étant sain de corps et d'esprit, après avoir écrit le récit de ma vie et spécialement du crime que j'ai commis envers Edmond et Valentine, mes enfants, récit que j'ai remis à mon fils Edmond ; désireux d'éviter à mon fils Edmond toute contestation possible pour le cas où je viendrais à mourir d'ici peu ; certifie et déclare en toute connaissance de cause que mon fils Edmond, abandonné par moi, est devenu un malheureux qui, poussé par le besoin, a vécu jusqu'ici hors de toute loi humaine, sous le nom de Jean Nib ; que la réprobation et le châtiment de ses fautes retombent sur moi seul, car j'en suis le vrai coupable ! Je déclare et certifie donc que l'homme nommé Jean Nib est « mon bien-aimé fils Edmond d'Anguerrand, que j'ai si longtemps cherché, et que je remercie Dieu d'avoir mis sur mon chemin… »

Suivaient quelques observations, puis la date et la signature.

Jean Nib reprit :

– Eh bien ! monsieur Ségalens, me rendrez-vous maintenant le service de me garder chez vous ces huit millions et cette centaine de mille francs, avec ces divers papiers ?

– Venez, dit simplement Ségalens, qui, en un seul tas, ramassa papiers et billets de banque.

Jean Nib le suivit.

Ségalens pénétra dans sa chambre à coucher, ouvrit une sorte d'armoire qui lui servait de bibliothèque, et, derrière un rayon de livres, déposa le tout. Puis il referma, et tous deux revinrent dans le salon.

Et, de cette scène si simple, de cette confiance absolue que se témoignaient l'un à l'autre ces deux hommes différents et peut-être si semblables, se dégageait l'émotion large et bienfaisante qui sort de tout ce qui est beau, simple et vrai…

– Je vous félicite, dit Ségalens lorsqu'ils eurent repris leur place. Votre aventure est prodigieuse mais elle ne m'étonne pas. Aussi, mon cher monsieur, je vous félicite et je suis heureux du bien qui vous arrive : d'abord, tout bonheur qui tombe sur un homme quel qu'il soit me réjouit toujours, et ensuite parce que c'est sur vous que tombe aujourd'hui ce bonheur.

Jean Nib hochait la tête. Il semblait désespéré.

Ségalens le considérait avec surprise.

– Quoi ? fit-il. Est-ce que la force de supporter la bonne fortune vous manque ? Je vous ai vu plus gai et même radieux à une époque où la vie devait pourtant vous apparaître bien sombre.

Jean Nib redressa la tête, étendit la main vers la chambre où les papiers venaient d'être enfermés.

– Tenez, monsieur Ségalens, dit-il. Il y a là quatre millions qui sont à moi. C'est ce qu'on peut appeler une somme. Quant à moi, à cette époque dont vous me parliez, je n'arrivais même pas à me figurer réellement qu'un seul homme pût posséder tant d'argent à la fois. C'est vous dire que je comprends, que j'estime à sa juste valeur l'immense quantité de jouissances que représentent ces mots quatre millions. Eh bien ! ces quatre millions, je les donnerais pour un renseignement, un indice… Jean Nib étouffa un sanglot.

– Lorsque vous m'avez vu radieux dans ma misère, reprit-il, c'est que j'avais près de moi celle que j'aime…

Oh ! je n'ai jamais compris comme en ce moment à quel point nous nous aimions, et combien vraiment nous étions tout l'un pour l'autre, puisque, d'avoir retrouvé à la fois mon père, ma famille, une fortune, tout ce qui fait la vie, cela ne me console pas de l'avoir perdue, elle !

– Rose-de-Corail ? dit Ségalens très ému. Est-ce que votre amie serait, morte ?…

– Le sais-je ?… Morte ? Vivante ?… Elle est perdue pour moi. Et qui sait s'il ne vaudrait pas mieux la savoir morte que de la savoir aux

mains de La Veuve et de Biribi !

– La Veuve ! Biribi ! exclama sourdement Ségalens. Et vous croyez ?…

– Que ce sont ces deux misérables qui se sont emparés de Rose-de-Corail. J'en suis sûr !

– Eh bien ! en ce cas, dit Ségalens, espérez !

– Que voulez-vous dire ? murmura Jean Nib en bondissant.

– Calmez-vous. J'ai… je crois avoir un indice sérieux…

– Parlez ! oh ! parlez, je vous en conjure ! Moi aussi après des journées et des nuits de recherches, j'ai cru trouver un indice… rue Saint-Vincent… et c'est là que, cette nuit, je vais tenter une expédition… Est-ce que vos indices concordent avec les miens ?…

– Tout à l'heure, dit Ségalens, je vous raconterai tout ce que je sais. Mais d'abord mettez-moi au courant…

– Soit, dit Jean Nib. Je reprends donc les choses au moment où vous m'avez prié de venir m'installer dans la villa Pontaives, qui, pensiez-vous, devait être attaquée…

Alors, à la stupéfaction de Ségalens, Jean Nib raconta dans tous ses détails, la bataille qui avait eu lieu dans la villa Pontaives, et comment, à demi mort déjà, il avait été précipité à la Seine par Biribi et ses acolytes, et comment Pierre Gildas l'avait sauvé.

Ségalens avait écouté ce récit avec une poignante attention d'angoisse et d'horreur.

– Ainsi, dit-il, ce comte de Pierfort n'était autre que votre frère, Gérard d'Anguerrand ?

– Oui, dit Jean Nib. Mon propre frère qui a failli m'assassiner. Mais tout cela est passé. Lorsque je me retrouverai en présence de Gérard, je lui tendrai la main en lui disant : « Frère, oublions !… »

– Bien ! fit Ségalens. Mais votre amie, Rose-de-Corail, vous l'avez donc perdue de vue depuis le moment où vous êtes entré chez Pontaives ?

– Non… je vais vous expliquer… Rose-de-Corail et moi, voyez-vous, on ne s'était jamais séparés. Je vous dis que nous ne pouvions pas vivre l'un sans l'autre… Alors, dès le soir même du jour où je suis venu, je l'ai introduite dans la villa et l'ai installée dans les combles où il était convenu qu'aucun des domestiques ni des habitants de la maison ne monterait jamais…

– Je comprends maintenant. Rose-de-Corail a dû être enlevée au cours de cette affreuse bataille que vous m'avez racontée…

– Après. C'est lorsqu'ils ont cru que j'étais mort, que Biribi et La Veuve ont transporté Rose-de-Corail dans une voiture… Depuis, je n'en ai pas de nouvelles… Mais, ce n'est pas tout : Rose-de-Corail n'était pas seule. Avec elle, les misérables ont enlevé un pauvre gosse venu pour me prévenir… Zizi.

– Zizi ? Mais je le connais, Zizi ! Il habitait la même maison que moi, rue Letort.

– La maison de La Veuve, c'est bien ça. Et ce n'est pas tout encore. Ce qui me reste à vous dire est si étrange que moi-même, quand j'y songe, ça me donne le frisson… Je vous ai dit que j'ai une sœur…

– Valentine. Celle à qui est destiné l'un des bons de quatre millions. Celle que Barrot, jadis, emmena en même temps que vous, sur l'ordre de votre malheureux père.

– Oui ! Et vous dire les efforts de mon père pour la retrouver, ce serait vous retracer, l'existence la plus misérable que vous puissiez supposer. Eh bien ! cette fille, cette Valentine en vain si longtemps cherchée, ma sœur, je l'ai retrouvée, moi. Le hasard nous a mis en présence dans une occasion terrible. Un soir que Finot me donnait la chasse…

– Finot ?…

– Un agent de la Sûreté qui, vingt fois, faillit mettre la main sur moi quand j'étais un bandit dont il fallait à tout prix débarrasser la société. Cette nuit-là, donc, Finot me traqua si bien que je crus tout fini. La preuve, c'est que Rose-de-Corail m'avait demandé de la tuer et de me tuer ensuite, à la minute où il n'y aurait plus de fuite possible. Donc, depuis les hauteurs de la Villette jusque dans la Cité, Finot et ses hommes nous avaient traqués, et voilà qu'au moment où nous arrivions devant la Morgue, il n'y avait plus moyen d'aller ni en avant ni en arrière : la police était partout… Alors, j'ai vu qu'il fallait mourir… Et, juste à ce moment, qu'est-ce que je vois ? La porte de la Morgue qui s'ouvre… Rose-de-Corail et moi, nous entrons dans la Morgue, et nous entendons les policiers qui se lancent vers Notre-Dame… Pour cette fois encore, nous étions sauvés.

– Mais qui avait ouvert la porte de la Morgue ? En pleine nuit ?… C'est étrange…

– Étrange, c'est vrai. Qui avait ouvert ? Une jeune fille.

– Une jeune fille, à la Morgue ?… Vivante ?…

– Morte !… Ou plutôt considérée comme morte. Elle venait de se réveiller sur les dalles. Et, affolée de terreur de se trouver là, elle avait pu ouvrir la porte pour se sauver… C'est à ce moment que nous sommes entrés… Cette jeune fille, monsieur Ségalens, c'était

Valentine. Je ne l'ai pas su alors ; mais j'en ai les preuves maintenant, preuves que m'a données mon père. Maintenant, figurez-vous que Valentine connaissait La Veuve. Figurez vous que La Veuve lui en voulait… car La Veuve, c'est Jeanne Mareil, et elle savait sans doute…

– La Veuve en voulait à votre sœur Valentine ?…

– Oui. Je vous raconterai un jour toute l'histoire de mon père, et vous comprendrez alors pourquoi. Toujours est-il que, sans savoir que c'était Valentine, Rose-de-Corail et moi nous avons voulu la sauver de La Veuve. Alors, elle a vécu avec nous. Et quand Rose-de-Corail est venue me rejoindre à la villa Pontaives, Valentine, comme de juste, l'accompagnait.

– En sorte, dit Ségalens, avec une profonde pitié, que les bandits, en même temps qu'ils s'emparaient de votre chère Rose-de-Corail, s'emparaient aussi de cette jeune fille, votre sœur Valentine… C'est effrayant… et vous avez dû bien souffrir alors !

– J'avoue que j'ai surtout pensé à Rose-de-Corail. D'ailleurs, à ce moment, j'ignorais complètement que Marie Charmant fût ma sœur Valentine… Tiens !…Qu'avez-vous ?… Vous vous trouvez mal ?…

– Qu'avez-vous dit ? râla Ségalens devenu livide.

Le jeune homme s'était levé d'un bond.

Il tremblait de tous ses membres.

Il saisit violemment les mains de Jean Nib stupéfait et balbutia :

– Vous avez dit ?… Oh !… répétez…

– Que ma sœur Valentine…

– Vivait sous le nom de Marie Charmant ?…

– Mais oui !…

– Marie Charmant ?… La bouquetière de la rue Letort ?…

– Certes !…

Ségalens poussa un grand cri, puis, retombant dans un fauteuil, se prit à sangloter… sangloter de joie !… Car maintenant, il était sûr que Marie Charmant était aux mains de La Veuve ! Et il savait où trouver La Veuve !…

– Oh ! dit Jean Nib, mais à part l'amitié dont vous m'honorez, pourquoi une pareille émotion ?…

Ségalens montra à Edmond d'Anguerrand un visage radieux, tendit ses deux mains, et, d'un accent de passion profonde, murmure :

– Je l'aime !…

– Vous aimez Marie Charmant ?

– De toute mon âme !

– Vous aimez ma sœur Valentine ?…

Ségalens tressaillit, frappé au cœur. Et alors une pensée terrible l'assaillit et le fit pâlir de douleur comme il avait pâli de joie…

Marie Charmant n'était plus Marie Charmant, l'humble bouquetière des rues ! C'était Valentine d'Anguerrand, la riche héritière !… Et lui ! lui, n'était qu'un pauvre reporter sur le point de perdre sa situation !…

Et c'est *après* avoir su que Marie Charmant, c'était Valentine d'Anguerrand, c'est après qu'il avait dit à son frère : « J'aime votre sœur… la richissime héritière !… »

Des pensées pénibles assaillirent le pauvre Ségalens, dont la droiture se révoltait à l'idée qu'on pouvait très bien le prendre pour un coureur de dot.

Mais déjà Jean Nib lui prenait les mains, les broyait dans les siennes, et les yeux pleins de larmes :

– Bon sang de sort ! en voilà une chance ! Vous aimez Valentine !…

– Ainsi, balbutiait Ségalens, ça vous fait plaisir ?…

– Plaisir ?… Écoutez : dès que j'ai su par mon père que Marie Charmant était ma sœur, j'ai tout de suite pensé que le plus grand bonheur pour elle serait de devenir votre femme… Seulement, je me disais : « Il ne voudra pas ! Il est trop fier pour épouser la sœur du malheureux que je suis… » Et voici que vous l'aimez ! Voilà que vous voulez bien !… Voilà que vous êtes de la famille… et que vous devenez mon frère… et cela me sauve, voyez-vous ! Prés de vous, guidé, encouragé par vous, je finirai peut-être par oublier… ce que j'ai été…

Jean Nib éclata en sanglots.

Un souffle de générosité emporta Ségalens. Il ouvrit ses bras et les deux hommes s'étreignirent fraternellement.

– Oui, reprit Ségalens, mais votre père voudra-t-il ?

– J'en réponds. Quand il saura ce que vous avez fait pour moi, il sera bien heureux de vous appeler son fils…

– Mais je suis pauvre…

– Eh bien ! fit Jean Nib avec étonnement, qu'est-ce que ça peut vous faire, puisqu'elle est riche ?…

Ségalens baissa la tête et songea.

Puis, sur les demandes réitérées de Jean Nib, il dut raconter comment il avait connu Marie Charmant et comment il l'avait aimée

sans oser le lui dire.

– Bon, fit Jean Nib lorsqu'il eut achevé, je me charge de le lui dire, moi. Et je réponds qu'elle vous aime.

– Qu'en savez-vous ? fit Ségalens souriant malgré lui.

– Je la connais. C'est un brave cœur, une fille pleine de sens et de finesse ; il est impossible qu'elle ne se soit pas aperçue de votre amour…

– Mais cela ne prouve pas qu'elle m'aime !

– Mais si !… Vous verrez… elle va vous le dire elle-même…

Le front de Ségalens s'assombrit :

– Nous parlons comme si elle était là ! comme si nous devions la voir dans quelques minutes !…

Jean Nib pâlit. Un instant, il demeura comme étourdi, puis il murmura :

– C'est vrai ! j'oubliais, moi !… oui, j'en arrivais à oublier que Valentine est aux mains de La Veuve…

Et plus bas il ajouta :

– Valentine… et Rose-de-Corail ! Mais, comme je vous le disais en arrivant, je crois être sur la piste de La Veuve. Je crois, du moins, que dans une masure de la rue Saint-Vincent, à Montmartre, j'aurai ce soir des indices positifs… Voyons, il est dix heures et demie… pour une fois encore, je vais endosser la tenue du rôdeur…

Jean Nib défit alors le paquet qu'en entrant il avait déposé sur le tapis, et qui contenait les vêtements qu'il portait encore quelques jours auparavant.

Il commença aussitôt à s'en revêtir.

– Rue Saint-Vincent, dites-vous ? reprit le reporter. Je vous dirai tout à l'heure ce que j'en pense. Car je vous accompagne, bien entendu.

– Mais vous allez me faire remarquer avec votre habit de soirée !

– Attendez. J'ai encore le costume que j'endossais quand vous me pilotiez dans les bouges pour mes articles sur la pègre.

Il disparut dans sa chambre à coucher et revint en effet cinq minutes plus tard tel que Jean Nib l'avait vu ; pendant ce temps il avait achevé de se transformer.

– Maintenant, dit-il, je puis accepter votre collaboration… Il faut que nous soyons rue Saint-Vincent vers minuit ; nous pouvons donc partir.

– Oui, dit Ségalens d'une voix ferme ; mais ce ne sera pas pour aller rue Saint-Vincent…

– Vous savez quelque chose ? s'écria Jean Nib. Déjà, tout à l'heure…

– Eh bien ! oui… Mais rien de précis. J'ai vu La Veuve et Biribi entrer dans une maison… Est-ce là que nous retrouverions celles que nous cherchons ?… Qui sait ?… Qui sait même si on ne les a pas…

Les deux hommes se regardèrent tout pâles. Mais, écartant les pensées de désespoir contre lesquelles il luttait depuis plusieurs jours, Ségalens, en quelques mots mit Jean Nib au courant des recherches qu'il avait faites lui-même pour retrouver Marie Charmant. Jean Nib se promenait avec agitation…

– Je connais cette maison dont vous me parlez, dit-il, lorsque Ségalens eut achevé. Je connais l'homme qui habite là. C'est un nommé Tricot. Il est plus ou moins receleur. Mais je ne le crois pas capable de s'être prêté à une séquestration, encore moins à un assassinat… En tout cas, puisque nous risquons de rencontrer La Veuve il faut y aller. Si nous tenons La Veuve, nous sommes sauvés… Et pourtant La Veuve… Jeanne Mareil…

À ce moment, un violent coup de sonnette retentit.

Ségalens courut ouvrir.

– Zizi ! fit Jean Nib qui bondit.

– Jean Nib ! Mince ! Il est dit qu'on se rencontrera partout. Mais ça tombe à pic.

– Rose-de-Corail ?… haleta Jean Nib.

– Marie Charmant ? interrogeait fiévreusement Ségalens.

– Minute ! laissez-moi souffler ! Rose-de-Corail, Mlle Marie, c'est pour ça, que je viens ! et c'est une fière chance de vous trouver tous les deux…

– Courons ! fit Jean Nib, conduis-nous…

– Minute, que j'vous dis ! On a le temps ! C'est juré, là ! Laissez-moi vous expliquer, au moins !…

– C'est juste, dit Ségalens en recommandant le calme à Jean Nib, d'un coup d'œil.

– Courons ! reprit Jean Nib. Marche devant, Zizi.

– Minute, nom d'une giberne ! J'ai encore des choses à vous dire. Jusqu'à demain matin, y a pas de danger, c'est juré. Et puis, s'agit pas d'gafier, à c't'heure, car ça deviendrait tout ce qu'y a de mauvais. D'abord, m'sieu Ségalens, faut qu'vous m'juriez une chose…

– Laquelle ?…

– Au moment que j'm'ai esbigné d'chez l'père Tricot, j'ai entendu jaser La Veuve, et puis Tricot et puis Biribi. Vous pensez qu'j'ai ouvert les esgourdes. Bon. Eh bien ! y paraît que, d'abord, la bande va régler son compte à une pauv' petite qu'est aussi dans la cambuse. À une heure du matin, Biribi doit la fourrer dans un sapin pour la conduire j'sais pas où… Elle s'appelle Lise…

– Lise ! songea Jean Nib, en tressaillant. Celle que mon père m'a dit être la fille de Jeanne Mareil !… La fille de La Veuve !…

– Ensuite, continua Zizi, j'ai appris par la même occase que le compte de Rose-de-Corail et de Marie Charmant allait être réglé demain matin par Biribi… Donc, pour moi, y a qu'un moyen d'empêcher tout ça c'est de pincer Biribi quand y s'amènera à une heure pour fourrer la petite Lise dans son sapin du diable…

– En route ! dit Jean Nib d'une voix rauque.

– Allons ! fit Ségalens, le cœur battant d'émotion. D'ici la maison Tricot nous ferons notre plan d'attaque.

Zizi sonna la charge en mettant sa main en trompette, et tous trois descendirent…

Le concierge fut étonné de voir passer devant sa loge, habillés en rôdeurs de barrière, M. Anatole Ségalens qu'il avait toujours vu tiré à quatre épingles et ce gentleman qui était venu visiter son locataire. Mais comme c'était un concierge bien stylé, très moderne et d'allure diplomatique, il pensa que ces messieurs se rendaient à quelque redoute mondaine sous ce déguisement.

Il était plus de minuit, lorsque Jean Nib et Ségalens atteignirent la barrière. Zizi marchait à vingt pas devant eux en éclaireur.

– Êtes-vous armé ? demanda Jean Nib.

– Ma foi, je n'y ai pas songé, dit Ségalens. Et vous ?

– Moi, j'ai mon couteau. Il y a cette différence entre vous et moi que je ne peux pas moi, ne pas penser à être armé. Je m'appelle Edmond d'Anguerrand, c'est vrai, mais le surin de Jean Nib ne m'a pas quitté une minute…

Ségalens frissonna.

Il se demanda un instant si Jean Nib, même devenu riche, même à l'abri pour toujours de la tentation mauvaise, même avec le fonds d'intelligence qu'il lui reconnaissait, n'éprouverait pas tôt ou tard une sorte de nostalgie, un regret de son existence de rôdeur.

Mais il secoua ces tristes pensées en se disant :

– Je serai là pour le soutenir et lui tendre la main au moment de la chute possible… Comment allons-nous opérer ? demanda-t-il à son compagnon.

– Approchons-nous…

Ségalens et Jean Nib suivaient le trottoir de droite, toujours précédés par Zizi (la maison de Tricot était sur le trottoir de gauche). Ils passèrent devant l'ex-cabaret des Croque-Morts et s'arrêtèrent enfin devant le cabaret de Tricot.

Tout était noir dans la maison.

Les deux hommes la considéraient avec une émotion qu'ils avaient peine à contenir.

– Où est-ce ? demanda Jean Nib d'une voix rauque.

– Tu vois la porte cochère, hein ? Y a la cour des écuries…

– Je connais.

– Et puis une petite porte par oùsqu'on passe dans une deuxième cour ; au fond, y a l'poulailler…

– Le poulailler ! fit Jean Nib en tressaillant.

Il se souvint alors que Pierre Gildas lui avait dit avoir entendu ce mot. Le poulailler ! c'était cela qu'il avait en vain cherché ! Nul, dans la pègre, n'avait pu lui donner la moindre indication. Et, en effet, Jean Nib pas un instant n'avait supposé que ce poulailler fût simplement et réellement une cabane à poules.

– Bien sûr, continua Zizi. Même que j'ai essayé de m'tirer par là, et même que j'entendais chanter le coq, en fait de café-concert. Bon. Eh bien ! à droite du poulailler, y a une cambuse ; au rez-de-chaussée, à droite de l'entrée, c'est là !…

Jean Nib eut un mouvement comme pour s'élancer. Mais Ségalens le contint vigoureusement.

– Fait'ment ! fit Zizi, c'est pas le moment d'gaffer. Faut attendre que Biribi s'amène pour avoir la roulante oùsqu'il doit emmener la petite Lise…

– Et si on les tue pendant ce temps ! grondait Jean Nib que Ségalens contenait.

– Écoutez, dit le reporter, c'est le moment d'être courageux, et le courage, à cette heure, consiste à savoir attendre. D'après ce que j'entrevois, d'après tout ce qu'a dit Zizi, il y a un plan parfaitement clair : à une heure du matin, Biribi doit emmener la pauvre Lise et l'emmener sans doute assez loin, et ce n'est qu'à son retour, demain matin, qu'il doit emmener à leur tour Rose-de-Corail et… Marie. Il

s’agit donc de supprimer Biribi… Si nous arrêtons ce bandit au moment où il agira à une heure du matin, les deux autres sont sauvées…

– Oui, oui, je vois bien que vous avez raison… mais c’est dur… la savoir là !… et ne pas bouger !…

– Ne pas bouger, et ne plus même dire un mot… ou nous risquons de tout perdre.

Alors, ils se renfoncèrent dans un coin d’ombre plus épaisse, et, immobiles, haletants, l’oreille aux écoutes, ils attendirent. Attente terrible pendant laquelle Ségalens, qui tenait la main de Jean Nib, sentait cette main devenir glaciale, puis brûlante…

– Attention !… murmura tout à coup Zizi.

Derrière la porte cochère, des bruits à peine perceptibles se manifestaient.

Ségalens se sentit pâlir ; Jean Nib, étouffa un soupir d’angoisse…

Il leur parut qu’on ouvrait des portes, qu’on marchait… Puis les bruits se précisèrent… Ils comprirent que l’on manœuvrait une des autos volées, pour la faire sortir du garage, puis, tout à coup, il y eut un juron…

– Biribi ! gronda Jean Nib. Il est là.

– Silence ! fit Ségalens.

La minute était poignante pour les deux hommes.

Dans la cour, les bruits s’étaient éteints. Pendant près de dix minutes, Jean Nib et Ségalens n’entendirent plus rien.

– Maintenant, murmura Ségalens, ils ont été chercher la petite Lise. De gré ou de force, elle va monter dans l’auto, et alors, il faudra bien que la porte cochère soit ouverte. À ce moment, nous pénétrons dans la cour…

– Je me charge de Biribi !…

– Et moi des autres. C’est le moment. Approchons-nous…

Ils traversèrent la chaussée. À cet instant, quelque chose comme un cri étouffé leur parvint du fond du bâtiment de Tricot.

– Entendez-vous ?…

– C’est Lise qu’on entraîne !…

D’un bond, ils atteignirent la grande porte cochère et se placèrent contre le mur. Ce même cri qu’ils avaient entendu se répéta, plus rapproché, puis le silence devint profond. Une minute s’écoula. Alors, distinctement, ils entendirent des voix, tout près d’eux, derrière la

porte.

– Approche la lanterne que je lui ficelle les abatis… Ouf, ça y est !…

Il y eut alors ces bruits caractéristiques d'un moteur que l'on met en marche.

– En route ! fit une autre voix. Et à demain matin !…

– Je cours au rendez-vous de La Veuve, je lui colloque le colis bien ficelé, puis je reviens. Comme je dois attendre jusqu'à quatre heures, il est possible que je ne sois pas ici avant cinq ou six heures. Mais c'est convenu, n'est-ce pas ? Dès mon arrivée, tu me donnes la clef des deux mômes ?

– C'est convenu, et c'est l'ordre de La Veuve : à toi la bouquetière et la gigolette à Jean Nib !

– Ouvre la porte ! dit Biribi en éclatant de rire.

Jean Nib et Ségalens entendirent le bruit des barres d'appui que Tricot faisait tomber. Jean Nib se trouvait à gauche, Ségalens à droite, Zizi derrière Jean Nib.

– Ça y est ! fit tout à coup Tricot en tirant le battant.

Au même instant Ségalens se rua dans la cour et sauta à la gorge de Tricot, qui poussa un cri d'alarme destiné à Biribi, et, en même temps, étreignit dans ses bras l'adversaire inconnu qui l'assaillait. Biribi sauta à bas de son siège en grondant :

– Qu'est-ce que c'est que cet enragé ? C'est pas la rousse… qu'est-ce que…

Un hurlement de rage, de fureur et d'épouvante jaillit de sa gorge… À la lueur de la lanterne, et pendant que Tricot se débattait contre son adversaire, il venait de voir un homme se dresser devant lui, et l'avait aussitôt reconnu.

– Jean Nib !…

D'un bond énorme, le bandit sauta de trois pas en arrière, et se retrouva en garde, planté sur ses jambes ployées, le couteau au poing.

Jean Nib s'avançait sur lui, également armé de son couteau…

À ce moment, Zizi essaya de tourner derrière Biribi et de le saisir par une jambe… Dans la même seconde, le voyou tomba en arrière, évanoui ; simplement, l'énorme escarpe s'était un peu penché et avait détaché par derrière une furieuse ruade qui avait atteint Zizi en pleine poitrine.

– Et d'un ! ricana Biribi.

Ségalens luttait contre Tricot et tâchait de le réduire à l'impuissance. Par bonheur, Tricot n'avait pas d'arme sur lui… mais il manœuvrait de façon à entraîner Ségalens dans la petite cuisine dont la porte était ouverte… Là, dans cette cuisine, il y avait sur la table un couteau mince, effilé, qui ferait admirablement son affaire… Et cet homme d'apparence paisible, à qui jamais personne n'avait vu faire un geste de violence et qui ne semblait pas trop solide, Tricot, se révélait d'une vigueur herculéenne, et Ségalens avait besoin de tout son sang-froid, de toute sa science pour ne pas se laisser ceinturer et renverser…

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées depuis que Tricot avait ouvert la porte cochère.

Tout à coup, les deux hommes disparurent dans la cuisine, enlacés dans une étreinte mortelle… Tricot allongea le bras vers la petite table où luisait le couteau et gronda :

– Maintenant, ton compte est bon !…

Jean Nib, s'étant avancé de quelques pas, s'était planté devant Biribi.

Les deux escarpes étaient face à face, en garde, le couteau au poing.

Ils se mesurèrent des yeux…

Sur ces deux visages éclatait une haine qui mettait des reflets de foudre dans leurs regards. Tous les deux étaient haletants comme s'ils eussent accompli un effort terrible déjà. On entendait dans le silence de la cour pleine de ténèbres leurs respirations courtes, rauques, oppressées.

Chacun des deux comprenait qu'il allait y avoir mort d'homme. Chacun des deux savait qu'il n'y avait pas de pardon à espérer… Les duels d'escarpes sont toujours mortels.

– Alors, comme ça, gronda tout à coup Biribi, c'est la belle, hein ?…

Il riait. Il était effroyable. Le poing gauche tremblait un peu, car la haine détraquait ses nerfs ; mais, par un phénomène de volonté ou d'habitude, le poing droit qui tenait le couteau était ferme comme un poing de bronze.

– On était manche à manche ! reprit le formidable escarpe d'une voix que la fureur étranglait. T'as eu la première à la Pointe-aux-Lilas ; moi la seconde à Neuilly ; maintenant, j'vas avoir la belle ! Ta peau, y m'la faut ! Ton sang, je le veux ! Jean Nib, tu sortiras pas d'ici, j'vas t'crever !…

Biribi, à ce moment, emporté par la haine, se serait rué sur son adversaire si celui-ci ne lui eût paru trop bien en garde encore. Mais le bandit ne put réprimer quelques gestes furieux qui le découvrirent. Si Jean Nib avait voulu, dès cet instant Biribi était mort.

Mais Jean Nib ne broncha pas. Une étrange expression s'étendait sur son visage presque apaisé.

– Biribi, dit-il, je vais te tuer…

Sa voix grondait encore ; mais, déjà, elle semblait plus calme…

Biribi avait éclaté de rire, et se mit à tourner autour de son adversaire, guettant le moment favorable.

– Biribi, reprit Jean Nib, si tu veux te repentir, je te ferai grâce de la vie…

– Et comment que j'me repentirais ? fit l'escarpe, qui porta un coup foudroyant à son adversaire.

Il y eut le choc des deux couteaux qui se heurtaient… Jean Nib était arrivé à la parade, et Biribi avait rompu d'un bond en arrière…

– Comment tu te repentirais ? continua-t-il. En me rendant Rose-de-Corail…

– Tu sais donc pas où qu'elle est ? gronda l'escarpe qui tentait une marche oblique.

– Non, dit Jean Nib très bas. Si tu veux me la rendre, je te fais grâce de la vie, et je te donne assez d'argent pour vivre honnête… autant que tu pourras.

– Laissez-moi m'tordre ! rugit l'escarpe. T'es donc passé avocat bêcheur ? V'là que tu parles comme un vrai bénisseur. Non, t'es plus Jean Nib !

– C'est vrai, je ne suis plus Jean Nib. Je t'offre la vie et les moyens de vivre. Veux-tu ?

– Tu la perds ! Tiens ! attrape ça !…

Biribi porta un nouveau coup, cette fois avec tant de furie, que son élan l'emporta. Jean Nib s'était aplati ventre à terre et se relevait aussitôt sur un genou puis debout !…

– Alors, c'est non ? dit-il.

– Non et non ! Rose-de-Corail sera à moi tout à l'heure. Et toi, je vais te crever !

– Soit ! dit froidement Jean Nib. C'est toi qui l'auras voulu !…

Et il marcha sur Biribi, qui recula et chercha d'un rapide regard un poste de combat favorable. Mais déjà son adversaire était sur lui, et

Biribi, en quelques pas, fut acculé à l'angle de la cour. Là, le pied solidement arc-bouté, admirablement en garde, la face livide de haine et le regard rouge, il attendit. Une seconde les deux hommes se regardèrent. Puis, tout à coup, Jean Nib porta un coup bas qui lui découvrait la poitrine.

– Crève donc ! hurla Biribi qui frappa en coup de foudre.

Et presque dans le même instant, il eut un râle terrible, il chancela ; ses mains, une seconde, essayèrent de se crisper sur le mur ; puis il retomba lourdement, tout d'une masse, sur le côté.

Le coup bas de Jean Nib n'était qu'une feinte… En même temps qu'il se découvrait pour amorcer le coup, il s'était jeté à terre, puis, se relevant d'un bond, il n'avait porté qu'un coup à Biribi… un coup dans la gorge, au-dessus de la première côte.

La mort de l'escarpe fut presque foudroyante…

Jean Nib laissa tomber le couteau rouge qu'il tenait encore à la main, et demeura immobile devant le cadavre, oubliant tout au monde dans la rêverie d'angoisse qui s'emparait de lui…

– Mince ! gouailla près de, lui, tout à coup, la voix de Zizi. Ça, c'est tapé, mon vieux Jean Nib !… Bien fait ! il avait qu'à pas m'envoyer dans le coffre une ruade à assommer un bœuf ! Ça y apprendra !

Ramené au sentiment de la réalité, Jean Nib tressaillit et jeta un regard autour de lui en murmurant :

– Et M. Ségalens ?…

– Me voici, dit le reporter. J'ai vu le coup que vous avez porté au moment où j'accourais… Une belle brute ajouta-t-il en contemplant Biribi. Je vois, ça vous tourne le sang, dites ?

– Un assassinat !…

– Un duel !…

– N'en parlons plus. Qu'avez-vous fait de l'autre ?

– Tricot ? s'écria Zizi. J'viens de l'voir. Oh ! cette bobine ! Il est ficelé dans la cuisine. Y a plus qu'à le fumer…

– Allons ! dit Jean Nib avec un soupir. Puisque c'est fait, c'est fait ! Je lui offrais la vie… il n'a pas voulu…tant pis !… Montre-nous le chemin, Zizi.

– Par ici ! fit Zizi en s'élançant dans la direction du bâtiment où étaient enfermées Rose-de-Corail et Marie Charmant.

LXXII

RÉUNION

Il était près de neuf heures du matin. Dans le beau salon d'Anatole Ségalens, un certain nombre de personnages étaient rassemblés : d'abord Ségalens et Jean Nib, ou plutôt désormais Edmond d'Anguerrand ; puis Rose-de-Corail et Marie Charmant, ou plutôt Valentine d'Anguerrand ; puis Lise ; puis, dans un coin, Zizi et La Merluche.

Voici ce qui s'était passé après la délivrance des deux jeunes filles, après les indescriptibles scènes qui avaient suivi cette délivrance :

Tout d'abord, Marie Charmant, mise en présence de Lise, avait réussi à calmer cette malheureuse enfant qui, l'esprit affolé, la reconnaissait à peine, et ne cessait de murmurer :

– Gérard doit m'attendre !… Comme il doit être inquiet !… Oh ! laissez-moi courir… Je vous dis qu'il m'attend…

Quant à Tricot, au moment du départ, Ségalens l'avait délié en lui disant :

– Vous êtes un scélérat. Mais comme je ne suis pas chargé, après tout, de punir le crime, allez vous faire pendre ailleurs. Un mot : nous n'avons aucun intérêt à parler de ce qui s'est passé ici cette nuit. Voyez si votre intérêt à vous est de parler ou de vous taire !

Et Ségalens s'était éloigné, bien convaincu que non seulement Tricot se tairait, mais encore qu'il ferait disparaître le corps de Biribi…

Lise consentit à suivre Marie Charmant, qui s'ingéniait à la consoler en lui parlant de son père, le baron d'Anguerrand. La pauvre petite secouait la tête et répondait :

– Là-dessus, j'ai des choses à vous dire… Oui, il vaut mieux que je vous parle avant de rejoindre Gérard.

Lorsqu'ils furent arrivés tous chez Ségalens, Lise semblait avoir repris un peu de calme. Mais ses yeux brillants révélaient quelle fièvre intérieure la brûlait.

– Après tant d'émotions, dit Ségalens, un peu de repos sera le

bienvenu…

– Pas de repos ! dit Lise avec une solennité qui les fit tous tressaillir. Pas de repos avant que j'aie parlé !… Écoutez-moi !… Écoutez ce que j'ai dit au baron d'Anguerrand ! Il faut que je le répète ici…

– Allons ! fit Marie Charmant avec un accent de pitié et les yeux pleins de larmes, vous parlerez demain…

– Non ! fit Lise en secouant la tête. Tout de suite…

Ils étaient tous autour d'elle, en proie à une émotion violente. Et ce fut dans un silence lugubre que Lise commença l'histoire de Jeanne Mareil et du baron d'Anguerrand.

– Tout cela, acheva-t-elle, je l'ai su par M. d'Anguerrand, par le père de Gérard… Et de tout cela, de ce que vous m'avez dit vous-même rue Letort, il résulte, mademoiselle Marie, que je suis, moi, la fille de Jeanne Mareil, et que vous êtes, vous, la fille du baron…

Marie Charmant avait caché son visage dans ses mains et pleurait…

Elle apprit ainsi, sans émotion, qu'elle était la riche héritière d'une grande famille. Si elle pleurait, c'était en songeant à ce qu'avait dû souffrir son père…

Alors, ce fut au tour de Jean Nib de parler, de confirmer le récit de Lise et de raconter comment il s'était reconnu le fils d'Hubert, le frère de Valentine et de Gérard.

Quant à Rose-de-Corail, en apprenant que Jean Nib était millionnaire, elle l'étreignit longuement en murmurant à son oreille :

– Je le savais bien, mon homme, que nous finirions par la… par la richesse, d'une manière ou d'une autre ! Mais qui sait si nous serons toujours aussi heureux ?…

– Oui ! répondit Edmond d'Anguerrand en lui rendant étreinte pour étreinte, car, pour toi, je serai toujours Jean Nib, et toi, même quand tu porteras le nom d'Anguerrand, tu seras toujours Rose-de-Corail !…

À ce moment, Marie Charmant causait dans un angle avec Ségalens.

Ils se tenaient par la main. Que se disaient-ils ?… Avec les lèvres, des choses insignifiantes peut-être ; mais leurs yeux proclamaient clairement que, de ce côté-là, naissait un bonheur sans mélange.

Enfin, vers huit heures et demie du matin, Jean Nib et Ségalens prirent une grande résolution.

Jean Nib s'approcha alors de Lise, lui prit les deux mains et lui dit :

– Ma pauvre petite sœur… je vous appelle ainsi, car vous êtes de la famille… vous allez rester là bien sage… Ayez confiance en moi… Ce n'est pas à vous d'aller trouver Gérard, c'est à lui de venir… Je vais aller le chercher ; dans une heure il sera ici… Allons, n'ayez pas des yeux égarés comme ça… je me charge de réconcilier Gérard avec mon père, et vous aussi vous serez heureuse… heureuse près de nous… heureuse près d'une femme qui nous a fait beaucoup de mal à tous… mais à laquelle nous pardonnons tous… La Veuve !… car La Veuve, c'est Jeanne Mareil !…

– Ma mère ! murmura Lise avec un étrange accent.

Elle ne semblait pas surprise. Pourtant un profond tressaillement l'avait secouée jusqu'au fond de l'être. Et cette insensibilité apparente avait fait frissonner Ségalens.

Mais un frisson d'ineffable pitié faisait frémir son cœur. Mais dans ses yeux de douceur infinie, de douleur résignée, de sacrifice pur, s'éveillait peu à peu une flamme étrange que Ségalens fut seul à observer. Il s'approcha de Lise et lui dit doucement :

– Cette femme… La Veuve… vous a fait bien souffrir…

– Elle a souffert plus que moi, dit Lise enfin, d'une voix tremblante.

– Oui… je comprends… c'est votre mère… mais… je voudrais dire… bien sûr, vous faites bien en lui pardonnant, vous êtes une de ces âmes d'exception qui ont des ailes pour s'élever au-dessus des sentiments qui nous agitent… mais voyons… il faut ici du calme…

– Je n'ai rien à pardonner à ma mère, dit Lise d'un accent qui s'exaltait de plus en plus. Je veux la voir, voilà tout !… Misérable fille que je suis, je n'ai pas deviné que ce visage ravagé par la douleur était celui de ma mère, que ces yeux brûlés de fièvre étaient les yeux de ma mère ! Ô ma mère, sois tranquille, ajouta-t-elle, en serrant ses mains pâles l'une contre l'autre, si un être au monde peut entreprendre de te consoler, ce sera ta fille… si une vie de tendresse peut suffire à te faire oublier, j'y consacrerai ma vie… Où est-elle ? reprit Lise tout à coup en s'adressant à Jean Nib, presque rudement.

– Je réponds de tout, dit Jean Nib. Je réponds de Jeanne Mareil et de Gérard. Le temps de passer avenue de Villiers et de courir chez Tricot…

Lise fit un morne signe d'acquiescement et se renversa dans son fauteuil, à demi évanouie.

Pendant que Rose-de-Corail prodiguait des soins à la jeune fille, Jean Nib eut un rapide entretien avec Ségalens et Marie Charmant.

– C'est bien votre avis, n'est-ce pas, qu'avant toutes choses, je dois amener ici La Veuve et Gérard ?

– Certes !…

– Bon. Je serai de retour vers midi. Et alors nous nous rendrons rue de Babylone, chez… notre père.

Marie Charmant frémit à la pensée de retrouver son père, et Ségalens à la pensée que, dans quelques heures, Valentine serait officiellement sa fiancée…

Jean Nib se dirigeait vers la chambre à coucher pour quitter son costume de rôdeur. À ce moment, on sonna à la porte. Tous tressaillirent. Dans la situation d'esprit où ils se trouvaient, le moindre incident ébranlait fortement leurs nerfs.

– Ce n'est rien ! se hâta de crier Ségalens qui avait été ouvrir.

Ce n'était rien en effet : les journaux que le concierge lui montait à l'heure habituelle. Il déchira la bande de l'*Informateur* qu'il déplia… À cet instant, il devint livide. Voici ce qu'il venait de lire en titre d'une colonne :

UN CRIME

ASSASSINAT DU BARON D'ANGUERRAND.

– ARRESTATION DE LA COUPABLE. –

HISTOIRE TRAGIQUE DE « LA VEUVE »,

RECÉLEUSE, VOLEUSE ET MEURTRIÈRE.

LXXIII

LA VEUVE GUILLOTINÉE

Il était cinq heures du soir. Dans le sombre corridor de la maison des fous, un médecin, plusieurs gardiens prêts à intervenir… Puis Anatole Ségalens, et Lise qui marche d'un pas ferme, soutenue par l'énergie étrange qui parfois galvanise les agonisants…

– Attention, mademoiselle, murmure le médecin. Tenez-vous bien sur vos gardes. Un mot, un seul, peut déchaîner une crise de fureur… Ouvrez, gardien !

Un des gardiens ouvre la porte d'une cellule, et Lise rentre…

Les autres se tiennent près de la porte entr'ouverte, tout prêts à entrer…

Lise est entrée… Lise est en présence de La Veuve… Lise est chez Jeanne Mareil, chez sa mère… !

* * * * *

Ce furent des heures terribles que celles vécues par Ségalens dans cette journée employée à obtenir un permis de visite. De la rue Saint-Honoré au Dépôt, puis à la préfecture de police, puis au ministère de la Justice, dans les couloirs où il fallut stationner, dans les bureaux où il fut admis, Lise ne le quitta pas une minute. Elle semblait calme. Elle ne pleurait pas. Son visage s'était comme pétrifié. Elle avait des gestes raides. Pour tous les encouragements de Ségalens, pour toutes les objections des bureaucrates, elle n'avait qu'une réponse, toujours la même :

– Je veux voir ma mère !…

Il se trouva enfin au ministère de la Justice un chef de division qui donna à Ségalens, un mot pour le médecin en chef de Sainte-Anne, où, quelques heures après son arrestation, La Veuve avait été transportée.

Il se trouva ensuite que ce médecin en chef eut l'idée que peut-être une entrevue de Jeanne Mareil avec sa fille pouvait déterminer une crise salutaire. Ce docteur se résolut à en faire l'expérience. Il prit aussitôt les dispositions nécessaires et indiqua nettement à Lise ce qu'elle devait dire et ne pas dire.

* * * * *

Lise, en entrant, se vit dans une cellule spacieuse, bien aérée, meublée d'un lit d'hôpital et de divers menus meubles.

C'était la cellule d'observation.

En face, se trouvait la cellule des furieux, et, le cas échéant, La Veuve n'avait que le couloir à passer pour y être enfermée.

Du premier coup d'œil, Lise vit sa mère.

Elle était assise au bord du lit, les mains jointes, murmurant de vagues paroles. Après la crise de fureur qui s'était déclarée à l'infirmerie du Dépôt, une réaction s'était produite et la folle semblait en somme assez calme.

Avidement, Lise contempla ces traits flétris, cette physionomie dont elle avait eu peur et qui, maintenant, ne lui inspirait plus qu'une pitié sans bornes.

Elle s'approcha, saisit les mains de sa mère, et, se courbant, déposa sur ses doigts qui avaient failli l'étrangler un long baiser sans larmes. Car Lise ne pleurait pas. Elle eût tout donné au monde pour pouvoir pleurer. Mais voilà, les larmes viennent quand elles veulent… Lise eût voulu parler aussi. Il y avait tant de choses dans son cœur ! Oh ! si seulement elle avait pu prononcer quelques mots !… Elle sentait que cela l'eût sauvée d'elle ne savait quoi d'atroce. Mais il lui eût été impossible, seulement, de murmurer ce mot qui retentissait au fond de son être :

– Ma mère !…

Ses dents étaient fortement serrées, et elle comprit que c'était une tentative surhumaine que de simplement desserrer les mâchoires. Sans parler, donc, sans pleurer, Lise s'était courbée sur les mains de sa mère, sur ces mains qu'agitait un tremblement nerveux… et puis, elle se laissa tomber à genoux, enfouit sa tête dans la robe noire qui si souvent l'avait épouvantée, et elle demeura là, prostrée, criant en elle-même des choses d'angoisse, de pitié, d'épouvante, et ne pouvant proférer qu'une sorte de plainte ininterrompue.

La Veuve n'avait pas fait un geste.

Avait-elle vu Lise ?… Avait-elle senti sur ses mains le baiser de sa fille ?… Non, sans doute, car elle continuait à regarder dans l'espace des choses qu'elle était seule à voir, et parlait à des êtres imaginaires.

Cette voix, Lise l'entendait…

Ces paroles, elle les recueillait avidement…

Cela dura dix minutes environ, au bout desquelles le médecin entra

dans la cellule et toucha Lise à l'épaule.

– Allons, mademoiselle, murmura-t-il, il ne faut pas prolonger cette visite. Vous reviendrez demain.

Mais Lise le regarda avec des yeux d'une si intense supplication que le médecin se recula dans un angle.

Lise faisait un effort désespéré pour parler ou pour pleurer. C'était si affreux de revoir sa mère et de ne pouvoir lui crier ce qui sanglotait dans son cœur !…

Et La Veuve parlait, elle !…

Elle parlait à Hubert d'Enguerrand qu'elle voyait devant elle.

C'étaient des paroles lentes, distinctes, entrecoupées parfois d'un soupir, d'un râle ou d'un éclat de rire.

Elle disait :

– Voilà, Hubert, voilà !… Regarde-les tous. Tant de malheurs, tant de larmes, tant de catastrophes ! Tout cela, c'est à moi que tu le dois… Regarde ! Dans les siècles des siècles, c'est cela que tu verras… Car si je t'ai tué, j'ai oublié de te crever les yeux. J'ai bien fait. Ah ! tu vois, n'est-ce pas ?… Mais tu ne peux courir à leur secours, puisque tu es mort…

Lise, lentement, avait redressé la tète vers sa mère… La Veuve continuait :

– Ta fille ? Oh ! tu peux la demander à Biribi… tu peux l'implorer, va !… Et ton fils Edmond ? au cimetière, là-bas ! Sois sans crainte, j'ai dit à Marie Charmant de porter des fleurs… Quant à ton fils Gérard… Ah ! ça, c'est le plus joli, vois-tu !… Gérard, Charlot l'assassin !… Sais-tu ? sais-tu qui a envoyé les agents là-bas, au fond de la Bretagne, dans ton château de Prospoder ?… Sais-tu qui a dénoncé ton fils Gérard ? sais-tu bien que c'est moi ! moi qui envoie Gérard à l'échafaud !…

Lise était debout, soulevée par l'inexprimable épouvante de ce qu'elle entrevoyait.

Alors… alors enfin, il lui sembla que sa langue enchaînée se déliait, et un cri atroce jaillit de ses lèvres.

– Ma mère !… Ma mère !

La Veuve se dressa. D'un geste violent elle écarta Lise ; ses yeux se fixèrent sur un angle de la cellule, et elle gronda :

– C'est ça !… Empoignez-le !… À l'échafaud. Gérard ! à la guillotine, Charlot !

– Ma mère !… Ma mère !… râla Lise.

– Il se sauve !… Non !… Le voilà pris !… Ça y est !… Ils l'entraînent…

Un éclat de rire sinistre éclata dans la cellule, et, en même temps, le médecin, saisissant le bras de Lise, l'entraîna vivement au dehors et la remit, à demi-morte, à Ségalens.

Puis il rentra auprès de la folle en murmurant :

– Je crois que je tiens là un cas intéressant.

* * * * *

Dehors, dans l'automobile qui l'emmenait, Lise, par un phénomène de *simulation* qui n'est pas rare chez le malheureux sur le point de sombrer dans la folie, parut soudainement recouvrer une sorte de calme.

– Pauvre enfant ! pauvre petite !… murmurait Ségalens en lui serrant les mains. Prenez courage. Votre mère guérira, et nous parviendrons aussi à l'arracher à la justice… Sa passagère démence nous servira…

Lise hocha la tête, paraissant approuver.

Et elle songeait :

– Le château au fond de la Bretagne, c'est Prospoder !… Gérard est à Prospoder !… La police est en route pour l'arrêter !…

Et elle sanglotait au fond d'elle-même :

– Gérard arrêté !… Gérard à l'échafaud !… Gérard livré à la guillotine par ma mère !… Gérard ! Gérard ! attends-moi, mon bien-aimé !…

L'auto s'arrêta rue Saint-Honoré.

– Montons, dit doucement Ségalens.

– Monsieur, dit Lise avec un calme parfaitement *simulé*, il faut tout de suite que j'aille…rue Letort… avec Mlle Marie… C'est très important pour elle et pour moi… cela ne souffre pas une minute de retard… Soyez assez bon pour monter la chercher… et puis, vous aurez l'obligeance de nous accompagner n'est-ce pas ?

– Sans aucun doute ! fit Ségalens, qui heureux de la voir si raisonnable, s'élança dans la maison.

Dès qu'il eut disparu, Lise descendit de l'auto et s'éloigna rapidement.

Une demi-heure plus tard, elle était à la gare Saint-Lazare.

* * * * *

Le médecin de Sainte-Anne était entré dans la cellule de La Veuve

après avoir fait signe aux gardiens de se tenir prêts à la transporter dans la cellule des furieux, si la crise se déchaînait.

La Veuve, maintenant, s'avançait vers ce coin de la cellule où elle avait vu le baron d'Anguerrand. Mais c'est une autre vision qui se présentait à elle…

Cette vision, la voici, telle qu'elle a pu être reconstituée par le médecin d'après les paroles, les cris, les mouvements et les gestes de La Veuve. Nous ne faisons ici que compléter ce que ce savant ne put comprendre, puisqu'il ignorait l'histoire de Jeanne Mareil.

LXXIV

LA VISION

À peu près à l'instant où Lise fut entraînée hors de la cellule, le baron Hubert d'Anguerrand disparut de l'angle où La Veuve le voyait.

Par une marche oblique, La Veuve se frayait un passage à travers la foule. Elle haletait :

– Laissez-moi donc passer, voyons. C'est bien le moins que je le voie guillotiner, puisque c'est moi qui l'ai dénoncé. Ah ! ça vous étonne ? J'ai tué la fille et j'ai tué le père ; maintenant je veux voir mourir le fils…

Dans un dernier effort, elle parvint au premier rang des spectateurs. Alors, elle jeta un long regard sur la guillotine, dont le bourreau, à ce moment, essayait le bon fonctionnement, car elle éclata de rire et râla :

– Ça marchera, hein ?… Ça tombe tout seul… bravo !…Ah !… le voici ! Dieu, qu'il est pâle !… Il va tomber… Non ! je ne veux pas m'en aller ! je veux voir !… Tiens c'est toi, Suzette ?… D'où viens-tu, ma fille ?… Tiens, place-toi là, près de moi… donne-moi la main…

Aussitôt, il y eut une lutte entre La Veuve et sa fille.

Sa fille était toute petite. Elle était telle qu'elle l'avait vue pour la dernière fois, là-bas, sur la route des Ponts-de-Cé. Elle portait sa petite jupe de lainage noir et était enveloppée du grand fichu de laine.

Et, toute petite qu'elle était, elle entraînait sa mère, malgré sa résistance furieuse. La Veuve grondait, menaçait, se débattait… mais sa fille était la plus forte.

Et tout à coup, elle se retrouva toute seule dans une cellule de prison. Les yeux de La Veuve s'emplirent d'épouvante, elle se jeta d'un bond au milieu de la pièce et prêta l'oreille :

– Ils viennent !… Ils vont me prendre !… Je ne veux pas !… Laissez-moi vivre !…

Elle se traîna à genoux dans un angle ; elle claquait des dents, elle grelottait, des gémissements fusaient de ses lèvres livides… et la porte de la cellule où elle se trouvait s'ouvrit doucement… Plusieurs

hommes entrèrent ; l'un d'eux, vêtu de noir, s'approcha d'elle et la toucha à l'épaule, en lui disant d'une voix infiniment triste :

– Courage, La Veuve ! votre pourvoi en grâce est rejeté…

– Oh ! bégaya La Veuve dans un effort désespéré, aurez-vous donc le courage de me tuer ?… Et vous êtes des hommes ! Vous n'avez donc pas de cœur, misérables ! Vous êtes là à dix ou vingt pour me tuer ! Oh ! les lâches !… Vous aurez beau dire et beau faire !… Vous avez beau jurer que ce n'est pas vous qui me tuez… que c'est la loi… vous êtes des assassins !… Assassins, sans courage, car vous ne risquez rien ! Lâches !… Laissez-moi ! Je vous dis que je ne veux pas ! À moi !…

Quatre hommes rudement l'empoignaient, la mettaient debout, l'entraînaient… Elle écumait, elle se débattait avec une violence effrayante… et tout à coup, elle se trouva dans la chambre de toilette ; elle entendit crier les ciseaux ; elle vit tomber ses cheveux autour d'elle, et les aides du bourreau commencèrent à la ligoter…

– Plus de cheveux ! râla-t-elle en portant les deux mains à sa tête. Oh ! mais c'est donc vrai ! ils vont me tuer ! Oh ! les lâches !… Mon bon monsieur, grâce, ayez pitié d'une pauvre vieille ! Qu'est-ce que ça peut vous faire que je vive !… Oh ! vous me faites mal ! ces cordes ! Oh ! l'abominable lâche ! Le hideux assassin qui tue sans danger, pour un peu d'argent !… Tiens ! lâche !

Elle cracha au visage du bourreau. Mais le bourreau s'essuya paisiblement et fit un signe.

Alors d'effroyables hurlements éclatèrent. La Veuve se mit à bondir, les yeux fulgurants, la bouche contractée par un rictus de mort, les griffes en arrêt, échevelée, hagarde, une mousse de sang au coin des lèvres.

Et, sur un signe de l'exécuteur des hautes œuvres, plusieurs hommes firent irruption dans la cellule.

(*Irruption réelle dans la vision : ces hommes, c'étaient les gardiens appelés par le médecin, au moment où celui-ci vit que la malheureuse folle allait se briser la tête contre les murs. Les gardiens entourèrent la folle, parvinrent à lui passer la camisole de force et à l'entraîner vers la cellule des furieux. Voici comment, ces faits de la réalité se traduisirent dans la vision de La Veuve*.)

Au geste du bourreau, les aides entrèrent en courant et s'emparèrent d'elle. Une terreur comme on n'en éprouve jamais dans la vie fondit sur La Veuve. Elle sentait cette terreur dans son être entier. Il lui semblait que son sang dans ses veines charriait l'épouvante. Sur ses lèvres blanches et rouges de mousse, il n'y avait

plus qu'un long hurlement de bête égorgée. En peu d'instants, elle vit s'ouvrir la porte, et la guillotine lui apparut.

– La Veuve !… La Veuve !… La Veuve !…

Ce fut trois fois un cri bref et rauque ; puis, une clameur stridente ; elle s'arc-bouta, chercha à mordre, chercha à se défendre des ongles ; mais les aides la maintenaient solidement, et tout à coup, elle fut couchée sur la bascule.

(*Les gardiens de l'hospice venaient de la coucher sur un matelas*.)

D'un effort plus violent que celui des forces humaines, La Veuve, à ce moment, put redresser la tête.

Et, au-dessus d'elle, elle vit luire le couteau… Elle voulut hurler encore elle ne savait quoi, une clameur d'insulte ou de miséricorde, mais sa langue s'embarrassa et elle entrevit le bras du bourreau se lever vers le bouton du déclic… Et l'énorme couperet se mit en route le long des bras rouges de la guillotine…

Il descendit, lentement d'abord, puis plus vite, puis, entraîné par son poids, avec une prodigieuse vitesse, et La Veuve le voyait descendre sur elle !…

Brusquement, la hideuse lame atteignit la nuque, pénétra dans les chairs, la tête roula… La Veuve demeura inerte.

* * * * *

Le médecin s'approcha d'elle et vit qu'elle était morte.

La Veuve était morte à l'instant précis où, dans sa vision, le couperet de la guillotine avait atteint sa nuque…

La Veuve était morte guillotinée !…

LXXV

PROSPODER

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le départ de Gérard et d'Adeline pour Brest. Ils avaient voyagé ensemble, et, ensemble, étaient arrivés au vieux manoir au pied duquel se lamentent les vagues éternelles. Le château était désert. Il n'y avait même pas un gardien pour le surveiller. C'était l'abandon, la solitude en présence de cette autre solitude : l'Océan.

En pénétrant dans le château, Gérard s'était dirigé tout droit vers l'antique salon où il avait failli tuer son père d'un coup de couteau.

– Je m'installe ici, dit-il froidement, cette pièce renferme des souvenirs avec lesquels il est bon que je refasse connaissance.

– Et moi ? dit Adeline avec la soumission passionnée de la femme qui veut conquérir.

– Le château est vaste, fit Gérard avec un geste vague.

Il voulait avant tout ne pas effrayer Adeline et lui bien persuader qu'elle était libre, qu'elle pouvait s'en aller quand elle voudrait.

Elle, de son côté, songeait à procéder avec prudence.

Dans le voyage, ils s'étaient dit quelques mots à peine : mais elle avait constaté avec une joie puissante que Gérard n'évitait ni son regard, quand elle le fixait sur lui, ni son contact quand, parfois, elle lui prenait la main.

Elle était pleine d'espoir…

Des pensées tragiques roulaient dans la tête de Gérard.

Le fils aîné du baron d'Anguerrand s'installa donc dans le salon, un de ces immenses canapés d'autrefois devant lui servir de lit. Adeline s'installa dans une chambre voisine, jadis habitée par la vieille Bretonne qui avait servi de femme de ménage au baron. Cette pièce n'était séparée du salon que par un couloir, et les deux portes se faisaient vis-à-vis…

Tout de suite, Adeline s'y était retirée, se disant avec raison qu'il fallait laisser quelques jours à Gérard pour pleurer Lise.

Dans le salon, rien n'était changé.

La balustrade en fer du balcon n'avait pas été replacée.

Ce balcon n'était plus maintenant qu'une étroite plate-forme : deux pas, et on sautait dans le vide.

Gérard ne sortait pas de la vaste pièce où il s'était établi. Il était certain qu'Adeline ne s'en irait pas. Il la tenait. Cependant, il ne cessait de la surveiller dès qu'elle s'écartait de sa chambre, ce qui arrivait rarement.

Le premier jour, seulement, Adeline avait eu des allées et venues. D'abord, en fouillant dans les armoires de l'appartement qu'elle avait autrefois occupé, elle s'était composé une toilette d'intérieur d'une charmante modestie. Puis, vers le soir, elle était sortie du château, avait été jusqu'au village de Prospoder où chacun se souvenait encore d'elle, et elle en était revenue avec deux femmes chargées de diverses provisions. Elle avait ensuite renvoyé les deux femmes et avait soigneusement fermé les portes du manoir. Puis elle s'était mise à préparer un repas, dressant la table dans le salon même, allant et venant avec une sorte de gaieté.

Sur son invitation, Gérard s'était mis à table, et Adeline avait dit :

– Moi, je vous servirai… Ce sera comme là-bas, dans notre pavillon de la rue d'Orsel…

– Asseyez-vous, ma chère, répondit Gérard ; je ne toucherai à rien si vous ne me tenez compagnie.

Et, ces quelques mots, il les avait prononcés d'une voix si naturelle, avec une si juste proportion de tristesse et de cordialité, qu'Adeline frémit d'espérance et murmura en elle-même :

– Je suis sauvée… il est à moi !…

* * * * *

Gérard, avec un soin, une habileté et un sang-froid extraordinaire, se mit à préparer le meurtre d'Adeline. Il voulait la tuer, ceci avait été résolu, dès le moment où Adeline lui était apparue dans l'hôtel de Pierfort. Mais il voulait vivre, lui !

Sûr d'avoir dépisté la police, convaincu que ses crimes passés demeureraient impunis, il ne voulait pas tout compromettre au dernier moment par un meurtre vite connu et imputable à lui seul, puisque tout le pays savait que M. le baron Gérard était de retour en son castel avec Madame.

Lorsqu'il se crut certain de son affaire, il résolut d'exécuter Adeline le soir même simplement d'un coup de couteau. Ce serait facile et vite fait, car la confiance d'Adeline était sans bornes.

Ce jour-là, vers l'heure du crépuscule, Gérard, contre son habitude, alla lui-même fermer et cadenasser les diverses portes du manoir : il faut toujours tout prévoir, même que la victime n'aura pas été tuée du premier coup, qu'elle cherchera à se sauver… Il emporta les clefs et les jeta dans la mer, afin que personne ne pût plus entrer. Quant à s'en aller lui-même, il s'en faisait un jeu.

Puis il plaça son bon surin sur une table à sa portée.

Et il attendit qu'Adeline, selon la coutume prise, vint dresser la table dans le salon.

Elle parut en effet bientôt ; mais pâle, troublée, à ce point que Gérard gronda lui-même :

– Elle a compris qu'elle va mourir !…

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la table où il avait déposé son couteau :

– Gérard, dit à ce moment Adeline d'une voix de terreur, Gérard, vous êtes perdu !…

– Quoi ? gronda-t-il en se retournant.

– Les agents !…

– Eh bien ?…

– Ils entourent le manoir !… J'ai tout vu de là-haut… Venez… ô mon Gérard… mon bien-aimé !… plutôt mourir ensemble !…

– Mourir ensemble ? murmura Gérard, en passant une main sur son front livide. Oh ! vous vous êtes trompée !… Ce sont des oisifs… des touristes…

– Venez ! venez !… Et vous verrez !

Il se laissa entraîner. Rapidement, elle monta jusqu'aux combles et le conduisit à une fenêtre d'où la vue s'étendait sur toute la campagne environnante.

– Voyez ! dit-elle en claquant des dents.

Gérard se penchait et longuement étudia les environs.

Soudain, il se rejeta en arrière avec un soupir d'épouvante.

Et Adeline comprit qu'il avait vu…

Le château était cerné.

De quelque côté qu'il portât son regard, Gérard avait aperçu en faction une silhouette que lui, l'homme de la pègre, ne pouvait pas ne pas reconnaître immédiatement.

Machinalement, ils redescendirent au grand salon.

À ce moment, trois coups ébranlèrent la porte du manoir, prolongeant leurs échos dans les couloirs déserts ; et une voix distincte parvint jusqu'à eux :

– Au nom de la loi !…

– Oh ! rugit Gérard, mais ces gens-là savent donc !…

– Que tu es Charlot !… Oui… ils savent !… La Veuve ! c'est La Veuve qui t'a dénoncé à Finot !… Là-bas, au pied du grand escalier de l'Opéra, j'ai entendu Finot !…

– Perdu ! râla Gérard. Plus d'issue ! Tout est cerné !… Je vais être arrêté !…

– Non ! non ! gronda Adeline avec l'exaltation du désespoir, qu'ils viennent, Gérard !… Qu'ils viennent ! Qu'un seul te touche !…

Emportée par la passion, soulevée par le transport de terreur et d'amour qui décuplait ses forces, Adeline saisit Gérard dans ses bras et, ardente, transfigurée, répéta :

– Qu'un seul te touche… et il tombe mort !…

– Ils sont une quinzaine ! fit Gérard dans un éclat de rire sauvage. Ils me tiennent !… Oh ! la Cour d'assises !…oh ! l'échafaud !…

Il balbutiait, la tête perdue.

À la grande porte, des coups sourds retentissaient.

Les agents de la Sûreté, après avoir inutilement essayé de forcer la serrure, démantelaient l'entrée.

Tout à coup, un grand silence se fit.

– Ils montent ! bégaya Adeline, ivre d'épouvante, non pour elle, mais pour celui qu'elle aimait.

Et lui, à ce moment, se sentait brisé. Tout ressort d'énergie vitale s'arrêtait en lui.

Devant la certitude absolue de l'arrestation, devant la vision de la Cour d'assises, il devenait lâche.

– Je vais mourir ! dit-il d'une voix morne.

– Mourir ! cria Adeline d'un accent de passion terrible. Toi !… Gérard !… Je t'aime !… Tu ne sais pas de quoi est capable une femme qui aime !…

Et, à ces paroles, Gérard surmonta la faiblesse qui s'était emparée de lui. Sa haine contre Adeline, meurtrière de Lise, se déchaîna plus violente… Dans cette seconde où il entendait les agents se répandre dans le manoir, il redevint maître de sa pensée. Et il jugea qu'il allait être arrêté, jugé, exécuté… et qu'Adeline lui échappait !…

– Mourir ! répéta-t-il avec ce même éclat de rire sauvage. Mais je ne mourrai pas seul !…

Adeline était dans ses bras.

Il l'étreignit convulsivement, et, la soulevant, marcha tout droit au balcon. Adeline comprit !…

Et elle, ne fit aucun effort pour échapper !…

Seulement, elle noua ses bras autour du cou de Gérard, et, au moment où ils sautaient dans le vide, ses lèvres, pour la première fois, se posèrent sur ses lèvres dans un baiser furieux, dans une morsure de passion qui ensanglanta leurs bouches.

* * * * *

– Oh ! laissez-moi passer !… Je vous dis que c'est mon mari qui est là !…

– Allons, filez ! ou je vous arrête !…

La voix de Lise était pleine de supplications et de sanglots. La voix de l'agent était rogue et impérieuse. Repoussée de ce coin par où elle essayait d'atteindre le manoir, elle alla plus loin, mais toutes les mesures étaient bien prises ; le château était bien cerné. D'agent en agent, la malheureuse fit repoussée jusqu'aux rochers qui bordent la mer.

Là, elle put longer le pied du manoir.

Ce côté n'était pas surveillé, car une évasion était impossible par là.

– À moins de piquer une tête dans l'Océan, d'une hauteur de quarante mètres ! avait dit le chef de la Sûreté.

Il n'avait pas pensé à une chose : c'est qu'un homme sur le point d'être pris, sur le point d'être accablé par le déshonneur ou de succomber au châtiment des hommes, peut toujours s'évader dans la mort.

Lise, de roc en roc, se mit à marcher le long de la mer, sur l'étroite bordure qui sépare l'Océan des assises du manoir.

Comment elle était là ? Comment elle avait fait le voyage ? Ce qui lui était arrivé depuis que, dans la cellule de La Veuve, elle avait appris quel danger courait Gérard ? Comment enfin elle avait pu venir de Brest à Prospoder ? Elle ne le savait pas !

Elle était là, voilà tout !…

Et elle ne comprenait qu'une chose : c'est que Gérard était dans le manoir, c'est que les agents de la Sûreté entouraient de toutes parts le vieux château !…

Elle hochait machinalement la tête, et souriait d'un sourire navrant en se rappelant que son bien-aimé lui avait proposé de l'emmener à Prospoder dès qu'il serait réconcilié avec son père. Mais, de temps en temps, elle levait ses yeux déments vers les quelques fenêtres, là-haut, tout là-haut, qui donnaient sur la mer, et alors, son cri déchirait l'espace et faisait frissonner de pitié les gens qui, de loin, étaient accourus, au bruit qu'il se passait quelque chose d'étrange au château.

Tout à coup, elle dut s'arrêter : la marée montait et déferlait sur les rochers.

Mais son hésitation dura peu ; elle entra dans la mer en murmurant :

– Il faut que j'aille… J'arriverai ! oh ! j'arriverai !…

Une dernière fois, elle cria.

Et à ce moment, à quelques pas d'elle, quelque chose tomba avec un bruit sourd. Lise s'arrêta, les yeux exorbités, la bouche ouverte, grelottante, sans autre sentiment que celui d'une volonté farouche, la volonté de démence dernière qui la poussait maintenant à rejoindre les deux corps qu'elle reconnaissait.

Gérard et Adeline étaient tombés sur un rocher, et la mort avait dû être instantanée.

Presque aussitôt une vague déferla, les saisit, et les emporta frénétiquement enlacés dans leur baiser de mort.

Pendant près d'une minute, les deux corps furent visibles à la surface de l'Océan, mais ils s'écartaient de plus en plus de la ceinture de rochers.

Lise entra dans l'eau. Elle se mit à descendre. Elle bégayait :

– J'arriverai ! oh ! j'arriverai !… Je le rejoindrai !… Gérard ! je suis là !… Attends-moi… Gérard !… je t'aime… je…

Un violent reflux des vagues, soudain, l'enveloppa et I'emporta vers les deux corps, vers Gérard, vers celui qu'elle avait adoré d'un amour si pur, si chaste, si absolu… Un instant encore, elle put tendre ses bras vers lui… Puis, brusquement, elle disparut dans le mystère de l'Océan et de la mort, à la seconde où les cadavres de Gérard et d'Adeline enlacés coulaient à pic…

* * * * *

Trois mois après ces événements, Jean Nib et Rose-de-Corail s'embarquèrent pour l'Amérique en compagnie de Pierre Gildas et de Zizi.

Ségalens avait inutilement recherché Magali pour la réconcilier

avec son père. Lorsqu'il se rendit chez Max Pontaives, il apprit que celui-ci était parti pour un voyage autour de l'Europe avec sa jolie compagne. Le riche désœuvré avait-il entrepris de la dépayser, de lui faire oublier ses chagrins, de la régénérer peut-être ? Qui sait ?…

Un an après le départ de Jean Nib et de Rose-de-Corail, Ségalens épousa Valentine d'Anguerrand.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2005

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Walter, Stéphane, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES

CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Couteau, poignard.